

Vol. 39/2 | 2022

Vol. 39/2

Écrire la recherche autrement. Axe II



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/communication/15810>

DOI : [10.4000/communication.15810](https://doi.org/10.4000/communication.15810)

ISSN : 1920-7344

Éditeur

Université Laval

Ce document vous est offert par Université Laval



Référence électronique

Communication, Vol. 39/2 | 2022, « Vol. 39/2 » [En ligne], mis en ligne le 09 septembre 2022, consulté le 23 février 2023. URL : <https://journals.openedition.org/communication/15810> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/communication.15810>

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2023.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

SOMMAIRE

Articles

Du manifeste pour l'écrire autrement à une manifestation plurielle

À mots comptés

Karelle Arsenault, Karine Bellerive et Louis-Claude Paquin

L'écriture comme méthode de recherche

Mise au travail d'un dispositif performatif

Florence Darveau Routhier

L'écriture sonore

Mobiliser le corps audio pour créer du sens

Chantal Francoeur

Analphabétisme

Un cadre d'intervention méthodologique pour la performativité postlinguistique

Victoria Cheng

Textes performances

Affecter, réenvisager, transmettre

Jean-Luc Moriceau, Ângela Cristina Salgueiro Marques et Sônia Caldas Pessoa

De quels devenir-minoritaires sommes-nous les chercheur-e-s ?

Expériences d'engagement dans la recherche collaborative et l'écriture créative

Jean-Paul Payet, Verena Richardier, Zakaria Serir et Diane Rufin

Des voix plurielles dans l'écriture de la recherche

Pour une réflexivité incarnée

Philippe Hert

Écrire des fictions « vraies »

Enjeux pédagogiques, analytiques et théoriques

Pierre Lascoumes

De l'écriture des marges aux marges de l'écriture

Enrichir les normativités scientifiques !

Amélie Pierre

Ne pas aimer écrire (mais n'en penser pas moins)

Audrey Villiard

Hors thème

Ontologie des sujets d'actualité

Patrick Bourgne

Essais

Communication et solidarité démocratique

Repenser la stratégie des initiatives solidaires

Éric Dacheux

La déséthicalisation de la liberté d'expression
Gilles Gauthier

Études de cas

Le slacktivism

Un maximum d'effet avec un minimum d'effort !
Chiraz Dabbabi, Mireille Lalancette et Léo Trespeuch

La fabrique communicationnelle du prestige du consulting dans les processus de mythification de McKinsey & Company et du Boston Consulting Group

Emmanuelle Bruneel et Yasmine Aboulwafa

Lectures

Ruth AMOSSY (dir.) (2018), « La réparation d'image dans le discours de campagne. Perspectives discursives et argumentatives »

Langage & société, n° 164
Domitille Caillat

Richard BÉGIN, Thomas CARRIER-LAFLEUR et Mélodie SIMARD-HOUE (dir.) (2019), Impression, projection. Une histoire médiatique entre cinéma et journalisme

Québec, Presses de l'Université Laval
Théo Sorroche

Marta BONI (dir.) (2020), Formes et plateformes de la télévision à l'ère du numérique

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « PUR-Cinéma »
François-Xavier Surinx

Monique CANTO-SPERBER (2021). Sauver la liberté d'expression

Paris, Éditions Albin Michel
Raquel Fletcher

Francine CHAREST et Anne-Marie COTTON (coord.) (2018). « Pratiques de la communication et Big Data »

dossier, Communication & Organisation, n° 54, Presses universitaires de Bordeaux
Carole Fagadé

Marie-Noëlle DOUTREIX (2020), Wikipédia et l'actualité. Qualité de l'information et normes collaboratives d'un média en ligne

Paris, Presses Sorbonne Nouvelle
Laetitia Bastari

Joyce SEBAG et Jean-Pierre DURAND (2020), La sociologie filmique

Paris, CNRS Éditions
Aziz Hlaoua

Victoria KANNEN et Neil SHYMINSKY (dir.) (2019), The Spaces and Places of Canadian Popular Culture

Toronto, Canadian Scholars
Maxim Bonin

Jocelyn LACHANCE (dir.) (2019), Accompagner les ados à l'ère du numérique

Québec, Presses de l'Université Laval
Pascale Gossin

Benoît LAFON (dir.) (2019), Médias et médiatisation. Analyser les médias imprimés, audiovisuels et numériques

Fontaine, Presses universitaires de Grenoble
Lena Wuergler

Damon MAYAFFRE (2021), Macron ou le mystère du verbe. Ses discours décryptés par la machine

La Tour d'Aigues, Éditions de l'aube
Jean-Pierre Chamoux

Gilles MERMINOD (2019), Histoire d'une nouvelle. Pratiques narratives en salle de rédaction

Louvain-La-Neuve, Éditions De Boeck Supérieur, Série Culture & Communication
Madhura Joshi

Ella MINGAZOVA, Bruno DUPONT et Carole GUESSE (dir.) (2022), Obsolescence programmée. Perspectives culturelles

Liège, Presses universitaires de Liège, coll. Clinamen.
François-Xavier Surinx

Sarah MOMBERT et Corinne SAMINADAYAR-PERRIN (dir.) (2019), Un mousquetaire du journalisme : Alexandre Dumas

Presses universitaires de Franche-Comté
Pierre Gosselin

Jean-Luc MORICEAU, Hugo LETTICHE et Marie-Astrid le THEULE (dir.) (2019), L'art du sens dans les organisations

Québec, Presses de l'Université Laval
Gilles Teneau

Danielle PAILLER et Anne-France KOGAN (dir.) (2020), Entre réception et participation. Droits culturels et innovations sociales

préface de Dominique SAGOT-DUVAUROUX, Presses universitaires de Rennes, coll. Économie, Gestion et Société
Alexis Messina

Alain SAULNIER (2022), Les barbares numériques. Résister à l'invasion des GAFAM

Montréal, Écosociété, Coll. Polermos
Pierre Barrette

Elizabeth SUEN et Barbara A. SUEN (2020), Intercultural Communication. A Canadian Perspective

Toronto, Canadian Scholars
Nathalie Auger

Hervé TIFFON (2020), Essai sur la naissance du culturel : la légende des humains

Paris, L'Harmattan
David Michon

Gaëtan TREMBLAY, Aimé-Jules BIZIMANA et Oumar KANE (2019), Le service public médiatique à l'ère du numérique. Radio-Canada, BBC, France Télévisions :

expériences croisées
Québec, Presses de l'Université du Québec
Ibrahim Maïdakouale

Marc VEYRAT (dir.) (2019), Les fabriques des histoires

Chambéry, Université Savoie Mont Blanc, Coll. Texte & Image
Ines Razec

Comité de lecture

Nous remercions

Comité scientifique

Nous remercions

Articles

Du manifeste pour l'écrire autrement à une manifestation plurielle

À mots comptés

Karelle Arsenault, Karine Bellerive et Louis-Claude Paquin

« I write because I want to find something out. I write in order to learn something that I didn't know before I wrote it¹ » (Richardson, 1994, p. 517).

- 1 Vers quelles voies, quelles pistes, quelles découvertes l'écriture en recherche peut-elle nous porter lorsqu'elle ne sert pas strictement à restituer des données et des résultats (Meier, Merrone et Parchet, 2006), lorsqu'elle confond la pensée et la pratique ? Pressentant un large éventail de possibles, enthousiastes à l'idée d'engager un dialogue avec des chercheuses et chercheurs qui s'appliquent à « écrire la recherche autrement », curieuses et curieux de connaître davantage de travaux récents en français, nous avons décidé de chercher un lieu qui accepterait de publier des textes hors normes. Grâce à l'équipe de la revue *Communication*, qui a joué d'audace en acceptant d'emblée notre proposition, nous voilà enchantées et enchanté de présenter un second numéro thématique sur le sujet. Notre appel, nous en sommes fort heureuses et heureux, a récolté un nombre considérable de propositions. À cet égard, nous sommes extrêmement reconnaissantes et reconnaissant envers la revue, qui offre ainsi une vitrine exceptionnelle à des questionnements nécessaires.
- 2 Le contexte nous a sûrement été favorable. Les initiatives visant à faire rayonner des pratiques d'écriture qui interrogent, ébranlent, transgressent ou ne reconnaissent tout simplement pas les critères normatifs de scientificité suscitent, en effet, de plus en plus d'intérêt. Cela dit, elles sont encore trop peu nombreuses dans le milieu de la recherche francophone en sciences sociales et en communication. Nous espérons que les nombreux écrits que nous avons réunis en deux numéros, tant ils étaient abondants, variés et pertinents, participeront de la reconnaissance d'un « écrire autrement » en recherche, à l'instar d'autres projets, comme celui du Réseau national des écritures

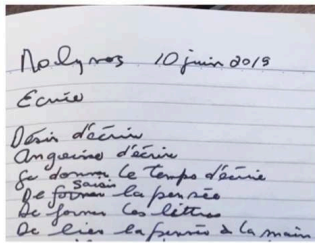
alternatives en sciences sociales (<https://gdrecritures.hypotheses.org/>), qui organise diverses activités de partage et de diffusion, et de l'ouvrage collectif *(Se) Former à et par l'écriture du qualitatif* (Forget et Malo, 2021), dont le tour d'horizon ne fait pas l'impasse sur des pratiques d'écriture moins conventionnelles.

- 3 Ces initiatives s'ajoutent aux travaux des autrices et auteurs que nous avons lus au fil des années et qui nous « hantent » (Delvaux, 2005). Nous n'écrivons jamais seuls : « Nous ne sommes plus nous-mêmes. Chacun connaîtra les siens. Nous avons été aidés, aspirés, multipliés » (Deleuze et Guattari, 1980, p. 9). Avant de présenter plus en détail les contributions à ce numéro, nous avons souhaité mettre à l'épreuve cette idée selon laquelle l'écriture est performative, génératrice, productrice. À partir de courts extraits de textes choisis, chacune et chacun de nous a écrit.

Écrire, c'est produire une marque qui constituera une sorte de machine à son tour productrice, que ma disparition future n'empêchera pas principalement de fonctionner, de se donner à lire et à réécrire. Il appartient au signe d'être en droit lisible, même si le moment de sa production est irrémédiablement perdu et même si je ne sais pas ce que son prétendu auteur-scripteur a voulu dire en conscience et en intention au moment où il l'a écrit, c'est-à-dire abandonné à sa dérive essentielle (Derrida, 1972, p. 374).

- 4 Nous vous présentons ces extraits, ces marques et les marques qu'elles ont participé à produire, que nous abandonnons ici à leur *dérive essentielle*.
- 5 « **We might cease our endless writing about performance, and become performers ourselves²** » (Ingold, 2015, p. viii).
- 6 **Louis-Claude** — J'étais à Molyvos, en Grèce, ville portuaire sur la mer Égée, tout en haut de la grande île Lesbos, tellement en haut que par temps clair on voit les côtes turques. Sur la terrasse de la maison louée par un ami, je me lance sans appréhension, ce qui est rare chez moi : j'inscris d'abord le nom de la ville et la date. D'un geste hésitant devant une page lignée blanche, je trace le projet : « Écrire ».
- 7 Ce qui me vient en premier, c'est le désir que j'ai pour l'activité d'écrire, ce que je nomme « l'écriture ».

Capture 1. L'écriture



Photos : LC Paquin

Désir d'écrire
 Angoisse d'écrire
 Se donner le temps d'écrire
 Me donner du temps pour écrire
 Saisir ma pensée, la formuler
 Former les lettres des mots
 Lier la pensée à ma main
 Concilier la pensée à ma main
 Écrire à partir d'une terrasse en face de la mer Égée
 Écrire en regardant au loin la ligne d'horizon
 L'horizon comme un devenir, un aller plus loin, sans trop savoir où
 Délice d'écrire, parfois
 Peine à écrire, souvent
 Décider d'écrire
 Laisser venir l'écriture
 Nourrir l'écriture
 Désir d'écrire, écrire mon désir
 Angoisse d'écrire, écrire mon angoisse

- 8 **Karine** — Performer l'écriture, se faire écrivaine ou écrivain, c'est s'inscrire dans un *faire* qui ne saurait être réduit au texte. Quelles matérialités et immatérialités contingentes, quels rapports de pouvoir informent ce *faire* ? De quoi est-il constitué ?
- 9 Performer l'écriture, se faire écrivaine ou écrivain, c'est être affecté, ébranlé : c'est « recevoir des chocs » (Woolf, 1986, p. 78-79). Deleuze et Guattari (1975) envisagent l'écriture comme une « machine », c'est-à-dire un agencement singulier de multiples composantes, fonctions et rouages. La mise en mouvement et le fonctionnement de cette « machine » nécessitent une rencontre avec quelque chose qui déstabilise la façon de penser, d'être et d'agir dans le monde (Ståhl, 2016).
- 10 Performer l'écriture, se faire écrivaine ou écrivain, c'est être sensible aux tensions et aux échos. C'est, aussi, être attentive ou attentif aux oscillations et aux tensions qui traversent son corps, son souffle.

Performance d'« écriture sans méthode³ »

- 11 Je m'installe devant mon bureau jonché de textes annotés, de livres aux pages cornées, de calepins et de bouts de papier de toutes tailles. Ce sont les matériaux bruts que je m'appête à découper (avec des ciseaux), à juxtaposer et à superposer, à faire résonner, à agencer. Il s'agit de la seule façon d'écrire qui fonctionne pour moi : ce travail, charnel et sensible, d'orchestration fait émerger des questions et des idées qui, autrement, seraient demeurées impensées.
- 12 C'est en grande partie dans la matérialité du papier que je performe l'écriture. Ma trajectoire croise ainsi celles des travailleuses et travailleurs du bois, du transport, de l'industrie papetière, de l'imprimerie, dont on évoque rarement la contribution dans ce

Symptôme 1, déclinaison 1 de N

Depuis plusieurs semaines, je ne peux marcher à plus d'un coin de rue de chez moi, et à pas de tortue. Environ 300 mètres aller-retour de mon paillason. Si j'ose faire quelques mètres supplémentaires, juste pour voir, je suis frappée. Une lourdeur envahit soudain mon corps tout entier, comme si je venais de courir un marathon. Je mets alors un pied devant l'autre avec peine pour revenir chez moi. D'une lenteur forcée — lenteur grand V —, je monte les deux escaliers qui mènent à mon appartement. Je soupire en retirant mon manteau ; m'assieds sur la petite chaise au coussin jaune ; reprends mon souffle ; puis me traîne jusqu'au lit, sur lequel, abattue, je reste allongée à fixer le plafond un moment avant de m'endormir.

- 16 J'aime l'autoethnographie et l'écriture comme méthode. Avec elles, la recherche est à la fois performée et performance, un acte sur papier en train de se faire, qui traduit à la fois le *faire* et le *fait* (Arsenault, 2020). Leur combinaison me pousse à interroger la nature des « données » de recherche, mais aussi, et peut-être surtout, mon rapport à celles-ci (MacLure, 2013).
- 17 « **L'écriture c'est l'inconnu. Avant d'écrire on ne sait rien de ce qu'on va écrire. En toute lucidité** » (Duras, 1993, p. 52).
- 18 **Karelle** — C'est généralement ainsi que je me lance. Écrire, c'est penser. « Écrire est une affaire de devenir, toujours inachevé, toujours en train de se faire, et qui déborde toute matière vivable ou vécue. C'est un processus, c'est-à-dire un passage de Vie qui traverse le vivable et le vécu. L'écriture est inséparable du devenir » (Deleuze, 1993, p. 11). Quand je pose mes doigts sur le clavier, s'il y a un objectif à ce geste, une intention qui me pousse à le faire ou me demande de le faire, il est toutefois rare que je sache quels seront les premiers mots que je taperai. Comme ce jour où j'écris — j'ai écrit : « C'est généralement ainsi que je me lance. » Ce n'est pas tout à fait une approche postqualitative, mais j'en retranche une racine (du rhizome — pour reprendre la métaphore) : « The post qualitative inquirer who has prepared herself must trust herself and do the next thing, whatever it is—to experiment—and to keep moving⁴ » (St. Pierre, 2018, p. 605).
- 19 **Karine** — L'inconnu, soit, mais toute page n'est jamais blanche, n'est-ce pas ?

Méditation sur l'écriture

- 20 Je préfère le terme *aspiration* à celui d'*inspiration*, propre à alimenter le mythe du génie créateur touché par une grâce surnaturelle. Aspiration : vif désir, élan qui nous propulse vers une chose dont on ignore en somme ce qu'elle sera. Il n'y a ni début ni fin identifiables.
- 21 Dans son ouvrage *Aspiration: The Agency of Becoming*, la philosophe américaine Agnès Callard (2018) soutient que nos choix, des plus anodins aux plus importants, sont beaucoup moins calculés que nous le croyons. Nous pouvons aspirer à devenir parents, par exemple, sans vraiment savoir ce à quoi nous aspirons.
- 22 Dans l'écriture, me laisser emporter par mon aspiration, ce n'est pas chercher à atteindre un but précis : c'est porter une attention lucide à cet inconnu qui m'attire et qui, tel que je le pressens, me transformera.

- 23 **Louis-Claude** — Mon écriture est en partie une écriture de ce qui advient dans ma recherche, dans ma compréhension des énoncés qui composent les extraits de texte que je convoque, une écriture du devenir où la recherche se déploie. Si elle est rarement « agitée », mon écriture est toujours « transitoire » et « transitive », la trajectoire n'étant pas déterminée à l'avance par des règles méthodologiques, mais arrimée à mon désir de « comprendre », de « faire du sens » et de transmettre en « mettant en lumière » certains aspects et en occultant certains autres, en d'autres mots en déplaçant, en faisant basculer le régime de visibilité.
- 24 Ici, mon écriture est d'emblée citationnelle et son devenir repose sur ce que me dit la prochaine citation que je vais choisir librement, jouant de la sérendipité et de l'acceptation de la contingence en lien avec les « sources » disponibles, établissant des relations aussi improvisées qu'improbables, des filiations, mais aussi des diffractions.
- 25 « Its time is the time of Aeon—the not-yet, the yet-to-come. It presumes an ontology of immanence and is always becoming⁵ » (St. Pierre, *op. cit.*, p. 8).
- 26 Je fais le lien avec l'« Aïon » — le temps de l'instant pur — que Deleuze oppose à « chronos », le temps de la succession matérielle et de l'action des corps selon Wikipédia. C'est le temps de la présence, le présent vécu.
- 27 « **This book still follows words around just as I have done before, turning a word this way and that, like an object that catches a different light every time it is turned; attending to the same words across different contexts, allowing them to create ripples or new patterns like texture on a ground. I make arguments by listening for resonances [...]**⁶ » (Ahmed, 2017, p. 12).
- 28 **Karine** — Le collectif *A year of aging*⁷ figure parmi les projets stimulants auxquels j'ai participé. Chacune des contributrices a puisé dans un corpus de 2 360 articles de presse abordant des enjeux de vieillissement pour « produire un texte ou une œuvre selon [sa] propre perspective, posture, intérêt de recherche ou visée activiste » (ACT, 2020). Dans un esprit résolument critique, chacune a travaillé, retourné, détourné les mots des médias pour contester l'hégémonie des conceptions biomédicales du vieillissement.
- 29 Mon texte, intitulé « Apprendre une nouvelle langue », est le fruit d'un agencement de phrases et d'expressions issues des articles. Arrachées à leur contexte, elles forment le monologue de Madeleine, une femme atteinte d'une maladie neurodégénérative. L'exercice d'écriture auquel je me suis prêtée, dont un extrait est reproduit ci-dessous, rend paradoxalement visible ce qui ne l'est pas dans les discours médiatiques.

Dans un bar enfumé, une larme frotte doucement le fil de ses idées. Elle raconte l'histoire de cette femme en mode mineur.

Madeleine monte sur les planches. À l'avant-scène, ses moments clés s'illuminent.

Du côté ensoleillé de la rue, le violon et la contrebasse ouvrent de nouveaux sentiers. Mon ukulélé coiffe leur évolution, joue avec leurs courbes de croissance. Je suis une tricoteuse, une semeuse de billes. Notre ensemble visite une sonate en friche. Des courtépintes de paroles nous réchauffent par cœur.

Madeleine s'écrase en sens inverse sur le siège de sa pensée. Son regard déambulateur fixe le carré vide d'une autre temporalité.

Quand une fausse note me terrasse, le bandéoniste ne sourit plus. J'entame un tango distorsionné.

Madeleine tape à grands coups dans la fenêtre ouverte. Des lanternes projettent en lumières son intimité sur la place publique.

L'essence du soi se transforme. Mon corps est une source exceptionnelle de stress oxydatif, d'inflammation chronique, de neurotoxines, de protéine Tau, de bêta-amyloïde. Au nom de la santé publique, les ondes de choc oscillent dans le bon sens, dansant un ballet de plus en plus étrange. [...]

Madeleine martèle sur deux murs en même temps des bribes de silence. Elle vacille, en équilibre, avant de reprendre de plus belle son monologue.

Le capitaine de l'équipe me donne un petit élan. Pour contrôler mes propriétés organoleptiques, il dope les pouvoirs magiques du thé vert, du cacao, des fruits, des noix, des légumes et des légumineuses, du poisson et du curcuma, des graines et des oméga-3. Dans sa recette du vieillissement, l'épigallocatechine gallate stimule le processus de neurogenèse. Mais le mal est fait. La situation ne fera qu'empirer.

Il oublie de dépister mes 100 chansons préférées (Bellerive, 2020, p. 68-69).

- 30 **Karelle** — J'embobine des mots puis lance la balle au loin. Elle se déroule, frappe un mur, rebondit sur l'autre, puis est propulsée dans l'autre pièce par mon chat qui s'élance à sa poursuite et la bouscule jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de sa forme arrondie. Les mots entremêlés sur le sol sont illisibles. Leur dispersion les rend incompréhensibles. Je n'y lis rien. Alors je les fixe comme je fixe les nuages. À force de regarder, je vois des formes se dessiner. Des mots et des phrases apparaissent. J'ouvre mon carnet et en reproduis les idées. Mon chat est immobile. Il regarde les mots dans l'attente qu'ils se remettent à bouger. Alors je rembobine tout et recommence. La poursuite des idées.
- 31 « Texts cannot be reduced to singular meanings. But they can be unsettled—shaken up, breached, disturbed, torn—so that new questions and meanings are generated⁸ » (MacLure, 2003, p. 81, citée dans Byrne, 2017, p. 40).
- 32 **Louis-Claude** — Qu'est-ce qu'un tel objet optique ? Un prisme ?
- 33 Les prismes comme solutions de remplacement au découpage cartésien sinon aristotélécien, des complexes en plus simples, auxquels on assignait une position dans une typologie au XVIII^e siècle. Le prisme comme solution de remplacement aux « mécanismes » et à leurs composantes interreliées au XIX^e siècle, puis comme modélisation de structures et de systèmes au XX^e siècle.
- 34 Le prisme, c'est un objet qui, en quelque sorte, révèle la relativité des points de vue sur le monde, sinon des mondes possibles.
- 35 Lisbeth Berbary (2015) classe la « cristallisation » dans les recherches désignées généralement de « postqualitatives ». Laura Ellingson (2009) en a fait un manuel de méthodologie pour « engager la cristallisation dans la recherche qualitative⁹ ».
- 36 Je pense également à la « diffraction » telle que la propose Karen Barad, « Diffracting diffraction: Cutting together-apart¹⁰ » (2014), dans la sphère du néo-matérialisme. Je

laisse les initiés discuter des épistémiques « coupures agentielles » pour attirer l'attention sur la diffraction en tant qu'intégrée dans des pratiques : la lecture diffractive (Merten, 2021), l'écriture diffractive, une écriture ponctuée de « coupures » pour rendre compte le plus possible de la « multiplicité » de « mondes épistémologiques ».

- 37 « **Writing creates a space that belongs to the unsayable. It is in this writerly space where there reigns the ultimate incomprehensibility of things, the unfathomable infiniteness of their being, the uncanny rumble of existence itself, but in this fleeting gaze, we also sense the fragility of our own existence, of our own death, that belongs to us more essentially than anything, said Derrida (1995)¹¹ » (Van Manen, 2006, p. 718).**
- 38 **Louis-Claude** — C'est trop d'un coup. Je segmente en « unités significatives » et, entre les segments, j'intercale des micro-recherches par l'écriture.

1) L'écriture crée un espace qui appartient à l'indicible.

- 39 L'injonction de Ludwig Wittgenstein dans le dernier aphorisme du *Tractatus Logico-philosophicus* me revient, mais a contrario, à contre-pied de l'indicible : « [...] tout ce qui proprement peut être dit peut être dit clairement, et sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence » (1921/1990, p. 107, aphorisme 7).
- 40 [Insérer ici le texte d'un mythe, puis écrire une digression sur l'opposition du μῦθος (*mythos*) — connaissance de l'indicible par les récits inventés et re-transmis : mythes, légendes, contes et autres récits magiques — et du λόγος (*logos*), celui de la philosophie qui s'est écrit depuis, après que Socrate a bu la ciguë.]

2) C'est dans cet espace de l'écrit...

- 41 Le geste du corps, la main, l'inscription, la dactylo de Vilém Flusser (2009, p. 4),

Capture 3. L'inscription

écrire d'autrui. Je propose donc qu'on considère le geste d'écrire un geste pendant lequel une surface est informée par des lettres choisies durant des phases d'arrêt qu'on peut appeler "le penser". Ayant ainsi éliminé du geste d'écrire les enfants illétrés, les chimpanzés et les dactylos, (les enfants et les chimpanzés parce qu'ils font des mouvements aléatoires, et les dactylos parce qu'ils font des gestes déterminés), il ne nous reste que l'écrivain

- 42 la personne qui écrit qui devient opératrice de « machine à écrire ».

3) ... que règne l'incompréhension ultime des choses...

- 43 Aristote propose le monde sublunaire — celui de la génération et de la corruption des êtres et de la matière, mais aussi celui de la corporéité, avec le ressenti, les émotions, les affects, tous antérieurs à la rationalité, où sont produits les énoncés commençant par « Ceci est ... » ou « Ceci veut dire ... » — et le monde supralunaire — celui du régulé, des règles, de l'en-soi stable, des connaissances avérées, basées sur des données probantes. La recherche dans le monde sublunaire vise à mettre à l'épreuve — c'est l'induction —, alors que le monde supralunaire est celui des hypothèses, de la preuve

par la déduction logique, par le raisonnement et, finalement, par l'inscription dans des discours.

4) ... et l'insondable infinité de leur être.

- 44 Se faire rassurer par des ritournelles (Deleuze et Guattari, 1980) que nous connaissons ou faisons naître.
- 45 **Karine** — Cet extrait constitue une piste permettant d'aborder la question à la fois fascinante et impénétrable que pose Elizabeth St. Pierre dans le texte qu'elle a coécrit avec Laurel Richardson, « Writing: A method of inquiry » : « What else might writing do except mean? » (2005, p. 1413).
- 46 « Qu'est-ce que l'écriture peut faire d'autre que signifier », alors que « le sens prolifère » ?
- 47 S'inscrivant en faux contre le logocentrisme, Derrida (1967) affirme que le concept d'écriture excède et comprend celui de langage. L'écriture doit, en cela, être appréhendée comme étant le « modèle » de la communication. « Il n'y a rien hors du texte », soutient-il, déconstruisant l'idée d'une pure présence et d'une origine absolue, « d'une vérité ou [d']un sens déjà constitués » (1967, p. 227), qui permettraient l'échange naturel et immédiat de pensées et d'intentions. L'écriture expose ainsi l'impossibilité d'une complète transparence aux autres, au monde et même à soi. Elle excède le sens, nous entraînant non pas vers ce qui est ou fut, mais vers ce qui vient, vers ce qu'elle fait advenir et qui n'est jamais achevé.
- 48 Cette absence aux autres, au monde et à soi-même, que nous semblons portés à considérer comme un *problème*, que nous tentons en vain de combler, participe d'une essentielle *souplesse*. Laissant du jeu, elle est peut-être, justement, une condition absolue de notre vivre ensemble.
- 49 **Karelle** — J'aimerais dire que j'écris avant tout pour la personne qui lit. C'est ce que je souhaitais faire avec ma thèse : écrire de façon à ne pas (trop) emmerder cette personne, écrire ma recherche pour en faire un récit « académique » stimulant. Je voulais écrire ma thèse comme on écrit une histoire. En utilisant l'écriture comme méthode toutefois, j'ai vite réalisé que j'écrivais au fond pour moi seule. Van Manen : « Writing does not need to be understood here as writing to or for someone. Derrida admitted: "My own experience of writing leads me to think that one does not always write with a desire to be understood—there is a paradoxical desire not to be understood" (Derrida & Ferraris, 2001, p. 30)¹² » (*op. cit.*, p. 721). Est-ce là mon intention ? Car enfin, à mesure que je tente d'articuler en mots des idées abstraites pour mieux les comprendre, je les comprends encore moins. Pourtant, je persiste : « Il faut continuer, je ne peux pas continuer, il faut continuer, il faut dire des mots tant qu'il y en a, il faut les dire jusqu'à ce qu'ils me trouvent, jusqu'à ce qu'ils me disent », écrivait Samuel Beckett dans *L'innommable* (cité dans Foucault, 1971, p. 8). Écrire pour mieux comprendre. C'est mon seul objectif. J'écris comme je me parle parfois à voix haute : pour cheminer à travers mes contradictions et mes préjugés, pour mettre à l'épreuve ma pensée, pour saisir ce qui adviendra (Davies, 2009 ; Guttorm, 2012, etc.) et poser un regard sur le monde qui me semblera alors plus éclairé. En fait, l'idée même qu'on me lise me gêne terriblement.

- 50 « C'est étrange, mais il me semble plus facile de transformer les histoires des autres en données. Dans le fond, ce qui m'intéresse, c'est de raconter des histoires. Cependant, dès que [la chercheuse ou] le chercheur se met à raconter ses propres histoires, un signal d'alarme se fait entendre. [...] Dans le domaine de l'écriture scientifique, le tabou de l'intime, où loge la honte, rend l'expérience narrative hautement problématique » (Probyn, 2004, p. 41-42).
- 51 **Karine** — J'aurais aimé que les écritures d'Elspeth Probyn arrivent plus tôt dans mon parcours. Je ne les ai véritablement croisées qu'à la fin de mes études doctorales. Des collègues m'avaient confié que ses travaux les avaient inspirées, mais je ne m'y étais pas intéressée davantage : d'une part, nos intérêts de recherche me semblaient peu correspondre (je l'associais surtout aux *food studies*) ; d'autre part, j'essaie tant bien que mal de me limiter dans mes lectures, alors que j'ai tendance à papillonner pour retarder le moment où je m'attelle à l'écriture (sentiments enchevêtrés ordinaires : envie impérieuse et angoisse paralysante).
- 52 Je suis tombée un peu par hasard sur l'article « Déplacés : honte, corps et lieux », dans lequel Probyn raconte sa propre expérience de la honte dans le contexte de son déménagement en Australie. D'entrée de jeu, elle mentionne que le récit — et d'autant plus le récit de soi — est « suspect » en sciences sociales (*ibid.*, p. 40). Le fait qu'il soit relégué au statut de « confession » ou de « témoignage personnel », et qu'il soit contesté pour son « manque d'objectivité », met en lumière le malaise, sinon le mépris, qu'il suscite. Joan Scott (1991) a bien exposé les risques liés à la réification des expériences subjectives, mais ce n'est pas de cela, à mon sens, qu'il s'agit ici. Probyn nous invite à raconter nos histoires en les envisageant dans une optique performative et non strictement représentative. La performativité de ces récits se déploie sur plusieurs plans, qu'il importe d'interroger : s'ils peuvent participer de rapports hégémoniques, ils peuvent aussi ouvrir des horizons insoupçonnés. Inscrits dans une « creative critical writing practice¹³ » (Ståhl, *op. cit.*, p. 221), ils ont le potentiel de faire émerger des *lignes de fuite* (Deleuze et Guattari, 1980).
- 53 Ma première lecture du récit de Probyn a ravivé le souvenir d'une expérience de la honte que j'ai vécue — intéressante coïncidence — dans le milieu universitaire. Invitée à participer à un colloque il y a quelques années, je présentais une articulation d'approches théoriques et des extraits d'une expérimentation d'écriture collaborative menée avec une amie, à travers laquelle nous « [performions] l'intime » (Nelson, 2017, p. 90-91). La personne qui présidait la séance m'a interrompue plusieurs minutes avant la fin du temps qui m'était alloué. Je suppose que son geste n'a pas été posé en toute conscience, mais j'ai toujours pensé qu'il s'agissait d'une réaction spontanée à son propre malaise (palpable). Et je suis convaincue qu'il en aurait été autrement si j'avais abordé les mêmes sujets en racontant les « histoires des autres » (Probyn, *op. cit.*, p. 41) plutôt que les miennes. À la pause, celles et ceux qui ont souligné mon *courage* n'ont pas apaisé ma honte d'avoir transgressé les codes, de n'être pas à ma place, de ne pas « appartenir au lieu » (*ibid.*, p. 39).
- 54 M'engager dans le récit de Probyn, comme dans les textes de Maggie Nelson (*The Argonauts*), de Chantal Nadeau (*Les trouées*) et de Gloria Anzaldúa (*La conciencia de la mestiza/Towards a New Consciousness*), entre autres, m'a donné le sentiment d'« appartenir » à une communauté et m'a persuadée de la valeur (scientifique, politique, éthique, esthétique) de ces récits en tant que stratégies de résistance contre l'exclusion et l'oppression. C'est, notamment, dans leurs échos que réside leur force.

- 55 **Louis-Claude** — Le projet qui consiste à transformer du sensible en données soulève quelques remarques concernant la « transformation » en tant que processus. S'agit-il d'une transformation qui prend la forme d'une catégorisation manuelle ou qui recourt à des « applications », comme c'est actuellement pratiqué en recherche qualitative ? Si l'on adopte la posture de la recherche-création, il sera plutôt question de « transpositions » vues comme des « opérateurs esthético-épistémiques »¹⁴ (Schwab, 2018). Il est également possible d'adopter une posture « performative » de la recherche qui décentre l'attention absolue accordée aux « résultats » de la recherche pour rendre « visibles » d'autres composantes de la recherche, dont : 1) l'engagement de la personne qui fait la recherche — dans son corps, dans son ressenti, dans ses convictions épistémiques et idéologiques ; 2) la mobilisation de la création, sinon de la créativité comme forme d'engagement dans l'un ou l'autre temps de sa recherche — ici, c'est la « récolte » des données, mais il y a le temps de l'analyse, le temps de la « production de connaissances » et de la diffusion des résultats ; 3) le processus de la recherche tel qu'il est « vécu » par les personnes, soit un retour réflexif sur les «   v  nements marquants » qui sont advenus, d  ument consignés « au présent » dans un quelconque « carnet ». Raconter des histoires est une forme de recherche performative.
- 56 **Karelle** — Lather (1991, p. 91, citée dans Byrne, *op. cit.*, p. 38) se demande : la voix de l'autrice, de l'auteur, peut-elle faire autrement qu'être intrusive ? « How do we explore our own reasons for doing the research without putting ourselves back at the centre?¹⁵ » Et comment peut-on par la suite s'en extraire sans laisser de traces, sinon en effaçant un pan de l'histoire de la recherche ? Plusieurs y voient pourtant un terreau fertile pour déconstruire et penser la/une recherche, pour libérer l'écriture de la recherche de même que ce que nous en faisons, car une telle démarche nous ouvre à d'autres perspectives.

Exercice d'écriture autoethnographique II

Vivre avec une COVID longue

Symptôme 2, déclinaison 1 de N

Un après-midi de février enneigé — avant que je comprenne que je ne peux plus me déplacer à ma guise, pour le bon plaisir de mes jambes et de mon moral. Je marche au parc. Première tentative depuis l'épuisement causé par la marche précédente il y a huit jours. Le ciel est bleu. Il fait beau et juste assez froid. Je marche lentement. J'aime l'hiver. « Tiens, je vais faire un petit bout de plus et contourner le terrain de baseball. »

Capture 4. Éclair de douleur

Une corde se tend sans préavis du bas de mon sternum.



Éclair de douleur

L'air passe soudainement moins bien

Inquiétude

Je m'arrête un moment

Fixe les arbres au loin

Respiration

Pas trop par contre

Ça exacerbe la douleur

Minuit trente

J'ai du mal à respirer

J'ai l'impression qu'une chose beaucoup trop lourde est posée sur mon thorax

Elle ne veut surtout pas bouger

Et prend du poids, la maudite

« Je pense que je veux aller à l'urgence finalement »

« OK »

- 57 C'est à travers l'écriture que je tente d'appivoiser le doute, de le comprendre, de l'accepter. Mais je suis loin d'être convaincue que cela fonctionne. L'incertitude reste collée à moi. J'aimerais, m'inspirant de ce que Foucault disait (*op. cit.*), qu'il y ait toujours quelqu'un derrière moi pour me guider, pour me persuader que ce que j'écris n'est pas vide de sens, que la recherche, c'est aussi ça. Pour me dire qu'exprimer toute l'ampleur de mon doute et de ma subjectivité dans un texte universitaire n'est pas un crime contre l'institution, pour me dire : « C'est pertinent, ça passera. T'inquiète pas. » J'ai pourtant été bonne élève. J'écrivais des textes droits, carrés, bien alignés. J'évitais de laisser transparaître mes biais, mes impressions. Je ne sautais aucune étape. J'expliquais clairement dans des blocs distincts les étapes de la recherche. Je n'entremêlais que le strict minimum. Puis l'incapacité de faire semblant m'a frappée :

We do not speak from nowhere. Inevitably, always, we bring experiences and dispositions with us—personal, professional and disciplinary—to any text that we read and write, including autoethnography. We bring all of the relationships we have in the world onto the pages and, with them, come unconscious thoughts and desires that are difficult or impossible to articulate. There is no neutral space from which we write, or from which we read¹⁶ (Gannon, 2013, p. 229).

- 58 « Perhaps we are reluctant to express our own uncertainty that what we know now is not what we may know later, in another version or text¹⁷ » (Colyar, 2009, p. 434).
- 59 Karelle — Les pans de ma thèse que j'ai écrits avec le plus grand plaisir sont ceux qui ont commencé dans l'inconnu et qui se sont transformés à de multiples reprises, au fil des relectures et des réécritures. Chaque fois, je doutais ; chaque fois, je m'interrogeais sur la justesse de mon propos, sur la pertinence de mes paroles. L'impression d'imposture me poursuivait : le/ce doute qui inondait mon esprit en permanence au point de m'absorber dans un/son gouffre était-il une bonne chose ou une mauvaise

chose pour une personne qui aspirait à faire de la recherche ? Le doute caractéristique du postmodernisme avait-il ses limites ? Et pouvais-je l'exprimer de manière aussi explicite dans une thèse de doctorat ? Était-il possible d'aller jusqu'à écrire — car c'était la conclusion vers laquelle les mots me portaient : « Je vous raconte n'importe quoi. Je me raconte n'importe quoi. » ? Et pourtant, c'est là ce que je ressentais ! « *Post qualitative inquiry never is. It has no substance, no essence, no existence, no presence, no stability, no structure. It is the time of Aeon — the not-yet, the yet-to-come. It presumes an ontology of immanence and is always becoming*¹⁸ » (St. Pierre, 2019, p. 9). — Je cite ce passage comme Louis-Claude plus haut. — S'il me semble que c'est *too much*, ça résonne en moi autant que ça me fait résonner.

- 60 **Karine** — Il s'agit sans doute d'une tâche infinie que celle de résister à la tentation positiviste ; de nous rappeler constamment à nous-mêmes que ce que nous croyons savoir n'est toujours que parcellaire, fragmentaire, informé par des systèmes de valeurs (Weber, 1983) ; de reconnaître les *machines contemporaines du savoir* (Knorr-Cetina, 2001), ces mécanismes qui permettent que certains discours soient tenus pour vrais.
- 61 (Re)lire *Yeux*, ouvrage dans lequel le philosophe Michel Serres (2014), adepte de l'art pariétal, détourne poétiquement l'analogie de la caverne. La rappelant comme le lieu où l'humain inventa l'art, il dit : « Platon avait tort [...] Voir la vérité comme un soleil est une idée un peu fasciste. Il n'y a pas une seule mais des milliards de vérités, comme autant d'étoiles. [...] La nuit est le modèle de notre savoir, pas le jour » (Chapon, 2014, s. p.).
- 62 Il s'agit sans doute d'une tâche infinie que celle de composer avec l'incertitude et le doute ; d'apprendre à voir les lueurs dans l'obscurité.
- 63 **Louis-Claude** — Écrire ce qui advient durant l'écriture, pas réécrire ce que l'on vient d'écrire, alors que ce serait si facile. Écrire, donc, le devenir de la recherche par l'écriture. Une écriture située. Entre la contingence du monde, ontologiquement désordonné, et une attitude de sérendipité. La sérendipité en tant qu'espace ouvert à toutes sortes de rencontres dans les médias, dans la littérature savante et, pourquoi pas, dans le monde de la vie ? La vie elle-même. La vie qui est en même temps parfois, trop peu souvent à mon avis, objet d'étude de la recherche qualitative, notamment par les récits de vie. La sérendipité en tant que méthode allie errance¹⁹ et ouverture aux rencontres de toutes sortes et de tous ordres. Des rencontres soumises à la contingence. Des non-rencontres dont je ne pourrai jamais faire l'estimation.
- 64 Habituellement, mes projets de recherche par l'écriture consistent à déployer une pensée en reliant, en établissant des liens, des liens avec d'autres pensées et des liens avec les entités du monde, ce monde qui m'inclut. Ainsi, je choisis de ne pas ré-écrire constamment le même texte pour l'améliorer, conformément à l'état d'esprit actuel de la publication savante dans des revues comme celle-ci. Pour moi, ce n'est pas la bonne stratégie ; je choisis plutôt la stratégie de multiplier les projets d'écriture circonscrits, mais qui finissent d'une façon ou d'une autre par se répondre.
- 65 « **I want to pull the energy of the performing arts into the social sciences in order to make it easier to “crawl out to the edge of the cliff of the conceptual”** (Vendler, 1995, p. 79)²⁰ » (Thrift, 2008, p. 12).
- 66 **Louis-Claude** — Ici, j'interprète et, surtout, j'extrapole à ma façon les sept principes de la non-représentationalité énoncés par Thrift ; ainsi, ma « recherche par l'écriture » se fait ré-écriture (la version originale des principes est dûment consignée en notes).

- 67 Écrire, c'est tenter de saisir le flux²¹. Écrire doit être anti-biographique et pré-individuel, par l'activation de modes de perception non centrés sur le sujet humaniste²². Écrire est une pratique singulière, comprise comme participant à des corpus matériels d'œuvres ou de styles « qui ont acquis suffisamment de stabilité au fil du temps²³ ». Sur le plan épistémique, écrire, c'est « donner un poids égal au vaste éparpillement des choses²⁴ ». Sur le plan de sa propre performativité, d'où l'intégration de la créativité, sinon de la création libre et, surtout, du devenir, l'écriture « est expérimentale²⁵ ». Un projet d'écriture « [permet d']entrer en contact avec l'ensemble des registres de la pensée en mettant l'accent sur l'affect et la sensation²⁶ ». Enfin, tout projet d'écriture soulève « les questions éthiques » qui découlent de ce que « le sujet humain classique, qui est transparent, rationnel et continu, n'existe plus²⁷ ».
- 68 **Karelle** — Peut-on dire que l'autoethnographie et l'écriture comme méthode de recherche s'inspirent des arts du spectacle, ou en tout cas des formes d'expression dites « artistiques » ? Quand j'étais étudiante au premier cycle, j'ai été particulièrement inspirée par le concept de présentation de soi de Goffman. Je n'avais pas l'habitude d'exprimer mes idées au-delà de mon cercle d'amies et amis et, lorsque je m'y risquais, je le regrettais. Je portais presque constamment un masque en public pour dissimuler, entre autres choses, mon angoisse d'être. L'écriture et l'autoethnographie sont-elles pour moi une manière d'être, ou encore le prétexte académique d'un désir d'expression inavoué ? Il n'en demeure pas moins que ce sont ces deux méthodes qui me permettent le mieux de déconstruire et de créer cet espace où les pensées surviennent (voir, entre autres, Davies, 2009).

Exercice d'écriture autoethnographique III

Vivre avec une COVID longue

Symptôme 1, déclinaison 2 de N

Devise du moment : « Se contenir »

J'ai l'habitude de marcher 45 minutes tous les matins. De me lancer dans plus d'une tâche à la fois et de procéder en vitesse. De ne m'arrêter que lorsque tout est fait. Le samedi matin : déjeuner — premier café —, arroser les plantes, nettoyer la salle de bain — deuxième café, au lait cette fois —, passer l'aspirateur, laver les planchers — pas de troisième café, faut pas exagérer —, épousseter, tout en écoutant l'émission radio du matin avec cet animateur qui, je dois l'avouer, m'agace un peu.

J'ai l'habitude de descendre et de monter les escaliers en courant. Le lundi soir, d'attraper le sac de récupération, les quelques boîtes pliées et la poubelle de compost d'un coup pour les déposer sur le trottoir pour la collecte du lendemain, pendant que le repas mijote, que le chat mange les croquettes que je viens de déposer pour lui dans une assiette et entre 4-5 ustensiles de cuisine nettoyés.

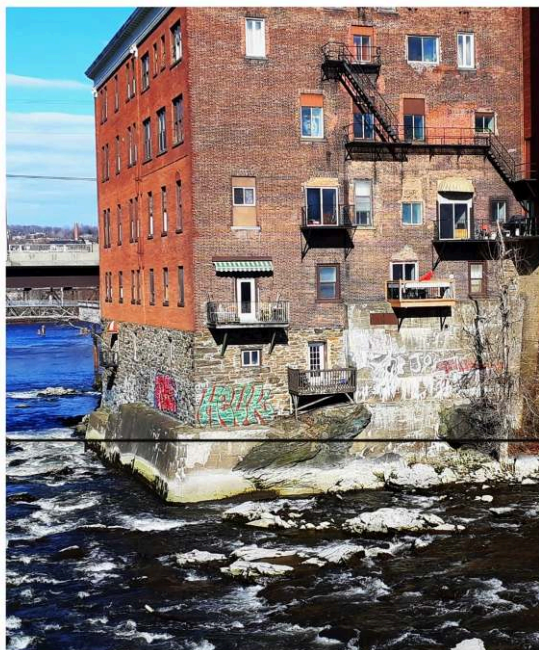
Depuis quelques semaines, prendre un sac de récupération à moitié rempli de plastique et de papier et descendre les marches avec précaution signifie qu'une douleur oppressante me prendra d'un coup à la gorge : douleurs thoraciques postcovid, symptôme 2.

Je ne fais maintenant presque plus rien de ce qui est énoncé plus haut. Comme dirait Catherine Éthier : « What a time to be alive. »

69 Karine —

Capture 5. Écritures funambules

Penser des écritures funambules
au-dessus du torrent



Pratiques incarnées,
périlleuses, dévorantes

Inscriptions magistrales
déployées dans l'espace

Impulsions vertigineuses
soumises aux éléments

Esthétiques rebelles
infligées aux regards

Forces vives, impérieuses,
fugitives

Présentation des contributions du numéro

- 70 Tout comme les textes du premier numéro (vol. 39, n° 1), ceux contenus dans celui-ci répondent tous, à différents niveaux, à un ou plusieurs des critères d'évaluation d'un « écrire autrement » de Laurel Richardson (dans Richardson et St. Pierre, 2005/2022) : ils apportent une contribution à la recherche, qu'elle soit épistémologique, théorique, méthodologique, empirique, etc. ; ils présentent un intérêt esthétique ; ils révèlent la subjectivité de leurs autrices et auteurs en même temps qu'ils en sont le produit ; ou encore ils vous affectent, lectrices et lecteurs, sur les plans émotionnel et intellectuel. Tous les textes, à leur façon, dévient ainsi, ou s'efforcent de dévier, de « la forme la plus courante, la plus claire et la plus inoffensive » (Duras, *op. cit.*, p. 34).
- 71 **Florence Darveau** ouvre le bal en déconstruisant la forme de l'article « scientifique » à travers le partage de cartes conceptuelles et performatives qui lui permettent de déployer un important volume de lectures. Doctorante en communication, l'autrice prend à bras-le-corps une littérature multiple, diversifiée et hétérogène, qui lui permet de réfléchir à la notion de *care*. Grâce à son approche visuelle, elle met en relation des discours, crée des promiscuités entre les disciplines, les ontologies et les épistémologies, avec pour objectif, entre autres, d'élaborer des méthodes de recherche qui seront non extractivistes et bienveillantes. Darveau affronte de cette manière le

malaise, l'incertitude et le doute qui traversent toutes et tous les chercheurs à un moment ou à un autre, mais qui restent généralement dans l'ombre. Elle habite le territoire, expérimente et invite du même coup la lectrice et le lecteur à s'engager dans ce même espace réflexif.

- 72 Sur les traces d'une écriture, cette fois-ci sonore, **Chantal Francœur** revient sur le processus de création d'œuvres réalisées dans le cadre du projet de recherche-crédation *Occuper et préoccuper l'oreille citoyenne*. Souhaitant réfléchir aux formats journalistiques traditionnels, l'autrice s'est immergée dans une salle de rédaction en vue de créer des œuvres sonores qui sauraient mobiliser, par l'agencement de matériaux sonores divers, le corps « audio ». Le corps audio est appréhendé par l'autrice comme un outil qui permet de faire sens. Que raconte la « masse d'informations sonores désordonnées » que captent nos corps ? Que saisit-on des « sons ambiants [qui] se superposent, sans cohérence ni hiérarchie » ? Dans une salle de presse : « [d]es collègues [qui échangent] entre eux, [d]es touches de clavier qui raisonnent, [d]es portes qui claquent, [d]es bips des cellulaires, [d]es pages de cahiers déchirées, [de] l'imprimante en marche, [du] bourdonnement des serveurs et [du] sifflement de la ventilation » ? Alors qu'elle a pu éprouver toute la portée heuristique d'une telle écriture, Francœur explique et raconte la démarche qui lui a permis de produire des connaissances inédites, fortuites, qui auraient été impossibles à générer autrement. Avec ce travail, elle ouvre la voie au renouvellement des pratiques sonores journalistiques et documentaires.
- 73 **Victoria Cheng** poursuit ensuite l'exploration des formes d'écriture en s'attaquant aux fondements sur lesquels pourrait s'appuyer l'écriture performative postlinguistique. Parlant plusieurs langues, s'interrogeant entre autres sur le sens des signes et de la composition typographiques de différentes langues — mais aussi sur celle de la musique —, sur les gestes et les mouvements de la main qui écrit — ou qui joue du violon —, Cheng pose un regard analytique singulier sur l'écriture phénoménologique et l'écriture performative afin d'établir les bases d'une écriture qu'elle veut « analphabétique ». S'amusant à bousculer et à transgresser les frontières d'écritures qu'elle a appris à maîtriser depuis son plus jeune âge, elle entremêle explorations théoriques délinéarisées des extraits d'une pièce de théâtre (*Quand dire c'est dé-faire*) — son projet de recherche-crédation doctorale — et conférence performative.
- 74 L'écriture de **Jean-Luc Moriceau**, **Angela Cristina Salgueiro Marques** et **Sônia Pessoa** se veut, elle aussi, performative et impliquée. Les trois auteurs passent du « nous » au « je », « un je performeur », pour induire une transformation, pour toucher sans la distance d'une représentation, pour faire revivre l'expérience racontée. Le « je » « ne fait pas qu'expliquer, il "performe", il tente de maintenir vif ce qui a affecté le chercheur, de donner à revivre une rencontre, une situation, un événement qu'il estime mériter attention et réflexion ». Comment, par exemple, communiquer l'expérience de la maladie d'Alzheimer sans réduire la personne qui en est atteinte à une vie d'absences et d'incapacités ? Comment raconter l'expérience sans la surplomber ? Moriceau, Salgueiro Marques et Pessoa, alternant leur « je » respectif, s'efforcent ainsi de reproduire l'affect d'une rencontre, sans reproduire ni renforcer les stigmates et les inégalités qui pourraient lui être associés, et dès lors nous invitent à une réflexion épistémologique, méthodologique et, surtout, éthique sur le texte performance.
- 75 **Jean-Paul Payet**, **Verena Richardier**, **Zakaria Serir** et **Diane Rufin** se consacrent quant à eux à un exercice dont la visée est (tout aussi) pédagogique, et dans son sens le

plus large : ils souhaitent « ouvrir à une science attentive à la pluralité du monde et attentive aux voix des minorités ». S'intéressant pour ce faire aux « devenirs-minoritaires », les devenirs « de tout le monde », ceux des chercheuses et chercheurs, ceux des participantes et participants d'une recherche, ceux de la recherche, ceux de l'écriture, ils se plongent dans l'exploration d'écritures créatives inclusives qui leur permettront d'engager un dialogue entre voix minoritaires. Dans le cadre de deux projets de recherche par les pairs, Payet, Richardier, Serir et Rufin ont travaillé de concert avec les parties prenantes de leur recherche pour créer, dans le premier cas, une pièce de théâtre et, dans le second, un récit graphique. La recherche par les pairs et l'écriture collaborative favorisent la création de ponts entre les devenirs, l'hybridation des savoirs. Il s'agit d'un processus émancipateur, qui permet de s'engager dans un exercice de déterritorialisation « de la science académique pour comprendre, saisir [et] rendre compte de l'expérience des minorités ».

- 76 **Philippe Hert** se lance également dans un parcours vers l'émancipation. Avec un « je » performé bien senti, il se laisse inspirer par l'éthos du clown — un éthos qui n'est pas, ici, relégué au « terrain » — pour réintroduire le désir dans l'écriture de la recherche. L'auteur explore sur les plans théorique et pratique ce que le clown lui permet de penser et de convoquer (apprentissage du sensible, savoirs incarnés, etc.). Grâce à un enchevêtrement de voix qui se répondent (ou pas), « celle de la théorie, du chercheur, celle sur l'écriture, qui est réflexive, celle du terrain et de l'expérience vécue », Hert évite tout regard surplombant, à l'instar des autrices et auteurs précédents, et se laisse traverser par un flux de sensations. La perspective du clown lui permet de saisir, de penser et d'écrire la profondeur et la richesse d'un vécu singulier. Avec le clown, sa posture de recherche prend une tout autre forme, celle de la parole vive, du désir et de la contingence : *être clown et non jouer à*.
- 77 Dans un exercice similaire, **Pierre Lascoumes** invite la lectrice et le lecteur à échapper aux dichotomies vrai/faux, ou encore subjectif/objectif, afin de mieux saisir et sentir la complexité du réel. Expliquant et mettant en pratique l'écriture de « fictions vraies », des textes hybrides qui lient l'imaginaire au réel — ou le réel à l'imaginaire —, Lascoumes « se faufile derrière les décors en place, [...] échapp[e] aux façades de l'évidence et à celle des constructions dogmatiques » pour tenter de rendre compte du multiple avec plus de précision. Son écriture, à la fois pédagogique, analytique et théorique, met en avant le plaisir d'écrire la recherche et d'en parler dans des formes moins convenues. Le sociologue s'intéresse ainsi à la façon dont l'hétérogénéité des discours — leur superposition, leur entremêlement, leur mise en relation — « stimule l'attention, saisit la réalité sous des angles multiples et non hiérarchisés et suscite des interrogations originales ».
- 78 Vous l'aurez compris, plusieurs des textes de ce numéro se penchent sur l'écriture en recherche en interrogeant plus largement ses possibles épistémiques. Le rapport à la production de la connaissance est aussi arpenté par **Amélie Pierre**. Tout comme Payet *et al.*, l'autrice, dont la contribution a pour point de départ sa recherche doctorale terminée, s'est penchée sur les « devenirs-minoritaires » au cours d'un travail ethnographique qui s'est matérialisé à travers la photographie. Plaidant pour que les modalités de production du savoir en sciences humaines et sociales s'émancipent des normativités et des dogmes présumés garants de la rigueur, du sérieux et de l'objectivité de toute démarche scientifique, Pierre, dans une approche pragmatiste, développe des dispositifs photographiques qui renversent la mise en minorité en

permettant aux devenirs-minoritaires de s'exprimer et d'exprimer leurs propres points de vue sur eux-mêmes. Dans sa contribution, elle effectue ainsi un retour réflexif sur la démarche tout en présentant cinq terrains d'exploration photographique.

- 79 Enfin, c'est avec le texte d'**Audrey Villiard** que ce second numéro sur l'écrire autrement se termine. Ironiquement, l'autrice n'aime pas écrire. Lorsqu'elle a commencé ses études de doctorat, Villiard était persuadée qu'elle n'arriverait pas à écrire une thèse, car elle avait toujours eu du mal à s'inscrire et à inscrire sa pensée dans des structures institutionnalisées, souvent rigides et contraignantes. Ce qu'elle ne savait pas, c'est qu'elle recevrait dans les mois à venir un diagnostic tardif d'autisme qui lui expliquerait enfin pourquoi son mode de pensée imagée s'accordait difficilement à l'expression écrite et à sa commune linéarité. Revenant en alternance sur le sens que porte ce diagnostic pour elle et sur l'écriture performance adoptée pour venir à bout du texte d'accompagnement de sa recherche-crédation doctorale — se créer un alter ego archéologue neurotypique —, Villiard met en avant un écrire autrement qui lui permet à la fois de mieux se comprendre et de se faire comprendre des autres.
- 80 Ce témoignage, qui se « réfracte » (Richardson et St. Pierre, 2022/2005) dans plusieurs des textes de ce numéro — pensons notamment aux devenirs-minoritaires et au clown de Philippe Hert —, ouvre bon nombre de possibles pour mûrir une écriture de la recherche transformée et transformatrice. Puisque « l'écriture scientifique véhicule une violence symbolique définissant des paroles légitimes et d'autres qui le sont moins, il convient de réintroduire une polyphonie des voix pour défaire les évidences énoncées » (Matthey, 2013, p. 99).

BIBLIOGRAPHIE

ACT (2020), *A Year of Aging Project*, Ageing + Communication + Technologies (ACT), <http://actproject.ca/act/a-year-of-aging/> consulté le 19 août 2022

AHMED Sara (2017), *Living a Feminist Life*, Durham et Londres, Duke University Press.

ARSENAULT Karelle (2020), *Le documentaire interactif et moi : une recherche par l'écriture*. Thèse de doctorat en communication sous la direction de Louis-Claude PAQUIN, Université du Québec à Montréal.

BARAD Karen (2014), « Diffracting diffraction: Cutting together-apart », *Parallax*, 20(3) : 168-187.

BARTHES Roland (1977), *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Éditions du Seuil.

BELLERIVE Karine (2020), *Apprendre une nouvelle langue*, dans Myriam Durocher, Nora T. Lamontagne et Constance Lafontaine (dir.), *A Year of Aging/Un an de vieillissement*, Montréal, Ageing + Communication + Technologies (ACT), p. 68-70.

BELLERIVE Karine (2021), *Écrire les vieillissements : une recherche-crédation*. Écrire ses vieillissements, ses rapports changeants à soi, à son père, à l'écriture, au temps, Thèse de doctorat en communication, sous la direction de Line GRENIER, Montréal, Université de Montréal.

- BERBARY Lisabeth (2015), « Creative analytic practices: Onto-episto-theoretical attachments, uses, and constructions within humanist qualitative leisure research », *International Leisure Review*, (2), 27-55.
- BYRNE Gillian (2017), « Narrative inquiry and the problem of representation: “giving voice”, making meaning », *International Journal of Research & Method in Education*, 40(1) : 36-52. doi: 10.1080/1743727X.2015.1034097
- CALLARD Agnès (2018), *Aspiration: The Agency of Becoming*, Oxford, Oxford University Press.
- CHAPON Benjamin (2014), « Michel Serres dézingue Platon et son mythe de la caverne », 20 minutes, <https://www.20minutes.fr/culture/1457247-20141008-michel-serres-dezingue-platon-mythe-caverne> consulté le 19 août 2022.
- CHARLAND Jean-Pierre (1990), *Les pâtes et papiers au Québec, 1880-1980 : technologies, travail et travailleurs*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- COLYAR Julia (2009), « Becoming writing, becoming writers », *Qualitative Inquiry*, 15(2) : 421-436.
- DAVIES Bronwyn (2009), « Life in king's cross: A play of voices », dans Alecia Y. JACKSON et Lisa A. MAZZEI (dir.), *Voice in qualitative inquiry: Challenging conventional, interpretive, and Critical Conceptions in Qualitative Research*, Londres, Routledge, p. 197-219.
- DELEUZE Gilles (1993), *Critique et clinique*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- DELEUZE Gilles et Félix GUATTARI (1975), *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit.
- DELEUZE Gilles et Félix GUATTARI (1980), *Capitalisme et schizophrénie T.2 : Mille Plateaux*, Paris, Éditions de Minuit.
- DELVAUX Martine (2005), *Histoires de fantômes. Spectralité et témoignage dans les récits de femmes contemporains*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- DERRIDA Jacques (1967), *De la grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit.
- DERRIDA Jacques (1972), *Marges de la philosophie*, Paris, Galilée.
- DERRIDA Jacques (1995), *The Gift of Death*, Chicago, University of Chicago Press.
- DURAS Marguerite (1993), *Écrire*, Paris, Folio.
- DUROCHER Myriam, Nora T. LAMONTAGNE et Constance LAFONTAINE (dir.) (2020), *A Year of Aging/Un an de vieillissement*, Montréal, Ageing + Communication + Technologies (ACT).
- ELLINGSON Laura L. (2009), *Engaging Crystallization in Qualitative Research: An Introduction*, Thousand Oaks, Sage Publications.
- FLUSSER Vilém (2009), « Le geste d'écrire », *Flusser Studies*, 08, <http://www.flusserstudies.net/archive/flusser-studies-08-may-2009> consulté le 19 août 2022.
- FORGET Marie-Hélène et Annie MALO (dir.) (2021), *(Se) Former à et par l'écriture*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- FOUCAULT Michel (1971), *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard.
- GANNON Susanne (2013), « Sketching subjectivities », dans Stacy HOLMAN JONES, Tony E. ADAMS et Carolyn ELLIS (dir.), *Handbook of Autoethnography*, Walnut Creek, Left Coast Press, p. 228-243.
- GUTTORM Hanna Ellen (2012), « Becoming-(a)-paper, or an article undone: (Post-) knowing and writing (again), nomadic and so messy », *Qualitative Inquiry*, 18(7) : 595-605.

- HARDY René et Normand SÉGUIN (dir.) (2004), *Histoire de la Mauricie*, Sainte-Foy, Institut québécois de recherche sur la culture/Presses de l'Université Laval.
- INGOLD Tim (2015), « Foreword », dans Phillip VANNINI (dir.), *Non-Representational Methodologies: Re-Envisioning Research*, New York, Routledge, Taylor & Francis Group, p. vii-x.
- KAMINSKA Aleksandra (2019), « Don't copy that: Security printing and the making of high-tech paper », *Convergence*, 25(4) : 590-606.
- KNORR-CETINA Karin (2001), *Epistemic Cultures: How the Sciences Make Knowledge*, Boston, Harvard University Press.
- LATHER Patti (1991), *Getting Smart: Feminist Research and Pedagogy with/in the Postmodern*, New York, Routledge.
- LEE Chand-Woong (2014), « Le concept de plateau chez Deleuze et Guattari : ses implications épistémologique et éthique », *Kriterion*, 55(129) : 79-97.
- MACLURE Maggie (2003), *Discourse in Educational and Social Research*, Buckingham, Open University Press.
- MACLURE Maggie (2013), « Researching without representation? Language and materiality in post-qualitative methodology », *International Journal of Qualitative Studies in Education*, 26(6) : 658-667. doi: 10.1080/09518398.2013.788755
- MATTHEY Laurent (2013), « Chimères. Effets de réel, pacte de lecture et dispositifs esthétiques de l'objectivité », *Lieux communs : les Cahiers du LAUA*, 16 : 99-116.
- MEIER Daniel, Giuseppe MERRONE et Raphaël PARCHET (2006), « Écriture et récit en sciences sociales », *A contrario*, 4(1) : 2-5.
- MERTEN Kai (2021), *Diffractional Reading New Materialism, Theory, Critique*, Lanhan, Rowman & Littlefield.
- NELSON Maggie (2017), *Les Argonautes*, Montréal, Triptyque.
- PROBYN Elspeth (2004), Déplacés : honte, corps et lieux, *Anthropologie et Sociétés*, 28(3): 39-58.
- RICHARDSON Laurel (1994). « Writing. A method of inquiry », dans Norman DENZIN et Yvonna LINCOLN (dir.), *Handbook of Qualitative Research* (1^{re} édition) (p. 516-529), Thousand Oaks, SAGE Publications. p. 517
- RICHARDSON Laurel et Elizabeth A. ST. PIERRE (2022/2005), « Écrire : une méthode de recherche », traduit de l'anglais par Karelle ARSENAULT et Karine BELLERIVE, <http://journals.openedition.org/communication/15300> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/communication.15300> consulté le 19 août 2022.
- STÅHL Ola (2016), « Kafka and Deleuze/Guattari: Towards a creative critical writing practice », *Theory, Culture & Society*, 33(7-8) : 221-235.
- SCOTT Joan (1991), « The evidence of experience », *Critical Inquiry*, 17(4), 773-797.
- SCHWAB Michael (2018), *Transpositions: Aesthetico-Epistemic Operators in Artistic Research*, Leuven, Leuven University Press.
- SERRES Michel (2014), *Yeux*, Paris, Humensis.
- ST. PIERRE Elizabeth A. (2018), « Writing post qualitative inquiry », *Qualitative Inquiry*, 24(9) : 603-608.

ST. PIERRE Elizabeth A. (2019), « Post qualitative inquiry in an ontology of immanence », *Qualitative Inquiry*, 25(1) : 3-16.

THRIFT Nigel (2008), *Non-Representational Theory: Space, Politics, Affect*, Londres, Routledge.

VAN MANEN Max (2006), « Writing qualitatively, or the demands of writing », *Qualitative Health Research*, 16(5) : 713-722.

VENDLER Helen (1995), *The Breaking of Style: Hopkins, Heaney, Graham* (vol. 1), Harvard University Press.

WEBER Max (1983), « L'illusion positiviste d'une science sans présupposés », dans Pierre BOURDIEU, Jean-Claude CHAMBOREDON et Jean-Claude PASSERON, *Le métier de sociologue*, La Haye, Mouton, p. 196-203.

WITTGENSTEIN Ludwig (1921/1990), *Tractatus logico-philosophicus. Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard.

WOOLF Virginia (1986), *Instants de vie*, Paris, Stock

NOTES

1. « J'écris parce que je veux découvrir quelque chose. J'écris pour apprendre quelque chose que je ne connaissais pas avant. » La traduction officielle de la deuxième mouture de ce texte, que Richardson a réalisée en collaboration avec Elizabeth A. St. Pierre, figure dans le numéro précédant celui-ci (vol. 39, n° 1).
2. Nous devons cesser d'écrire sans fin sur la performance et devenir nous-mêmes des performeurs (traduction des auteurs).
3. L'expression est tirée de *Mille plateaux*, de Deleuze et Guattari (1980). Les auteurs réfèrent à une pratique d'écriture ne reposant sur aucune méthode formelle, procédant par agencement. « La valeur d'un texte se mesure alors pratiquement par la force de son agencement, capable d'évoquer une pensée et un affect des [lectrices et] lecteurs. On ne saurait assurer le succès. L'écriture procédant par agencement, non par méthode préalable, avance avec sa propre difficulté » (Lee, 2014, p. 88).
4. La chercheuse postqualitative qui s'est préparée doit avoir confiance en elle-même et faire ce qui vient ensuite, peu importe ce dont il s'agit — expérimenter — et continuer d'avancer (traduction des auteurs).
5. Son temps est le temps d'Éon — le pas-encore, le encore-à-venir. Elle suppose une ontologie de l'immanence et est toujours en devenir (traduction des auteurs).
6. [Je file les mots], tournant un mot dans un sens ou dans l'autre, comme un objet qui capte une lumière différente chaque fois qu'on le tourne ; je prête attention aux mêmes mots dans différents contextes, leur permettant de créer des ondulations ou de nouveaux motifs comme la texture d'un sol. J'argumente en écoutant les résonances (traduction des auteurs).
7. Inspiré des *Fragments d'un discours amoureux* de Barthes (1977), l'ouvrage s'inscrit dans une démarche plus large impliquant une vigie médiatique sur le vieillissement menée en 2017 par des chercheuses du réseau Ageing + Communication + Technologies (ACT). Publié à même les fonds du groupe de recherche, il est libre d'accès en format PDF dans ses versions française et anglaise : <http://actproject.ca/act/a-year-of-aging/>.
8. Les textes ne peuvent être réduits à un seul sens. Mais ils peuvent être déstabilisés — ébranlés, percés, dérangés, déchirés — pour que de nouvelles questions et de nouveaux sens soient générés (traduction des auteurs).
9. Le titre de l'ouvrage est *Engaging Crystallization in Qualitative Research*.

10. Diffractant diffraction : couper ensemble-à part (traduction des auteurs).
11. L'écriture crée un espace qui appartient à l'indicible. C'est dans cet espace de l'écrit que règnent l'incompréhension ultime des choses, l'insondable infinité de leur être, le grondement inquiétant de l'existence elle-même, mais dans ce regard fugace, on sent aussi la fragilité de notre propre existence, de notre propre mort, qui nous appartient plus essentiellement que tout, disait Derrida (1995) (traduction des auteurs).
12. L'écriture n'a pas ici besoin d'être comprise comme écrire à ou pour quelqu'un. Derrida l'admettait : "Mon expérience d'écrire me porte à croire que l'on n'écrit pas toujours avec le désir d'être compris — il y a un désir paradoxal à ne pas être compris" (Derrida et Ferraris, 2001, p. 30) (traduction des auteurs).
13. pratique d'écriture créative et critique (traduction des auteurs).
14. *aesthetico-epistemic operators*
15. Comment explore-t-on ses propres raisons de faire la recherche sans se remettre au cœur de celle-ci ? (traduction des auteurs).
16. Nous ne parlons pas de nulle part. Inévitablement, toujours, nous transportons avec nous des expériences et des attitudes — personnelles, professionnelles et disciplinaires — sur tous les textes que nous lisons et écrivons, y compris l'autoethnographie. Nous portons toutes les relations que nous avons dans le monde sur les pages et, avec elles, viennent des pensées et des désirs inconscients qui sont difficiles ou impossibles à articuler. Il n'existe aucun lieu neutre duquel nous écrivons, ou duquel nous lisons (traduction des auteurs).
17. Peut-être sommes-nous réticents à exprimer notre propre incertitude face au fait que ce que nous savons maintenant n'est pas forcément ce que nous saurons plus tard, dans une autre version ou un autre texte (traduction des auteurs).
18. *La recherche postqualitative n'est jamais.* Elle n'a pas de substance, pas d'essence, pas d'existence, pas de présence, pas de stabilité, pas de structure. Son temps est le temps d'Éon — le pas-encore, le encore-à-venir. Elle suppose une ontologie de l'immanence et est toujours en devenir (traduction des auteurs).
19. *Les trois princes de Serendip* (mot qui désignait l'île de Ceylan en vieux persan, de nos jours le Sri Lanka ; le mot vient de l'arabe *Sarandib*, déformation du tamoul *Seren deevu*, qui vient lui-même du sanscrit *Suvarnadweepa*, signifiant « île dorée ») est un conte oriental, publié d'abord en italien en 1557. Il raconte l'histoire de trois hommes partis en mission et qui, sur leur chemin, ne cessent de trouver des indices en apparence sans rapport avec leur objectif, mais en réalité nécessaires (adapté de Wikipédia).
20. Je veux en particulier attirer l'énergie des arts du spectacle vers les sciences sociales afin de faciliter « la progression vers le bord de la falaise du conceptuel » (Vendler, 1995 : 79) (traduction des auteurs).
21. « First, non-representational theory tries to capture the "onflow" [...] of everyday life » (Thrift, *op. cit.*, p. 5). Adaptation très libre dans le texte.
22. « Second, as must by now be clear, non-representational theory is resolutely anti-biographical and pre-individual. It trades in modes of perception which are not subject-based » (*ibid.*, p. 7). Adaptation très libre dans le texte.
23. « Third, non-representational theory concentrates, therefore, on practices, understood as material bodies of work or styles that have gained enough stability over time » (*ibid.*, p. 8). Adaptation très libre dans le texte.
24. « [T]he fourth tenet. The constitution of nonrepresentational theory has always given equal weight to the vast spillage of things » (*ibid.*, p. 9). Adaptation très libre dans le texte.
25. « Fifth, non-representational theory is experimental » (*ibid.*, p. 12). Adaptation très libre dans le texte.
26. « Thus, sixth, I want to get in touch with the full range of registers of thought by stressing affect and sensation » (*ibid.*, p. 13). Adaptation très libre dans le texte.

27. « The classical human subject which is transparent, rational and continuous no longer pertains. Classical ethical questions » (*ibid.*, p. 14). Adaptation très libre dans le texte.

INDEX

Mots-clés : écriture créative, écriture performative, écriture scientifique, écriture transgressive, recherche qualitative

Keywords : creative writing, performative writing, scientific writing, transgressive writing, qualitative research

Palabras claves : escritura creativa, escritura performativa, escritura científica, escritura transgresiva, investigación cualitativa

AUTEURS

KARLE ARSENAULT

Karelle Arsenault est docteure en sciences de la communication, Faculté de communication, Université du Québec à Montréal. Courriel : arsenault.karelle@uqam.ca

KARINE BELLERIVE

Karine Bellerive est chercheuse postdoctorale, École de travail social, Université du Québec à Montréal, et chargée de cours, Département de communication, Université de Sherbrooke. Courriel : Karine.Bellerive@USherbrooke.ca

LOUIS-CLAUDE PAQUIN

Louis-Claude Paquin est professeur, École des médias, Université du Québec à Montréal. Courriel : paquin.louis-claude@uqam.ca

L'écriture comme méthode de recherche

Mise au travail d'un dispositif performatif

Florence Darveau Routhier

- 1 Le présent article se déploie à la manière d'un jeu de diffractions composé de diverses formes d'écriture. Il s'organise autour d'une carte conceptuelle ayant trouvé son impulsion dans une proposition, à savoir celle d'ouvrir des espaces de réflexion et d'articuler des considérations et des questions utiles et pertinentes dans une démarche d'exploration de l'écriture comme méthode de recherche non extractiviste, bienveillante et potentiellement inscrite dans le *care*.

Narration d'une démarche d'immersion dans une pratique créative

- 2 Quelques mots sont griffonnés sur une page du carnet où j'ai l'habitude de déposer des réflexions à propos de mes projets en cours : « pour la revue *Communication* : proposer de m'immerger dans une pratique créative ». C'est le mois d'octobre, on est en 2020. J'en suis aux premières tentatives d'esquisser mon projet de thèse. Les dimensions épistémologiques, ontologiques et méthodologiques du projet m'apparaissent indiscernables, mais elles me semblent aussi converger vers des préoccupations éthiques, vers certains enjeux que sous-tendent les processus de production des savoirs.
- 3 L'écriture est un mode d'archivage particulier, dont la prégnance dans la production des savoirs universitaires n'est pas à démontrer. J'observe toutefois une grande uniformité dans les publications que je consulte dans le cadre de mes recherches — qui portent notamment sur la pauvreté et les problèmes sociaux qui y sont associés. L'écriture s'y présente généralement sous le mode de la transmission : d'interprétations, de résultats, d'analyses. Mais ce que j'expérimente dans mes recherches donne à penser l'écriture sur un autre mode, comme une manière de faire la recherche. Depuis le début du doctorat, j'ai commencé à explorer de nouvelles

manières d'écrire pour parvenir à prendre en compte le volume important de lectures au programme. J'ai entre autres commencé à dessiner/écrire des cartes conceptuelles.

- 4 **Octobre 2020**, donc, la revue *Communication* prépare un numéro sur les écritures créatives dans la recherche en sciences sociales. Les questions que je me pose concernent les manières possibles d'écrire à partir d'un positionnement universitaire sans toutefois offrir de solutions, de réponses ou de résolutions, sans se positionner en experte. Elles concernent aussi les formes possibles de collaboration. Dans les univers de recherche où je me trouve se croisent des écritures féministes, postcoloniales et décoloniales. Au sein de ces univers et des écritures qui les composent, mon attention se porte sur les circulations de la notion de *care*, dont la prégnance donne parfois l'impression d'un phénomène hégémonique. Parce qu'elle se présente et même s'impose à travers mes trajectoires réflexives, je me demande si cette notion peut être mise au travail dans une démarche d'élaboration de méthodes de recherche non extractivistes et bienveillantes. Habitée de ces interrogations, je décide d'expérimenter un dispositif d'engagement dans la recherche par l'écriture d'une carte conceptuelle.
- 5 **Janvier 2021**, toujours dans le même carnet : « certaines lectures m'ont permis de me donner des repères à travers la masse de textes académiques traitant du *care* ». Je constate que je suis entrée dans les littératures sur le *care* comme si elles travaillaient un nœud politique (théorique, épistémologique, éthique...) fait de tensions : entre responsabilité et vulnérabilité, entre normativité et productivité, entre impératif moral et processus de création de valeur(s). L'ampleur de la production universitaire entourant la notion m'impressionne et me dépasse.
- 6 J'entreprends de produire une première carte, sur laquelle je fais apparaître des concepts, des mots et des citations tirés des textes que j'ai lus. J'utilise du papier blanc, des *post-it* ronds et des feutres. L'expérience est inconfortable. Chaque décision, chaque inscription, appelle à une remise en question et m'oblige à éprouver mes incertitudes. Quand les insatisfactions imposent des modifications, je découpe les citations pour les placer cette fois sur un grand carton. La carte se morcelle, puis elle reprend forme. Je trace des lignes autour et entre des citations. J'écris parfois des mots entre ces lignes, mots qui me semblent caractériser les relations que je souhaite illustrer et les mouvements que je tente d'engager. Je trace les lignes en m'inspirant des cartes topographiques de manière à insister sur les couches en présence et à marquer les limites inhérentes à la création d'une carte en deux dimensions.
- 7 Je situe l'éthique du *care* inspirée par la théorie rawlsienne de la justice (Moore, 1999 ; Bourgault et Perreault, 2015) dans une zone confinée de la carte, que j'encadre pour illustrer la manière dont elle réduit les sujets (coloniaux notamment) à la vulnérabilité et naturalise les structures de l'État colonial comme celles des marchés. Les pointillés marquent toutefois les limites de ce type d'entreprise morale impérialiste et coloniale, auxquelles s'opposent d'ailleurs certaines conceptions contre-hégémoniques du *care* inspirées des épistémologies *black feminist* (Nash, 2011), des *love politics*, de l'intersectionnalité (Lorde, 1988) et des politiques identitaires (hooks, 2000 ; Anzaldúa, 1987). Le sujet est par ailleurs au cœur de ces propositions et s'y esquisse non pas en tant que « personne » vulnérable (et sujet de droits), mais en tant que « soi », responsable de développer et de mettre en œuvre des pratiques structurantes de *care*. Ces conceptions normatives, je les situe dans la partie supérieure gauche de la carte, à partir de laquelle j'engage des mouvements vers des conceptions plus processuelles, qui font penser le *care* dans ses dimensions relationnelles, productives et itératives. Dans

ces propositions, le *care* quitte la plateforme de l'épistémologique et la notion de sujet est décentrée. Le *care* concerne dès lors des rapports au(x) territoire(s), aux enchevêtrements entre passés, présents et futurs, aux devenirs. Dans la partie droite de la carte, je trace des mouvements de manière à marquer des enjeux très actuels de la production des savoirs en contexte colonial. Je pense entre autres au fait que les « nouvelles ontologies » qui proposent de penser le *care* comme étant toujours en train de se faire (De la Bellacasa, 2017 ; Haraway, 2011) empruntent grandement à des ontologies et à des traditions autochtones en pleine résurgence (Coulthard, 2014 ; Simpson, 2011). Je tente de marquer le lien entre l'État colonial et les politiques de reconnaissance, qui sont de toute manière insuffisantes pour soutenir et justifier des emprunts — voire des pillages — à des ontologies qui résistent depuis longtemps aux tentatives incessantes d'intégration (et d'élimination) par les forces coloniales.

- 8 **Mars 2021** : la carte est terminée. Il faut la numériser. Je multiplie les tentatives de la prendre en photo. Une question apparaît dans mon carnet : « comment je veux qu'elle soit lue ? » Je constate que l'inconfort et l'incertitude se trouvent au cœur du dispositif dans lequel je me suis engagée. Je souhaite que l'article traduise ces états qui ne sont pas propres à la carte elle-même, mais aux processus de production des savoirs en contexte colonial et patriarcal, alors que les inégalités et les violences sont insoutenables. Ces états sont aussi propres à ma tentative d'expérimenter l'écriture comme méthode de recherche non extractiviste, bienveillante, décoloniale.
- 9 Je remarque que le *care* a perdu en importance en cours d'expérimentation. La carte n'a pas servi à baliser ou à illustrer un territoire, elle m'a plutôt aidée à l'habiter, à spatialiser des affects, à m'engager dans des questions, à expérimenter des pratiques. À la manière du « mauvais sujet » dont parle Sam Bourcier (2019), j'ai écrit la carte en restant « out » même si je suis irrémédiablement « in » : j'ai exploré et (re)tracé un territoire traversé par le *care* non pas dans une visée interdisciplinaire de clarification des différentes positions, mais dans l'optique de créer une totale promiscuité entre les disciplines, les épistémologies, les ontologies au milieu desquelles je me situe, de manière à ce qu'elles se frottent et ne se stabilisent pas.
- 10 Il me reste à donner cette carte à lire. J'y ajoute une légende. Je formule des affirmations que j'appose sur différentes versions de la carte, où des zones critiques sont mises en lumière et d'autres zones sont ombragées. Les affirmations, elles aussi, proposent des éclairages particuliers. J'emprunte parfois des affirmations et des propositions à des textes consultés pour l'écriture de la carte, que je place aussi dans des encadrés superposés aux cartes. Ces gestes témoignent d'une forme de collaboration que le dispositif révèle, à savoir la collaboration, telle que la discute Elizabeth Adams St. Pierre (2014), avec ce qui est toujours déjà-là (ce qu'on lit, ce qu'on entend, ce qui nous habite). Collaboration qui est tributaire des assemblages entre le monde, la lecture et l'écriture.

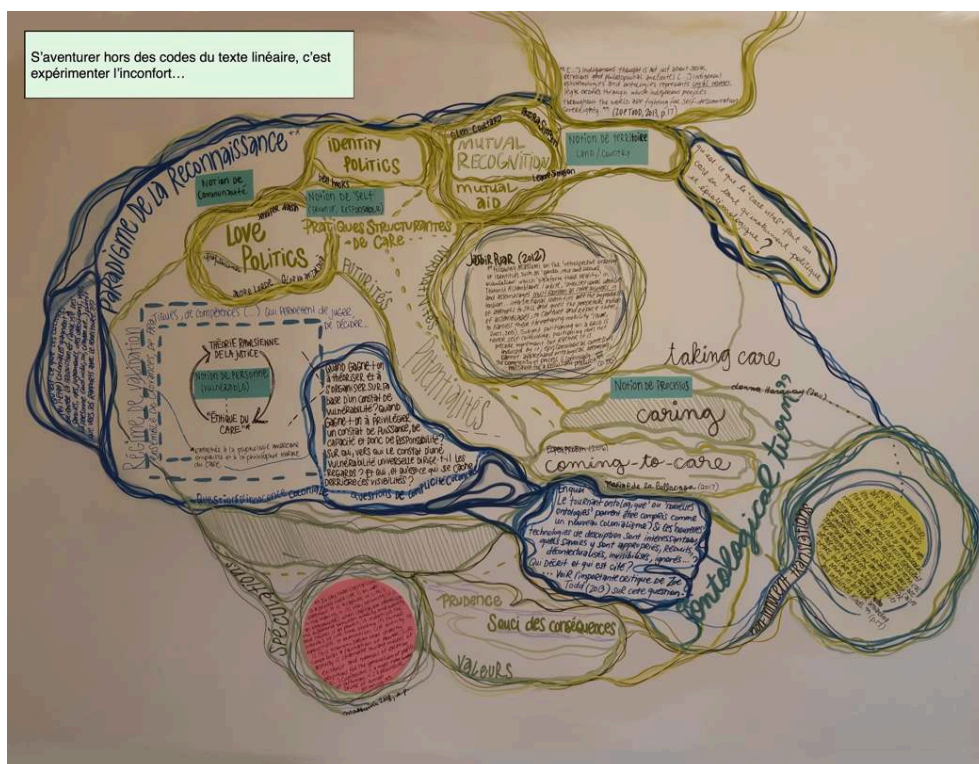
Des traits : qui délimitent des questions

Des fils : qui entraînent des frottements entre des pratiques et des discours

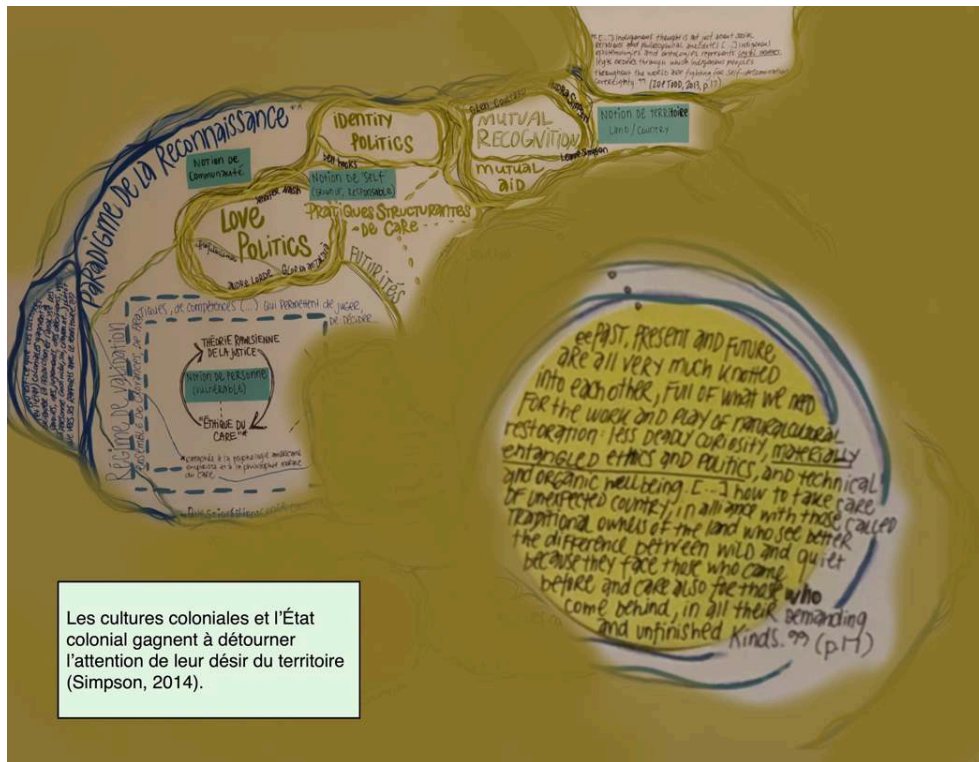
Des cases : qui marquent des balises épistémologiques

Des bulles : qui invitent (à) d'autres orientations

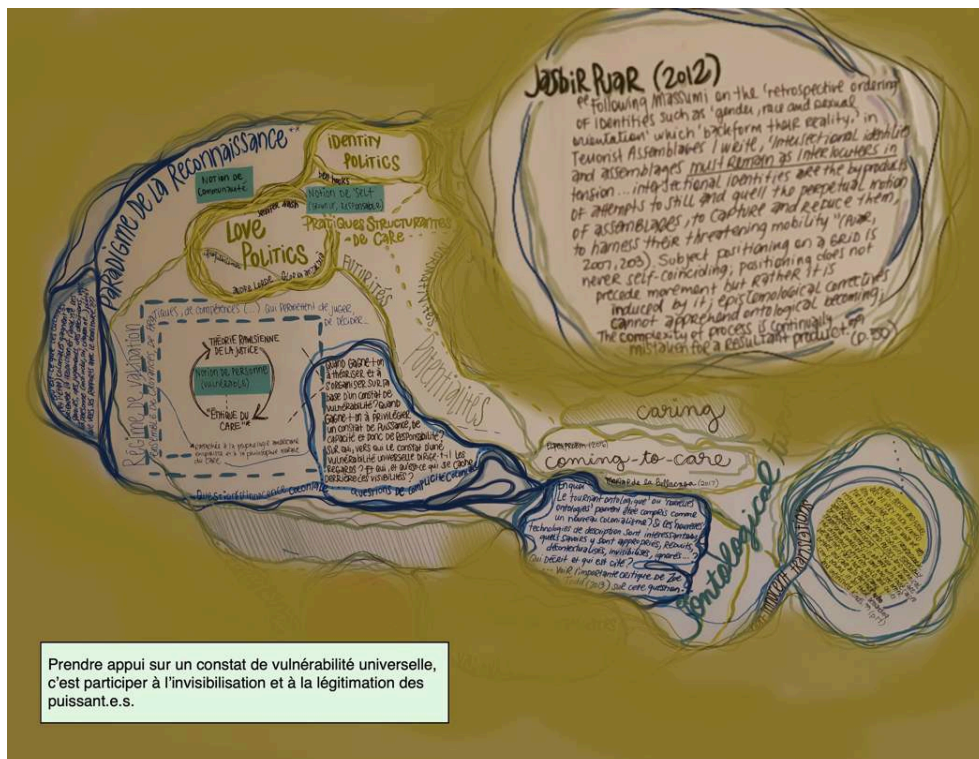
Carte 1. Impulsion conceptuelle



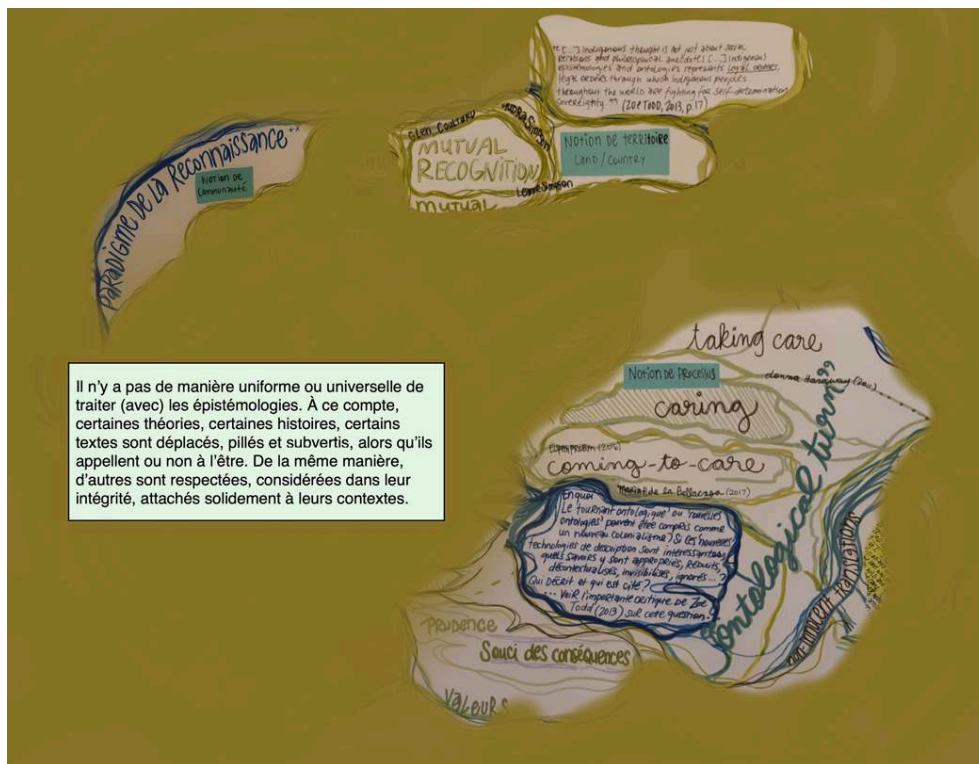
Carte 2. Premier brouillage



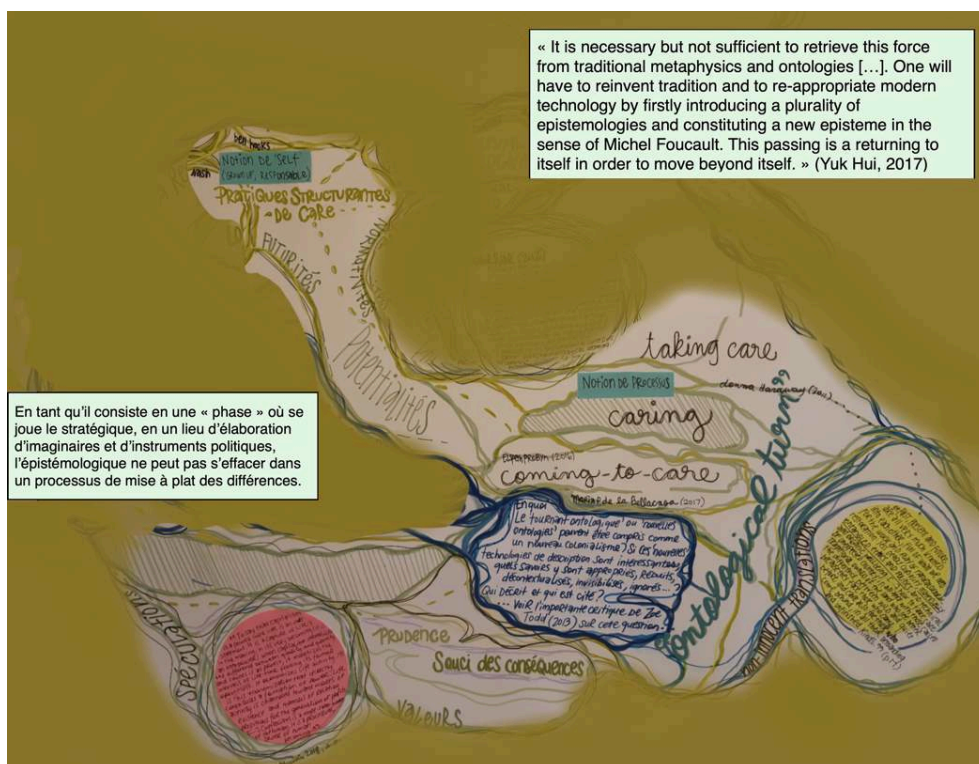
Carte 3. Deuxième brouillage



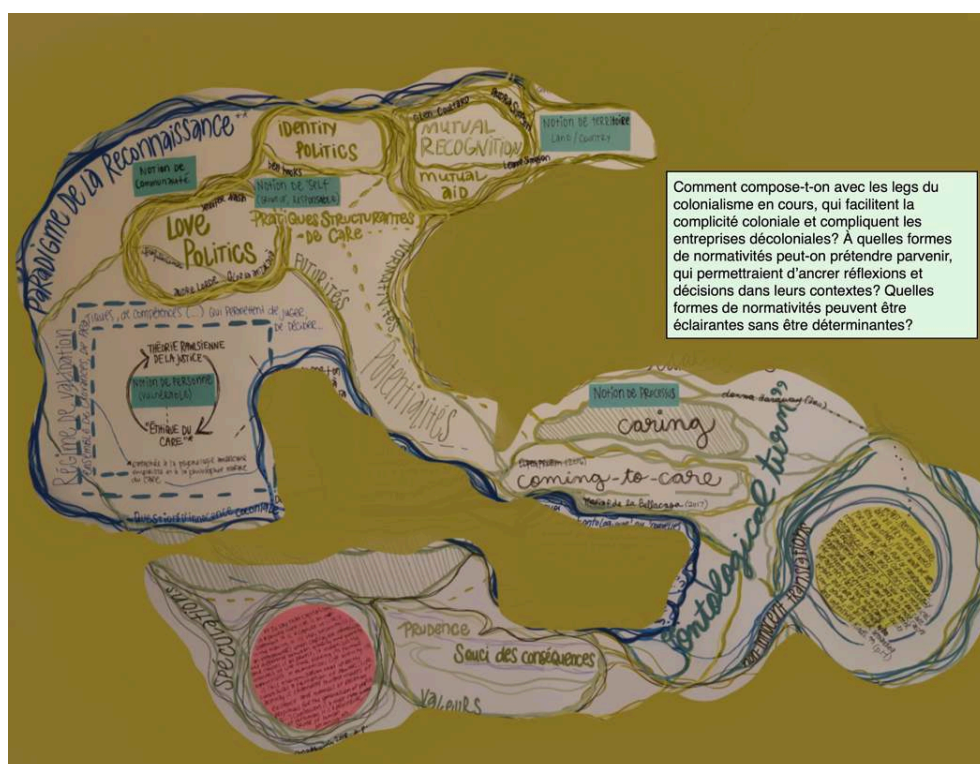
Carte 4. Troisième brouillage



Carte 5. Quatrième brouillage



Carte 6. Cinquième brouillage



Description sommaire des lectures possibles du dispositif

- 11 Dans sa dernière itération, la carte est mise en présence de questions. Le mode interrogatif se substitue ainsi au mode affirmatif dans le dernier encadré. S'il ouvre sur des questions, l'article n'aboutit pas à la formulation d'une position ou d'un argument. En tant que dispositif performatif, il s'incarne dans la carte et ses différentes itérations ainsi que dans la légende et les affirmations, qui se donnent à lire de différentes manières. Le dispositif peut d'ailleurs être compris en tant que témoin d'une exploration de l'écriture comme méthode de recherche et des circulations du *care* dans différents contextes.
- 12 Il peut plus spécifiquement être abordé comme un appareil diffractif qui donne à voir différentes compositions susceptibles d'informer l'élaboration de méthodes de recherche bienveillantes et non extractivistes et d'interroger les apports potentiels du *care* à une telle démarche. De manière plus ludique, la carte et ses différentes itérations peuvent se présenter comme une invitation à parcourir des chemins, des trajectoires qui provoquent des rencontres (avec des citations, des noms propres, des notions, des mots-clés) et génèrent des questions (qui apparaissent explicitement ou non dans le dispositif).
- 13 En ce qu'il ne se donne pas à lire de manière évidente, on peut expérimenter le dispositif comme une interruption momentanée des habitudes et des stratégies de lecture propres aux exigences du complexe académique industriel (Tuck et Yang, 2014), qui portent à engager des rapports extractivistes avec les textes, desquels on cherche à tirer des résultats, des thèses, des arguments, des positions, même des légitimations.

Mais s'il vise à interrompre ou à troubler, il est clair que le dispositif n'est en rien étanche aux ramifications multiples et complexes des processus de colonisation, d'appropriation et de dépolitisation qui traversent et façonnent les contextes de production des savoirs universitaires.

- ¹⁴ Les écritures qui ont fait être ce dispositif de recherche sont par moments délinéarisées, désyntaxées, voire désaxées. Elles ne répondent ni à des exigences rhétoriques ni à des déterminations axiologiques. Elles résultent toutefois de stratégies et de pratiques qui visent à ouvrir des espaces de réflexion politisés et à mettre en présence des traces, des discours et des questions qui les informent. Elles sont des tentatives d'intervention.

BIBLIOGRAPHIE

- ANZALDUÁ Gloria (1987), *Borderlands: The New Mestiza = La Frontera*, San Francisco, Aunt Lute Books.
- BELLACASA Maria P. de la (2017), *Matters of Care: Speculative Ethics in More Than Human Worlds*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- BOURCIER Sam (2019), *Queer zones : la trilogie*, Paris, Amsterdam.
- BOURGAULT Sophie et Julie PERREAULT (dir.) (2015), *Le care : éthique féministe actuelle*, Montréal, Remue-Ménage.
- COULTHARD Glen (2014), *Red Skin White Masks. Rejecting Colonial Politics of Recognition*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- DELEUZE Gilles et Félix GUATTARI (1980), *Mille plateaux*, Paris, Éditions de Minuit.
- HARAWAY Donna (2011), « Speculative fabulations for technoculture's generations: Taking care of unexpected country », *Australian Humanities Review*, 50(5), p. 1-18.
- hooks bell (2000), *All About Love: New Visions*, New York, William Morrow and Company.
- HUI Yuk (2017), « On a possible passing from digital to symbolic », *2 or 3 Tigers*, 21 avril, <http://www.youtube.com/watch?v=Dle5zmzpZIM>, consulté le 23 mars 2022.
- LORDE Audre (1988), *A Burst of Light: Essays*, Ann Arbor, Firebrand books.
- MASSUMI Brian (2018), *99 Theses on the Revaluation of Value*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- MBEMBE Achille (2015), *Critique de la raison nègre*, Paris, La Découverte.
- MOORE Margaret (1999), « The ethics of care and justice », *Women and Politics*, 2(20), p. 1-16.
- NASH Jennifer (2013), « Practicing love: Black feminism, love-politics, and post-intersectionality », *Meridians*, 11(2), p. 1-24.
- PROBYN Elspeth (2016), *Eating the Ocean*, Durham, Duke University Press.

- PUAR Jasbir (2012), « “I would rather be a cyborg than a goddess”: Becoming-intersectional in assemblage theory », *PhiloSOPHIA*, 2(1), p. 49-66.
- SIMPSON Audra (2014), *Mohawk Interruptus: Political Life Across the Borders of Settler States*, Durham, Duke University Press.
- SIMPSON Leanne B. (2011), *Danser sur le dos de la tortue. La nouvelle émergence des Nishnaabeg*, traduit de l'anglais par Anne-Marie REGIMBALD, Montréal, Nota bene, coll. Varia.
- SPIVAK Gayatri C. (2009), « Marginality in the teaching machine », dans *Outside in the Teaching Machine*, 2^e édition, Londres, Routledge, p. 58-85.
- STENGERS Isabelle (2007), « La proposition cosmopolitisme », dans Jacques LOLIVE et Olivier SOUBEYRAN (dir.), *L'émergence des cosmopolitiques*, Paris, La découverte, p. 45-68.
- ST. PIERRE Elizabeth A. (2014), « An always already absent collaboration », *Cultural Studies ↔ Critical methodologies*, 14(4), p. 374-379.
- TODD Zoe (2013), « An indigenous feminist's take on the ontological turn: “Ontology” is just another word for colonialism », *Journal of Historical Sociology*, 29(1), p. 4-22.
- TUCK Eve et Wayne K. YANG (2014), « R-words: Refusing research », dans *Humanizing Research: Decolonizing Qualitative Inquiry with Youth and Communities*, Thousand Oaks, Sage, p. 223-248.

RÉSUMÉS

Cet article se déploie à travers diverses formes d'écritures et s'organise autour d'une carte conceptuelle ayant pris son impulsion dans un désir d'interroger les enjeux onto-épistémologiques qui traversent la production des savoirs en s'engageant dans une éthique du soin (*care*). L'article présente une carte et sa légende, puis diverses itérations de la carte dans lesquelles certaines zones sont brouillées et d'autres illuminées, de manière à faire apparaître différentes circulations du *care* et différentes prises sur les enjeux onto-épistémologiques qui s'y mêlent. Trois modes d'emploi sont proposés sous une forme ouverte, de manière à susciter d'autres lectures et d'autres possibles.

This article uses various forms of writing to create a conceptual map driven by a desire to question the onto-epistemological issues woven into the production of knowledge, in an approach based on an ethic of care. It presents the map and its legend, as well as various iterations of the map with certain zones blurred out and others highlighted, to show the different paths care can take and the different ways in which onto-epistemological issues can take hold. The authors use an open approach and suggest three ways to use the map, sowing the seeds for other interpretations and other possibilities.

Este artículo se desenvuelve a través de diversas formas de escritura y se organiza en torno a un mapa conceptual que ha tomado su impulso en un deseo de cuestionar los retos ontoepistemológicos que atraviesan la producción de los saberes, comprometiéndose en una ética del tratamiento (*care*). El artículo presenta un mapa conceptual descriptivo, así como, diversas reiteraciones de dicho mapa conceptual en las cuales algunas zonas son borrosas y otras iluminadas, de manera que aparecen diferentes circulaciones del *care* y diversos puntos de vista sobre los desafíos ontoepistemológicos que se entrecruzan. Se proponen tres modos de empleo de manera abierta, con el objetivo de generar otras lecturas y posibilidades.

INDEX

Mots-clés : formes d'écritures, carte conceptuelle, onto-épistémologie, production des savoirs, éthique du soin

Palabras claves : formas de escritura, mapa conceptual, ontoepistemología, producción de los saberes, ética del tratamiento

Keywords : forms of writing, conceptual map, onto-epistemology, production of knowledge, ethic of care

AUTEUR

FLORENCE DARVEAU ROUTHIER

Florence Darveau Routhier est candidate au doctorat au Département de communication de l'Université de Montréal. Courriel : florence.darveau.routhier@umontreal.ca

L'écriture sonore

Mobiliser le corps audio pour créer du sens

Chantal Francoeur

- 1 Raconter une histoire vraie, prenante, interpellante, à la radio ou dans un balado, dont l'auditoire émerge transformé, touché, instruit, exige de creuser plusieurs sillons sonores à la fois. Les journalistes et documentaristes audio vont insister sur l'éloquence des intervenants, la clarté des sons d'ambiance, la finesse de l'habillage musical, l'importance d'être sur le terrain aux moments-clés, leur relation « organique » avec le son, l'essence de l'histoire qu'il faut épurer (voir, par exemple, Biewen et Dilworth, 2017). Ce faisant, ils énumèrent des particularités de l'écriture sonore, qu'ils connaissent d'instinct et d'expérience. Le présent article veut poursuivre la réflexion. Il s'intéresse au matériau brut de l'écriture sonore, au son, à la collecte, à l'analyse et à la mise en forme d'informations sonores et aux visées de l'écriture sonore, plus particulièrement dans les domaines du journalisme et du documentaire audio.
- 2 Le texte revisite un projet de recherche-crédation intitulé « Occuper et préoccupier l'oreille citoyenne ». Le projet vise à questionner les formats journalistiques traditionnels en créant des œuvres sonores dans lesquelles les conditions de production journalistiques sont intégrées à la nouvelle du jour : créer des œuvres fournissant plusieurs strates d'information à l'auditoire, en livrant à la fois une nouvelle et les conditions dans lesquelles elle a été produite.
- 3 Dans le cadre du projet, j'ai mené une immersion sonore dans la salle de rédaction montréalaise du radiodiffuseur public Radio-Canada à l'automne 2019. J'ai suivi un reporter pas à pas pendant une journée, enregistré les conférences de presse et breffage technique auxquels il a assisté, ses présences en ondes radio et télé, ses échanges avec ses collègues, ses sources et les techniciens, ses réflexions à voix haute et ses réponses à mes questions sur les conditions de production. J'ai aussi recueilli les sons d'ambiance de la salle de rédaction et du terrain¹.
- 4 Lors de cette immersion sonore, mon corps audio² était attentif aux informations présentes tant dans le fond sonore, son intensité et son rythme, que dans le « grain » des voix (Barthes, 1982), leur intonation, leur modulation, leur inflexion (Kanngieser, 2012). J'étais aussi alerte aux silences, soupirs, apnées (Hockey et Allen-Classen, 2009),

aux mots, phrases, à la façon dont ils étaient énoncés, à leur signification, à la sincérité ou à l'absence de sincérité de même qu'à ce que les voix dévoilaient des motivations des personnes. Comme le souligne Geurts, « [w]ords do not just have meaning—they are breath and vibrations of air, constituted and shaped by the body and motives of the speaker, physically contacting and influencing the addressee³ » (2002, p. 60).

- 5 Je m'intéressais donc aux sons et aux discours. Je voulais orchestrer des « textes et textures », du « dit » et du « non-dit » (Wodack, 2013) pour rendre le réel « plus vrai que vrai » ou plus éclatant que la réalité « brute » (Crisell, 2004 ; Hendy, 2004 ; Carr, 2009). J'ai réalisé quatre œuvres sonores. Je les décris ci-dessous, en revisitant l'entièreté du processus, de la collecte d'information jusqu'à la composition des œuvres.
- 6 Avant de scruter ces œuvres et pour en régir l'examen, j'aborde les questions suivantes : qu'est-ce que l'écriture sonore ? Quelle est sa méthode ? À quels savoirs mène-t-elle ? L'article définit d'abord l'écriture sonore de façon sommaire. Il scrute ensuite des expériences de chercheurs et créateurs sonores pour examiner la façon dont le corps est mobilisé dans l'écriture sonore. Il plonge enfin dans le projet de recherche-crédation portant sur les conditions de production journalistiques. L'investissement corporel que ce projet a requis, son intensité corporelle, a ouvert la voie à la réflexion actuelle sur l'écriture sonore. Le projet permet d'illustrer comment la mobilisation du corps audio de l'auteure sonore dans la collecte, l'analyse et l'arrangement d'éléments sonores mène à des montages offrant plusieurs strates d'information, montages touchant à leur tour le corps de l'auditeur. Une discussion sur la puissance de l'écriture sonore suit.

Recension des écrits

L'écriture sonore, une structuration cohérente de sons visant à créer du sens

- 7 L'expression « écriture sonore » est utilisée dans les études sur la radio (Buch, 2011), le spectacle (Doat et Glon, 2007), la musique (Le Guern, 2004 ; Pallandre, 2003 ; Servier, 1999), le cinéma (Yeu, 2004), la « composition spatiale » (Guiu et Mervant-Roux, 2014). Elle est une pratique plurielle qui se définit par son contexte de fabrication/création, à travers une visée esthétique et discursive singulière. La revue de littérature où l'expression « écriture sonore » apparaît spécifiquement permet de décrire ses caractères constitutifs : l'écriture sonore est « l'acte d'agencer ensemble des matériaux sonores très divers » (Doat et Glon, *op. cit.*, p. 4), avec une ponctuation, des caractères et une « mise en page » sonores spécifiques (Buch, *op. cit.*). L'écriture sonore organise les relations entre des éléments sonores hétéroclites pour créer des « images sonores » (Chatauret, 2009 ; Deshays, 1999) qui informent et « fabriquent du commun » (Les Sons Fédérés, 2020, p. 31). Le but de l'écriture sonore est que « le son parle » (Yeu, *op. cit.*, p. 11) et « affecte les activités perceptives » de l'auditeur (Cyr, 2015, p. 86). Dans son essence, l'écriture sonore est donc une structuration cohérente de sons visant à créer du sens. Pour une description de l'écriture sonore plus élaborée et adaptée au journalisme et au documentaire audio, il faut scruter les pratiques de chercheurs et créateurs sonores qui abordent le son comme de l'information. Quels savoirs veulent-ils produire ? Quelle est leur méthode ?

Interviewer le son-information

- 8 Les créateurs et chercheurs sonores abordant le son comme de l'information écoutent pour détecter, déceler, comprendre, puis décrire ou créer. Anthropologues du son (Schulze, 2013), audio-ethnographes (Augoyard, 1991), praticiens de l'*acoustemology* (Feld, 2017), ethnographes sonores (Helmreich, 2007), géographes sonores (Gallagher et Prior, 2014 ; Butler, 2006), créateurs de marches sonores (McCartney, 2002 ; Westerkamp, 2001) ou de parcours urbains sonores (Galloway, 2018 ; Faubert, 2012), ils sont à « l'écoute du monde » sonore, à la recherche de sens, des « éléments constitutifs » de sens (Woloszyn, 2012, p. 53). Car pour eux, les paysages sonores (Schafer, 1994), les environnements sonores ou les lieux sonores (Sterne, 2013) parlent. Ils émettent des signaux culturels, sociaux et environnementaux éloquents. Ils marquent, en même temps qu'ils dévoilent, l'identité des personnes qui les habitent, y émettent et y transitent (Faubert, *op. cit.* ; Delage, 1989). Feld décrit sa pratique comme une « épistémologie acoustique » : « By acoustemology I wish to suggest a union of acoustics and epistemology, and to investigate the primacy of sound as a modality of knowing and being in the world⁴ » (2000, p. 184). Le son est une façon de connaître le monde et de s'y mouvoir. Dans le même ordre d'idées, Galloway considère l'expérience sonore comme un mode d'apprentissage spécifique, « experiencing of sound is a special kind of knowing⁵ » (*op. cit.*, p. 451).
- 9 Selon eux, le son donne accès à d'autres types d'informations qu'une quête textuelle ou visuelle. Le son reflète plus et mieux l'aspect relationnel, toujours en mouvement, des échanges entre les différents corps — humains, animaux, plantes, technologie, etc. — qui composent le monde (Feld, 2017, p. 85). Les géographes Gallagher et Prior (*op. cit.*) parlent de « data » immatériel, invisible ou tenu pour acquis, menant à des connaissances qui seraient autrement cachées, « hidden or marginal aspects of places and their inhabitants⁶ » (2014, p. 269 ; voir aussi Butler, *op. cit.*).
- 10 Le contenu sonore ausculté est rarement directionnel, hiérarchique. Tout parle, souligne Faubert (*op. cit.*, p. 433). L'arpentage sonore exige donc une démarche ouverte, un dialogue avec le lieu où « il faut toujours chercher des stratifications temporelles porteuses de significations particulières » sous forme de discontinuités, de « coupures et de seuils », dans lesquels se côtoient « hyperréalisme d'un signal dont l'émergence est exhaussée » et « confusion des plans sonores et "d'un partout-nulle part" qui définit le très intéressant effet d'ubiquité », dit Augoyard (*op. cit.*, p. 1). Chattopadhyay, dont l'art sonore porte sur le développement urbain, décrit sa méthode comme l'interview d'un lieu, « to document an in-depth and comprehensive actuality of sound, in order to capture detailed aural information from the location⁷ » (2012, p. 226), pour arriver à en refléter les aspects psycho-géographiques, « psychogeographic reflection⁸ » sonores (2013, p. 150).
- 11 Ce que font ces créateurs et chercheurs sonores avec leur écoute du son-information varie. Certains l'intègrent dans leur collecte de données et s'en servent pour mieux analyser, puis décrire l'objet de leur recherche. D'autres veulent non seulement interviewer le son-information, mais aussi en faire une collecte : l'enregistrer pour pouvoir le réécouter et l'analyser autrement. D'autres encore cherchent à créer, à agencer les éléments sonores étudiés et récoltés. La créatrice de marches sonores urbaines Faubert parle de façonner un arrangement sonore qui mènera l'auditoire à

« engage[r] un rapport sensible privilégié avec l'espace urbain », elle veut « amplifier » l'expérience du lieu (*op. cit.*, p. 433 ; voir aussi le géographe Butler, *op. cit.*). Faubert insiste : le transfert de sens est d'un ordre étranger au discours, il y a une « resignification de la ville », dit-elle (*ibid.*, p. 434). De la même façon, Chattopadhyay décrit sa collecte comme une « palette de sons » avec laquelle « peindre sonorement », « disembodied sounds becoming analogous to the colours on an artist's working palette⁹ », en disloquant le paysage sonore, « dislocating landscape¹⁰ » (2012, p. 227). Cette dislocation mène à une « représentation sonore » du lieu en transformation, précise-t-il. Morovich et Desgrandchamp (2016) cherchent quant à elles à « révéler » l'identité des lieux à travers la création sonore.

- 12 En résumé, pour ces créateurs et chercheurs sonores, le son, un matériau fluide, sans direction ou hiérarchie évidentes, reflétant les échanges constants entre humains et non-humains, contient de l'information. En dépit de ses caractéristiques intangibles, le son peut être interviewé. Il est possible de dialoguer avec le son pour recueillir des données culturelles, sociales, environnementales, identitaires. Puis d'organiser ces informations sonores dans une représentation sonore les resignifiant.
- 13 Les chercheurs et créateurs sonores aident à peaufiner la description de l'écriture sonore en y incorporant la méthodologie : l'auteure sonore écoute, en quête d'informations immatérielles, elle dialogue avec le son, réalise une collecte sonore culminant en une composition resignifiant le réel.
- 14 L'étude attentive des pratiques des chercheurs et créateurs sonores fait émerger un autre aspect crucial de la méthodologie de l'écriture sonore : l'importance du corps dans l'écoute du son, sa collecte, son analyse et son orchestration. Le corps est mobilisé à chaque étape de l'écriture sonore.

Concepts-clés

La mobilisation du corps audio

- 15 La particularité de l'écriture sonore peu exploitée, ou tenue pour acquise, est que le corps de l'auteure sert comme un outil. Le corps est l'outil principal de recherche, guidant l'enquête et l'analyse sonores, puis dictant la mise en forme. Feld parle de « compétences corporelles sonores » : « Hearing and producing sound are thus embodied competencies¹¹ » (2000, p. 184). Schulze aussi : « Sounding and listening are grounded in the corporeality of human beings¹² » (*op. cit.*, p. 196). Concrètement, quelles sont ces compétences corporelles sonores ?
- 16 Les créateurs et chercheurs sonores décrivent un état physique/organique propre à leur travail sonore. Ils constatent que le son est un matériau qui pénètre et envahit le corps. Le son s'immisce dans la tête, interpelle les os et les nerfs : « Sound, then, is actually a material for the whole body conducted through nerves and bones by way of a hole in the head¹³ » (Whitehead, cité dans Weiss, 1991, p. 63). Levine compare l'effet du son à l'empathie, qui s'empare du corps, l'habite, l'astreint à résonner : « Sound is as deep as empathy, invading the body, creating a mimetic presence where there was once none. It penetrates the body, seeps into it, compelling it to resonate¹⁴ » (1994, p. 163). Cette résonance du son a lieu dans tout le corps, dans chaque fibre du corps, insiste la conceptrice de marches sonores McCartney : « Hearing is done not only with the ears, but also with every fibre of our beings as vibrations of sound move into our bodies.

Sound touches us, inside and out¹⁵ » (citée dans Drobnick, 2004, p. 179). Dans le même ordre d'idées, Nancy parle de l'aspect tactile du son, « sound is like touch, or in fact is touch — with its force and oscillations literally vibrating through our bodies¹⁶ » (2007, p. 27). Pour exploiter les caractéristiques du son, libérer la puissance du son, il faut donc mobiliser le corps, le corps outil, le « corps audio ».

- 17 La géographe sonore Galloway parle du corps comme un site, sur lequel s'inscrivent les informations sonores : « The body serves as a site for knowing place. Through our aural, as well as our other sensual faculties, the listening body aided by mobile media technology, peels away the palimpsestic layers of meaning that characterize a place¹⁷ » (*op. cit.*, p. 461). Chattopadhyay décrit sa collecte sonore comme une quête d'éléments qui s'imposent au corps. Il cherche des « specific sources of sound that stand out in the experiential level [...] or, in other words, the sources seem to choose me to receive my attention¹⁸ » (2013, p. 147). Faubert parle d'une « imprégnation » du lieu dans « le corps affectif de l'artiste » (*op. cit.*, p. 433). Comme si le son tatouait le corps des chercheurs et créateurs sonores.
- 18 Une fois la collecte réalisée, les fichiers sonores deviennent des « ressources viscérales », « a visceral resource », selon la description de Walker, qui s'intéresse aux bibliothèques sonores au cinéma. Elle les décrit comme des archives d'effets somatiques (*an archive of somatic effect*, 2020, p. 4). Le but des créateurs sonores est de puiser dans ces ressources viscérales et de créer des œuvres qui toucheront le corps de l'auditoire de la même façon que leur corps a été tatoué, touché, envahi. Morovitch et Desgranchamps (*op. cit.*) cherchent à provoquer des émotions. Butler, quant à lui, décrit les marches sonores qu'il compose comme des expériences multisensorielles : « [...] a "live" embodied, active, multi-sensory way of understanding geographies in both time and space¹⁹ » (*op. cit.*, p. 905). Il y a une « articulation complexe entre territoire investi, le contenu sonore de la proposition et le corps sensible et affectif du promeneur » dans les parcours urbains sonores, ajoute Faubert (*op. cit.*, p. 432).
- 19 Ainsi, l'écriture sonore exige une mobilisation du corps audio de l'auteure afin d'exploiter et de libérer la puissance du son et vise à toucher le corps de l'auditeur. Notre portrait de l'écriture sonore évolue. À la description précédente s'ajoutent la mobilisation du corps audio de l'auteure et l'inclusion du corps de la personne qui écoute : l'auteure sonore invite le son à tatouer son corps pour qu'elle puisse à son tour tatouer celui de l'auditeur.
- 20 L'état physique/organique dans lequel l'auteure sonore doit se plonger et les compétences sonores qu'elle doit développer mènent à creuser la notion de corps audio. Les prochaines sections se penchent sur le ce corps audio, « corps audio capteur » et « corps audio transducteur ».

Le corps audio, pivot de l'expérience sonore

- 21 Il faut d'abord définir le « corps ». Dans un article portant sur le corps du journaliste, j'ai fait appel aux ethnographes sensoriels et aux géographes sensibles pour cette définition, et elle me semble transposable et utile ici (Francoeur, 2020). J'ai souligné que le corps est le premier médium à travers lequel l'humain perçoit et interprète la vie. Il est le pivot central de l'expérience au quotidien, par ses sens et sa sensibilité. Les « sens et sensibilité » incluent l'affect, les émotions, toutes les sensations physiques, le

système nerveux, les états résultant de la relation sensorielle avec l'environnement et même ce qui est appelé la « rationalité ».

- 22 Le corps, « axe de [l]a relation au monde » (Le Breton, 2013, p. 18), est à la fois individuel et « commun », parce que chaque corps est marqué par la culture et reflète des aspects de la culture dans laquelle il vit. Le corps réagit selon les codes de la culture ou de la société à laquelle il appartient. Comme l'écrit Le Breton, « [l]e corps n'existe que construit culturellement, c'est une matière de sens » (*ibid.*, p. 34). Csordas, de son côté, le résume ainsi : le corps est le terreau existentiel de la culture (*existential ground of culture*, 1993, p. 135). Cela mène à la définition suivante du corps : pivot central de l'expérience, par l'ensemble de ses réactions, réactions qui reflètent la culture dont émane le corps et qui règlent ses comportements.
- 23 De la même façon, le corps *audio* est le pivot central de l'expérience *sonore* et il comprend aussi une part de « commun » culturel. Dans les mots de Walker, « hearing is framed and determined by the embodiment of the hearer. In other words, meanings and interpretations of sounds are not fixed, but are culturally, historically and somatically informed²⁰ » (*op. cit.*, p. 13) : la compréhension et l'interprétation du son se font à travers un corps audio muni de filtres culturels.

Le corps audio « capteur »

- 24 Comprenant une part de commun, le corps audio, pivot de l'expérience sonore, est un outil capteur d'information — comme nous l'avons constaté précédemment avec les chercheurs et créateurs sonores. À l'écoute du monde sonore, il cherche les éléments sonores constitutifs de sens (Woloszyn, *op. cit.*), tant dans les signaux hyperréalistes que dans les fonds sonores diffus. Je l'appelle le « corps audio capteur ».
- 25 Comment fonctionne ce corps audio capteur ? Comme l'ont décrit les chercheurs et concepteurs sonores, il se prête au jeu du son, le laisse l'envahir, interpeller ses os et ses nerfs, le toucher, l'astreindre à résonner. Le corps audio capteur se met au service des informations sonores, se laissant imprégner, comme un site sur lequel s'inscrivent les enjeux sociaux, culturels, environnementaux, identitaires (*as a site where social contradictions play themselves out*, Geurts, *op. cit.*, p. 13).
- 26 Le corps audio capteur est en mode d'attention somatique (*somatic mode of attention*, Csordas, *op. cit.*) intense parce qu'au fur et à mesure qu'il « enregistre » les signaux sonores, qu'il se laisse imprégner, tatouer par les informations sonores, il doit aussi « traiter » ces informations. Pour cela, il opère une « transduction » (Helmreich, 2010, 2007).

Le corps audio « transducteur »

- 27 Le corps audio analyse les informations sonores qu'il capte en temps réel. Pour pouvoir mieux interviewer le son ; pour analyser en direct l'effet des informations sonores sur le corps ; pour décortiquer les « palimpsestic layers of meaning²¹ » (Galloway, *op. cit.*) qu'il côtoie ; pour comprendre les signaux culturels, sociaux, environnementaux ou identitaires émis ; pour discerner les relations, les mouvements, les échanges entre les différents corps humains, non humains, technologie, etc. —, le corps est aussi un « corps audio transducteur ».

- 28 Chattopadhyay, qui s'intéresse aux transformations des villes, nous donne un bon exemple de la façon dont opère le corps audio transducteur. Il décrit un va-et-vient entre l'intérieur et l'extérieur du corps, un aller-retour entre le psychique et le social qui mène à une prise de conscience :
- This was a process where the « interior » and the « exterior » or the « psychic » and the « social » identities of the listener were merging into a subjective understanding of the sound environment [...] my auditory senses became dominated by imagery of rapid growth²² (2013, p. 148).
- 29 En mobilisant son corps audio transducteur, Chattopadhyay fusionne et traduit ce que ses sens perçoivent. Dans ce cas-ci, la rapidité du développement urbain s'impose.
- 30 Le corps audio transducteur agit à la fois comme un filtre, un convertisseur et un mixeur de stimuli sonores hétérogènes, explique Hagood : « [...] transductive analysis inquires into the sonic transmission of affect, the emergence of aural subjectivity, and the mediated nature of the self. [...] it encourages fresh consideration of the relations between the processes, agents, time-spaces, and logics involved in the transduction²³ » (2014, p.115). L'analyse est multimodale et mobilise toutes les ressources corporelles et cognitives du chercheur ou créateur sonore. Il y a plusieurs « pistes » corporelles sonores ouvertes à la fois. L'affect et la subjectivité du corps audio transducteur interviennent. En parallèle a lieu une autre analyse, celle des processus et logiques utilisés pour la transduction même — une sorte de méta-analyse.
- 31 Selon Helmreich, la transduction mène à des connaissances inédites et produit des connaissances inédites : « [...] that which is not yet fully known, that which people discover only through a kind of auditing that can change the very substance to which it listens, that can create new echoes, new reverberations²⁴ » (2016, p. 185). Le corps audio transducteur crée de nouvelles réverbérations, de nouveaux échos sonores, il transforme la substance des éléments qu'il traite. Il crée du sens.
- 32 Le montage sonore composé à la suite de la transduction mobilisera ensuite le corps de l'auditeur, lui proposera une œuvre sonore où son corps pourra être immergé, plongé en profondeur dans le son — pour reprendre l'expression « *deep dives* » de Dowling et Miller (2019). Le corps de l'auditeur sera « instruit » : Van Manen parle d'engager l'auditeur au cœur même de la « respiration du savoir » (in « *the breathing of meaning* », 1990, p. 36). Le but est que son esprit soit « inondé » d'images, « flood the mind with striking visualizations²⁵ » (Augaitis et Länder, 1994, p. 252), tout en laissant ouvertes les interprétations possibles : « [...] affecting our body without presenting an argument²⁶ » (Schulze, *op. cit.*, p. 215).
- 33 Notre description de l'écriture sonore s'enrichit, en intégrant le corps : l'écriture sonore démarre avec une écoute en quête d'informations immatérielles et un dialogue avec le son ; elle se poursuit avec une collecte mobilisant le corps audio capteur et le corps audio transducteur de l'auteure sonore ; elle culmine en une composition resignifiant le réel qui « instruira » sonorement le corps de la personne qui écoute.
- 34 Cette description concrète de l'écriture sonore est née dans le cadre du projet de recherche-crédation « Occuper et préoccuper l'oreille citoyenne ». La quête d'informations immatérielles, le dialogue avec le son, la mobilisation du corps audio capteur et du corps audio transducteur, les compositions sonores visant à produire un effet sur le corps de l'auditoire : tous ces aspects de l'écriture sonore ont été mis en lumière, sont apparus, lors de la réalisation de ce projet. La deuxième partie de l'article

va donc scruter ce projet de recherche-création sonore pour ancrer la description de l'écriture sonore.

Méthodologie

- 35 Le but initial du projet « Occuper et préoccuper l'oreille citoyenne » était de créer des montages sonores mettant en question et modifiant les formats journalistiques traditionnels ou convenus (Francoeur, 2022). Une première œuvre sonore a été réalisée avec cette intention. La forme et le fond de l'œuvre ont été planifiés, l'écoute de la collecte sonore a été une quête « dirigée » (Schaeffer, 1966) — je savais ce que je visais dans mon écoute — et le montage final de l'œuvre correspond aux objectifs initiaux.
- 36 En créant cette première œuvre, j'ai pris conscience que ma collecte sonore sugg  rait, ou suscitait, d'autres compositions. Une plongée subséquente dans le son a mené à la production de trois autres   uvres. Ces trois autres montages ont été guidés, ou commandés, par le son et le corps, ils se sont imposés sonorement au corps : Paquin et Noury parlent de ces « découvertes fortuites, la fameuse sérendipité » (2020, parag. 75) dans la recherche-création.
- 37 J'ai voulu théoriser cette expérience, ou faire parler la théorie. Une partie de la méthodologie consistait donc à donner une colonne vertébrale théorique à ce que j'ai vécu sur le terrain et lors des compositions des œuvres sonores. C'est ce que je viens de faire dans les sections précédentes. J'ai organisé la littérature sur l'écriture sonore pour en faire émerger un aspect précis, soit la mobilisation du corps audio. Les auteurs mis à contribution développent leur argumentaire dans des contextes variés, différents du mien, mais le thème du corps permet de les rassembler.
- 38 Autrement dit, j'ai d'abord expérimenté. Vécu des épiphanies sonores liées au corps. Puis j'ai cherché des échos théoriques. Des alliés théoriques. J'ai assemblé et synthétisé les écrits portant sur l'écriture sonore pour rendre compte de ce que j'ai constaté. Le corps audio n'avait pas encore été théorisé de cette façon. Il s'agit maintenant de partager cette expérience concrète de recherche-création, de revisiter le projet en mobilisant les concepts de corps audio capteur et transducteur.
- 39 En réfléchissant a posteriori sur les œuvres sonores créées, j'essaie de produire du sens sur la façon dont l'écriture sonore elle-même crée du sens. Je cherche à illustrer de quelles façons l'écriture sonore peut être pratiqu  e notamment dans les domaines du journalisme et du documentaire audio. En revisitant l'expérience de ma recherche-création, je veux en faire ressortir les connaissances originales auxquelles elle mène.

Résultats

« Occuper et préoccuper l'oreille citoyenne »

- 40 L'immersion sonore dans la salle de rédaction se ressent ainsi : une masse d'informations sonores désordonnées frappe le corps audio capteur. Les sons ambiants se superposent, sans cohérence ni hiérarchie : les collègues échangeant entre eux, les touches de clavier qui raisonnent, les portes qui claquent, les bips des cellulaires, les pages de cahiers déchirées, l'imprimante en marche, le bourdonnement des serveurs et le sifflement de la ventilation.

- 41 À ces sons ambiants s'ajoutent les manifestations sonores du reporter : sa voix, ses tons, ses rythmes, ses débits, sa fluidité, sa respiration s'accéléralant quand une heure de tombée approche ou ses explications devenant hachurées parce qu'il a trop de tâches à réaliser en même temps. Même les silences du reporter sont remplis d'action, donc d'information. Le reporter réfléchit alors intensément ou il écoute des extraits d'entrevue à monter en même temps que sa boîte de courriels se remplit et que des textos s'accumulent sur ses appareils mobiles.
- 42 A priori, tous les sons comptent. La quête sonore est ouverte, tous azimuts. Toutes mes ressources corporelles sont sollicitées pour saisir et décider de ce qu'il faut retenir de la masse sonore et de ses subtilités. Quels éléments sonores sont constitutifs de sens ? Quels sons s'imposent au corps ? Quelles coupures sonores, quelles strates sont porteuses de significations particulières ? Pour interviewer le son et faire le tri en temps réel, le corps audio transducteur applique un filtre, cherchant des réponses à deux questions : quelle est la nouvelle du jour ? Dans quelles conditions est-elle produite ? Le but est de créer un montage où l'auditoire accède à la fois à la nouvelle et aux conditions de production. Le corps audio réagit (le cœur bat plus vite, le souffle est coupé, un frisson passe, etc.) quand une information sonore significative est émise. Par exemple :
- Comment le reporter trouve ses intervenants, les évalue, les traite ;
 - Comment il gère ses relations avec ses sources confidentielles ;
 - De combien de temps il dispose pour préparer ses présences en ondes, comment il exploite les minutes entre chacune de ses prestations ;
 - De quelle façon les présences en ondes télé diffèrent des présences radio ;
 - Quelles obligations déontologiques et questions éthiques le préoccupent et comment cela se manifeste ;
 - Le poids de l'évaluation des pairs, des patrons, de la compétition, quels en sont les effets ;
 - Quels défis administratifs, organisationnels, temporels, apparaissent sur sa route.
- 43 L'œuvre « Occuper et préoccuper l'oreille citoyenne » (Francoeur, 2021a) superpose ensuite des strates d'information : extrait de la nouvelle du jour — explication ou réflexion du reporter à voix haute — suite de la nouvelle du jour — réaction du reporter, etc. Les changements de ton et de registre (par exemple, la voix autoritaire du reporter quand il livre la nouvelle du jour, puis le chuchotement d'une confidence à propos d'une source) donnent des informations supplémentaires à l'auditoire : le reporter n'est pas neutre ni indifférent face à la nouvelle du jour, il doute, se questionne, commente, obsède, etc.
- 44 Le montage prend l'auditeur par la main en offrant plusieurs fils conducteurs. La nouvelle du jour est l'un des fils conducteurs. Découpée en courts blocs sonores, elle est entrecoupée des confidences du reporter. Les changements de ton du reporter sont un autre fil conducteur : l'auditeur saisit tout de suite qu'il entre dans un autre espace sonore, un autre niveau d'information. Les mots, leur succession et accumulation, sont un troisième fil conducteur : « Occuper et préoccuper l'oreille citoyenne » est une superposition de discours pouvant être écouté comme une pièce musicale et/ou comme un texte. Chaque fil conducteur est porteur de significations particulières. Les trois fils conducteurs créent une mise en page sonore qui défait ou déconstruit les formats convenus des nouvelles. En décroissant ces formats, l'œuvre resignifie le réel.
- 45 Le tableau suivant donne des exemples des strates d'information offertes dans « Occuper et préoccuper l'oreille citoyenne ».

Tableau 1 Les strates multiples d'information

Extrait de la nouvelle du jour (portant sur le consentement anticipé de l'aide médicale à mourir)	Remarques du reporter	Exemples d'informations fournies à l'auditoire	Exemples de réaction du corps capteur et transducteur
Une femme décrit l'émotion d'apprendre qu'elle est atteinte de la maladie d'Alzheimer. Son époux la regarde et l'écoute.	« Ça m'a pris des mois les trouver » explique le reporter - trouver la femme et son époux. Il décrit la difficulté de convaincre une personne atteinte de la maladie d'Alzheimer de témoigner devant la caméra, accompagnée de son époux. Il décrit comment il se sent de ne conserver qu'un court extrait d'une entrevue de 30 minutes : il ne faut pas que le couple se sente lésé d'être si peu présent dans le reportage alors qu'il en est la vedette.	Un couple invite l'auditoire dans son intimité. La quête journalistique pour gagner leur confiance. L'importance de donner un visage humain à une question comme le consentement anticipé de l'aide médicale à mourir. L'importance de donner la parole à des citoyens experts. Le questionnement éthique du reporter : faire preuve d'équité à l'égard du couple.	L'accent mis sur les mots « <i>des mois</i> » et le ralentissement du débit du reporter transmettent ceci : beaucoup d'efforts ont été investis dans la quête des citoyens experts, le soulagement de pouvoir enfin mettre de l'avant ce témoignage, le ton résigné du reporter : <i>il sait que le couple de citoyens-experts sera déçu.</i>
Le couple décrit sa position face au consentement anticipé de l'aide médicale à mourir – un « droit » qui n'existe pas encore.	Le reporter décrit le décor où a eu lieu l'entrevue avec le couple : « sous-sol beige; panache d'original au mur; l'accordéon ». « C'est très <i>middle class</i> » commente-t-il. Il s'inquiète du possible effet « caricatural » du décor : est-ce que cela détournera l'attention de la question de fond?	Le reporter a peut-être des préjugés? Ou il prête des intentions au public. Le reporter a à cœur la question de fond.	Le ton de confiance du reporter : <i>il devrait peut-être s'autocensurer?</i> Le public n'a jamais accès à ce genre de commentaires, à la fois candides et chargés.
La ministre décrit où en sont les travaux sur le consentement anticipé de l'aide médicale à mourir.	« La ministre, c'est la ministre ». Le reporter affirme qu'il n'a pas le choix de l'inclure dans son reportage.	La ministre doit rendre des comptes au public. Le reporter joue son rôle de « chien de garde de la démocratie ».	Le débit est rapide, l'affirmation est sans appel. Le reporter ne questionne pas ces idées reçues : <i>l'impatiabilité des élus, le rôle de chien de garde des journalistes, etc.</i>
Une membre de l'opposition donne son avis sur où en sont les travaux sur le consentement anticipé de l'aide médicale à mourir.	« Elle, elle est bonne! » s'exclame le reporter en commentant les propos de la membre de l'opposition. Le reporter l'a choisie parce qu'elle résume bien la question au cœur du débat. Dans le même souffle, le reporter dit qu'il n'aura pas l'air objectif en décrivant la députée comme « bonne ».	Le reporter a une opinion. Il sait qu'il ne doit pas l'énoncer à voix haute, pour punir « objectif ». Ce choix éditorial repose aussi, ou quand même, sur du contenu : la députée est présente dans le reportage parce qu'elle résume bien la question au cœur du débat.	<i>Gratuite et excitation d'avoir un « bon » extrait d'entrevue, affection envers la députée.</i>
Trois experts se prononcent sur la direction que prennent les travaux sur le consentement anticipé de l'aide médicale à mourir.	Le reporter insiste sur l'expertise de chacun. Il explique que ce sont des bonnes sources, les mettre de l'avant lui assure que ces bonnes sources répondront à ses futurs appels.	Le reporter a développé des contacts utiles. Cela lui permet de mettre en contexte la nouvelle du jour : il va plus loin que la conférence de presse convenue. Pour conserver ses sources, il doit les mettre en valeur.	La façon dont il s'adresse à eux, avec humour, déférence, cajolerie : <i>ces contacts sont précieuses, la qualité des reportages futurs reposent sur eux.</i>
Les narrations du reporter font les liens entre les différents segments. Voix autoritaire, sobre.	Le reporter glisse que les questions comme le consentement anticipé de l'aide médicale à mourir lui tiennent à cœur. Il aime être aux premières loges des débats de société. Puis, il déplore le manque de « voix discordantes » dans son reportage : il n'a pas réussi à en trouver aujourd'hui.	Le reporter est en mode d'analyse autoritaire. Il a de la chance de travailler sur des questions aussi cruciales, de rencontrer tant de gens.	Le reporter passe par toute une gamme d'émotions, qu'il ne transmet pas à l'auditoire : sa voix sobre de reporter contraste avec son ton intimiste d'humain.

- 46 L'écriture de cette œuvre sonore a nécessité la mobilisation du corps audio capteur, qu'il se prête au jeu du son, le laisse l'envahir, se laisse imprégner par les signaux sonores. Le corps audio transducteur a quant à lui agi comme un filtre pour éviter une « pollution sonore ». Il a discriminé les sons en fonction d'une quête précise, soit les conditions de production journalistiques. Il a aussi agi comme une sorte de censeur, contrôlant ou double-vérifiant la collecte et le montage en ramenant à l'avant-plan des questions comme les suivantes : « Ai-je raison de ressentir ce que je ressens face au ton du reporter ? », « Ai-je raison de juger que cela est de l'information sonore valable ? »
- 47 La création de « Occuper et préoccuper l'oreille citoyenne » a obligé à faire des choix sonores, à mettre de côté des sons/informations. Les fichiers sonores, ces archives d'effets somatiques, avaient plus à transmettre. Le corps audio capteur avait capté plus d'enjeux. La palette de sons récoltés donnait la possibilité de peindre plus de tableaux sonores. Trois autres œuvres sonores ont été créées. La première, « Formater pour multiplateformer » (Francoeur, 2021b), a été façonnée parce que plusieurs « stratifications temporelles porteuses de significations particulières » (Augoyard, *op. cit.*, p. 1) ont marqué mon corps audio. Ces « fragmentations » sonores permettent de comprendre *comment* le reporter fait face à ses conditions de production.

« Formater pour multiplateformer »

- 48 Mon corps audio capteur plongé dans la salle de rédaction est saisi par les fragmentations sonores. L'immersion sonore avec le reporter donne accès aux multiples activités menées en parallèle, toutes fragmentées : présences en ondes radio et télé à livrer, maintien des liens avec les équipes de production radio, télé et Web, échanges avec des intervenants pour les reportages du jour, discussions avec des

sources pour les reportages futurs, mises à jour de l'actualité en continu, gestion de la réputation sur les réseaux sociaux, etc. Le rythme des événements — conférence de presse, breffage technique, interviews d'experts — est en porte-à-faux avec le rythme de production ; la collecte et l'analyse du matériel de reportage se font en même temps que l'organisation technique des présences en ondes, obligeant le reporter à sans cesse changer de ton et de registre ; le reporter récite à voix haute les narrations de ses reportages, suspend ces récitations pour répondre aux questions d'une réalisatrice ou d'un chef de pupitre, se reprend, suspend à nouveau ces récitations pour répondre à un appel ; les doigts du reporter martèlent le clavier avant une heure de tombée et tout à coup restent suspendus au-dessus des lettres alors que le reporter se questionne sur le choix d'un verbe.

- 49 Ces fragmentations sonores résonnent et trouvent un écho dans mon corps audio transducteur. Elles donnent de l'information inédite sur les conditions de production des journalistes : ces conditions de production sont marquées par des fragmentations multiples et multiniveaux. Les seuls moments sonores linéaires où les fragmentations cessent sont les présences en ondes du reporter. Quand le reporter est en ondes, son adrénaline est mobilisée par un seul objet. Le son s'apaise. Les mots et les expressions du reporter deviennent fluides, une chorégraphie sonore s'impose.
- 50 Entre chacune des présences en ondes, les fragmentations sonores reprennent. À l'approche des présences en ondes, le son change peu à peu. Par exemple, le caméraman évite de parler au reporter, il lui donne des directives courtes, « place-toi ici », « mets le micro-cravate ». Le reporter ne répond plus au téléphone. La tension monte. Puis le reporter réalise son direct, dit merci à l'équipe de production et les fragmentations sonores s'imposent à nouveau.
- 51 Émerge alors le constat suivant : les présences en ondes ponctuent la journée du reporter et en sont le fil conducteur. Le reporter s'organise en fonction d'elles. Plus précisément, le reporter réfléchit ainsi : de quoi ai-je besoin pour ma prochaine prestation ? Annonce du gouvernement, réactions, commentaires ; images, tableaux, plans de coupe ; durée des items ; quelles narrations et questions permettent d'organiser le tout ? Ces « formats journalistiques » — Schudson parle de « patterns of discourse » (1989) — organisent les fragmentations. Leur fixité permet d'orchestrer les fragmentations. Le reporter avance dans la tempête fragmentée de sa journée en gardant dans sa mire sa prochaine présence en ondes.
- 52 Ces constats (corporels) mènent au montage sonore « Formater pour multiplateformer ». Plusieurs strates d'information s'y superposent :
- L'auditoire a accès à la dépendance du reporter aux plateformes (radio, télé, Web) et aux formats journalistiques ;
 - L'auditoire comprend que les plateformes et les formats journalistiques embrigadent le reporter : la durée des présences en ondes, le nombre d'extraits d'entrevue et leur durée, l'obligation d'équilibre du reportage, etc., prescrivent chaque geste du reporter. Il ajuste son travail selon la plateforme, l'espace-temps disponible et selon les prescriptions déontologiques. Il a peu de marge de manœuvre ;
 - L'auditoire comprend pourquoi les nouvelles « sonnent » toujours de la même façon : les plateformes et les formats prescrivent les sons, les images, les mots et les tons des nouvelles.
- 53 L'écriture de « Formater pour multiplateformer » fait voir une autre façon de mobiliser le corps audio capteur, poreux ici aux fragmentations sonores et aux linéarités sonores. Ces strates rythmiques et temporelles sonores mènent à des connaissances inédites sur

les conditions de production des journalistes. L'analyse de cette écriture sonore illustre aussi comment le corps audio transducteur agit comme un convertisseur d'informations sonores, condensant la substance des fragmentations et des linéarités sonores. Enfin, l'analyse de « Formater pour multiplateformer » montre que l'expérience sonore est en effet un mode d'apprentissage spécifique, un exemple de ce que Feld (2017) décrit comme une « épistémologie acoustique », puisque les constats sur l'importance des formats journalistiques et des plateformes ont émergé grâce à la mobilisation du corps audio.

- 54 Dans le même ordre d'idées, la troisième œuvre sonore, intitulée « Maître du travail fragmenté » (Francoeur, 2021c), a été créée à la suite d'un moment sonore qui s'est imposé au corps, l'a tatoué avec force.

« Maître du travail fragmenté »

- 55 À la fin de la journée d'immersion sonore, le reporter s'exclame : « Hé ! Je n'ai même pas vu mon topo ! », parlant de son reportage réservé aux bulletins de nouvelles régionaux de 18 h. Il s'agit d'un reportage monté, qu'il a bâti entre ses présences en ondes en direct. Ce reportage a été diffusé alors que le reporter préenregistrait une intervention en ondes de fin de soirée. Il propose soudain : « Veux-tu l'écouter ? ! »
- 56 Quand il s'assoit pour le visionner, le reporter adopte une posture distante, silencieuse, donnant l'impression qu'il veut se mettre dans la peau du public. À la fin de l'écoute, il rit et le soulagement s'entend dans sa voix quand il dit : « Ah, c'est bon. » D'un seul coup, les tensions de la journée s'effacent. Un appel d'un collègue le complimentant pour le reportage amplifie la joie et le soulagement du reporter.
- 57 Le ravissement du reporter résonne dans mon corps audio capteur. La joie du reporter est contagieuse, corporellement contagieuse. Elle éclate à la fin d'une journée ponctuée de fragmentations sonores où se sont entremêlées montées d'adrénaline, frustrations, courses contre la montre, prises de décisions.
- 58 Le triomphe modeste du reporter réverbère dans mon corps audio transducteur et fait réaliser à quel point les corps sont en harmonie. Pour capter les conditions de production journalistiques, j'ai dû accorder le rythme de mon corps à celui du reporter, m'ajuster aux changements d'intensité et de vitesse d'exécution, me coordonner avec les collègues du reporter, rester connectée à l'horloge, etc. La transduction de cet assemblage de sensations a exigé une attention somatique aiguë. Le corps du reporter et mon corps d'auteure sonore ont vibré au diapason toute la journée.
- 59 Voilà pourquoi la joie et le soulagement du reporter marquent autant mon corps audio transducteur, menant à un autre constat : le reporter ne « subit » pas ses conditions de production, il veut les maîtriser. Il tire parti de chaque parcelle de temps et de tous les espaces disponibles, il investit au maximum son « autonomie journalistique » (voir, par exemple, Reich, 2006) pour arriver à livrer le « bon » reportage de fin de journée. Il agit comme un « Maître du travail fragmenté ». C'est ce que sa joie de fin de journée fait réaliser, quand il dit : « Ah, c'est bon. »
- 60 En effet, le reporter a ficelé un reportage où chaque mot compte, les intervenants se répondent et se relancent dans des extraits d'interviews qui rebondissent, le témoignage du couple apporte une touche humaine, les voix expertes créent une mise

en contexte en peu de mots. Le tout peut être qualifié de « bon » reportage journalistique. Qui plus est, le reporter l'a livré à temps.

- 61 Un retour dans les « archives d'effets somatiques » (Walker, *op. cit.*), c'est-à-dire dans les fichiers audio et leurs transcriptions, permet de repérer les moments où le reporter semble maîtriser ses conditions de production, en pleine tempête de fragmentations sonores. La quête sonore a posteriori mène à l'identification des moments de plaisir, de complicité ou de puissance, où le reporter n'est pas enseveli ni coincé.
- 62 Un exemple : le reporter change de ton quand, en après-midi, une source l'appelle pour lui décrire une situation digne d'un reportage. La voix du reporter baisse, son débit ralentit. Il ne veut rien promettre à la source, mais veut en savoir plus et s'assurer de l'exclusivité du reportage potentiel. Il veut faire sentir à la source que leur conversation est intime, alors qu'il est à quelques centimètres d'un caméraman. Et alors qu'une conférence de presse se déroule en toile de fond, en même temps qu'une réalisatrice d'une émission de fin de journée se place dans le champ de vision du reporter pour indiquer qu'elle veut lui parler. Le reporter convient d'un rendez-vous avec la source dès le lendemain, replongeant tout de suite après dans sa production du jour — en ayant préparé celle du lendemain où il aura peut-être une exclusivité. Cette anecdote montre bien comment le reporter tire parti de minces espaces d'autonomie pour rester maître du travail fragmenté.
- 63 Un autre exemple : le reporter a une bonne réputation auprès des experts qu'il sollicite. Il les a déjà interviewés pour d'autres reportages, les a mis en valeur. Il a leur numéro de cellulaire personnel, n'a pas à plaider pour qu'ils acceptent de participer à son reportage du jour. Son ton complice s'entend quand il les appelle. Or ces voix d'expert enrichissent son reportage de fin de journée.
- 64 Ces moments sonores éloquents sont mis en évidence dans « Maître du travail fragmenté ». L'énergie de l'œuvre, ses mouvements, ses oscillations mènent le corps de l'auditoire à vibrer avec celui du reporter (et celui de l'auteure sonore). Le « triomphe » de fin de journée est partagé, corps à l'unisson. Du « commun » est créé.
- 65 Le processus ayant mené à la création de l'œuvre atteste qu'un bref signal sonore, « ah, c'est bon », peut être riche de sens et peut mener le corps audio transducteur à décortiquer de multiples couches de sens sonores, les « palimpsestic layers of meaning » comme le dit Galloway (*op. cit.*), a posteriori, en replongeant dans les fichiers audio, ces répertoires viscéraux. Le corps audio peut ensuite se servir de la palette de sons pour peindre sonorement. « Maître du travail fragmenté » exemplifie à quel point le corps est le pivot central de l'expérience sonore, tant pour l'auteure sonore que pour l'auditoire. L'œuvre montre que le processus d'écriture sonore mène à des connaissances inédites passant par les corps. Et que l'écriture sonore crée du commun.

« À corps perdu »

- 66 La quatrième composition sonore apparaît comme une évidence à la suite des trois autres : l'épuisement physique émerge. Le mien, provoqué par le travail de transduction intense pendant 12 heures, celui du reporter, qui a confié au fil de la journée à quel point son boulot est exigeant : « On est à la limite de ce qui est physiquement faisable », a-t-il dit, en commentant le nombre de présences en ondes accumulées en un jour. Ces épuisements de corps ayant trop vibré mènent au montage sonore « À corps perdu » (Francoeur, 2021d), faisant état du coût physique et émotif du

journalisme. Corps enchaîné dans les heures de tombées multiples, aidé et entravé par la technologie ; corps « dépositaire » (Francoeur, 2020) de toutes les couvertures journalistiques passées.

- 67 Quatre silences mettent en lumière le vide corporel de fin de journée : le silence des trois passagers — le reporter, le caméraman et moi-même — dans la camionnette, au retour d'une entrevue ; le silence dans la salle de maquillage, avant une présence en ondes du reporter ; le silence dans la salle d'enregistrement, quand le reporter se prépare à enregistrer les narrations de son reportage de fin de journée ; le silence dans la salle de rédaction, après le bulletin de nouvelles de 18 h. Dans ces silences, la voix du reporter qui s'autocritique, déçu parce que ses présences en ondes « manquent de voix discordantes », marque mon corps audio transducteur.
- 68 Ces silences ou ces discontinuités sonores s'imposent aussi à mon corps audio capteur à travers des sons à peine perceptibles. Par exemple, le son des clignotants, le cliquetis des clés, le ronronnement du chauffage dans la camionnette ; la respiration du reporter dans la salle insonorisée d'enregistrement ; ou encore le frottement des pinces et des éponges dans la salle de maquillage. Dans tous ces petits moments sonores, l'impression d'entendre les cœurs battre frappe aussi mon corps transducteur.
- 69 Pour créer « À corps perdu », une nouvelle plongée dans les archives sonores est requise pour repérer tous les moments où le reporter décrit son stress, la fatigue accumulée, où il parle de son âge, du fait qu'il ne sait pas combien de temps encore il pourra soutenir ce rythme. À l'écoute, l'auditoire est aussi touché dans le corps et se demande : le journalisme, à quel prix ? L'œuvre suscite l'empathie de l'auditoire. Cette empathie illustre l'une des visées de l'écriture sonore, qui est d'instruire le corps de l'auditeur en provoquant une émotion, de faire en sorte que l'auditoire engage un « rapport sensible privilégié » (Faubert, *op. cit.*, p. 433) avec le journaliste et le journalisme.

Discussion

- 70 Revisiter la création des quatre œuvres en appliquant les concepts de corps audio capteur et de transducteur rend compte de la « physicalité » exacerbée de l'écriture sonore. L'écoute en quête d'informations immatérielles, le dialogue avec le son, la collecte mobilisant le corps audio, la composition resignifiant le réel, le corps de l'auditoire instruit sonorement : cette description colle à l'expérience du projet « Occuper et préoccuper l'oreille citoyenne ».
- 71 L'œuvre éponyme du projet, agencant des textes et des textures (Wodack, *op. cit.*), montre de façon concrète comment l'écriture sonore peut fournir des strates multiples d'informations à l'auditoire. Cette œuvre ouvre la voie aux autres œuvres confirmant que le corps audio peut trouver du sens ailleurs que dans les discours. « Formater pour multiplateformer » illustre à quel point une plongée en profondeur dans le son mène à d'autres niveaux de découvertes et à des connaissances inédites. « Maître du travail fragmenté » exemplifie ce qui peut arriver lorsque l'auteure sonore mobilise son corps audio comme un site sur lequel s'inscrivent les informations sonores : une courte exclamation de joie — un petit signal sonore — qui s'impose au corps peut mener à revoir l'ensemble d'une collecte et à y trouver de nouvelles significations. « À corps perdu » indique que même le silence peut s'emparer du corps, l'astreindre à résonner.

L'œuvre expose l'effet que peut avoir l'écriture sonore sur le corps de l'auditoire. Ici, l'empathie fait vibrer les corps.

- 72 Cette vibration des corps en harmonie est la trouvaille supplémentaire qui apparaît à la suite de l'analyse du projet de recherche-crédation. Le corps du reporter, le corps de l'auteur sonore, le corps de l'auditoire s'accordent, s'harmonisent. On pourrait dire que la vibration des corps en harmonie est l'une des visées de l'écriture sonore. L'artiste sonore Hélène Prévost parle « d'énergies » des corps. Elle décrit comment elle crée ses montages : « Quand je mixe une interview, je mixe l'énergie d'une personne qui est de la même *nature* que moi. Cette personne a un rythme dans la parole, dans son souffle, dans sa manière d'élaborer des idées. Moi je suis aussi une personne, avec un rythme qui peut lui ressembler, un souffle qui peut lui ressembler. On est dans des énergies qui se ressemblent. Le montage se fait de façon organique, très organique » (2010, entrevue non diffusée). Geurts fait écho aux notions d'organicité et d'énergie, en évoquant le souffle, la motivation et la matérialité des corps : « Words [...] are breath and vibrations of air, constituted and shaped by the body and motives of the speaker, physically contacting and influencing the addressee » (*op. cit.*, p. 60).
- 73 Autrement dit le corps, pivot central de l'expérience sonore, capte même les ondes sonores imperceptibles à l'oreille, il perçoit des sons inaudibles. C'est alors l'affect du corps transducteur qui entre en jeu (Hagood, *op. cit.* ; voir aussi Massumi, 2002). Cela montre l'intensité de la tâche à accomplir pour le corps audio capteur et transducteur, à quel point elle peut être détaillée, fine. Cela montre aussi la puissance de l'écriture sonore.

Conclusion

- 74 Notre description de l'écriture sonore peut à nouveau être figolée et inclure formellement l'affect. L'écriture sonore est un processus démarrant avec une quête d'informations immatérielles et un dialogue avec le son sous toutes ses formes, *même inaudibles* ; elle se poursuit avec une collecte mobilisant le corps audio capteur et transducteur — *y compris l'affect* — de l'auteur sonore ; elle culmine en une composition resignifiant le réel qui instruira sonorement le corps de la personne qui écoute — *jusque dans son affect*. L'écriture sonore crée du commun en amenant les corps à vibrer en harmonie. Chaque corps instruit de l'auditoire résonne et raisonne différemment. Les façons de créer du sens se renouvellent, se transforment.
- 75 Créer du sens est aussi le but de cet article. L'analyse du projet « Occuper et préoccuper l'oreille citoyenne » a ouvert la voie à une théorisation du corps audio. La dissection de chacune des œuvres réalisées dans le cadre du projet a produit de nouvelles connaissances sur les conductions de production journalistiques et sur l'écriture sonore. Une description renouvelée du processus d'écriture sonore a finalement été proposée.
- 76 Les journalistes et documentaristes audio cherchant à renouveler leur pratique y trouveront un outillage adaptable. Le corps audio capteur et le corps audio transducteur sont des outils personnalisés, chaque humain mobilisant son corps de façon unique. S'appropriier ces outils, adopter une approche ouverte de l'écriture sonore, ouvre la voie à des façons riches d'ausculter l'actualité sonore. Le labeur audio peut reprendre, en sachant quels sillons sonores creuser et comment le faire.

- 77 Dans une prochaine étape, le travail circulaire et inventif propre à la recherche-crédation pourrait être relancé au moyen d'une réflexion sur les technologies utilisées dans l'écriture sonore. Quel rôle jouent le micro, les écouteurs, les logiciels de montage ? De quelles façons amplifient-ils les corps ? Quel partenariat matériel créer avec les technologies ? De quelles façons les vibrations de ces technologies, les vibrations de ces « matières » (Bennett, 2010), interviennent dans l'écriture sonore ?

BIBLIOGRAPHIE

- ARKETTE Sophie (2004), « Sounds Like City », *Theory, Culture & Society*, 21(1), p. 159-168.
- AUGAITIS Daina et Dan LÄNDER (1994), *Radio Rethink*, Banff, Walter Phillips Gallery.
- AUGOYARD Jean-François (1991), « La vue est-elle souveraine dans l'esthétique paysagère ? », *Le Débat*, 3(65), p. 51-59.
- BARTHES Roland (1982), *Le grain de la voix*, Paris, Seuil.
- BENNETT Jane (2010), *Vibrant Matter: A Political Ecology of Things*, London, Duke University Press.
- BIEWEN John et Alexa DILWORTH (dir.) (2017), *Reality Radio: Telling True Stories in Sound*, Chapel Hill, The University of California Press.
- BUCH Esteban (2011), « Philosophies de la radio par gros temps », *Critique*, 10(773), p. 740-750.
- BUTLER Toby (2006), « A walk of art: the potential of the sound walk as practice in cultural geography », *Social & Cultural Geography*, 7(6), p. 889-908.
- CARR John (2009), « "Letting them eat cake": Narrative templates in current affairs/news journalism », *Pacific Journalism Review*, 15(2), p. 54-70.
- CHATAURET Jean (2009), « La perspective sonore », *Communications*, 85, p. 139-154.
- CHATTOPADHYAY Budhaditya (2012), « Sonic menageries: Composing the sound of place », *Organised Sound*, 17(3), p. 223-22.
- CHATTOPADHYAY Budhaditya (2013), « Sonic drifting: Sound, city and psychogeography », *SoundEffects*, 3(3), p. 138-152.
- CRISELL Andrew (2004), « Look with thine ears: BBC Radio 4 and Its significance in a multi-media age », dans Andrew CRISELL (dir.), *More Than a Music Box*, New York, Berghahn Books.
- CSORDAS Thomas (1993), « Somatic modes of attention », *Cultural Anthropology* 8(2), p. 135-156.
- CYR Catherine (2015), « L'expérience immersive et les intermittences de l'attention », *Tangeance*, 108, p. 77-93.
- DELAGE Bernard (1989), *Paysage sonore urbain*, Éditions Plan construction.
- DESHAYS Daniel (1999), *De l'écriture sonore*, Marseille, Éditions Klincksieck.
- DOAT Laetitia et Marie GLON (2007), « Entretien avec Olivier Renouf réalisateur sonore », *Repères, cahier de danse*, 2(20), p. 3-6.

DOWLING David et Kyle MILLER (2019), « Immersive audio storytelling », *Journal of Radio & Audio Media*, 26(1), p. 167-184.

DROBNICK Jim (2004), *Aural Cultures*, Banff, Walter Phillips Gallery.

FAUBERT Julie (2012), « Corps critiques : parcours sonores urbains artistiques et espace public », *Ambiances in action/Ambiances en acte(s)*, International Congress on Ambiances, Montréal, p. 429-434.

FELD Steven (2000) « Sound worlds », dans Patricia KRUTH et Henry STOBART (dir.), *Sound*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 173-200.

FELD Steven (2017), « On post-ethnomusicology alternatives: Acoustemology », dans Francesco GIANNATTASIO et Giovanni GUIRIATI (dir.), *Ethnomusicology or Transcultural Musicology?*, Udine, Nota, p. 82-98.

FRANCOEUR Chantal (2022), « Journalisme multiplateforme, journaliste fragmenté », *Facts & Frictions*, à paraître.

FRANCOEUR Chantal (2021a), « Occuper et préoccuper l'oreille citoyenne », *Soundcloud*, <https://soundcloud.com/user-630172892/occuper-et-preoccuper?in=user-630172892/sets/occuper-et-preoccuper-loreille> consulté le 11 janvier 2022.

FRANCOEUR Chantal (2021b), « Formater pour multiplateformer », *Soundcloud*, <https://soundcloud.com/user-630172892/formater-pour-multiplateformer?in=user-630172892/sets/occuper-et-preoccuper-loreille>, consulté le 11 janvier 2022.

FRANCOEUR Chantal (2021c), « Maître du travail fragmenté », *Soundcloud*, <https://soundcloud.com/user-630172892/maitre-du-travail-fragmente?in=user-630172892/sets/occuper-et-preoccuper-loreille> consulté le 11 janvier 2022.

FRANCOEUR Chantal (2021d), « À corps perdu », *Soundcloud*, <https://soundcloud.com/user-630172892/a-corps-perdu?in=user-630172892/sets/occuper-et-preoccuper-loreille> consulté le 17 janvier 2022.

FRANCOEUR Chantal (2020), « Le corps du journaliste, un outil capteur, transducteur et dépositaire au service de la démarche journalistique », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 19, <https://journals.openedition.org/rfsic/8959>, consulté le 11 janvier 2022.

GALLAGHER Michael et Jonathan PRIOR, (2014), « Sonic geographies: Exploring phonographic methods », *Progress in Human Geography*, 38(2), p. 267-284.

GALLOWAY Kate (2018), « Curating the aural cultures of the Battery », *Tourist Studies*, 18(4), p. 442-466.

GEURTS Kathryn (2002), *Culture and the Senses: Bodily Ways of Knowing in an African Community*, Berkeley, University of California Press.

GUIU Claire et Marie-Madeleine MERVANT-ROUX (2014), « Espaces sonores. Polyphonies », dans Claire GUIU et al. (dir.), *Soundspace : Espaces, expériences et politiques du sonore*, France, Presses universitaires de Rennes, p. 8-15.

HAGOOD Mack (2014), « Unpacking a punch: Transduction and the sound of Combat Foley in Fight Club », *Cinema Journal*, 53(4), p. 98-120, doi:10.1353/cj.2014.0048.

HELMREICH Stefan (2007), « An anthropologist underwater: Immersive soundscapes, submarine cyborgs, and transductive ethnography », *American Ethnologist*, 34(4), p. 621-641.

- HELMREICH Stefan (2010), « Listening Against Soundscapes », *Anthropology News*, 10, http://anthropology.mit.edu/sites/default/files/documents/helmreich_listening_against_soundscapes.pdf, consulté le 13 mai 2021.
- HELMREICH Stefan (2016), *Sounding the Limits of Life*, Princeton, Princeton University Press.
- HENDY David (2004), « "Reality radio": The documentary », dans Andrew CRISELL (dir.), *More than a Music Box*, New York, Berghahn Books.
- HOCKEY John et Jacquelyn ALLEN-COLLINSON (2009), « The sensorium at work: The sensory phenomenology of the working body », *The Sociological Review*, 57(2), p. 1-35.
- KANNIESER Anja (2012), « A sonic geography of voice: Towards an affective politics », *Progress in Human Geography*, 36(3), p. 336-353.
- LE BRETON David (2013), *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, Presses universitaires de France.
- LE GUERN Philippe (2004), « Mutations techniques et division du travail : le cas des monteuses », *Volumel*, 3, p. 101-121.
- LEVINE Paula (1994), « "My teeth are in slivers" : A calling from the other side of trauma », dans Daina AUGAITIS et Dan LÄNDER (dir.), *Radio Rethink: Art, Sound and Transmission*, Banff, Banff Centre Press, p. 157-166.
- MASSUMI Brian (2002), *Parables for the Virtual: Movement, Affect, Sensation*, Durham, Duke University Press.
- MCCARTHNEY Andra (2002), « Soundscape composition and the subversion of electroacoustic norm », *The Radio Art Companion*, <https://naisa.ca/radio-art-companion/soundscape-composition-and-the-subversion-of-electroacoustic-norms/>, consulté le 13 mai 2021.
- MOROVICH Barbara et Pauline DESGRANDCHAMP (2016), « Créations sonores et émotions : une géographie strasbourgeoise », *Carnets de géographes*, 9, <https://journals.openedition.org/cdg/689>, consulté le 13 mai 2021.
- NANCY Jean Luc (2007), *Listening*, New York, Fordham University Press.
- PALLANDRE Jean (2003), « La charpente invisible : Une pratique expérimentale de la phonographie », *Électroacoustique : nouvelles utopies*, 13(3), <https://www.erudit.org/fr/revues/circuit/2003-v13-n3-circuit3615/902286ar/>, consulté le 13 mai 2021.
- PAQUIN Jean-Claude et Cynthia NOURY (2020), « Petit récit de l'émergence de la recherche-crédation médiatique à l'UQAM et quelques propositions pour en guider la pratique », *Communiquer*, <https://www.erudit.org/fr/revues/communiquer/2020-communiquer05245/1068861ar/>, consulté le 12 janvier 2022.
- PRÉVOST Hélène (2010), *Conversation personnelle à propos de la radio*, Radio-Canada, Montréal.
- REICH Zvi (2006), « The process model of news initiative », *Journalism Studies*, 7(4), p. 497-514.
- SCHUDSON Michael (1989), « The sociology of news production », *Media, Culture & Society*, 11, p. 263-282.
- SCHULZE Holger (2013), « The corporeality of listening. Experiencing soundscapes on audio guides » dans Karin BIJSTERVELD (dir.), *Soundscapes of the Urban Past: Staged Sound as Mediated Cultural Heritage*, Bielefeld, Transcript-Verlag, p. 195-205.

SERVIER Marie-Berthe (1991), « Pertinence et culture rock : les musiques nouvelles », *Vibrations*, p. 175-182, https://www.persee.fr/doc/vibra_0295-6063_1991_hos_1_1_1102?q=%22%C3%A9criture+sonore%22, consulté le 13 mai 2021.

SCHAEFFER Pierre (1966), *Traité des objets musicaux*, Paris, Éditions du Seuil.

SCHAFER R. Murray (1994), *The Soundscape: Our Sonic Environment and the Tuning of the World*, Rochester, Destiny Books.

LES SONS FÉDÉRÉS (collectif) (2020), « Une autre politique du son », *Multitudes*, 2(79), p. 31-37.

STERNE Jonathan (2013), « Soundscape, landscape, escape », dans Karin BIJSTERVELD (dir.), *Soundscapes of the Urban Past*, Transcript Verlag, Bielefeld, p. 181-193.

VAN MANEN Max (1990), *Researching Lived Experience: Human Science for an Action Sensitive Pedagogy*, New York, State University of New York Press.

WALKER Alison (2020), « Archival resonances: embodied libraries and the corporeal lives of sonic effects », *Sound Studies*, DOI : 10.1080/20551940.2020.1859815.

WEISS Allen (2001), *Experimental Sound and Radio*, New York, New York University & MIT.

WESTERKAMP Hildegard (2001), *Soundwalking*, <http://www.sfu.ca/~westerka/writings%20page/articles%20pages/soundwalking.html>, consulté le 13 mai 2021.

WODAK Ruth (2013), *Critical Discourse Analysis*, Londres, Sage.

WOLOSZYN Philippe (2012), « Du paysage sonore aux sonotopes. Territorialisation du sonore et construction identitaire d'un quartier d'habitat social », *Communications*, 90, p. 53-62.

YEU Patrick (2004), « Le récit sonore », *Communication et langages*, 141, p. 7-17.

NOTES

1. Le projet a reçu le financement du Fonds de recherche du Québec – Société et culture (FRQSC). Il a été approuvé par le Comité institutionnel d'éthique de la recherche de l'Université du Québec à Montréal.
2. Je définis le corps audio dans la section « Concepts-clés ».
3. Les mots offrent plus que du sens — ils sont un souffle et une vibration aérienne, formés et portés par le corps et les intentions de la personne qui émet, touchant physiquement le destinataire et l'influençant (traduction de l'auteure).
4. L'acoustémologie suggère une fusion de l'acoustique et de l'épistémologie, proposant d'analyser la prédominance du son comme un moyen de connaître et d'être dans le monde (traduction de l'auteure).
5. l'expérience sonore est une façon particulière d'acquérir des connaissances (traduction de l'auteure).
6. des aspects cachés ou situés dans la marge d'un lieu et de ses occupants (traduction de l'auteure).
7. documenter en profondeur l'actualité sonore pour capter des informations audio détaillées du lieu (traduction de l'auteure).
8. les aspects psycho-géographiques (traduction de l'auteure).
9. des sons désincarnés deviennent semblables à des pastilles de couleurs sur une palette d'artiste peintre (traduction de l'auteure).
10. désarticulant le paysage (traduction de l'auteure).

11. entendre et émettre des sons sont donc des compétences corporelles (traduction de l'auteure).
 12. l'émission et l'écoute du son s'appuient sur la corporalité des humains (traduction de l'auteure).
 13. Le son est en fait un matériau s'immisçant dans l'ensemble du corps par un trou dans la tête et conduit par les nerfs et les os (traduction de l'auteure).
 14. Le son est aussi viscéral que l'empathie, envahissant le corps, créant une présence mimétique là où il n'y avait rien. Il pénètre le corps, l'infiltrer, le contraignant à résonner (traduction de l'auteure).
 15. L'audition implique non seulement les oreilles, mais aussi chacune de nos fibres, alors que les vibrations du son remuent dans nos corps. Le son nous touche, à l'intérieur et à l'extérieur (traduction de l'auteure).
 16. Le son est comme le toucher, il est en fait un attouchement — avec sa puissance et ses oscillations vibrant à travers nos corps (traduction de l'auteure).
 17. Le corps sert de site pour connaître un lieu. À travers ses facultés auditives et sensuelles, le corps qui écoute, soutenu par la technologie mobile, épiluche les palimpsestes remplis de significations multiples caractérisant un lieu (traduction de l'auteure).
 18. des sources sonores qui se démarquent sur le plan expérimental [...] autrement dit, les sources sonores semblent cibler mon attention (traduction de l'auteure).
 19. une façon incarnée, en direct, active, multisensorielle de comprendre la géographie dans ses aspects tant temporels que spatiaux (traduction de l'auteure).
 20. l'écoute est encadrée et déterminée par la corporalité de l'auditeur. En d'autres mots, les significations et les interprétations des sons ne sont pas fixes, elles sont influencées par la culture, l'histoire et la physiologie (traduction de l'auteure).
 21. les multiples couches de signification (traduction de l'auteure).
 22. C'était un processus où l'intérieur et l'extérieur ou le psychique et le social de l'auditeur fusionnaient, menant à une compréhension subjective de l'environnement sonore [...] une image de croissance rapide s'est imposée à mes sensations auditives (traduction de l'auteure).
 23. une analyse transductive s'intéresse à la transmission sonore de l'affect, de la subjectivité auditive et de la médiation du soi. [...] elle ravive l'étude des relations entre les processus, les agents, les espace-temps et les logiques engagés dans la transduction (traduction de l'auteure).
 24. ce qui n'est pas encore bien connu, ce que les gens ne peuvent découvrir qu'à travers une écoute qui modifie la substance même de ce qui est entendu, créant de nouveaux échos, de nouvelles réverbérations (traduction de l'auteure).
 25. inondant l'esprit d'images saisissantes (traduction de l'auteure).
 26. touchant le corps sans tenter de convaincre (traduction de l'auteure).
-

RÉSUMÉS

La tâche de raconter une histoire vraie, prenante, interpellante à la radio ou dans un balado, dont l'auditoire émerge transformé, touché, instruit, exige de creuser plusieurs sillons sonores à la fois. Le présent article s'intéresse au matériau brut de l'écriture sonore et aux visées de l'écriture sonore. L'article définit d'abord l'écriture sonore de façon sommaire pour ensuite scruter les expériences de chercheurs et créateurs sonores pour amplifier la définition d'écriture sonore et

exposer ses caractéristiques. Après avoir examiné la façon dont le corps est mobilisé dans l'écriture sonore suivra alors une discussion sur la puissance de l'écriture sonore.

Using the radio or a podcast to tell a story that is captivating and true and that transforms, touches, and educates the listener involves working with multiple levels of sound at the same time. This article looks at the objectives of audio writing and the raw materials involved. A brief definition of audio writing is followed by an in-depth look at the work of audio researchers and creators with a view to expanding the definition and shedding light on the characteristics of audio writing. After exploring how the body moves in audio writing, the article discusses the power of the medium.

La tarea de narrar una historia verdadera, apasionante, cautivadora en la radio o en un podcast, cuyo auditorio surge transformado, conmovido, instruido, exige profundizar varios fragmentos sonoros a la vez. El artículo se focaliza en el material bruto de la escritura sonora y en sus objetivos. En primer lugar, el artículo define la escritura sonora de manera somera para después escudriñar las experiencias de los investigadores y creadores sonoros con el fin de ampliar la definición de escritura sonora y explicar sus características. Después de haber analizado la manera en que el cuerpo es movilizado en la escritura sonora, seguirá un intercambio sobre el potencial de la escritura sonora.

INDEX

Mots-clés : radio, balado, écriture sonore, auditoire, corps

Keywords : radio, podcast, audio writing, audience, body

Palabras claves : radio, podcast, escritura sonora, auditorio, cuerpo

AUTEUR

CHANTAL FRANCOEUR

Chantal Francoeur est professeure à l'École des médias, Université du Québec à Montréal.

Courriel : francoeur.chantal@uqam.ca

Analphabétisme

Un cadre d'intervention méthodologique pour la performativité postlinguistique

Victoria Cheng

- 1 Les connaissances et les résultats des recherches empiriques, scientifiques ou positivistes sont beaucoup plus poreux à l'interprétation que leur héritage ne le suggère. Quant aux démarches qualitatives proposées par les sciences humaines et sociales, qui sont positionnées comme réaction ou antithèse à l'empirisme pur, elles et leurs résultats acquièrent souvent des traits positivistes : la vérification des données, l'évaluation selon la contribution concrète aux connaissances, la fiabilité des comptes rendus et la recherche par découpage. Le fait d'investiguer et de prouver des mécanismes constitutifs d'un phénomène sert de justification aux généralisations sur ce phénomène. Le développement plus récent des approches postqualitatives n'a pas non plus engendré de changements remarquables en ce qui concerne les formes reconnues d'expressions de savoirs ; celles-ci demeurent ancrées dans des médias traditionnels tels que les livres et les articles publiés (Lather, 2013 ; Lather et St. Pierre, 2013 ; St. Pierre, 2013, 2014 ; Maclure, 2013).
- 2 Pour pouvoir écrire la recherche autrement, notre objectif doit être de mieux comprendre la recherche aussi bien que de mieux comprendre l'écriture. Si nous acceptons que la recherche, dans ses expressions traditionnelles, vise des objets bien définis (connaissances stables) plutôt que des « choses » à caractère non déterminé (questions et expériences qui restent à être connues), notre question devient celle-ci : comment établir plus de pistes scientifiques, rationnelles et crédibles vers des choses non déterminées ? Selon Henk Borgdorff (2012), la distinction et la différenciation entre objet fixe et chose non déterminée maintiennent et élaborent les connotations de la recherche liées aux domaines de tout ce qui est scientifique et épistémique, laissant de côté les connaissances artistiques et les arts tout court. Les connaissances sont alors des propositions épistémiques bien réfléchies et solidement soutenues par des faits. Dans ces définitions traditionnelles, les connaissances n'ont rien ou peu à faire avec les croyances ou les expériences esthétiques et les résultats de recherche sont toujours présentés à la fin de processus de recherche tortueux, produisant ainsi tellement de faits que, si l'un de ces faits était le morceau d'une pyramide et qu'il venait à tomber,

c'est toute cette pyramide — scientifique et épistémique si bien fondée, prouvée et validée — qui s'effondrerait.

- 3 Sans suggérer le rejet ou le refus de ce modèle des connaissances, les approches postqualitatives (et postmodernes, performatives, postcritiques, etc.) cherchent à ouvrir les possibilités pour la recherche de repenser la nature de la publication et d'ajuster les modes de production et d'expression des connaissances. Borgdorff suggère par exemple de repenser la nature des expériences, ses systèmes et ses méthodologies, pour tester, confirmer ou rejeter des propositions épistémiques : « Experimental systems are “machines for making the future”¹ », dit-il (*op. cit.*, p. 189). Plutôt que de limiter les systèmes d'expériences aux connaissances que nous acceptons déjà ou que nous tenons pour acquises, il affirme que ces systèmes — scientifiques, artistiques et autres — doivent faire place à l'inconnu :

Experimental systems must be sufficiently open to allow these indistinct things to come into view; enough space must be present to produce what we do not yet know. This openness and room for not-knowing, or not-yet-knowing, cannot be imposed by stern methodological procedures [...] serendipity, intuition, and improvisation are at least as important in laboratory practice as the attempts that are made to stabilise the technical conditions in which experiments take place² (*ibid.*, p. 190).

- 4 En étant suffisamment ouvert aux objets et aux choses (connus ou non déterminés), un système d'expériences crée des champs de savoir assez larges pour accommoder et produire des connaissances qu'on ne connaît pas encore et devient ainsi une machine qui peut non seulement tester des hypothèses et vérifier des données, mais aussi créer le futur (*ibid.*). Si la nature de nos connaissances renvoie à autant de modes de découverte que de justifications, alors un mélange des deux processus d'expérience, scientifique et artistique, qui remplace leur caractère binaire avec l'hybridité, crée simultanément de nouvelles réalités et de nouvelles possibilités : « Artistic and scientific research is about something real, while simultaneously transforming it into what it could be³ » (*ibid.*, p. 196).
- 5 Les injustices de nature épistémique et herméneutique surviennent lorsqu'un individu subit un déficit de crédibilité ou de compréhensibilité attribuable à un manque de sophistication épistémologique de la société à laquelle il appartient et participe (Fricker, 2007 ; Catala, 2019). De plus, les systèmes d'expériences, les connaissances peu connues et les machines qui créent le futur tel que le décrit Borgdorff nous offrent des champs de savoir mieux adaptés aux demandes de recherches scientifiques de notre âge. Ayant ceci à l'esprit, je présenterai d'abord, dans les lignes qui suivent, les concepts-clés de l'écriture phénoménologique et de la performativité, pour ensuite articuler une méthodologie transversale de la recherche-crédation qui joue et expérimente avec les possibilités d'écriture. Ces possibilités comprennent des gestes d'écriture qui proviennent d'autres modes d'expression tels que la performativité postlinguistique et des systèmes d'écriture non alphabétiques.
- 6 La méthodologie des modes d'écriture « analphabétique » que je propose se base sur le jeu de mots de l'analphabétisme traditionnel et de l'analphabétisme linguistique. Tout comme les systèmes d'expériences décrits par Borgdorff, et tout comme l'expérience de l'analphabétisme traditionnel, ces modes d'écriture prennent l'inconnu et le pas-encore-connu non comme point de départ, mais comme accompagnateur fidèle. Écrire autrement devient ainsi un geste d'assouplissement — telle la souplesse d'un acrobate — méthodologique et une fonction d'opération d'une machine expérientielle

et expérimentale — polyvalente, plurilingue et interculturelle — capable d'appréhender la réalité sans se croire capable de la comprendre, en manipulant et en transformant le vécu selon ses multiples possibilités.

Point de départ : concepts-clés

Écriture phénoménologique

Le recours à la phénoménologie est un vecteur méthodique permettant de cheminer vers le phénomène vécu, sans considération métaphysique sur sa « vérité ». (Jean-François Dupeyron, 2013, p. 36)

- 7 La phénoménologie comme paradigme et comme structure méthodologique a beaucoup marqué l'effervescence de modes d'écriture postmodernes et postpositivistes tels que l'écriture impliquée, l'écriture réflexive, l'auto-ethnographie et l'écriture descriptive. La méthode de réduction phénoménologique d'Husserl cherche à « dégager et [à] libérer une autre qualité, une autre modalité d'une expérience subjective » et à « reconduire » (*reducere*) cette expérience à travers des actes de perception, de re-perception et de « remémoration » (Depraz, 2012, p. 117). Selon Dupeyron, « l'objet n'est pas de réduire le regard du phénoménologue à "l'essentiel" du phénomène, mais d'élargir au plus grand nombre possible de dimensions de ce même phénomène, en tentant d'y intégrer leur variabilité, voire leur fugacité » (*op. cit.*, p. 38). Une méthodologie phénoménologique présente alors des pistes pour sortir des concepts « binarisés » par cette « réduction qui reconduit », ce qui renvoie de manière similaire à « la compréhension qui consiste à "voir les connexions" » de Wittgenstein :

L'une des sources principales de nos incompréhensions est que nous n'avons pas une *vue synoptique* de l'emploi de nos mots. — Notre grammaire manque de caractère synoptique. — La représentation synoptique nous procure la compréhension qui consiste à « voir les connexions ». D'où l'importance qu'il y a à trouver et [à] inventer des *maillons intermédiaires*.

Le concept de représentation synoptique a pour nous une signification fondamentale. Il désigne notre forme de représentation, la façon dont nous voyons les choses. (S'agit-il d'une « *Weltanschauung* » ?) (2014, p. 122)

- 8 La *weltanschauung* synoptique et la réduction phénoménologique peuvent mener à une flexibilité de compréhension qui permet le franchissement d'un des concepts binaires intransigeants de la nature de la recherche : le contraste entre théorie et pratique. Cette flexibilité permet de concevoir la théorie non seulement comme une réfutation de la pratique, mais aussi comme reposant sur la pratique (Manen, 2007). En effet, la pratique phénoménologique suggère que la dynamique entre réflexion théorique et expérience vécue est une relation mutuelle extrêmement complexe et subtile : « A phenomenology of practice is challenged to free itself of calculative rationality [...] whereas theory "thinks" the world, practice "grasps" the world⁴ » (*ibid.*, p. 20).
- 9 Tissant ensemble l'épistémologie d'Husserl et l'ontologie d'Heidegger, Manen propose que l'écriture phénoménologique, telle que la définit et la pratique la tradition hollandaise de l'école d'Utrecht, est une avenue vers les mécanismes cognitifs et sensibles nécessaires pour élargir la pratique ou la fonder autrement que sur la théorie. Selon lui, le rassemblement de penseurs de l'école d'Utrecht (des psychologues, des pédagogues, des professeurs, des pédiatres, des sociologues, des criminologues, des

juristes, des psychiatres et d'autres médecins) a intégré la phénoménologie dans les langues de spécialité et les structures de leurs disciplines pour créer des évocations poétiques et résonantes ainsi que pour mieux explorer les « formes » de la réflexion phénoménologique : « [...] phenomenology formatively informs, reforms, transforms, performs and performs the relation between being and practice⁵ » (*ibid.*, p. 22).

- 10 La réduction et la pratique phénoménologique ressemblent aussi à la posture réflexive décrite par Pierre Bourdieu et Loïc Wacquant : « La réflexivité ne présuppose pas une réflexion du sujet sur le sujet [...] Elle requiert plutôt une exploration systématique des “catégories de pensées impensées qui délimitent le pensable et qui prédéterminent le pensé” » (1992, p. 27, citant Bourdieu, 1982, p. 10). Karine Rondeau décrit la réflexivité comme une « posture d'extériorité ou de mise à distance qui facilite la construction d'un objet, d'un savoir et la déconstruction du sens de l'action » et fait la comparaison avec une « toile de fond (qui) vise une prise de conscience progressive de la part de l'individu [...] afin que la réflexion devienne omniprésente, voire qu'elle s'impose au sein du vécu en tant que disposition interne, mais aussi en tant que contrepoids à la contrainte sociale » (2011, p. 56). La réflexivité et la phénoménologie libèrent des modes d'expérience en tant qu'expérience : le vécu nécessite une approche d'hypothèse, d'expérience et de résultats qui fait place aux suppositions, aux approximations, aux histoires et aux erreurs.
- 11 Posant la question au sujet de la façon dont les sens des mots et des phrases peuvent émerger des expériences corporelles et internes, l'écriture de soi, l'écriture impliquée et l'écriture sur et depuis l'expérience corporelle se basent également sur une approche de description phénoménologique très fouillée : « Je n'ai pas pensé cette phrase, elle s'est donnée dans mon corps » (Berger et Paillé, 2011, p. 71). La somatopsychopédagogie évoquée par ces écritures et dont Berger est experte cherche à comprendre le ou les rapports entre le corps et les créations des sens, une piste aussi suivie par Maxine Sheets-Johnstone avec son modèle « *thinking in movement* » (penser en mouvement), qui inverse le biais cognitif pour la pensée corporelle hors langage : « [...] thinking in movement is not the work of a symbol-making body mediating its way through the world by means of language [...] it is the work of an existentially resonant body [...] Such thinking is different not in degree but in kind from thinking in words⁶ » (2009, p. 47). Sheets-Johnstone (2018) préfère le concept de *mindful bodies* (corps conscients) à celui du *embodied mind* (esprit incarné), et cette inversion chiasmatique éclaire les habitudes de pensée qui se présentent dans le langage. Les formulations anglaises mettant en lumière le nom qui suit l'adjectif, l'expression « *embodied mind* » réitère la primordialité cartésienne du cognitif.
- 12 Une pratique phénoménologique conduit et reconduit à la cultivation de la posture réflexive corporelle, pratique et posture étant également nécessaires et préalables à cette *réduction*. Cela génère et permet ainsi le déploiement des modes d'écriture qui engendrent plus d'ampleur et qui évoquent plus de couleurs que l'écriture scientifique ou littéraire « pure ». Comment se lancer concrètement dans ces modes d'écriture ? Comment faire cette réduction, adopter ces postures réflexives, tout en maintenant un fil de compréhensibilité scientifique ? La philosophie, dans ce cas la philosophie de langage, s'offre comme pont et intermédiaire.

Performativité

Écrire c'est graver. [...] C'était faire des trous, pénétrer la surface, et c'est toujours le cas. Écrire c'est toujours faire des inscriptions. Il ne s'agit pas d'un geste constructif, mais d'un geste pénétrant. (Flusser, 1999, p. 17)

- 13 La performativité a eu une emprise forte sur le développement d'idées au sujet de l'écriture incarnée. Depuis que le philosophe du « langage ordinaire » (*ordinary language philosophy*) John L. Austin a proposé la notion des énonciations performatives — ces actes de discours pour lesquels « l'énonciation de la phrase est l'exécution d'une action » (Austin, 1970, p. 4) — et depuis la série de conférences de 1955 sur laquelle est basé le texte *Quand dire c'est faire* (Austin, 1994), les idées de la performativité qui ont suivi ont déclenché plusieurs courants et tournants théoriques. Selon Parker et Sedgwick, les questions soulevées par *How to Do Things With Words* « have resonated through the theoretical writings of the past three decades in a carnivalesque echolalia⁷ » (2013, p. 1). Dans son analyse de « la “performativité” dans tous ses états », Cotton remarque que « plusieurs idées, notions, conceptions — souvent divergentes — ont été proposées à ce sujet, dans plusieurs domaines et sous l'égide de plusieurs écoles, laissant à celui ou celle qui veut réfléchir et articuler ces concepts d'innombrables et d'incontournables questions » (2016, p. 3).
- 14 La performativité se trouve dans des paradigmes tels que le poststructuralisme de Jacques Derrida et de Judith Butler, le postmodernisme de Jean-François Lyotard, qui « tente de la comprendre comme un jeu où les joueurs sont impliqués dans un calcul complexe d'interactions » (Cotton, *ibid.*, p. 10), et de Pierre Bourdieu, qui veut « réinscrire la performativité dans une logique plus “rituelle” » (*ibid.*), ainsi que dans une liste de disciplines comme l'anthropologie, l'histoire de l'art, la linguistique, le théâtre, les sciences des religions, les études cinématographiques, la performance et même les sciences économiques (Chung, 2019). L'abondance de théories et de polémiques suscitées par la performativité se prête à un casse-tête de sens, dit Cotton, mais on peut supposer qu'Austin lui-même avait prévu les débats qu'attireraient ses théories. À plusieurs reprises, il a invité à la prudence méthodologique en ce qui a trait aux fondements de ses idées de la performativité et de leur provenance de la philosophie du langage ordinaire :

Étant donné la prédominance du slogan « langage ordinaire » et d'expressions comme philosophie « linguistique » ou « analytique », ou encore l'« analyse du langage », il faut insister tout particulièrement sur une chose pour éviter les malentendus. Quand nous examinons ce que nous dirions quand, encore une fois, nous ne regardons *pas seulement* les mots (ou les « significations », quelles qu'elles soient), mais également les réalités dont nous parlons avec les mots : nous nous servons de la conscience affinée que nous avons pour affiner notre perception, qui n'est toutefois pas l'arbitre ultime, des phénomènes. C'est pourquoi je pense qu'il vaudrait mieux utiliser, pour cette façon de philosopher, un nom moins trompeur que ceux mentionnés plus haut, par exemple, « phénoménologie linguistique », mais quel nom celui-ci ! (Austin, 1994, p. 144)
- 15 Si Austin interprète ou utilise le mot *phénoménologique* dans le sens que l'on suppose, soit celui de la phénoménologie husserlienne, un regard ou une posture phénoménologique est donc au cœur de la notion de la performativité. C'est là un présupposé non fondé, étant donné les doutes et les objections qu'Austin et ses

collègues expriment à plusieurs reprises dans d'autres conférences au sujet de la philosophie « française » et de la pensée du « continent ». Lors de son discours à la quatrième conférence de Royaumont (publié comme anthologie en 1962, *Cahiers de Royaumont : la philosophie analytique*), Gilbert Ryle accuse ainsi Husserl d'avoir été « ensorcelé » par l'idée platonicienne selon laquelle son chemin dans la philosophie de l'esprit devait le conduire « dans un abîme sans fond ». Il suggère qu'« Husserl a toujours écrit comme s'il n'avait jamais rencontré un savant ni entendu un bon mot » (1962, p. 67-68). Quand Merleau-Ponty demande ensuite si « nous ne sommes pas si éloignés que M. Ryle le disait » (*ibid.*, p. 96) et propose que ce rapprochement se trouve dans la pensée de Bertrand Russell et de Ludwig Wittgenstein, Ryle répond : « J'espère bien que non ! » (*ibid.*, p. 98)

- 16 Quel langage, le langage ordinaire de ces philosophes extraordinaires ! Mais aussi quel monde de connaissances : défini, connu et fixe. Et si faire de la philosophie analytique était bel et bien faire de la phénoménologie ? Ou si la posture phénoménologique se trouvait, parmi d'autres possibilités, dans les actes de discours et les énonciations performatives ? Dans plusieurs domaines où s'est répandue la philosophie d'Austin, cela est certainement déjà tenu pour acquis.
- 17 Le tournant performatif comme paradigme de recherche encourage la reconnaissance de différentes formes de production et d'expression de savoirs et situe l'écriture comme lieu d'incorporation. Le nouveau matérialisme (par exemple, de Karen Barad), les perspectives postcritiques et posthistoriques du nouveau réalisme ainsi que les approches utilisées par les recherches postqualitatives (par exemple, d'Elizabeth A. St. Pierre et Patti Lather) tiennent compte des enjeux épistémiques et ontologiques prédéterminés et limités par nous-mêmes en tant que penseurs, c'est-à-dire prédéterminés et limités par les mêmes théories et théoriciens qui visent un champ de savoirs plus étendu. Mais nous nous redirigeons souvent vers les pratiques connues et reconnues comme des cheminements universitaires traditionnels, des attentes de publications dans des revues traditionnelles et le développement récent, et prévisible, des critères d'évaluation de candidatures académiques qui reposent non seulement sur la contribution aux connaissances, mais aussi sur la société, généralement mesurée sous la forme d'engagements communautaires, sociaux ou associatifs.
- 18 C'est dans cette optique, cette « auralité » (Privat, 2019, p.1), qu'émerge la performativité phénoménologique, avec une méthodologie d'écriture postlinguistique et analphabétique d'écrire autrement. Autrement.

Méthodologie : analphabétisme et écriture postlinguistique

- 19 La théorie de variabilité linguistique de Sapir-Whorf (Whorf, 1969) est vue avec un immense scepticisme dans les disciplines linguistiques et philosophiques. La théorie en version modérée et généralement acceptée suggère que les catégories et les motifs linguistiques influencent et déterminent nos représentations mentales (Scholz, Pelletier, et Pullum, 2020), mais par ailleurs que ces influences et ces déterminations n'ont pas été prouvées par des recherches suffisamment « scientifiques ». Si nous souhaitons recourir à la philosophie plutôt que de nous fier à la scientificité des sciences humaines, nous pouvons nous inspirer de ce que dit Flusser:

Dans ma mémoire, il y a des mots de diverses langues. Ils ne sont pas équivalents. Chaque langue possède un climat et donc un univers propre [...] Bien sûr, je peux traduire et, dans ce sens, je les transcède à toutes. [...] Mais dans un autre sens, ce sont les langues qui me dominent, me programment, me transcendent, car elles me lancent, chacune, dans un univers qui leur est propre (1999, p. 22-23).

- 20 Cet antagonisme entre nos intuitions et nos résultats de recherches n'est certainement pas nouveau, mais le scepticisme au sujet des intuitions humaines empêche des modes de raisonnement irréflexifs de se révéler. Acceptons alors les recherches moins controversées et plus spécifiques au sujet de l'influence de l'orthographe sur les représentations phonologiques (Solier, 2019), de l'importance du corps, et des mains en particulier, dans les recherches sur la lecture et l'écriture (Mangen, 2016) et de l'effet de l'orthographe sur l'apprentissage, la compréhension et la mémoire (Roux *et al.*, 2012 ; Lam *et al.*, 2011).
- 21 La science travaille à représenter les complexités humaines qui nécessitent plus qu'une dimension d'étude. C'est là un aspect typique des recherches scientifiques sur les comportements humains. Par exemple, le geste d'écrire demande l'interaction de processus cognitifs et moteurs, mais « la notion d'interaction entre orthographe et motricité a été introduite très récemment dans la recherche sur la production de mots [...] mais la mise en évidence de l'interaction entre les deux types de processus lors de la production écrite indique qu'ils ne peuvent pas être étudiés séparément » (Kandel, 2018, p. 151).
- 22 De plus, l'acte d'écrire, ce geste que nous pratiquons comme étudiants professionnels depuis deux, trois et parfois quatre décennies, doit également être saisi comme acte épistémologique, car nous oublions souvent, avec notre orthographe de base en latin et de base alphabétique, les Autres de l'écriture. La plupart des recherches citées auparavant visent ces orthographies sans faire mention des effets cognitifs qui peuvent découler de l'orientation, de la forme et de la grammaire de notre écriture. Or, en examinant d'autres systèmes d'écriture (par exemple, l'alphabet arabe ou sémitique, les alphabets développés pour et parfois par les peuples autochtones de l'Amérique du Nord, dont les syllabaires autochtones canadiens et le syllabaire cherokee) de même que la seule orthographie moderne qui n'est pas alphabétique (l'écriture logographique chinoise), nous élargissons le terrain de nos connaissances, mais aussi les champs du possible de nos savoirs. Nos horizons imaginaires s'ouvrent lorsque nous prenons conscience des effets des changements orthographiques, soit la diversité des systèmes et des styles d'écriture, mais aussi les changements de main (de droite à gauche pour la plupart d'entre nous).
- 23 La majorité des recherches en écriture à la main (qui constituent la majorité des recherches en écriture qui s'intéressent aux liens entre la motricité et ses effets cognitifs) sont faites sur les alphabets « de l'Ouest ». Les différences sur le plan de la forme, de la grammaire et de l'orthographe que propose une écriture idéogrammatique sont, elles, souvent oubliées. Pourtant, il y a là un terrain d'études particulièrement intéressant, puisqu'écrire un caractère chinois ressemble au processus de production d'une image : « [...] it requires symmetry, equilibrium, and well-proportioned structures for the completion of even a single character⁸ » (Chang *et al.*, 2009, p. 889). De plus, l'écriture alphabétique est continue et souvent attachée, mais les caractères chinois nécessitent des détournements brusques et de fréquents soulèvements du stylo : « Writers must understand spatial organization to write characters legibly⁹ » (Lee *et al.*, 2016, p. 2). En attendant que les sciences rattrapent le

niveau de la phénoménologie en recherche sur l'écriture, on peut poser un regard réflexif sur les recherches scientifiques qui portent sur l'équilibre du corps humain pour créer une parallèle avec l'équilibre de l'écriture à la main et, ensuite, de notre posture phénoménologique (Paillard, 2016).

- 24 Quel lien tirer de cette posture à une posture phénoménologique ? L'idée que nous sommes toujours en train de nous ajuster, d'osciller, toujours « en processus de rétablissement permanent de l'équilibre » (*ibid.*, p. 1) pourrait par ailleurs indiquer que notre corps n'est jamais en permanence ni en équilibre. Cette possibilité alimente l'idée de la réflexivité telle que Rondeau la décrit : la « toile de fond » qui devient « omniprésente [...] en tant que disposition interne, mais aussi en tant que contrepoids à la contrainte sociale » (*op. cit.*, p. 56). L'équilibre physique, tout comme la réflexivité, est un travail constant — le seul aspect permanent d'une posture oscillatoire.

Expérience 1

QUAND DIRE C'EST DÉ-FAIRE

PROLOGUE

(voix MÈRE)

翔, 中文工課做完了嗎? 三姑姐快到¹⁰.

(Pendant que MÈRE parle, XIANG dessine et écrit sur le tableau blanc quadrillé. Elle le fixe, grimace et ses mains deviennent des poings.)

XIANG

Mes mots sont tous croches, ils sont laids, je hais ça !

(Elle écrit encore un autre caractère chinois ou deux, travaillant laborieusement, avant de déchirer la page, de la froisser et de jeter son crayon. Après un moment, elle prend le violon au mur. Et commence à jouer la troisième partita pour violon en mi majeur de Bach : Giga. Après la première section, elle arrête.)

XIANG, monologue

J'ai entendu dire que Bach est le musicien des mathématiciens, car sa musique est comme des équations : symétrique et parallèle.

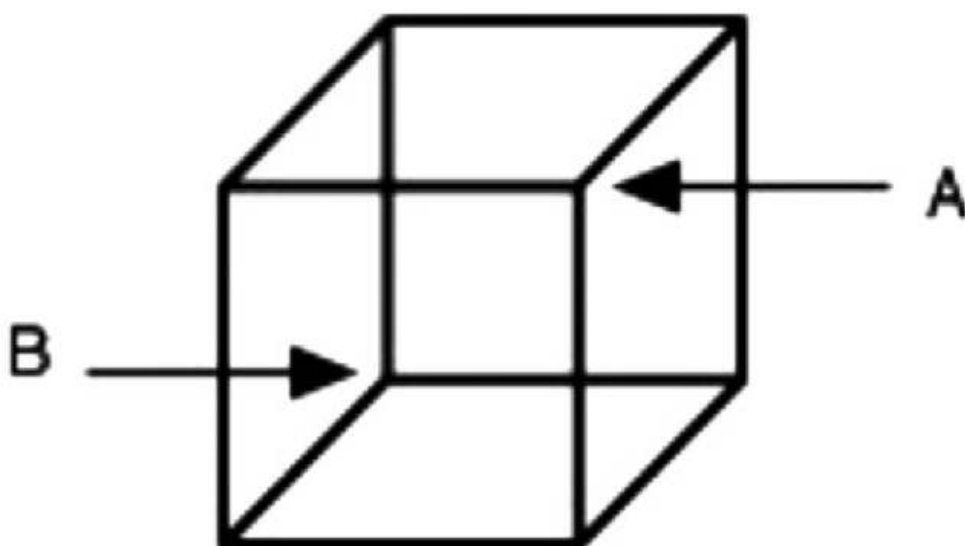
Tout ce que je sais, c'est que sa musique me permet de pleurer. Toujours les mêmes phrases, les mêmes cadences. C'est l'évolution des intervalles et le glissement de clés. On connaît, grâce aux études en musique classique et en composition, quels intervalles indiquent quelles émotions à l'oreille humaine, bon, l'oreille occidentale. C'est souvent de base religieuse, mais écoutez. C'est la même progression, transposée.

(Elle ferme ses yeux et joue la deuxième section. Les intervalles progressent. La musique est joyeuse, triomphante et triste en même temps.)

C'est de la magie.

- 25 Ce fragment de cette pièce de théâtre (Cheng, 2021) nous permet (nous demande) de vivre trois réalités simultanées : celle d'une communication présentée au 88^e Congrès de l'Acfas (2021), celle de l'enfant qui déteste faire ses devoirs en chinois et qui trouve un certain soulagement à pratiquer son violon et la réalité d'un mini-concert de musique classique. La multimodalité démontrée ici est évoquée de façon visuelle dans l'image du cube Necker, une image attribuée en 1832 au cristallographe suisse Louis-Albert Necker de Saussure.

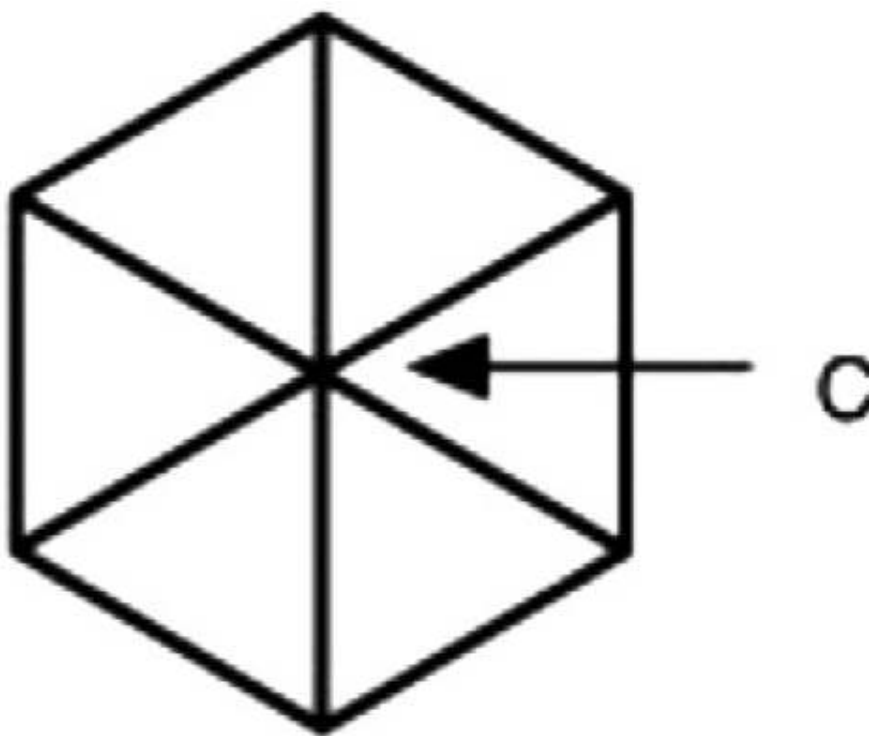
Figure 1. Cube Necker comme image multistable



Source : Seeley et Kozbelt (2008, p. 159).

- 26 Le cube est un dessin de perspective cavalière ambiguë qui peut être interprété de différentes manières simultanément (par exemple, un cube avec l'arête A en avant ou l'arête B en avant qui encourage la perception multistable pour la personne qui l'observe). On peut même aligner les sommets des arêtes A et B pour trouver une troisième perspective de l'image.

Figure 2. Cube Necker d'une autre perspective



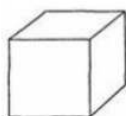
Source : Seeley et Kozbelt (2008, p. 159).

- 27 En tout, il y a plus de 40 perspectives possibles du cube et la perception multistable de cet objet encourage une pratique phénoménologique soutenue qui ouvre à de nouvelles possibilités de sensation : « [...] we may begin to develop the experience of any number of phenomena through a recognition of the taken-for-granted ways to attend to them, and therefore open up alternative possibilities¹¹ » (Van der Schyff, 2017, p. 115).
- 28 La musique offre, elle aussi, une dimension intégrale à cette pratique de figuration multistable et nous fournit plusieurs exemples d'une pluralité de perceptions qui comporte plusieurs totalités réelles (le mélange du singulier du premier concept et le pluriel du second est voulu) ; autrement dit, ce sont des réalités qui se contredisent sans trahir leurs vérités primordiales. Prenons pour exemple la polyphonie de la musique classique. La polyphonie peut nous servir de pratique novice pour la perception de réalités multistables, car la musique populaire et la musique classique débordent d'exemples d'harmonies, de contrepoints et de *bassi ostinati* faciles à reconnaître ou à répéter. Dans ces cas-ci — on peut prendre pour exemple, au besoin, la mélodie, l'harmonie et le contrepoint de la chanson *Here Comes the Sun* des Beatles —, les motifs non dominants sont inséparables de la mélodie elle-même, et toute personne ayant écouté une chanson ou un morceau absent de l'un de ces éléments d'harmonie, contrepoint ou *basso ostinato*, remarquera rapidement la différence. Qui plus est, toute personne ayant eu le privilège de fournir l'harmonie, le contrepoint ou le *basso ostinato* pour une telle chanson ou un tel morceau sera capable de produire cette harmonie, ce contrepoint ou ce *basso ostinato*, comme mélodie ou comme thème dominant sans avoir besoin de la mélodie ou du thème lui-même.

- 29 Dans ses *Recherches philosophiques* (*op. cit.*), Wittgenstein fait référence à une pratique similaire de figures multistables — pourrait-il s'agir de l'un de ses jeux ? Dans le chapitre XI, il l'explique en mots et en images.

Figure 3. Caisse ouverte de Wittgenstein

On pourrait imaginer qu'apparaisse, en plusieurs endroits d'un livre, d'un manuel par exemple, l'illustration suivante :



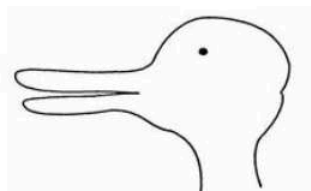
Dans le texte qui l'accompagne, il est chaque fois question d'une chose différente : un cube en verre, une caisse ouverte posée à l'envers, une structure en fil de fer ayant cette forme-là, ou trois planches formant un trièdre. Chaque fois, le texte interprète l'illustration.

Mais il nous est également possible de *voir* l'illustration une fois comme telle chose, une autre fois comme telle autre chose. — Nous l'interprétons donc, et nous la *voyons* comme nous l'*interprétons*.

Source : Wittgenstein (*op. cit.*, chapitre XI).

- 30 La similarité entre l'image que Wittgenstein choisit et le cube Necker est frappante et n'est pas un hasard. La prochaine image à laquelle Wittgenstein fait référence est une image bistable, que Wittgenstein nomme « la tête de canard-lapin ».

Figure 4. Tête canard-lapin



Et je dois faire la différence entre la “vision continue” d'un aspect et l’“apparition soudaine” d'un aspect.

Il se pourrait qu'on m'ait montré l'image sans que j'y aie jamais vu autre chose qu'un lapin.

Source : Wittgenstein (*op. cit.*, chapitre XI).

- 31 Les citations de Wittgenstein apparaissent ici comme des images qui nous rappellent l'entrelacement de texte et d'images. Bien que nous lisions les mots cités et observions les images qui accompagnent ces mots, le tout peut être réduit à ou reconduit vers d'autres interprétations, vers des images citées et des mots observés, par exemple. Si, comme l'affirme Wittgenstein, « nous voyons comme nous interprétons » (*ibid.*, p. 275.), alors poser un autre regard produit une autre interprétation et interpréter autrement change notre regard. Notre héritage, positiviste et postpositiviste, nous murmure des fables sur la réalité et la vérité, qu'elles soient fixes ou stables, ou qu'elles puissent être observées dans leur totalité, soit par les instruments de la perception corporelle (les sciences humaines), soit par les instruments techniques (les sciences pures). La

phénoménologie, la posture réflexive et les pensées de Wittgenstein suggèrent autre chose : nos expériences du vécu, loin d'être fixes et relatives, sont aussi variables que réglables selon notre pratique et notre « présence » (*being/dasein*)¹².

- 32 L'imagination se libère et la perspective aussi, devenant une capacité de voir les choses comme elles pourraient être autrement (Greene, 2007), et la réflexivité de cette pratique transforme nos structures corporelles et cognitives :

The ability to perceive oneself during the process of participation is an essential quality of the aesthetic experience; the observer finds himself in a strange, halfway position: he is involved, and he watches himself being involved [...]. This position [...] can only come about when existing codes are transcended or invalidated. The resultant restructuring of stored experiences makes the reader aware not only of the experience but also of the means whereby it develops¹³ (Iser, 1994, p. 134).

- 33 Une pratique phénoménologique ne cherche pas à se débarrasser de la vérité, dans ses considérations métaphysiques et physiques, mais vise un agrandissement des sens, de la perception, de la réalité et, enfin, de la vérité elle-même.

Expérience 2

88^e Congrès de l'Acfas

www.acfas.ca/node/59798

Communications libres

Section 302 – Création artistique et littéraire

Écrire autrement : Comment et pourquoi

(Décor : Ma chambre pour Acfas.

Caméra positionnée pour donner un angle aussi grand que possible, sans avoir besoin d'acheter un nouvel objectif grand-angle. Rideaux fermés, micro — acheter à la dernière minute au Best Buy, modèle décrit comme idéal pour les vloggeurs — attaché. Arrière-plan soigneusement cultivé depuis les quelques derniers mois, lorsque je me suis rendu compte qu'on ferait les choses de telle manière pendant longtemps. Affiche Métro Montréal bien visible, idem lumière néon marqué PLAY — fait à la main d'une trousse Dollarama. Quelques plantes dans le coin à côté du tapis de yoga. Dactylo et lutrin de fortune au milieu de la scène.

XIANG porte un costume soigneusement choisi pour respecter l'atmosphère d'une conférence universitaire, mais aussi pour permettre de se tourner à l'envers : une salopette et des souliers.)

XIANG, LU À VOIX HAUTE DEBOUT AU PUPITRE :

« Théoriquement, l'équilibre d'un corps humain est possible. Or, une position "physiologique" n'est jamais acquise durablement à cause des mouvements liquidiens et contractions musculaires cardiaques et respiratoires (les fonctions vitales). Ces activités physiologiques induisent des oscillations permanentes.

L'équilibration humaine est donc un processus de rétablissement permanent de l'équilibre. » Thierry Paillard, *Posture et équilibration humaines* (2016).

Je désire invoquer la santé et la complexité de notre système sensori-moteur comme métaphore pour la santé de l'état de nos connaissances, aussi complexe et précaire. Notre posture épistémologique doit être aussi délicatement équilibrée que notre posture physique. Les fonctions vitales de l'apprentissage et de l'acquisition des connaissances causent des mouvements liquidiens, des contractions et fléchissements qui induisent à leur tour des oscillations permanentes.

L'écriture multimodale, telle que je la ferai ici, déstabilise en même temps que d'introduire de nouvelles postures, facilitant une prise de conscience d'équilibre et renseignant sur les articulations de ce que nous tenons pour acquis, de façon volontaire ou non, consciente ou non.

QUAND DIRE C'EST DÉ-FAIRE

PROLOGUE

(voix MÈRE)

翔, 中文工課做完了嗎? 三姑姐快到!¹⁴

(Pendant que MÈRE parle, XIANG dessine et écrit sur le tableau blanc quadrillé. Elle le fixe, grimace et ses mains deviennent des poings.)

XIANG

Mes mots sont tous croches, ils sont laids, je hais ça !

(Elle écrit encore un autre caractère chinois ou deux, travaillant laborieusement, avant de déchirer la page, de la froisser et de jeter son crayon. Après un moment, elle prend le violon au mur. Et commence à jouer la troisième partita pour violon en mi majeur de Bach. DURÉE : UNE MINUTE. Après la première section, elle arrête.)

XIANG, monologue

J'ai entendu dire que Bach est le musicien des mathématiciens, car sa musique est comme des équations : symétrique et parallèle.

Tout ce que je sais, c'est que sa musique me permet de pleurer. Toujours les mêmes phrases, les mêmes cadences. C'est l'évolution des intervalles et le glissement de clés. On connaît, grâce aux études en musique classique et en composition, quels intervalles indiquent quelles émotions à l'oreille humaine, bon, l'oreille occidentale. C'est souvent de base religieuse, mais écoutez. C'est la même progression, transposée.

(Elle ferme ses yeux et joue la deuxième section. Les intervalles progressent. La musique est joyeuse, triomphante et triste en même temps. DURÉE : 90 SECONDES.)

C'est de la magie.

XIANG, RETOUR VERS LE PUPITRE ET INSTALLATION D'UNE DACTYLOGRAPHE
POUR ENSUITE LIRE ENCORE UNE FOIS À VOIX HAUTE EN TAPANT

« Théoriquement, l'équilibre d'un corps humain est possible. Or, une position "physiologique" n'est jamais acquise durablement à cause des mouvements liquidiens et contractions musculaires cardiaques et respiratoires (les fonctions vitales). Ces activités physiologiques induisent des oscillations permanentes. L'équilibration humaine est donc un processus de rétablissement permanent de l'équilibre. »

XIANG, TENTATIVE D'ÉQUILIBRE SUR LE TAPIS DE YOGA

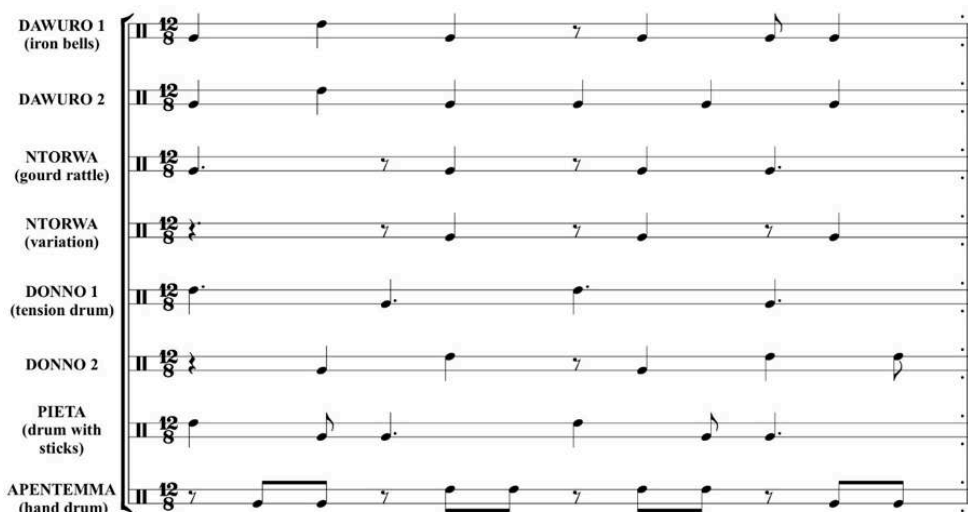
Merci.

(DURÉE : 7 MIN ET 2 S)

- 34 Dans le contexte du 88^e Congrès de l'Acfas, tenu en formule 100 % virtuelle pour la première fois en 2021, les circonstances de cette virtualité ont produit, sinon nécessité, de nouvelles possibilités de présentation et d'évaluation, comme pour plusieurs congrès et conférences qui ont eu lieu depuis le début de la pandémie de COVID-19. Participer à un congrès sans (pouvoir) se déplacer, présenter son diaporama en direct ou en version enregistrée et faire du réseautage strictement en mode virtuel ont créé des dialogues qui n'étaient encadrés ni par le temps ni par le lieu, élargissant les moments d'échanges tout en les limitant.
- 35 Le contexte pandémique nous a également donné la possibilité — qui a toujours été là, cela dit — de transformer et de varier nos présentations selon des modes performatifs, modes déjà connus des conférenciers de la section des études en performance du congrès de la National Communication Association (NCA), entre autres. Les colloques et les communications de cette dernière section présentent souvent des recherches sous forme de poésie, d'auto-ethnographie, de *mystory*, d'interprétation orale, etc., mais le congrès 2020 de la NCA comportait un changement majeur qui alimentait tout congrès, tout spectacle et toute réunion de façon générale : les spectateurs et les participants se présentaient par visioconférence seulement. Cette transformation a d'ailleurs suscité de vives émotions telles que les larmes de Tami Spry et de Craig Gingrich-Philbrook. Les contributions de Spry et de Gingrich-Philbrook n'ont pas été enregistrées et il reste à voir si leurs communications paraîtront en textes dans des anthologies ou des revues, comme les discours d'Austin (devenus *Quand dire c'est faire*, 1970), les échanges sur la philosophie analytique en 1958 à Royaumont (devenus les *Cahiers de Royaumont n° IV*, 1962) ou encore les textes présentés par Derrida, Ricœur et autres en 1971 lors de la XV^e Conférence du Congrès des sociétés de philosophie de langue française, qui avait pour thème la communication (devenus *La communication : actes du XV^e Congrès de l'Association des sociétés de philosophie de langue française*, 1973)¹⁵. Les larmes de Spry et de Gingrich-Philbrook étaient-elles des performances ? Ce serait une insulte de laisser entendre une telle interprétation. Mais leurs larmes étaient-elles performatives ? Ont-elles eu pour effet la manifestation et la réalisation concrètes de leurs autres gestes et de leurs mots, ajoutant alors des dimensions du réel et du vécu à ces réalités vécues ? C'est là l'enchevêtrement (*entanglement* ou, selon Pickering et Guzik [2008] et Jackson [2013], le *mangle*) des pratiques performatives : elles ne sont pas seulement des modalités de performance ; elles sont aussi des modalités du possible.

- 36 Les polyrythmies de la musique ouest-africaine, telles que les illustre la figure qui suit, montrent à quoi ressemblent des modalités divergentes et simultanées du possible. Ces rythmes compliqués et complexes demandent non seulement de garder en tête plusieurs rythmes contrastants, mais aussi de s'éloigner de deux principes de musique que la théorie de la musique (classique) tient pour acquis : l'idée des armures et des tonalités (*key* et *pitch*) et l'idée de la linéarité.

Figure 5. Polyrythmies de l'Afrique de l'Ouest



Source : Van der Schyff (2017, p. 121).

- 37 La polyrythmie refuse d'établir un rythme dominant ou, si elle le fait, c'est seulement de façon transitoire. Les rythmes sont en contraste, souvent en conflit (deux accents marqués dans le même temps que trois), mais ils sont tous des parties d'un morceau cohésif. Ce contraste de rythme s'applique également à la musique classique, mais la musique classique (occidentale) a tendance à établir un rythme dominant (ou à provenir de celui-ci) et à le poursuivre. De plus, bien que l'image présente un exemple de ces polyrythmies de manière bidimensionnelle et linéaire, les modes de transmission de la plupart de ces rythmes résistent à la codification traditionnelle de la musique classique et la dépassent. Une fois ces concepts traditionnels détachés, mais non supprimés, de nos notions de la musique, nous pouvons imaginer deux hypothèses : que les expressions de musique soient, parmi d'autres permutations, des actes de langage (*utterance*, énonciation) qui exercent des influences directes sur le monde dans lequel ces actes circulent ; et que toute expression, de musique et d'autre énonciation, linguistique ou non, peut être un geste performatif. Il en sera question dans la prochaine section : « For us to claim that music (or language) can express anything at all is already for us to catch music in the act of "doing things," to repeat one last time Austin's turn of phrase¹⁶ » (Chung, *op. cit.*, p. 105).

Le postalphabétisme non linguistique : performance et entracte

- 38 La performativité n'est pas seulement une modalité de performance, elle est aussi une modalité du possible : « [...] performances are not performative simply because they

involve performers who perform pieces on performance stages — they are performative because they perform actions, because they do things to us¹⁷ » (*ibid.*, p. 11). Cette définition, volontairement répétitive, nomme les multiples éléments de la performativité dans la variété de ces instanciations théoriques et y ajoute des dimensions transitives et transitoires. Pour Chung, qui trouve dans la musique des qualités performatives, ces actes de discours performatifs le sont en vue de leurs effets : « [...] language not only represents or discloses the world, but it also has a (per)formative effect in creating, destroying, transforming, or maintaining aspects of reality¹⁸ » (*ibid.*, p. 46). Autrement dit, le langage et les signes peuvent être mobilisés « to apply pressure to the world¹⁹ » (*ibid.*, p. 66). Chung fait le lien entre cette pression et l'expression :

[...] from the Latin « expressio : » literally, a pressing out, a projection from inner content to outer form [...]. For us to claim that music (or language) can express anything at all is already for us to catch music in the act of « doing things, » to repeat one last time Austin's turn of phrase²⁰ (*ibid.*, p. 105).

- 39 Dans son analyse du geste d'écriture, Flusser arrive à la même conclusion, soit que l'acte de s'exprimer est également essentiel et superflu pour la communication :

Exprimer est un terme relatif. Il signifie : « presser contre » [...]. Mais « exprimer » signifie aussi : « presser dedans ». Cette signification est moins évidente dans le geste d'écrire. Mais l'introspection permet de dire que celui qui écrit presse une virtualité cachée en lui à travers de nombreuses couches résistantes (1999, p. 21).

- 40 Exprimer et s'exprimer sont des gestes descriptifs et transitifs simultanés, tout comme écrire, c'est inscrire nos mots et nos sens, c'est répéter l'acte de graver, de pénétrer une surface. Le geste d'écrire est une navigation de dialectique entre « ce que les mots disent et ce que je veux écrire » (*ibid.*, p. 23), et les mots ayant des vibrations, des vies, des rythmes, des harmonies et des mélodies propres à eux, il faut d'abord les écouter pour ensuite en révéler la beauté musicale.
- 41 Flusser estime que l'écriture sert depuis longtemps de manifestation à « la “pensée officielle” de l'Occident », que « l'histoire commence strictement avec l'apparition du geste d'écrire et que l'Occident est devenu la société qui pense par écrit » (*ibid.*, p. 25). Tout cela serait toutefois en train de changer, écrit-il, alors qu'il souligne l'importance croissante d'une présence cybernétique « dont la structure n'est pas celle du geste écrit », mais plutôt des « codes techno-imaginaires », voire « analphabètes » (*ibid.*). Il propose une pensée postlinéaire et postmoderne de la « techno-image » pour assurer l'évolution de la science et de la technologie vers d'autres modes de discours — plus sophistiqués ? La « techno-image » sort du langage et de la représentation en introduisant la communication hors de l'alphabet : « La science et la technique n'y sont pensables qu'en langue anglaise et dans notre système de quantification. Or voici que le code alphanumérique est en voie d'abandon au profit des codes numériques ou “digitaux” des ordinateurs » (2002, p. 22).
- 42 La méthodologie transversale de l'écriture analphabétique et postlinguistique a pour but de déstabiliser et de dépayser tant le lectorat que l'auteur, mais cela sans perdre le fil de l'argumentation et du raisonnement. Elle vise aussi à trouver des modalités de communication qui retiennent ce fil à travers plusieurs traductions, entre langues et entre manières de s'exprimer, que ce soit de façon verbale, non verbale, musicale, corporelle ou psychomotrice, permettant une communication de connaissances, d'idées, de sons ou d'images, avec des niveaux d'accessibilité variables. Cela dit, une communication dans un tel registre peut se démontrer trop ouverte, lâche ou informe.

- 43 Le geste d'écrire, selon Flusser, est un geste « pauvre, primitif, peu efficace et coûteux » et l'alphabet, un code « limité en répertoire et en structure pour servir aux propos d'une pensée évoluée » :
- Il est devenu évident que les problèmes qui se dressent devant nous exigent qu'on pense à l'aide de codes et de gestes beaucoup plus raffinés, exacts et riches [...]. [I]l faut penser en vidéo, en programmes et modèles analogiques, en codes multidimensionnels (2002, p. 25).
- 44 Flusser propose ainsi d'éliminer ou de réduire l'enseignement de l'écriture aux écoles primaires, au profit de l'enseignement d'autres modes de codification. Par exemple, poser un regard performatif et analphabétique sur l'écriture nous permet d'accepter ses arguments sans abandonner les possibilités du geste : la performativité et l'analphabétisme encadrent des modes d'expression, de recherche et de savoir qui résistent à la clôture hâtive de nos discussions, en virtuel et en personne, vécues ou imaginées. Dans ces modes, nous mettons en œuvre des capacités sous-développées telles que le maintien précaire de l'équilibre corporel et épistémologique ou la graphologie comme dessin calligraphique et musical. Les demandes qu'imposent ces nouveaux savoirs sur nos muscles cognitifs et corporels et sur le cheminement neuronal des commandes du cerveau aux fléchisseurs et aux extenseurs de nos mains et de nos pieds (pour écrire avec la main gauche plutôt qu'avec la main droite, pour maintenir un équilibre stable parmi des oscillations permanentes, par exemple) « restructurent » non seulement notre réflexivité et notre posture, mais aussi la force de nos gestes, qui ne sont plus sujets aux prises d'un positivisme trop serré et d'une sémiologie alphabétique limitée.
- 45 Dans des textes comme « Pourquoi, au fond, les machines à écrire font-elles du bruit ? » (2002) et « Le geste d'écrire » (1999), Flusser propose que les machines à écrire nous remémorent plus authentiquement nos expressions que le stylo, car les machines à écrire frappent (ou frappaient) la surface avec des marteaux, comme un piano, transmettant ainsi l'écriture et l'inscription en même temps. Le fait de presser les touches de la machine nous pousse à faire des choix réfléchis en fonction de « certains critères orthographiques, grammaticaux, sémantiques, informatiques, communicationnels, etc. » (Flusser, 1999, p. 21), qui sont les « manifestations » nécessaires pour *faire* de l'écriture. Bien que la surface d'un écran ne soit pas touchée par des marteaux physiques et sémiotiques, les claviers de ces machines à écrire se sont malgré tout transposés aux ordinateurs, et ce sont à ces machines, à ces dactylographes et ensuite à ces ordinateurs, que Flusser attribue la production de techno-images. Ces images sont les formes médiatiques du « futur », sont produites par des instruments techniques et ne « représentent » pas des phénomènes dans le monde ; elles créent plutôt de nouveaux modèles et concepts : « [...] they are not signs representing a given object. Rather, they enable the "projection" of entirely new models and concepts—they thus "reverse the vectors of meaning"²¹ » (Irrgang, 2020, p. 4).
- 46 Les possibilités d'écrire de façon phénoménologique, calligraphique, artistique, dactylographique, numérique, sans tomber dans le cliché ou la banalité, renvoient à une vision de l'écriture où notre monde est un canevas, où notre corps et notre vie sont des outils d'expression. À chaque moment, nous sommes déjà et toujours en train d'écrire, d'exécuter des actions en même temps que de les énoncer — car énoncer et exécuter sont déjà et toujours le même geste —, et ces gestes exécutés et ces actes énoncés sont aussi importants qu'ils sont superflus.

- 47 Toril Moi, en décrivant la querelle entre John Searle et Jacques Derrida sur la performativité, note que celle-ci était remarquable tant pour le caractère aigre de la discussion que pour son aspect de déjà-vu. La « révolution » du langage qu’Austin et Searle pensaient effectuer n’était pour Derrida rien de plus et rien de moins qu’une version du statu quo, car les trois philosophes se posaient les mêmes questions au sujet de nos pratiques de langage : « [...] presence, writing, voice, word, sign, language, context, intention, force, communication, concept, performance, signature²² » (Moi, 2017, p. 11). Moi résume : « The closer the overlap in interests, the more likely it is that the differences will be difficult to gauge, and easy to either exaggerate or overlook²³ » (*ibid.*, p. 11). Heureusement, des impasses marécageuses comme celles-ci deviennent moins difficiles à franchir et même à vaincre avec la philosophie du langage ordinaire que propose la performativité, une philosophie qui pose un autre regard et une autre interprétation sur la nécessité de la représentation linguistique.
- 48 Selon Moi,
 once ordinary language philosophy has finished its analysis, we no longer have any reason to construct an elaborate theory of how to avoid or get past representation. In other words: When representation loses its status as the definition of « language as such, » it no longer seems urgent to elaborate complex theories to find a way around it, and the theory formation itself loses its allure²⁴ (*ibid.*, p. 14).
- 49 Ou, selon Wittgenstein :
 Les aspects des choses les plus importantes pour nous sont cachés du fait de leur simplicité et de leur banalité. (On peut ne pas remarquer quelque chose — parce qu’on l’a toujours sous les yeux.) Les véritables fondements de sa recherche ne frappent pas du tout l’attention d’un homme (*op. cit.*, p. 129).
 Nos jeux de langages clairs et simples ne sont pas des études préparatoires pour une réglementation future du langage [...] Les jeux de langage se présentent plutôt comme des *objets de comparaison*, qui doivent éclairer, au moyen de ressemblances et de dissemblances, les conditions qui sont celles de notre langage (*ibid.*, p. 130).
- 50 La phénoménologie, l’écriture impliquée et la réflexivité élaborées dans cette proposition ont également tenté de suggérer des telles comparaisons dans des domaines moins raréfiés ou plus quotidiens, comme notre mobilité physique, nos perceptions visuelles et auditives, nos habitudes et même notre enfance. L’écriture postlinguistique et une posture analphabétique nous permettent de nous amuser, non seulement dans nos recherches, mais aussi dans l’avancement et le mouvement (postlinéaire) des savoirs scientifiques, et même empiristes. En créant des projections du réel et du possible avec des techno-images à la Flusser et en se sensibilisant à la nature tissée de nos interprétations et de nos textes à la Wittgenstein, on peut apprendre des jeux de langage leurs leçons postlinguistiques : on sort du langage en y embarquant, on traverse en y accédant.

BIBLIOGRAPHIE

AUSTIN John L. (1970), *Quand dire c'est faire*, traduit du français par Gilles LANE, Paris, Éditions du Seuil.

AUSTIN John L. (1994), *Écrits philosophiques*, Paris, Éditions du Seuil.

BARAD Karen (2003), « Posthumanist performativity: Toward an understanding of how matter comes to matter », *Signs*, (28) 801-831.

BERGER Ève et Pierre PAILLÉ (2011), « Écriture impliquée, écriture du Sensible, écriture analytique : de l'implication à l'ex-plication », *Recherches Qualitatives*, 11(Hors-série) 68-90.

BORG DORFF Henk (2012), *The conflict of the faculties: Perspectives on artistic research and academia*. Thèse de doctorat sous la direction de Kitty ZIJLMANS et Frans C. DE RUITER, Leiden, Leiden University, p. 112-120. <https://openaccess.leidenuniv.nl/handle/1887/18704> consulté le 11 avril 2021

BOURDIEU Pierre et Loïc WACQUANT (1992), *Réponses : pour une anthropologie réflexive*, Paris, Éditions du Seuil.

CAHIERS DE ROYAUMONT : *la philosophie analytique* (1962), introduction de Jean WAHL, Paris, Éditions de Minuit.

CATALA Amandine (2019), « Multicultural literacy, epistemic injustice, and white ignorance », *Feminist Philosophy Quarterly*, 5(2) : Article 4.

CHANG, Shao-Hsia, Nan-Ying YU et Jing-Jiun SHIE (2009), « The preliminary development of computer-assisted assessment of Chinese handwriting performance », *Perceptual and Motor Skills*, 108(3) 887-904.

CHENG, Xiang Victoria (2021), « Écrire autrement : comment et pourquoi », 88e Congrès international ACFAS. <https://www.acfas.ca/node/59798> consulté le 7 février 2022.

CHUNG, Andrew Jay (2019), *Music as Performative Utterance: Towards a Unified Theory of Musical Meaning with Applications in 21st-Century Works and Social Life*, New Haven, Yale University.

COTTON Nicholas (2016), « Du performatif à la performance : la "performativité" dans tous ses états », *Sens public*, mis en ligne octobre 2016. <http://www.sens-public.org/article1216.html> consulté le 17 mai 2021.

DEPRAZ Natalie (2012), *Comprendre la phénoménologie : une pratique concrète*, Paris, Armand Colin.

DERRIDA Jacques (1988), *Limited Inc*, Evanston, Northwestern University Press.

DUPEYRON Jean-François (2013), « Phénoménologie de l'expérience vive », *Recherches Qualitatives*, 19(Hors-série) 36-54.

FLUSSER Vilem (1999), *Les gestes*, Luisant, Éditions Hors Commerce – D'ARTS.

FLUSSER Vilem (2002), *Petite philosophie du design*, Belfort, Circé.

FRICKER Miranda (2007), *Epistemic Injustice: Power and the Ethics of Knowing*, Oxford, Oxford University Press.

GREENE Maxine (1995), *Releasing the Imagination: Essays on Education, the Arts, and Social Change*, Hoboken (NJ) Jossey-Bass Publishers.

- GREENE, Maxine (2007), *Imagination and the Healing Arts*, https://maxinegreene.org/uploads/library/imagination_ha.pdf consulté le 17 mai 2021.
- IRRGANG Daniel (2020), « Reversing the vectors of meaning. The diagrammatic language of Vilém Flusser », *Flusser Studies*, (30), p. 1-23.
- ISER Wolfgang (1994), *The Act of Reading: A Theory of Aesthetic Response*, Baltimore, John Hopkins University Press.
- JACKSON Alecia Youngblood (2013), « Posthumanist data analysis of mangling practices », *International Journal of Qualitative Studies in Education*, 26(6) 741-748.
- KANDEL Sonia (2018), « Apprendre à écrire des mots », dans Bernard LÉTÉ, Catherine THEVENOT et Ludovic FERRAND (dir.), *Psychologie cognitive des apprentissages scolaires*, Malakoff, Dunod, p. 145-154.
- LA COMMUNICATION (1973), Actes du XV^e congrès de l'Association des Sociétés de Philosophie de Langue Française, Vol. 1, Éditions Montmorency.
- LAM Sutie S.T., Ricky K. C. AU, Howard W. H. LEUNG et Cecilia W. P. LI-TSANG (2011), « Chinese handwriting performance of primary school children with dyslexia », *Research in Developmental Disabilities*, 32(5), p. 1745-1756.
- LATHER Patti (2013), « Methodology-21: What do we do in the afterward? », *International Journal of Qualitative Studies in Education*, 26(6) 634-645.
- LATHER Patti et Elizabeth Adams ST. PIERRE (2013), « Post-qualitative research », *International Journal of Qualitative Studies in Education*, 26(6), p. 629-633.
- LEE Tzu-I, Tsu-Hsin HOWE, Hao-Ling CHEN et Tien-Ni WANG (2016), « Predicting handwriting legibility in Taiwanese elementary school children », *American Journal of Occupational Therapy*, 70(6) 1-9.
- MACLURE Maggie (2013), « Researching without representation? Language and materiality in post-qualitative methodology », *International Journal of Qualitative Studies in Education*, 26(6) 658-667.
- MADISON D. Soyini (1999), « Performing theory/embodied writing », *Text and Performance Quarterly*, 19(2) 107-124.
- MANEN Max van. (2007), « Phenomenology of Practice », *Phenomenology & Practice*, 1(1) 11-30.
- MANGEN Anne (2016), « What hands may tell us about reading and writing », *Educational Theory*, 66(4) 457-477.
- MANNING Erin et Brian MASSUMI (2014), *Thought in the Act: Passages in the Ecology of Experience*, Minneapolis (MN), University of Minnesota Press.
- MOI Toril (2017), *Revolution of the Ordinary: Literary Studies After Wittgenstein, Austin, and Cavell*, Chicago, The University of Chicago Press.
- PAILLARD Thierry (2016), *Posture et équilibration humaines*, Louvain-la-Neuve, De Boeck supérieur.
- PARKER Andrew et Eve Kosofsky SEDGWICK (2013), *Performativity and Performance*, New York, Routledge.
- PICKERING Andrew et Keith GUZIK (dir.) (2008), *The Mangle in Practice: Science, Society, and Becoming*, Durham (NC), Duke University Press.
- PRIVAT Jean-Marie (2019), « Oralité/auralité », *Pratiques*, (183-184) 1.

RONDEAU Karine (2011), « L'autoethnographie : une quête de sens réflexive et conscientisée au cœur de la construction identitaire », *Recherches Qualitatives*, 30(2) 48-70.

ROUX Sébastien, Thomas MCKEEFF, Geraldine GROSJACQUES, Olivia AFONSO et Sonia KANDEL (2013), « The interaction between central and peripheral processes in handwriting production », *Cognition*, 127(2) 235-241.

SCHOLZ Barbara, Francis PELLETIER et Geoffrey PULLUM (2020), « Philosophy of linguistics », dans Edward ZALTA (dir.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Metaphysics Research Lab, Stanford University. <https://plato.stanford.edu/archives/sum2020/entries/linguistics/> consulté le 17 mai 2021.

SEARLE John (2012), *Speech Acts: An Essay in the Philosophy of Language*, Cambridge, Cambridge University Press

SEELEY William et Aaron KOZBELT (2008), « Art, artists, and perception: A model for premotor contributions to perceptual analysis and form recognition », *Philosophical Psychology*, 21(2) 149-171.

SHEETS-JOHNSTONE Maxine (2009), *The Corporeal Turn: An Interdisciplinary Reader*, Exeter, Imprint Academic.

SHEETS-JOHNSTONE Maxine (2018), « Why kinesthesia, tactility and affectivity matter: critical and constructive perspectives », *Body & Society*, 24(4) 3-31.

SOLIER Clara (2019), L'interface oral-écrit dans l'apprentissage d'une langue étrangère. Influence de l'input orthographique sur les représentations phonologiques : le cas des apprenants marocains. Thèse de doctorat en linguistique sous la direction de Michel BILLIERES et Christiane SOUM-FAVARO, Toulouse, Université Toulouse le Mirail - Toulouse II.

ST. PIERRE Elizabeth A. (2013), « The posts continue: Becoming », *International Journal of Qualitative Studies in Education*, 26(6), p. 646-657.

ST. PIERRE Elizabeth A. (2014), « A brief and personal history of post qualitative research: Toward "post inquiry" », *Journal of Curriculum Theorizing*, 30(2), p. 2-19.

ST. PIERRE Elizabeth A. (2018), « Writing post qualitative inquiry », *Qualitative Inquiry*, 24(9), p. 603-608.

VAN DER SCHYFF Dylan (2017), *Concepts for an Enactive Music Pedagogy: Essays on Phenomenology, Embodied Cognition, and Music Education*. Thèse de doctorat en Music Education sous la direction de Susan O'NEILL, Vancouver, Université Simon Fraser.

WHORF Benjamin Lee (1969), *Linguistique et anthropologie*, Paris, Denoël Gonthier.

WITTGENSTEIN Ludwig (2014), *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard.

NOTES

1. Les systèmes expérimentaux sont des « machines à bâtir l'avenir » (traduction d'Anglocom).
2. Les systèmes expérimentaux doivent être suffisamment ouverts pour laisser apparaître ces éléments indistincts et offrir assez d'espace pour faire émerger ce que nous ne savons pas encore. Cette ouverture et cet espace au non-savoir ou à ce qui n'est pas encore su ne peuvent pas être imposés au moyen de procédures méthodologiques strictes [...] l'heureux hasard, l'intuition et l'improvisation sont au moins aussi importants dans la pratique en laboratoire que les tentatives

faites pour stabiliser les conditions techniques dans lesquelles se déroulent les expériences (traduction d'Anglocom).

3. La recherche artistique tout comme la recherche scientifique s'intéressent au réel tout en transformant cette réalité en ce qu'elle pourrait devenir (traduction d'Anglocom).

4. La pratique phénoménologique est mise au défi de se libérer de la rationalité calculatoire [...] alors que la théorie « pense » le monde, la pratique « saisit » le monde (traduction d'Anglocom).

5. de manière formative, la phénoménologie informe, réforme, transforme, interprète et préforme la relation entre l'être et la pratique (traduction d'Anglocom).

6. la pensée en mouvement n'est pas l'œuvre d'un corps créateur de symboles se frayant un chemin à travers le monde au moyen du langage [...] c'est l'œuvre d'un corps qui résonne existentiellement [...] Une telle pensée est différente non pas en degré, mais en nature de la pensée verbale (traduction d'Anglocom).

7. ont résonné à travers les écrits théoriques des trois dernières décennies dans une écholalie carnavalesque (traduction d'Anglocom).

8. il faut une symétrie, un équilibre et des structures bien proportionnées pour obtenir ne serait-ce qu'un seul personnage (traduction d'Anglocom).

9. Les rédacteurs doivent comprendre l'organisation spatiale pour pouvoir écrire des caractères lisibles (traduction d'Anglocom).

10. Xiang, as-tu terminé tes devoirs de chinois ? Ta troisième tante arrive bientôt (traduction de l'auteure).

11. on peut commencer à faire l'expérience d'un certain nombre de phénomènes en reconnaissant les façons d'y faire face que l'on tient pour acquises, et ainsi s'ouvrir à d'autres possibilités (traduction d'Anglocom).

12. Au sujet des liens sous-jacents, voir Moi (2017) et Ware (2015).

13. La capacité à se percevoir au cours du processus de participation est une qualité essentielle de l'expérience esthétique ; l'observateur se trouve dans une position étrange, à mi-chemin : il est impliqué et il se regarde être impliqué [...]. Cette position [...] ne peut advenir que lorsque les codes existants sont transcendés ou invalidés. La restructuration des expériences stockées qui en résulte rend le lecteur conscient non seulement de l'expérience, mais aussi des moyens par lesquels elle prend forme (traduction Anglocom).

14. Xiang, as-tu terminé tes devoirs de chinois ? Ta troisième tante arrive bientôt (traduction de l'auteure).

15. Le texte de Derrida, « Signature événement contexte », a lancé un débat bien connu entre Derrida et John Searle, débat qui s'est aigri dans les années suivantes et a culminé avec le refus de Searle de laisser Derrida publier sa partie de cet échange (« Reiterating the differences: A reply to Derrida » dans *Limited, Inc* [1988]).

16. Prétendre que la musique (ou le langage) peut absolument tout exprimer, c'est déjà prendre la musique en plein acte de « faire » ; c'est répéter une dernière fois la tournure de phrase d'Austin (traduction d'Anglocom).

17. les prestations ne sont pas simplement performatives parce qu'elles impliquent des artistes qui interprètent des pièces sur une scène : elles sont performatives parce qu'elles exécutent une action, parce qu'elles agissent sur nous (traduction d'Anglocom).

18. non seulement le langage représente ou révèle le monde, mais il a aussi un effet (per)formatif dans la mesure où il crée, détruit, transforme ou préserve des aspects de la réalité (traduction d'Anglocom).

19. pour faire pression sur le monde (traduction d'Anglocom).

20. du latin « expressio » : littéralement, l'action de faire sortir en pressant, une projection du contenu intérieur vers la forme extérieure [...]. Prétendre que la musique (ou le langage) peut absolument tout exprimer, c'est déjà prendre la musique en plein acte de « faire » ; c'est répéter une dernière fois la tournure de phrase d'Austin (traduction d'Anglocom).

21. ce ne sont pas des signes représentant un objet donné. Elles permettent plutôt la « projection » de modèles et de concepts entièrement nouveaux, inversant ainsi les vecteurs de sens (traduction d'Anglocom).

22. présence, écriture, voix, parole, signe, langage, contexte, intention, force, communication, concept, prestation, signature (traduction d'Anglocom).

23. Plus les intérêts se chevauchent, plus il est probable que les différences seront difficiles à évaluer et faciles à exagérer ou à négliger (traduction d'Anglocom).

24. une fois que la philosophie du langage ordinaire a terminé son analyse, plus aucune raison ne subsiste de bâtir une théorie élaborée sur la manière d'éviter ou de dépasser la représentation. Autrement dit, Lorsque la représentation perd son statut de définition du « langage en tant que tel », il ne semble plus urgent d'élaborer des théories complexes pour trouver une façon de la contourner, et la formation théorique elle-même perd de son attrait (traduction d'Anglocom).

RÉSUMÉS

Dans ses expressions traditionnelles, la recherche vise des « objets » bien définis plutôt que des « choses » à caractères non déterminés, une différence qui maintient et élabore les connotations de la recherche liées aux domaines de tout ce qui est scientifique et épistémique, mais non à tout ce qui est artistique ou des arts. L'auteure présente en premier temps les contours de la phénoménologie et de l'écriture, en deuxième temps une analyse de la performativité, ses origines en philosophie de langage ordinaire dans la tradition de la philosophie anglaise/britannique et son influence sur nos idées au sujet de l'écriture incarnée et en troisième temps des possibilités d'écriture « post- », y inclus des gestes d'écriture provenant d'autres modes (performativité post-linguistique) et d'autres langues (l'écriture analphabétique).

Research has traditionally been conducted for clearly defined “purposes” rather than undetermined “things.” This discrepancy keeps research’s connotational field tied to scientific and epistemic fields but not to artistic or arts-related fields. The author starts with an outline of phenomenology and writing, followed by an analysis of performativity, its origins in ordinary language philosophy in the British tradition, and its influence on our ideas about embodied writing. Last, she presents prospects for “post-” writing, including types of writing based on other modes (post-linguistic performativity) and other languages (analphabetic writing).

La investigación, en sus manifestaciones tradicionales, busca “objetos” bien definidos en vez de “situaciones” no determinadas, diferencia que mantiene y elabora connotaciones de la investigación relacionadas a todo lo que es científico y epistémico, pero no a lo vinculado con lo artístico o las artes. La autora del artículo presenta en primer lugar, los límites de la fenomenología y la escritura y en segundo lugar, un análisis de la performatividad, sus orígenes en filosofía del lenguaje común en la tradición inglesa /británica y su influencia en nuestras ideas con respecto a la escritura plasmada y en tercer lugar, las posibilidades de escritura “post”, e incluso actos de escritura provenientes de otras modalidades (performatividad poslingüística) y otras lenguas (escritura sin alfabeto).

INDEX

Palabras claves : fenomenología, escritura, performatividad, performatividad poslingüística, escritura sin alfabeto

Keywords : phenomenology, writing, performativity, post-linguistic performativity, alphabetic writing

Mots-clés : phénoménologie, écriture, performativité, performativité post-linguistique, écriture alphabétique

AUTEUR

VICTORIA CHENG

Victoria Cheng est doctorante en communication, Université du Québec à Montréal. Courriel : victoriacheng@protonmail.com. L'auteure remercie ses codirecteurs, Louis-Claude Paquin et Claude-Yves Charron, qui tous deux l'ont aidée à demeurer à l'intérieur du bateau doctoral, et à Flore Tanguay-Hébert pour la relecture de texte toujours hors pair.

Textes performances

Affecter, réenvisager, transmettre

Jean-Luc Moriceau, Ângela Cristina Salgueiro Marques et Sônia Caldas Pessoa

- 1 Écrire la recherche est peut-être l'un des travaux les plus difficiles quand on est en recherche : trouver les mots justes pour restituer l'expérience du terrain, chercher une voix pour en parler, la faire glisser entre d'autres voix, visages et expériences. Souvent, les auteurs composent avec les normes et les contraintes pour inscrire leur manière, avoir une voix. Pourtant, il est aussi certains textes de recherche qui s'en écartent franchement et tentent l'aventure de communiquer autrement. Nous voudrions ici explorer l'une de ces aventures qui passent par des textes performances ou, comme les nomme Linstead (2018), des textes performances affectifs et critiques (*critically affective performance texts*). Les textes performances tentent d'accueillir tous les acteurs, de nous faire éprouver leur condition et leur expérience, de nous emmener dans la force des rencontres, dans le vif du terrain étudié, des destins qui se jouent, dans leur oppressante incertitude ou leurs éclats de puissance (Moriceau, 2018 ; Moriceau et Paes, 2019).
- 2 Nous, chercheurs, écrivons de tels textes parce que quelque chose d'étrange, d'étranger à notre savoir ou à nos machines à expliquer, nous a été communiqué. L'événement, la rencontre, la parole nous affectent, et nous cherchons à en témoigner, à le transmettre, à le réfléchir. L'écriture est alors recherche, elle part à la recherche d'un mode d'écriture pour maintenir vive la puissance d'affecter de l'expérience, pour que la rencontre avec des visages, des circonstances, des voix différents puisse apparaître et qu'une condition soit rendue visible avec une certaine fidélité. Elle recherche un mode d'adresse, des effets de réel, des effets de présence, confie des impressions sensorielles et affectives, pour que ce qui est transmis ne soit pas seulement des concepts, mais le tout de l'expérience. L'écriture vise à faire revivre des affects et percepts, des atmosphères et résonances, événements, sensations et réflexions, et que ce tout soit transmis au lecteur.
- 3 Reproduire créativement le tout d'une expérience et tenter ce faisant d'induire une transformation, c'est le propre de la performance. Certes, le mot *performance* a de nombreux sens qui se concurrencent et se contestent (Madison et Hamera, 2006), et

c'est peut-être ce qui peut conférer aux textes performances de larges possibilités et une grande puissance. Déjà, Austin (1990) nous avertissait que les mots ne faisaient pas que constater ou décrire, qu'ils changeaient les choses et pouvaient ainsi être performatifs. Rancière (1998) le rappellera, les mots ont la puissance de faire bifurquer des existences, de séparer ou d'unir, de séduire, de commander, de brouiller. La performance vise à toucher, sans la distance de la représentation (Schechner, 2002), elle peut rendre visibles une identité minoritaire (Denzin, 2003), d'autres formes de vie, des lignes de fuite par rapport à la norme.

- 4 Le texte alors est performance et ne fait pas que parler à propos des affects¹, il aspire à affecter, à mettre le lecteur en mouvement, pour qu'il s'engage avec le texte, pour que le texte travaille en lui, le fasse bouger. Le texte ne cherche pas à représenter ou à commenter à distance, mais à recréer l'expérience, afin de maintenir son pouvoir d'affecter, donnant à expérimenter et à explorer ; à produire un effet sur le lecteur, à mettre en mouvement sa pensée, à tenter de l'engager dans la réflexion ; à se présenter comme une expérience et une réflexion subjective — et non une vérité — afin d'inviter le lecteur dans la pensée sur le sens de la situation et des enseignements à en tirer (Moriceau, 2020).
- 5 Il ne s'agit pas seulement d'un geste d'écrire autrement la recherche, il s'agit souvent d'une autre façon de penser et de faire la recherche (Pollock, 1998 ; Lambert, 2007 ; Moriceau et Soparnot, 2019). Le texte cherche à éviter de figer le résultat de la recherche (et la trajectoire de son élaboration) en une représentation, d'interposer une distance entre l'expérience et le lecteur et d'inscrire une hiérarchie entre des rôles. Il ne fait pas qu'expliquer, il « performe », il tente de maintenir vif ce qui a affecté le chercheur, de donner à revivre une rencontre, une situation, un événement qu'il estime mériter attention et réflexion. Ce faisant, le texte performance ne tente pas d'imposer ou d'interposer une explication ou une représentation, il met en communication, il permet une mise en relation qui engendre des transformations (Lingis, 2008 ; Salgueiro Marques et Carvalho Oliveira, 2018). Une telle communication, nous l'entendons en conclusion au sens de Simondon (2015), autrement dit de mise en contact qui engendre des individuations dans toutes les entités mises en contact. Le chercheur n'est plus séparé du terrain, mais en fait l'expérience, il se laisse affecter : le contact entre le chercheur et le terrain crée un ensemble d'individuations, dont celle du chercheur et de sa pensée (Moriceau, 2019). Le chercheur apprend, il comprend par son exposition au terrain, mais il sait que si son texte se limite à analyser ou à représenter les observations du terrain, celui-ci ne pourra probablement engendrer un même mouvement d'individuation et de transformation chez le lecteur. Écrire plutôt un texte performance permet de réfléchir l'expérience et tente de mettre en contact le lecteur avec celle-ci, d'en recomposer certains affects, afin de mettre à son tour le lecteur en mouvement, à l'amener à bâtir sa propre réflexion. L'expérience est immersion affective et réflexive dans un monde, avec ses visages et ses ressorts esthétiques et politiques, c'est de tout cela à la fois que le texte performance veut rendre compte.
- 6 Une telle mise en communication relève en effet d'une préoccupation éthique et politique. Nous verrons certains enjeux éthiques d'une telle mise en communication, qui correspond à ce que Lingis appelle éthique non majoritaire (Letiche et Moriceau 2018). Lingis (2008, 2018) fait revivre dans ses textes sa rencontre avec des personnes ou des événements, au plus loin de l'expérience commune, rencontre de ceux qu'on

n'écoute pas, de formes de vie singulières, de moments inattendus. Ses textes composent une communication tournée vers l'hospitalité et l'écoute du terrain. Une communication qui confronte à des visages, force à repenser et relie. Qui surgit de l'inquiétude, de la non-indifférence et de l'étonnement devant l'autre qui nous demande de l'écouter, de lui parler et de lui assurer hospitalité et justice. Ainsi l'écriture performance permet-elle d'accueillir et de transmettre ce qui est étranger à la pensée et à la sensibilité majoritaires, ouvrant la recherche à un dire et à un apparaître des marges, de l'invisibilisé(e) et du subalterne. Ce faisant, elle croise le regard politique de Rancière et son souci de faire entendre la parole de ceux qui n'ont pas de voix, de faire apparaître les corps et les gestes de celles et ceux que le partage du sensible ne prend pas en compte. En effet, Rancière (2012, 2018, 2019) construit des scènes pour montrer en écart d'autres sensibilités, faire apparaître d'autres voix et bousculer les hiérarchies et valorisations majoritaires.

- 7 Cette approche de l'écrire autrement la recherche comme communication s'oppose à la vision d'un auteur central, qui par son style et son écriture créerait des mondes, des concepts et des images dont il chercherait à convaincre le lecteur. Nous montrerons que le texte performance relaie plutôt ce qui vient de l'autre et tente de transmettre sa puissance d'affecter, d'enseigner, de dire et de différer du majoritaire. Dans la première partie, nous présenterons divers courants à l'origine d'un écrire autrement la recherche ainsi que les effets des textes performances, notamment en lien avec les *performance studies*. La deuxième partie, à partir des textes de Lingis et d'un exemple personnel, montrera leur inscription dans une éthique hospitalière et non majoritaire. La troisième partie, à partir de l'œuvre de Rancière, en soulignera certains enjeux politiques. Enfin, la conclusion proposera de penser les textes performances comme communication, en nous fondant sur les concepts de Simondon.
- 8 Pour la suite du texte, que le lecteur nous permette de passer du nous au « je ». Un « je » performeur, énoncé tout à tour par les auteurs, circulant ainsi entre les genres, du Nord au Sud, entre les âges et les disciplines. Un « je » multivocal et intersectionnel (Einola *et al.*, 2020).

Textes performances

- 9 Noir complet. Vient une musique exceptionnellement forte. Au bout d'une poignée de minutes, une voix s'élève et vogue au-dessus de la musique. Des images aux couleurs intenses emplissent et même excèdent le mur blanc. Je suis dans un colloque à Paris, et en même temps plongé dans l'expérience racontée se déroulant à la Conférence annuelle de l'Association for Medical Humanities en 2015. Quelques mètres devant moi, une petite lampe de poche l'aidant à lire, Alphonso Lingis² raconte cette rencontre. Lingis témoigne, il confie ses réflexions, surtout ses questions et ses admirations. C'est un concert d'images, de musiques et de sons, d'histoires, de pensées, d'intonations et de tonalités, qui immerge l'auditoire dans un bain de sensations, de concepts, d'affects : me voici comme vivant une expérience inédite, comme revivant la rencontre faite par l'auteur, comprenant qu'il y a là quelque chose à comprendre, ou plutôt à découvrir. Que quelque chose d'étranger et d'intense à la fois a été vécu, et me voilà emporté à en faire l'expérience à mon tour.
- 10 Musique et image s'arrêtent. Lingis raconte qu'il a assisté à une communication lors d'une conférence de médecine durant laquelle une femme dévoile sa poitrine plate,

dépourvue de tétons. Elle liste les ablations qu'elle a subies, la perte de ses cheveux, lors de son traitement du cancer du sein. Elle dit : « C'est ainsi que j'ai oublié comment être une femme » (Lingis, 2018, p. 33). Il continue à décrire : « “Mon corps n'est plus celui d'une femme”, dit-elle. “Je ne suis plus femme”. Elle dit n'avoir jamais envisagé une reconstruction mammaire, car elle ne veut pas rendre son cancer invisible ou subir une nouvelle opération. Elle dit trouver ses cicatrices très belles » (*ibid.*).

- 11 Suivront d'autres étonnements, d'autres rebondissements, d'autres témoignages. Puis la voix de Lingis se tait, laissant la scène à la seule musique, toujours dans la pleine obscurité. Personne ne parle. Ça travaille, dans ma tête, dans mon corps, peut-être dans mon cœur aussi. J'essaie de me remettre du transport, un peu épuisé. Désarçonné surtout. Chacun semble hésiter à applaudir. L'impression d'avoir vécu un moment d'une grande authenticité.
- 12 Lingis avait donné à sa communication académique la forme d'une performance, mais ce qui me semblait remarquable était que les éléments performatifs (images, sons, mise en scène...) prolongeaient en fait une composition, des couleurs, un ton qui appartenaient au texte lui-même. Je n'arrivais pas à prendre la mesure de ce à quoi je venais d'assister, ou mieux à quoi je venais de participer.
- 13 La performance de Lingis faisait naître un tourbillon de résonances et de réflexions. Elle retentissait dans ma tête avec la critique philosophique de la représentation : notamment Foucault (1986) nous convainquant que la pensée représentative n'a constitué qu'un moment, se refermant, de la pensée ; Deleuze (1968) démontrant que celle-ci ne permettait pas de penser la différence pure ; Rancière (2011) affirmant qu'au régime représentatif a succédé un régime esthétique. Comment ne pas penser aussi à la critique de la représentation qui a secoué l'anthropologie ? Clifford et Marcus (1986) ou Marcus et Fisher (1986) qui alertaient que la culture des personnes observées était en fait constituée par l'ethnographe, reproduisant les inégalités, et qu'ainsi la représentation de l'autre était de part en part politique et problématique. Qu'il fallait donc passer à de nouvelles manières d'écrire le terrain (Van Maanen, 2011) et que cette manière était même constitutive de la théorie (Geertz, 1988 ; Van Maanen, 1995). Et on est effectivement passés à de nouvelles manières de composer l'ethnographie (Bochner et Ellis, 1996), à l'exemple de l'auto-ethnographie où il s'agit d'enquêter comme un chercheur et d'écrire tel un romancier (Ellis, 2004). Ou encore de la *performance ethnography*, où la performance peut être l'objet de la recherche mais aussi sa forme, poétique et politique (Denzin, *op. cit.*), performance qui peut être composée et interprétée par des acteurs du terrain (Fabian, 1990). Comme un pas de côté, de désobéissance épistémique (Mignolo, 2015), à privilégier des formes reléguées par la norme. J'avais alors également entendu parler du tournant vers les affects (Clough, 2007 ; Gregg et Seigwork, 2010 ; Sedgwick, 2003), où les affects naissant à la rencontre du terrain sont ce qui nous rend sensibles, ce qui nous expose à l'inattendu et nous informe, ce qui nous confronte à de l'inconnu et que l'écriture doit chercher à transmettre. La pensée enfin s'évadait vers le peu que je savais des théories non représentationnelles, où la recherche elle-même n'est plus séparée de ce qui est recherché, et où il s'agit d'aspirer l'énergie des arts de la performance dans les sciences sociales (Thrift, 2007).
- 14 Si je créais de telles associations, c'était certainement parce que la question d'écrire la recherche autrement me travaillait depuis longtemps. J'étais de plus en plus indisposé par certains textes à la voix si sûre d'elle-même, autoritaire, qui sait et qui juge, qui met

à distance au lieu d'approcher son sujet, qui souvent blesse, qui absorbe tout dans son récit monolingue, qui s'approprie sans rien donner. Qui laisse bien peu de place à la différence, aux déviations, aux hésitations, aux failles, à l'énigme. Cette écriture que Höpfl (2000) appelle patriarcale : linéaire, hiérarchisante, dépourvue de chair, d'étrangeté et de corps étrangers. On le sait, la norme pousse à une écriture virile, excluante et dépourvue d'affects (Pullen et Rhodes, 2015), centrée sur l'ego du chercheur (Letiche, 2020) au lieu d'être tournée vers l'altérité (Ericsson et Kostera, 2020). Une telle écriture ne connaît pas de visage et, comme nous le verrons, isole et coupe la communication.

- 15 Permettez-moi de défendre ici les possibilités d'autres textes, et notamment de ceux à l'image de celui qu'offrait Lingis, qui affectent, qui mettent le lecteur et l'expérience décrite par le récit en communication, qui font entrer en contact avec un monde non pas pour énoncer une vérité abstraite, générale ou distanciée, mais pour le rencontrer, en tirer une expérience et qui, alors, forcent à penser, à considérer, à ne pas prétendre ne pas voir. Ils font sentir un autre univers, ils font trembler notre propre monde, l'obligent à se heurter à une autre tranche du réel, à se déconstruire en partie, l'invitent à se reconstruire. Ils donnent du travail au lecteur, telle une œuvre qui œuvre en lui, qui offre une lecture dont on ne sort plus tout à fait tel qu'avant. Ils ne se veulent pas miroirs fidèles et neutres, mais communication, élaboration des liens de proximité, d'échange et de partage. Ils sont bâtis dans l'espoir d'avoir un effet, en un mot « performer ». Quel effet ? C'est à chaque auteur d'un texte de l'inventer, de le tenter, à chaque lecteur de le réaliser.
- 16 De tels textes sont des textes performances. Les textes performances utilisent les mots non pas avant tout pour représenter, modéliser ou analyser — à l'image des normes de ce qui est tenu pour scientifique. S'ils sont « évocateurs », ce n'est pas seulement au sens d'en appeler à une expérience déjà connue ou d'exprimer créativement des aspects du soi dans le but de mieux comprendre les autres (cf. Richardson, 1994 ; Bochner et Ellis, 2016). Les textes performances nous mettent en présence de quelque chose d'étrange et d'étranger — et nous forcent à répondre, d'après Tyler (1987). Ils sont alors selon Pollock (*op. cit.*) tout à la fois évocateurs, métonymiques, subjectifs, reliant, référentiels et visent à induire des conséquences. Linstead (*op. cit.*) invite ainsi à des textes performances affectifs et critiques (*critically affective performance texts*) — autrement dit des textes possédant une puissance de créativité et de critique capables d'ouvrir à ce qu'on ne connaît pas et qui, sans les prescrire, provoquent des changements chez le lecteur. Ceux-ci touchent et mettent en mouvement tant affectivement et intellectuellement que pratiquement.
- 17 On se souvient du passage souvent cité où Deleuze décrit le théâtre de la répétition :
 Il s'agit de produire, dans l'œuvre, un mouvement capable d'émouvoir l'esprit hors de toute représentation ; il s'agit de faire du mouvement lui-même une œuvre, sans interposition ; de substituer des signes directs à des représentations médiates ; d'inventer des vibrations, des rotations, des tournolements, des gravitations, des danses ou des sauts qui atteignent directement l'esprit (*op. cit.*, p. 29).
- 18 Autrement dit de faire expérimenter en prise directe avec la situation, avec les forces et puissances qui la sous-tendent, avec son timbre singulier, et de faire sentir sa résonance avec d'autres expériences.
- 19 C'est cette capacité d'affecter, cette tentative de prise directe sans interposition, qui signe la performance. Si le mot *performance* condense beaucoup de significations et de

connotations, on peut s'aider de trilogies proposées dans les études de performance (*performance studies*) pour souligner tant leur singularité que leur intrinsèque pluralité. Premièrement, ces études relèvent tout à la fois (Bell, 2008) 1/ de l'imitation (*mimesis*) : elles décrivent une condition ou un événement réellement existant, et c'est en cela qu'elles appartiennent aux études du social ; 2/ de la création (*poiesis*) : elles sont composées et travaillées par leur auteur à la recherche d'une forme juste ; 3/ de la mise en mouvement (*kinesis*) : leur intention est de donner à (res-)sentir, à (re-)penser, à se (re-)positionner. Deuxièmement, elles relèvent tout à la fois (Schechner, 2002) de l'être (*being*) impliquant une quête d'authenticité ; du faire (*doing*) se voulant action sur le réel plus que simple miroir ; et du montrer le faire (*showing-doing*) se présentant ainsi visiblement comme une construction et une conviction et non comme une vérité énoncée du haut d'une autorité patriarcale. Enfin, elles relèvent tout à la fois (Conquergood, 2002) 1/ de la créativité : le travail créatif du texte ; 2/ de la critique : donnant à voir et entendre l'autre, souvent vulnérable, aux marges ou subalterne ; 3/ de la citoyenneté : œuvrant dans la volonté d'un supplément de justice sociale. Puisque l'écriture performative se destine ainsi à s'élaborer dans la tension entre trois dimensions simultanées et tâche d'éviter les oppositions binaires pour au contraire privilégier le mouvement et la multiplicité, il n'est pas étonnant que Pollock prévienne qu'elle « est une intervention importante, dangereuse et difficile dans les représentations routinières de la vie ou des performances sociales » (*op. cit.*, p. 75).

- 20 Cette capacité d'affecter des textes performances, Linstead (*op. cit.*) l'analyse en quatre moments. Il y a d'abord un moment esthétique, dans lequel l'affect semble suspendre le cours normal des choses, la lectrice ne parvient pas à classer ce qu'elle perçoit dans le cadre habituel de sa pensée et la voici tout ouverte à l'expérience. Elle est tout à la fois touchée, intriguée, interpellée. Puis vient un « moment poétique » durant lequel elle cherche à recomposer du sens (et non à reconnaître ou à attribuer du sens), elle tente de reconnecter cette impression étrange à d'autres expériences, concepts ou affects, et la réflexion s'emballe. Vient alors le moment de la définition d'une éthique hospitalière : « [...] le moment incontournable du contact, de la connexion, de la réponse adressée à l'autre et de la responsabilité en face de l'expérience de l'autre » (*ibid.*, p. 14). Le visage, la vulnérabilité, l'injustice subie ou la force et la créativité demandent réponse, à la fois une réaction de sa part et un témoignage, une pensée appropriée, une volonté de transmettre. Enfin vient le moment politique, où derrière ce qui l'affecte se donnent à ressentir le jeu des inégalités, la brutalité de pouvoirs, des voix réduites au silence, de l'oppression, et qu'il lui semble impossible de ne pas se positionner.
- 21 Bien au-delà d'un écrire autrement la recherche, il semble que les textes performances visent un autre mode de savoir, ou plus justement un autre mode de recherche. Un mode qui ne sépare pas concepts, affects et percepts, l'esprit du corps, les idées du monde étudié, le chercheur de la société, l'écriture de la réflexion. Un savoir qui tient du témoignage, de la transmission et de la réflexivité sur l'expérience plutôt qu'une représentation à distance. Qui cherche une fidélité à l'expérience, une présentation de la complexité et de l'épaisseur du réel, des résonances plurielles. Nous y reviendrons plus loin : le texte performance avant tout relie, il met en communication le monde observé et le lecteur par le moyen de l'ouverture aux affects, sans la coupure, l'autorité et le filtre de l'auteur solaire.

- 22 Toutefois, à ce tableau, Lingis me semble apporter une nuance décisive. L'art de l'auteur ne consiste pas à façonner de la performativité par un art d'écrire. Si la performativité passe par un travail d'écriture du texte, elle dépasse l'intention et la création de l'auteur. Lingis témoigne. Il fait revivre l'expérience d'une rencontre. Il place devant des visages, c'est-à-dire devant la demande de dignité et de reconnaissance posée par l'autre. Il choisit un événement lourd de significations. Il restitue le dire (bien plus que le dit)³. Il suggère les cadres théoriques ou habitudes de pensée à partir desquels nous sommes enclins à interpréter. Puis, par petites touches, par une série de descriptions et de considérations qui défient ces cadres, voici nos attentes défaites, nous voici contraints de réenvisager ce que nous avons trop vite jugé, nous voici forcés à repenser comme à partir de ce visage⁴. L'art de l'auteur consiste à reconstituer l'expérience, à nous affecter, à nous remettre en pensée, mais la performativité vient avant tout du visage, de la situation, de l'événement. Elle vient de l'autre. L'autorité (qui nous force à penser et non pas seulement à acquiescer) vient du visage de l'autre⁵.
- 23 Lingis ne se contente pas de proposer un texte, sa présentation est une performance. Il nous apporte des images, des sons, des mots, et sa voix dans ces performances n'est pas la voix d'un enseignant, c'est la voix d'un interprète. Il ne se présente pas comme le maître qui sait et qui donne des explications. Son geste n'est pas celui d'un théoricien qui présente une vérité, mais de quelqu'un qui comprend la recherche comme un mouvement, comme un exercice constant d'activation des multiples affects qui constituent une expérience. Il est témoin de ce qu'il a appris à travers une rencontre et tente de recréer cette expérience afin que le spectateur ait la chance de vivre un peu de cette expérience, une fois bombardé par les affects qu'elle provoque (Moriceau, 2018b). Le lecteur est emmené dans la trajectoire réflexive qui a conduit Lingis d'un point de vue vers un autre ou, mieux, d'une certitude vers une perplexité qui l'oblige à repenser. Lingis fait du lecteur un interlocuteur, un témoin, qui ne peut manquer d'être affecté par ce que lui a vécu, et qui se voit refuser les cadres habituels d'un tel récit. Et qui est ainsi convié à repenser à son tour, à partir des affects et des indices apportés par le texte (Moriceau, 2018).
- 24 Il y a dans ce geste d'accueil du visage de l'autre des implications éthiques et politiques, qui peuvent être décrites comme la recherche d'une éthique non majoritaire ou la création d'une scène. Continuons sur ces deux façades, d'abord avec Lingis puis avec Rancière, avant de conclure sur la dimension communicationnelle des textes performances.

Le texte performance : une éthique de la recherche

- 25 À nouveau des couleurs ardentes, des peintures qui affectent avec une séduction violente, projetées en grand et prenant le tout de l'attention. À nouveau la voix de Lingis, toujours aussi passionnée, toujours aussi décentrée. Elle raconte l'histoire problématique de la reconnaissance de l'art brut, le combat du docteur Hans Prinzhorn pour changer le regard sur un art produit par des malades mentaux (*Geisteskranken*). Les peintures sont d'une expressivité incroyable, et c'est en étant frappé et ému par ces images que j'écoute ces histoires d'une société qui restait fermée à des œuvres faites par ceux qu'elle reléguait, à un art qui était ravalé au statut de symptôme. Le texte performance de Lingis (2008) opère un renversement. D'un coup, c'est moi, personne se

pensant « normale », qui me sens handicapé, incapable d'exprimer artistiquement les pulsions qui me traversent. Et il montre ce qu'il apprend, ce que nous pourrions apprendre, de ceux par rapport auxquels nous nous considérons indiscutablement comme supérieurs.

- 26 Une telle inversion des positions n'est pas une astuce littéraire pour conférer une efficacité à son texte. Elle correspond à un profond engagement éthique. Lingis tente de rencontrer le plus lointain, mais pas pour classer, évaluer, comparer. Il ne se place pas comme celui qui comprend mieux que les acteurs grâce à la profondeur de sa théorie, mais comme celui qui apprend à la rencontre d'autres formes de vie. C'est ainsi qu'il explique sa démarche lors d'un entretien donné à Letiche et Moriceau :

Parler et écrire sur le donné — ce que les autres, ce que les rencontres avec d'autres espèces, avec des monuments et des présages, avec des rivières et des grottes ont donné à voir et à comprendre — passe naturellement par l'écoute. On parle et on écrit parce qu'on entend des voix qui vous interpellent et vous contestent ; on parle et on écrit en réponse. On prend conscience de multitudes qui ne sont pas entendues, qui n'ont pas de voix. Commence alors la tâche difficile de les faire entendre dans sa propre voix, dans sa propre écriture. Ici, la lucidité, l'honnêteté et le tact sont de mise. Si j'écris sur ce qu'une autre rencontre et comprend, je peux lui soumettre mon écriture pour validation. À défaut, je dois invoquer ce que je crois honnêtement qu'il validerait. Je veux écrire aussi précisément et vigoureusement que possible afin que le lecteur saisisse ce qui m'a été donné et la perspicacité qui en découle. Le lecteur l'appréhendera dans la perspective et le sens de la succession de ses intuitions. La pensée que le lecteur capte n'est pas la sienne, ne lui appartient pas non plus et n'est plus la mienne ; il est le nôtre et ouvre à une réflexion plus approfondie (*op. cit.*, p. 255).

- 27 De ce fait, le texte performance n'est pas centré sur la théorie et la réflexion de l'auteur, mais sur la mise en mouvement insufflée par l'autre. L'autre est visage, dans la tradition éthique de Levinas ; il ne s'agit pas de le théoriser, de le cerner par des variables, concepts ou identités. Le visage de l'autre, dans sa nudité et sa fragilité, exige responsabilité : la rencontre est commandée par l'impératif éthique, c'est-à-dire la réponse à être donnée à l'appel posé par le visage ; il ne s'agit pas alors d'appliquer une méthode ou de poser une liste de questions prédéterminées. Lingis raconte la rencontre et les *insights*, de nature souvent existentielle, que l'autre lui a ainsi « offerts » (*ibid.*, p. 254). *Insights* qu'il tient ensuite à transmettre « comme on partage un bon vin avec des amis » (*ibid.*, p. 256).
- 28 Prenons un exemple qui a inspiré une recherche scientifique pour lancer la réflexion sur certains enjeux éthiques d'un texte performance. L'une des auteurs participait à cette réflexion⁶. Je regarde cette dame de 80 ans se tenant devant un meuble ancien et enlevant, une à une, les précieuses porcelaines qui y sont déposées. Ce sont des cadeaux de mariage et des souvenirs du temps passé, lorsque la richesse de la mémoire était un capital dont elle ne mesurait pas encore toute la valeur. Elle raconte en détail l'histoire de chacun. Cette scène, se déroulant il y a 15 ans au Brésil, s'est répétée d'innombrables fois, comme lors de la répétition d'une pièce de théâtre. Toujours le même discours, la même pose, le même scénario, le même son d'une pièce qui en touche délicatement une autre ou qui se cogne contre la porte vitrée du meuble. La dame sort quelques porcelaines du meuble, les dispose soigneusement sur la table tout en se remémorant la vie de la pièce et ainsi sa propre vie. Elle les range, les enlève, les range à nouveau, demande quelque chose à son interlocuteur, sourit et recommence de la même manière. Diagnostiquée Alzheimer, cette dame présente des troubles sévères de la

mémoire, ne reconnaît plus des personnes proches et connaît des séquences récurrentes de répétitions. Dans ce scénario quotidien, nous nous immergeons dans un monde avalé par l'oubli et mêlé de points de réminiscences ; tentant une couture entre sensibilités, temporalités et affects qui ont structuré une vie entière, alors que les lignes reliant les fragments épars sont souvent brisées.

- 29 Comment restituer et revivre une telle condition liée à une absence, l'absence de mémoire ? Comment recomposer une trajectoire lorsque les événements-clés du récit sont évanouis ? Comment en parler en dehors du registre du manque, de l'incapacité, du handicap ? Pourtant, et avant tout, comment passer d'un échange plein d'humanité et d'enrichissements mutuels à une écriture qui ne rejette pas l'autre à son incapacité, qui ne dévalue ni ne dégrade la personne ? Le texte performance a pour projet d'avoir un effet, une transformation des coordonnées de l'expérience. Il est donc soucieux de son effet, et des risques de stigmatiser et de conforter la dévaluation.
- 30 Ce que je cherchais à éviter, c'est la position en surplomb, depuis une distance affective et représentative. Décrire les effets de la perte de mémoire et de la décrépitude pourrait créer un effet de sidération. Peut-être y gagnerais-je une sorte d'aura compassionnelle et humaniste, mais cela risquerait d'immobiliser le malade dans le statut inférieurisé du manque d'autonomie. Et immobiliserait probablement aussi ma propre pensée, tout comme probablement celle du lecteur, à l'intérieur de ces représentations préétablies. Ce que je cherche est une écriture qui ne vise pas la sidération, mais qui pourrait apporter de la considération, pour reprendre les mots de Macé (2017). Une écriture bousculée par la rencontre, hantée par le visage, amenant à brouiller les hiérarchies toutes faites et mettant en mouvement et la situation et la réflexion de l'auteur. La considération demande au minimum de réfléchir aux implications du texte sur la construction identitaire de l'autre (Cunliffe et Karunanayake, 2013), elle demande de s'ouvrir aux visages des personnes rencontrées et d'écrire sans effacer leur visage. Il ne s'agit pas de gommer que suivre pas à pas la recette du plat préféré pour le dîner familial peut devenir un grand défi, mais il s'agit d'ajouter que dans la mémoire affective le plat continue d'éveiller les sensations de plaisir et d'occasionner des moments de partage que le tragique de la situation rend encore plus précieux.
- 31 Décrire l'expérience d'accompagner ces personnes, les émotions qui nous prennent face à la joie procurée par ces réminiscences et la profonde humanité de ses gestes et affects, c'est se rendre compte d'une disposition que nous perdons souvent, c'est apprendre plutôt que de juger ou de catégoriser. Cela peut nous amener à déplacer la question de la mémoire et de l'oubli. N'y a-t-il pas une tendance profonde à vouloir oublier ces personnes ? Ne devons-nous pas, nous aussi, nous avant tout, faire un tel travail de mémoire et de réminiscence, pour ne pas oublier que le soi-disant « défaut » corporel (handicap physique et mental/cognitif/intellectuel/neurologique), comme il a été tant de fois nommé, a infligé aux personnes handicapées les pires humiliations ? Celles-ci ne pouvaient paraître dans les lieux publics, elles devaient se cacher pour ne pas déranger la société, ne pouvaient pas toucher ou être touchées. À certaines périodes, elles naissaient, mais n'avaient pas le droit de vivre. Et il existe encore un ensemble de préjugés, de discours et de sentences qui condamnent les personnes handicapées pour être dépendantes, impotentes, inacceptables socialement, non dignes de droits au-delà des besoins de base. Il est important de retrouver la mémoire pour (se) rappeler (de) tous ceux que la société veut oublier dans ses marges. Et que c'est

parfois nous qui creusons les frontières. Lors des élections, l'une des malades savait qu'elle voulait voter. Elle a dû être conduite par sa sœur, qui depuis l'extérieur de l'isoloir, avec le consentement du greffier, lui indiquait les étapes à suivre, pour voter. Pour exercer son droit. Après avoir longuement écouté ces visages et ceux de la famille, il était important pour moi que le texte ne dise pas seulement les limites et les dépendances, mais aussi la dignité, le courage et la solidarité, qu'il dise les inoubliables leçons de vie gagnées auprès de celles et ceux dont on tend à ne considérer que la perte de facultés.

- 32 Si le texte performance est ainsi construit pour produire un effet, c'est parce qu'il porte la responsabilité de transmettre ce que la rencontre a apporté et parce qu'en même temps s'inquiète de son effet, sur les personnes et les situations. J'ai trouvé avec Lingis une éthique plus exigeante encore que le parti pris pour le plus vulnérable ou une éthique du *care*. J'y ai trouvé un accueil de l'autre et de l'étranger, une hospitalité sans condition pour la différence, un sentiment, pour reprendre le titre de l'un de ses ouvrages, de communauté avec ceux avec qui nous n'avons rien en commun. Son approche est phénoménologique, autrement dit devant le visage de l'autre il met entre parenthèses tout son savoir pour plutôt commencer par décrire l'expérience de la rencontre dans l'intégralité de ses dimensions, y compris une part incarnée et érotique⁷, telle qu'elle lui est apparue. Dans la justesse de la description, il y a un rendre justice à l'autre. Lingis ne prétend jamais savoir ce que l'autre pense ou le figer dans une identité. Il dit simplement : voici ce qui m'est arrivé, je le trouve étonnant et exaltant⁸. La recherche n'est pas un prendre (on interroge, on extorque les données que l'on espère, on les place dans nos cases, on ne se préoccupe plus de l'interlocuteur), elle n'est même pas un comprendre (qui ramènerait l'autre et la situation dans notre compréhension), elle est un apprendre : la rencontre nous affecte, elle nous transforme, elle déconstruit notre savoir et nous force à repenser. L'éthique vient ainsi avant l'épistémologique. Elle est réponse (responsabilité) pour l'autre plutôt qu'interrogation de l'autre. Elle n'est pas une qualité qui vient qualifier un projet de connaissance, elle commande et guide. Cela confère à l'écriture performance, telle qu'elle est ici pensée avec Lingis, trois caractéristiques bien spécifiques.
- 33 D'abord, elle repose sur un impératif qui vient de l'autre. Le texte est une réponse/ responsabilité vis-à-vis de la rencontre. Il est un accueil à quelque chose qui vient de l'autre et réfléchit à ses effets sur l'autre bien plus qu'il est l'aboutissement d'un projet de recherche défini antérieurement. Par ailleurs, l'écriture performance est partage et plaisir. L'autre m'offre un *insight*, une occasion de nouvelles pensées, je les savoure et désire les partager avec les lecteurs comme on partage un bon vin (Letiche et Moriceau, *op. cit.*). La connaissance n'est pas contenue dans une représentation ou un modèle, mais dans un mouvement, quelque chose qui nous affecte et nous force à repenser, le contact avec des visages qui nous commandent et bouleverse notre assurance de savoir, questionne notre place. Enfin, elle retire l'auteur de la place centrale. Il s'agit de recomposer de la manière la plus vive et la plus efficace ce qui a été donné par la rencontre, afin de le transmettre aux lecteurs. Il s'agit moins de décoder, d'interpréter, de traduire et de théoriser que de transmettre ce qui vient de l'autre. Si l'auteur a un travail de composition et de création du texte, c'est moins pour faire œuvre ou bâtir un système que pour passer un apprentissage. Il est celui qui met en contact avec un morceau du monde, des événements, il met en contact de la manière la plus juste, la plus vigoureuse, la plus exaltante, la plus affectante, il propose une approche du réel

qui donne à penser. Il est plus médiateur qu'ordonnateur. Médiateur au milieu d'une triple relation éthique :

Il y a là un impératif éthique : devant l'autre je dois répondre directement et honnêtement. Il y a aussi cette présence de l'autre à l'origine de l'écriture ; quand j'écris sur quelqu'un que j'ai rencontré, je cherche à le rendre présent au lecteur. Ce quelqu'un s'est adressé à moi, il m'a questionné et continue de le faire alors que je cherche à le représenter fidèlement. Le lecteur est un troisième autre. Le lecteur est présent comme quelqu'un à qui j'offre ce que je dis à son questionnement et à son jugement. L'écriture se tient dans ces trois rapports à l'autre, trois rapports éthiques [...] Les relations éthiques qu'implique l'écriture invoquent une éthique politique fondamentale (Lingis, dans Letiche et Moriceau, *ibid.*, p. 254).

- 34 Cette éthique qui vient de l'autre, du différent, du vulnérable, est justement selon Lingis une éthique à laquelle notre éthique ne parvient pas à accéder, car elle est une éthique majoritaire. Ce que cette ouverture radicale, cette hospitalité à l'autre permet est une sorte d'éthique non majoritaire. Voici comment il la formule :

Les expériences et les nécessités des personnes qui vivent dans des pays lointains et dans des positions économiques et sociales éloignées nous concernent. Les marxistes ont caractérisé une grande partie de l'éthique philosophique comme une éthique de la société bourgeoise. Les femmes ont remarqué que les principaux penseurs en éthique ont élaboré une éthique typiquement masculine. En lisant de nombreux ouvrages sur l'éthique, on remarque que beaucoup d'exemples sont tirés de la vie de la classe moyenne dans les pays développés. En allant vers le lointain et le passé lointain, nous ne cherchons pas seulement à savoir ce que les humains ont été et sont, mais aussi ce que nous pouvons devenir (*ibid.*, p. 257).

Scènes et paroles politiques de l'étrange(r)

- 35 L'inquiétude éthique n'est donc pas seulement vis-à-vis de l'autre, elle *vient* de l'autre et lui répond. Et à celle-ci souvent se joint également une intention politique : une volonté de faire entendre ce que la position centrale ne veut pas entendre, de rendre visible ce qu'on invisibilise, de rendre légitime ce qui est subalternisé.

- 36 Pour saisir cette dimension politique, je préfère me tourner vers Rancière⁹. Selon lui, la façon de parler du peuple (et de ne pas l'entendre lorsqu'il prend la parole) est un enjeu politique majeur. Les mots ont ce pouvoir de consolider ou de subvertir un ordre du monde. Ils sont comme un champ de bataille, permettant ou non l'apparition de certains types de monde et de subjectivités. Les mots ont une puissance performative, une capacité de mouvoir, comme il le dit par exemple dans *La chair des mots* :

Ce n'est pas en décrivant que les mots accomplissent leur puissance : c'est en nommant, en appelant, en commandant, en intriguant, en séduisant qu'ils tranchent dans la naturalité des existences, mettent des humains en route, les séparent et les unissent en communautés. Le mot a bien d'autres choses à imiter que son sens ou son référent : la puissance de la parole qui le porte à l'existence, le mouvement de la vie, le geste d'une adresse, l'effet qu'il anticipe, le destinataire dont il mime par avance l'écoute ou la lecture (1998, p. 11).

- 37 Je retrouve chez Rancière (2012) une même volonté d'écouter en se plaçant sur un pied d'égalité avec ceux que d'habitude on n'écoute pas, de s'ouvrir à ce qu'il n'attendait pas, qui le force à repenser et à composer ses textes de façon à inciter le lecteur à penser à son tour, tout en invitant ce dernier à faire son propre poème plutôt que de lui indiquer quoi penser (Rancière, 2008). C'est même le mouvement chez le lecteur, que celui-ci soit amené à reconsidérer ce qu'il pensait, qu'il soit sensible à d'autres formes de vie, de

sens et de configurations du monde, qui est l'intention du texte : « Il n'y a en fait rien à "comprendre" dans mes textes. Ce qu'il faut c'est seulement accepter de bouger avec. Je procède par des déplacements qui essaient d'opérer des nouveaux rapports entre sens et sens. C'est un nouveau paysage du sensible et du pensable » (Rancière, 2021, p. 25). Ses textes imitent tour à tour le sens commun et un autre sens émergeant d'un monde qui n'est pas écouté, mettant le lecteur en face de l'écart et l'amenant à repenser le sens qu'il tenait pour évident. Ils tiennent de la performance.

- 38 Rancière (2012) postule une égalité des intelligences, et cela ne peut que bouleverser le « partage du sensible » de la recherche. En effet, selon lui, nous percevons le monde à travers un ensemble d'évidences et de conventions partagées, ce qui permet d'avoir quelque chose en commun et donc de communiquer, mais en même temps ce partage définit des places et des parts, il distribue des compétences et des légitimités. Et ainsi « [l]a politique porte sur ce qu'on voit et on peut en dire, sur qui a la compétence pour voir et la qualité pour dire, sur les propriétés de l'espace et les possibles du temps » (Rancière, 2000, p. 14). Dans de nombreux textes, le « partage du sensible » n'est pas égalitaire. C'est le chercheur qui a la compétence pour définir ce qu'il s'agit de voir et d'entendre, et ce qu'il faut en penser. La part des acteurs du terrain est de témoigner (et le plus souvent de répondre aux questions de l'enquêteur qui va vite traduire ce dire dans les concepts de sa théorie) et non de théoriser. La part du lecteur est de juger de l'explication et de la robustesse de la méthode, et non de « faire son propre poème ».
- 39 La manière selon laquelle Rancière (2019) impose un autre partage du sensible est de composer des scènes, scènes de prise de parole, scènes de dissensus. S'il reconnaît ainsi la place centrale des mots et de l'écriture dans ses recherches, c'est parce que les mots lui permettent de constituer de telles scènes (Rancière, 2012). L'élaboration d'une scène par l'écriture peut mobiliser des images, des documents, des extraits de récits intimes, des extraits de textes littéraires, enfin, une constellation d'éléments très hétérogènes qui coexistent dans une écriture dépourvue de hiérarchie entre les différentes voix. Selon Rancière (2018), transformer un événement singulier donné en scène de dissensus requiert l'invention d'une écriture non explicative (qui articule les différences sans les suturer, ouvrant d'autres espaces et d'autres temps dans le récit) ainsi qu'un investissement dans la production de réseaux de relations entre événements, dans lesquels « l'apparaître » est le moteur éthique, esthétique et politique de la transformation émancipatrice. Une scène est donc le résultat du travail de prise de position de la personne (le chercheur, le philosophe, l'écrivain) et de sa capacité à produire un langage capable d'affirmer un autre rapport à l'espace et au temps.
- 40 Il est intéressant de noter comment la rencontre des voix dans l'écriture de la scène se produit dans la démarche de Rancière, car il ne s'agit pas d'une simple superposition d'idées, d'énoncés et d'images. Il précise que l'articulation entre les voix ne peut se faire par des transitions déclarées et évidentes, mais par un glissement d'une voix sur l'autre, entrelaçant la position du narrateur avec les discours d'autres personnes, leur permettant de coexister et de se juxtaposer :

Pour moi, ça a toujours été le problème de ne pas déclarer les transitions, de ne pas dire « jusqu'ici j'ai dit quelque chose et maintenant je vais expliquer le sens de ce que j'ai dit », ou « on était dans le domaine de l'exemple empirique » et maintenant nous allons réfléchir à ce que signifie cet exemple « que nous offre l'expérience empirique », ou « nous avons utilisé des mots usuels de la vie courante et

maintenant nous passons au registre des mots philosophiques » (Rancière, 2016, p. 80).

- 41 La scène renvoie aux arts de la performance. Elle amène l'auteur à construire un autre univers d'apparence : elle permet « de faire apparaître ce qui n'apparaissait pas, ou de faire apparaître autrement ce qui apparaissait selon un certain mode de visibilité et d'intelligibilité » (*ibid.*, p. 14). Une scène émerge lorsque le fonctionnement de la machine explicative habituelle se grippe, rendant possible le changement de « la topographie du perceptible, du pensable et du possible, redisant des temporalités et des partages qui vont définir les formes de l'expérience possible » (Rancière, 2020, p. 829-830). La scène va ainsi nous mettre en présence d'une autre forme de vie, de sentir et de penser.
- 42 La méthode de Rancière est alors de nous proposer une articulation entre une série de scènes. Chaque scène condense une description de tout un ensemble de sens et d'éléments d'habitude séparés. Son rôle et sa puissance résident dans sa capacité à remettre en question tous les concepts ou discours, toutes les fictions, qui traitent d'une même question (Rancière, 2012). Deviennent alors évidentes au minimum deux « mises en scène » : celle du partage du sensible établi et une autre qui ainsi surgit et devient sensible, antagoniste, portée par un collectif auparavant invisible ou qu'on n'écoutait pas. Les deux scènes mises l'une à côté de l'autre permettent de rendre présents et sensibles d'autres partages et modes de coexistence. Là où l'on recherche la bonne manière de représenter et de rendre lisible la topographie des expériences, la scène montre au contraire ce qui est exclu, les multiples temporalités, spatialités, corporalités et intersectionnalités. La scène montre que ce qui semble l'ordre évident du monde impose un ensemble de hiérarchies, de places et de valeurs, et exclut toute autre parole, toute prétention à un changement de ces places.
- 43 Le texte montre une scène, il ne cherche pas à produire des explications. Il fait se rencontrer devant nous des blocs de langage et des blocs de pensée, montrant des tensions et des affrontements, entre des mondes, des esthétiques, des œuvres. En déplaçant des positions naturalisées, l'écriture part à la recherche d'autres sens et d'autres sensibilités, elle les fait apparaître. Par la proposition d'un autre mode d'écriture et d'un autre mode de pensée, ce sont les limites du dicible et du pensable qui sont bouleversées.
- 44 Mais le sens qui apparaît, la prise de parole mise en évidence, la forme de vie ainsi rendue présente ne sont pas posés comme préférables ou négligeables. L'auteur montre l'écart, sans poser de hiérarchie. Ce que le texte produit est un intervalle, un « entre » et non pas un corps bien articulé où chaque élément sera à sa place selon un ordre unique. Dans les scènes, différents registres, lignes, demandes, cris, images, corps, temporalités sont placés l'un à côté de l'autre. Ce qui force le lecteur à la pensée, c'est justement qu'ils sont posés sans aucune hiérarchie, sans un récit maître qui les ordonne et leur attribue chacun une place. Il n'y a pas d'articulation ou de transition entre les voix. La voix de l'auteur va se glisser dans celle de celui dont il narre l'histoire et pourra ensuite se glisser dans celle d'un autre occupant une autre position ou dans celle d'un artiste voulant rendre sensible un monde. L'auteur évite de proposer des sutures ou un point de vue englobant, un méta-ordonnancement. Il n'y a pas de fil qui lie les scènes, on a plutôt une succession de scènes qui agissent les unes sur les autres (Rancière, 2018). L'auteur écrit ainsi selon une écriture liminale et non explicative, qui rapproche

les différences sans les coudre, ouvrant d'autres espaces et d'autres temps, d'autres sensibilités et d'autres agencements.

- 45 Ce que reçoit alors le lecteur, ce ne sont pas les explications de l'auteur exprimées dans le langage de la théorie. C'est d'abord la performance, sous forme de scènes, qui lui donne à expérimenter d'autres sensibilités et univers de sens, d'autres cadrages pour redéfinir des spatialités, temporalités et corporéités. Sensibilités et sens, incarnés par le texte performance, et pris au sérieux par l'auteur. L'auteur nous force alors à considérer le fossé et les tensions entre cet univers et notre manière habituelle de penser et de juger. La pensée part de cet écart, sans échelle extérieure pour évaluer et classer.

Ce que je cherche, c'est à produire un mode de compréhension libre de toute idée de supériorité établie, un moyen de partager et non de dominer. [...] Pour moi, l'écriture est un processus d'investigation, une manière non pas de rapprocher le lecteur de ma pensée, mais de rapprocher ma pensée de ce que nous devons penser d'une autre distribution des corps et des capacités (Rancière, 2019, p. 124-125).

- 46 Il y a un postulat d'égalité des intelligences, ce qui signifie une reconnaissance de la pensée chez l'acteur, l'auteur et le lecteur, sans établir de hiérarchie entre les différents niveaux de réalité et de discours ni recourir aux méthodes habituelles qui jugent si un phénomène est important ou non (Rancière, 2018). L'auteur reconnaît que ce qu'il offre au lecteur est sa vision partielle, provisoire, incomplète, mais c'est sa vision à partir de l'étude des documents, dires et œuvres et en relation avec les acteurs. S'il défend avec vigueur cette vision, ce n'est pas selon une posture prescriptive ou pour imposer son explication. Il s'agit d'offrir une proposition de sens à discuter, à reconfigurer, à réviser, comme une constellation en mouvement. « La question est de savoir si le lecteur va accepter de se mettre en mouvement avec le texte, d'en faire quelque chose, de s'inscrire dans ce paysage de la pensée anonyme et d'y tracer ses propres chemins » (Rancière, 2019, p. 38). Autrement dit, si le texte parviendra à être performatif.
- 47 S'il l'est, il arrivera à faire entendre une autre prise de parole, étrange et étrangère pour le partage du sensible majoritaire, sans que celle-ci soit réinscrite à l'intérieur d'un ordre supérieur qui l'explique et la normalise. Il offre alors au lecteur l'expérience d'un univers de sens et de sensibilité en tension avec celui qui lui est familier, élargissant ses possibilités de penser et de sentir, et le contraignant à réexaminer les hiérarchies implicites dans l'actuel partage du sensible.

L'écriture performance comme communication

- 48 Permettez-moi de vous redire ce que j'ai appris auprès de ces auteurs. Le texte performance naît de l'autre. De la rencontre avec quelque chose d'étrange, qui m'est étranger, qui retentit en moi, qui déconstruit ce que je croyais savoir. Le chercheur qui s'expose aux visages, qui accueille et se laisse affecter, apprend et est comme forcé à repenser. L'expérience travaille et semble communiquer une urgence à transmettre. Le texte s'écrit au plus proche de l'expérience, tentant de faire renaître les affects, puissances, différences, inattendus. Il n'explique pas, il ne replace pas dans une théorie plus grande, mais vise à reproduire un effet sur le lecteur — en le mettant en contact, le plus justement possible, avec le visage et la sensibilité de l'autre. Il agit comme une performance. La performance est une inquiétude de donner hospitalité à ce qui est

autre, sans le ramener à mes concepts de départs, à ma « machine à expliquer ». Elle est aussi conscience de son effet, un souci de ne pas renforcer les inégalités et stigmates. Et elle est un espoir de provoquer des changements. Le texte performance incarne et transmet ce qui vient de l'autre, forçant à repenser, donnant à expérimenter d'autres sensibilités. L'auteur ne cherche pas à l'accaparer, le saisir ou l'analyser, mais à en transmettre sa force d'altérité, à communiquer son étrangeté, à forcer à reconsidérer. Il met en communication acteurs, auteur et lecteur, bouleversant les places et hiérarchies.

- 49 Par communication, je me réfère ici à la conception de Simondon (*op. cit.*). La communication est une mise en contact qui va perturber un équilibre, entraîner des changements. La communication in-forme, autrement dit elle amène à se transformer, à prendre une forme propre, ce qu'il appelle s'individuer. Selon Simondon (*ibid.*), l'individuation, c'est le mouvement par lequel le sujet (ou toute autre entité) est déplacé, transformé, bouleversé. La communication est la propagation d'un mouvement qui ainsi force les entités en contact à s'individuer. Elle trouve son origine sur le terrain de recherche. L'ouverture au terrain, l'éthique hospitalière à la rencontre de l'autre, force à entrer en communication avec l'autre. Non pour le saisir ou l'expliquer, mais pour en tirer un apprentissage au contact d'une altérité, qui force à repenser, re-sentir, ré-imaginer. Le chercheur ne recueille pas des données, il est affecté non seulement intellectuellement, mais aussi affectivement. Ce contact le force à s'individuer. Et c'est cette force individuante qu'il cherche à transmettre par son texte au lecteur. Ce qui est communiqué est moins un contenu, un sens, une théorie qu'un mouvement. Un mouvement qui vient de l'étranger. Un mouvement qui force à reconsidérer nos évidences. Un mouvement qui espère contribuer à déplacer certains partages iniques, certaines surdités, certaines indifférences.
- 50 Dans cette communication, l'auteur du texte contrôle bien peu. Le commencement vient de l'autre et l'effet du texte est « aux mains » du lecteur. L'auteur transmet avec fidélité ce que ce visage, cette voix, cette configuration, cette expérience étrangère lui a offert et le transmet avec respect et effets au lecteur. D'ailleurs, la performativité dépasse l'intention de l'auteur ou la qualité d'un style. Derrida (1972) nous a permis de saisir que la performativité d'une communication, y compris une communication académique, ne vient pas seulement de la force des mots, de leur agencement ou du contexte. Elle passe par de multiples canaux et relais, bien au-delà de la maîtrise de l'énonciateur. La performativité passe par l'écriture, mais parce que celle-ci nous met en contact avec un morceau du monde, un visage, un monde sensible, elle nous met en contact avec ce que l'on ne sait pas voir ou entendre autrement. Ce qui est transmis n'est pas une représentation, mais le contact avec une altérité qui contraint à repenser. Sa qualité première est de relier. En reliant, elle provoque des effets.
- 51 Le présent texte espère mettre en mouvement. Il transmet ce que j'ai reçu d'autres, notamment de Lingis et de Rancière. Ces auteurs m'ont soufflé l'envie d'écrire des textes performances, des textes qui permettent d'entrer en contact et de transmettre quelque chose qui vient de l'autre, que nous avons appris de l'autre, parfois dévalorisé. Leur impératif est de laisser une place à l'étrange(r) sans le ramener au même, sans le réduire sous l'empire de l'approche majoritaire, et de présupposer une égalité des intelligences et des sensibilités. Les textes performances peuvent être une manière d'explorer d'autres avenues et de se repenser auprès des marges, des minorités, des vulnérables, des déconsidérés. Ils ouvrent à une éthique hospitalière qui reste encore à

explorer et à développer, susceptibles d'ouvrir à nouvelles perspectives ou d'en renforcer quelques-unes. Ces textes bouleversent le partage du sensible habituel, ouvrant à d'autres formes de recherche, de savoir et d'aventures de pensée.

BIBLIOGRAPHIE

- AUSTIN John Langshaw (1990), *Quando dizer é fazer*, traduction de l'anglais de Marcondes de SOUZA FILHO, Porto Alegre, Artes Médicas.
- BELL Elizabeth (2008), *Theories of Performance*, Thousand Oaks, Sage Publications.
- BOCHNER Arthur et Carolyn ELLIS (1996), *Composing Ethnography: Alternative Forms of Qualitative Writing*, Lanham, AltaMira Press.
- BOCHNER Arthur et Carolyn ELLIS (2016), *Evocative Autoethnography : Writing Lives and Telling Stories*, Londres, Routledge.
- CHARDEL Pierre-Antoine (2016), « Quand la communication perd la parole : lecture d'Emmanuel Levinas », *Eco-Ethica*, 5, p. 154-165.
- CLIFFORD James et George E. Marcus (1986), *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography: A School of American Research Advanced Seminar*, Berkeley, University of California Press.
- CLOUGH Patricia Ticineto (2007), *The Affective Turn: Theorizing the Social*, Durham, Duke University Press Books.
- CONQUERGOD Dwight (2002), « Performance studies: Interventions and radical research », *The Drama Review*, 46(2), p. 145-156.
- CUNLIFFE Ann L. et Geetha KARUNANAYAKE (2013), « Working within hyphen-spaces in ethnographic research: Implications for research identities and practice », *Organizational Research Methods*, 16(3), p. 364-392.
- DELEUZE Gilles (1968), *Différence et répétition*, Paris, Presses universitaires de France.
- DENZIN Norman K. (2003), *Performance Ethnography. Critical Pedagogy and the Politics of Culture*, Thousand Oaks, Sage Publications.
- DERRIDA Jacques (1972), « Signature événement contexte », dans *Marges de la philosophie*, Paris, Galilée.
- EINOLA Katja, Anna ELKINA, Grace GAO, Jennifer HAMBLETON, Anna-Liisa KAASILA-PAKANEN, Emmanouela MANDALAKI, Ling Eleanor ZHANG et Alison PULLEN (2021), « Writing multi-vocal intersectionality in times of crisis », *Gender Work Organization*, 28, p. 1600-1623.
- ELLIS Carolyn (2004), *The Ethnographic I : A Methodological Novel about Autoethnography* Walnut Creek, California: Altamira Press.
- ERICSSON Daniel et Monika KOSTERA (2020), « Alterethnography: Reading and writing otherness in organizations », *Gender, Work & Organization*, 27, p. 1402-1417.
- FABIAN Johannes (1990), *Power and Performance. Ethnographic Explorations Through Proverbial Wisdom and Theatre in Shaba, Zaire*, Madison, The University of Wisconsin Press.

- FOUCAULT Michel (1986), *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard.
- GEERTZ Clifford (1988), *Works and Lives: The Anthropologist as Author*, Stanford, Stanford University Press.
- GREGG Melissa et Gregory J. SEIGWORTH (2010), *The Affect Theory Reader*, Durham, Duke University Press.
- HAMERA Judith et Dwight CONQUERGOOD (2005), « Introduction. Performance and politics: Themes and arguments », dans Soyini MADISON et Judith HAMERA, *The SAGE Handbook of Performance Studies*, Thousand Oaks, SAGE Publications, p. 419-426.
- HÖPFL Heather (2000), « The suffering mother and the miserable son, organizing women and organizing women's writing », *Gender, Work and Organization*, 7(2), p. 98-105.
- LAMBERT Frédéric (2007), *L'écriture en recherche*, Paris, Parcours(sic).
- LETICHE Hugo (2020), « Prologue to filmic research(ing) », dans Monika KOSTERA et Cezary WOŹNIAK (dir.), *Art and Organizing*, Oxford, Routledge, p. 217-234.
- LETICHE Hugo et Jean-Luc MORICEAU (2018), « An interview with Alphonso Lingis », *Society and Business Review*, 13(3), p. 254-257.
- LINGIS Alphonso (2008), « The outsiders: The search for authenticity », *Qui Parle ?*, 17(1), Special Issue: *Thinking Alterity*, p. 199-221.
- LINGIS Alphonso (2018), *Irrevocable. A Philosophy of Mortality*, Chicago, The University of Chicago Press.
- LINSTEAD Stephen A. (2018), « Feeling the reel of the real: Framing the play of critically affective organizational research between art and the everyday », *Organization Studies*, 39(2-3), p. 319-344.
- MACÉ Marielle (2017), *Sidérer, considérer. Migrants en France*, Paris, Verdier.
- MADISON Soyini et Judith HAMERA (dir.) (2006), *The SAGE Handbook of Performance Studies*, Thousand Oaks, Sage Publications.
- MARCUS George E. et Michael M. J. FISHER (1986), *Anthropology as Cultural Critique : An Experimental Moment in the Human Sciences*, Chicago, Chicago University Press.
- MIGNOLO Walter (2015), *La désobéissance épistémique. Rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité*, Bruxelles, Peter Lang.
- MORICEAU Jean-Luc (2018), « Écrire le qualitatif : écriture réflexive, écriture plurielle, écriture performance », *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels*, 24(57), p. 45-67.
- MORICEAU Jean-Luc (2018b), « Can the researcher learn? Relatedness and the ethics of writing », *Society and Business Review*, 13(3), p. 242-253.
- MORICEAU Jean-Luc (2019), « Dans le tournant vers les affects », dans Jean-Luc MORICEAU et Richard SOPARNOT, *Recherche qualitative en science sociale. S'exposer, cheminer, réfléchir ou l'art de composer sa méthode*, Caen, EMS, p. 83-100.
- MORICEAU Jean-Luc (2020), *Afetos na pesquisa acadêmica*, Belo Horizonte, MG, Fafich/Selo PPGCOM/UFMG.
- MORICEAU Jean-Luc et Isabela PAES (2019), « Vers une recherche pauvre », *Revue française de gestion*, 285(8), p. 161-168.

- MORICEAU Jean-Luc et Richard SOPARNOT (2019), *Méthode qualitative de recherche en sciences sociales. S'exposer, cheminer, réfléchir ou l'art de composer sa méthode*, Caen, EMS.
- POLLOCK Della (1998), « Performing writing », dans Peggy PHELAN et Jill LANE (dir.), *The Ends or Performance*, New York, New York University Press, p. 73-103.
- PULLEN Allison et Carl RHODES (2015), « Writing, the feminine and organization », *Gender, Work And Organization*, 22, p. 87-93.
- RANCIÈRE Jacques (1998), *La chair des mots : politiques de l'écriture*, Paris, Galilée.
- RANCIÈRE Jacques (2000), *Le partage du sensible*, Paris, La Fabrique.
- RANCIÈRE Jacques (2008), *Le spectateur émancipé*, Paris, La Fabrique.
- RANCIÈRE Jacques (2011), *Aisthesis : Scènes du régime esthétique de l'art*, Paris, Galilée.
- RANCIÈRE Jacques (2012), *La méthode de l'égalité. Entretiens avec Laurent Jeanpierre et Dork Zabunyan*, Paris, Bayard.
- RANCIÈRE Jacques (2018), *La méthode de la scène*, Fécamp, Lignes.
- RANCIÈRE Jacques (2019), *Le travail des images. Conversations avec Andrea Soto Calderón*, Dijon, Les Presses du Réel.
- RANCIÈRE Jacques (2020), « La pensée des bords (entretien avec Fabienne Brugère) », *Critique*, 881, p. 828-840.
- RANCIÈRE Jacques (2021), *Les mots et les torts*, Paris, La Fabrique.
- RICHARDSON Laurel (1994), « Writing. A method of inquiry », dans Norman DENZIN et Yvonna LINCOLN (dir.), *Handbook of Qualitative research*, 1^{ère} édition, Thousand Oaks, Sage Publications, p. 516-529.
- SALGUEIRO MARQUES Ângela Cristina et Ana Karina de CARVALHO OLIVEIRA (2018), « L'écriture subversive : la performativité de la parole de l'homme ordinaire dans la méthode de l'égalité de Jacques Rancière », *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels*, 24(57), p. 113-132.
- SCHECHNER Richard (2002), *Performance Studies: An Introduction*, New York, Routledge.
- SEDGWICK Eve Kosofsky (2003), *Touching Feeling : Affect, Pedagogy, Performativity*, Durham, Duke University Press.
- SHOTTER John (2011), *Getting It: Withness-Thinking and the Dialogical... In Practice*, New York, Hampton Press.
- SIMONDON Gilbert (2015), *Communication et information*, Paris, Presses Universitaires de France.
- THRIFT Nigel (2007), *Non-Representational Theory: Space, Politics, Affect*, Londres, Routledge.
- TYLER Stephen A. (1987), *The Unspeakable: Discourse, Dialogue, and Rhetoric in the Postmodern World*, Madison, University of Wisconsin Press.
- VAN MAANEN John (1995). « Style as theory », *Organization Science*, 6(1), p. 133-143.
- VAN MAANEN John (2011), *Tales of the Field: On Writing Ethnography*, Chicago, University of Chicago Press.

NOTES

1. On pourra penser à la distinction proposée par Schotter (2011) entre *aboutness thinking* (parler à propos de) et *withness thinking* (s'engager avec).
2. Alphonso Lingis est philosophe, écrivain et traducteur américain, d'origine lituanienne, actuellement professeur émérite de philosophie à la Pennsylvania State University. Il est également connu comme photographe et complète les thèmes philosophiques de plusieurs de ses livres avec ses propres photographies. Il fut traducteur et organisateur, entre autres, d'ouvrages d'Emmanuel Levinas aussi importants que *Totalité et infini*, *Autrement qu'être* et les *Philosophical Collected Papers* (1987). Ses textes apportent un ensemble d'indices qui requièrent un effort pour en comprendre le sens à partir de sa propre expérience. Lingis veut que le lecteur ressente les mêmes affects, qu'il travaille pour en tirer un *insight*. Les textes racontent une exposition à quelque chose d'inattendu, et de cette confrontation sort un nouvel éclairage théorique, mais possiblement aussi une transformation du chercheur et du lecteur.
3. Dans l'ouvrage *Autrement qu'être*, Levinas aborde le rapport entre le dire et le dit, soulignant que le dit appartient à l'ordre de l'énonciation, de la thématization, de ce qui se dessine et se présente. Le dire, au contraire, est de l'ordre de l'impossible, de l'incommunicable, de ce que le dit ne peut contenir, dans sa forme et dans son contexte. Le dit trahit le dire, mais le dire ne se trahit pas dans le dit, il le traverse. L'un renvoie à l'autre, mais le dire ne se termine pas par le dit.
4. La rencontre éthique avec le visage de l'autre interrompt ma tendance à concevoir le monde comme doté d'une certaine logique spatio-temporelle dans laquelle j'exerce mon pouvoir et agit souverainement. Saisir l'autre dans l'identité de mes concepts, en le plaçant dans mon monde, ne peut me sortir de mon isolement, de la répétition du même. Le visage lance un appel qui se distancie de l'hostilité et s'approche de l'hospitalité. Il demande à être accueilli tout en posant des questions et en exigeant une réponse. Ainsi, « faire l'expérience du visage de l'autre, c'est éprouver un sentiment de responsabilité face à la vulnérabilité. Il me permet de me retrouver, de retrouver mon identité en répondant à l'appel de l'autre » (Chardel, 2016, p. 187).
5. L'appel vocalisé par le visage de l'autre constitue notre sensibilité, notre réceptivité à produire un temps d'accueil, un temps d'écoute (ou plutôt une temporalité dans laquelle le sujet écoute en permanence) et un temps pour élaborer une réponse.
6. Recherche menée en 2019 auprès de cinq familles de personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer vivant à Belo Horizonte, dans le sud-est du Brésil. Les familles étaient disposées à nous parler des expériences qui mettent à mal la vie quotidienne. Le handicap est ainsi resitué dans un modèle social. Nous reconnaissons le passage, mais pas la rupture, du modèle médical individualisé au modèle structurel et social. Selon cette perception, et conformément à un rapport de l'Organisation mondiale de la santé, la personne handicapée n'est pas perçue par la société seulement en fonction de ses limitations, mais en fonction de son corps, et nous ajoutons : son esprit. http://whqlibdoc.who.int/publications/2011/9788564047020_por.pdf, consulté le 16 mars 2022.
7. Pour Levinas, l'érotisme n'est pas vu comme la rencontre entre l'homme et la femme, comme la fusion entre deux moitiés qui se complètent, mais comme contact, proximité, ouverture hospitalière au visage de l'autre et possibilité de sortir de soi et de se découvrir en co-dépendance avec l'autre.
8. Comme le dit Lingis : « C'est au fur et à mesure que j'en suis venu à mobiliser davantage de ressources performatives, chaque fois que le texte et les circonstances les suscitaient. J'ai instinctivement évité de réfléchir à la composition, pour qu'elle n'apparaisse pas comme une méthode. Intuition, souvenir lointain des performances vécues, sens informulé de ce qui semble juste et de ce qui semble appauvri et de ce qui est excessif dans une composition. Une attention

et un soin considérables doivent être consacrés au développement de ressources performatives. Ils entrent dans le sens même des mots » (dans Letiche et Moriceau, *op. cit.*, p. 256).

9. Né à Alger en 1940, Jacques Rancière est professeur émérite de philosophie à l'Université Paris VIII, Vincennes, Saint-Denis. Il étudie le rapport entre esthétique et politique à partir du développement d'une pensée anti-hiérarchique, mettant l'accent sur le pouvoir émancipateur de la méthode de l'égalité et de la méthode de la scène. Rancière s'adonne à une réflexion sur sa méthode — par une écriture anti-hiérarchique, son écriture perturbe la machine explicative qui soutient les discours spécialisés et leurs différentes traductions dans des langages qui maintiennent un ordre subalternisant. Ce n'est pas un philosophe qui explique et commente les événements, mais un monteur de scène qui produit des topographies égalitaires. Sa pensée se positionne en marge de la scène non pas tant pour représenter les opprimés et leurs vulnérabilités, mais pour montrer comment ils réaménagent leur corps et leurs modes de vie afin d'altérer un champ d'expérience par des transgressions, des résistances, des irruptions et des soulèvements.

RÉSUMÉS

L'écriture est une recherche, elle part à la recherche d'un mode d'écriture. Il ne s'agit pas seulement d'écrire autrement la recherche, il s'agit souvent d'une autre façon de penser et de faire la recherche. Les auteurs veulent montrer que l'écriture performance est une écriture qui met en relation, qu'elle produit une communication. Après avoir présenté l'écriture performance, ses origines et son projet, ils exposent ses enjeux éthiques, puis ses enjeux politiques avant de conclure sur ce qu'un regard communicationnel sur les textes-performance éclaire. Avant tout, ils suivent les manières et méthodes de deux auteurs, Alphonso Lingis et Jacques Rancière. Tous deux proposent une écriture performance, qui nous met en mouvement et nous offre bien plus qu'une représentation.

Writing is an exercise in research—a search for a way of writing. It is not just about finding a new approach to research writing, but about a new way of thinking about and conducting research. The authors aim to show that performance writing creates a dance between different elements, producing a message. After an introduction to performance writing, its origins and intentions, they outline the ethical and political issues involved before considering what we can learn from adopting a communication approach to performance texts. Throughout the article, the authors adopt the styles and methods of two authors, Alphonso Lingis and Jacques Rancière, whose catalytic performance writing produces works that are much more than mere performance.

La escritura es la investigación sobre la búsqueda de una forma de escritura. No se trata solamente de escribir de manera diferente la investigación, se trata a menudo de otra manera de pensar y realizar la investigación. Los autores del artículo aspiran demostrar que la escritura performática es una escritura que establece relación y produce comunicación. Después de haber presentado la escritura performática, sus orígenes y proyecto, dichos autores exponen los desafíos éticos y políticos antes de concluir sobre lo que es una mirada comunicacional sobre los textos-performáticos relámpago. Antes que todo, estos siguen las formas y métodos de dos autores, es decir, Alphonso Lingis y Jacques Rancière. Los dos proponen una escritura performática, que nos pone en movimiento y nos ofrece mucho más que una representación.

INDEX

Keywords : writing, performance writing, ethical issues, political issues, performance texts

Mots-clés : écriture, écriture performance, enjeux éthiques, enjeux politiques, textes-performance

Palabras claves : escritura, escritura performática, desafíos éticos, desafíos políticos, textos-performáticos

AUTEURS

JEAN-LUC MORICEAU

Jean-Luc Moriceau est professeur à l'Institut Mines-Télécom Business School (IMT-BS) et membre du LITEM, un laboratoire de recherche ancré dans les sciences de gestion et les sciences économiques de l'Université Paris-Saclay. Courriel : jean-luc.moriceau@imt-bs.eu

ÂNGELA CRISTINA SALGUEIRO MARQUES

Ângela Cristina Salgueiro Marques est docteure en communication sociale et professeure du Programme de post-graduation en communication, Universidade Federal de Minas Gerais à Belo Horizonte. Courriel : angelasalgueiro@gmail.com

SÔNIA CALDAS PESSOA

Sônia Caldas Pessoa est docteure en études linguistiques et professeure du Programme de post-graduation en communication, Universidade Federal de Minas Gerais à Belo Horizonte. Courriel : soniacaldaspessoa@gmail.com

De quels devenirs-minoritaires sommes-nous les chercheur·e·s ?

Expériences d'engagement dans la recherche collaborative et l'écriture créative

Jean-Paul Payet, Verena Richardier, Zakaria Serir et Diane Rufin

- 1 C'est à un regard réflexif et à des récits d'engagement qu'invite le présent texte. Il prend acte du caractère plurivoque de la recherche en sciences sociales et entend contribuer au développement d'expériences minoritaires en matière de pratique et d'écriture scientifiques. Il témoigne d'un possible, celui d'affranchir la recherche de son histoire prédatrice, celui de la ré-engager dans le monde. Le rapport à autrui n'est certes plus un impensé du travail de recherche, mais les divergences au sein du monde scientifique s'affirment : parler sur l'autre ou parler avec lui, construire l'enquête-e comme objet de savoir ou le reconnaître comme sujet de savoir(s). La responsabilité du ou de la chercheur·e à l'égard des minorités est posée : pourquoi, pour qui cherchons-nous, écrivons-nous ? Est-il possible de sortir d'une conception de la science comme « pur jeu », « en toute innocence », de quitter « le monde de Peter Pan » (Haraway, 2007) ? Plutôt qu'une science qui transforme le monde en un « entrepôt de données » (Ingold, 2013), de plus en plus de chercheur·es plaident pour une science qui prend racine dans le monde, qui s'y engage, le consulte et se tient responsable d'une symétrisation des expériences, des savoirs et de leurs modes d'expression. À une vision objectiviste de la science, détentric de la vérité, ils opposent une vision plurielle, ouverte à des régimes de vérité non savants (Callon, Lascoumes et Barthe, 2001).
- 2 La théorie deleuzienne des « devenirs-minoritaires » (Boutang et Pamart, 2004 ; Deleuze et Guattari, 1980 ; Deleuze et Parnet, 1977) nous permet d'interroger l'activité de recherche dans son rapport aux minoritaires, en mettant au centre le rôle de chacune des parties dans la recherche, la légitimité des savoirs ordinaires et la transformation des rapports de pouvoir. La capacité de transformation identitaire et politique portée par l'écriture, centrale dans la pensée deleuzienne, poursuit notre réflexion sur la voix des acteurs affaiblis (Payet, 2011 ; Payet et Laforgue, 2008 ; Payet, Rostaing et Giuliani, 2010) et sur la dé-catégorisation des manières de représenter les acteurs ordinaires dans les sciences sociales (Payet, 2020). Nous souhaitons analyser ici

le rôle de l'écriture dans une rencontre avec des minoritaires au travers du récit de deux expérimentations¹ : une écriture théâtrale s'hybridant à une recherche collaborative et une écriture graphique traduisant un enseignement critique de la sociologie. Articulant l'analyse² de ces deux expérimentations, nous tentons de montrer comment l'hybridation des formes de recherche et d'écriture et la réhabilitation de la créativité des chercheur·e·s renvoient à des enjeux de transformation du rapport entre la science et le monde (Ingold, *op. cit.* ; Merleau-Ponty, 1964).

Les devenirs-minoritaires

- 3 Le concept de devenir-minoritaire, élaboré par Deleuze et Guattari (*op. cit.*), sert de cadre théorique à notre réflexion, pour penser l'écart avec les normes dominantes de la recherche scientifique, pour s'ouvrir à une science attentive à la pluralité du monde et attentive aux voix des minorités. Par *devenir*, ces auteurs entendent la rencontre de deux termes hétérogènes qui se déterritorialisent mutuellement. Chacun fait sortir l'autre de son territoire, mais il ne s'agit pas de coloniser l'autre, de l'annexer, il s'agit d'une « double capture » :

On n'abandonne pas ce qu'on est pour devenir autre chose (imitation, identification), mais une autre façon de vivre et de sentir hante ou s'enveloppe dans la nôtre et la « fait fuir ». La relation mobilise donc quatre termes et non deux, répartis en séries hétérogènes entrelacées : x enveloppant y devient x' tandis qu'y pris dans ce rapport à x devient y' (Zourabichvili, 2003, p. 29-30).

- 4 « Il n'y a de devenir que minoritaire », affirment Deleuze et Guattari (*op. cit.*, p. 134). De fait, il convient de distinguer les minorités, « états définissables objectivement, états de langue, d'ethnie, de sexe, avec leurs territorialités de ghetto » (*ibid.*), et le devenir-minoritaire. Les minorités constituent des sous-systèmes ou des « hors système » d'une majorité définie comme « système homogène et constant ». Celle-ci implique « un mètre-étalon par rapport auquel elle s'évalue » (*ibid.*, p. 133). Mais, à ce point, tout se renverse :

Car la majorité, dans la mesure où elle est analytiquement comprise dans l'étalon abstrait, ce n'est jamais personne, c'est toujours Personne [...], tandis que la minorité, c'est le devenir de tout le monde, son devenir potentiel pour autant qu'il dévie du modèle. Il y a un « fait » majoritaire, mais c'est le fait analytique de Personne, qui s'oppose au devenir-minoritaire de tout le monde (Deleuze et Guattari, *op. cit.*, p. 133).

- 5 Le devenir-minoritaire, comme devenir de tout le monde, est « ce devenir qui est création [...] en déclenchant des mouvements incontrôlables et des déterritorialisations de la moyenne ou de la majorité » (*ibid.*, p. 134). Ainsi le minoritaire est-il à la fois une expérience et un devenir. Le devenir-minoritaire ne se superpose pas à l'expérience des minorités, même si celle-ci le rend possible. Il concerne tout le monde, membres de la majorité et membres des minorités.
- 6 *Devenir* requiert de se mettre en mouvement, de cheminer pour pouvoir rencontrer l'autre et se déterritorialiser. L'activité d'écriture est imbriquée au devenir :

Écrire, c'est devenir, mais ce n'est pas du tout devenir écrivain. C'est devenir autre chose. [...] On dirait que l'écriture par elle-même, quand elle n'est pas officielle, rejoint forcément des « minorités », qui n'écrivent pas forcément pour leur compte, sur lesquelles non plus on n'écrit pas, au sens où on les prendrait pour objet, mais en revanche dans lesquelles on est pris, bon gré mal gré, du fait qu'on écrit (Deleuze et Parnet, *op. cit.*, p. 54-55).

- 7 Puisqu'écrire, c'est devenir, et devenir autre chose, et rejoindre des minorités qui n'écrivent pas, il y a, pour Deleuze, des devenirs-minoritaires dans l'écriture. Il ne s'agit pas d'imiter, de parler comme les membres d'une minorité. Il s'agit de chercher à voir comme un autre, à se mettre à sa place, à épouser en pensée ce qui l'interroge, non pas pour devenir l'autre, pour s'identifier, mais pour accroître nos propres capacités à problématiser.

En écrivant, on donne toujours de l'écriture à ceux qui n'en ont pas, mais ceux-ci donnent à l'écriture un devenir sans lequel elle ne serait pas, sans lequel elle serait pure redondance au service des puissances établies. Que l'écrivain soit minoritaire [...] signifie que l'écriture rencontre toujours une minorité qui n'écrit pas, et elle ne se charge pas d'écrire pour cette minorité, à sa place ni à son propos, mais il y a rencontre où chacun pousse l'autre, l'entraîne dans sa ligne de fuite, dans une déterritorialisation conjuguée (*ibid.*, p. 55-56).

- 8 Sortir du narcissisme (Lemaitre, 2016), voir comme un autre, s'affranchir d'une science qui s'identifie au pouvoir : le paysage (Lévi-Strauss, 1962, p. 38) de la « recherche ouverte » est un paysage hétérogène, marqué par la rencontre entre chercheur·es et minorités. Ce paysage est parcellaire, intermittent, en creux. Il émet des fulgurances dans le paysage dominant, mais il est en grande partie souterrain. C'est un paysage fragile. En regardant mieux, on voit apparaître dans ce paysage des *lignes de fuite*. Par ce terme, Deleuze indique le mouvement consistant à fuir le territoire agencé et quadrillé par le pouvoir.
- 9 Une première ligne de fuite consiste à *penser par le bas* (Simmel, 1999/1908), par le mineur (Piette, 1996), le prosaïque, par le monde vécu au lieu de penser par le haut, par le modèle. Il s'agit de penser à des situations qui n'ont pas encore de nom, pas encore de catégorie, qui demandent à être décrites. Leur appréhension sensible est attentive à la pluralité de sens, à leur labilité, à leurs possibles devenirs. Penser à partir du mineur, c'est toujours penser à partir de choses qui ne sont pas dignes d'une pensée, en tout cas pas d'une pensée scientifique telle que l'académisme la définit, mais de choses qui pour les individus sont des choses qui importent. Une telle ligne de fuite s'incarne de manière emblématique dans les recherches collaboratives (Bazin, 2014 ; Bonny, 2017 ; Laforgue, 2018 ; Lyet, 2015), qui hybrident les statuts et les rôles des chercheur·es et des acteurs ordinaires.
- 10 Une seconde ligne de fuite consiste à suspendre les interprétations et à mettre en œuvre des *expérimentations* (Deleuze et Parnet, *op. cit.*). Rompant avec l'idée d'un récit scientifique s'imposant telle une révélation, celui-ci s'hybride à d'autres formes de discours et d'écriture pour atteindre différents publics. De nouveaux mélanges se profilent entre les sciences sociales et les arts (théâtre, spectacle vivant, photo, vidéo, arts graphiques, etc.) (Jablonka, 2014 ; Leavy, 2018). Les réflexions de l'ethnographie postmoderne portées par Laurel Richardson en portent les prémices (Richardson, 1990, 1992 ; Richardson et Lockridge, 1998). Richardson joue sur la transgression de l'écriture scientifique par la poésie et le théâtre pour pointer la nature située des points de vue et réfléchir sur les changements qu'opère toute recherche sur le chercheur lui-même. L'appel à une recherche performative, passant par des symboles pour exprimer des changements en cours au moment même de leur énonciation (Haseman, 2006), et les réflexions sur les conflits de disciplines qu'entraîne une recherche avec l'art, et non sur l'art (Borgdorff, 2012), ont peu à peu dessiné les contours d'une recherche dite créative. Celle-ci considère le processus de création comme un instrument de recherche et comme médium de cette dernière. Ses contours sont par essence ouverts, poussant

certaines auteure·s à *cartographier* leurs pratiques plutôt qu'à les définir, afin de mieux rendre compte des singularités et des diversités (Paquin et Noury, 2018, 2020).

- 11 *Penser par le bas* et s'inscrire dans l'*expérimentation* sont deux lignes de fuites elles aussi ouvertes, qui se conjuguent dans les expériences que nous avons menées.

D'une recherche par les pairs à l'écriture d'une pièce de théâtre

- 12 À l'origine de cette première écriture créative, il y a une « crise » de la pratique de la recherche. Insatisfaits de la recherche en surplomb, nous nous engageons dans la recherche participative (Payet, 2018) et nous menons des enquêtes sur le mode de la conversation (Laforgue, *op. cit.* ; Payet, 2020). Nous expérimentons alors la recherche par les pairs (Lushey et Munro, 2014 ; Robin *et al.*, 2015) que nous adoptons avec un groupe de parents d'élèves. Le cadre méthodologique de la recherche par les pairs permet d'agir sur la relation d'enquête, de réduire l'écart entre l'enquêteur et l'enquêté, de rendre plus poreuse la frontière entre chercheur·es professionnel·les et acteurs ordinaires, entre sachants et ignorants (Rancière, 2004). Il permet également de recueillir un matériau original et de laisser les chercheur·es-pairs maîtres de leur voix, auteure·s de leur parole.
- 13 Suivant cette perspective, nous formons une dizaine de parents — de fait, exclusivement des mères³ — à l'enquête qualitative. Des entretiens sont d'abord menés au sein du groupe, puis chaque membre du groupe interviewe deux autres parents dans son propre réseau affinitaire. Les chercheur·es professionnel·les s'impliquent au même titre que les chercheur·es-pairs dans la réalisation de l'enquête. Ils s'inscrivent dans des relations symétriques : l'initiation aux techniques de l'enquête et aux analyses de contenu ne suit pas un mode scolaire, la participation aux tâches de l'enquête est égalitaire, la conduite des réunions privilégie l'émergence et la structuration informelle du groupe. Pendant plusieurs mois, les membres du groupe se réunissent régulièrement, pour s'informer des avancées de l'enquête, pour discuter de son contenu, puis pour analyser les entretiens recueillis. Au cours des rencontres, les récits d'expériences personnelles, les débats, les analyses politiques se mêlent et s'imbriquent aux échanges sur les matériaux recueillis. Chacune, parent-chercheur·e ou chercheur·e professionnel·le, conserve un langage et un registre d'intervention proche de son expérience. Le cadre collectif permet d'élaborer *ensemble* un métadiscours sur l'école, une analyse critique qui ne procède pas de la seule interprétation du matériau d'enquête, mais d'une activité rhétorique menée à plusieurs qui imbrique le privé et le public, le singulier et le commun. L'intime devient politique et le politique s'ancre dans une intimité.
- 14 Le collectif se renforce dans ce processus à la fois dynamique et ouvert — un processus d'émancipation réciproque. Ce qui lie les membres du groupe, ce sont leurs vécus, leurs expériences de l'école, celles de leurs enfants, celles du collectif. Au-delà des différences de leurs appartenances sociales, origines ethniques, nationalités, les histoires de vie résonnent. La recherche par les pairs agit comme un « pont d'embarquement », permettant aux parents de devenir sujets de l'enquête. Des devenirs-minoritaires se forment et s'hybrident : d'une part, le « devenir-mère » pour nous, chercheur·es professionnel·les, qui pensons la critique de l'institution scolaire

avec une nouvelle subjectivité ; d'autre part, le « devenir-chercheuse » pour les mères avec qui nous travaillons, qui théorisent un propos sur l'école. L'expérience favorise un espace réflexif conçu comme une « zone interprétative partagée » (Desgagné, 2007) ; elle devient un lieu de production d'outils intellectuels et conviviaux (Illich, 1973), de conscientisation (Freire, 1974, 2017/1996).

- 15 Les membres du groupe recueillent ainsi une vingtaine d'entretiens, menés auprès de parents d'élèves, qui sont ensuite retranscrits et lus individuellement. La force des témoignages s'impose comme une évidence. L'interview par les pairs ouvre à des registres d'expérience rarement accessibles pour une chercheuse professionnelle. Des parents parlent de l'école, de leur relation à une institution ; ils racontent leur expérience, et leurs récits, au-delà de leur singularité, atteignent une universalité de l'expérience parentale. Alors que les discours institutionnels, professionnels et médiatiques convergent pour diffuser une vulgate sociologique stéréotypée des parents, entre parents de classes moyennes et supérieures, usagers consommateurs et intrusifs, et parents de milieu populaire, démissionnaires et défaillants, ici la parole des parents (recueillie par d'autres parents) décrit une expérience humaine à la fois singulière et universelle, qui dépasse les différences superficielles d'attitudes. Être parent d'un élève, c'est être affecté par une institution qui impose une conception de l'enfance et de l'éducation familiale au service de l'école.
- 16 L'idée émerge alors d'« écrire » ces interviews pour en faire ressortir la puissance et communiquer leurs messages au-delà du cercle de la recherche. Le travail d'écriture consiste à transformer les entretiens en des témoignages parlés à la première personne (en supprimant la parole des interviewers) et à mettre en valeur les passages les plus authentiques, comme l'illustrent les extraits suivants de la pièce de théâtre où une mère raconte ses propres souvenirs scolaires et une autre fait part de son expérience de parent d'élève :

J'étais plutôt une élève sage, voire même très sage, je ne me souviens pas d'une fois où j'ai été punie... Non, je rentrais très, très bien dans la norme. Je sais pas si je le faisais consciemment ou... Je voulais pas faire de problème, j'étais un peu effacée, on me voyait pas... On me voyait pas, ni les enseignants ni même les élèves d'ailleurs. On ne s'attardait pas sur moi, j'étais pas importante quoi, on pouvait se moquer... j'avais pas de statut particulier à l'école. Que je sois là ou pas là, ça faisait pas de différence. C'est pour ça que j'ai très peu de souvenirs, parce que j'ai l'impression que pendant ces années d'école primaire... c'était un peu de l'inexistence quoi, je ne crois pas me souvenir d'avoir appris des trucs vraiment importants ou des choses qui m'ont particulièrement marquée ou un enseignant qui m'aurait marquée, non (Chahida⁴, mère d'élève, extrait du texte de la pièce).

J'ai eu du racisme aussi avec ma grande, la première... de la part d'une élève. Après, la prof elle a dit (elle imite une voix avec un fort accent local) : « Mais c'est pas grave. Elle a dit ça comme ça, faut pas le prendre mal. » Et moi j'ai dit « Non ». Ah oui, j'ai eu un autre problème avec ma fille, qui pleurait chaque jour avant d'aller à l'école. Je lui dis : « Mais qu'est-ce qu'il y a ? » « La maîtresse, elle m'engueule tout le temps. » Et puis j'ai écrit une lettre kilométrique à la maîtresse en lui faisant comprendre qu'elle est enseignante, elle doit faire son travail, je comprends que ça peut être difficile, etc., mais qu'elle vienne pas traumatiser ma fille parce qu'après, les séquelles qu'elle pourrait avoir, c'est moi qui vais en payer les frais. Que j'ai porté cet enfant neuf mois, que ok, elle est là pour enseigner mais que c'est pas le parent de ma fille. Et que si elle veut pas que ça aille plus loin, qu'elle se calme tout de suite. Et puis elle s'est calmée. J'ai remarqué, et on m'a beaucoup dit, qu'il faut toujours être derrière les enfants et savoir ce qui se passe. Parce que sinon, on nous les met à l'envers quoi. En fait, les profs, ils aiment bien, comment dire, appuyer sur

le bouton victime quoi. « Ah mais c'est des victimes, ils racontent n'importe quoi », voilà, alors il faut toujours, comment dire, il faut pas se laisser faire en fait. Il faut toujours être derrière les enfants (Aminata, mère d'élève, extrait du texte de la pièce).

- 17 Pour donner au travail de recherche une finalité utile, faisant sens à la fois pour les chercheur·e·s-parents et pour les chercheur·e·s professionnel·le·s, une première idée émerge. Les parents du groupe de recherche pourraient en présenter les résultats face à un public d'étudiant·e·s en formation d'enseignants. Ce projet trouve alors son nom : « Des parents formateurs d'enseignant·e·s ». Produire des savoirs sur la relation des parents à l'école *par* des parents s'inscrit dans la démarche des usagers experts (Jouet, Flora et Las Vergnas, 2010). Pourtant, le risque existe que les parents du groupe de recherche soient perçus par les étudiants au prisme de stigmates sociaux (Goffman, 1975/1963) — « voici une mère de famille défavorisée, voilà une mère portugaise, encore une mère qui porte le voile » —, classés phénoménologiquement d'après leur apparence (corporelle, vestimentaire) et leurs compétences (langagières, rhétoriques), travesties dans une photographie figée de positions sociales. Si faire monter des mères sur l'estrade universitaire vise la reconnaissance (Honneth, 2002/1992) d'acteurs affaiblis (Payet et Laforgue, *op. cit.*), ce dispositif pourrait tourner à une mise en scène indécente (Margalit, 1999) et à un renforcement des stéréotypes. Les bonnes intentions pourraient se pervertir en un exhibitionnisme que nous nommons l'« effet zoo » (Serir, 2022).
- 18 Au contraire, il importe que les témoignages recueillis résistent à toute simplification. Il s'agit de valoriser les processus et les enjeux de l'expérience scolaire dans leur dimension vécue, les enchevêtrements d'événements disparates, les contraintes qui pèsent sur les individus, les ressources qu'ils mobilisent. Là où l'écriture scientifique rationalise, organise, découpe les processus, les témoignages les énoncent de manière vivante et percutante. Ils font le pont entre un récit personnel rempli d'affects et un universalisme. Leur force, c'est justement celle des affects, dans lesquels on peut se reconnaître même si l'on n'a pas vécu la même expérience. Il s'agit d'un « universalisme invisible », ou universalisme des affects. On ne se reconnaît pas forcément dans l'expérience ; on se reconnaît dans l'indignation, le malaise, la colère qu'ont pu ressentir ces mères. Pourtant, la transmission de ces textes tout à la fois singuliers et universels ne va pas de soi.
- 19 À ce stade, l'idée de faire intervenir directement des parents-chercheur·e·s dans une formation universitaire perd de sa pertinence au profit d'une médiation par un acteur tiers. L'alternative d'une écriture artistique émerge à l'occasion de la lecture à haute voix, au sein du groupe, des témoignages mis en récit. La fissure (Jullien, 2018) avec la recherche traditionnelle, avec l'écriture conventionnelle, est désormais visible. Le groupe décide de bifurquer vers une forme théâtrale, qui trouve son modèle dans le théâtre documentaire : des textes bruts, lus par des comédiennes, porteront les voix des mères ordinaires. Quoi de mieux en effet que l'écriture théâtrale, et celle du théâtre documentaire en particulier, pour communiquer des histoires de vie à la fois banales et authentiques ? Dans sa forme d'origine, le théâtre documentaire (Diaz, Ivernel, Kuntz, Lescot et Moguilevskaja, 2007), apparu en Allemagne au cours des années 1920 avec Erwin Piscator qui entend créer des spectacles « où le document constitue la base même du texte et de la représentation » (Piscator, 1972/1929, p. 63), puis développé par Peter Weiss (1968) dans les années 1960, se présente ainsi :

Un matériau documentaire authentique est prélevé en rapport avec un thème global, politique, où les intérêts de la société dans son ensemble sont en jeu. Il constituera la base d'un texte pour le théâtre. Le matériau est recueilli au cours d'une étude quasi scientifique. Il est intégré par le biais du montage dans « un ensemble artistique savamment concerté » par le dramaturge selon une vision « marxiste » des rapports mondiaux. L'objectif est de s'opposer à la désinformation entretenue par les pouvoirs, de condamner les coupables, de provoquer une prise de conscience chez le spectateur et de lui indiquer une voie d'amélioration du monde (Moguilevskaia, 2011, p. 36-37).

- 20 Ce modèle, très marqué par l'idéologie révolutionnaire, est aujourd'hui remis en cause et revisité par des dramaturges russes, qui privilégient le témoignage individuel en tant que document. Ils refusent l'explication guidée et la condamnation unilatérale pour leur préférer l'expression des singularités, le questionnement subjectif, l'invitation à une pensée libre de toutes idées reçues et conventions (*ibid.*). C'est cette forme contemporaine du théâtre documentaire que nous retenons.
- 21 La rencontre avec une professionnelle du théâtre vient à la fois matérialiser notre travail et confirmer le choix du groupe. L'écriture théâtrale, qui s'invente au fur et à mesure du déroulement de la recherche, sert une projection de la singularité du groupe, d'un « soi critique », de l'inconscient de ceux et celles qui « parlent » et s'engagent dans un devenir-minoritaire. Avec cette actrice du monde du théâtre, le ou la chercheur doit laisser de côté ce qu'il ou elle a appris à faire dans son métier. La planification de la recherche ne s'applique pas à un travail créatif, l'écriture artistique impose ses propres manières de faire. La forme artistique oblige à ne pas figer, à être en mouvement (Richardson et Lockridge, *op. cit.*), à expérimenter les possibilités, jusqu'à l'écriture finale du texte théâtral.
- 22 Dans ce projet, les devenirs-minoritaires se réalisent par l'écriture créative telle une « philosophie vivante » (Ingold, *op. cit.*). « Il faut entendre une attitude réflexive qui, au lieu de les considérer à distance de façon désengagée, en vue de préserver sa neutralité, aborde ses problèmes tels qu'ils se manifestent immédiatement, pris à leur point d'émergence, à ceux qui habitent le monde et lui sont concrètement attachés » (Macherey, 2014, p. 1). La recherche intègre les affects (Næss, 2017) et les subjectivités, elle se déroule au ras du monde et préfère l'émergence à la prévision. Chercher de cette manière est aussi une manière de s'écarter du raisonnement scientifique dominant et de permettre à d'autres savoirs de se constituer. L'imbrication du processus de recherche par les pairs et de l'écriture théâtrale dans un « continuum fluide » permet l'engagement de chacun dans des rôles disponibles à tous qui définit la qualité de cette science ouverte, vivante, « un flux qui se conjugue avec d'autres flux » (Deleuze et Parnet, *op. cit.*, p. 62).

De la pédagogie critique à l'écriture d'un récit graphique

- 23 À l'origine de cette seconde écriture créative, il y a aussi une « crise » : celle de la pratique de l'enseignement universitaire. Face à la transmission de savoirs scientifiques à un public étudiant, nous éprouvons les impasses de la forme scolaire traditionnelle (Deligny, 2004/1945-1947 ; Freinet, 1968 ; Freinet, 1969 ; Freire, 1974, 2017/1996 ; Giroux, 1985 ; Illich, 1971 ; Korcusack, 2006/1919-1929 ; Rancière, *op. cit.* ; Rogers, 2018/1961). Un cours d'initiation à la sociologie de l'éducation constitue la matrice

d'origine de l'expérimentation. Dévoiler les rapports de pouvoir à l'œuvre dans le fonctionnement d'une institution, l'école, requiert dans sa réception par les étudiant·es un regard critique que les fondements asymétriques de la relation d'enseignement rendent malaisé. Inséré dans un cursus d'études, un cours est appréhendé comme une discipline à apprendre, à réviser, à restituer. Les étudiant·es « performant » en cherchant à correspondre aux attentes (souvent implicites) de l'enseignant·e en matière de comportement et d'évaluation (Rufin et Payet, à paraître). Ils développent des tactiques de présence dans le cours qui leur permettent, pour les uns de se faire remarquer, pour les autres de ne pas se faire remarquer. Ils sont rompus à la distance au rôle scolaire et à l'art des faux-semblants à même de produire une bonne impression (Goffman, 1973/1959). De son côté, l'enseignant·e, enfermé dans un rôle de d'expert·e est empêché d'accueillir les « bruits » de l'auditoire (Gremion, Payet et Serir, à paraître). La crise de l'enseignant·e-chercheur·e est politique : comment la sociologie qui devrait, selon une visée critique, participer à l'émancipation en déchirant le voile posé sur la réalité en arrive-t-elle à n'être qu'une « brique » dans un cursus de formation ? Comment son potentiel révolutionnaire (au sens deleuzien) se pervertit-il dans sa réception en un récit de naturalisation des inégalités ? Comment du ou de la chercheur·e. ne reste-t-il que l'enseignant·e occupant et légitimant la position dominante que le ou la sociologue déconstruit, voire dénonce, dans ses contenus de cours et dans ses recherches ? Une forme de naïveté le ou la caractérise, quand il ou elle croit se tenir en dehors des processus sociaux de réception, d'appropriation et d'usage des discours.

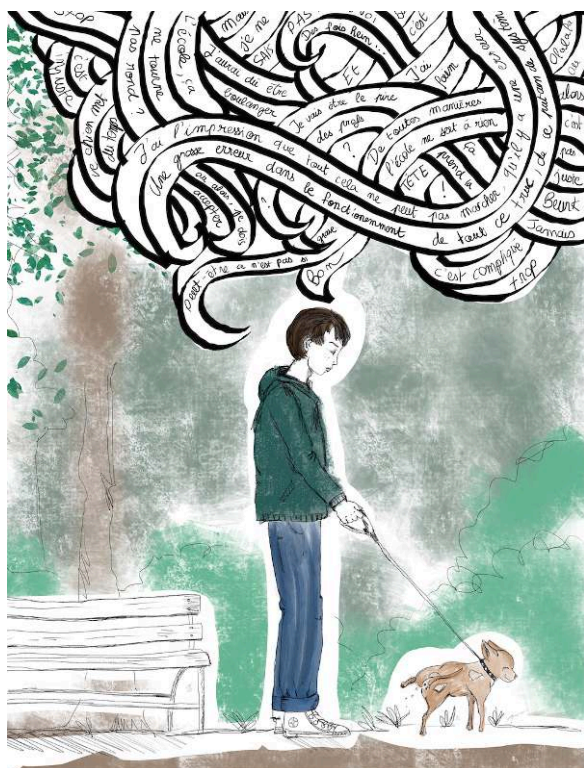
- 24 S'il comprend les raisons authentiques du détachement instrumental des étudiant·es, s'il interroge son rôle dans l'entretien d'un rapport inégalitaire entre enseignant·e et enseignée, le ou la sociologue-enseignant·e en vient à poser la question suivante : comment enseigner la compréhension des inégalités sociales sans penser le rapport inégalitaire de l'enseignement ni agir sur ce rapport ? S'engage alors une expérimentation, nourrie d'observations ethnographiques du cours rendues possibles par un travail d'équipe. La transformation touche à des aspects tant concrets (réduction de la taille de l'auditoire, délaissement de la position statique à l'estrade au profit de la déambulation grâce à un micro-cravate, utilisation d'une *catchbox*, micro inséré dans un cube de mousse, pour la circulation de la parole, etc.) que pédagogiques (coanimation à deux voix, abandon de l'évaluation écrite finale au profit de l'élaboration d'un dossier réalisé en groupe, organisation de *speed dating* sociologiques pour favoriser l'interconnaissance entre pairs et accroître leur appropriation de la posture sociologique au travers de relations horizontales, etc.). La structure du cours délaisse la présentation par théories ou par thématiques, pour privilégier l'entrée par des « petits objets sociaux », extraits concrets de la réalité sociale vécue de façon commune, dont il propose la déconstruction et l'analyse sociologique. Ces objets, appelés « matériaux déclencheurs »⁵, donnent lieu à une démarche ; ils sont l'amorce d'un cheminement au travers d'étapes que l'enseignant·e parcourt avec les étudiant·es. La parole des étudiant·es est à la fois sollicitée et libre : l'expression des affects (Næss, *op. cit.*) sans jugement est encouragée, et les étudiant·es libèrent peu à peu leur expression et leur sens critique, y compris à l'égard du discours du cours lui-même. La sociologie n'est plus transmise en surplomb, elle devient l'objet d'une expérience collective.

- 25 Comment rendre compte de cette double rencontre des étudiant·es, pour la plupart futur·es enseignant·es, avec la sociologie et avec la pédagogie critique ? Et comment diffuser cette approche hors de l'enceinte universitaire ? L'idée d'une écriture créative à partir de la démarche opérée dans le cours avec les étudiant·es émerge. La rencontre avec une sociologue-dessinatrice rend possible l'expression d'une dynamique, que l'écriture et le cours scientifique bruts ne peuvent aborder seuls. Le choix du dessin s'impose peu à peu, pour penser une sorte d'« anti-manuel de sociologie » dessiné, dans lequel apparaissent à la fois le contenu du cours et sa démarche. L'écriture scientifique par la bande dessinée (*comic based research*) permet d'écrire et de raconter, différemment des seuls mots. Les dessins ne remplacent pas le texte sociologique, ils accompagnent et complètent celui-ci, ancrent les concepts du cours dans l'image, lui donnant une forme, matérielle et physique (Richardier et Marc, à paraître). Le dessin, par un trait simple, mais jamais simplificateur, apporte une autre manière de comprendre les enjeux critiques. Les aquarelles sont vives, mais les couleurs peu nombreuses, afin de privilégier le sens sur le dessin, d'attirer et de guider le regard sur certains éléments de la composition, dans l'objectif d'en faciliter la compréhension. L'objectif est de montrer une science en mouvement, circulant de l'enseignant·e aux étudiant·es, mais aussi des étudiant·es à l'enseignant·e. La bande dessinée est un vrai langage, avec sa syntaxe complexe, ses structures et ses techniques narratives (Weaver-Hightower, Sousanis et Kuttner, 2018). Multivocale, mais aussi multimodale, elle permet d'un seul coup d'œil d'appréhender plusieurs réalités et subjectivités, plusieurs lignes temporelles et parfois géographiques. Dans une société de l'image, le dessin, dans toute sa subjectivité, paraît presque plus réel qu'une photographie, car éloigné d'une standardisation du monde (Dabitch, 2009).
- 26 Toutefois, au fur à mesure des expérimentations graphiques, dont les dessins croqués pendant les cours et la diffusion d'une première série de planches, les limites de l'expérience nous apparaissent. En restant trop proche de la forme du manuel, le dessin répète finalement les travers de la science majoritaire que nous cherchons à éviter. D'autres lecteur·trice·s que les étudiant·es doivent pouvoir entrer dans l'histoire, s'y reconnaître, notamment ceux et celles (et leur nombre est grand) que la forme d'un cours rebute, car elle renvoie à une expérience personnelle de l'école (ou de l'université) ennuyeuse, voire malheureuse. Par ailleurs, le dessin met en avant la subjectivité de son auteur, et parfois brutalement sa vision du monde. L'image réassigne alors les stéréotypes en cherchant le symbole universel. Elle impose un certain point de vue en rendant concrètes des idées qui, sous la forme de mots, restent facilement à disposition de l'imagination de chacun. Les concepts n'ont pas de « définition réelle » (Wittgenstein, 1996/1958) et leur donner une forme les fige. Le mot *chaise* (le signifiant) désigne une infinité de réalités (les signifiés), le dessin en propose une seule. Pour rendre aux concepts dessinés leur pluralité, il faut aussi pouvoir montrer comment ils s'activent et peuvent circuler dans la vie quotidienne, sans avoir de nom ou d'étiquette scientifique.
- 27 Nous partons alors à la recherche d'une nouvelle approche plus hybride. La sociologue-dessinatrice, à la frontière de deux mondes, ouvre le processus de création aux enseignant·es du cours, ce qui permet sa critique par le collectif et la création commune d'une nouvelle forme. Les romans graphiques sont à la mode et leur proximité avec le genre documentaire, voire journalistique s'accroît (Lesage, 2017), tandis que les projets de sociologie illustrée sont de plus en plus nombreux ; pensons

par exemple à la collection *Sociorama*, à *Panique dans le 16^e!*, issu des recherches de Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot (Pinçon *et al.*, 2017), ou encore à l'enquête de Didier Fassin, devenue une enquête « ethno-graphique » (Fassin *et al.*, 2020). Pour notre part, nous souhaitons construire une écriture graphique entre-deux, rendant compte du terrain par l'image, comme une partie des récits d'enquête de *Sociorama*, mais illustrant aussi graphiquement de la théorie pure comme *Unflattening* de Nick Sousanis (2015). Un nouvel objet est alors pensé, avec ses propres codes, à partir d'un entrelacement, entre une mise en scène des cours et le récit d'un·e étudiant·e vivant sa propre expérience d'enseignant·e d'école primaire. Les deux trames du récit graphique sont emmêlées, se croisent ou parfois se suivent de manière parallèle, à partir d'une mise en résonance.

- 28 La trame première est celle de Camille, que nous imaginons sans caricature. Camille n'est pas un·e « rescapé·e » d'un système scolaire sélectif, non plus un « génie » pour qui l'école a toujours été facile. Entre les deux, ce personnage représente une forme de normalité toute simple. Pourtant, Camille construit peu à peu la critique de l'institution scolaire dans son quotidien, au point de commettre, pendant un remplacement dans une classe, un acte de « folie », qui, sans être extraordinaire, est une rupture brutale avec les manières de faire majoritaires. Le récit graphique s'ouvre non pas sur le monde universitaire, mais sur le monde ordinaire de Camille. Nous choisissons ainsi de ne pas mettre en scène le fameux « dévoilement sociologique » (Bourdieu, Chamboredon et Passeron, 1968) — qui, selon une perspective académique, naît de l'exposition au discours critique de la sociologie —, parce qu'il existe peu dans les faits. Nous voulons plutôt rendre compte des résonances qu'il active, des liens qui se créent, des processus d'émancipation ordinaires qui lui répondent, sans jamais tout lui devoir.

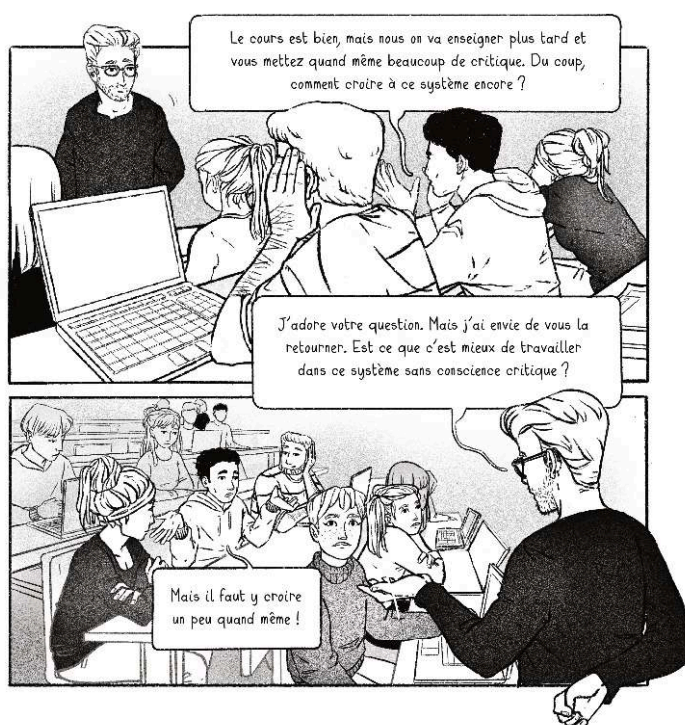
Dessin 1. Les doutes de Camille



Scénario : Jean-Paul Payet, Verena Richardier, Diane Rufin, Zakaria Serir. Dessin : Verena Richardier

- 29 La seconde trame du récit est celle du cours de sociologie, auquel Camille assiste, mais dans lequel il/elle apparaît de loin, au milieu des autres. Nous y montrons l'inconfort accepté par l'enseignant·e pendant les cours face aux questions de ses étudiant·es. Celles-ci nous permettent de mettre en scène la façon dont la science peut être bousculée, d'exprimer ses vacillements face aux subjectivités multiples qui s'entrechoquent et vivent ensemble le temps d'un cours d'amphithéâtre. Contrairement au pur manuel de sociologie, les réflexions de chacune peuvent apparaître, les incongruités des généralisations être pointées par un « Monsieur, moi, je suis pas d'accord ! ».

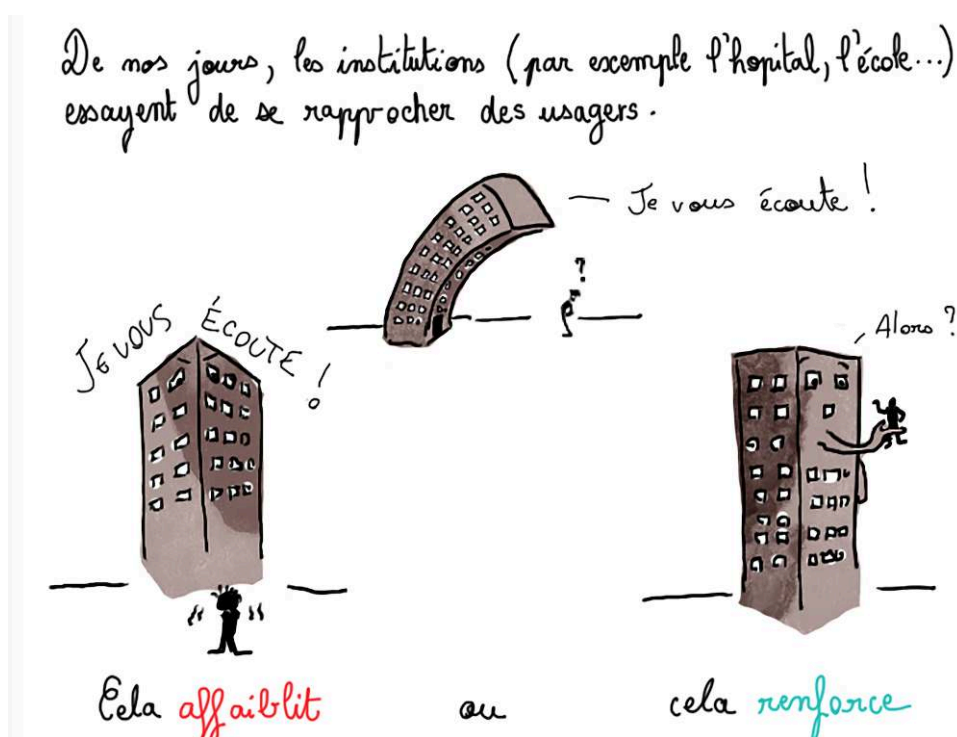
Dessin 2. Questionner l'enseignement



Scénario : Verena Richardier. Dessin : Blandine Leroy

- 30 Nous mêlons à ces « dialogues d'amphi » des traductions graphiques de concepts sociologiques parfois abstraits lorsqu'ils s'ouvrent à une montée en généralité. Illustrer la « méritocratie », la « violence symbolique » ou encore une institution « capacitante » ou « affaiblissante » passe alors par une recherche du symbole.

Dessin 3. Traduire les concepts



Scénario et dessin : Verena Richardier

- 31 Les concepts permettent de nommer le désordre de l'expérience, ils aident à penser un problème, à le rendre concevable (Deleuze, dans Boutang et Pamart, *op. cit.*). Ils tirent leur définition de leur usage et des situations qu'ils expliquent. Grâce à Camille, grâce aux questions des étudiant·e·s pendant les cours, les concepts utilisés par la sociologie, même expliqués sous la forme de symboles, et bien que toujours identifiés par leurs noms scientifiques ésotériques (Bourdieu, Chamboredon et Passeron, *op. cit.*), restent liés à l'expérience. Ce faisant, le choix artistique opère un renversement de la centralité initiale du cours — et de ce qu'il véhicule en termes de supériorité du régime savant de vérité — et fait des étudiant·e·s les personnages centraux du processus d'émancipation que nous souhaitons communiquer.

Qu'est-ce que sont et font ces écritures créatives ?

- 32 Du côté des chercheur·e·s professionnel·le·s, l'expérience est singulière. Elle ne naît pas subitement, elle n'est pas un moment « où tout a basculé » (Jullien, 2021), où les normes universitaires ont été jetées par-dessus bord pour se lancer dans une aventure à la fois humaine et artistique. Elle s'inscrit dans un mouvement commencé bien avant, elle suit une tendance, une inclinaison. Nos parcours, aux formes et aux temporalités biographiques différentes, dessinent, chacun de façon singulière, une relation à la sociologie, à la science, attentive non seulement à la compréhension de voix minoritaires, mais aussi au dialogue, à l'échange avec celles-ci. Le souci commun de trouver une forme d'écriture qui rend audibles ces voix se traduit par l'engagement dans des expérimentations. Celles-ci amplifient le mouvement ; en témoignent les

évolutions inattendues et les revirements qui les jalonnent, exprimant les ajustements mutuels et le cheminement inhérent au processus créatif.

- 33 Les écritures créatives produites relèvent-elles de la vulgarisation scientifique ? Les deux écritures procèdent bien d'une intention d'être lues (reçues) au-delà d'un petit cercle de spécialistes. Elles portent un texte qui entend communiquer à des publics divers une analyse sociologique de processus sociaux (la fonction cachée de l'école, l'apprentissage d'un sens critique, la relation entre l'institution scolaire et des parents, etc.). Mais la forme de ces écritures créatives ne peut être distinguée des processus qui les ont produites, lesquels relèvent de devenirs-minoritaires. Notre pièce de théâtre se rattache à la forme du théâtre documentaire qui ne vise pas au divertissement, mais au témoignage de paroles vécues et oubliées, tues, de voix peu légitimes. Notre récit graphique ne présente pas, à la différence de beaucoup de produits éditoriaux actuels, les théories d'un champ scientifique simplifiées pour le *vulgum pecus*. Il ne s'agit pas de « bédéiser » la sociologie, il ne s'agit pas de faire un cours dessiné, mais de rendre compte d'histoires vécues, d'une rencontre avec la sociologie. En choisissant comme moteur du récit l'expérience intime d'une relation à une institution étatique (l'école) ou à une discipline scientifique (la sociologie) par des personnes incarnées, l'écriture théâtrale et l'écriture graphique s'écartent ici délibérément d'un exposé de recherche ou d'un traité de sociologie. Le récit théâtral ou graphique n'est pas illustratif, il installe un récit propre, peuplé de personnages, de lieux, de temporalités. La mise en scène théâtrale et l'image dessinée facilitent l'identification et la compréhension des questions et des dilemmes vécus par les personnages et la sociologie se glisse dans la trame de ces écritures, au plus proche des expériences de vie, combinant son langage propre au commun, accédant ainsi à la condition de félicité (Goffman, 1986) de la relation à autrui — un récit sociologique capable de rendre compte des singularités et d'engendrer une identification universelle.
- 34 Quels savoirs produisent ces processus de recherche et d'écriture ? Et quel est leur lien à l'activité scientifique ? La réponse à ces questions nécessite de resituer le travail mené dans une démarche d'interrogation du sens, des pratiques et des effets de l'activité scientifique dominante. Notre démarche met au centre la critique d'une posture de surplomb, d'une vérité savante reposant sur la rupture épistémologique avec le monde. Elle milite pour des postures situées (Haraway, *op. cit.*), ouvertes au point de vue des individus ordinaires, à la rencontre et à l'hybridation des savoirs, à l'émergence de devenirs-minoritaires. Du point de vue de la compréhension et de l'analyse des phénomènes sociaux, de tels processus de travail favorisent la pluralité des perspectives et des interprétations, d'une part, parce qu'ils font place dans la recherche à des non-spécialistes et, d'autre part, parce qu'ils obligent à se poser la question de la communication au-delà des spécialistes.
- 35 La recherche collaborative et l'écriture créative qui suscitent des devenirs-minoritaires témoignent qu'il est possible de faire de la recherche autrement que le fait la science *mainstream*. L'exigence de rigueur, qui coupe le plus souvent de la dynamique de la vie réelle, peut être dépassée par l'exigence d'authenticité. La première implique une spécialisation, un monopole de la production des savoirs par les chercheurs. La seconde nécessite à l'inverse une rencontre, une hybridation, une émancipation nécessaire à l'expression des voix faibles et à leur restitution sans voyeurisme. Les savoirs scientifiques issus d'une recherche traditionnelle comme ceux issus d'une recherche ouverte opèrent une représentation du réel. S'il y a bien dans les deux cas

une construction, elle ne procède pas de la même logique. Tandis que pour la première, il s'agit de dire ce qu'est le monde, mais sans lui, sans ses bruits, ses irritations (Luhmann, 2021), pour la seconde, il s'agit de dire ce que fait le monde, avec lui, dans la multiplicité et la pluralité de ses voix, en accordant une place entière aux voix faibles, celles des minorités.

- 36 Enfin, du point de vue de l'activité scientifique proprement dite, de tels processus de travail redéfinissent les frontières de positionnement et de statut. Ceux que nous avons décrits ici ont fait se rencontrer des individus aux identités plurielles (enseignant·e et chercheur·e, chercheur·e et dessinatrice, chercheur et praticien de l'enseignement, parent et chercheur·e, professionnelle du théâtre et étudiante en sciences de l'éducation) sur un mode d'échange symétrique, rompant avec les hiérarchies d'expérience et de statut. En cela, si le processus d'écriture créative de la recherche accentue le travail collectif au principe de l'activité scientifique, il le colore différemment. Sans faire disparaître les enjeux d'une carrière, il crée un écart par rapport à la production standardisée imposée par les normes actuelles de l'édition scientifique et met l'accent sur l'importance de l'ouverture, de la créativité et de la pluralité dans une science qu'il s'agit de réconcilier avec le monde.

Conclusion

- 37 Nous avons proposé dans ce texte d'interroger le rapport entre les chercheur·es et les minorités. En nous appuyant sur le concept deleuzien de devenirs-minoritaires, nous avons décrit un devenir-minoritaire du ou de la chercheur·e se déterritorialisant de la science académique pour comprendre, saisir, rendre compte de l'expérience des minorités. Il nous a semblé que ce devenir-minoritaire du ou de la chercheur·e permet, a contrario de la posture traditionnelle, de donner une voix à ceux et celles qui n'en ont pas, mais sans parler à leur place. Nous nous sommes ainsi joints aux appels des chercheur·es en sciences sociales qui expérimentent d'autres modes d'enquête et d'autres modes d'écriture.
- 38 Ces expérimentations témoignent d'une perspective sociologique qui, d'une part, prend racine dans le monde vécu et considère les acteurs de ce monde comme les coproducteurs des savoirs sociologiques et qui, d'autre part, s'attache à la communication et à la réception des éclairages ainsi produits au-delà du cercle universitaire, autrement dit à leurs effets sur le monde. Cette perspective s'écarte des carcans d'une science qui objective son rapport au monde et catégorise les individus ; elle s'éloigne également de la prévisibilité de la recherche majoritaire qui obtient des financements. Au contraire, elle se nourrit d'affects et d'inattendus. Ce qui semble le mieux caractériser cette perspective — qui apparaît de manière transversale aux expérimentations et à ses différents moments —, c'est *la rencontre*, entendue dans la pluralité de ses dimensions (rencontre construite ou fortuite, rencontre de quelques instants ou de longue haleine, rencontre de vécus, de regards et d'intentions, engagement à l'autre). C'est *une sociologie de rencontres*, au pluriel, car les parties prenantes de ces expérimentations sont nombreuses ; et c'est de la somme de ces rencontres que naît l'écriture créative. Chacune engendre une déterritorialisation des parties en présence, créant un devenir-minoritaire inédit, qui s'articule à d'autres. La rencontre est tout d'abord celle de chercheur·es dont les parcours et les expériences conduisent à être sensible aux messages produits par la sociologie. Il ne s'agit pas d'une

sociologie solitaire, mais d'une sociologie de collectif. Il faut plusieurs regards et plusieurs motivations pour amorcer ce renversement de perspective et faire face aux hésitations et aux tâtonnements qui jalonnent les expérimentations. La rencontre est ensuite celle qui se tisse entre des chercheur·es et des minoritaires, et aussi entre pairs, au sein des groupes de travail. C'est de ces différentes rencontres que naissent les intelligibilités et la densité du récit sociologique qui se construit. La rencontre est enfin celle d'acteurs artistiques, qui apportent de nouveaux regards et de nouveaux savoirs. *Last but not least*, les créations produites rencontrent leurs publics...

BIBLIOGRAPHIE

- BANCEL Nicolas, Pascal BLANCHARD, Gilles BOËTSCH, Éric DEROO et Sandrine LEMAIRE (2011), *Zoos humains et expositions coloniales. 150 ans d'inventions de l'Autre*, Paris, La Découverte.
- BAZIN Hugues (2014), « Enjeux d'un tiers espace scientifique. Éléments méthodologiques et épistémologiques en recherche-action », http://recherche-action.fr/hugues-bazin/download/methodologie%20recherche-action/2014_Enjeux-dun-Tiers-Espace-scientifique.pdf, consulté le 11 mai 2021.
- BONNY Yves (2017), « Les recherches partenariales participatives. Éléments d'analyse et de typologie », dans Anne GILLET et Diane-Gabrielle TREMBLAY (dir.), *Recherches partenariales et collaboratives*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- BORGENDORFF Henk (2012), *The Conflict of the Faculties*, Amsterdam, Leiden University Press.
- BOURDIEU Pierre, Jean-Claude CHAMBOREDON et Jean-Claude PASSERON (1968), *Le métier de sociologue*, Paris, EHESS.
- BOUTANG Pierre-André et Michel PAMART (réalisateurs) (2004), *Abécédaire de Gilles Deleuze* [film documentaire], Paris, Éditions Montparnasse.
- CALLON Michel, Pierre LASCOUMES et Yannick BARTHE (2001), *Agir dans un monde incertain*, Paris, Seuil.
- DABITCH Christophe (2009), « Reportage et bande dessinée », *Hermès, La Revue*, 54(2), p. 91-98.
- DELEUZE Gilles et Félix GUATTARI (1980), *Mille plateaux*, Paris, Minuit.
- DELEUZE Gilles et Claire PARNET (1977), *Dialogues*, Paris, Flammarion.
- DELIGNY Fernand (2004/1945 et 1947), *Graine de crapule suivi de Les vagabonds efficaces*, Paris, Dunod.
- DESGAGNÉ Serge (2007), « Le défi de production de "savoir" en recherche collaborative : autour d'une démarche de reconstruction et d'analyse de récits de pratique enseignante », dans Marta ANADÓN (dir.), *La recherche participative, multiples regards*, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 89-124.
- DIAZ Sylvain, Philippe IVERNEL, Hélène KUNTZ, David LESCOT et Tania MOGUILEVSKAÏA (2007), « Mettre en scène l'événement. Tretiakov, Weiss, Brecht, Gatti, Vinaver, Paravidino, Jelinek ... », *Études théâtrales*, 38-39(1), p. 82-93.

- FASSIN Didier, Frédéric DEBOMY et Jake RAYNAL (2020), *La force de l'ordre : enquête ethnographique*, Seuil Delcourt, Paris.
- FREINET Célestin (1969), *Pour l'école du peuple*, Paris, Maspéro.
- FREINET Élise (1968), *Naissance d'une pédagogie populaire. Historique de l'école moderne*, Paris, Maspéro.
- FREIRE Paolo (1974), *Pédagogie des opprimés*, Paris, Maspéro.
- FREIRE Paolo (2017/1996), *Pédagogie de l'autonomie*, Toulouse, Erès.
- GIROUX Henry A. (1985), « Teachers as transformative intellectuals », *Social Education*, 49(5), p. 376-379.
- GOFFMAN Erving (1973/1959), *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit.
- GOFFMAN Erving (1975/1963), *Stigmat. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit.
- GOFFMAN Erving (1986), « La condition de félicité (2) », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 65, p. 87-98.
- GREMION François, Jean-Paul PAYET et Zakaria SERIR (à paraître), « L'acquisition de théories de l'apprentissage chez les futurs enseignant·es. Une perspective pragmatiste et critique en contexte de formation », dans Stanislas MOREL, Jean-Paul PAYET et Emmanuel SANDER (dir.), *Théories explicites et implicites de l'apprentissage chez les enseignant·es*, Berne, Peter Lang.
- HARAWAY Donna (2007), *Manifeste Cyborg*, Paris, Exils.
- HASEMAN Bradley (2006), « A manifesto for performative research », *Media International Australia Incorporating Culture and Policy*, 118, p. 98-106.
- HONNETH Axel (2002/1992), *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Éditions du Cerf.
- HONNETH Axel (2006), *La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*, Paris, La Découverte.
- ILLICH Ivan (1971), *Une société sans école*, Paris, Seuil.
- ILLICH Ivan (1973), *La convivialité*, Paris, Seuil.
- INGOLD Tim (2013), *Marcher avec les dragons*, Bruxelles, Zones sensibles.
- JABLONKA Ivan (2014), *L'histoire est une littérature contemporaine*, Paris, Seuil.
- JOUET Emmanuelle, Luigi FLORA et Olivier LAS VERGNAS (2010), « Construction et reconnaissance des savoirs expérientiels des patients. Note de synthèse », *Pratiques de Formation - Analyses*, 58-59, p. 13-94.
- JULLIEN François (2018), *Si près tout autre. De l'écart et de la rencontre*, Paris, Grasset.
- JULLIEN François (2021), *Ce point obscur d'où tout a basculé*, Paris, L'Observatoire.
- KORCZAK Janusz (2006/1919-1920 et 1929), *Comment aimer un enfant suivi de Le droit de l'enfant au respect*, Paris, Robert Laffont.
- LAFORGUE Denis (2018), « La conversation sociologique : vers une alternative à l'enquête ? Le faire sociologique entre Pays Imaginaire et Pays des Merveilles », <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01896042>, consulté le 17 mars 2022.
- LEAVY Patricia (dir.) (2018), *Handbook of Arts-Based Research*, New York, Guilford Press.
- LEMAITRE Bruno (2016), *An Essay on Science and Narcissism: How Do High-Ego Personalities Drive Research in Life Sciences?*, édition de Bruno Lemaitre.

LESAGE Sylvain (2017), « La bande dessinée, une nouvelle écriture de l'info », *La revue des médias*, <https://larevuedesmedias.ina.fr/la-bande-dessinee-une-nouvelle-ecriture-de-linfo>, consulté le 11 mai 2021.

LÉVI-STRAUSS Claude (1962), *La pensée sauvage*, Paris, Plon.

LUHMANN Niklas (2021/1997), *La société de la société*, Paris, Exils.

LUSHEY Clare et Emily R. MUNRO (2014), « Peer research methodology: An effective method for obtaining young people's perspectives on transitions from care to adulthood? », *Qualitative Social Work*, 14(4), p. 522-537.

LYET Philippe (dir.) (2015), *Les recherches-actions collaboratives. Une révolution de la connaissance*, Rennes, Presses de l'EHESP.

MACHEREY Pierre, « Vivre et penser entre les lignes. La philosophie vivante de Tim Ingold (1) », *La philosophie au sens large*, mis en ligne le 1^{er} septembre, <https://philolarge.hypotheses.org/1465>, consulté le 11 mai 2021.

MARGALIT Avishai (1999), *La société décente*, Paris, Climats.

MERLEAU-PONTY Maurice (1964), *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard.

MOGUILEVSKAÏA Tania (2011), « Les variables idéologiques du théâtre documentaire. De Peter Weiss aux dramaturgies russes actuelles », *Études théâtrales*, 50(1), p. 36-41.

NÆSS Arne (2017), *Une écologie pour la vie*, Paris, Seuil.

PAQUIN Louis-Claude et Cynthia NOURY (2018), « Définir la recherche-crédation ou cartographier ses pratiques ? », *Découvrir (ACFAS magazine)*.

PAQUIN Louis-Claude et Cynthia NOURY (2020), « Petit récit de l'émergence de la recherche-crédation médiatique à l'UQAM et quelques propositions pour en guider la pratique », *Communiquer*, hors-série, p. 103-136.

PAYET Jean-Paul (2011), « L'enquête sociologique et les acteurs faibles », *SociologieS*, <http://sociologies.revues.org/index3629.html>, consulté le 11 mai 2021.

PAYET Jean-Paul (2016), « La singularité ethnographique », dans Jean-Paul PAYET (dir.), *Ethnographie de l'école. Les coulisses des institutions scolaires et socio-éducatives*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 203-220.

PAYET Jean-Paul (2018), « L'enquête dans les institutions. Ombres et lumières d'une recherche participative », dans Denis LAFORGUE (dir.), *Le faire sociologique. Épreuves et horizons d'une recherche impliquée*, Chambéry, Presses universitaires Savoie Mont Blanc, p. 183-211.

PAYET Jean-Paul (2020), « Les voix faibles. Pour une enquête par conversations », dans COLLECTIF.B. (dir.), *Parler de soi. Méthodes biographiques en sciences sociales*, Paris, EHESS, p. 165-176.

PAYET Jean-Paul et Denis LAFORGUE (2008), « Qu'est-ce qu'un acteur faible ? Contributions à une sociologie morale et pragmatique de la reconnaissance », dans Jean-Paul PAYET, Frédérique GIULIANI et Denis LAFORGUE (dir.), *La voix des acteurs faibles. De l'indignité à la reconnaissance*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 9-25.

PAYET Jean-Paul, Corinne ROSTAING et Frédérique GIULIANI (dir.) (2010), *La relation d'enquête. La sociologie au défi des acteurs faibles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

PIETTE Albert (1996), *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*, Paris, Métailié.

- PINÇON Michel, Monique PINÇON-CHARLOT et Étienne LÉCROART (2017), *Panique dans le 16^e !, Une enquête sociologique et dessinée*, Montreuil, la ville brûle.
- PISCATOR Erwin (1972/1929), *Le théâtre politique*, Paris, L'Arche.
- RANCIÈRE Jacques (1995), *La méfiance*, Paris, Galilée.
- RANCIÈRE Jacques (2004), *Le maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Paris, 10/18.
- RANCIÈRE Jacques (2008), *Le spectateur émancipé*, Paris, La fabrique éditions.
- RICHARDIER Verena et Claire MARC (à paraître), « Mettre en BD le travail scientifique », *Images du travail, travail des images*.
- RICHARDSON Laurel (1990), « Narrative and sociology », *Journal of Contemporary Ethnography*, 19, p. 116-135.
- RICHARDSON Laurel (1992), « The consequence of poetic representation: Writing the other, rewriting the self », dans Carolyn ELLIS et Michael FLAHERTY (dir.), *Investigating Subjectivity : Research on Lived Experience*, Thousand Oaks, SAGE, p. 125-140.
- RICHARDSON Laurel et Ernest LOCKRIDGE (1998), « Fiction and ethnography: A conversation », *Qualitative Inquiry*, 4(3), p. 328-336.
- ROBIN Perrine, Marie-Pierre MACKIEWICZ, Bénédicte GOUSSAULT et Sylvie DELCROIX (2015), « Une recherche par les pairs en protection de l'enfance pour renouveler les formes de connaissance en contexte de disqualification », dans LES CHERCHEUR.ES IGNORANTS (dir.), *Les recherches actions collaboratives, une révolution de la connaissance*, Paris, HESP, p. 138-146.
- ROGERS Carl R. (2018/1961), *Le développement de la personne*, Malakoff, Dunod-Inter Editions.
- ROSA Hartmut (2020), *Rendre le monde indisponible*, Paris, La Découverte.
- RUFIN Diane et Fabien DESHAYES (2021), « L'ethnographie au péril de la formalisation des procédures d'enquête », *Cambouis, la revue des sciences sociales aux mains sales*, avril, <https://www.revue-cambouis.org/index.php/cambouis/article/view/77>, consulté le 21 mars 2022.
- RUFIN Diane et Jean-Paul PAYET (à paraître), « Un atelier d'écriture à l'Université. L'expérience sensible d'une présence à soi et aux autres en contexte de formation », *Recherches et Éducatives*.
- SERIR Zakaria (2022), *Insiders. Élément et surgissements de la normalité. Étude sur la condition sociale des étudiant·es en formation à l'enseignement primaire*, thèse de doctorat, sous la direction de Jean-Paul PAYET, Université de Genève.
- SIMMEL Georg (1999/1908), *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*, Paris, Presses universitaires de France.
- SOUSANIS Nick (2015), *Unflattening*, Cambridge (MA), Harvard University Press.
- SPINOZA Baruch (2011/1677), *Éthique*, Paris, Hachette.
- WEAVER-HIGHTOWER Marcus, Nick SOUSANIS et Paul KUTTNER (2018), « How to draw comics the scholarly way: Creating comics-based research in the academy », dans Patricia LEAVY (dir.), *Handbook of Arts-Based Research*, New York, Guilford Press, p. 396-423.
- WEISS Peter (1968), « Notes sur le théâtre documentaire », dans *Discours sur la genèse et le déroulement de la très longue guerre de libération du Vietnam illustrant la nécessité de la lutte armée des opprimés contre leurs oppresseurs ainsi que la volonté des États-Unis d'Amérique d'anéantir les fondements de la révolution*, traduit de l'allemand par Jean BAUDRILLARD, Paris, Seuil, p. 7-15.X
- WITTGENSTEIN Ludwig (1996/1958), *Le cahier bleu et le cahier brun*, Paris, Gallimard.

ZITOUNI Benedikte (2012), « “With which blood were my eyes crafted? (D. Haraway)” Les savoirs situés comme la proposition d’une autre objectivité », dans Elsa DORLIN et Éva RODRIGUEZ (dir.), *Penser avec Donna Haraway*, Paris, Presses universitaires de France.

ZOURABICHVILI François (2003), *Le vocabulaire de Deleuze*, Paris, Ellipses.

NOTES

1. Ces expérimentations sont menées de manière collective, au sein de l’équipe de recherche SATIE (<https://www.unige.ch/fapse/satie/>). Elles s’inscrivent dans la réflexion que nous menons depuis plusieurs années sur les effets des recherches sur les participant·es (les personnes observées ou interviewées) ainsi que sur les étudiant·es (et plus largement le public) auxquels elles sont transmises.
2. Pour des contraintes liées à la taille de l’article, nous avons fait le choix de nous centrer ici sur la démarche. La question de la réception par le public fera l’objet d’analyses ultérieures.
3. Ce constat rappelle que les mères assument dans la plupart des cas le travail de relation avec l’école et de suivi de la scolarité, partie importante du *care*, du travail invisible d’éducation et d’accompagnement des enfants.
4. Tous les prénoms cités dans les extraits sont fictifs.
5. Par exemple : un extrait de journal télévisé auquel participe une ministre de l’Éducation, un tableau de comportement affiché dans une salle de classe, une carte géographique de la répartition des écoles spécialisées, une directive transmise aux parents, un extrait d’entretien entre enseignante et parents.
6. Coauteurs de cet article.

RÉSUMÉS

À une vision objectiviste de la science, détentrice de la vérité, les auteurs opposent une vision plurielle, ouverte à des régimes de vérité non-savants. Ils développent une réflexion épistémologique, théorique, éthique et politique sur la question de l’alternative à l’écriture scientifique dominante. Ils identifient les enjeux à l’œuvre d’une telle transformation, les ressources mobilisées, ainsi que les résistances. Les auteurs interrogent l’activité de recherche dans son rapport aux minoritaires, en mettant au centre la place et le rôle de chacun dans la recherche, la légitimité des savoirs ordinaires et la transformation des rapports de pouvoir. Ils analysent le rôle de l’écriture, les capacités transformatrices d’une écriture engagée dans une rencontre avec des minoritaires et les conditions collectives et individuelles, institutionnelles et subjectives, qu’une telle transformation suppose.

In this article the authors pit a pluralistic vision of science, open to non-scholarly regimes of truth, against an objectivist, truth-laden vision. They present an epistemological, theoretical, ethical, and political argument for an alternative to the dominant mode of scientific writing and identify the obstacles to such a shift, the resources deployed, and the resistance to change. The authors question how research is conducted in relation to minorities, with an emphasis on the place and role of individuals in research, the legitimacy of ordinary knowledge, and shifts in

relationships of power. They analyze the role of writing, its transformative power when it advocates for minorities. They also explore the collective and individual, institutional and subjective criteria that are prerequisites for such transformation.

Frente a una visión objetivista de la ciencia, poseedora de la verdad, los autores del artículo presentan una visión plural, abierta a un sistema de verdad que no es académico. Dichos autores desarrollan una reflexión epistemológica, teórica, ética y política en lo concerniente a la alternativa en la escritura científica dominante. Identifican los retos en tal transformación, los recursos a los que se recurre, así como las resistencias. También interrogan la actividad de la investigación en su vínculo con las minorías, enfocando el lugar y la función de cada persona en la investigación, legitimidad en los saberes comunes y la transformación de las relaciones de poder. Asimismo, analizan el rol de la escritura, las capacidades de cambio de una escritura comprometida en un encuentro con las minorías y las condiciones colectivas e individuales, institucionales y subjetivas, que suponen tal transformación.

INDEX

Palabras claves : sistema de verdad, minorías, relaciones de poder, escritura, actividad de la investigación

Keywords : regimes of truth, minorities, power relations, writing, research activity

Mots-clés : régimes de vérité, minoritaires, rapports de pouvoir, écriture, activité de recherche

AUTEURS

JEAN-PAUL PAYET

Jean-Paul Payet est professeur, responsable de l'équipe de recherche Sociologie de l'Action Transformations des Institutions Education (SATIE), Université de Genève. Courriel : Jean-Paul.Payet@unige.ch

VERENA RICHARDIER

Verena Richardier est collaboratrice scientifique, Institut du Fédéralisme, Université de Fribourg. Courriel : richardier.verena@gmail.com

ZAKARIA SERIR

Zakaria Serir est collaborateur scientifique, membre de l'équipe de recherche Sociologie de l'Action Transformations des Institutions Education (SATIE), Université de Genève. Courriel : Zakaria.Serir@unige.ch

DIANE RUFIN

Diane Rufin est maître-assistante, membre de l'équipe de recherche Sociologie de l'Action Transformations des Institutions Education (SATIE), Université de Genève. Courriel : Diane.Rufin@unige.ch

Des voix plurielles dans l'écriture de la recherche

Pour une réflexivité incarnée

Philippe Hert

« Pourtant, l'épistémologie sera toujours et immanquablement *personnelle*. L'extrémité de la sonde est toujours située dans le cœur de l'explorateur : quelle est *ma* réponse à la question de la nature du savoir ? » (Bateson, 1984/1979, p. 95)

- 1 L'approche que je développe ici se situe entre les sciences de l'information et de la communication et les études de sciences (ou Science and Technology Studies, STS). Elle met en dialogue une réflexion portant sur l'écriture d'un terrain sur le clown que j'ai mené durant plusieurs années avec la « prise de parole » de ce terrain dans l'écriture.
- 2 Plusieurs voix s'exprimeront ici : celle de la théorie, du chercheur, celle sur l'écriture, qui est réflexive, celle du terrain et de l'expérience vécue. Ces voix sont apparues au fil de la rédaction de versions de cet article. J'étais habitué à la première, une analyse à partir de lectures et d'expériences de terrain. La deuxième est apparue rapidement à partir du moment où je me suis demandé comment écrire sur l'écriture sans tomber dans une mise en abyme. C'est la troisième qui a été plus surprenante : le terrain dont j'avais décidé de parler, le clown, faisait des apparitions soudaines, en venant défaire ce que j'essayais péniblement d'écrire. Et comme ce terrain n'est pas qu'un objet extérieur, mais que j'en fais partie, en tant qu'apprenti clown, j'ai bien dû lui laisser la parole. C'est de cette parole que j'aimerais rendre compte, car elle porte selon moi la marque du désir.
- 3 La question que je pose est la suivante : comment articuler l'écriture scientifique avec le désir qui s'y manifeste ? En effet, l'écriture scientifique est une pratique qui peut être angoissante, crispante (Berliner, 2017), et qui n'est pas source de plaisir, alors même qu'elle est également alimentée par un désir d'écrire (avant de commencer...) et se nourrit de terrains de recherche qui sont souvent très engageants, passionnants et qui donnent envie d'en transmettre quelque chose par l'écriture. Comment expliquer cette

tension et comment réintroduire du désir dans l'écriture des sciences (« [...] le texte que vous écrivez doit me donner la preuve qu'il me désire », dit Barthes, 1973, p. 13) ? Ma contribution sera d'explorer ici, sur les plans théorique et pratique, la question de la réflexivité, ce qu'elle engage et ce qu'elle révèle du désir du chercheur, pour essayer de dégager quelques leçons pratiques, quelques recettes. Si les recettes de clown ne vous font pas peur, je vous invite à poursuivre !

La réflexivité et l'écriture

- 4 L'obligation, pour faire science, de transformer l'expérience du terrain en texte constitue une part spécifique et importante de l'activité de recherche (Lourau, 1994). C'est peut-être la raison pour laquelle l'écriture et la réflexivité apparaissent comme des questions sous-jacentes dans le champ de l'étude des sciences, où la réflexivité du chercheur a été posée comme étant le quatrième principe de méthode dans le *strong programme* de David Bloor (1983/1976), mais avec un succès variable. La thèse d'Ashmore (1989) comme exercice systématique de réflexivité sur l'écriture réflexive est peut-être la proposition qui est allée la plus loin dans cette direction. Une réflexivité radicale du chercheur est très peu revendiquée, même en STS, et semble rester un idéal. Cependant, de nombreux travaux montrent que la réflexivité a une vertu heuristique dans l'écriture de la recherche. Elle permet notamment un retour sur sa pratique par l'écrit et une évaluation de la distanciation cognitive qu'elle engendre (Vanhulle, 2004) ; une meilleure compréhension du processus d'écriture et le développement de compétences pour parvenir à un meilleur texte de recherche (Colyar, 2009). Elle permet aussi de donner une valeur épistémique à l'écriture de soi en relation avec d'autres au sein d'un contexte social, dans une approche auto-ethnographique (Ellis et Bchner, 2000) et d'exercer une critique à l'égard de la construction des savoirs considérés comme des textes et impliquant un travail d'interprétation (Geertz, 1996/1988).

La réflexivité des blogues de chercheurs

- 5 Ces approches réflexives pointent toutes la part essentielle de l'écriture dans le processus de recherche. Elles ont également pour effet de redonner une place au sujet écrivant dans son texte. Mais cette place de sujet dans le texte scientifique reste problématique. Pour preuve, les différences de statut et de légitimité entre écriture intermédiaire (Achard, 1994) et écriture finale d'un texte ou entre carnet de terrain et article, alors qu'ils rendent pourtant compte d'un même objet. Les premiers seraient plus « subjectifs », mais aussi moins contraints que les seconds, moins aux prises avec les règles universitaires, lieux d'une parole subjective située, d'une réflexion sur l'écriture du terrain et davantage enclins à une réflexivité véritable. Les nombreux blogues de chercheurs ou carnets de recherche¹ témoignent de cette différence. On peut y voir l'espace d'une « respiration » [...] pour certains doctorants et doctorantes qui les investissent, ces carnets représentent un lieu inédit de liberté de parole et de ton, dans lequel l'envie de dire et le désir épistémologique peuvent s'autoriser à être à l'œuvre » (Faury, 2019, p. 75). Cette forme d'écriture qui n'est pas valorisée ou reconnue comme publication scientifique est pourtant le lieu d'une réflexivité individuelle riche, car s'y développent des formes énonciatives où le sujet parle à la première personne

d'une recherche en train de se faire, avec ses doutes, ses quêtes, où une parole est possible sans le rapport de force habituel dans la recherche (*ibid.*, p. 80).

- 6 A priori, on pourrait dire que cette écriture rejoint parfaitement l'exigence scientifique, qui en sciences humaines et sociales consiste à faire des ponts, des tissages, entre théorie et réalité sociale observée, entre description fidèle, conceptualisation et posture réflexive du chercheur dans son enquête (Burawoy, 2003). La réflexivité est même considérée comme méthode d'objectivation, la science sociale « se prenant elle-même pour objet, se sert de ses propres armes pour se comprendre et se contrôler » (Bourdieu, 2001, p. 173-174). Si cette réflexivité est si centrale, pourquoi les carnets de chercheurs ne sont-ils pas davantage reconnus et considérés ? Comment se fait-il que l'injonction scientifique à la réflexivité n'aboutisse pas à une plus grande transformation des pratiques d'écriture, pour aller au plus près du terrain, afin de décrire plus finement ce qui intéresse et motive les chercheurs ? Pourquoi ne pas restituer davantage dans leur subjectivité les rencontres qui engagent et amènent à penser mieux ou autrement ? Pourquoi l'écriture universitaire dûment reconnue ne ressemble-t-elle pas plus aux écritures des carnets de recherche, librement accessibles sur Internet ?

La polyphonie du texte

- 7 La réflexivité semble pouvoir s'exercer plus facilement dans des espaces moins exposés. Mais moins exposés à quoi ? Jeanneret (2004) nous montre les nombreux enjeux de pouvoir dans l'espace des discours pour contrôler la polyphonie du texte scientifique. Le « terrain », les « autres », les « lois » s'immiscent dans le texte. Le discours des sciences sociales consiste souvent à garder la maîtrise sur cette polyphonie : en la positionnant dans un champ déjà totalement balisé (par la citation, se placer par rapport à quoi ou qui) ; en reconstruisant ce discours polyphonique à ses fins (scientifiques bien sûr...) ; en posant une coupure entre le terrain (le sens commun) et la réflexion théorique ; en se posant en intermédiaire ou interprète légitime, pour rendre lisibles certains discours aux dépens d'autres. Jeanneret nous invite à prendre au sérieux un concept fort du texte et à considérer le travail du texte qui se fait avec cette polyphonie, et non à l'escamoter dans un modèle idéal d'un texte qui serait purifié de ces autres discours. Sur la forme, une approche plus hétérogène de l'écriture devient visible, acceptant que l'on ne peut pas trancher entre un modèle du texte littéraire, « où le style n'est indissociable de la valeur » et un idéal du texte scientifique, « où l'auteur a seulement priorité sur un savoir en lui-même impersonnel » (*op. cit.*, p. 8). Se posent alors d'autres questions comme les suivantes : qu'est-ce que ces textes donnent à lire, et à qui ? Qu'est-ce qu'ils laissent de côté ? Qu'est-ce qu'ils inscrivent au contraire ? Selon quelles règles l'auteur est-il l'éditeur de son texte ?

La réflexivité : de la parole et du terrain

- 8 L'exercice de la réflexivité s'inscrit donc dans le travail du texte, et non pas uniquement comme principe méthodologique ou épistémique. Les carnets de chercheurs mériteraient à ce titre davantage d'attention par la réflexivité qu'ils mettent en œuvre en abordant plus directement ces questions dans leur dialogue interne sur la pratique solitaire de la recherche et son écriture. Ces carnets illustrent à leur manière le fait qu'en sciences sociales se (re)pose toujours à nouveau la question

de ce que signifie de faire de la recherche. À ce titre, depuis leur début en 1973, les travaux de Baudouin Jurdant sur l'écriture des sciences, récemment repris dans un ouvrage collectif en dialogue avec son œuvre (Le Marec et Faury, 2020), montrent combien les enjeux épistémologiques des sciences sociales sont peut-être moins de l'ordre des connaissances que de l'éthique. En effet, les sciences sociales s'inscrivent en tension à la fois avec les sciences de la nature et la littérature, en tentant de construire une troisième voie (Lepenies, 1990). Si elles résistent à être assimilées à la littérature, car elles perdraient ainsi leur « volonté de faire science » (Jurdant, 2006 ; Stengers, 1992), elles ne parviennent pas pour autant à satisfaire entièrement les cadres des sciences dites « dures ». En fait, la tension est interne aux sciences sociales, les obligeant à se positionner constamment et à assumer une position de réflexivité dans leur discours. La réflexivité dont parle Jurdant va plus loin que celle globalement admise dans la recherche en sciences sociales. Elle consiste plus fondamentalement à mettre de la parole là où la science est avant tout écrite, pour que « le savoir encapsulé dans cette écriture puisse prendre vie dans la culture » (Le Marec, 2019, p. 38).

- 9 Alors se pose tout différemment la question de l'autorité et de la légitimité, parce que celles-ci ne s'articulent plus à l'exercice d'un pouvoir toujours ailleurs, mais se font et se défont à l'intérieur du texte, *en dialogue* avec le terrain et des partages qu'il permet, et avec des espaces de sociabilité de façon plus large (rencontres, séminaires, blogues, émissions radio...). Je reprends à mon compte les propos de Joëlle Le Marec et Mélody Faury en lien avec cette approche de la réflexivité : celle-ci « n'est pas un supplément ou une compétence particulière, mais une dimension constitutive de toute situation de communication, donc ce qui est partagé, implicitement, dans l'enquête, au-delà de l'interprétation de ce que "pense" l'autre » (2012, p. 2). La réflexivité intègre une dimension communicationnelle au sens fort. Elle questionne les conditions d'appréhension et de restitution des savoirs des sciences sociales à partir de la place qu'y a le terrain, en tant qu'espace de dialogue et de construction de sens ayant une pertinence sociale. Cet espace est ensuite reconfiguré par la recherche, ce qui permet la conceptualisation et l'écriture (Le Marec, 2002). Si la réflexivité joue un rôle dans l'écriture, à travers les questions qu'elle permet de poser, il faut la considérer également comme inscrite — et plus *incarnée* — dans l'ensemble des pratiques de recherche.

La parole dans le texte

- 10 Pour essayer de faire vivre une parole du terrain dans le texte, puisque je suis limité au texte, puisque ce n'est pas un article de blogue, sans dialogue possible avec le lecteur, je vais rendre compte de plusieurs influences *en moi* qui orientent ce que j'écris. Voici ces influences : la contrainte de l'écriture de la recherche, le désir d'écrire, le désir de rendre compte d'une expérience singulière du terrain, le désir de faire alliance avec d'autres recherches. Concrètement, cela consiste ici à laisser place à plusieurs points de vue : le chercheur, le clown, l'auteur... même si c'est toujours l'auteur qui écrit. Je souhaite expérimenter la façon dont cette écriture réflexive — qui laisse place à une parole, à une polyphonie — peut accueillir les influences, le non-inscrit qui participe à l'écriture.
- 11 Pour tenter de faire fonctionner cette réflexivité incarnée dans le *travail du texte*, je la matérialiserai sous deux formes : d'une part, une analyse du processus en jeu à partir

d'un savoir sur l'écriture et l'enquête, qui est le point de vue de l'auteur et du chercheur, et, d'autre part, une tentative d'écriture à *partir du terrain*, avec très peu de réécritures, et que j'associe à certains moments à la parole du clown en moi. Autrement dit, je laisserai par moments le clown envahir mon écriture. Cette astuce me permet d'exprimer des tensions traversées lors de l'écriture de ce texte, de faire *cohabiter* des exigences et attentes parfois contradictoires des sciences sociales, entre distance et engagement (Heinich, 2002), et de réintroduire de la parole et du désir dans l'écriture. Peut-être qu'à la fin le clown aura réussi à mieux faire entendre sa position.

C'est compliqué d'écrire sur cette écriture réflexive. J'ai l'impression de me retrouver devant une mise en abyme, devant l'impression d'avoir une préoccupation narcissique, et en même temps, comme chaque fois lorsque je commence à écrire, que tout a déjà été dit. Je navigue entre le sentiment de devoir justifier mes propos en voulant dire tout ce que je sais et en montrant que je connais la littérature sur la question, et le désir de montrer une expérience singulière et que je refuse de voir qualifiée d'anecdotique au regard de « l'avancement des recherches ». En littérature ça ne pose pas de problème. On a déjà écrit cent fois cette histoire, cette trame, mais chaque fois elle s'incarne différemment dans un texte, avec tel ou tel personnage, et c'est passionnant. Certes, la structure d'un texte littéraire est essentielle pour ne pas perdre le lecteur. Celle du texte académique ne l'est pas moins (tant de signes, avec une méthodologie claire, une discussion des résultats et des références). Les nombreux changements, réécritures, effacements, déplacements de la première version du texte (justifié) jusqu'à celle-ci me le rappellent que trop. Les objectifs de l'écriture sont bien trop démesurés parfois. Que dire lorsque les résultats obtenus apparaissent bien flous par rapport à l'intention ou même à l'annonce, sans essayer de les enjoliver ? Comment justifier d'un avancement dans les connaissances sans se trouver écrasé par la liste des travaux nous précédant, et sans essayer de les intégrer compulsivement à nos propres textes ?

En fait quand on sort du système admis (manières de faire science, de l'écrire) pour aller vers autre chose (une plus grande prise en compte de la parole, de l'échange, de l'incomplétude et de l'impossible maîtrise), tous les garde-fous de l'ancien se mettent en marche. Il faut œuvrer doublement, à la fois pour s'expliquer avec l'ancien (enfin lorsqu'ils veulent bien vous accorder leur attention et qu'ils ne sont pas tout simplement convaincus que vous êtes à côté de la plaque, pas assez scientifique, pas assez objectif...) et pour trouver ailleurs des appuis pour ce que l'on fait. Alors il faut trouver des alliés. Beaucoup d'autres ont fait ce chemin. On les trouve effectivement, et c'est une nourriture pour l'esprit ! (**Parole de clown**)

Le positionnement scientifique et les pratiques scripturales

- 12 Comment donc soutenir cette sortie de route ? Et comment ne pas se faire débouter en essayant quand même de défendre une démarche scientifique ? En guise d'armes de défense, avant de commencer vraiment ce déplacement, je m'appuierai sur trois types de travaux qui aident à resituer le débat du niveau épistémique et méthodologique à un niveau réflexif. Tout d'abord, il faut rendre explicite le positionnement politique des

pratiques hégémoniques du système de recherche. À ce titre, le mouvement *slow science*² (Gosselain, 2011 ; Candau et Gavillet, 2014) dénonce ces nouvelles pratiques de la science qui développent un rapport aux savoirs délétère (standardisation des démarches, évaluation des compétences quantitatives uniquement par le nombre de publications, pression accrue à la publication, augmentation des fraudes, valorisation des recherches rentables, dévalorisation des sciences humaines, etc.). Les sciences sociales comme les sciences sont concernées, à travers la standardisation imposée par les politiques de financement de la recherche.

- 13 Ensuite, se rappeler que l'écriture n'est pas pensée dans la recherche lorsqu'elle est prise en compte selon cette approche des sciences. Elle est alors envisagée uniquement comme support de diffusion des connaissances, neutre, objectif et extérieur au chercheur. Elle n'est pas considérée comme faisant partie du processus réflexif de la pensée et de la construction des savoirs (Dayer, 2009).
- 14 Enfin, prendre en compte le fait qu'il existe d'autres rapports aux savoirs au sein même de l'académie, d'autres pratiques, d'autres écritures, et toute une créativité dans la recherche une fois assumé le passage vers une autre façon de faire science, par exemple dans les recherches qui utilisent l'art pour produire des résultats, à travers des approches qualitatives qui ne font pas qu'informer, mais souvent transformer, performer ou réformer un rapport au monde (Chenail, 2008).

Sur mon terrain, il arrive que le clown prenne part à l'activité de la science, même si cela reste rare. Le clown ne « sait » rien, mais il peut aider à faire comprendre. Le clown Buffo incarné par le psychologue Howard Buten en est un exemple. Emma la Clown accompagne par exemple la psychanalyste Catherine Dolto dans des conférences-spectacles que certains qualifieraient de vulgarisation, mais qui en fait sont performatives et essaient d'être génératrices de transformations. Mais le clown est encore souvent considéré comme un amusement pour faire passer la pilule du contenu sérieux qui serait indigeste sinon. Comme si la parole et la posture vivante du clown ne montraient rien, ne disaient rien d'intéressant, ne servaient que de support distrayant. Encore ces clivages fond/forme. Alors que la forme du clown a également un fond. Performer n'est pas simplement mettre en forme un fond qui serait déjà là. C'est la même chose qu'écrire. **(Auteur)**

- 15 Je vais essayer de mettre en œuvre par l'exemple cette tension dans l'écriture entre injonctions à la maîtrise (de la polyphonie, de l'innovation dans le savoir, de la compétitivité) et désir de rendre compte de situations signifiantes. Pour cela, je vais partir de trois articles que j'ai écrits sur l'apprentissage du clown, qui ont connu un destin différent, bien que portant une intention proche. Ce récit est pour moi loin d'être un « ego trip », car cela ouvre sur d'autres enjeux. Cela m'a amené à poser des questions épistémologiques sur ce que l'on communique de nos recherches. Pour cela, place tout d'abord à la source et à l'origine de l'écriture : la rencontre avec le terrain.

Pourquoi le clown ? Parce que la joie !

- 16 L'apparition du clown dans ma vie a été une fulgurance³. C'était lors d'un stage de danse, tous les participants étaient attablés à la fin de la journée, à boire des bières et à discuter tranquillement lorsque deux jeunes femmes participantes au stage ont

commencé à hausser le ton et à se donner la réplique de manière de plus en plus vive, pour finir par grimper sur la table et faire d'amples gestes dans tous les sens. Pendant un moment, je ne savais plus où j'étais et je ne comprenais rien à ce qui se passait, tout était si calme cinq minutes avant. C'était jusqu'à ce que mon voisin me dise :

... c'est ça le risque quand on a des clowns à table.

Ah bon, c'est des clowns pour de vrai ?

Oui, même qu'ils enseignent ça.

Tu veux dire que ça s'apprend ?

Il faut même des années pour arriver là où elles en sont. Elles ont l'air de faire

n'importe quoi, mais en fait elles jouent une belle improvisation devant nous.

C'est quand le prochain stage, je veux m'inscrire !

- 17 S'en est suivi ce qui a été une aventure de plusieurs années pour moi, que je ne peux clairement pas détailler ici. Je n'étais pas doué comme clown, mais ça ne m'a pas découragé. Voir un clown au travail est chaque fois un ravissement. Cela m'a aussi aidé à aller sur scène devant un groupe, j'espérais que je donnerais un peu de ce ravissement à mon public. Le clown a été l'apprentissage de la joie de la présence et d'une attention aux sensations et émotions fugaces, aux détails généralement non-dits, mais que le clown se fait un plaisir non dissimulé de révéler⁴.

Écrire sur le clown

- 18 Il y a eu un moment initiatique dans l'apprentissage du clown, qui m'a amené à réapprendre ma posture de chercheur. J'ai découvert une réflexivité du clown qui pouvait être utile au chercheur.
- 19 La réflexivité du clown, c'est sa présence incarnée, émotionnelle, comme point de départ pour sa performance, qui renvoie à un rapport au monde sans cesse renouvelé. Elle est avant tout pratique : l'acteur doit pouvoir se mettre dans un certain état émotionnel, laisser vivre cet état, tout en ayant une petite idée si ce qu'il exprime correspond à son intention. Le clown ouvre à une réflexivité particulière, qui n'est pas habituelle en sciences, mais en pratique, elle rejoint celle du chercheur, dans le sens où tous les deux portent un regard et témoignent de ce qui est en train de se vivre et de se parler, en situation. Elle rejoint en ce sens la réflexivité dont j'ai parlé plus haut. Le clown l'exprime dans l'instant par son jeu, le chercheur devrait le faire de manière différée à travers la restitution de son terrain... du moins dans l'idéal. Là où le clown se saisit de l'instant, le chercheur capte ce qui pourra être analysable par la suite, transformé en écrit. Cette réflexivité du clown m'a permis de considérer celle dans la recherche comme n'étant pas qu'une posture d'autocritique, ou une prise de position subjective, ou encore l'exercice de la polémique scientifique (Paveau, 2012), mais une conscience d'où le chercheur parle, selon des modalités d'énonciation et pour des destinataires en particulier.
- 20 Et pourtant, il n'est pas si facile d'exercer cette réflexivité, du chercheur et/ou du clown dans l'écriture, au vu des contraintes mêmes de l'écriture scientifique. Trois publications sur le clown vont l'illustrer.

Premier essai : l'envie d'écrire

- 21 Comment trouver une écriture sensible qui rende compte de terrains sensibles ? C'est la question qui me préoccupait lorsque j'ai voulu rendre compte pour la première fois de cette expérience du clown. Pour cette écriture, j'ai choisi la forme plus libre du blogue⁵. Le texte a donné lieu à plusieurs commentaires de lecteurs. Expérience nouvelle et agréable que d'avoir enfin des retours en direct de lecteurs, de pouvoir avancer dans la recherche par ce moyen. Il y avait une ouverture — et une liberté — que je ne trouvais pas dans d'autres formes d'écriture de la recherche (Hert, 2019).

J'y parlais de ma joie de faire du clown, de la jubilation d'être sur scène et de ne pas savoir ce qui va se passer, et des liens que je voyais avec le chercheur sur son terrain. D'ailleurs j'expérimentais le fait d'être à la fois clown et chercheur, sans que je puisse en faire la distinction sur le terrain. Pleinement engagé. Ce fut la découverte d'une réflexivité pratique qui s'exerce à travers la performance. Pour la première fois, le clown voyait le chercheur performer son terrain. Je trouvais que le chercheur ne livrait pas suffisamment son jeu à son « public », c'est-à-dire ses informateurs ou ses lecteurs ensuite. Le chercheur se cache parfois trop, y compris dans l'écriture. (Auteur)

Deuxième essai : la reconnaissance

- 22 À la suite de cette expérience, j'ai voulu consacrer un « vrai » article à l'apprentissage du clown, dont l'écriture me révéla des aspects passionnants de l'apprentissage du sensible (Hert, 2017). Pour moi, l'enjeu de cette publication dans une revue « de référence » en anthropologie était celui d'une reconnaissance de l'objet clown comme objet de recherche, et ma reconnaissance comme auteur sur ces questions. Mon travail reposait sur son caractère empirique, il décrivait mon expérience partagée de l'apprentissage du clown en m'appuyant sur les techniques du corps de Mauss. L'article fut publié presque tel quel, alors que je pensais que mon ancrage théorique ne serait pas « suffisant ».

C'est le travail qui m'a le plus appris, en essayant simplement de décrire l'apprentissage du « faire rire » à partir de presque rien, de ses propres émotions et sensations, j'ai compris beaucoup de choses sur ce qu'était le clown. Un message d'un lecteur apprenti clown, à la suite de la publication, m'a confirmé l'utilité de ma description. Comme quoi le fait d'essayer d'être au plus près du terrain et de son vécu, au lieu d'essayer avant tout de participer à une discussion conceptuelle, pouvait porter ses fruits. (Auteur)

Troisième essai : l'échec

- 23 Fort de ce retour encourageant, je me suis lancé l'année suivante dans l'écriture d'une « suite » à l'apprentissage du clown en voulant rendre compte plus finement de la dimension sensible et sensitive que constitue la « matière brute » à partir de laquelle le jeu du clown peut se déployer. L'objet de l'article était d'expliquer à partir d'une situation de stage de formation de 12 participants, dont moi, comment des techniques

d'exploration sensorielles et sensibles peuvent constituer des ressources pour ce jeu (par exemple : passer 24 heures les yeux bandés pour pouvoir explorer les autres sens et investir ensuite nos trouvailles dans la création d'un jeu sensible). Mais cette fois, le retour d'évaluation ne fut pas enthousiaste.

- 24 Mon article a été refusé. J'en étais pourtant assez content, car pour une fois j'avais réussi à passer le cap, à transgresser la neutralité académique du chercheur en me situant non pas comme « observateur participant », mais pleinement comme participant, témoignant à la première personne de ce travail d'apprentissage. Je voulais porter deux voix dans le texte, celle de l'apprenti clown et celle du chercheur en sciences sociales qui s'intéresse aux savoirs incarnés. J'avais écrit un texte que je pensais réflexif et scientifique, et je pensais être doublement légitime. Erreur. J'ai été doublement refusé, à la fois parce que je ne « tissais pas suffisamment entre terrain et théorie », parce que je ne citais pas suffisamment les propos des participants et parce que je n'apportais « pas d'éclairage novateur » au regard de la littérature.

Clairement j'étais déçu. J'avais soigné la restitution d'une expérience vécue en tant que participant, en lien permanent avec les autres participants, en insistant sur le travail de transposition que fait le clown de la matière qu'il explore à travers ses sensations vers un jeu, une performance, dont il aura une certaine maîtrise. Le clown doit être précis dans la perception de ses sensations, sinon il ne fera pas rire, il sera pathétique. L'écriture de cette expérience était une autre forme de transposition, non pas vers la scène, mais vers la scène de l'écriture. Mais ce qui était attendu n'était pas cet exercice de transposition du sensible en intelligible et en texte de recherche, mais une posture de critique, d'analyste qui parle non pas depuis son corps, mais depuis un lieu théorique d'où il peut maîtriser son sujet. Il ne s'agit pas du même type de maîtrise que celle du clown qui performe. Mais là où le clown peut se rater, et avoir un retour immédiat de son public, lui permettant éventuellement de se reprendre, le chercheur ne sait pas s'il est pathétique (s'il rate à dire ce qui est en jeu), car sa maîtrise ne se joue pas sur la restitution de son terrain, mais sur son positionnement dans son écriture. C'est là une maîtrise froide, car à distance et référée à autre chose que son objet.

Où est le désir dans tout cela ? Où sont les conjonctions de désir entre l'expérience vécue, son récit et son écriture ?

Au fond, je remercie les membres du comité scientifique d'avoir refusé cet article, ils m'ont ainsi permis de continuer à réfléchir sur ce que ça implique d'écrire en sciences sociales, et de saisir sur le vif ce texte si fort de Foucault sur « l'ordre du discours ». J'ai contacté les coordinateurs du numéro pour entamer le dialogue, mais ils ne m'ont pas répondu, je continue donc seul ici ma réflexion. Après tout, écrire sur le clown que l'on pratique soi-même et qui plus est sur son apprentissage sensible, c'est une matière pour réfléchir réflexivement sur l'écriture de la recherche. **(Auteur)**

- 25 Je trouvais que mon propos avait été *maltraité*, non pas pour des questions d'ego (*enfin si un peu au début...*), mais parce que les évaluateurs me demandaient de traiter mal les expériences dont je rendais compte. J'aurais dû masquer mon expérience vécue au même titre que les autres participants et « tisser » le vécu des autres participants avec la théorie déjà discutée (celle exposée dans l'appel à articles et que je « ne semblais pas

connaître » selon un évaluateur) tout en devant être novateur dans mon analyse. Cela m'a donné la désagréable impression que mon intention était recadrée de manière un peu condescendante par une image de ce qu'est la « bonne science » (entretiens, analyse, discussion). Pourtant, parler de tissage avec la théorie, c'est parler d'écriture. Mais quelle écriture ? Quelle théorie ? Quelle place pour une vraie posture réflexive alors ?

Ma posture, en jeu de clown, refusait catégoriquement cette réduction, cette assimilation à la parole d'autres pour la comparer : non vous n'allez pas comparer, c'est juste évident que d'autres ne partageront pas mon vécu, donc mon point de vue. Je ne parviens pas à expliquer en profondeur à d'autres clowns en formation les sensations sur lesquelles je m'appuie pour jouer. De même j'aimerais bien comprendre comment untel arrive à être dans cet état de disponibilité lorsqu'il joue, que je trouve magnifique. Je peux juste l'observer et l'admirer jouer. Il n'arrive pas à m'expliquer ce qu'il fait. On peut juste vivre ensemble les explorations sensitives et sensorielles que l'on fait, et chacun en tire son propre butin de sensations. Alors vouloir rationaliser tout ça dans une écriture scientifique, quelle blague ! Dire qu'ils attendaient ça de moi dans l'article. C'est sûr qu'eux aussi ont dû être déçus ! (**Parole de clown⁶**)

- 26 Je compris également que la demande de confronter les entretiens ethnographiques des participants, pour savoir s'il y avait convergence ou divergence des expériences, me mettait mal à l'aise. Savoir, c'est le mot : il s'agissait de pouvoir dégager un savoir sur la situation, mais hors de la situation. Pour moi, le savoir de la situation appartenait à la situation. Les témoignages et les paroles échangées lors de cette expérience amenaient des tas de singularités dans les interprétations et résonnaient avec le parcours personnel de chacun. C'était très riche, intime et complètement lié à ce qui avait été vécu ensemble. Je trouvais inconvenant d'extraire de ces récits des bribes et de les mettre à distance. La tension entre l'écriture qui cherche une certaine « efficacité » scientifique (mais laquelle ?) et l'écriture qui se nourrit du désir achoppe à l'endroit de la communication : que communique-t-on de nos recherches et comment ?
- 27 Afin de qualifier plus conceptuellement ce processus d'évaluation, sa justesse (*fairness*) repose notamment sur la capacité de traduction du caractère approprié des critères d'évaluation entre domaines de compétences et d'une montée en généralité à partir de singularités (Collins et Evans, 2007). Mais selon quelle généralisation, c'est-à-dire selon quel style épistémique (Knorr-Cetina, 1999) ? En effet, même si les approches méthodologiques semblent proches, les positionnements théoriques peuvent aboutir à des styles épistémiques très différents (Mallard *et al.*, 2009), demandant un effort de traduction pouvant être trop lourd pour les évaluateurs. Ce fut le cas entre l'approche réflexive qui était la mienne et une approche plus compréhensive qui semblait être attendue, où j'aurais mis en avant une posture de neutralité axiologique plus forte, en utilisant un arrière-plan théorique davantage valorisé.
- 28 Un rapide détour par la sociologie pragmatique permet de préciser ce qu'était mon positionnement épistémique. Parlant des pratiques d'amateurs (de musique, de vin...), Antoine Hennion montre que ces personnes savent que rien n'est acquis, qu'il ne faut rien croire, que tout change tout le temps dans leur propre compréhension de leur goût, et donc que le chercheur ne peut pas arrêter une analyse ou interprétation à partir de leurs paroles, car elles changent selon l'expérience (Floux et Schinz, 2003).

Hennion parle d'engagement ou d'attachement à l'endroit du chercheur, et non d'observation. Ce qui surgit sur ce type de terrain (dont le clown) se travaille ensemble, est attaché à la situation changeante, aurait pu être autrement et dépend donc non seulement du chercheur observateur qui pourrait perturber l'expérience, mais aussi du chercheur engagé qui participe pleinement à l'élaboration du sens. De là, agir de manière réflexive « revient non pas uniquement à se prendre comme objet, mais à ajouter, à ne pas cacher, à montrer la présence de celui qui écrit dans ce qu'il écrit » (*ibid.*). Cela ne suffit pas à régler la question du pouvoir, mais permet au moins de témoigner de la place du chercheur dans son écriture.

Le désir dans la recherche

- 29 Que dire d'une écriture qui tente de dépasser les frontières de l'écriture académique, voire de les brouiller ? Se situe-t-elle à l'endroit du désir d'écrire, de transmettre, désir de rencontre, de faire des épreuves de sens partagées, qui deviendront des textes-épreuves et non pas des textes-preuves ? Le lien entre l'expérience de terrain et le désir d'écrire se trouve pour moi dans cette réflexivité incarnée qui ne se coupe pas avec l'éprouvé. La réflexivité dans les sciences sociales n'est alors pas qu'une vertu, mais une pratique. Jean Oury, l'un des fondateurs de l'anti-psychiatrie en France, et dont Felix Guattari était proche, soutenait que LA question éthique qui se posait dans sa pratique était, je cite : « Qu'est-ce que je fous là ? » (Oury, 1986). Une manière à la fois très simple et directe de renvoyer la volonté de faire (science) au désir qui peut animer le chercheur, à une réflexivité pratique et incarnée.

Ramener du désir, ça le clown sait faire. Et justement il sait que rien n'est garanti, mais que tout est affaire de tact, d'attention, de présence, d'écoute, autant d'actions souvent invisibles dont on parle rarement. Et il le traduit exactement par la question « qu'est-ce que je fous là ? », celle de la surprise permanente de l'ici et maintenant qui se joue sous ses yeux et dont il fait part à son public.

Oui tout se rejoue en permanence, rien n'est à tenir pour acquis, c'est le cœur du vécu clown, c'est cette découverte qui m'a projeté dans cet univers avec une joie énorme aux tripes. Le clown montre cette ouverture : tout est autre, tout dépend de la façon dont on regarde. Nos perceptions sont multiples et changeantes ? Peut-être mais ce n'est pas dramatique, on est ravi de s'y faire prendre et d'être amené à en douter et de s'en déprendre, on touche à la danse joyeuse de la vie, au dieu danseur nietzschéen. Et ça fait du bien, c'est cathartique pour son public, lorsque le clown plonge dans un monde toujours neuf à ses yeux, avec délectation. Il s'y plonge sans savoir ce qu'il va trouver — comme sensation, comme émotion — ni ce qu'il va en percevoir : même si son numéro est rodé, c'est parce qu'il va y trouver chaque fois de la surprise. Alors oui, le clown aussi vit des réductions, rien n'est réductible et pourtant nous réduisons en permanence⁷ : la justesse d'une trouvaille de clown en improvisation fait parfois suite à de longs errements, et s'il l'intègre ensuite dans un spectacle — dans une écriture de spectacle —, elle ne sera jamais aussi éclatante pour lui que lorsqu'elle est apparue la première fois. Mais il pourra se reconnecter à cet état, il pourra re-convoquer les sensations et émotions éprouvées lors de sa découverte, sans les sur-jouer, sans les imiter, mais en les remobilisant. Le clown est traversé par des flux de sensations et d'émotions qu'il

restitue. C'est cela le vivant qu'il nous transmet, alors même que son spectacle peut être entièrement écrit. **(Parole de clown)**

- 30 Dans la postface d'un ouvrage classique sur le hobo, Olivier Schwartz (1993) parle d'un empirisme irréductible à défendre dans la recherche, car c'est le moyen de garantir une vision non sublime du savoir, une épistémologie tolérante qui ne tombe pas dans l'idée de purification des résultats ni dans un empirisme naïf. Je suggère que pour rester fidèle à ce qui nous traverse sur notre terrain, le clown peut nous servir de guide, un guide parmi d'autres. Le clown est aussi un chercheur. En fait, il renvoie pour moi à une autre conception de la recherche, sans accumulation, sans vouloir se distinguer à tout prix, sans posture surplombante.
- 31 Si la recherche se comprend comme un processus d'exploration où le chercheur — peu importe s'il a les titres professionnels pour cela — rend compte et fait sens de situations vécues dans leur intensité par une écriture qui serait au service de cette intensité — sans émettre de jugement sur la valeur de cette intensité —, alors une autre écriture de la recherche est possible. Alors ce n'est plus le nombre d'interviews menées qui compte, mais la qualité de la restitution d'une expérience, y compris dans l'ambiance et la manière dont ces échanges ont lieu. Alors ce n'est plus d'apporter une nouveauté conceptuelle qui fait la richesse d'un article, mais la manière de signifier pourquoi ce qui est mis dans l'article a été choisi, parmi tous les possibles d'un vécu multiple sur le terrain, non pas parce que c'est absolument original et que ça illustre bien telle théorie que l'on veut mettre en avant, mais parce que ça a fait sens entre les personnes présentes et le chercheur au moment où ça a eu lieu, et que le chercheur juge que cela mérite de figurer dans l'article. C'est mettre de la parole dans le texte, au secours du silence du texte, pour donner chair à une écriture qu'il devient illusoire de considérer comme neutre. Une autre manière de rester fidèle à l'intention du chercheur et à la justesse du propos. Ici, ce n'est pas le « tissage entre théorie et terrain » qui donne sa force au texte, mais la manière dont l'écriture arrive à saisir *et* à penser la profondeur et la richesse d'un vécu singulier. Pour reprendre Deleuze, nous pouvons alors rester sur le plan de l'immanence sans avoir à chercher une caution surplombante, qu'elle soit théorique, académique ou scientifique, parce qu'elle tient en elle, que ce sens peut être partagé et qu'elle n'a pas besoin de ces instances pour faire sens.

Voilà qui est bien envoyé ! **(Parole de clown)**

J'ai même convoqué Deleuze, alors que je ne peux pas prétendre maîtriser la pensée complexe de l'auteur.

J'ai l'impression que nous sommes dans une forme de lutte permanente pour maintenir une légitimité de ce que nous faisons, selon des critères que nous ne reconnaissons pas, alors même que nous en sommes profondément convaincus. En particulier dans un contexte où les sciences sociales sont lâchement attaquées par tous les réductionnismes imaginables. **(Auteur)**

Tant mieux ! C'est ce qui donne de l'énergie dans un jeu : se nourrir des forces d'opposition à ceux qui sont dans le « ça va de soi », qui n'interrogent pas le sens de ce qu'ils font, qui ne considèrent pas les irréductions, le « ça va pas de soi⁸ ».

(Parole de clown)

- 32 À cet endroit du texte, je pense que la question de la distance entre le chercheur qui est censé écrire et le clown censé rester objet de recherche ne peut plus être évitée. Je me suis demandé si je ne m'étais pas complètement identifié au clown que j'étudie dans ce processus de « going native » des anthropologues, qui consiste souvent à jouer à être un autre par imitation, par empathie et par désir de sortie de soi (Berliner, *op. cit.*) ? Est-ce que le jeu du clown n'est pas une astuce pour pouvoir m'exprimer sur un autre plan, *tout en restant scientifique* ? Est-ce que cette écriture subjective ne finit-elle pas par coloniser tout le texte ? En fait, c'est ce qui se passe : je cherche à contaminer la posture du chercheur par celle du clown. Je ne considère pas que je quitte pour autant la posture du chercheur ni que j'ai un point de vue privilégié sur le clown. Je considère plutôt que le clown est déjà en chacun de nous, que nous pouvons le contacter sans beaucoup d'efforts et qu'il peut nous apporter un éclairage pour défendre une posture de recherche différente. Pour moi, la figure du clown représente la parole vive ; elle est la manifestation du désir dans l'écriture de la recherche.

Se défendre et assumer

- 33 En fait, le malaise que j'ai éprouvé est beaucoup plus large que celui qui serait juste du rejet d'un article. Cet événement m'a davantage fait prendre conscience des processus à l'œuvre dans les sciences sociales même les plus avant-gardistes, les plus ouvertes à l'expérimentation, à la prise en compte des corps, à la réflexivité. On n'y croit pas, avant d'être confronté aux situations. Ce malaise me fait penser aux réflexions de Stengers et Pignarre (2005) sur la sorcellerie capitaliste, un « système sorcier sans sorcier » qui s'applique aussi aux sciences, où sous un couvert de liberté du chercheur il s'agit de maîtriser, de dominer, d'accumuler, de se légitimer par rapport à un savoir et à un champ de recherche. C'est justement ce dont je ne veux plus, ce que *nous* ne pouvons plus accepter si nous menons une réflexion quelque peu critique sur la recherche en sciences sociales. Comment se défendre alors face à de multiples attaques qui ne manqueront pas de venir ?

S'il faut aller vers le centre de là où ça se passe dans la production scientifique — être sur les bons sujets, les bons objets, citer les bons auteurs, publier dans les bonnes revues — pour pouvoir être reconnu, comment dire.... le clown n'est pas prêt d'être un « objet » en sciences sociales. Il n'a rien à dire d'autre que le vécu intense de l'expérience qu'il cultive pour pouvoir l'offrir à qui veut bien lui donner un peu de son temps. C'est un poète des situations qu'il traverse. Il se retrouve fatalement dans les marges de l'énonçable. Alors le transformer en texte, c'est déjà violent, mais en faire un objet de recherche, un objet de laboratoire, c'est carrément absurde. **(Parole de clown)**

Pourtant cette expérience a été fondamentale pour moi, pour comprendre autrement la posture du chercheur, à partir du regard sur le monde original et puissant qu'il offre. Et je voudrais parvenir à en rendre compte. En fait, j'aurais dû commencer par écrire ce que le clown me fait, et non pas ce que l'apprentissage du clown peut apporter de nouveau dans une compréhension scientifique de « l'enculturation de la perception » (Candau, 2000). Soudain cette formulation, pourtant très juste d'un point de vue... scientifique, me semble complètement en décalage avec le vécu du terrain. Pour moi, il s'agit de résistance, pas

d'enculturation. Mais voilà la revanche du clown : il prend son droit de réponse dans un texte scientifique... enfin à condition qu'on « nous » publie.

La première question ne devrait-elle pas être : le chercheur qui travaille sur le terrain, et qui plus est un terrain particulier qu'est le (son) corps, peut-il faire abstraction de ce qui l'a vraiment affecté pour ne rendre compte que de ce qui est « utile » pour la recherche ? (**Auteur**)

Écrire de là où tu es vraiment : le clown ne peut qu'applaudir à cette proposition !

Et il y a même une citation pour cela : (**Parole de clown**)

Briser le langage pour toucher la vie, c'est faire ou refaire le théâtre [...]. Et tout ce qui n'est pas né peut encore naître pourvu que nous ne nous contentions pas de demeurer de simples organes d'enregistrement (Artaud, 1985/1938, p. 19).

- 34 La pensée critique féministe a fait doucement son chemin en moi pour arriver à saisir ce qu'implique une « réelle » réflexivité, à commencer par la position d'Haraway sur les savoirs : sous le couvert de vouloir ne pas adopter une perspective qui serait particulière, biaisée, locale, militante, partielle, le rapport aux savoirs dans les sciences reste désincarné. Il oublie en réalité que toute prétention de savoir et d'objectivité est déterminée par des positionnements matériellement, socialement et historiquement situés. Haraway (2007) nous montre que le savoir est toujours situé et s'oppose ainsi à l'idée de neutralité du savoir, sans pour autant tomber dans un relativisme des savoirs scientifiques, parce qu'elle prend en compte les conditions mêmes dans lesquelles toute prétention de savoir s'énonce et est qualifiée (scientifique, locale, féministe, neutre, militante, etc.).
- 35 Introduire de la réflexivité au sens fort, c'est donc ne pas oublier le caractère situé des savoirs, plus que cela : c'est l'assumer. Cela dépasse (déplace ?) le niveau de l'explication sociologique de la production des savoirs. Ces savoirs situés sont *incarnés* et appellent une écriture performative : écrire sur le sens au présent vécu, écrire de là où je suis vraiment, écrire avec *notre* histoire (individuelle, collective, brève ou longue), écrire avec intention (pourquoi j'écris ?). S'ouvre alors une quête (existentielle ? de joie ? de jouissance ? de partage de savoirs ? de subversion ? identitaire ?) passionnante. C'est là que les écrits deviennent performatifs : j'écris là où je suis et je deviens là où j'écris.
- 36 Mais cela ne suffit pas. Car la porte est alors grande ouverte à une critique de cette approche comme n'ayant plus rien à voir avec les sciences. La captation capitaliste nous guette. Là encore, les réflexions de Stengers, de Despret, d'Haraway sont précieuses. En particulier, elles posent la nécessité de la non-innocence, c'est-à-dire de s'exposer aux conséquences de ce que l'on avance, ou de ce que *nous* avons fait, sans jouer à faire « comme si » l'on n'était que dans un espace théorique, non situé, hors histoire, avec la tentation de l'innocence (écrire de nulle part, être à la bonne position où les choses apparaissent simples) que cela permet (Despret, 2012). C'est un moyen pour résister à ce qui nous agit dans les sciences et dans leur écriture.

La question posée par tout système sorcier est « quand sommes-nous agis ? ». Cela ne veut pas dire « aliènes », car « être agi » profite d'une force, alors que « être aliéné » témoigne d'une faiblesse [...] nous sommes agis chaque fois que nous considérons que la première urgence est de dénoncer les « traîtres », ou les naïfs qui croient encore ce que nous avons exclu théoriquement ; nous sommes agis lorsque nous pensons que le diagnostic théorique a un pouvoir de rassembler et de

convaincre dont seuls des obstacles, à écarter, empêchent la manifestation (Stengers, 2005, p. 119).

- 37 Il ne s'agit pas ici d'un rejet de la théorie (*ibid.*, p. 122) ou de la pensée, mais de ne pas être capturé par elle et d'assumer ce pas de côté. Le clown est le moyen que j'ai trouvé pour ne pas être re-capturé par les raisons théoriques et de saisir ce qui se joue dans le désir de savoir, du terrain, d'écriture. Écrire avec le clown est alors une exploration réflexive — et éthique — de la façon de saisir une expérience vive dans un texte.
- 38 Le clown ne peut pas faire semblant, sinon il est tout de suite démasqué. C'est ce que les clowns appellent faire le « clou-clown », jouer à faire le clown, au lieu de l'être. Le clown doit se poser la question de ce qui le fait agir : la situation qu'il vit ou bien une idée qu'il s'en fait ? Ce qui est intéressant avec le clown, c'est qu'il se présente apparemment comme un parfait innocent, car il vit pleinement tout ce qui lui arrive sans paraître se soucier de ses conséquences, tout en n'étant jamais dupe de son caractère contingent. Il sait que tout peut se retourner à tout moment, c'est pourquoi il parvient à vivre pleinement les situations, de joie ou d'échec.
- 39 Me voilà là où je voulais en venir : le clown pris comme technique pragmatique et inspirante pour faire de la recherche autrement. Et pour l'écrire autrement. Écrire en se laissant contaminer par lui (comme personnage) est inspirant, car le clown est aussi une « technique » du désir, parce qu'il cherche la joie, parce qu'il ne peut pas tricher devant son public. Il nous enjoint de ne pas faire semblant, de ne plus jouer le jeu que l'on ne veut plus jouer (ne plus *terroriser* dirait-il), lorsque celui-ci n'active pas en nous de nouveaux possibles.

Comment montrer le désir et le susciter ? Le clown l'expérimente tout le temps. Il « saute dans la piscine sans savoir s'il y a de l'eau dedans »... Il est le trickster, le garde-fou et le fou du roi, l'empêcheur de tourner en rond, il remet au raz du plancher les discussions, il dit tout haut ce que d'autres pensent tout bas, il ne théorise pas mais ramène à ici et maintenant ce qui s'est juste passé là en douce... Il essaye lui aussi de passer en douce mais il en est incapable, il ramène tout au premier degré. Mais il est toujours de bonne volonté. Et il n'oublie pas de désirer, lui. Ce n'est pas de la connaissance qu'il donne, mais de l'éthique.

Clown, auteur, chercheur (en cœur) : alors allons-y, essayons cette écriture de désir : désir de savoir, désir d'écrire, désir de partage, ça élargit considérablement le désir de faire science... mais avec non-innocence. (**Parole de clown**)

- 40 Je comprends la non-innocence également comme un appel à la prudence. L'écriture ne permet sûrement pas de tout dire ni de régler des enjeux de pouvoir simplement en les pointant ; elle implique aussi des renoncements et nous oblige à assumer notre point de vue situé. De même, il ne faut pas croire à l'originalité de toute production parce qu'elle entre dans la spécificité d'un vécu. Si elle est une mise à l'épreuve, un test, alors il faut la considérer dans un ensemble plus large d'énoncés qui circulent, que ce soit par blogues interposés, conférences, émissions radio ou Web, qui se répondent, comme autant de disséminations et de propositions qui alimentent la pensée ou le désir d'écrire, mais sans qu'ils restent figés dans une autorité acquise du texte. Lorsque l'on écrit, nous avons souvent une dette envers tous ceux qui ont écrit avant nous et dont nous pouvons nous soutenir, mais aussi parce que nous avons puisé dans notre terrain des situations qui ont construit notre compréhension. Ce n'est pas le terrain seul qui

parle, ni l'auteur, mais une pluralité. Laisser place dans le texte à cette pluralité ne résout pas les questions de l'autorité, de la légitimité ou de l'originalité, mais au moins cela contribue à ne pas les masquer.

Les recettes du clown

- 41 Je voudrais terminer avec une non-conclusion, par quelques recettes de clowns qui pourraient être utiles à la recherche et à son écriture plurielle. Recettes, je reprends le terme de Stengers et Pignarre dans *La sorcellerie capitaliste* : elles ne sont pas théorie, elles n'ont de signification qu'expérimentées, transformées par ceux qui les utilisent et s'en font les relais. De même, mes affirmations sur le clown peuvent apparaître comme très normatives (le clown est... n'est pas...), mais il s'agit simplement de propositions vécues à tester, non de catégorisations ou de résultats d'enquêtes ! De même, ce ne sont pas ici des conseils méthodologiques pour la recherche, ne me méprenez pas, mais des pistes ouvertes de réflexion pour l'écriture de la recherche.
- 42 *Première recette* : Comment rester dans la joie et l'énergie du clown sur scène ? La joie ne se décrète pas, elle se vit. Le clown ne se dit pas, avant d'entrer sur scène, qu'il aura un jeu joyeux. Tout au plus il peut venir avec cette intention et livrer au public l'écart éventuel entre celle-ci et son état réel, qui peut être au contraire angoissé, parce qu'il ne sentira et ne vivra pas la joie qu'il désire montrer. C'est cet écart accepté et livré au public qui fera son jeu, et pourra faire rire, parce qu'authentique. Le clown en ce sens est toujours réflexif, une réflexivité incarnée, il montre où il est (à défaut de dire) par ses émotions qui se lisent à livre ouvert, même lorsqu'il essaye de les cacher. Le clown est souvent assimilé à un amoureux, il explore sans cesse le monde dans sa richesse et sa complexité et il se laisse surprendre par ce qu'il voit et nous surprend par son regard singulier. De même le chercheur est traversé par des sentiments et fait des rencontres inattendues sur son terrain. Pourquoi ne pourrait-il pas livrer davantage ses surprises et découvertes dans son texte sans se couper de sa propre histoire et de la manière dont son terrain s'est constitué (Caratini, 2004) ? Après tout, chercher, c'est aussi aller explorer des points de vue nouveaux pouvant nous amener sur des chemins inattendus. C'est en appeler à la curiosité pour le monde. La recherche et la rencontre des mondes réels nous transforment aussi lorsque nous les arpentons (Babou, 2011), lorsque nous n'oublions pas le caractère aventureux de nos recherches, où l'humour peut mettre à mal les privilèges de l'innocence ou de la légitimité (Zitouni, 2012). Est-ce que la transmission de savoirs et la mise en discussion des savoirs n'ont pas à y gagner beaucoup si le chercheur livre une certaine transparence dans ses écrits relativement à ce que le terrain fait de lui, y compris ce qui intimement le fait avancer ? Alors même que cette position non neutre n'est pas défendable lors de l'écriture d'un projet à financer, elle risque juste d'amener des savoirs différents, moins ordonnés par les catégories préétablies, moins innocents.
- 43 *Deuxième recette* : Le clown est à l'écoute de soi et de son environnement, sinon il n'est qu'un acteur qui joue son rôle. Il est clown plus qu'il ne joue au clown. À ce titre, il ne peut qu'accueillir tout ce qui lui arrive, au lieu de le réprimer (« je ne fais pas cela parce que ce n'est pas dans mon rôle »). Accueillir concrètement, c'est déjà prendre soin (Laugier). Il se fiche du ridicule parce que ce qui lui importe uniquement, c'est d'être présent à lui, à ce qu'il éprouve, et de l'offrir à son public. Et c'est une image bien fautive du clown que d'y voir seulement un personnage plus ou moins stupide et ridicule. Il est

à la fois impliqué et vulnérable, et il sait prendre soin de sa vulnérabilité. Il peut toujours échouer, mais cela nous touche parce qu'il aura été impliqué, qu'il aura essayé, de manière singulière, dans sa vulnérabilité... De même, le chercheur ne gagne-t-il pas à accepter une certaine vulnérabilité, à tenter davantage, à explorer et à mettre en partage des idées, quitte à se tromper, à se laisser bousculer par ce qu'il n'aura pas saisi de son terrain, en laissant une place au doute, à l'incertain, à l'échec, au non-savoir ? Et de le laisser apparaître dans son écriture, au lieu de s'adonner à une écriture blanche et lisse. Cela, à la condition de pouvoir dire également la précarité et la violence institutionnelle et symbolique pouvant exister dans sa pratique. Cela revient à prendre un risque réel, puisque le chercheur n'est pas évalué sur ses échecs (ou son humour), du moins dans la lecture traditionnelle de la recherche. Mais imaginons une recherche idéale qui s'intéresse davantage au partage des savoirs qu'à la capitalisation des connaissances : la vulnérabilité et la prise de risque y seraient certainement valorisées, car porteuses d'un savoir différent.

- 44 Parler de la vulnérabilité dans la recherche ouvre des pans immenses de réflexion : à la fois sur la question éthique de la place du *care* en sciences sociales (Laugier, 2010), sur toutes les formes de précarités dans la recherche, notamment des doctorants et postdoctorants, et sur la difficulté de se déprotéger pour pouvoir rendre compte de réalités contingentes depuis l'intérieur de la recherche tout en restant fidèle à une volonté de faire science, pour continuer à maintenir vivante la recherche (Fauray, 2021). Le clown accueille et prend soin de la situation concrète qu'il traverse avec sa vulnérabilité. Avec le parallèle que je propose, c'est poser la question du prendre soin dans la recherche : qui prend soin de quoi ou de qui ? Qui porte attention aux situations vécues dans la recherche et comment ? Comment la vulnérabilité de la posture du chercheur peut être dite et entendue ? Qu'est-ce qui est rendu invisible alors que présent devant nous ? Ramener la vulnérabilité dans la recherche, dans les pratiques et pas seulement dans les discours, là où il a un sens concret pour ceux qui font et reçoivent, est un enjeu qui dépasse les questions méthodologiques ou théoriques. Cela revient à resituer nos pratiques de terrain et d'écriture sur le plan éthique et politique, en reconnaissant que celles-ci restent fragiles car conditionnées par l'attention que chacun peut ou veut y mettre. Pour cela, l'accueil de ce qui est vécu et l'attention que propose le clown sont des moyens, parmi d'autres, pour défendre ce qui compte pour nous dans la recherche.
- 45 *Troisième recette* : Le clown peut rester droit dans ses convictions face à tout ce qui lui démontrerait le contraire. Il poursuit son intention même si elle le mène à la catastrophe, à l'échec. Il a une capacité de résistance qui n'est pas externe, mais interne. Ce qui compte pour lui est de vivre jusqu'au bout un processus dans lequel il est pris, sinon le clown disparaît et c'est l'acteur — éventuellement gêné par la situation — qui joue le clown qui réapparaît au public. Le clown n'est pas un acteur, il est un personnage qui est aussi une part de l'acteur qui joue le clown. Par lui, l'acteur peut vivre publiquement des situations que les conventions sociales pourraient condamner. Il est lui-même et il est autre. On comprend pourquoi c'est jubilatoire de faire le clown (et de faire l'anthropologue...) ! Ce faisant, il indique parfois des pas de côté possibles, des déplacements qui font du bien, lorsqu'il feint d'ignorer les règles et les transgresse gaillardement et avec beaucoup d'irrévérence. Il a de l'audace sans pour autant s'identifier à un rebelle, il a la tactique habile plutôt que d'avoir une stratégie calculée, car il ne perd pas de vue son désir de jouer, d'être là avec un public, coûte que coûte. Il pratique le « désenvoûtement » par rapport à la fascination que peut exercer sur lui

l'attente qu'il s' imagine de son public. S'y identifier le perdrait et il deviendrait un mauvais clown, car il ne respecterait pas ce qu'il traverse, éprouve, vit... De même, pour le chercheur, nous avons vu que ce pas de côté parfois nécessaire ne peut qu'être salubre, la recherche redevenant l'exploration vive de questions qui nous traversent (je vous l'accorde, dans une version renouvelée) et qui nous amènent parfois à démêler des labyrinthes de pensée, à nous ouvrir à des terrains qui littéralement nous déplacent, nous font penser autrement, défont les ordres en nous ouvrant à des mondes à explorer plus qu'à cartographier et nous amènent à partager de nouvelles lectures dans nos textes. Nos textes pourraient alors refléter ces mouvements, ces irrévérences, ces rencontres qui nous changent. Cela demande également une forme de résistance interne : garder le cap sur ce que l'on a éprouvé et partagé, éprouver nos convictions non pas pour les figer, mais pour affiner davantage le désir de savoir et le désir de l'écrire. C'est enfin défendre un espace de liberté et de partage qui devrait être celui de la recherche en tant qu'il permet d'exercer ensemble une pensée non dogmatique, une pensée vivante qui explore les possibles.

- 46 Il y a d'autres recettes à imaginer bien sûr : l'empathie du clown et l'empathie du chercheur sur son terrain, son humilité pragmatique face à l'humilité nécessaire du chercheur face à son objet, son hospitalité, tout comme l'endroit du chercheur interroge une certaine hospitalité à exercer à l'égard des situations qu'il rencontre.
- 47 Je vais poursuivre encore un peu davantage, comme m'ont invité à le faire (merci à eux) les évaluateurs anonymes de cet article. Finalement, cette comparaison avec le clown permet de mettre en œuvre une éthique pratique du chercheur sur son terrain à partir du moment où l'on prend en compte le fait que le chercheur est incarné, c'est-à-dire situé, avec ses émotions et sa présence. Comment faire ? Pour aller dans le sens du clown, nous pouvons pratiquer le « désenvoûtement », pour suivre encore Pignarre et Stengers, face à la prédation universitaire et numérique, pour s'ouvrir à une quête créative de sens dans et à travers la recherche. Cette pratique serait forcément aussi corporelle, quotidienne, visant à augmenter notre attention envers ce qui compte pour nous, à partir de ce qui nous affecte, sans le « capturer » pour autant dans une production scientifique valorisable. Il est question d'humilité ici, au sens de David Abram (2013), pour qui penser avec le corps permet de densifier la pensée tout en restant lié à l'humilité que nous rencontrons par notre corps et par le fait d'être situé dans un environnement sensitif et sensuel. La voie est alors ouverte pour investir et cultiver un autre rapport aux savoirs en lien avec un désir incarné. Tout comme le clown, nous pouvons cultiver une écoute incarnée de l'autre et de soi, et laisser la place à ce qui se construit entre nous et nous relie.
- 48 En sciences de l'information et de la communication, nous étudions des dispositifs de communication, mais nous les utilisons également, et nous nous y laissons également enfermer, tout en le sachant. Mais tout comme il n'y a pas d'extériorité au langage qui soit appréhendable simplement, cela ne signifie pas pour autant qu'il n'y a pas d'issue à être enfermé dans un langage ou un dispositif donné. Quels dispositifs pouvons-nous investir créativement pour rendre compte de nos vécus, de nos terrains, de nos désirs d'écrire autrement ? Les carnets de recherche et autres blogues de chercheurs sont certainement une voie à explorer. Mais plus que le dispositif matériel, l'enjeu est également dans la langue qu'il est possible d'y déployer, de ce que nous pouvons formuler, en parlant des autres, mais aussi de soi. Poursuivre ainsi la recherche à partir d'autres formes, y compris par et avec l'art, d'autres postures, d'autres points de vue.

Pouvoir exprimer alors quel monde nous voulons porter dans nos écrits, non pas à partir de ce que nous avons intériorisé, mais de ce à quoi nous tenons :

[...] ce refus de parvenir dans un monde non désirable est le premier pas vers d'autres agencements, une manière d'être en recherche qui se construit au contact et en relation, qui n'est pas un luxe tant elle est liée à notre survie — dans nos corps et dans nos âmes, pour sortir de la capture et des alternatives infernales, pour se désenvoûter (Dormeau et Fauray, 2021, p. 275).

- 49 Je ne peux résister ici à la nécessité de livrer une *quatrième recette* : le clown n'est pas qu'un esprit, il a besoin de lieux physiques pour travailler, s'entraîner, explorer et surtout échanger avec d'autres qui lui fournissent un regard extérieur. De même, les espaces numériques et virtuels de l'écriture ne suffisent pas à satisfaire ce besoin de rencontre dans la recherche. Il nous faut trouver des espaces physiques — temporaires et ouverts : des cabanes (Macé, 2019) — pour faire exister des carrefours où toutes sortes d'influences peuvent se faire, un lieu de création plutôt anti- que pluri-disciplinaire. L'investissement de tels espaces inscrirait une convergence très concrète entre le clown et le chercheur, lieux d'invention d'un savoir-être et d'un vivre-ensemble, où se mêlent arts, créations, recherches, sans innocence, où il est possible d'être vulnérable et où bien sûr la gouvernance ferait elle-même l'objet de recherche, de création, d'un réinvestissement du politique. Ce lieu pourrait même se trouver dans un espace naturel, invitant par là d'un seul coup toute une flopée de non-humains à la table des discussions. Un idéal de la recherche, une utopie concrète. Mais je rêve sûrement, un tel lieu n'est pas possible tel que l'imagine un clown, ou alors il a existé, ou il existera, ou il n'est pas forcément visible si l'on ne cherche pas. Peut-être suffit-il d'un déplacement pas très important pour trouver de tels lieux, et avoir un autre point de vue sur la recherche, l'écriture, la création et la fabrication du commun.

Un grand merci donc à ce clown qui m'accompagne, pour m'avoir montré autant de voies possibles — et à celles et ceux qui par leurs écrits et leurs paroles m'ont aidé à penser autrement. J'espère qu'il vous aura donné envie, chère lectrice, cher lecteur, d'en inventer et d'en tester d'autres vous-même. **(Auteur)**

BIBLIOGRAPHIE

ABRAM David (2013), *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, Paris, La découverte, coll. Les empêcheurs de penser en rond.

ACHARD Pierre (1994), « L'écriture intermédiaire dans le processus de recherche en sciences sociales », *Communications*, 58, p. 149-156.

ARTAUD Antonin (1985/1938), *Le théâtre et son double*, Paris, Gallimard.

ASHMORE Malcolm (1989), *The Reflexive Thesis: Wrioting Sociology of Scientific Knowledge*, Chicago, University Chicago Press.

- BABOU Igor (2011), « Le déplacement : une dimension d'analyse et une modalité pour comprendre les relations entre nature, science et société », *Questions de communication*, 19, p. 215-234.
- BARTHES Roland (1973), *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil.
- BATESON Gregory (1984/1979), *La nature et la pensée*, Paris, Seuil.
- BERLINER David (2017), « Angoisses académiques », *Revue du MAUSS*, 50, p. 243-247.
- BERLINER David (2013), « Le désir de participation ou Comment jouer à être un autre », *L'Homme*, 206, p. 151-170.
- BLOOR David (1983/1976), *Sociologie de la logique. Les limites de l'épistémologie*, Paris, Pandore.
- BONANGE Jean-Bernard (2008), « L'intervention des clowns dans les réunions de travail : pertinence et impertinence des clownanalystes », *Pour*, 196-197(1-2), p. 34-41.
- BOURDIEU Pierre (2001), *Science de la science et réflexivité*, Paris, Seuil.
- BURAWOY Michael (2003), « L'étude de cas élargie. Une approche réflexive, historique et comparée de l'enquête de terrain », dans Daniel CEFAL (dir.), *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte.
- CANDAU Joël et Isabelle GAVILLET (2014), « La Slow Science, condition de la découverte ? », *Découverte : revue du Palais de la découverte*, Paris, Palais de la découverte, 39, p. 2-7.
- CANDAU Joël (2000), *Mémoires et expériences olfactives. Anthropologie d'un savoir-faire sensoriel*, Paris, Presses universitaires de France.
- CARATINI Sophie (2004), *Les non-dits de l'anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France.
- CÉZARD Delphine (2014), *Les « nouveaux » clowns. Approche sociologique de l'identité, de la profession et de l'art du clown aujourd'hui*, Paris, L'Harmattan.
- CHENAIL Ronald (2008), « But is it research?: A review of Patricia Leavy's Method meets art: Arts-Based research practice », *The Qualitative Report*, 13(3), p. 7-12.
- COLLINS Harry et Robert EVANS (2007), *Rethinking Expertise*, Chicago, University of Chicago Press.
- COLYAR Julia (2009), « Becoming writing, becoming writers », *Qualitative Inquiry*, 15(2), p. 421-436.
- COOREN François (2018), « Bruno Latour ou les exigences de l'irréductionnisme. Ontologie relationnelle et études des phénomènes communicationnels », *Symposium*, 22(1), p. 6-21.
- DAYER Caroline (2009), « Modes d'existence dans la recherche et recherche de modes d'existence », *Pensée plurielle*, 20(1), p. 63-78.
- DESPRET Vinciane (2012), « En finir avec l'innocence — Dialogue avec Isabelle Stengers et Donna Haraway », dans Elsa DORLIN et Eva RODRIGUEZ (dir.), *Penser avec Donna Haraway*, Paris, Presses universitaires de France, p. 23-45.
- DORMEAU Léna et Mélodie FAURY (2021), « Faire le deuil de ce que l'on ne désire pas », *Multitudes*, 85(4), p. 271-275.
- ELLIS Carolyn et Art BOCHNER (2000), « Autoethnography, personal narrative, reflexivity: researcher as subject », dans Norman DENZIN et Yvonna LINCOLN (dir.), *The Handbook of Qualitative Research*, Thousand Oaks, Sage, p. 733-768.
- FAURY Mélodie (2019), « Carnets de thèse et écriture de soi dans la recherche », *Revue de la BNF*, 58(1), p. 73-81.

FAURY Mélodie (2021), « Vers une réalité élargie. Se situer entre savoirs et expériences : trouver sa voix propre et l'inter-relier », dans *Injustices épistémiques*, Québec, Éditions science et bien commun.

FLOUX Pierre et Olivier SCHINZ (2003), « “Engager son propre goût”, entretien autour de la sociologie pragmatique d'Antoine Hennion », *ethnographiques.org*, 3, <https://www.ethnographiques.org/2003/Schinz-Floux>, consulté le 24 mai 2021.

FOUCAULT Michel (1971), *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard.

GEERTZ Clifford (1996/1988), *Ici et là-bas : l'anthropologue comme auteur*, Paris, Métailié.

GHASARIAN Christian, (2002), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouveaux enjeux*, Paris, Armand Colin.

GOSSELAIN Olivier (2011), « *Slow Science* — la désexcellence », *Uzance*, 1, p. 128-140.

HARAWAY Donna (2007), *Manifeste cyborg et autres essais*, Paris, Éditions Exils.

HEINICH Nathalie (2002), « Pour une neutralité engagée », *Questions de communication*, 2, p. 117-127.

HERT Philippe (2019), « La réflexivité du chercheur... et celle du clown », dans Mélodie FAURY et Anne-Marie PAVEAU (dir.), *Réflexivité(s)*, Québec, Éditions Science et Bien Commun.

HERT Philippe (2017), « Apprendre à faire le clown », *Techniques & Culture*, 62, p. 30-47.

JEANNERET Yves (2004), « Une monographie polyphonique. Le texte de recherche comme appréhension active du discours d'autrui », *Études de communication*, 27, <http://journals.openedition.org/edc/183>, consulté le 24 mai 2021.

JURDANT Baudouin (2006), « Écriture, réflexivité, scientificité », *Sciences de la Société*, 67, p. 131-143.

KNORR-CETINA Karin (1999), *Epistemic Cultures: How the Sciences Make Knowledge*, Cambridge, Harvard University Press.

LATOUR Bruno (2001/1984), *Les microbes : guerre et paix, suivi de Irreductions*, Paris, La découverte.

LAUGIER Sandra, (2010), « L'éthique du care en trois subversions », *Multitudes*, 42(3), p. 112-125.

LE MAREC Joëlle (2019), « De la nécessité de parler la science. Entretien avec Baudouin Jurdant », *Revue de la BNF*, 58(1), p. 32-41.

LE MAREC Joëlle (2002), « Situations de communication dans la pratique de recherche : du terrain aux composites », *Études de communication*, 25, p. 15-40.

LE MAREC Joëlle et Mélodie FAURY (2020), *Le métier à penser, tisser des textes avec Baudouin Jurdant*, Paris, Archives contemporaines, coll. Études des sciences.

LE MAREC Joëlle et Mélodie FAURY (2012), « Communication et réflexivité dans l'enquête par des chercheurs sur des chercheurs », dans les actes du Colloque international *Réflexivité en contexte de diversité : un carrefour des sciences humaines ?*, <http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00671219>, consulté le 24 mai 2021.

LEPENIES Wolf (1990), *Les trois cultures : entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Paris, Maison des Sciences de L'Homme.

LOURAU René (1994), *Actes manqués de la recherche*, Paris, Presses universitaires de France.

MACE Marielle (2019), *Nos cabanes*, Paris, Verdier.

MALLARD Grégoire, Michèle LAMONT et Joshua GUETZKOW (2009), « Fairness as appropriateness: Negotiating epistemological differences in peer review », *Science, Technology, & Human Values*, 34(5), p. 573-606.

OURY Jean (1986), *Le collectif : séminaire de Sainte-Anne*, Paris, Scarabée, coll. L'ouverture psychiatrique.

PAVEAU Anne-Marie (2012), « Ce que n'est pas la réflexivité. Boucle finale », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], <http://reflexivites.hypotheses.org/1568>, consulté le 24 mai 2021.

PIGNARRE Philippe et Isabelle STENGERS (2005), *La sorcellerie capitaliste, pratiques de désenvoûtement*, Paris, La Découverte.

STENGERS Isabelle (2005), « Pragmatiques et forces sociales », *Multitudes*, 23(4), p. 115-124.

STENGERS Isabelle (1992), *La volonté de faire science. À propos de la psychanalyse*, Le Plessis-Robinson, Delagrang/Synthélabo, Les Empêcheurs de penser en rond.

SCHWARTZ Olivier (1993), « Post-face : L'empirisme irréductible », dans Nels ANDERSON, *Le hobo : sociologie du sans abri*, Paris, Nathan.

VANHULLE Sabine (2004), « L'écriture réflexive, une inlassable transformation sociale de soi », *Repères*, 30, p. 13-31.

ZITOUNI Bénédikte, (2012), « *With Whose Blood Were My Eyes Crafted ?* (D. Haraway) Les savoirs situés comme la proposition d'une autre objectivité », dans Elsa DORLIN et Eva RODRIGUEZ, *Penser avec Donna Haraway*, Paris, Presses universitaires de France.

NOTES

1. Comme sur la plateforme <https://hypotheses.org/> consulté le 19 juillet 2022
2. <http://slow-science.org> consulté le 19 juillet 2022
3. Je précise que je parle du clown contemporain. Voir Cézard (2014).
4. À ce titre, ces effets de la pratique du clown sont utilisés notamment en clown-thérapie ou en clown-analyse (analyse de situations collectives professionnelles par un retour fait en posture de clown) (Bonange, 2008).
5. <https://reflexivites.hypotheses.org/815> consulté le 19 juillet 2022
6. Il serait plus juste de parler ici de paroles de l'acteur sur la posture du clown qui est le personnage qu'il vit sur scène.
7. C'est une référence implicite à *Irréductions* (Latour, 2001/1984). Dans le champ des sciences de l'information et de la communication, François Cooren (2018) est l'un des rares à avoir fait une analyse de ce texte, en le rapprochant de son concept de ventriloquie.
8. C'est une référence à Jean Oury, citant Kierkegaard, pour expliquer l'éthique.

RÉSUMÉS

Si la notion de sujet d'actualité paraît familière, la quantité de publications et de recherches qui lui est consacrée est assez limitée. Cet article s'efforcera de répondre aux deux questions encore

sans réponses : celle relative au statut des sujets d'actualités et celle qui concerne leurs repérages effectifs dans un corpus. L'auteur présente, dans une première partie, les éléments théoriques qui permettent de circonscrire le concept de « sujet d'actualité ». Dans une deuxième partie, plus empirique, il réfléchit au statut des sujets d'actualités pris dans leurs diversités, pour exposer les méthodes qui facilitent leurs repérages et leurs analyses.

While we are all familiar with the concept of “news topics,” there are surprisingly few publications and studies on the subject. This article addresses two issues that have yet to be resolved: the status of news topics and how we can properly identify them in a corpus. In the first part of the article, the author presents the theoretical elements used to define the concept of “news topic.” In the second, empirical section, he discusses the status of all sorts of news topics and explains the best ways to identify and analyze them.

A pesar de que la noción sobre tema de actualidad parece familiar, el número de publicaciones e investigaciones que se le atribuyen es bastante limitado. Este artículo aspira contestar a las dos preguntas aún no respondidas. La primera relativa al estatus de los temas de actualidad y la otra, concierne a su reconocimiento efectivo en el corpus. El autor del artículo presenta en primer lugar, los aspectos teóricos que permiten circunscribir el concepto de “tema de actualidad”. En segundo lugar, de manera más empírica, el autor presenta la reflexión sobre el estatus de los temas de actualidad tomados en su diversidad, para explicar los métodos que facilitan su estudio y análisis.

INDEX

Palabras claves : actualidad, estatus, reconocimiento, concepto, métodos

Mots-clés : sujet d'actualité, statut, repérages, concept, méthodes

Keywords : news topics, status, identification, concept, methods

AUTEUR

PHILIPPE HERT

Philippe Hert est maître de conférences à l'École de journalisme et de communication, Aix-Marseille Université et chercheur au Centre Norbert Elias UMR8562, EHESS-CNRS-UAPV-AMU, où il est co-responsable de l'axe « Sciences, Natures et Sociétés ». Courriel : philippe.hert@univ-amu.fr

Écrire des fictions « vraies »

Enjeux pédagogiques, analytiques et théoriques

Pierre Lascoumes

« Les hommes ne connaissent jamais qu'une partie de la réalité. Pourquoi ? Parce qu'ils ne voient qu'un seul aspect des choses » (Prologue de *La ronde*, Max Ophuls, 1950)

« Je crois trop à la vérité pour ne pas supposer qu'il y a différentes vérités et différentes façons de la dire » (Michel Foucault, 1984, *Dits et écrits II*, « Une esthétique de l'existence », p. 1552).

- 1 Le double patronage de Max Ophuls et de Michel Foucault silhouette le projet intellectuel qui est le mien : comment rendre compte du multiple ? À l'évidence, aucune forme de langage, qu'elle soit artistique ou scientifique, ne peut y parvenir seule. Mais alors, jusqu'à quel point est-il possible de produire des hybrides ? La présente contribution est, selon les termes de l'appel à projets, un « récit d'engagement » dans lequel je m'efforce de dégager les enjeux pédagogiques, analytiques et théoriques de ma pratique des fictions « vraies ». Par ce terme, j'entends des récits qui mêlent l'imaginaire et le réel. J'exposerai les questions et tensions que j'ai cherché à résoudre en me démarquant du mode rationaliste d'argumentation¹ en sciences sociales. En littérature, on oppose aujourd'hui souvent « fiction » et « non-fiction » pour souligner que le réel n'existe jamais qu'à travers des perceptions et des récits. Mais cette litote ne me semble guère éclairante, c'est pourquoi, quitte à paraître vieux jeu, j'ai maintenu l'opposition classique du réel et de la fiction.
- 2 Tout a commencé par un jeu : un ami me demanda en 1987 un texte pour le numéro d'une revue de psychiatrie consacré au « crime ». L'idée m'est ainsi venue de mettre en situation la théorie de Durkheim sur la normalité sociologique du crime et des transgressions. Tel est le point de départ de la nouvelle : « Le retour d'Emile D. » (Lascoumes, 1988).
- 3 Plus tard, la lecture de trois ouvrages m'a montré l'intérêt d'une combinaison de la fiction avec la démarche sociologique. Tout d'abord, *Outsiders* d'Howard Becker (1985/1963), ouvrage majeur de la sociologie de la déviance, est un recueil d'articles

aux statuts divers : une introduction de style universitaire suivie d'une série de textes courts écrits dans un style plus journalistique. Certains d'entre eux (« Culture des musiciens de jazz », chapitre 5 ; « Fumeurs de marijuana », chapitre 6) sont des reportages où les éléments tirés d'une observation participante laissent supposer une implication personnelle de l'auteur². Ensuite, l'ouvrage de l'historienne Arlette Farge, spécialiste des archives de police du xviii^e siècle, *Le goût de l'archive* (1981) rend compte de sa pratique d'exploration de documents inédits et de l'intimité progressive qui se crée entre elle et les sujets ordinaires dont elle met au jour des fragments d'existence. L'enquête et l'engagement de la chercheuse donnent corps au récit de ces vies minuscules et concrétisent les incertitudes de ce métier. Enfin, le livre de Bruno Latour *Aramis ou l'amour des techniques* (1992) est une introduction épistémologique à la recherche en sciences sociales telle que l'auteur la conçoit. Il rend sensible et compréhensible sa réflexion didactique en mettant en scène la relation entre un directeur de thèse et une doctorante, en montrant la jeune chercheuse confrontée à son travail d'enquête et à l'utilisation de différents matériaux empiriques. Dans ces trois cas, on retrouve des dispositifs narratifs inhabituels en sciences sociales : des éléments de témoignages exprimés à la première personne ; un enchaînement de points de vue diversifiés (du subjectif à l'objectif) ; un montage de documents mêlant réel et fiction. Ces écrits m'ont indiqué une voie à explorer, dans laquelle l'hétérogénéité des discours stimule l'attention, saisit la réalité sous des angles multiples et non hiérarchisés et suscite des interrogations originales.

- 4 Plus récemment, deux auteurs se sont essayés à des modes de narration innovants où l'imagination stimule les hypothèses. L'historien Philippe Artières s'interroge dans *Rêves d'histoire* sur l'impulsion qui le conduit à un « désir d'histoire » et qui se produit à l'occasion « d'un télescopage avec le réel » : une route, un tas de bois, un fait divers, un panneau signalétique. Il se demande alors : « [...] et si j'en faisais l'histoire : pour les nommer un mot suffit, et derrière lui se déploie l'envie. Ces projets n'occupent parfois l'esprit que quelques heures, mais on imagine alors tout ce qu'ils révéleraient, on convoque les sources disponibles, on frémit à tous les possibles dont ils semblent gros » (2006, p. 9). Un écrivain amateur de psychanalyse, Jacques André, a publié des « micro-fictions analytiques », *La revanche des méduses* (2021). En 30 petits chapitres, il dévoile la vie glorieuse des méduses, seule espèce qui prolifère quand la biodiversité diminue. Elles se nourrissent de la pollution des océans et sont pour André une métaphore de la pulsion d'agression et d'auto-anéantissement des humains. Ses récits mêlent connaissance scientifique et imaginaire, zoologie et humour.
- 5 Durant les années 1960-1970, le courant du *New Journalism* porté par Tom Wolfe (1973) a renouvelé le style des enquêtes classiques en introduisant la subjectivité et l'implication personnelle de l'auteur dans ses récits (Becker, 2009). Dans le domaine littéraire des auteurs comme Borges, Nabokov, Kis ou Schwob sont des maîtres de la combinaison d'éléments historiques, de fragments biographiques et de production imaginaire. La diversité des matériaux utilisés et la qualité de leur assemblage donnent à leurs œuvres leur richesse. Dans plusieurs écrits, Umberto Eco (1965, 1979) s'est efforcé de conceptualiser les rapports complexes entre réalité et fiction. Depuis *L'œuvre ouverte*, il a montré que l'œuvre n'a pas d'objectivité statique, n'est pas porteuse d'un sens clos. Au contraire, elle n'existe que dans une dynamique de communication où objectivité et subjectivité se combinent. L'entremêlement de la réalité objective de l'œuvre et de l'imagination herméneutique subjective de son interprète participe à son ouverture. Leurs interconnexions sont plus importantes que leur opposition : « [...] la

fiction narrative peut être considérée comme un instrument interprétatif pouvant nous aider à comprendre le monde qui nous entoure. Les récits sont une façon d'ordonner et de donner du sens aux expériences vécues » (Lovito, 2015, p. 1).

- 6 La question des allers-retours entre réalité et fiction a aussi été travaillée par les cinéastes dans leurs débats récurrents sur les rapports entre le documentaire et la fiction. L'enjeu est aussi ancien que le cinéma lui-même, comme en témoignent les premières productions des frères Lumières qui passèrent sans problème d'un genre à l'autre, sans toutefois les mêler³. Le jeu sur la frontière entre ces deux modalités de création visuelle a été intégré à part entière dans certaines œuvres de Chris Marker et d'Agnès Varda. Un livre collectif analyse la diversité des approches des réalisateurs sur ce sujet (Moure et Binh, 2015). Un film récent pose concrètement la question du possible dépassement du clivage documentaire/fiction. *Municipale* de Thomas Paulot (2021) se déroule dans une petite ville de l'est de la France (Revin dans les Ardennes), où l'on suit une véritable campagne municipale (2020). Culturellement, le projet relève de l'intervention politique et de la sociologie politique en acte. Laurent Papot, un candidat venu de Paris et sans attache locale, s'efforce de rassembler des soutiens et de constituer une liste. Il tient des réunions, fait du porte à porte, serre les mains, tracte, joue au foot avec l'équipe locale. Il est très impliqué. Mais il se refuse à avoir un programme précis. De plus, le candidat-maire ne dissimule pas qu'il est un acteur⁴, rémunéré par une production et que s'il est élu, il n'occupera pas la fonction, disparaîtra, laissant ses adjoints et ses électeurs exercer le pouvoir. La fiction explicite qu'il nourrit accomplit une fonction critique sur le rapport des citoyens à la politique, le rôle des partis et le sens de la représentation. Répondant à ceux qui considèrent que la fiction entretenue décourage les électeurs potentiels, une participante, ancienne syndicaliste, réplique dans le film : « Au contraire, la fiction de la candidature Papot permet de poser des questions que nous ne poserions pas autrement. »
- 7 En sociologie, Becker, dans *Comment parler de la société* (2009), a théorisé les divers modes de représentation de la société. L'originalité de sa démarche est de prendre en compte des formes non scientifiques (littérature, cinéma, photographie, etc.) au même titre que celles des sciences sociales. Il montre que ces différentes représentations reposent sur un ensemble d'activités similaires : sélection — transcription — mise en ordre — interprétation. Chacune d'elles est partielle, car elle est centrée sur l'essentiel de ce qui est utile pour sa démonstration. Le chapitre IX analyse de façon détaillée trois modèles d'analyse « improbables mais utiles » (*ibid.*, p. 161) : les paraboles, les types idéaux et les modèles mathématiques. « Ces représentations clarifient le fonctionnement d'une forme d'action collective obscurcie par les détails historiquement contingents d'un cadre réel particulier » (*ibid.*, p. 162). Il montre aussi que, selon les domaines de connaissance, les formes de représentation reconnues sont routinisées et qu'il est difficile d'innover⁵.
- 8 De façon peut-être plus inattendue, on trouve chez certains philosophes une réflexion sur la place de la fiction dans leurs constructions théoriques. La référence la plus marquante est celle de Kant, maître de la raison, qui n'hésite pas à traiter le sujet de la vie extraterrestre (Bennington, 2000 ; Clark, 2001 ; Szendy, 2011). Ce que Szendy nomme son « aliénologie raisonnée » et ses « philofictions » (*ibid.*) lui permet de contribuer à la délicate question de la définition de l'humanité en envisageant une altérité radicale. Il utilise aussi cette référence pour traiter de la « paix perpétuelle » (Bennington, *op. cit.*, p. 106). Plus près de nous, Jacques Bouveresse s'interroge sur ce

que la littérature peut apporter à la philosophie et à la connaissance : « Comment la raison peut-elle s'exprimer dans un monde aussi absurde ? » (2008). Pour lui, la littérature fournit des éléments de réponse dans la mesure où elle est une forme de connaissance pratique. Les personnages ne représentent pas des idées, « mais des dispositions à agir » (Engel, 2021, p. 3). Enfin, Jacques Derrida considère que la fiction a un rôle central en philosophie, comme la place du rêve chez Descartes ou la possibilité d'anéantissement du monde dans la phénoménologie de Husserl : « Non seulement on pourrait montrer que tout discours philosophique suppose une certaine fictionnalité, mais qu'il recourt à de la fiction [...]. Il y a un moment où la fiction, ou l'exemple fictif, est une épreuve du philosophique » (Derrida et Calle-Gruber, 2006, p. 27-28).

- 9 On peut retenir de ces analyses que tout récit, qu'il soit savant (académique) ou profane (romanesque), est toujours un point de vue sur le réel, une construction « anglée » basée sur un point de vue particulier, allant de l'expérience vécue au discours idéologique. Ainsi, à la question traditionnelle : « Comment rendre compte du réel ? », on peut en substituer une autre : « Comment faire ressentir la complexité du réel ? » Cette approche permet de se démarquer des controverses inépuisables entre le « vrai » et le « faux », le subjectif et l'objectif, en faisant ressortir dans un sens wébérien les compréhensions socialement situées que les acteurs donnent aux situations dans lesquelles ils sont engagés. La combinaison des approches objectivantes et fictionnelles est l'une des façons de répondre à cette question.
- 10 Mon hypothèse est qu'il est possible d'introduire la brûlure du réel dans la science et la froideur du scalpel dans le vécu. Il arrive fréquemment que la vérité soit mieux saisissable par la fiction que par l'archive ou la statistique. Un document, un chiffre n'est pas forcément plus pertinent qu'une œuvre d'imagination pour comprendre le réel. Tout dépend de la façon dont l'information nous atteint. La fiction permet, selon moi, de se faufiler derrière les décors en place, d'échapper aux façades de l'évidence et à celles des constructions dogmatiques. Dans un ouvrage paru en 1997, j'ai tenté ce mélange en alternant des récits en forme de nouvelle littéraire dits « scénario » et des études de cas classiques. Le résultat n'a pas été très convaincant et, bien qu'il ait été publié chez un grand éditeur, le livre n'a pas eu beaucoup d'écho. Un libraire de ma connaissance m'a donné l'une des clés de cette déconvenue. Ne trouvant pas le livre sur ses rayons, je lui ai demandé dans quelle section il avait été rangé. Agacé, il m'a répondu : « Je n'en sais rien. Ce n'est ni un essai ni un roman. Où veux-tu qu'on mette ça ? » Il n'avait pas tort, le mélange des genres ne passe pas facilement dans les productions artistiques et beaucoup plus mal encore dans les sciences sociales. Cela ne m'a pas empêché de poursuivre dans la même veine et de tenter, sous des formats divers, de croiser réalité et fiction, analyse empirique et plongée imaginaire. J'ai utilisé ce procédé de trois façons :
 - dans un but pédagogique, la mise en situation narrative permet de donner à entendre différemment, de mieux saisir l'argumentation et la portée de textes tels *L'anomie* d'Émile Durkheim et *La vie des hommes infâmes* de Michel Foucault ;
 - dans un but analytique, j'ai construit des idéaux types de rôles sociaux (*Bréviaire des politiciens* du cardinal Mazarin) ou de fonctionnements structurels (« Wilson et le scandale des médailles ») en scénarisant des sources documentaires ;
 - enfin, dans un but théorique, j'ai cherché à dépasser la rhétorique rationaliste pour comprendre des actes apparemment irrationnels et sortir d'une logique d'indignation ou de dénonciation. J'ai voulu penser autrement des situations de fausse évidence et des dilemmes

d'action : un universitaire se soumettant à la censure ou une haute fonctionnaire tiraillée dans un conflit de loyauté.

Un but pédagogique : donner à entendre

- 11 La mise en situation narrative permet de mieux saisir les composantes et les enjeux de certains textes. De travaux menés à partir de *L'anomie* de Durkheim, puis de *La vie des hommes infâmes* de Foucault m'en ont fourni l'occasion. J'ai indiqué plus haut le contexte dans lequel j'avais expérimenté pour la première fois l'usage de la fiction pour faciliter une communication pédagogique sur un concept sociologique : l'anomie (Lascoumes, *op. cit.*). La mise en situation m'a semblé un moyen efficace pour sensibiliser des profanes sans familiarité avec les notions sociologiques des analyses de Durkheim. Et cela d'autant plus que celles-ci allaient à rebours de l'épistémologie ordinaire des psychologues et des psychiatres à qui je m'adressais. Ces derniers envisagent le plus souvent la déviance et la délinquance comme des phénomènes individuels et des pathologies. À l'inverse, Durkheim considère leur normalité, il interprète ces comportements comme des productions sociales logiques et prévisibles. Il s'agissait donc par la narration de conduire les lecteurs à interroger leurs catégories d'analyse et leurs raisonnements préconçus. Pour cela, le récit met en scène un ministre de la Justice qui est contraint, pour éviter une manifestation d'opposants politiques, d'emprunter le métro. À sa grande surprise (et déception), il fait alors face à un univers totalement aseptisé, à des murs dépourvus de graffitis et aux panneaux d'affichage vides, à des couloirs sans papiers ni mégots abandonnés, à des écrans d'information éteints, à des horaires aléatoires, à des voyageurs silencieux au regard vide. Bref, à un monde plongé dans l'anomie. Afin de réduire un niveau de délinquance galopant, le gouvernement avait eu l'idée radicale de supprimer le Code pénal et toute autre forme d'interdiction. Pas d'infraction, pas de crime. Mais il n'avait pas anticipé que quand tout est autorisé, rien n'est plus intéressant, les désirs disparaissent, l'action collective n'a plus de motifs. Les interactions humaines tout comme les activités économiques se sont effondrées. Dans un deuxième temps, on retrouve le ministre de la Justice face à un groupe d'experts. Chacun livre, selon son mode de raisonnement, son diagnostic sur la situation dramatique présente et sa solution. Un sociologue durkheimien a le dernier mot. Il propose l'adoption d'un décret édictant que tout ce qui n'est pas explicitement autorisé est interdit. La peine encourue peut aller d'une amende de un dollar à la peine de mort. Le texte est adopté et quelques jours plus tard... la vie « normale » reprend et l'on dresse une statue d'Émile Durkheim à la place de la colonne Vendôme face au ministère de la Justice.
- 12 À l'occasion d'une manifestation culturelle sur « Les marges », on me demanda de faire une conférence sur le livre de Foucault *Surveiller et punir*. Je proposai plutôt de faire une adaptation de *La vie des hommes infâmes*. Ce texte de 1977 est une introduction à ce qui aurait dû devenir une anthologie des *Vies parallèles*, à laquelle Foucault travaillait depuis l'*Histoire de la folie* (1961). Il est basé sur des archives de l'enfermement aux xvii^e et xviii^e siècles. Quelques années plus tard, Foucault en donna une seconde version pour l'introduction qu'il rédigea avec Farge à un recueil de lettres de cachet (Farge et Foucault, 1982). Ces textes sont des analyses de registres d'internement et de courriers adressés au roi par des parents ou des conjoints demandant l'enfermement d'enfants ou d'époux aux comportements jugés immoraux. Mais en relisant le texte de 1977, je fus

frappé par quelque chose que l'on ne s'attend pas à trouver dans un écrit de sciences sociales, soit l'émotion exprimée par l'auteur :

L'idée (du livre) m'est venue un jour, je crois bien, où je lisais à la bibliothèque nationale un registre d'internement rédigé au tout début du xviii^e siècle [...]. Je serais embarrassé de dire ce qu'au juste j'ai éprouvé lorsque j'ai lu ces fragments et bien d'autres qui leur étaient semblables. Sans doute une de ces impressions dont on dit qu'elles sont « physiques », comme s'il pouvait y en avoir d'autres. Et j'avoue que ces « nouvelles » surgissant soudain à travers deux siècles et demi de silence ont secoué en moi plus de fibres que ce que l'on nomme d'ordinaire la littérature, sans que je puisse dire encore aujourd'hui si m'a ému davantage la beauté de ce style classique, drapé en quelques phrases autour de personnages sans doute misérables, ou les excès, le mélange d'obstination sombre et de scélératesse de ces vies dont on sent, sous des mots lisses comme la pierre, la déroute et l'acharnement.

- 13 À la relecture de ce texte, c'est son émotion, ses « impressions physiques » qu'il m'a semblé important de restituer. Au-delà de la dimension documentaire et de la violence sociale dont témoignent ces documents, c'est l'empathie éprouvée par l'auteur pour ces gens de peu, leurs vies minuscules et leurs souffrances qui donne au texte une densité particulière. Et cela d'autant plus que dans la première version du texte, il n'y a que deux très courts extraits de ces « recueils de l'infamie » (cf. Encart 1) et une dizaine dans celui coécrit avec Farge⁶. Philippe Chevalier, auteur de la notice accompagnant l'édition de ce texte dans l'édition de la Pléiade, indique que Foucault aurait souhaité une publication brute, sans commentaire, des matériaux qu'il avait rassemblés. C'était sans doute pour laisser aux textes toute leur virulence d'expérience intime. Mais dans quelle mesure une archive se suffit-elle à elle seule ?
- 14 J'ai gardé la forme de la conférence qui m'était commandée. Je l'ai un peu surjouée avec une grande nappe vert émeraude recouvrant la table jusqu'aux pieds, dessus une lampe de bureau ancienne et la tenue solennelle des conférenciers. J'ai dédoublé le rôle, nous étions deux à l'interpréter. Entre nous, une haute pile de feuilles A4 pliées sur lesquelles figuraient des extraits de l'archive elle-même. En alternance, nous lisions des extraits de l'analyse de Foucault. Puis, nous nous interrompions en nous levant et en nous approchant du public ou en nous mêlant à lui dans certaines configurations ; nous énoncions des extraits des documents livrant des portraits de femmes et d'hommes « infâmes ». Pour souligner l'actualité du sujet, nous avons introduit quelques extraits du marquis de Sade (1773/1791) ou de Pierre Guyotat (1980/1967). Enfin, nous reprenions la conférence, le plus froidement possible.

Encart 1

Mathurin Milan, mis à l'hôpital de Charenton le 31 août 1707 ; sa folie a toujours été de se cacher de sa famille, de mener à la campagne une vie obscure, d'avoir des procès, de prêter à usure et à fon perdu, de promener son pauvre esprit dans des routes inconnues, et de se croire capable des plus grands emplois.

Jean Antoine Touzard, mis au château de Bicêtre le 21 avril 1701 : récollet, apostat, séditieux, capable des plus grands crimes, sodomite, athée si l'on peut l'être ; c'est un véritable monstre d'abomination qu'il y aurait moins d'inconvénient d'étouffer que de laisser libre.

À Monseigneur Hérault, lieutenant général de police.

Jeanne Catry représente très humblement à Votre Grandeur qu'ayant épousé le nommé Antoine Chevalier, compagnon maçon, il y a près de 46 ans, il a toujours donné quelques marques de folie qui ont augmenté d'année en année et que l'on attribuait seulement à sa débauche et mauvaise conduite, ayant toujours dépensé au cabaret tout ce qu'il gagnait sans avoir aucun soin de sa famille et ayant vendu les hardes de sa femme et les siennes pour aller boire au cabaret.

Mais Monseigneur, cette folie a augmenté à tel point que le dit Antoine Chevalier revient souvent à sa maison à toutes sortes d'heures de nuit, tout nu, sans chapeau, et même sans souliers qu'il laisse au cabaret pour paiement de sa dépense et qu'il fait mille extravagances à la maison quoique âgé de 74 ans.

La suppliante qui est une pauvre femme réduite à mendicité par la conduite de son mari, a été conseillée par tous les voisins soussignés de supplier très respectueusement votre Grandeur de vouloir bien avoir la charité de faire renfermer ledit Antoine Chevalier son mari, c'est la grâce qu'elle ose espérer de votre bonté.

Un but analytique : construire des idéaux types

- 15 Le type idéal, notion reprise de Max Weber (1965), est « une construction intellectuelle obtenue par accentuation délibérée de certains traits de l'objet considéré. Cette figure conceptuelle n'est pas sans lien avec la réalité observée, mais elle en présente une version volontairement stylisée » (Coenen-Huther, 2003, p. 532). Becker consacre une section de *Comment parler de la société* à cette forme qui « définit par la pensée des éléments déterminants de la réalité » (2009, p. 188). À deux reprises, le détour par la fiction m'a permis de dégager, de donner à voir et à entendre des idéaux types politiques en les mettant en action. L'un est lié au rôle social de l'élite et de ses tactiques, l'autre concerne une situation transgressive de trafic d'influence dans laquelle un élu est engagé.
- 16 Des collègues qui avaient eu l'occasion d'assister à l'une des représentations de *La vie des hommes infâmes* me demandèrent de monter une représentation pour la clôture du congrès de l'Association française de science politique qui avait lieu dans notre université. J'ai proposé d'adapter des extraits d'un livre méconnu du cardinal Mazarin, *Le bréviaire des politiciens* (1662). Pour situer cet écrit, j'ai introduit des éléments historiques sur « les sciences camérales », genre dont relève le texte de Mazarin (Laborier, 1999). J'ai aussi actualisé le propos en intégrant des extraits de discours de politiciens contemporains qui avaient repris (à leur insu) le style mazarinien. Cet essai me conduisit à la réalisation d'un spectacle mettant en relation trois types de discours idéal-typiques des justifications produites par des politiciens mis en cause pour leurs transgressions (cf. Encart 2). Tout d'abord, des extraits du *Bréviaire des politiciens* où Mazarin expose différentes techniques pour conserver le pouvoir, en particulier quand il est attaqué. Ensuite, le montage de déclarations publiques réelles faites par des politiciens mis en cause (Chirac, Cahuzac) jouées sous forme d'interviews journalistiques. Enfin, pour rendre compte de l'ambivalence de ces pratiques de

pouvoir, j'ai introduit en contrepoint des discours de citoyens ordinaires⁷ justifiant de leur point de vue les transgressions des élus.

Encart 2

Mazarin — *Bréviaire des politiciens*

Si tu es accusé.

Dissimule que tu es au courant des accusations portées contre toi. Veille à ne pas changer ta manière d'agir dans le domaine que visent ces accusations, comme si tu te sentais coupable, sinon ton accusateur se saura découvert et prendra des mesures en conséquence.

Mais chaque fois que l'occasion s'en présente, parle de lui comme d'un ami juré, un spécialiste de la délation. Ajoute que les juges peuvent souhaiter des délateurs comme on souhaite des traîtres à la guerre. Il n'est guère recommandé de s'en faire des amis.

Si tu découvres que l'on t'a dénoncé auprès de ton maître. Il vaut mieux ne pas chercher à te justifier si lui ne t'a pas sommé de le faire. Tu ne ferais que compliquer la situation et t'exposer à de graves ennuis. Réagis au contraire en évitant toute explication.

Mais si tu es prévenu, n'hésites pas à prendre les devants et accuse toi toi-même avant d'être accusé.

J. Chirac (ancien président de la République)

J (journaliste) — Monsieur le Président, un journal du soir publie des documents mettant en cause les origines du financement de votre parti et de vos campagnes. On nous dit qu'il s'agit des confessions posthumes d'un ancien membre de votre parti, une sorte de trésorier clandestin.

JC (J. Chirac) — Je suis indigné par le procédé, indigné par le mensonge, indigné par l'outrance. Il doit y avoir des limites à la calomnie.

J — Il s'agit d'accusations sans fondements ? Sans preuves et sans fondements ?

JC — Aujourd'hui, on raconte une histoire abracadabrantesque. On disserte sur des faits invraisemblables qui ont lieu il y a plus de 14 ans. On exhume un enregistrement réalisé il y a plus de 4 ans et dont le journal qui publie ces propos, les qualifie lui-même d'invérifiables et de sans valeur juridique.

J — Des allégations sans valeurs ?

JC — Des allégations indignes et mensongères. Voilà pourquoi je demande que ces éléments soient transmis à la justice afin que la vérité balaye la calomnie.

J — Il s'agit selon vous de propos imaginaires, d'une sorte de délire d'accusation ?

JC — Je vous dis que tout ce qui est dans ce pseudo-message est pour moi sans fondement, mensonge, calomnie et, pour tout dire, manipulation. Tout cela fera Pschitt !

Armand — citoyen de 65 ans habitant Oroncourt

Autant en politique, je pense qu'il faut être habile, autant je pense qu'il ne faut pas tout dire. Il ne faut pas tout dire à n'importe quel moment. On a quand même le droit, même le devoir souvent, au mensonge par omission, comme diraient les cathos. Mais on ne doit jamais mentir par volonté, ce serait faire quelque chose de faux. Le respect des gens est une valeur cardinale. Et si les politiques ne disent pas tout, c'est justement par respect pour eux.

Il y a des choses qu'il ne faut pas dire. Par exemple, un ministre des Finances qui veut dévaluer, il ne l'annonce pas. La politique étrangère c'est secret à plus de 50 %. Il y a des tas de circonstances dans lesquelles il ne faut pas développer en public ses stratégies, sinon on est sûr de se faire contrer par quelqu'un. On a le droit de ne pas tout dire. Mais je pense que mentir effrontément est quelque chose qu'on ne doit jamais faire, vraiment.

Dans la vie, on n'est pas obligé de dire tout ce qu'on pense les uns des autres. Je vous ai dit ce que je pense des politiques parce que vous êtes un Cnrs. Vous auriez été journaliste, je ne vous l'aurais pas fait. Je ne vous aurais pas dit ce que je pense des trucs qui se passent à Oroncourt...

- 17 J'ai repris ce procédé à l'occasion de l'hommage rendu à un collègue, éminent juriste, alors qu'il prenait sa retraite. Je suis parti de l'histoire véridique de l'infraction de trafic d'influence. En 1887, un député, Daniel Wilson, gendre du président de la République en exercice, Jules Grévy, monnayait l'attribution de décorations (Légion d'honneur, Ordre du mérite) pour financer sa carrière politique et les journaux dont il était propriétaire. Dénoncé et poursuivi, il est finalement acquitté, car aucune infraction à l'époque (fin xix^e siècle) ne correspondait à ses actes. En effet, il ne pouvait pas être condamné pour escroquerie, car les décorations avaient bel et bien été accordées ; ni de corruption, car il n'était pas le décisionnaire dans l'octroi des titres honorifiques, mais simple intermédiaire avec son beau-père. Cette décision judiciaire créa un scandale dans le scandale. Quand il fut mis au ban de l'Assemblée nationale, celle-ci s'empressa de créer l'infraction manquante : le trafic d'influence. Mais tout est bien qui finit bien. L'ordre juridique fut mis à jour et quelques années plus tard Wilson fut réélu député et demeura encore vingt ans au Parlement. L'idéal type du politicien corrompu et absous par les urnes trouvait là une parfaite incarnation (Audren et Lascoumes, 2009).
- 18 Ce collègue étant aussi amateur de peinture contemporaine. J'ai construit le récit par touches successives. Les unes portaient sur la controverse juridique, d'autres sur le scandale politique, d'autres, enfin, sur la carrière clientéliste de l'élu. Le tout composait un idéal type de l'élu affairiste dont les transgressions sont inséparables des fonctions politiques et que les votes ne sanctionnent pas.

Subjectivité et rupture avec le rationalisme

- 19 La combinaison dans des récits d'éléments réels et fictionnels, objectifs et émotionnels m'a permis à d'autres occasions de dépasser la rhétorique rationaliste dominante. J'ai réalisé des enquêtes et publications sur les déviances et délinquances des élites économiques et politiques. Ce champ de recherche correspond à ce que les Anglo-Saxons nomment la délinquance en col blanc (*white collar criminality* – Sutherland,). Que les approches soient moralisantes, fonctionnalistes ou néomarxistes, ces trois approches, les plus fréquentes sur ce sujet, utilisent, au bout du compte, comme principal facteur explicatif « l'intérêt » dans une conception à la fois économique et symbolique. La transgression serait sous-tendue par l'*ubris*, par les besoins sans fin de l'enrichissement personnel, de la constitution de réseaux claniques et de reconnaissance sociale. Certes. Mon analyse précédente de « l'affaire Wilson » relève de ce modèle. Celui-ci m'a cependant semblé insuffisant dans un certain nombre de cas. La mise en récit m'a permis de prendre en compte des dimensions subjectives pour essayer de cerner des situations difficilement objectivables par les sociologies de l'intérêt. Dans les deux cas que je vais présenter, il s'agit de rendre compte de dilemmes moraux. Les personnages sont aux prises avec des conflits de normes et de valeurs, externes et internes. Un universitaire confronté à la censure cherche une issue. Pour prendre une décision dans un conflit environnemental, une haute fonctionnaire est tiraillée entre les contraintes légales de sa fonction, sa perception des enjeux locaux et les diverses influences auxquelles elle est soumise. Je me suis efforcé de développer une approche compréhensive qui intègre aux données objectives de contexte des éléments subjectifs propres aux acteurs concernés (image de soi, mobilisation d'affects, manipulation des publics). Cette forme narrative est particulièrement utile pour rendre compte de dilemmes d'action, de situations dans lesquelles s'affrontent des rationalités divergentes qui soumettent les acteurs à injonctions paradoxales.
- 20 La nécessité de recourir à une narration plus subjective s'est imposée à moi lorsque j'ai voulu rendre compte d'une énigme : comment un éminent universitaire étasunien, Edwin Sutherland, a-t-il pu accepter au milieu du xx^e siècle la censure de l'un de ses ouvrages (Sutherland, 1949)⁸ ? La question est d'autant plus pertinente qu'il a fallu 35 ans pour que la version non expurgée (*The Uncut Version*) soit publiée. La situation est d'autant plus étonnante que l'auteur était un universitaire reconnu. Depuis 1935, il dirigeait le Département de criminologie de l'Université d'Indiana, avait publié en 1924 un manuel de référence et présidé à partir de 1939 l'Association américaine de sociologie. L'enquête fortement étayée sur laquelle repose son manuscrit sur la *White Collar Criminality* avait déjà donné lieu à des publications dans des revues universitaires de premier rang, dont deux dans l'*American Sociological Review* (1940, 1945). Pourtant, le comité de rédaction de son université lui demanda des coupes majeures. Il devait anonymiser toutes les entreprises dont il parlait, supprimer un chapitre formé de trois études de cas forcément identifiables, enfin, supprimer une série d'expressions jugées non scientifiques car normatives et disqualifiantes⁹. Malgré les conseils de plusieurs collègues, au bout de quelques semaines, il se conforma à ces exigences, refusant de voir son manuscrit publié ailleurs que chez l'éditeur de son université.
- 21 Sutherland ne s'est jamais expliqué sur cette décision étonnante au premier abord ; la version initiale est dépourvue de tout avertissement. On dispose seulement du texte de l'un de ses disciples, Gilbert Geis, publié en 1983 en préface à la version non expurgée

du livre (Sutherland, 1983). Dans une introduction, il retrace les épisodes de la censure, mais il ne donne pas d'indication sur les motifs qui ont conduit Sutherland à se soumettre. C'est pourquoi j'ai essayé de reconstituer les raisons personnelles et professionnelles qui avaient amené Sutherland à accepter ces mesures humiliantes. Le récit que j'ai élaboré est une discussion imaginaire entre l'universitaire et son principal assistant, durant laquelle le premier répond aux objections du second et justifie son choix. Nous sommes alors explicitement dans une fiction, mais elle m'a permis d'explorer les possibles « bonnes raisons », les motifs d'action de Sutherland. J'ai croisé des éléments tirés de sa biographie, de sa socialisation, de ses choix de carrière antérieurs et de ses positions intellectuelles pour rendre intelligible ce qui me semble avoir été la logique de cet auteur, à savoir un moralisme pragmatique.

Encart 3

Sutherland accepte la censure

Je ne chercherai pas à te convaincre, Mark, entends seulement ma position. J'ai fait la part du prioritaire et celle du secondaire. Je m'en suis tenu à la première et cédé sur le reste. Ce que vous réprouverez, toi et d'autres. Une raison simple, mais déterminante à mes yeux m'a fait me soumettre. En cherchant à imposer contre vents et marées *White Collar Crime* dans sa version initiale, je commettais un péché d'orgueil. Je voulais tout réussir à la fois, nommer l'innomé et le détruire par un tour de magie mégalomane. Je voulais compléter l'œuvre du créateur en la purifiant.

Inutile de lever les yeux au ciel, Mark, Dieu n'est pas responsable de ce qui s'accomplit dans chaque conscience. Tu le sais mieux que quiconque, mon objectif principal est de rendre visible ce qui est masqué depuis des décennies, depuis les débuts de l'économie de marché et du capitalisme, par une gigantesque mystification. L'ordre social n'est pas seulement menacé par les pauvres et les marginaux, mais aussi par une partie non négligeable de ceux qui en sont les principaux bénéficiaires et qui imposent aux autres des règles qu'ils ne s'appliquent pas à eux-mêmes. Tout est à double face et il faut mettre en cause tous les affichages de moralité. L'entreprise n'est pas par essence incorruptible, pas plus qu'elle n'est exclusivement un facteur de progrès social. Les responsables politiques et économiques ne sont pas des saints, uniquement soucieux du bien commun et infailliblement respectueux des principes du jeu collectif. Au contraire, partout et toujours, il est constant de voir les règles tournées, le pouvoir exercé comme domination ou dirigé vers la satisfaction d'intérêts privés. Mais, nous vivons dans une culture où tout ceci est fondamentalement nié. Pour avoir un minimum de légitimité, il est indispensable de paraître vertueux. Et la censure que l'on m'inflige montre bien à quel point cela doit rester dans l'indicible. Nous sommes là confrontés à l'innommable et il faudra sans doute quelques décennies pour que ce décor de croyances et de réflexes sociaux soit ébranlé. La seule chose qui m'importe est de contribuer, à ma mesure, au démontage des premiers fragments de ce décor trop bien planté et d'amorcer l'objectivation de cette colossale hypocrisie.

— As-tu cédé sur le titre ?

— Non, c’est même en échange de son maintien que j’ai concédé toute une série de choses. Afin de créer de nouveaux contenus, il faut d’abord inventer de nouveaux contenants. Il est essentiel que l’expression « Criminalité en col blanc » s’impose. Bien sûr, elle est un peu ambiguë et c’est pour cela qu’ils l’ont finalement tolérée. Ce qu’ils veulent entendre, c’est qu’il s’agit d’une délinquance personnalisable, commise par les cadres au détriment de l’entreprise. Alors que comme Alfred Sloan (1941) je désigne par là les dirigeants et cadres supérieurs des entreprises. Le concept vise donc l’ensemble des transgressions commises par et pour l’organisation économique. Mais il appartiendra à d’autres, à vous, à vos successeurs de prendre le relais et d’aller plus avant dans l’analyse et, pourquoi pas, dans la dénonciation.

- 22 Dans un autre récit, j’ai construit une fiction pour rendre compte du développement d’une controverse environnementale et du dilemme posé à la décideuse par l’entremêlement de facteurs légaux, économiques et écologiques dans un contexte où elle subit des influences multiples¹⁰. L’histoire est très documentée, elle est la combinaison de deux situations réelles que j’ai mêlées et déplacées dans une autre région présentant des caractéristiques géographiques similaires. L’ensemble peut être considéré comme un cas pédagogique, mais j’ai mis l’accent, comme dans le texte précédent, sur des ressorts individuels reconstitués par moi tels qu’ils auraient pu, éventuellement, ressortir d’entretiens approfondis ou d’histoires de vie. Le point nodal est la position d’une jeune femme préfète du département¹¹, qui détient le pouvoir juridique de décision. Mais elle est aussi l’objet de multiples pressions politiques et économiques. L’enjeu est un projet d’aménagement d’une zone côtière partiellement protégée, convoitée par des promoteurs en concurrence, le tout dans un contexte de lutte politique locale et d’échéances électorales. Le genre du personnage principal n’est pas indifférent (c’était le cas dans l’une des deux affaires). Les femmes fonctionnaires ont, en France, la réputation d’être plus legalistes et moins sensibles aux arrangements politiques. Leur carrière en pâtit régulièrement, ce sera le cas ici. Dans ce récit, j’ai voulu rendre compte d’une situation complexe où les enjeux légaux, économiques, environnementaux et politiques sont étroitement mêlés et jouent les uns contre les autres. Les stratégies d’acteur divergent fortement, évoluent et s’affrontent d’autant plus qu’existent des soupçons de corruption et de financement politique illicite. Le ressort principal de la narration est l’incertitude dans laquelle est longtemps laissé le lecteur sur l’attitude de la préfète et sa capacité à résister/céder aux multiples pressions. Dans quel sens penchera le rapport de force, quel parti prendra-t-elle et pourquoi ? La relation qu’elle entretient avec son ancien directeur de l’environnement (Jouanin) est déterminante. Après quelques heurts, elle s’est rapprochée de lui. Certains témoins estiment qu’il l’a séduite intellectuellement et peut-être plus. Toujours est-il qu’au bout du compte, elle tranche en faveur des positions écologistes, et la justice lui donne raison. À l’issue de l’affaire, le directeur de l’environnement est promu au ministère de l’Écologie à Paris. Fort du succès de son action, le président de l’association écologiste locale s’est présenté avec succès aux élections législatives et amorce une carrière politique. Quant à la préfète... La nouvelle s’achève ainsi.

Encart 4

En revanche, madame la préfète est toujours au même poste. Elle supporte de plus en plus mal le climat local et enchaîne bronchite sur sinusite. Les promesses de

mobilité qui lui avaient été faites quelques mois plus tôt deviennent de plus en plus floues. Un collègue de promotion en poste chez le premier ministre lui laisse même entendre qu'après son arbitrage dans le conflit récent et le soutien apporté aux écologistes, son dossier est vraisemblablement signalé : « Fais-toi oublier quelque temps », conseille-t-il, « sinon ce sera l'outre-mer ou un placard ».

Elle a cessé de téléphoner à Jouanin. Ils s'appelaient de temps en temps avec un amusement réciproque. Leur dernière conversation a été orageuse. Elle lui a adressé des reproches qu'il a jugé insupportables, l'accusant de s'être laissé manipuler par les écologistes et les partis d'opposition. Ceux-ci auraient conclu un contrat d'allégeance avec La Colonnaise. Un grand groupe spécialisé dans l'équipement des communes serait devenu leur principal financeur : on lui devrait le paiement de publicités, d'un colloque et des diverses campagnes électorales récentes. « Les Renseignements généraux ne sont pas mes seuls informateurs », précisa-t-elle pour couper court à toute réplique. « La Colonnaise vient d'obtenir les lingots de sa pièce en emportant, coup sur coup, dans tout le département les contrats de concession en renouvellement de l'eau et des déchets ménagers. Le groupe a également des projets de "développement touristique intégré à l'environnement" tout à fait originaux, genre cité lacustre. Ça devrait vous passionner ! » ajouta-t-elle en éclatant d'un rire méprisant qui leur fit mal à tous les deux.

Conclusion

- 23 Je pense qu'il est possible dans un numéro de revue comme celui-ci d'évoquer le plaisir qu'il y a à concevoir des narrations et à écrire dans un style moins corseté que ce qui est attendu d'une publication universitaire standard. Certes, la subjectivité de l'auteur est toujours perceptible à travers le choix de sa problématique et le style adopté. Mais elle est rarement assumée en tant que telle. De plus, quand elle est repérée, elle est en général assimilée à un défaut, à un manque de scientificité et de professionnalisme contraire au dogme webérien de la « neutralité axiologique ». C'est à l'inverse que conduit le recours à la fiction. La capacité de conviction de cette forme dépend en grande partie de l'implication du narrateur, des images et des émotions qu'il suscite et des ruses de construction qu'il emprunte.
- 24 Il est possible d'aller plus loin et d'avancer qu'en matière scientifique, la part de l'imaginaire est souvent négligée, tant les appareils rationalistes sont indispensables à la reconnaissance par les pairs. La longue controverse traversée par Charles Darwin pour faire aboutir la théorie de l'évolution témoigne de cette dynamique. On peut avancer qu'avant de la démontrer, Darwin a sans doute longuement rêvé durant sa longue expédition sur le Beagle et les vingt ans qui suivirent ce qui deviendra sa théorie. Ce lent processus erratique de transformation de la pensée a été décrit par un mathématicien¹² et un compositeur de musique contemporaine dans leur ouvrage sur la création (Beffa et Villani, 2015). Le hasard, l'essai-erreur et les déplacements par l'imaginaire tiennent une place centrale dans l'innovation.
- 25 Enfin, à l'occasion de cet article, je me suis interrogé sur l'influence de mon goût pour la fiction sur mon écriture académique. L'a-t-il modifiée, contaminée ? Je discerne trois influences. Tout d'abord, j'ai intégré de plus en plus souvent dans mes textes des

encarts rédigés sur un mode narratif, des vignettes qui éclairent sous un jour particulier la démonstration. Il peut s'agir de portraits, de récits d'événements précis, d'extraits documentaires ou d'entretiens. Ces gros plans ajoutent une épaisseur à la ligne argumentative principale en conduisant à envisager la situation sous des angles différents, voire inattendus. Ensuite, utiliser la fiction pour construire des idéaux types ou pour rendre compte de l'entremêlement des rationalités d'action a été pour moi un moyen de me doter d'un instrument interprétatif afin de rendre compte de réalités multi-niveaux, voire contradictoires en apparence. Enfin, la fiction documentée permet d'ordonner et de donner du sens aux expériences vécues, elle conduit aussi à la mise en évidence du rôle de la subjectivité dans les phénomènes sociaux. Une démonstration de sciences sociales par fragments me semble possible. Roland Barthes en a réalisé une avec sa fausse autobiographie *Roland Barthes par Roland Barthes* : « Écrire par fragments : les fragments sont alors des pierres sur le pourtour du cercle : je m'étale en rond : tout mon petit univers en miette : au centre quoi ? [...] Parce que l'incohérence est préférable à l'ordre qui déforme » (1975, p. 111-112). Dans cette voie, il serait intéressant de développer un œil de mouche mental et narratif, d'acquérir une acuité perceptive et expressive proche des « yeux composés » de ces coléoptères¹³. C'est une piste possible pour répondre aux attentes de trois grands sociologues anglais qui, à l'occasion du centenaire du périodique *The Sociological Review* (Osborne, Rise et Savage, 2008), ont rédigé un article programmatique dans lequel ils appellent à un renouveau des formes d'argumentation sociologique et des modes de raisonnement. Selon eux, les premiers auteurs de la discipline étaient très innovants, mais l'académisme a peu à peu figé les énonciations : « [...] nous sommes aujourd'hui lestés par l'héritage des classiques. » Ils plaident ainsi pour la valorisation de formes créatives et hétérodoxes, « even dirty » (*ibid.*, p. 529).

BIBLIOGRAPHIE

- ANDRÉ Jacques (2021), *La revanche des méduses*, Paris, Presses universitaires de France.
- ARTIÈRES Philippe (2006), *Rêves d'histoire pour une histoire de l'ordinaire*, Paris, Les prairies ordinaires.
- AUDREN Frédéric et Pierre LASCOUMES (2009), « La justice, le gendre et le scandale des décorations. Aux origines du trafic d'influence », dans Bruno DUMONS et Gilles POLLET (dir.), *La fabrique de l'honneur et les décorations en France, XIX-XXe siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 119-142.
- BARTHES Roland (1975), *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Le Seuil.
- BECKER Howard S. (1985/1963), *Outsiders*, Paris, A.M. Métailié.
- BECKER Howard S. (2009), *Comment parler de la société*, Paris, La Découverte,
- BEFFA Karol et Cédric VILLANI (2015), *Les coulisses de la création*, Paris, Flammarion.
- BENNINGTON Geoffrey (2000), *Frontières kantienne*, Paris, Galilée.

- CLARK David (2001), « Kant's alien, the anthropology and its others », *The Centennial Review*, 1(2), p. 201-289.
- COENEN-HUTHER Jacques (2003), « Le type idéal comme instrument de la recherche sociologique », *Revue française de sociologie*, 44(3), p. 531-547.
- DERRIDA Jacques et Mireille CALLE-GRUBER (2006), « Scènes des différences, où la philosophie et la poétique, indissociables, font événement d'écriture », *Littérature*, 142, p. 16-29.
- ECO Umberto (1965), *L'œuvre ouverte*, Paris, Seuil.
- ECO Umberto (1979), *Lector in fabula, la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset.
- ENGEL Pascal (2021), « Bouveresse, Flaubert et la bêtise », *En attendant Nadeau*, 129(juin), <https://www.en-attendant-nadeau.fr/numero-129-bouveresse/>, page consultée le 20 mars 2022.
- FARGE Arlette (1981), *Le goût de l'archive*, Paris, Hachette.
- FARGE Arlette et Michel FOUCAULT (1982), *Le désordre des familles*, Paris, Gallimard-Folio
- FOUCAULT Michel (1961), *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard
- FOUCAULT Michel (1984/1978), « Le vie des hommes infâmes », *Dits et écrits. III*, Paris, Gallimard, p. 237-256.
- GUYOTAT Pierre (1980/1967), *Tombeau pour cinq cent mille soldats*, Paris, Gallimard, coll. L'imaginaire.
- LABORIER Pascale (1999), « La "bonne police". Sciences camérales et pouvoir absolutiste dans les États allemands », *Politix*, 48, p. 7-35.
- LASCOUMES Pierre (1988), « Le retour d'Emile D. », *Frénésie, revue d'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse*, 5, p. 83-96.
- LASCOUMES Pierre (1997), *Élites irrégulières, essais sur la délinquance d'affaires*, Paris, Gallimard.
- LATOUR Bruno (1992), *Aramis ou l'amour des techniques*, Paris, La Découverte.
- LOVITO Giuseppe (2015), « Entre réalité et fiction : le roman comme instrument de connaissance selon Umberto Eco », *Le blog des Têtes Chercheuses*, mis en ligne le 27 novembre, <https://teteschercheuses.hypotheses.org/2495>, page consultée le 20 mars 2022.
- MAZARIN Jules (1995/1662), *Le bréviaire des politiciens*, Paris, Arléa.
- MOURE José et Nan T. BINH (2015), *Allers-Retours, documentaire et fictions*, Paris, Impressions Nouvelles.
- OSBORNE Thomas, Nicolas RISE et Mike SAVAGE (2008), « Reinscribing British sociology », *The Sociological Review*, 56(4), p. 519-533.
- SADE (1973/1791), *Juliette ou les malheurs de la vertu*, Paris, Le livre de poche.
- SLOAN Alfred Jr et Boyden SPARKES (1941), *Adventures of a White-Collar Man*, New York, Doubleday Doran.
- SZENDY Peter (2011), *Kant chez les extraterrestres*, Paris, Éditions de Minuit.
- SUTHERLAND Edwin (1949), *White Collar Crime*, New York, The Dryden, Press.
- SUTHERLAND Edwin (1983), *White Collar Crime, the Uncut Version*, New Haven, Yale University Press.

VIKTOROVITCH Clément (2021), *Le pouvoir rhétorique*, Paris, Seuil,

WEBER Max (1965), *Essai sur la théorie de la science*, Paris, Plon.

WOLFE Tom (1973), *The New Journalism*, New York, Harper & Row.

NOTES

1. Un mode d'argumentation qui se plie aux exigences des sciences exactes : « [...] pour être acceptables les jugements doivent découler d'un raisonnement irréfutable, dans lequel chaque étape est la conséquence logique d'une conclusion antérieure, elle-même établie de manière incontestable » (Viktorovitch, 2021, p. 29).
2. En effet, Becker est aussi un pianiste de jazz.
3. Ils sortent en même temps, en 1895, le documentaire *Sortie d'usine* et le film comique *L'arroseur arrosé*.
4. Laurent Papot est son vrai nom.
5. On peut regretter que Becker n'explicite pas la façon dont il a lui-même introduit en sociologie de nouvelles formes comme celles qui figurent dans *Outsiders*.
6. Foucault n'en cite que de courts extraits. Ils sont publiés intégralement dans son livre avec Farge (1982).
7. Ces propos étaient inspirés par ceux recueillis lors d'une enquête par entretiens que j'avais conduite dans un cadre universitaire.
8. À ce sujet, lire « Savoir, censure et cols blancs » (Lascoumes, 1997, p. 49-80).
9. Il qualifiait les entreprises de « systèmes rationalistes, amoraux et non sentimentaux » et les accusait d'effectuer « une propagande cynique » pour maintenir une bonne image dans le public.
10. « La préfète, la ZNIZFF et les marchands » (Lascoumes, 1997, p. 211-272).
11. Les préfets sont les représentants de l'État à l'échelle territoriale, ils dépendent du ministre de l'Intérieur. Toutes les autres administrations doivent leur rendre compte de leurs actions. Ils sont aussi une interface puissante entre les élus locaux et nationaux de leur département et l'État.
12. Médaille Fields 2010.
13. Les yeux composés ou yeux à facettes sont formés de récepteurs sensibles à la lumière dits ommatidies. Certains coléoptères en ont jusqu'à 30 000.

RÉSUMÉS

Dans quelle mesure la fiction peut-elle contribuer aux analyses de sciences sociales ? Les techniques narratives sont-elles compatibles avec l'épistémologie de ces disciplines ? L'imaginaire participe-t-il, et si oui, sous quelle forme à la compréhension du monde ? L'auteur s'efforce de répondre à ces questions apparemment anachroniques dans le champ de connaissance du social où le rationalisme prévaut depuis deux siècles. Il rend compte de la façon dont il a été conduit à introduire du fictionnel dans certains de ses travaux et il présente à partir d'exemples concrets les enjeux pédagogiques, analytiques et théoriques auquel il s'est confronté.

To what extent can fiction contribute to analyses in the social sciences? Are narrative techniques compatible with the epistemology of social science disciplines? Does the imaginary shape how we understand the world? If so, how? The author attempts to answer these seemingly anachronistic questions about our understanding of the social sciences, where rationalism has prevailed for two centuries. He explains how he came to introduce elements of fiction in some of his work and uses real-life examples to illustrate the pedagogical, analytical, and theoretical issues encountered.

El autor del artículo se pregunta, ¿en qué medida la ficción puede contribuir en los análisis de las ciencias sociales? En cuanto a las técnicas narrativas, ¿son compatibles con la epistemología de estas disciplinas? ¿Participa el imaginario en este proceso? Si es el caso ¿en qué forma contribuye en la comprensión del mundo? El autor del artículo aspira responder a estas preguntas aparentemente anacrónicas en el campo del conocimiento del aspecto social en el que el racionalismo prevalece desde hace dos siglos. Dicho autor informa la manera en que llegó a incorporar la ficción en algunos de sus trabajos y presenta a partir de ejemplos concretos, los desafíos pedagógicos, analíticos y teóricos a los que estuvo confrontado.

INDEX

Mots-clés : fiction, techniques narratives, épistémologie, rationalisme, enjeux

Keywords : fiction, narrative techniques, epistemology, rationalism, issues

Palabras claves : ficción, técnicas narrativas, epistemología, racionalismo, desafíos

AUTEUR

PIERRE LASCOUMES

Pierre Lascoumes a effectué sa carrière au sein du ministère de la Justice puis du CNRS. Il a également enseigné à l'Université de Montréal et à celle de Genève. Il est aujourd'hui directeur de recherche émérite, rattaché au Centre d'études européennes de Sciences Po Paris. Courriel : lascoumes.pierre@gmail.com

De l'écriture des marges aux marges de l'écriture

Enrichir les normativités scientifiques !

Amélie Pierre

- 1 Si l'épistémologie positiviste a perdu son hégémonie en sciences sociales, elle persiste à les marquer de ses impératifs d'objectivité, caractérisés par la neutralité et la distance. De plus, même si les sciences sociales se sont vues traversées de courants théoriques et épistémologiques qui remettent en question cette posture, leurs méthodologies n'ont pas été repensées avec la même ampleur. Sur l'ensemble de la conduite de l'enquête, de la problématisation à l'écrit final, en passant par la récolte et le type de données, nombreuses sont les recherches en sciences sociales à répondre à des codes depuis longtemps restés étanches aux avancées épistémologiques (Busino, 1992). Quoi qu'en fassent et en pensent les chercheurs, les méthodologies légitimes, et ce, jusqu'aux formes d'écriture neutres et épurées, continuent de signifier : rigueur, sérieux et objectivité désincarnée (Haraway, 2009/1998).
- 2 Le présent article¹ adopte et défend une position affirmée : les sciences sociales gagneraient à voir ces normativités se renouveler et assumer la traversée épistémologique initiée jusqu'à ses confins méthodologiques. La réflexivité et le rapport critique aux savoirs, acquis par les sciences sociales (Foucault, 1975), nécessitent d'être prolongés profondément jusqu'à leurs méthodologies, aux modalités de productions du savoir.

Questionnement

- 3 L'approche mobilisée est pragmatiste, mêlant des éléments fondamentaux formulés par James ou Dewey à leurs prolongements contemporains, précisés par l'anthropologie symétrique l'ethnographie pragmatiste et les études féministes des sciences. Dans cette lignée, la conduite de la recherche n'est pas en rupture épistémologique, mais en continuité avec la vie sensible, les liens sociaux, l'engagement et la préoccupation envers les conséquences de la recherche. Ces aspects, tendanciellement en marge des

méthodologies et des normativités scientifiques, j'œuvre ici à en souligner la richesse et m'inscris dans ce vaste courant pragmatiste qui entend leur rendre place et noblesse.

- 4 À partir d'une recherche portant sur les marges, ce texte entend réfléchir l'écriture en sciences sociales. L'acte d'écrire, dont il est ici question, ne concerne pas directement l'acte de consignation et d'inscription, matérialisé par le texte, sa forme ou son style. Écrire est ici plus largement entendu comme le fait de composer et de rédiger. Écrire un roman, composer une partition, évoque d'emblée un ensemble assez vaste d'actions et notamment celles de concevoir, de réfléchir, d'interroger, de ressentir ou encore de transmettre,... Ainsi, c'est l'ensemble du processus qui concourt au résultat définitif qui est ici interrogé, plus largement que le « papier » visant à transmettre la recherche.
- 5 Dans cette optique, le caractère alternatif d'un style d'écriture est l'arbre qui cache la forêt. Il ne s'agit donc nullement ici d'adopter une forme de propos novatrice et d'en transmettre les clés. Il n'est pas non plus question de faire table rase, de manière catégorique, et de proposer une solution incontestable et définitive. Il s'agit d'interroger d'autres voies tout en soulignant combien l'écriture d'une recherche est caractérisée par le tâtonnement ainsi qu'une part de contingence et, possiblement, de modestie. Ainsi, l'enjeu n'est pas de remplacer une idéologie par une autre, substituant une normativité dogmatique alternative à l'idéologie de la neutralité (Haraway, *op. cit.*). À partir d'une enquête finalisée, je souhaite tirer le fil des réflexions qui ont été les miennes, au fil de son écriture. Une étude ethnographique des liaisons entre normes et marges m'a semblé être une belle opportunité d'interroger les liaisons et les continuités au sein de l'écriture scientifique. Ainsi, à partir d'une étude sur les marges, cet article concourt à souligner la richesse de l'ouverture des normativités scientifiques : de l'écriture des marges aux marges de l'écriture.

Cas de réflexion : une ethnographie du « devenir-minoritaire »

- 6 La présente réflexion prend pour ancrage ma recherche doctorale (Pierre, 2018). L'objet en est la participation des minorités² aux dépassements et aux déplacements des frontières entre norme et marge par la voie de la photographie. Des minorités variées s'engagent, par l'autoportrait photographique, dans une énonciation collective, figurative et publique, et simultanément dans une redéfinition normative. Une particularité des dispositifs (Foucault, 1994, p. 299) étudiés est qu'ils sont davantage *prévus pour* les minorités que *saisis par* ces dernières. Différentes marges sont impliquées dans ces projets photographiques : des élèves d'origine étrangère d'une école fondamentale « à discrimination positive³ », des élèves malvoyants d'une école fondamentale spécialisée, des personnes porteuses de handicap et en situation de dépendance, des internés en établissement de défense sociale, des résidents permanents de camping et de quartiers défavorisés. Cette implication se déroule dans des « espaces de figuration », soit des lieux au sein desquels les photographies sont investies d'une agentivité (Descola, 2021 ; Gell, 2009/1998).
- 7 Au sein de multiples cas empiriques hétérogènes, par le handicap physique, par le trouble psychologique, par la précarité ou par la relégation sociale, les groupes minoritaires sont considérés « par nature » comme « sous-système » ou « hors-système » par les majorités et maintenus sous le pouvoir et la domination de groupes

majoritaires (Deleuze et Guattari, 1980). Ils ne participent que peu aux points de vue publics forgés sur eux-mêmes et sont placés de manière défavorable au sein de « hiérarchies de crédibilités » (Becker, 1967). Les enjeux des espaces de figuration étudiés sont à rebours de cette délimitation normative. Ils sont ainsi considérés comme des occasions de renverser cette mise en minorité : un potentiel « devenir-minoritaire » (Deleuze et Guattari, *ibid.*)⁴. Ces « espaces publics subalternes » (Fraser, 2011, p. 126) sont des arènes où se construisent, se déconstruisent, se reconstruisent les identités sociales.

- 8 La recherche ethnographique mobilisée pour argumenter la présente réflexion portée sur l'écriture scientifique est choisie à dessin. En effet, son objet, la compréhension de la vulnérabilité des êtres, me semble nécessiter de manière impérieuse une ouverture des sciences sociales envers ce qui est classiquement considéré comme illégitime et occulté : les liens tissés entre le savoir et cette vulnérabilité. Cette ethnographie portant sur les liens et rapports entre majeur et mineur, elle invite à restituer toute la complexité des liaisons ténues entre parties, entre acteurs, moi y compris, engagée dans la réalité sociale investiguée. L'épistémologie pragmatiste est, de ce fait, à propos, puisqu'elle permet de décroiser, de considérer les liaisons de façon « a-moderne⁵ » (Latour, 1991) de ce « devenir-minoritaire ».
- 9 Cet article propose quelques-unes des solutions épistémologiques parmi les possibles, adoptées afin de mener cette recherche ethnographique. Les développements ci-après présentent divers aspects de la méthodologie d'enquête adoptée dans l'étude et montrent en quoi elles constituent des déterritorialisations fructueuses. Dans un premier temps sont présentées la constitution du terrain et la méthode de récolte de données. Dans un second temps, ces positions autres sont réfléchies en vue d'envisager ce qu'elles apportent à la recherche : le sensible, l'engagement, la relation et, par-là, une approche plus serrée de la complexité mouvante des situations. Une épistémologie pragmatique traverse la constitution de l'objet, du terrain, de l'engagement et de l'écriture ; ainsi, sont successivement envisagés un objet rhizomique, un terrain multisitué (Cefaï, 2010), une enquête coopérative et impliquée, un savoir situé, une écriture sensible et une « objectivité incorporée » (Haraway, *op. cit.*).

Constitution du terrain : suivre une promesse par l'ethnographie multisituée

- 10 Le terrain est réalisé en Belgique francophone entre 2008 et 2015. Il inclut de nombreux types d'espaces de figuration : ateliers, projets d'ateliers, reportages photographiques et photolangage. Ceux-ci diffèrent les uns des autres, tant par les minorités que par les majorités et les institutions et associations y intervenant. Ces minorités et institutions sont généralement appréhendées et conceptualisées comme des mondes séparés. Dans cette étude, leur ethnographie est focalisée sur leur conjonction, le devenir-minoritaire.
- 11 L'ethnographie multisituée (Marcus, 2010) propose de suivre, de manière à la fois planifiée et contingente, les métaphores et/ou les individus, les objets, les intrigues, les allégories, les conflits pour construire la recherche. Dans cette recherche doctorale, j'ai suivi en différents lieux ce qui résonne comme une promesse pour les collectifs, que chacun exprime et semble avoir le souhait de croire : la promesse d'un changement

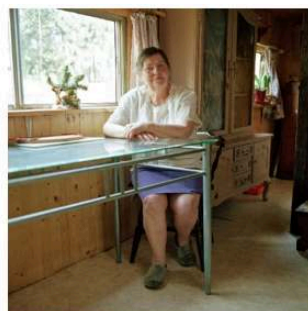
social par le biais de l'art, un devenir-minoritaire. L'objet d'étude est construit sur plusieurs « scènes » différentes. Les « chaînes », « chemins », « fils », « conjonctions », « juxtapositions » de sites sont le résultat d'une logique explicite d'« associations » et de « connexions » « qui définit l'argument de l'ethnographe » (ibid., p. 385). Tant la poursuite de l'enquête par l'association des terrains que leur analyse sont focalisées sur les tensions et combinaisons.

- 12 Au début du terrain, cherchant un atelier à observer, j'ai moi-même sollicité les suggestions de mes interlocuteurs. Au fil du temps, ces suggestions sont restées intenses, qu'elles invitent à mon engagement plus ou moins poussé. J'ai suivi de nombreuses pistes que des acteurs m'ont suggéré de suivre. Je livre ici la description des principaux sites⁶. Je précise la suggestion qui m'est faite, la minorité et son implication, les institutions associées, les ambitions de l'espace de figuration, sa place dans le *corpus* de cas et la méthode d'observation.

Arts à Glabais

- 13 Une amie m'encourage à suivre le travail de son compagnon, Jorge Rojas Castro. Ce dernier réalise un atelier photographique avec les résidents permanents du camping de La Cala dans le village de Glabais. Le projet est chapeauté par le Centre culturel, le Centre public d'action sociale (CPAS) de Genappe et Article 27 Brabant wallon. Lors de « promenades-photo » (Centre culturel de Genappe, 2011), les résidents « témoignent » de leur situation de vie oralement ainsi qu'en photographiant librement des textures, des détails ou des portraits, guidés par leurs « émotions ». Vivant dans la précarité, les participants sont largement stigmatisés dans cette commune favorisée du Brabant à tendance politique libérale, qui privilégie la liberté individuelle à l'équité sociale. Cet espace de figuration prend une dimension politique pour ces résidents lorsqu'ils apprennent, dans le cadre du dispositif, le projet de vente du camping, qui rend leur avenir incertain. Je réalise des entretiens semi-directifs avec l'animateur de l'atelier, la directrice du CPAS ainsi que des participants, en plus d'observer l'exposition des clichés.

Montage 1. Photographies des résidents du camping La Cala par les résidents



Élèves malvoyants de l'IRHOV

- 14 De 2008 à 2010, je réalise une formation en cours du soir en photographie à l'Institut Saint-Luc Liège. Dans ce cadre, je mène plusieurs reportages photographiques sur l'Institut royal pour handicapé de l'ouïe et de la vue (IRHOV). Au fil des reportages, une collaboration s'installe avec le corps enseignant et la direction. Le directeur de l'école me propose un poste d'animatrice et crée un atelier de photographie avec la classe d'élèves malvoyants de première primaire de son établissement, durant l'année scolaire 2010-2011. J'anime l'atelier en suivant la méthode Literacy through photography⁷ (LTP). Avec des appareils compacts numériques, les élèves réalisent des portraits photographiques à partir des cinq sens et l'idée du beau. Par l'intermédiaire de l'image photographique qu'ils ont rarement l'occasion de manipuler et d'appréhender, ils explorent ce qu'ils aiment sentir, toucher, entendre, goûter, regarder et trouvent beau.

Montage 2. Photographies réalisées par des élèves malvoyants au cours de l'atelier photographique



- 15 Je propose à l'association La lumière, située à Liège, une collaboration autour de l'exposition des images produites par les élèves malvoyants de l'IRHOV. L'exposition est intégrée dans le travail de sensibilisation de l'association de 2011 à 2013. Le service social se réapproprie ensuite l'exposition pour servir sa mission de sensibilisation.

Discrimination positive et intégration socioculturelle

- 16 Simultanément à l'atelier décrit ci-avant, le directeur de l'IRHOV me propose d'animer un second atelier photographique dans une école qui accueille des élèves dysphasiques de son établissement, en insertion scolaire. L'atelier photographique doit selon lui viser à accompagner l'insertion et à aider les élèves dysphasiques à s'épanouir dans ce nouveau contexte scolaire. L'école fondamentale de Burenville dont il est question est une « école à discrimination positive », implantée dans un quartier principalement

composé d'une population d'origine étrangère, au niveau socioéconomique faible. Pour la majorité des élèves, l'objectif de l'atelier est lié aux questions de discrimination et d'intégration.

Montage 3. Photographies réalisées au cours de l'atelier photographique mené à Burenvill



- 17 J'anime l'atelier selon la méthode LTP, à raison d'une matinée par semaine. Avec des appareils compacts numériques, les élèves réalisent leur autoportrait photographique, celui de leur famille et de leur quartier. Le dispositif se solde par une exposition dans les murs de l'établissement.

Collectif Ose(r)

- 18 Martine Cola, responsable de la sensibilisation et des relations publiques de l'association La lumière, me suggère de m'intéresser au projet du collectif Ose(r), un groupe de femmes porteuses d'un handicap, auteures de la campagne photographique de sensibilisation « Femme et handicap ». La figure ci-dessous illustre clairement les ambitions du collectif : pousser le spectateur lambda à s'identifier à la personne en situation de handicap et à se mettre à sa place dans son quotidien et son intimité. Le texte qui accompagne la photographie exprime la volonté de « bousculer les préjugés et stéréotypes » et de dénoncer les discriminations. Par cette implication dans cet espace de figuration, des femmes porteuses de handicap cherchent à se redéfinir, à adopter une position légitimante et à s'opposer à la domination. Je réalise des entretiens avec les membres du collectif et réalise des observations.

Capture d'écran. Carte postale de la campagne « Femme et handicap »



- 19 Dominique Simon, membre du collectif, me propose de participer à l'atelier Image et Handicap, organisé par le collectif, en partenariat avec les ateliers de la rue Voot. L'atelier rassemble un public mixte, composé de personnes porteuses ou non de handicap. Ce projet vise à questionner l'image du handicap et ses stéréotypes par la production d'images et par l'échange d'expériences et de réflexions. L'atelier se déroule durant l'année scolaire 2011-2012, à raison d'une journée par mois. Il se solde par une exposition des images produites aux ateliers de la rue Voot ainsi que par la publication d'un livret.
- 20 Ce site me permet d'expérimenter la position de participante et, par conséquent, de réaliser entretiens et observations à partir d'une position relativement symétrique avec les autres participants, issus de majorités et de la minorité concernée. L'affiche de l'exposition traduit les questionnements récurrents de l'atelier sur la place, l'image et la situation de la minorité.

Photographie 1. Affiche de l'exposition de l'atelier Image et Handicap



Les singuliers et le pluriel

- 21 Je contacte une connaissance, directrice du centre culturel Ourthe et Meuse, et lui propose d'exposer les photographies issues de l'atelier photographique réalisé à l'IRHOV. L'exposition se déroule dans le cadre de la fête de quartier d'Angleur dans l'agglomération liégeoise. Je rencontre Samuel Maréchal, photographe et employé au GSARA (Groupe socialiste d'action et de réflexion sur l'audiovisuel), reconnu comme mouvement d'éducation permanente. Il anime des ateliers au cours desquels la participation d'un public marginalisé est encouragée dans une optique de changement social. Commence ainsi une série d'entretiens semi-directifs sur deux dispositifs photographiques réalisés avec les détenus et les gardiens de l'établissement de défense sociale de Paifve.

Photographie 2. Carton d'invitation à l'exposition des photographies produites à l'établissement de défense sociale de Paifve



Un objet rhizomique

- 22 La variété des terrains est conjuguée à une variété d'accessibilités, de méthodes de récolte employées, de types de sources et de points de vue sur l'objet, plus ou moins extérieurs. La pratique de terrain et la conduite de l'enquête sont dictées par la volonté de mettre en évidence la dynamique des devenirs-minoritaires hétérogènes dans laquelle s'engagent les acteurs au cours de ces espaces de figuration. Les perspectives pragmatiques des ethnographies combinatoire (Dodier et Baszanger, 1997) et multisituée permettent de souligner la légitimité de la pratique de terrain et du questionnement, dépassant les cloisonnements entre publics, institutions, lieux, sites variés, au profit d'une interrogation sur cette promesse, ce devenir-minoritaire. Cette approche, propice à questionner « les formes et variétés d'agir », est ancrée dans un terrain qui se propage en rhizome, soit un développement multiple de combinaisons hétérogènes, horizontales et partiellement contingentes.
- 23 La description de la constitution du terrain montre le caractère à la fois planifié et contingent de l'objet d'étude. L'ethnographie sur divers sites, « multisituée », permet de composer des processus de connaissance en réseau, en rhizome (Marcus, 2007), propice à « la question du faire ». La propagation rhizomique du terrain de cette étude s'est faite en suivant la promesse : figurer pour légitimer les minorités, créer pour recréer la société. J'ai accepté les pistes suggérées par mes interlocuteurs correspondant au devenir-minoritaire, à la promesse de changement social par et pour les marges. La pratique de terrain et la conduite de l'enquête sont dictées par la volonté de mettre en évidence la dynamique de formes d'action hétérogènes dans lesquelles s'engagent les acteurs ainsi que leurs articulations multiples en acceptant la pluralité, les contradictions, la contingence, l'absence de cohérence préétablie, soit « le fait de la pluralité humaine » (Arendt, 1995, cité dans Dodier et Baszanger, *op. cit.*, p. 38). Jeanne

Favret-Saada incite le chercheur à « accepter de se perdre » (Remy, 2014). Au fil de l'engagement dans le terrain, les questions de départ, les intuitions, les projets méthodologiques s'évaporent et laissent place à ce que les acteurs en font, à la place qu'ils assignent au chercheur. Le terrain, c'est « hasarder sa personne dans un monde inconnu en se laissant manipuler, affecter et modifier par l'expérience de l'Autre » (Esquerre *et al.*, 2004). Ainsi est expérimenté le système (Favret-Saada, 2009).

- 24 D'un point de vue positiviste, cette approche ne semble ni *scientifique* ni *rigoureuse* ; et paraissent suspects cette hétérogénéité ainsi que le caractère inductif et contingent de la constitution du terrain. Cependant, cette approche permet de construire l'objet de cette recherche par la construction simultanée des terrains. Loin d'être une faiblesse, l'hétérogénéité et la multiplicité sont alors des aspects scientifiques capitaux. La richesse en est l'expérimentation du système, pensé à partir des formes et variétés du devenir-minoritaire au sein des multiples espaces de figuration. Cette manière de faire de l'ethnographie « se déplace des sites uniques et des situations locales de recherche ethnographique conventionnelle vers l'examen de la circulation des significations culturelles, des objets et des identités dans un espace-temps diffus » (Marcus, 2010, p. 372). La multiplication des terrains n'est pas considérée comme l'addition de perspectives périphériques visant à l'exhaustivité. Le processus de recherche contribue à la constitution de l'objet final, à l'élargissement du tableau de recherche, au travail en fonction du système. La poursuite de l'enquête par l'association des terrains ainsi que leur analyse et leur écriture (j'y reviendrai dans les points suivants) sont focalisées sur les tensions et les combinaisons.

Prolongement des liens et des failles dans la délimitation du terrain

- 25 L'objet de cette recherche, le devenir-minoritaire, peut être considéré comme « affaire politique », situé spécifiquement dans une « micro-politique active » (Deleuze et Guattari, *op. cit.*, p. 357) et constitué de « connexions » et de « conjugaisons ». Il s'agit par conséquent d'accorder une attention à la manière dont se « tissent » et se « nouent ensemble » (Haraway, *op. cit.*) les modes du devenir autre et du devenir soi, le mode de définition identitaire dans des espaces de figuration plus ou moins publics, les « pratiques conflictuelles et constructives » (Despret, 2012) des objets, des espaces et des agents. Au sein de cette recherche, la perspective des *feminist science studies* incite à une réflexivité forte du chercheur sur les liens qu'il entretient et dans lesquels il est pris au cours de sa recherche. Ainsi, l'attention portée par ce courant aux liaisons concerne tant l'objet que le regard de la science sur celui-ci. Cette perspective questionne les partages de genres et plus largement la construction des frontières au cœur même de la science.
- 26 Une spécificité de l'implication des minorités est récurrente dans les dispositifs de cette étude : paradoxalement, leur implication n'est pas le fait de ces dernières. Les espaces de figuration sont principalement mis en place pour des minorités par des intervenants artistiques et sociaux qui n'en sont pas issus, incarnant davantage la norme que la marge. Dans la constitution du terrain, ce paradoxe s'avère également manifeste : les « détours » qui m'ont été suggérés sont principalement le fait d'acteurs majoritaires. Les terrains hétérogènes permettent ainsi de tisser des occasions de devenir-minoritaires telles qu'elles sont essentiellement pensées par des majorités. Ce

paradoxe, présent au cœur de l'objet de recherche, se retrouve dans la constitution même du terrain. Tout comme le geste de définition normative des minorités est dans les mains des majorités, c'est davantage dans ces mêmes mains qu'est le geste de définition des sites relatifs aux devenirs-minoritaires. En effet, la fracture se prolonge au sein même de la constitution des sites de recherche. Les intervenants suggèrent de nouvelles collaborations, indiquent des dispositifs qu'ils estiment dignes d'intérêt.

- 27 L'ensemble de mon positionnement est caractérisé par un point de friction : la séparation entre mineur et majeur. Dans un sens, mon souci moral d'équité sociale et mon questionnement de recherche porté sur l'implication des minorités m'incitent en théorie à donner prioritairement la parole aux minorités. Inversement, l'analyse des données et l'écriture me forcent à reconnaître que les majorités se présentent constamment comme des ressources plus stratégiques, plus faciles, plus rapides pour mener mon enquête. Elles disposent de ressources multiples, de relations et d'une connaissance de la thématique. Les artistes, éducateurs, animateurs, directeurs s'avèrent plus faciles à contacter et me sollicitent bien davantage. Et cette complexité se retrouve en cascade dans l'objet étudié.
- 28 Ainsi, outre ce que le terrain permet de tisser, ce qu'il ne permet pas de tisser renseigne sur l'objet lui-même. Ces failles induisent une certaine percolation au sein même de la constitution de mon objet de recherche, de l'absence des minorités dans les gestes de définition et de délimitation. La constitution de l'objet et du terrain de recherche montre ainsi une certaine inertie des rapports sociaux. L'objet de recherche partage avec le phénomène de minorisation le même retrait des minorités (pourant majoritaires en nombre) : les minorités sont reléguées, de fait, au second plan pour désigner ce qui compte et qu'il importe de penser.

Savoir partiel

- 29 Les conséquences du savoir, tant dans la production que dans la diffusion de la recherche, ont été largement mises en évidence (Foucault, 1975). Cependant, la recherche d'une position objective, de la production d'un savoir neutre et scientifique, continue d'être mise en valeur. La dichotomie mise au jour par Haraway entre innocence (dans la production du savoir et des conséquences de leurs recherches) et responsabilité des chercheurs traite précisément de ce que le rapport à mon implication dans le terrain m'oblige à penser (Despret, 2012). Selon Dewey, « il faut prendre soin des conséquences, veiller à elles » (2003/1927, p. 71). L'expérience est formée par un « rapport étroit entre faire, souffrir et subir » (*ibid.*, p. 92). Au cours de celle-ci, les conséquences de ce qu'on fait ont été endurées (Dewey, 2005/1977). Par mon expérience de terrain, j'ai contribué, subi et enduré le paradoxe des espaces de figuration construits pour des minorités par des majorités.
- 30 La perspective du chercheur peut être considérée comme toujours « située », « fabriquée », jamais « innocente » ou « désintéressée ». Il s'agit toujours d'une « médiation active et partielle » (Stengers, 2010). La réflexivité est une manière de se penser comme étant situé, de reconnaître le caractère partial des perspectives adoptées au cours de la recherche. Haraway propose une objectivité qu'elle nomme « forte », une objectivité « alternative » (Zitouni, 2012), selon laquelle il n'y a pas de contradiction entre un savoir « intéressé » et un savoir objectif.

[...] prendre en compte le caractère impliqué de toute production de savoir signifie rendre compte, comme part intégrante de ses propositions, de ce qui les nourrit et les contraint : avoir à l'esprit ce qu'un savoir exclut, qui a compté comme sujet dans sa construction, en fonction de quoi on a accordé une légitimité à ce savoir et à ceux qui le proposent, et sur qui/quoi ces propositions auront des effets. Les critères de scientificité, de neutralité, d'objectivité s'en trouvent modifiés (Puig de la Bellacasa, 2003).

- 31 En ce sens, l'influence du chercheur dans la réalité sociale en construction n'est pas un leurre qu'il s'agirait d'éviter, mais un fait qu'il s'agit d'essayer de prendre en compte afin de produire, non pas une perspective scientifique pure, mais impliquée. Les sciences humaines sont inscrites dans une temporalité qui articule le regard scientifique et ceux que ce regard interroge, dont le devenir est la préoccupation. Il en résulte des temps inséparables (Stengers, 1998) et des « sciences engageantes », inséparables du devenir de leurs contemporains (Despret, 2001). Engagés dans une même contemporanéité, nous sommes engagés à la comprendre en intégrant ce que nous produisons au cours de la recherche tant par la présence sur le terrain que par la formulation d'énoncés scientifiques.
- 32 Comprendre et étudier signifie ainsi « intégrer dans de nouvelles relations productrices d'histoire humaine » et non élucider (Despret, *ibid.*, p. 35-36). Pour être mis en risque, un savoir fiable en sciences humaines nécessite d'être adressé à des êtres, considérés par l'enquêteur comme « capables de prendre position quant à la pertinence et au devenir des réponses qu'on leur a prêtées, ou qui leur ont été proposées » (Stengers, 1998, p. 104)⁸. Mon enquête s'est aisément prêtée à cette conception avec les intervenants artistiques et sociaux, mobilisés comme des partenaires symétriques. D'abord parce qu'au cours du terrain, des similitudes entre de très nombreux acteurs sociaux et artistes facilitent les collaborations, qui s'instaurent spontanément. L'exemple le plus évident est le terrain Image et relation d'aide, sur lequel j'anime des ateliers avec Dominique Simon et Frédérique Bribosia. Les échanges d'idées, d'impressions, de perspectives théoriques ont réellement contribué à une coconstruction de l'initiative Image et relation d'aide. À nouveau, l'asymétrie reste présente : la coproduction est moins aisée, moins fréquente avec les acteurs minoritaires.
- 33 Lors de la prise de conscience d'une quelconque implication, la tendance spontanée à la culpabilité est récurrente. Accepter la responsabilité corollaire aux processus de productions de savoirs requiert un effort. La responsabilité crée un « inconfort » inévitable qui vaut d'être pensé à partir de la responsabilité plutôt que de la culpabilité (Despret, 2012). La dichotomie mise au jour par Haraway entre innocence et responsabilité traite précisément de ce que le rapport à mon implication dans le terrain m'oblige à penser (Despret, *ibid.*). Cette notion de responsabilité m'aide à concevoir mon engagement dans les processus de marginalisation dans lesquels sont inscrites les minorités de cette étude. Longtemps ressentie comme culpabilité, la responsabilité a exigé de ma part un effort. Une fois intégrée, la partialité de ma position a alors pu être réfléchie. Je fais partie des acteurs majoritaires de trois sites. Je compte parmi les agents impliqués dans les stratégies de négociation. Au cours du terrain, j'ai parfois poursuivi ma curiosité scientifique de chercheuse, mes affinités esthétiques et mes intérêts propres de photographe, ponctuellement au détriment d'une implication des minorités.

- 34 La responsabilité, au contraire de la culpabilité, ne paralyse pas l'action et la pensée. Elle permet d'envisager pensée et action tout autant comme des objets de pensée, le chercheur étant d'emblée pris et affecté par le monde qu'il observe et auquel il concourt. Sans cette prise en compte de ma présence entre les choses du monde et ma responsabilité envers leur déroulement, je n'aurais pas réfléchi l'ambivalence de la position dans laquelle j'étais inscrite au cours du terrain. Chercheuse interpellée par la participation politique des minorités et simultanément acteur majoritaire des dispositifs de mon terrain, l'analyse de mes surprises, de mes émotions, de mes priorités, de mes intérêts personnels, de mes affinités m'a servi à explorer une part des liens et des conséquences. Pour ma part, c'est dans l'épreuve de l'analyse que mon rapport au texte m'oblige à penser ma responsabilité.
- 35 Il en résulte une manière d'écrire et de penser caractérisée par la recherche de la nuance, un méliorisme radical (Hennion et Monnin, 2020). Je cherche à pointer les problèmes sans dénoncer les acteurs majoritaires outre mesure. Il s'agit d'essayer d'éviter de « jeter les dispositifs avec l'eau du bain ». Le savoir ici produit s'apparente bel et bien à une narration du devenir-minoritaire dans ces espaces de figuration, à la « construction d'un univers d'entendement » à partir des connexions partielles établies avec cet objet dans son « épaisseur relationnelle ». Tâchant d'éviter « l'impression de mettre la main sur un monde passif, sans résistance, » (Zitouni, *op. cit.*) j'ai questionné les dispositifs en intégrant, dans ma réflexion, ma position et mon action faillible dans le terrain.

Positionnements oppositionnels

- 36 Par « l'appel aux mondes réels » (Haraway, *op. cit.*) dont la pluralité importe, il s'agit de légitimer tant la façon de traiter les données de recherche que la position du chercheur, ancré dans sa recherche, habité de questions éthiques et politiques. C'est donc tant sur l'objet que sur la méthode que cette sensibilité pragmatique m'incite à associer l'étude des liens au cœur de l'objet et des liens tissés, en tant que chercheuse, avec l'objet. Il s'agit d'une liaison au cœur de laquelle je suis prise, qui me compromet, qui m'engage : tour à tour photographe indépendante, animatrice d'atelier photo, médiatrice lors de séances de photolangage, bénévole, collègue et chercheuse.
- 37 Assumer ce positionnement d'enquêteur majoritaire, ne pas s'affranchir de l'action, mais s'y enraciner, c'est créer un accès au terrain, un accès aux histoires tissées par et avec ceux qui peuplent les espaces étudiés, une expérimentation qui interpelle au-delà d'une curiosité strictement intellectuelle (Haraway, *op. cit.*), conjugée à un engagement moral, politique (Cefaï, *op. cit.*), émotionnel ainsi qu'à mes intérêts personnels dans ce monde exploré.
- 38 Ma position située est réfléchie à partir de là, en distinguant les rapports aux institutions et acteurs sociaux, aux animateurs-artistes et aux minorités concernées. Cette position dans le terrain et les liens avec les acteurs dans lesquels je suis prise induisent la production d'un savoir partiel et partial. Je suis animée à la fois d'une préoccupation politique envers les minorités et d'une sensibilité envers leur vécu. Et, simultanément, j'occupe une position majoritaire. J'ai nourri des alliances et des affinités avec les institutions et les acteurs artistiques, culturels et associatifs. Ces deux pôles apportent une ambivalence à ma position, somme toute relativement fréquente en sciences sociales. À partir de cette réflexivité, il est possible d'interroger la

dimension *gigogne* de cette recherche. Tant l'objet de recherche (l'implication des minorités dans les espaces de figuration et leurs potentialités à se définir) que ma position dans le terrain et dans l'écrit (en tant qu'acteur majoritaire) interrogent la place des minorités dans une discussion qui les concerne.

- 39 La position pragmatique adoptée propose une conception du chercheur comme un « acteur du monde » tout au long de son enquête, jusqu'à la diffusion des résultats rédigés, soit la partie visible du dialogue entretenu avec les acteurs en incluant la perspective des minorités, qui s'avère différée jusque dans l'écriture. Une animatrice d'atelier audiovisuel m'explique : « On a toujours le pouvoir de parler. Les ateliers, c'est essayer de leur laisser le pouvoir de parler. » Pour tendre à pallier cela, lorsqu'elle est invitée à intervenir lors d'un colloque sur l'émancipation, elle propose à un participant de donner son avis sur la question. La complexité est grande. Les mécanismes par lesquels les majorités gardent la main sont profonds, et ce, tant dans les espaces de figuration que dans l'espace de réflexion de ma recherche. Souligner cette récurrence permet à la recherche non de la résoudre, mais de placer dans l'espace public les questions qui ne cessent d'échapper.
- 40 L'ethnographie pragmatique définit la position normative du chercheur comme une opposition aux « hiérarchies de crédibilités » (Becker, *op. cit.*), aux points de vue forgés sur les minorités auxquels ne participent pas ces minorités, mais différents publics, dont les organisations de défense des minorités. Ma position est paradoxale. Mon questionnement implique une remise en cause des hiérarchies de crédibilités ; pourtant, ma position implique à la fois une sensibilité envers les minorités et une participation à ces hiérarchies, avec les organisations de défense des minorités. L'intérêt de cette ambivalence est qu'elle permet de mettre au jour les stratégies, les enjeux, les ressources, les rapports de pouvoir en tâchant de tenir compte simultanément des acteurs minoritaires et majoritaires du réseau. Il s'agit d'une entreprise de mise au jour délicate et complexe. C'est pour moi un effort permanent auquel je fais face tant sur le terrain qu'au cours de l'analyse. La sophistication de la minorisation réside notamment dans l'occultation des multiples inégalités. La mise au jour des mécanismes d'exclusion et de domination s'avère d'autant plus complexe et frustrante que j'y contribue inévitablement par ma position dans les dispositifs.
- 41 Cette ambivalence mérite d'être assumée. Sa spécificité, parmi les autres positions, est appréciable. Le fin mot de cette proposition des savoirs situés pour la présente recherche est la célébration de la « multiplication de positions », de « l'alliance de divergences solidaires autour de problèmes que l'on choisit de penser ensemble », des « positionnements oppositionnels » (Puig de la Bellacasa, *op. cit.*). Plus que d'être soit du côté des « faibles » contre les « forts », soit du côté des « forts » contre les « faibles », il s'agit de montrer la complexité des liens (Becker, *op. cit.* ; Cefaï, *op. cit.*).
- 42 La recherche a une puissance performative. Elle a des conséquences pratiques. La présence de l'ethnographe, sa participation à la réalité en train de se faire, la question qui anime sa recherche et qui se voit placée au cœur de la discussion commune sont autant d'éléments qui modifient la réalité observée. Cette coconstruction de la recherche et de la réalité observée appelle une nécessaire éthique et une responsabilité des circonstances et des conséquences. Il s'agit d'une humilité du chercheur tant par rapport au savoir produit que par rapport à son influence sur la réalité dans laquelle il s'est introduit. Ma contribution au débat relève de la mise en évidence de la complexité des hiérarchies de crédibilités, notamment en soulignant comment, en cherchant à les

comprendre, le chercheur s'y implique. L'humilité est alors d'admettre cette participation et de tâcher de ne pas contribuer à son occultation.

Écriture sensible

- 43 Pour Favret-Saada, au cours du terrain, le chercheur est affecté. Se laisser affecter renvoie notamment à sa signification étymologique, soit aux sensations et aux sentiments (Schaeffer, 1996, cité dans Genard et Roca i Escoda, 2013). L'expérience de recherche peut ainsi être comprise comme étant plurielle, débordant les stricts cloisonnements de l'intellect et de la raison.
- 44 L'importance de la relation plurielle dans laquelle est pris le chercheur peut être soulignée par la métaphore du toucher pour traiter le savoir. C'est ce que suggère Puig de la Bellacasa par la notion d'« intra-toucher » (2012). Cette métaphore, substituée à celle de la vision, plus habituelle pour traiter du savoir, insiste sur la relation, l'engagement, la matérialité, le caractère tangible et sensible. Elle souligne la remise en question de « l'innocence » et du « point de vue de nulle part ». Cette perspective, issue des savoirs situés, souligne une impossibilité de la recherche non impliquée, de toucher sans être touché (*ibid.*).
- 45 Une « fidélité narrative » prend en compte la construction du monde simultanée au geste de sa description. Il s'agit d'un savoir qui assume, dans les différentes étapes de la recherche, la part de subjectivité et de partialité et qui remet en question la légitimité de l'objectivité « innocente » et de « nulle part » (Haraway, *op. cit.*), ou encore « l'absence-omniprésence » (Jablonka, 2017/2014). Ainsi, expérimenter par la pratique de terrain et de l'écriture, c'est aussi ressentir, être ému, être touché, être impliqué, être « mouillé ». L'expérimentation, la sensorialité, l'inattendu, l'ouverture aux possibilités, l'engagement sont sollicités (Zitouni, *op. cit.*). Ils font partie intégrante de la récolte des données, mais aussi de leur narration analytique. Lors de l'observation participante, pendant la préparation de l'exposition à l'association La lumière, plusieurs aveugles complets me prêtent main-forte. Voici le récit d'un événement marquant auquel j'ai assisté. Je résume les propos de mon interlocutrice en en préservant l'essentiel :

Annie embosse les images et les textes explicatifs en écriture braille. Annie est très silencieuse durant les moments d'embossage. Son chien d'aveugle est assis à ses pieds et de temps en temps, il fait quelques tours dans la pièce et gémit à l'occasion. Je lui dicte les légendes des images et les textes explicatifs de l'exposition. Elle embosse minutieusement les clichés et les cartons de légende puis vérifie des doigts l'écriture braille.

Je ressens un profond malaise à l'observer réaliser cette tâche. Je lui parle d'images qu'elle ne peut pas regarder. Je mets en place une exposition de photographie qu'elle ne pourra pas voir, dans l'association qui la soutient et pour laquelle elle travaille. Les deux niveaux du tabou sont à nouveau présents pour moi : ces images me semblaient à la fois être des objets douloureux pour elle, évoquant son handicap, mais aussi des objets qui l'excluaient de fait, d'une activité culturelle collective.

Lorsque les clichés et cartons explicatifs sont embossés et exposés. Annie me propose de visiter l'exposition en sa compagnie et me demande de lui décrire les images qu'elle a embossées. Elle me pose des questions sur les élèves de l'IRHOV, leur intérêt pour la photographie et la façon dont ils ont pris part au dispositif. Sans crier gare, elle commence à pleurer. Je ne comprends pas d'emblée sa réaction, une multitude d'hypothèses me viennent à l'esprit. Ses explications me font rapidement

comprendre qu'elle pleure d'émotion. Elle se dit intégrée alors qu'elle et les aveugles et malvoyants en général sont habituellement exclus du visuel. L'exposition l'intéresse et la touche beaucoup, dit-elle. Il s'agit selon elle d'une manière d'arrêter l'exclusion. Elle se sent incluse, en tant qu'aveugle complète, dans un monde commun.

Je découvre que le visuel a beaucoup de sens pour elle et n'est pas du tout tabou. Les images, le visuel l'intéressent beaucoup, tout comme d'autres aveugles, selon elle. Elle y est confrontée au quotidien par sa propre image, celle qu'elle donne aux autres sans parvenir à la contrôler entièrement. La couleur de ses chaussettes : sont-elles associées l'une à l'autre ? Est-elle bien coiffée ? Y a-t-il des taches sur ses vêtements ? La télévision, la publicité, la peinture, la photographie, le visuel fait bel et bien partie du monde dans lequel elle vit. Elle y est confrontée constamment mais s'en sent exclue : exclue par sa déficience, par l'organisation pratique de la société, et parce qu'on ne cherche pas particulièrement à inclure les malvoyants et les aveugles dans le visuel. Ce qui est tabou ce n'est pas de parler d'images ou en faire mais plutôt de lui poser des questions personnelles sur sa vision, son histoire, comment elle a perdu la vue, son vécu... Les images, au contraire, l'intéressent beaucoup.

Annie renverse l'énoncé normatif : il ne faut pas préserver les malvoyants et les aveugles du visuel et éviter ce sujet. Il est capital d'inclure les malvoyants et les aveugles dans le visuel en ouvrant la représentation hermétique des cinq sens, en considérant que des malvoyants et des aveugles peuvent vivre une expérience esthétique visuelle. L'appréhension visuelle lui semble multisensorielle, réalisée par la conjonction des multiples sens, et non pas mutuellement exclusive, réalisée exclusivement par la vue, excluant par conséquent les personnes aveugles et malvoyantes (Pierre, *op. cit.*, p. 130-131).

- 46 J'ai tâché de produire une écriture assumant la sensibilité mobilisée dans le terrain et de la mettre à profit dans l'analyse ; en appeler à la sensibilité du lecteur, à partir de ma sensibilité de chercheuse, afin de tendre vers une forme d'« objectivité incorporée ». L'analyse permet de mettre en évidence le fait que les dispositifs sont considérés comme de potentiels lieux d'agir spécifiques de devenir-minoritaire : figurer pour se légitimer, créer pour recréer la société. Plus fondamentalement, ces récits se fondent sur une promesse partagée et renouvelée. Cette promesse m'interpelle et me touche. Elle attise un espoir manifeste auprès de mes interlocuteurs de terrain. Par cet usage des notions de promesse et d'espoir, j'ai tâché de lier le sensible et l'intelligible, de dépasser le partage moderne entre corps et esprit, émotion et intellection, normal et déficient. Cette épistémologie donne une place primordiale à la notion de liaison. De quelles liaisons s'agit-il ? Des liens dans lesquels je suis prise au cours du terrain, avec les minorités et les majorités dont je fais partie, des liens entre les divers acteurs, des liens entre les acteurs et les photographies, du dialogue que je cherche à nourrir avec vous, potentiels lecteurs que je cherche à inclure dans mon expérience réfléchie.
- 47 Dans cette recherche doctorale, ces liens ne sont jamais des liens rompus. Il n'y a pas de rupture épistémologique avec les acteurs observés, de rupture d'affranchissement des minorités envers les majorités, de rupture entre le statut des images et des acteurs. Deux constantes, somme toute, dans ces liaisons : celle de la main des majorités et, de la mienne parmi celles-ci, sur les négociations, celle de la répercussion à tous les niveaux d'analyse du paradoxe initial selon lequel l'art est prévu pour et non saisi par les minorités, et ce, jusqu'à l'écriture de ce manuscrit.
- 48 Les événements vécus par le chercheur affectent ses façons de comprendre. Les données récoltées à bras le corps « s'incorporent » dans les manières de les appréhender, de les mobiliser, de les penser. L'engagement, la relationalité et le

sensible font partie du mode d'appréhension, de compréhension et d'objectivation. Ils font partie du terrain et de sa mise en récit analytique. La narration tout comme le terrain sont le fait d'un chercheur ancré dans une expérience multiple. Il s'agit de rapporter et de faire saisir au lecteur cette sensibilité, de l'interpeller, d'attiser sa curiosité, de trouver des métaphores et des formules interpellantes, qui invitent à penser et qui ne se limitent pas à la neutralité d'une communication cherchant l'objectivité *innocente* (Stengers, 2010). Dans cette optique incarnée, je considère l'emploi du « je de méthode » (Jablonka, *op. cit.*) comme un geste qui vise à assumer la part de subjectivité de la recherche. C'est simultanément un « je d'enquête », un « je d'émotion » et un « je de position » qui

sert à reconnaître une filiation, un enracinement, un parcours, une appartenance, une motivation, un goût, une préférence, un système de valeurs. Si l'on accepte l'idée que l'histoire est inséparable de l'historien ou que des tropes structurent sa vision, il faut faire en sorte que le texte éclaire le rapport particulier et intime avec l'objet d'étude qu'on a choisi, qu'on s'est choisi (*ibid.*, p. 291).

- 49 La subjectivité de l'ethnographe, ses émotions et ses intuitions, ses erreurs, les relations personnelles entre des individus singuliers et la contingence d'une enquête ont leur légitimité scientifique (Descola, 1993). Cette articulation complexe entre rigueur théorique et sensibilité, engagement et relation m'indique combien l'humilité doit continuer à caractériser nos positions et accepter d'« explorer », de « bricoler » et d'« expérimenter » (Mozere, 2005). Assumer ce projet de continuité du terrain à l'écrit, prolonger l'engagement, l'incorporation et la relationalité, n'a cependant rien d'évident. L'écriture a ce caractère « approximatif », paraît « inadéquate à la restitution de l'expérience comme à la trace du corps et du cœur » (Strivay, 2009, p. 4). Articuler rigueur théorique et sensibilité, engagement et relation s'avère particulièrement complexe⁹. Les diverses pistes proposées nécessitent incontestablement une certaine humilité.
- 50 J'ai cherché à traiter mes frustrations et mes émotions de chercheuse majoritaire comme des données de terrains et à accorder dans mon récit une place aux métaphores et au langage figuré. Sur ce point, de vastes pans restent à explorer pour donner une place dans l'écrit scientifique à l'image, à la narration, à la subjectivité dans l'objectivité, aux propos minoritaires. Retisser les liens avec l'image, la narration, la subjectivité, la minorité au-delà des séparations scientifiques et normatives, voilà un projet réjouissant qui reste à prolonger.

L'analyse du monde fait rhizome avec le monde

- 51 « [...] le livre n'est pas image du monde, suivant une croyance enracinée. Il fait rhizome avec le monde, il y a une évolution *aparallèle* du livre et du monde » (Deleuze et Guattari, *op. cit.*, p. 19). Mon implication dans les dispositifs par ma présence physique et le retour analytique que j'en fais « prolongent, allongent, rompent, font varier » (*ibid.*, p. 19) les dispositifs sur lesquels j'enquête. Deleuze et Guattari repoussent l'imitation, la ressemblance, le mimétisme au profit du prolongement en rhizome. Le champ d'expérience de l'ethnographe se déploie tant dans l'enquête que dans l'écriture.
- 52 L'analyse, telle que la conçoit Haraway, est inscrite dans les connexions que le chercheur observe et établit. Cependant, que faire de l'engagement, de la relation et de

- CENTRE CULTUREL DE GENAPPE (2011), *Habiter Genappe*, Vidéo, <https://vimeo.com/22125054>, consulté le 31 mars 2022.
- DELEUZE Gilles et Félix GUATTARI (1980), *Mille plateaux*, Paris, Minuit.
- DESCOLA Philippe (1993), *Les lances du crépuscule. Relation Jivaro, Haute-Amazone*, Paris, Plon.
- DESCOLA Philippe (2021), *Les formes du visible*, Paris, Seuil.
- DESPRET Vinciane (2001), *Ces émotions qui nous fabriquent : ethnopsychologie des émotions*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond.
- DESPRET Vinciane (2012), « En finir avec l'innocence », dans Elsa DOLIN et Eva RODRIGUEZ, *Penser avec Donna Haraway*, Paris, Presses universitaires de France, p. 23-45.
- DEWEY John (2003/1920), « Reconstruction en philosophie », traduction de l'anglais par Patrick di MASCO, dans *Œuvres philosophiques I*, Pau/Paris, Presses universitaires de Pau/Farrago/éd. Léo Scheer.
- DEWEY John (2003/1927), « Le public et ses problèmes », traduit de l'anglais par Joëlle ZASK, *Œuvres philosophiques II*, Pau/Paris, Presses universitaires de Pau/Farrago/éd. Léo Scheer.
- DEWEY John (2005/1977), « La réalité comme expérience », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 9, <http://traces.revues.org/204>, consulté le 31 mars 2022.
- DEWEY John. (1938), *Experience and Education*. New York: Kappa Delta Pi.
- DODIER Nicolas et Isabelle BASZANGER (1997), « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », *Revue française de sociologie*, 38(1), p. 37-66.
- ESQUERRE Arnaud, Emmanuelle GALLIENNE, Fabien JOBARD, Aude LALANDE et Sacha ZILBERFARB (2004), « Glissements de terrain : entretien avec Jeanne Favret-Saada », *Vacarme*, 28, p. 4-12, <http://www.vacarme.org/article449.html>, consulté le 20 octobre 2016.
- FAVRET-SADAA Jeanne (2009), *Désorceler*, Paris, Éditions de l'Olivier.
- FOUCAULT Michel (1994), *Dits et Écrits II. 1976-1979*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT Michel (1975), *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard.
- FRASER Nancy (2011), *Qu'est-ce que la justice sociale ? Reconnaissance et redistribution*, traduction de l'anglais par Estelle FERRARESE, Paris, La découverte.
- GELL Alfred (2009/1998), *L'art et ses agents. Une théorie anthropologique*, traduit de l'anglais par Olivier RENAUT et Sophie RENAUT, Dijon, Les presses du réel.
- GENARD Jean-Louis et Maria ROCA I ESCODA (2013), « Le rôle de la surprise dans l'activité de recherche et son statut épistémologique », *SociologieS* <http://sociologies.revues.org/4532> consulté le 10 février 2016
- HARAWAY Donna (2009/1998), « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », dans Donna HARAWAY, *Des singes, des cyborgs et des femmes. Réinvention de la nature*, traduit de l'anglais par Oristelle BONIS, Arles, Actes Sud, p. 323-355.
- HARAWAY Donna (2012), « Les promesses des monstres : politiques régénératives pour d'autres impropres/inapproprié-e-s », dans Elsa DORLIN et Eva RODRIGUEZ, *Penser avec Donna Haraway*, Paris, Presses universitaires de France, p. 159-229.
- HENNION Antoine et Alexandre MONNIN (2020), « Du pragmatisme au méliorisme radical. Enquêter dans un monde ouvert, prendre acte de ses fragilités, considérer la possibilité des

catastrophes. Introduction au Dossier », *SociologieS*, <http://journals.openedition.org/sociologies/13931>, consulté le 31 mars 2022.

JABLONKA Ivan (2017/2014), *L'histoire est une littérature contemporaine : manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil.

JAMES William (1909), *The Meaning Of Truth*, New York, Longmans, Green & Co Editors.

LATOUR Bruno (2004), « Comment finir une thèse de sociologie », *Revue du MAUSS*, 24(2), p. 154-172.

LATOUR Bruno (1991), *Nous n'avons jamais été modernes : essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte.

LATOUR Bruno et Shirley STRUM (2006), « Redéfinir le lien social : des babouins aux humains », dans Madeleine AKRICH, Michel CALLON et Bruno LATOUR (dir.), *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris, Presses des mines, p. 71-86.

MARCUS George E. (2007), « Ethnography two decades after *Writing Cultures*: From the experimental to the Baroque », *Anthropological Quarterly*, 80(4), p. 1127-1145.

MARCUS George E. (2010), « Ethnographie du/dans le système monde », dans Daniel CEFAÏ, *L'engagement ethnographique*, Paris, EHESS, p. 371-395.

MOZERE Liane (2005), « Devenir-femme chez Deleuze et Guattari. Quelques éléments de présentation », *Cahiers du Genre*, 1(38), p. 49-62, <http://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2005-1-page-43.htm>, consulté le 5 juillet 2017.

PIERRE Amélie (2018), *Ethnographie du devenir minoritaire : des promesses modernes d'émancipation par l'imaginaire à une pragmatique de l'agentivité et de la reconnaissance*, thèse de doctorat en sciences politiques et sociales, sous la direction de Natalie RIGAUX et de Lucienne STRIVAY, Université de Namur, <https://researchportal.unamur.be/fr/studentTheses/ethnographie-du-devenir-minoritaire-au-c%C5%93ur-despaces-de-figuratio>, consulté le 30 mars 2022.

PUIG DE LA BELLACASA Maria (2012), « Technologies touchantes, visions touchantes : la récupération de l'expérience sensorielle et la politique de la pensée spéculative », dans Elsa DORLIN et Eva RODRIGUEZ, *Penser avec Donna Haraway*, Paris, Presses universitaires de France, p. 64-88.

PUIG DE LA BELLACASA Maria (2003), « Divergences solidaires. Autour des politiques féministes des savoirs situés », *Multitudes*, 2(12), p. 39-47, <https://doi.org/10.3917/mult.012.0039>, consulté le 30 mars 2022.

REMY Catherine (2014), « Accepter de se perdre. Les leçons ethnographiques de Jeanne Favret-Saada », *SociologieS*, <http://sociologies.revues.org/4776>, consulté le 7 juin 2016.

STENGERS Isabelle (1998), *Cosmopolites 7. Pour en finir avec la tolérance*, Paris, La découverte, coll. Les empêcheurs de penser en rond.

STENGERS Isabelle (2010), « Fabriquer de l'espoir au bord du gouffre : à propos de l'œuvre de Donna Haraway », *La Revue Internationale des Livres et des Idées*, 10, p. 20-24.

STENGERS Isabelle (2015), « L'insistance du possible », dans Didier DEBAISE et Isabelle STENGERS (dir.), *Gestes spéculatifs*, Dijon, Les presses du réel, p. 5-22.

STRAUSS Anselm et Juliet CORBIN (2003) « L'analyse de données selon la grounded theory. Procédure de codages et critères d'évaluation », dans Daniel CEFAÏ, *L'enquête de terrain*, Paris: La Découverte, p. 363-380

STRIVAY Lucienne (2009), « L'écriture et la perte. Les questions de l'anthropologie », *Cahiers Internationaux de Symbolisme*, 122-124, p. 321-332.

ZITOUNI Benedikte (2012), « "With whose blood were my eyes crafted? (Donna Haraway)" Les savoirs situés comme la proposition d'une autre objectivité », dans Elsa DORLIN et Eva RODRIGUEZ, *Penser avec Donna Haraway*, Paris, Presses universitaires de France, p. 46-63.

NOTES

1. Je tiens à remercier Natalie Rigaux, Professeure à l'Université de Namur, ainsi que Lucienne Strivay, Professeure émérite de l'Université de Liège. Elles ont jalonné mon parcours doctoral d'auteurs et de dialogues et ont ainsi nourri mes réflexions. Ma reconnaissance va également à Jean-Louis Genard, Professeur à l'Université libre de Bruxelles, et à Nathalie Burnay, Professeure à l'Université de Namur et à l'Université Catholique de Louvain, leur suivi scientifique a permis la précision de mes propos et réflexions sur cette question épistémologique et méthodologique du sens de l'écriture scientifique.
2. Les termes *marge* et *norme*, *mineur* et *majeur*, *faible* et *fort* sont également mobilisés dans cette contribution ; ils renvoient à un ensemble de significations proches et en lien aux différents auteurs mobilisés.
3. En vertu du décret du 30 juin 1998 et sur base de critères sociaux, économiques, culturels et pédagogiques, certains établissements d'enseignement ordinaire fondamental et secondaire, subventionnés par la Communauté française de Belgique, sont reconnus comme établissements « à discrimination positive ».
4. Cette association de termes permet à Deleuze et Guattari de souligner une acception spécifique du processus d'émancipation et plus particulièrement de « déterritorialisation » des groupes minoritaires. Les puissances de devenir remplacent le pouvoir et la domination. « Pourquoi y a-t-il tant de devenirs de l'homme, mais pas de devenir-homme ? C'est d'abord parce que l'homme est majoritaire par excellence, tandis que les devenirs sont minoritaires, tout devenir est un devenir-minoritaire » (*op. cit.*, p. 356)
5. Par ce terme, Latour synthétise sa critique pragmatiste à l'encontre du paradigme moderne, une représentation du monde polarisée de manière binaire à partir du « grand partage », opposant notamment la nature et la culture.
6. La description des différents sites privilégie la clarté du propos et les liens entre les sites, au détriment d'une parfaite fidélité chronologique. Les informations et photographies sont divulguées dans le respect des droits et des souhaits des personnes.
7. J'assiste à une formation sur la méthode LTP, lors d'un séjour de recherche, en octobre et novembre 2010, au Center for Documentary Studies de l'Université de Duke, en Caroline du Nord. Cette formation propose des outils pour la réalisation d'ateliers basés sur la pratique de l'expression par la photographie et l'écriture, combinant l'aspect documentaire et biographique.
8. Cette insistance sur la capacité des acteurs est partagée par de nombreuses perspectives théoriques, dont l'interactionnisme symbolique, le pragmatisme et la *grounded* théorie (Strauss et Corbin, 2003).
9. Strivay en donne une très belle illustration par l'analyse de la tradition anthropologique des « deuxièmes livres ».

RÉSUMÉS

Si les sciences sociales se sont vues traversées de courants théoriques et épistémologiques qui remettent en question leur posture positiviste de neutralité, d'objectivité, de distance ; leurs méthodologies n'ont pas été repensées avec la même ampleur. Les divers aspects de la méthodologie d'enquête adoptée dans l'étude retenue sont présentés et elle montre en quoi ils constituent des alternatives pertinentes. Dans un premier temps sont présentés l'objet, la constitution du terrain et la méthode de récolte de données. Dans un second temps, ces alternatives méthodologiques sont réfléchies à partir de l'épistémologie pragmatique afin d'envisager ce qu'elles apportent à la recherche : le sensible, l'engagement, la relation.

Although the social sciences have been viewed according to theoretical and epistemological trends that challenge their positivist posture of neutrality, objectivity, and distance, their methodologies have not been re-examined to the same extent. This article presents the various aspects of the research methodology adopted for the study and shows how these aspects are viable alternatives. First, the article sets out the purpose, the constitution of the field, and the data collection method. The alternative methodologies are then discussed from a pragmatic epistemology perspective to determine how they contribute to the research: perception, engagement, relationships.

Aun si las ciencias sociales han recibido influencia de corrientes teóricas y epistemológicas que ponen en tela de juicio su posición positivista de neutralidad, objetividad y distancia, por lo tanto cabe decir, que sus metodologías empleadas no han sido pensadas de nuevo con la misma magnitud. Los diversos aspectos de la metodología de investigación adoptada en el estudio escogido son presentados y demuestran de qué manera constituyen alternativas pertinentes. En primer lugar, se expone el objeto, el campo de estudio y el método de recopilación de los datos. En segundo lugar, estas alternativas metodológicas fueron reflexionadas a partir de la epistemología pragmática con el fin de considerar lo que aportan a la investigación: lo sensible, el compromiso y la relación.

INDEX

Palabras claves : metodología de investigación, alternativas pertinentes, epistemología pragmática, posición positivista, compromiso

Mots-clés : méthodologie d'enquête, alternatives méthodologiques, épistémologie pragmatique, posture positiviste, engagement

Keywords : research methodology, alternative methodology, pragmatic epistemology, positivist posture, engagement

AUTEUR

AMÉLIE PIERRE

Amélie Pierre est chercheuse postdoctorante et chargée de cours invitée, membre de Projet PATH (Parcours de vie, travail et handicap), Institut TRANSITIONS, Université de Namur. Elle est également gestionnaire de projets de recherche du Centre FoRS et maître assistante à l'Henallux. Courriel : amelie.pierre@unamur.be

Ne pas aimer écrire (mais n'en penser pas moins)

Audrey Villiard

« Formuler dès le début un thème clair, précis, intelligible serait complètement inutile, puisque tout le travail consiste à changer constamment de métaphore et d'exemple » (Haruki Murakami, *Profession romancier*)

Lorsque j'ai commencé mon programme d'études au doctorat, j'étais persuadée que je n'arriverais jamais à rédiger une thèse. En effet,

Je n'aime pas écrire. Encore moins quand il faut suivre des codes sémantiques, stylistiques et institutionnels¹. J'ai pourtant réussi à traverser toutes les étapes d'un doctorat de recherche-crédation, une exigence à la fois. J'ai entre autres concocté, designé et réalisé un objet artistique satisfaisant : un film-performance intitulé *Le temps des lilas*². Ce film, joué en direct sur scène grâce à des consoles de jeu vidéo d'arcade créées sur mesure, en plus d'être accompagné par des musiciens en direct, met très bien en scène les questionnements philosophiques et esthétiques de ma recherche en communication. J'interprète le film différemment lors de chacune de ses représentations ; j'orchestre l'ordre et le choix des scènes, le cadrage, le rythme, les transitions et le mixage sonore sur deux écrans parallèles représentant les deux personnages principaux, remettant ainsi en question les codes du montage et de la narrativité linéaire au cinéma. Le film traite de la relativité du temps et de la mémoire en utilisant comme prétexte à cette réflexion un personnage atteint d'Alzheimer. En relativisant les aspects mathématiques de séquentialité, de continuité et de prévisibilité narrative, ce film élargi réussit à matérialiser des pistes de réflexion et à proposer une solution au problème des limites narratives imposées au cinéma par une conception spatialisée et ainsi rigide du temps.

Une fois arrivée à la dernière étape du programme de doctorat en communication, qui consiste généralement à rédiger l'analyse ou le compte rendu du processus de recherche — à consolider les résultats dans une thèse écrite —, j'étais figée, et ce, même si le nombre de pages requises pour les thèses en recherche-crédation est moindre que pour celles en recherche. Je me trouvais face à un défi éthique, méthodologique et esthétique qui me semblait irrésoluble : communiquer un grand nombre d'idées, d'images, de concepts et d'associations, par l'entremise du langage écrit et dans le respect d'une structure didactique universitaire.

Pour surmonter cet obstacle, je devais trouver une façon de m'amuser avec les contraintes, une technique de survie intellectuelle que j'avais maintes fois empruntée auparavant, depuis la petite école. Afin de jouer à écrire ma thèse, j'ai incarné une profession fictive et j'ai maintenu la métaphore — celle d'une archéologue excavant un site de fouille à la recherche d'artefacts de film — du début à la fin sans trop connaître les raisons qui m'y ont poussée, à part celle de me donner une distance critique vis-à-vis de mon propre travail et de ma création.

Je n'aime pas écrire et cela pourrait également s'appliquer à mon labeur sur cet article : l'ensemble des codes du processus de rédaction d'un article scientifique me rebute. Je possède un rapport assez tendu avec les structures ; elles ne m'apparaissent malheureusement pas rassurantes, comme elles le devraient. La différence ici est que, plutôt que d'en contourner les contraintes, je choisis d'y effectuer la mise en abyme de la compréhension du « pourquoi » je n'aime pas écrire (alors que je crois avoir tant de choses à exprimer). Si j'effectue ce mouvement vers moi pour mieux me comprendre, c'est bien entendu dans l'espoir de me faire comprendre par l'autre. Sans recours à une métaphore cette fois-ci.

Sans chapeau ni alter ego.

Je n'aime pas écrire, parce qu'écrire, c'est communiquer à l'autre à l'aide de mots. Et la compréhension des codes pour y arriver représente pour moi une surcharge de travail et d'énergie. Choisir les mots à travers lesquels on doit restreindre la complexité de l'expérience est pour moi épuisant, souvent frustrant.

Parce que je suis autiste³.

Ne pas aimer écrire (ou le problème du langage verbal)

- 1 J'ai un problème avec les mots. Ils découpent l'expérience du monde, mais ce faisant, ils ne la recouvrent pas complètement. L'absence de tous ces débordements est pour moi synonyme de perte de qualité. Ce serait ce que William James (2006/1911, 2005/1905) appelle l'*abus des concepts* sur les percepts, dans l'*expérience pure*⁴. À mon avis, le langage verbal repose sur des structures rigides (grammaire), des associations logiques fermes et des effets de causalité qui imposent une mise en ordre linéaire très contraignante. Il semblerait que cette façon de communiquer propre à l'humain — et à sa vie intellectuelle — soit une valeur ajoutée à l'expérience purement perceptuelle de l'anémone de mer, par exemple (James, 2006/1911). L'est-elle vraiment ? Et, plutôt qu'*humain*, ne devrait-on pas plutôt dire ici *neurotypique* ?

What is it we really mean, when we say « human »? According to autism activist Amanda Baggs, we certainly don't mean « autistic » [...]. We mean « neurotypical », we mean expressing oneself predominantly in spoken language, and most of all, we mean being immediately focused on humans to the detriment of other elements in the environment⁵ (Manning et Massumi, 2014, p. 3).

- 2 Ce découpage par les mots force la hiérarchisation dans l'expression du monde. Dans leur article intitulé « Coming alive in a world of texture: For neurodiversity » (*ibid.*), Manning et Massumi tentent, au moyen de différentes rencontres avec des artistes autistes, de mettre en mots cette façon de percevoir, ce *mode of awareness*, propre aux neuroatypiques :

Autism is a way of being. It is pervasive; it colors every experience, every sensation, perception, thought, emotion, and encounter every aspect of existence. It is not possible to separate the autism from the person⁶ (*ibid.*, p. 6).

- 3 Le langage verbal, acquis tardivement ou même jamais, est l'un des indices permettant de distinguer les enfants autistes des neurotypiques. Cette façon qu'il a de détacher certains éléments entre eux, créant des avant-plans, des arrière-plans et des relations hiérarchiques, ne coïncide pas avec le mode de perception autistique :

The neurotypical approach backgrounds this modulation of relational emphases by subtracting from the emergent environment that which is not immediately suited to its use [...] the challenge for autism lies with the « less » of subtraction. The room is immediately experienced in its always-more⁷ (*ibid.*, p. 18).

- 4 Manning et Massumi offrent une nouvelle explication au soi-disant manque d'empathie, censé définir l'autisme, qui passerait plutôt par une non-hiérarchisation des relations, l'humain n'étant qu'un élément parmi tant d'autres dans le mode autistique d'être-au-monde. Et le mode d'expression privilégié par les neurotypiques, la parole, est relégué au second plan, bien après les sensations. J'abonde en ce sens. Le critère diagnostique du manque d'empathie (*mindblindness* ou théorie de l'esprit) a toujours été celui dans lequel je ne me reconnaissais pas. J'ai plutôt l'impression d'avoir une sensibilité accrue envers les états mentaux des autres, au point de devoir m'en protéger. C'est ce *always-more* de l'expérience qui en fait quelque chose d'énergivore au quotidien.
- 5 Hannah Gadsby, humoriste australienne, tardivement diagnostiquée, témoigne de son autisme dans son spectacle *Douglas* (Parry et Gadsby, 2020), dans un numéro où elle se met en scène, enfant, dans une classe d'anglais sur les prépositions, incapable de comprendre l'importance accordée à vouloir mettre en relation des éléments discrets⁸. J'ai, moi aussi, toujours eu de la difficulté à choisir quelle préposition utiliser, et ce, dans toutes les langues indo-européennes que j'ai apprises : français, anglais et espagnol.
- 6 Dans une conférence TED (2019)⁹ au sujet des répercussions de son spectacle d'humour *Nanette* (Parry, Olb et Gadsby, 2018), Gadsby explique le paradoxe entre le fait qu'elle ne soit pas douée pour prendre la parole publiquement et le fait qu'elle paraît finalement être douée pour le faire. Traduire en mots sa pensée visuelle complexe et non linéaire est tortueux :

My thought process is not linear. I'm a visual thinker. I see my thoughts. [...] I've got this ever-evolving language of hieroglyphics that I've developed. And I can understand fluently and think deeply with, but I struggle to translate. I can't paint, draw, sculpt, or even haberdash, and as for the written word, I'm OK at it but it's a tortuous process of translation, and I don't feel it does the job. And as far as speaking my own mind, like I said, I'm not great at it. Speech has always felt like an

inadequate freeze-frame for the life inside of me. All this to say, I've always understood far more than I've never been able to communicate¹⁰ (TED, 2019, de 9:29 à 10:25).

- 7 Cette dernière idée semble faire l'unanimité chez les autistes ; l'un des slogans du Front de libération autistique étant « Not being able to speak is not the same as not having anything to say¹¹ » (Manning et Massumi, *op. cit.*, p. 7). Ou comme le dit si joliment Camille Readman Prud'homme : « Quand je ne dis rien je pense encore » (2021).

Je n'aime pas écrire. Parce que je pense en images, comme la docteure Temple Grandin (2006/1995), professeure en sciences animales, conceptrice d'équipements agricoles et une des premières femmes diagnostiquées autistes à témoigner de sa façon atypique de penser. Les mots et le texte, comme langage obligé dans le contexte de la rédaction d'une thèse de doctorat, ne sont au fond qu'une interface parmi d'autres pour exprimer la pensée. Si, comme le dit Marida Di Crosta dans *Entre cinéma et jeux vidéo : l'interface-film* (parce que, tout de même, ne perdons pas de vue le domaine dans lequel se déploie cette réflexion), la « narrativisation de l'interface est un moyen de communiquer et transférer les compétences nécessaires aux usages » (2009, p. 140), alors employer une métaphore narrative dans la mise en place de cette interface est un processus particulièrement pertinent quand vient le temps de communiquer les images d'un cerveau autiste vers un cerveau neurotypique, en passant par le langage verbal. Cette métaphore donne la clé symbolique qui ouvre le seuil d'entrée de la communication. Elle prend la main de l'autre.

L'image à la fois bucolique et fonctionnelle de l'archéologue m'est venue en lisant le texte intitulé *Le bergsonisme* de Gilles Deleuze (2008/1966), un hommage à la méthode philosophique problématisante d'Henri Bergson. J'ai trouvé là, dans la façon dont ces deux philosophes proposent de décortiquer un problème d'une manière créative — jusqu'à ce qu'il soit le mieux posé possible afin d'y voir apparaître, d'y « découvrir » la solution et ainsi éviter les faux problèmes —, une image qui me plaisait. J'y ai vu un site de fouille archéologique apparaître, je m'y suis projetée en train de creuser les couches de faux problèmes : « [...] des problèmes tout faits, comme sortis des "cartons administratifs de la cité" » (*ibid.*, p. 3). Je m'y voyais en train d'épousseter les morceaux d'artefacts de solution. Puisqu'il y avait une mise en scène prenant la forme de tableaux imagés dans ma tête, je me sentais prête à procéder avec cette méthode pour traiter de ma problématique de thèse de doctorat — la tentation de la rigueur schématique mathématique afin de structurer une histoire —, un problème que je devais assurément creuser.

Établissons notre site de fouille archéologique, notre bon sens. Puis, dans une première partie, attardons-nous à creuser les différentes couches du problème cachées dans ce site. [...] Lors de cette fouille, prenons soin de bien exhumer les morceaux d'artefact trouvés : des bribes de projet de film. Dans une deuxième partie, rassemblons les morceaux dans une base archéologique afin de reconstituer une forme possible. Classons les morceaux, nettoyons-les, assemblons-les, époussetons-les, vernissons-les et exposons-les. Accompagnons cette mise en forme d'une recherche d'attitude à adopter à travers ce processus. Finalement, dans le présent document papier, rendons compte de cette recherche du problème « bien » posé et de la « bonne » attitude à adopter afin de retrouver un espace de liberté (Villiard, 2018, p. 3).

- 8 Cette méthode philosophique problématisante me donnait une certaine liberté d'un point de vue épistémologique. Je soufflais un peu. J'entrevois la possibilité d'arriver à écrire ma thèse. La dissertation n'aurait pas à être linéaire. Je pouvais, à chaque chapitre, en modifier la direction. Et l'archéologie me fournissait un champ lexical pour traduire ma pensée en mots.

Penser en images

- 9 Dans *Thinking in Pictures: My Life with Autism*, Grandin écrit à partir de sa double perspective : celle de la docteure en biologie animale et celle de l'autiste. Elle affirme :

Personal relationships made absolutely no sense to me until I developed visual symbols of doors and windows. [...] In order to deal with a major change such as leaving high school, I needed a way to rehearse it, acting out each phase in my life by walking through an actual door, window, or gate. [...] I had found the symbolic key¹² (2006/1995, p. 18).

- 10 Pour Grandin, projeter une mise en scène, l'incarner (*acting*) et la répéter (*rehearse*) facilite la connexion au monde et aux relations interpersonnelles. C'est également le cas de Gadsby (2019), qui nous explique de quelle façon sa neurodivergence restreint ses conversations avec les autres puisqu'elle rend difficile le fait de penser, écouter, parler et intégrer de nouvelles informations, tout cela à la fois. Alors que lorsqu'elle est en représentation sur scène, elle n'a pas à penser (puisque'elle s'est préparée à l'avance), elle n'a pas à écouter (puisque c'est le rôle des spectateur.rice.s) et elle n'a pas à parler (puisque techniquement, elle récite) : « So, all that is left is for me to do my best to make a genuine connection with my audience¹³ » (*ibid.*, de 17:35 à 17:46, en ligne). Avant mon diagnostic reçu à l'âge de 36 ans, je croyais que ce mécanisme de projection et de préparation mentale était commun à tous les cerveaux. Je passe autant de temps à projeter un événement dans ma tête et à m'y voir interagir avec les autres qu'à le vivre, sinon plus.

- 11 Cet entraînement à la mise en scène faciliterait les possibilités de connexion avec les neurotypiques. De plus, cette capacité développée de projection mentale crée un raccourci bénéfique quand vient le temps de concevoir des outils permettant de résoudre un problème d'ingénierie :

When I do an equipment simulation in my imagination or work on an engineering problem, it is like seeing it on a videotape in my mind. I can view it from an angle, placing myself above or below the equipment and rotating it at the same time. I don't need a fancy graphics program that can produce three-dimensional design simulations. I can do it better and faster in my head¹⁴ (Grandin, 2006/1995, p. 5)

- 12 Je me reconnais entièrement dans la description approfondie que donne Grandin du fonctionnement de son cerveau neuroatypique. C'est lorsqu'il s'agit de traduire en mots cette pensée graphique et imagée extrêmement détaillée que la tâche me semble insurmontable et, surtout, que le temps et l'énergie nécessaires pour y arriver m'apparaissent comme étant mal investis.

Je n'aime pas écrire. Je me rappelle qu'au moment du dépôt et de l'évaluation de mon projet de thèse par les membres du jury, en juin 2014, on m'a indiqué qu'il était normalement préférable d'avoir un prototype à présenter à cette étape, lorsqu'on s'apprête à se lancer dans une recherche-crédation doctorale. Cela permet aux membres du jury d'évaluer la faisabilité du projet de création. Je me rappelle

vaguement avoir répondu que mon film-performance allait exister et qu'il était, sans aucun doute, faisable. J'avais projeté et visualisé dans ma tête assez d'aspects pour me convaincre que sa réalisation allait avoir lieu. J'avais soumis des plans et des schémas. Le reste n'était presque que des formalités. Je ne comprenais pas le besoin de devoir communiquer davantage. La réalisation d'un prototype à cette étape-là me semblait une énorme perte de temps et de ressources, puisque la première version du prototype existait entièrement dans ma tête : il ne restait qu'à en effectuer sa concrétisation matérielle et le raffinement de ses détails techniques et esthétiques. Adolescente, je rêvais d'inventer une machine neurologique qui projetterait au mur toutes les images que j'avais en tête plutôt que d'avoir à expliquer mes idées et mes pensées. Il me semblait dommage que seule moi puisse accéder à cette richesse visuelle. Grandin (2006/1995) explique que, selon des recherches menées sur des patients atteints d'une blessure au cerveau, la pensée visuelle et celle langagière proviennent de deux systèmes neurologiques distincts. Elle émet l'hypothèse selon laquelle le système visuel du cerveau des personnes autistes compenserait le déficit du système verbal et linéaire.

Lors de la rédaction de ma thèse, en 2017, j'ignorais encore ma condition neurologique particulière. J'arrivais à fonctionner le plus « normalement » possible, c'est-à-dire au terme d'un effort accru de compréhension et d'analyse des codes sociaux en place. C'était tout ce que je connaissais depuis ma plus tendre enfance : un genre d'imitation de ce que je pensais devoir être et faire, un ajustement constant de cette mise en scène, mais aussi un sentiment d'avoir certaines capacités cognitives très développées comme la mémoire, la capacité de visualisation et de concentration. Je possédais une conscience très claire de mes forces et de mes failles.

Être-au-monde

- 13 Oliver Sacks, neurologue et écrivain britannique, qui a été invité à rencontrer Grandin en 1993, est à l'origine de l'article « An anthropologist on Mars ». À cette époque, l'être-au-monde autistique semble si éloigné de celui du neurotypique qu'il valait mieux le considérer comme une vie extraterrestre. Publié dans *The New Yorker*, l'article dresse un état des lieux de l'autisme d'une perspective trop datée pour s'y attarder. L'intérêt de cet article réside pour moi dans la description qui y est faite des capacités cognitives des autistes « Asperger », c'est-à-dire ceux et celles catégorisés aujourd'hui dans le niveau 1 du spectre de l'autisme :

« The children totally follow their own impulses, regardless of the demands of the environment [but] there can be excellent ability of logical abstract thinking. » While Kanner seemed to see autism as an unmitigated disaster, Asperger felt that it might have certain positive or compensating features — a « particular originality of thought and experience, which may well lead to exceptional achievements in later life. » [...] The ultimate difference, perhaps, is this: people with Asperger's syndrome can tell us of their experiences, their inner feelings and states, whereas those with classical autism cannot. With classical autism, there is no « window, » and we can only infer. With Asperger's syndrome there is self-consciousness and at least some power to introspect and report¹⁵ (Sacks, 1993, p. 3).

- 14 Une fenêtre de communication, permise par la capacité de certaines personnes autistes à s'auto-observer et à traduire par les mots ces réflexions, est ouverte, même si encore beaucoup de travail reste à faire pour connecter ces deux mondes : l'intérieur et l'extérieur. Y aurait-il là intérêt à partager et à apprendre de cette différence neurologique ? Haruki Murakami, dans son essai intitulé *Profession romancier* (2019), à la question « qu'est-ce que l'originalité », utilise la définition du neurologue Sacks tirée de son apprentissage auprès de Grandin et de sa rencontre avec sa créativité atypique :

La créativité, en ce sens, suppose que l'on soit capable de faire œuvre originale, de se détacher des regards habituels qu'on porte sur les choses, de se mouvoir librement dans le royaume de l'imagination, de créer et de recréer pleinement des mondes dans son esprit — tout en surveillant chacune de ces opérations d'un œil critique. La créativité a donc quelque chose à voir avec la vie intérieure — avec la réceptivité aux idées nouvelles et aux sensations fortes (Sacks, cité dans Murakami, 2019, p. 55).

- 15 Cette réceptivité, à la fois don et fardeau, du moins pour moi, viendrait de cette particularité neurologique qu'ont les autistes dans leur expérience sensible et perceptive du monde :

[...] for autistics, this [the field of immediate experience is always already subjective] isn't the case. We approach the field of experience as « pure », in William James's sense of being neither subjective nor objective yet — yet ready to be both or either, more and less, multipliciously¹⁶ (Manning et Massumi, *op. cit.*, p. 19).

- 16 Le mode d'être et de perception autistique est à la fois sans filtre et sans profondeur de champ. Cette compréhension sensible du cerveau des autistes est bien loin des travaux aujourd'hui critiqués du psychiatre Leo Kanner (1894-1981) et du physicien Hans Asperger (1906-1980), qui ont entre autres étudié l'autisme chez des sujets majoritairement masculins (quatre sujets sur quatre pour Asperger et huit sur onze pour Kanner).

- 17 Les travaux de la psychiatre britannique Lorna Wing (qui reprend là où avait laissé Asperger) et de Judith Gould, au début des années 1980, précisent de façon incontournable la condition de l'autisme. Elles élaborent l'idée de la triade de déficiences : anomalies des interactions sociales, anomalies de la communication verbale et non verbale et centres d'intérêt restreints. C'est également Wing qui définit pour la première fois l'autisme à partir de l'idée d'un spectre. Le cliché des autistes qui se réfugient dans les stéréotypies (ou les troubles obsessionnels-compulsifs, dits TOC), comme le remarque Kanner, se nuance. Cette observation n'est pas le symptôme de l'autisme, mais plutôt un mécanisme parmi d'autres pour apaiser l'anxiété générée par les déficiences sociales et communicatives, soit la frustration de ne pouvoir communiquer l'ensemble de ce que les autistes ressentent et pensent. Ce qui modifie définitivement la perspective. Et si on donnait aux autistes des outils de langage (non verbaux) pour exprimer leur mode d'être-au-monde ?

Because we are still living in a world where research states males are four times more likely to have AS [Asperger Syndrome] than are females, it remains difficult for women, particularly adult women, to get a proper diagnosis of AS and the support systems that would follow¹⁷ (Holliday Willey, 2012, p. 19).

- 18 Liane Holliday Willey est docteure en éducation, autrice et chercheuse spécialisée en psycholinguistique. Elle-même Asperger¹⁸, elle découvre, dans les années 1990, les essais et le témoignage de Grandin. Il faudra encore attendre quelques années avant qu'une équipe de recherche (Isabelle Hénault, en collaboration avec Tony Attwood,

Valentina Pasin et Bruno Wicker) se penche plus spécifiquement sur les critères diagnostiques de l'autisme typiquement féminin. Cette équipe a récemment publié le résultat de ses recherches sous la forme du premier guide clinique s'adressant notamment aux psychologues et aux éducateur.trice.s spécialisé.e.s : « Le profil Asperger au féminin : Caractéristiques, récit et guide d'évaluation clinique » (2020).

[...] our understanding of Asperger's syndrome is based on the profile of abilities and developmental history of boys and men. [...] Girls and women who have Asperger's syndrome are different, not in terms of the core characteristics, but in terms of their reaction to being different. [...] While boys with Asperger's syndrome may fixate on facts (and some girls with Asperger's syndrome can also have an encyclopedic knowledge of specific topics), many girls have an intense interest in reading and escaping into fiction, enjoying a fantasy world, creating a new persona, talking to imaginary friends and writing fiction at an early age¹⁹ (Attwood, en préface à Holliday Willey, *op. cit.*, p. 11-12).

- 19 *Creating a new persona*. Revenons en novembre 2017, un mois avant le dépôt de ma thèse de doctorat. Je reçois, de la part de docteure Isabelle Hénault, un diagnostic tardif de trouble du spectre de l'autisme, niveau 1, avec haut potentiel intellectuel. Hénault travaille alors avec sa propre grille diagnostique, qu'elle a élaborée en collaboration internationale, en vue de la parution du guide clinique pour les femmes adultes Asperger (publié en 2020). Ces dernières, souvent diagnostiquées sur le tard, font partie de ce que Julie Dachez appelle, dans une bande dessinée autobiographique du même nom, *La différence invisible* (2018/2016). Je m'empresse dès lors de m'intéresser un peu plus profondément au fonctionnement du cerveau autiste, surtout grâce aux témoignages d'autres femmes adultes. Ces recherches m'ont apporté une clé d'interprétation nouvelle pour discuter de la forme que j'ai choisie pour rédiger ma thèse.

Je n'aime pas écrire. Consciente de la contrainte de devoir épouser une structure et une forme conventionnelles pour rédiger une thèse de doctorat « recevable », j'anticipais une tension avec mon processus d'artiste-chercheuse qui repose, quant à lui, sur un désir de liberté et d'affranchissement des structures prédéterminées. Il allait donc de soi que je doive maintenir mon « éthos philosophique » (Foucault, 2004/1984) dans l'écriture de la thèse également. Êthos, du grec, évoque une manière d'être, d'attitude morale et éthique envers le monde, mais aussi envers soi.

- 20 Dans le texte *Qu'est-ce que les Lumières ?* (ibid.), Foucault revient sur un article de journal rédigé par Kant, répondant à la question « Qu'est-ce que les Lumières ? » pour y trouver là une certaine réponse à la question philosophique de la liberté, du désir de se sortir d'un état de minorité (propre à l'époque des Lumières) ou encore de la libre utilisation de la raison.

On doit échapper à l'alternative du dehors et du dedans ; il faut être aux frontières. [...] Il s'agit en somme de transformer la critique exercée dans la forme de la limitation nécessaire en une critique pratique dans la forme du franchissement possible (ibid., p. 80).

- 21 Ainsi, la critique doit s'accompagner d'une attitude expérimentale, d'une expérimentation de ces limites, de leur franchissement, et donc aussi de notre propre critique. La difficulté de ce processus viendrait du fait qu'il faille à la fois transgresser la limite et ne pas la perdre de vue, nous rappelle Deleuze (2003/1990). Afin de rendre

l'exercice viable, il faudrait se donner des « pratiques ». Mes recherches-créations tentent de replier sur elles-mêmes les limites du média cinéma (et de ses codes) afin de pointer leur franchissement possible. Plutôt que d'en faire une critique, elles lui donnent une forme pratique. Et je crois pouvoir affirmer que l'autisme, du grec *autós* « soi-même » (être avec soi-même), favorise la perspective et la rigueur nécessaires à cet éthos. Ce qui semble se rapprocher de la définition de créativité évoquée par la triade Murakami-Sacks-Grandin : se détacher des regards habituels, créer et recréer pleinement des mondes dans son esprit et surveiller ces opérations d'un œil critique.

- 22 Je n'aimais pas l'approche consistant à poser une question en début de thèse et à « m'arranger » pour y répondre en structurant le reste du texte sous une forme argumentative. La forme rhétorique de la démonstration linéaire me rebutait. Ce n'est pas la forme que prennent les associations d'idées dans ma tête. Même s'il semble tenu pour acquis que la portion créative de la thèse ne procède pas de la sorte, il n'en va pas de soi pour la portion écrite, du moins dans le programme où j'ai évolué.
- 23 La recherche-création en soi est vectrice de liberté et d'affranchissement. Dans certains programmes ou universités, sûrement plus que dans d'autres. Si cela semble en être le propre (en théorie), je doute que ce le soit dans la pratique des différentes formes que prend l'Institution : attentes, corps professoral, jury, collègues, etc. Il est plus aisé de dire a posteriori que la liberté que je me suis donnée vis-à-vis de la forme de ma thèse relevait de l'évidence. Arrivée d'un parcours d'études en communication-médias (et non en littérature ni en arts), ayant participé à l'ouverture du programme de recherche-création à la maîtrise en communication de l'Université du Québec à Montréal (j'étais alors en deuxième année du programme et l'on m'a donné l'autorisation de déposer une recherche-création), puis un cheminement semblable au doctorat en communication, je peux affirmer que mon choix n'était pas le plus facile.
- 24 Je n'avais pas envie de convaincre personne, encore moins moi-même, même si je me doutais que l'objectif institutionnel de la défense d'une thèse implique de convaincre les membres du jury. Je préférais de loin mettre en valeur le processus de recherche en soi, parce que creuser un problème devrait nous obliger à le reformuler sans cesse, nous approchant ainsi d'un problème le plus vrai possible. La réponse n'est jamais définitive : elle est mouvance, instabilité. Exprimer l'humilité de cette démarche de chercheuse qui accepte de se questionner et de remettre en question son processus à chaque chapitre me convenait davantage. En évaluant à nouveau la métaphore opératoire de la fouille archéologique, je me rendais compte qu'elle comblait également ce besoin et consolidait mon choix. Fouiller un site archéologique nécessite une ouverture d'esprit et une acuité toujours renouvelée afin de permettre la découverte d'éléments non attendus.
- 25 En empruntant un ton pseudoscientifique, je me suis ainsi créé un personnage (bel et bien « creating a new persona²⁰ » (Atwood, en préface à Holliday, op. cit., p. 12)), à mi-chemin entre la chercheuse à l'approche philosophe que je suis et cette posture fictive d'archéologue que j'ai adoptée afin de comprendre, de me comprendre et de me faire comprendre.

Cette idée de « couches à gratter » servira de filon au présent texte qui devient ainsi un site de fouille archéologique. Nous verrons qu'au fur et à mesure du nettoyage des surfaces, un projet de film émergera à travers les débris de la recherche du problème « vrai ». Sous les couches de sédiments à creuser à la pioche et à épousseter au pinceau, un trésor gît ; comme quelque chose qui était là depuis tout ce temps. Presque comme une évidence très bien dissimulée (Villiard, op. cit., p. 9).

- 26 Avec le recul, je constate qu'il y avait un peu d'irrévérence dans cette posture ; je me moquais de la forme universitaire obligée, à la fois incapable de m'en soustraire complètement et incapable de l'embrasser non plus. Insolence et irrévérence sont des caractéristiques qui m'ont fréquemment été attribuées à l'école primaire et secondaire, alors que je posais mes questions de façon franche et réellement intéressée. Je comprends maintenant mieux le lien entre, d'une part, l'utilisation d'une métaphore pour communiquer le processus de recherche et de création que je venais de vivre sur plusieurs années et, d'autre part, la façon de penser particulière aux autistes. Le fossé qui sépare la complexité et la candeur du monde intérieur d'un.e autiste et le partage de ce monde avec l'autre est parfois vertigineux. Il est exigeant de savoir par où commencer. Il est difficile de ne pas appréhender une perte d'intérêt chez l'autre, un jugement de valeur ou une perception erronée. Je me suis ainsi aménagé une zone de confort au sein des règles, une mise en scène dans laquelle je joue des codes que je me dois de décortiquer : un genre d'affranchissement par le franchissement des limites.
- 27 Heureusement pour moi, cette tactique bien naïve m'aura servie. La métaphore a charmé mon jury de thèse, traduisant juste assez les images dans ma tête pour lui permettre de me suivre. La posture de l'archéologue-philosophe creusant son problème semble avoir réussi à traduire en langage verbal le processus de recherche-crédation par lequel j'étais passée. Le film-performance et la thèse écrite ont été reçus avec mention d'excellence. Le retour oral ayant été prononcé tout de suite après l'évaluation du jury lors de ma soutenance se terminait comme suit : « Faites-nous le plaisir, madame Villiard, de demeurer insoumise. » Comment leur dire que je ne peux faire autrement ?

Traduire la pensée

- 28 Et je ne suis pas la seule. Le recours à une métaphore pour communiquer les idées d'un cerveau autiste à un.e interlocuteur.trice neurotypique, Gadsby l'utilise également comme porte d'accès entre son autisme et le public. À la suite de son *one-woman-show* intitulé *Nanette* (2018) où elle jongle avec les codes du *stand-up comedy* en y livrant un témoignage touchant sur ses traumatismes, elle a reçu des critiques quant au recours à l'étiquette *comedy*, qui a été attribuée à son spectacle. Elle s'amuse alors de ces critiques dans son œuvre suivante, intitulée *Douglas* (2020), dans laquelle elle utilise une fois de plus les codes mêmes du *stand-up comedy* afin de subvertir la forme. Elle lance une flèche à ses critiques en expliquant que ce spectacle est une métaphore en soi de la communication entre le cerveau d'une autiste et des interlocuteur.trice.s :

Because, clearly, I've worked out a way to share my thinking. Like, you can call this whatever the fuck you need to call this. A monologue. A lecture. [...] What this show is... is a metaphorical preposition that explains the relationship between what you think you think you see me think and what I'm genuinely able to think. Because I like the way I think. If the world is right and I'm right in it, I can find my funny zip and my thinking expands. There is beauty in the way that I think²¹ (Gadsby, 2020).

- 29 Elle commence d'ailleurs *Douglas* (2020) en révélant d'entrée de jeu la structure du spectacle de façon à gérer les attentes des spectateur.trice.s. Les autistes aiment quand les plans de match sont clairs, quand il ne faut pas déduire implicitement les codes. Je le vois aussi comme une façon de ne pas décevoir l'autre, car les autistes, surtout les femmes, provoquent une déception chez l'autre en ne correspondant pas à ce qui est attendu d'elles dans la société. Gadsby en est l'incarnation même avec *Nanette* (2018),

qui a déçu, d'une part, les attentes du genre *stand-up comedy* de l'avis surtout de ses détracteurs masculins et, d'autre part, les attentes des spectatrices homosexuelles qui auraient souhaité plus de contenu lesbien. Il s'agit là d'une accumulation d'attentes liées aux codes de genres, et Gadsby aimerait s'en soustraire : « I identify as... tired²². » L'une des caractéristiques communes des femmes autistes serait leur allure non genrée provenant à la fois de leurs troubles sensoriels et du fait de ne pas implicitement comprendre les codes sociaux et culturels des genres sexuels :

Studies of the brain show that sensory problems have a neurological basis. [...] Margaret Bauman and her colleagues at Massachusetts General Hospital autopsied the brains of people with autism and found that both the cerebellum and the limbic system had immature neuron development²³ (Grandin, 2006/1995, p. 87).

- 30 Il est donc récurrent chez ces personnes de ne pas supporter certaines textures inconfortables de vêtements sur leur peau. Les femmes autistes ont donc tendance à choisir leur confort avant tout en portant très peu de vêtements ajustés ou de maquillage.

Je n'aime pas écrire. Enfant, je choisisais toujours la veille les vêtements que j'allais porter le lendemain. Je les étalais sur mon lit, sous la forme d'une personne humaine (les souliers y compris), puis je dormais de façon à ne pas les déplacer. Je faisais cela afin de pouvoir me projeter à l'avance (me voir être) dans la journée du lendemain, en plus de m'assurer que les textures des vêtements me convenaient. Il m'arrive encore aujourd'hui de choisir à l'avance les vêtements que je porterai si je sais que d'autres éléments anxiogènes seront présents lors d'une situation donnée. La non-compréhension implicite des codes sociaux dans les relations intimes mène bien souvent les femmes autistes à des malentendus, à des déceptions, voire à des abus sexuels (Héneault, 2019). D'un autre côté, elles auraient une capacité au-dessus de la moyenne pour visualiser et saisir rapidement les schémas et les récurrences (patterns). Afin de se débrouiller dans le monde, elles doivent suranalyser les codes pour s'en sortir, souvent au détriment de leur santé physique et mentale. Mais cette importance accordée à l'identification et à la décortication des structures peut leur en donner la maîtrise au point d'être en mesure de les déconstruire, que ce soit ceux du *comedy show* ou ceux du cinéma, un jeu qui peut s'avérer très libérateur.

Pour moi, le plaisir de déconstruire les codes de la thèse universitaire m'est apparu le seul moyen de m'accomplir dans l'exécution de la tâche. Et la métaphore, le seul moyen d'espérer être comprise. La problématique de ma thèse est d'ailleurs demeurée ouverte et en suspens, libre d'être reformulée. Les dernières lignes de ma thèse vont comme suit : « Notre attitude limite, ayant persisté à travers le processus des pitches aux institutions artistiques et ses diffusions, ayant également été adoptée dans l'écriture même de cette thèse de doctorat qui tente de repousser la limite de cette forme académique, saura-t-elle durer par-delà l'institution universitaire, son jury et sa soutenance ? » (Villiard, op. cit., p. 85).

Communiquer la métaphore par l'interface

- 31 Le cerveau autiste s'apparente au fonctionnement d'un ordinateur. Grandin avance même que les développements effectués dans le domaine de la technologie seraient le

résultat de travaux impliquant des autistes : « If you didn't have a little bit of those Asperger autistic genes, you wouldn't have any computers²⁴ » (2016, de 00:47 à 00:52). C'est également une comparaison que j'utilise pour expliquer son fonctionnement.

Being autistic, I don't naturally assimilate information that most people take for granted. Instead, I store information in my head as if it were on a CD-ROM disc. When I recall something I have learned, I replay the video in my imagination. The videos in my memory are always specific²⁵ (Grandin, 2006/1995, p. 8).

- 32 Malgré moi, ma mémoire visuelle emmagasine un très grand nombre de photos (dont je n'ai pas besoin). Tout ce que mon regard croise est emmagasiné dans ma tête avec des micro-détails. Adolescente, j'étais myope, mais je ne portais pratiquement jamais mes lunettes. Puis, au début de ma vingtaine, je me suis fait opérer les yeux au laser et c'est alors que j'ai compris que je préférais être myope : cela me permettait de filtrer la densité d'informations visuelles qui me parvenaient. Aujourd'hui, je dois souvent faire des siestes au retour d'une séance de magasinage en raison de tout ce que contiennent les étalages. Chez moi, je dispose les éléments visuels de façon épurée et je replace toujours les choses au même endroit. Bien que cela puisse sembler traduire un trouble obsessionnel-compulsif, je ne le considère pas comme tel. Je ne vis pas d'anxiété si un objet est déplacé. Seulement, mon cerveau doit prendre une nouvelle photo du nouvel emplacement. Je préfère donc donner un peu de repos à mon cerveau en allégeant sa tâche de capture visuelle d'informations nouvelles.

Further, my mind constantly revises general concepts as I add new information to my memory library. It's like getting a new version of software for the computer. My mind readily accepts the new « software », though I have observed that some people often do not readily accept new information²⁶ (Grandin, 2006/1995, p. 11).

- 33 Je n'ai pas non plus de difficulté à emmagasiner de nouvelles informations. Je dois juste bien les doser pour ne pas tomber en *burnout* autistique :

Autistic burnout is a syndrome conceptualized as resulting from chronic life stress and a mismatch of expectations and abilities without adequate supports. It is characterized by pervasive, long-term (typically 3+ months) exhaustion, loss of function, and reduced tolerance to stimulus²⁷ (Raymaker et al., 2020, p. 140).

- 34 Comme Grandin, je sens que cette capacité d'ouverture à la nouveauté est même particulièrement développée. Ce sont des nuances qui m'apparaissent très peu présentes dans les premiers travaux sur les autistes, ces derniers y étant décrits comme des êtres ayant « an obsessive insistence on sameness²⁸ » (Kanner, cité dans Sacks, *op. cit.*, p. 3). Le cerveau autiste, en plus de fonctionner en banque de données et en visualisation 3D, possède une pensée par associations :

My thinking pattern always starts with specifics and works toward generalization in an associational and nonsequential way. As if I were attempting to figure out what the picture on a jigsaw puzzle is when only one third of the puzzle is completed, I am able to fill in the missing pieces by scanning my video library. Chinese mathematicians who can make large calculations in their heads work the same way. At first they need an abacus, the Chinese calculator, which consists of rows and beads on wires in a frame. They make calculations by moving the rows of beads. When a mathematician becomes really skilled, he simply visualizes the abacus in his imagination and no longer needs a real one. The beads move on a visualized video abacus in his brain²⁹ (Grandin, 2006/1995, p. 16).

- 35 La pensée par associations diverge de la linéarité du texte écrit. Toutes ces caractéristiques en font un cerveau plus proche en affinités de l'ordinateur que de son semblable neurotypique. Pour arriver à bien le comprendre, donc, une interface claire

Interface Culture avec cette affirmation : « Nos interfaces sont les histoires que nous nous racontons à nous-mêmes pour chasser le vide de sens » (Di Crosta, 2009, p. 159).

Finir par raconter une histoire

Je n'aime pas écrire, mais j'aime bien raconter des histoires (habituellement, par l'intermédiaire de la vidéo). Pourquoi pas celle d'une autiste diagnostiquée sur le tard qui raconte comment elle a subverti les codes afin de devenir doctoresse.

Et pourquoi pas celle d'une archéologue, cette alter ego neurotypique, cette persona, afin de rencontrer les attentes de l'institution et des membres de mon jury de thèse de doctorat.

Hannah Gadsby, à peu près au moment où elle reçoit son diagnostic d'autisme, décide de ne plus « jouer » à être cette humoriste dénigrante qui s'autoflagelle sur scène afin de répondre à certains codes de l'humour. Elle en a fait un spectacle, *Nanette* (2018), dans lequel elle prévoyait annoncer son retrait de la scène. Ce sera plutôt le spectacle qui la propulsera à un autre niveau : celui de femme intelligente et drôle qui utilise savamment sa parole dans l'espace public. En entrevue à la télévision, à *The Weekly*, un talk-show australien, en 2018³², elle explique la satisfaction qui a suivi cette prise de parole publique : « I think I feel quite privileged to be able to say that I've done something constructive³³. »

Temple Grandin a non seulement révolutionné l'abattage industriel d'animaux en Amérique du Nord, en défiant l'autorité masculine dans le domaine à plusieurs reprises, elle a également propulsé l'avancement des connaissances sur le sujet de l'autisme, et de l'autisme au féminin. Dans un épisode de *The Experimenters*, sur PBS, on entend Grandin (2008)³⁴ en entrevue audio nous expliquer que ce qui la rend heureuse, c'est de faire quelque chose de constructif sur le terrain.

J'étais persuadée que je n'écrirais jamais d'article pour une revue scientifique. Car pour moi, prendre la parole publiquement est un geste particulièrement épuisant et anxiogène. Or, j'ai vu l'occasion de contribuer au développement de la recherche-crédation en milieu universitaire en plus d'ajouter humblement un témoignage de l'autisme au féminin à la littérature scientifique ; et, ce faisant, de ressentir l'accomplissement d'un apport constructif. **Je n'aime pas écrire** pour autant.

Par essence, les histoires existent comme métaphore de la réalité, et les hommes ont toujours besoin de nouvelles histoires, c'est-à-dire d'un nouveau système métaphorique dans lequel ils se sentent comme chez eux, de façon à pouvoir être en phase avec les changements de leur environnement sans finir au tapis. Bien connecter les deux systèmes (le social et le métaphorique), c'est-à-dire jouer avec les interactions entre le monde subjectif et le monde objectif, nous permet d'accepter une réalité incertaine et de conserver la raison (Murakami, 2019, p. 191).

BIBLIOGRAPHIE

- DACHEZ Julie et Mademoiselle Caroline (2018/2016), *La différence invisible*, Paris, Éditions Delcourt.
- DELEUZE Gilles (2008/1966), *Le bergsonisme*, Paris, Presses universitaires de France.
- DELEUZE Gilles (2003/1990), *Pourparlers 1972-1990*, Paris, Les Éditions de minuit.
- DI CROSTA Marida (2009), *Entre cinéma et jeux vidéo : l'interface-film, Métanarration et interactivité*, Bruxelles, De Boeck.
- FOUCAULT Michel (2004/1984), « What is Enlightenment? (Qu'est-ce que les Lumières ?) », dans Paul RABINOW (dir.), *The Foucault Reader*, New York, Pantheon Books.
- GALLOWAY Alexander R. (2012), *The Interface Effect*, Cambridge, Polity Press.
- GRANDIN Temple (1997), *Penser en images et autres témoignages sur l'autisme*, traduit de l'anglais par Virginie SCHAEFER, Paris, Éditions Odile Jacob
- GRANDIN Temple (2006/1995), *Thinking in Pictures : My Life with Autism*, New York, Vintage books.
- HÉNEAULT Isabelle, Tony ATTWOOD, Valentina PASIN et Bruno WICKER (2020), *Le profil Asperger au féminin : caractéristiques, récit et guide d'évaluation clinique*, Montréal, Chenelière éducation.
- HÉNEAULT Isabelle (2019), *Sexualité et syndrome d'Asperger : éducation sexuelle et intervention auprès de la personne autiste*, 2e éd., Bruxelles, De Boeck.
- HOLLIDAY WILLEY Liane (2012), *Safety Skills for Asperger Women*, Philadelphie, Jessica Kingsley Publishers.
- JAMES William (2006/1911), *Essais d'empirisme radical*, Paris, Flammarion.
- JAMES William (2005/1905), *Introduction à la philosophie*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond.
- MANNING Erin et Brian MASSUMI (2014), « Coming alive in a world of texture: For neurodiversity », dans *Thought in the Act: Passages in the Ecology of Experience*, Minneapolis, University of Minnesota Press, p. 3-22.
- MURAKAMI Haruki (2019), *Profession romancier*, Paris, Belfond.
- PARRY Madeleine (réalisatrice) et Hannah GADSBY (scénariste) (2020), *Douglas*, TV Comedy special, Los Angeles, Irwin Entertainment.
- PARRY Madeleine, Jon OLB (réalisateurs) et Hannah GADSBY (scénariste) (2018), *Nanette*, TV Comedy special, Sydney, Guesswork Television.
- RAYMAKER Dora M., Alan R. TEO, Nicole A. STECKLER, Brandy LENTZ, Mirah SCHARER, Austin DELOS SANTOS ... et Christina NICOLAIDIS (2020), « "Having all of your internal resources exhausted beyond measure and being left with no clean-up crew" : Defining autistic burnout », *Autism in Adulthood*, 2(2), June 10th, p. 132-143, <https://pubmed.ncbi.nlm.nih.gov/32851204/>, consulté le 24 mars 2022.
- READMAN PRUD'HOMME Camille (2021), *Quand je ne dis rien je pense encore*, Montréal, Les oies de Cravan.
- SACKS Oliver (1993-1994), « An anthropologist on Mars », *The New Yorker*, 27 décembre 1993 et 3 janvier 1994.

TED (2019), « Three ideas. Three contradictions. Or not. | Hannah Gadsby », vidéo en ligne, Youtube, 12 juin, <https://www.youtube.com/watch?v=87qLWFZManA>, consulté le 6 mars 2022.

VILLIARD Audrey (2018), *Jouer « Le temps des lilas » : un film qui dure*, thèse de doctorat en communication, sous la direction de Louis-Claude PAQUIN, Montréal, Université du Québec à Montréal.

NOTES

1. J'en profite pour remercier Gabriel Tremblay-Gaudette qui a agi à titre de motivateur, de relecteur et d'éditeur du présent article.
2. <https://vimeo.com/190439064>, consulté le 6 mars 2022.
3. L'intention de cet article n'est évidemment pas de dresser un portrait exhaustif de ce qu'est être une femme autiste. Par contre, si l'on y perçoit une forme de généralisation, veuillez y voir là un passage obligé. L'intérêt de « généraliser » en mettant en commun quelques témoignages de femmes adultes autistes trop longtemps non diagnostiquées est d'arriver à mieux comprendre leurs particularités. Et ainsi tendre vers des critères diagnostiques provenant « de l'intérieur » afin d'aider la communauté scientifique neurotypique à poser les diagnostics et ainsi libérer plusieurs femmes du poids de leur errance diagnostique.
4. « Le champ instantané du présent est à tout moment ce que j'appelle l'expérience "pure" » (James, 2005/1905, p. 47).
5. Que voulons-nous vraiment dire quand nous disons « humain » ? Selon Amanda Baggs, militante pour les personnes autistes, nous ne les incluons certainement pas dans cette définition [...]. Nous signifions « neurotypique », qui s'exprime principalement par le biais du langage parlé, et surtout, qui se concentre en premier lieu sur les humains au détriment des autres éléments de l'environnement (traduction de l'autrice).
6. L'autisme est un mode d'être-au-monde. Il est accaparant ; il teinte chaque expérience, chaque sensation, chaque perception, chaque pensée, chaque émotion, et recouvre chaque aspect de l'existence. Il n'est pas possible de séparer l'autisme de la personne (traduction de l'autrice).
7. L'approche neurotypique dose la complexité des schémas relationnels apparents en soustrayant du nouvel environnement ce qui n'est pas immédiatement requis par son attention [...] le défi pour l'autisme réside dans « l'absence » de soustraction. La pièce est immédiatement et toujours vécue dans son entièreté (traduction de l'autrice).
8. Au moment de rédiger cet article, la sortie du livre *Ten Steps to Nanette* de Gadsby (2022) n'avait pas encore été annoncée.
9. <https://www.youtube.com/watch?v=87qLWFZManA>, consulté le 6 mars 2022.
10. Mon processus de pensée n'est pas linéaire. Je suis une personne qui pense en images. Je visualise mes pensées. [...] Je développe mon propre langage hiéroglyphique qui, d'ailleurs, évolue constamment. Par le biais de ce langage, je peux traduire aisément dans ma tête et réfléchir, mais j'ai de la difficulté à communiquer en sens inverse. Je ne peux ni peindre, ni dessiner, ni sculpter, ni même coudre, et pour ce qui est de l'écriture, même si je me débrouille bien, c'est un processus de traduction tortueux qui, au bout du compte, ne rend pas justice à mes pensées. Et pour ce qui est de les dire à voix haute, comme je l'ai dit, je ne suis pas très douée pour ça. La parole m'a toujours semblé n'être qu'un arrêt sur image incomplet de toute la richesse de la vie qui est en moi. Tout cela pour dire que j'ai toujours compris davantage de choses que ce que je suis capable de communiquer (traduction de l'autrice).
11. Ne pas être capable de parler ne signifie pas n'avoir rien à dire (traduction de l'autrice).
12. « Bien s'entendre avec les autres n'a eu aucun sens jusqu'au jour où j'ai découvert le symbole visuel des portes et des fenêtres. [...] Pour négocier un changement majeur, comme le départ du

lycée, j'avais besoin de simuler ce qui allait se produire, de mimer chacune des étapes de ma vie en franchissant une porte, une fenêtre ou une barrière » (traduction de Virginie Schaefer, dans Grandin, 1997, p. 36).

13. Tout ce qu'il me reste, c'est de faire de mon mieux pour établir une véritable connexion avec le public (traduction de l'autrice).

14. « Quand j'essaie une machine dans ma tête ou que je travaille sur un problème de conception, c'est comme si je le visionnais sur une cassette vidéo. Je peux regarder l'appareil sous tous les angles, me placer au-dessus ou en dessous, et le faire tourner en même temps. Je n'ai pas besoin d'un logiciel graphique sophistiqué pour faire des essais en trois dimensions. Je le fais mieux, et plus vite, dans ma tête » (traduction de Virginie Schaefer, dans Grandin, 1997, p. 21).

15. « Les enfants suivent totalement leurs propres impulsions, sans tenir compte des exigences de l'environnement [mais] il peut y avoir une excellente capacité de pensée logique et abstraite. » Alors que Kanner semblait considérer l'autisme comme un désastre absolu, Asperger estimait qu'il pouvait y avoir certaines caractéristiques positives ou compensatoires — une « originalité particulière de la pensée et de l'expérience, qui pourrait bien conduire à des réalisations exceptionnelles plus tard dans la vie ». [...] La différence ultime serait peut-être la suivante : les personnes atteintes du syndrome d'Asperger sont en mesure de nous raconter leurs expériences, de nous communiquer leurs sentiments et états intérieurs, alors que celles atteintes d'autisme classique ne le peuvent pas [sic]. Avec l'autisme classique, il n'y a pas de « fenêtre » de communication [sic] ; nous ne pouvons que déduire. Avec le syndrome d'Asperger, il y a une conscience de soi et une certaine capacité d'introspection et de communication (traduction de l'autrice).

16. Pour les autistes, cela [le fait que le champ instantané de l'expérience soit d'emblée automatiquement subjectif] n'est pas le cas. Nous abordons l'expérience comme « pure », au sens où l'entend William James, c'est-à-dire comme n'étant ni subjective ni objective, mais plutôt ouverte. Ouverte à être sujet et/ou objet, à être pleine et/ou vide, à être plurielle (traduction de l'autrice).

17. Parce que nous vivons dans un monde où les recherches indiquent que les hommes sont quatre fois plus susceptibles d'avoir le syndrome d'Asperger que les femmes, il demeure difficile pour ces dernières, en particulier à l'âge adulte, d'obtenir un diagnostic du syndrome d'Asperger, et donc d'avoir un suivi et un soutien cohérent (traduction de l'autrice).

18. À noter que le terme *syndrome d'Asperger* est aujourd'hui utilisé comme référent culturel, car ce syndrome est entièrement intégré aux troubles du spectre de l'autisme dans le DSM-5 : *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*.

19. [...] notre compréhension du syndrome d'Asperger est basée sur les compétences et l'historique de développement des garçons et des hommes. [...] Les filles et les femmes atteintes du syndrome d'Asperger sont différentes, non pas par leurs caractéristiques fondamentales, mais par leur réaction au fait d'être différentes. [...] Alors que les garçons atteints du syndrome d'Asperger peuvent développer une fixation sur les faits (et certaines filles atteintes du syndrome d'Asperger peuvent également développer une connaissance encyclopédique sur des sujets spécifiques), de nombreuses filles développent un intérêt intense pour la lecture et la projection dans la fiction, appréciant les mondes et les amis imaginaires, se créant une *persona* publique et écrivant des fictions à un très jeune âge (traduction de l'autrice).

20. se créant une *persona* publique (traduction de l'autrice).

21. Parce que, clairement, j'ai trouvé un moyen de partager ma pensée. Vous pouvez appeler ça comme vous voudrez ! Un monologue. Une conférence. [...] Ce qu'est ce spectacle... c'est une préposition métaphorique mise à la place de la relation entre ce que vous pensez penser me voir penser et ce que je suis sincèrement apte à penser. Parce que j'aime bien ma façon de penser. Si l'environnement est juste et que je m'y sens bien, je peux alors m'ouvrir honnêtement et ma pensée prend de l'ampleur. Il y a de la beauté dans cette façon de penser (traduction de l'autrice).

22. Je m'identifie comme... fatiguée (traduction de l'autrice).

23. « Les recherches sur le cerveau ont démontré que les troubles sensoriels avaient des fondements neurologiques. [...] Margaret Bauman et ses collègues du Massachusetts General Hospital ont étudié le cerveau des autistes et mis en évidence un retard du développement neuronal du cervelet et du système limbique » (traduction de Virginie Schaefer, dans Grandin, 1997, p. 97).

24. Si nous n'avions pas un petit peu de ces gènes d'autistes Asperger dans ce monde, nous n'aurions pas d'ordinateurs non plus (traduction de l'autrice).

25. « Comme je suis autiste, je n'assimile pas intuitivement les informations que la plupart des gens considèrent comme allant de soi. Au lieu de cela, j'emmagasine les connaissances dans ma tête comme sur un CD-ROM. Quand je dois retrouver quelque chose que j'ai appris, je passe la vidéo dans ma tête. Toutes les images vidéo que j'ai en mémoire sont précises » (traduction de Virginie Schaefer, dans Grandin, 1997, p. 25).

26. « De plus, mon esprit révisé constamment les concepts à mesure que j'ajoute de nouvelles données dans la vidéothèque de ma mémoire. C'est comme se procurer la dernière mise à jour d'un logiciel pour son ordinateur. Mon esprit accepte facilement la mise à jour du "logiciel", mais j'ai observé que d'autres personnes n'acceptaient pas facilement d'intégrer de nouvelles informations » (traduction de Virginie Schaefer, dans Grandin, 1997, p. 29).

27. L'épuisement autistique est un syndrome reconnu défini comme résultant d'un stress chronique et d'une inadéquation entre le manque de soutien et les attentes envers les capacités des personnes autistes. Il se caractérise par un épuisement généralisé de longue durée (trois mois ou plus), une perte des fonctions exécutives et une tolérance réduite aux stimulus (traduction de l'autrice).

28. une obstination obsessionnelle pour l'uniformité (traduction de l'autrice).

29. « Ma pensée passe du particulier au général suivant un cheminement associatif et non séquentiel. C'est comme si j'essayais de trouver à quoi ressemble un puzzle quand seulement un tiers des pièces est en place. Je réussis à voir les pièces manquantes en visionnant ma vidéothèque. Les mathématiciens chinois qui jonglent mentalement avec de très grands chiffres opèrent de la même façon. Au début, ils se servent d'un boulier, le calculateur chinois, qui est fait de plusieurs rangées de perles disposées sur des fils de fer. Ils calculent en faisant glisser les perles. Quand un mathématicien devient très habile, il imagine simplement le boulier et n'a plus besoin de s'en servir. Les perles glissent sur le boulier imaginaire de son esprit » (traduction de Virginie Schaefer, dans Grandin, 1997, p. 35).

30. l'interface est cette existence « à la limite ». C'est ce moment où une matière importante se distingue d'une autre matière importante. Autrement dit, une interface n'est pas une chose, mais plutôt toujours un effet. C'est donc toujours un processus ou une traduction (traduction de l'autrice).

31. Honnêtement, le jour où j'ai été officiellement diagnostiquée autiste fut une très bonne journée. Parce que c'était comme se faire enfin donner les clés de sa propre cité. Les clés de tant de choses qui avaient toujours été confuses pour moi. Par exemple : comment puis-je être si intelligente, mais n'en rien laisser paraître ? Pourquoi ne suis-je pas capable de remplir de simples formulaires ? Pourquoi... Pourquoi ai-je toujours ressenti un si profond sentiment d'isolement alors que j'essaie tellement de faire partie de l'équipe ? C'est l'un des problèmes majeurs du fait d'être sur le spectre : on se sent seul au monde. Je trouve ça difficile de communiquer avec les autres parce que mon cerveau m'emmène dans des endroits où personne d'autre ne vit (traduction de l'autrice).

32. https://www.youtube.com/watch?v=4Y8V_XMGpRg, consulté le 6 mars 2022.

33. Je pense que je me sens privilégiée de pouvoir dire que j'ai fait quelque chose de constructif (traduction de l'autrice).

34. <https://www.youtube.com/watch?v=Ifsh6sojAvg>, consulté le 6 mars 2022.

RÉSUMÉS

Je n'aime pas écrire, encore moins quand il faut suivre les codes sémantiques, stylistiques et institutionnels d'un doctorat de recherche-crédation en communication. Je n'aime pas écrire et je pourrais dire exactement la même chose au sujet de cet article : l'ensemble des codes du processus de rédaction d'un article scientifique me rebute. La différence ici est que, plutôt que d'en contourner les contraintes, je choisis d'y effectuer la mise en abîme de la compréhension du « pourquoi » je n'aime pas écrire. Si j'effectue ce mouvement vers moi pour mieux « me » comprendre, c'est bien entendu dans l'espoir de me faire comprendre par l'autre. Je n'aime pas écrire, parce qu'écrire, c'est communiquer à l'autre à l'aide de mots. Et la compréhension des codes pour y arriver représente pour moi une surcharge de travail et d'énergie. Pourquoi ? Parce que je suis autiste.

I do not like writing, least of all when I have to follow the semantic, stylistic, and institutional codes of a research-creation PhD in communications. I do not like writing, and that applies equally to this article. All the codes that govern the process of writing a scientific article repulse me. The difference here is that rather than bypassing these constraints, I have decided to make understanding why I do not like writing the topic of the writing itself. While the goal of the exercise is to better understand myself, obviously I also want to be understood by others. I do not like writing because writing means using words to communicate. And for me, understanding the codes to communicate properly takes too much effort and energy. Why? Because I am autistic.

No me gusta escribir, mucho menos cuando es necesario seguir códigos semánticos, estilísticos e institucionales de un doctorado en investigación – creación en comunicación. No me gusta escribir y podría decir exactamente la misma cosa con respecto al tema de este artículo. El conjunto de códigos en el proceso de redacción de un artículo científico me desalienta. La diferencia en este contexto es que, en vez de eludir los obstáculos, decidí efectuar la caída en el abismo de la comprensión del “por qué” no me gusta escribir. Si realizo este movimiento hacia mí para “comprenderme” es evidentemente con la esperanza de “hacerme” comprender por los demás. No me gusta escribir porque escribir es comunicarse con los demás ayudado por las palabras. La comprensión de los códigos para lograrlo representa para mí una sobrecarga de trabajo y energía. ¿Por qué? Porque soy autista.

INDEX

Keywords : writing, codes, process of writing, comprehension, autism

Palabras claves : escribir, códigos, proceso de redacción, comprensión, autismo

Mots-clés : écrire, codes, processus de rédaction, compréhension, autisme

AUTEUR

AUDREY VILLIARD

Audrey Villiard est Chantale (www.audreyvilliard.com). Courriel : villiard.a@gmail.com

Hors thème

Ontologie des sujets d'actualité

Patrick Bourgne

- 1 Si la notion de sujet d'actualité paraît familière, la quantité de publications et de recherches qui lui sont consacrées est assez limitée, alors même qu'elle se trouve au centre du fonctionnement des médias de masse. Tout se passe comme si les notions voisines d'événements médiatiques, d'agendas médiatiques (*agenda setting*, *agenda building*), de cadres médiatiques (*media frame*) avaient davantage suscité l'intérêt des spécialistes de l'information et de la communication. En même temps, le statut des sujets d'actualité reste particulièrement flou et deux questions restent sans réponses : celle relative à leur identité et celle qui concerne leur repérage et leur analyse. Ainsi les recherches sur la diversité des informations diffusées sur le Web ont-elles eu à surmonter ces difficultés. À titre d'exemple, Marty, Rebillard, Pouchot et Lafouge ont défini le sujet d'actualité de la sorte : « [...] un sujet d'actualité est ici entendu comme un fait, une expérience passée au prisme d'un cadrage médiatique primaire, en amont du cadrage secondaire choisi pour le traiter » (2012, p. 40). Cette définition révèle les difficultés à circonscrire la notion de sujet d'actualité, malgré sa simplicité apparente. Ramenée au concept de cadre primaire¹, elle ne rend pas totalement limpide sa compréhension et complique considérablement son repérage effectif dans un corpus².
- 2 Dans un travail préalable réalisé avec Tourya Guaaybess (Bourgne et Guaaybess, 2019), nous avons tenté de repérer les principaux sujets d'actualité traités par deux chaînes de télévision (TF1 et France 2) et quatre quotidiens français (*Le Monde*, *Le Figaro*, *Libération* et *La Croix*) sur la période s'étalant du 14 novembre au 14 décembre 2015. Nous avons défini le sujet d'actualité comme une « catégorie de récits médiatiques objectivés par un processus de nomination (issu d'une dénomination) dans l'espace public ». Conjointement, pour repérer ces sujets, nous avons utilisé les mots-clés utilisés par les chaînes de télévision pour faciliter l'indexation de leurs vidéos en repérant les sujets d'actualité « étiquetés », c'est-à-dire « nommés ».
- 3 Le présent article s'efforcera de répondre aux difficultés éprouvées dans ce précédent travail en tentant d'apaiser ce léger « malaise » que nous avons éprouvé en nous focalisant sur une notion difficile à appréhender. Par cet écrit, nous souhaitons proposer une ontologie des sujets d'actualité, c'est-à-dire réfléchir à leur identité et à leur existence même. Nous procéderons à ce travail en nous appuyant sur les concepts

d'actualité, d'événement médiatique et de signe. Nous analyserons ensuite les caractéristiques propres des sujets d'actualité dans un corpus.

- 4 La première partie de cet écrit s'intéressera au sens à donner à la notion de sujet d'actualité en tant qu'élément abstrait et essentiel, et ce, à partir de trois cadres théoriques. La deuxième se focalisera sur le sens à donner aux « sujets d'actualité » en tant qu'éléments singuliers, concrets et existentiels d'une base des discours médiatiques accessibles aux chercheurs.

1^{re} partie : L'identité théorique du sujet d'actualité

- 5 Les notions d'actualité, d'événement médiatique et de signe mettent l'accent successivement sur un présent sans cesse renouvelé, sur un rapport avec « ce qui se passe/ce qui advient » et sur la création de sens à travers un processus de sémiotisation. Elles serviront de fondements à l'analyse de l'identité théorique proposée dans cette première partie.

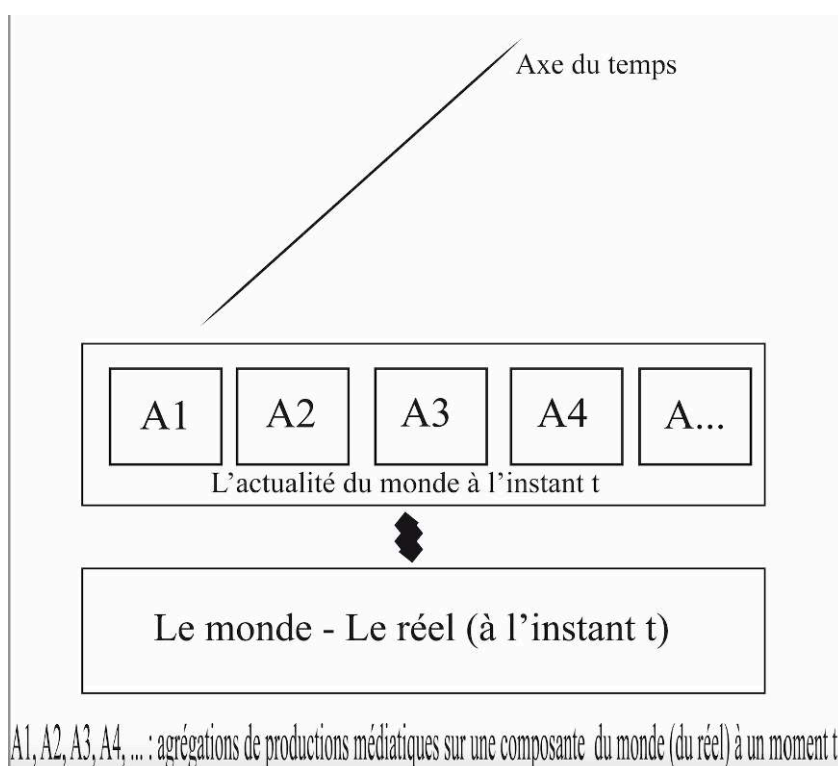
Le sujet d'actualité au prisme de la notion d'actualité

- 6 Dans un texte de 1986, Pierre Bourdieu, en référence à Walter Benjamin, définit l'actualité comme « ce qui se donne à comprendre de façon immédiate, sans passer par une analyse des événements du passé [...]; ce qui est actuel [...], opérant, agissant, intéressant » (1986, p. 2). Cette définition met l'accent sur l'immédiateté et le caractère opérant de l'actualité.
- 7 Le premier point, l'immédiateté, engendre une actualité des médias liée à l'urgence (Moirand, 2018), une chasse aux *nouvelles* (Lagneau, 2002) et un travail de routinisation de l'inattendu par les agences de presse (Tuchman, 2016) qui passe par une catégorisation des *news* en fonction de leur nécessité à être prises en charge rapidement.
- 8 Le caractère opérant de l'actualité se justifie par le fait qu'elle nous « arrache à nous-mêmes » et nous « confronte à un extérieur », la création d'une histoire commune qui passe par une narration (Dumouchel et Polelard, 2018).
- 9 Ce récit commun est composé autour d'un « ensemble d'occurrences que l'on considère comme les plus importantes du moment, que le langage commun nomme l'Actualité et qui alimente un agenda [...] renouvelé chaque jour » (Demers et Le Cam, 2007, p. 40).
- 10 Nous partageons la thèse de Niklas Luhmann selon laquelle les médias doivent être appréhendés comme un système³. Selon le sociologue allemand, les médias de masse diffusent l'information de façon si large qu'il faut supposer dès l'instant suivant qu'elle est connue de tous. Le caractère public des informations diffusées rend impossible un fonctionnement totalement autonome des acteurs du monde médiatique. Ainsi, les sujets traités par chaque chaîne de télévision, chaque station de radio, chaque titre de la presse quotidienne, chaque blog [...], ne peuvent pas leur être totalement propres (2012, p. 33).
- 11 Cette idée rejoint celle de circulation circulaire de l'information qui désigne, pour Rebillard, « le fait que les journalistes s'inspirent des productions de leurs pairs pour fixer leurs propres choix éditoriaux » (2006, p. 60). Elle rejoint également l'une des conclusions du travail de Cagé, Hervé et Viaud (2017) selon laquelle il faut en moyenne trois heures pour qu'un acteur médiatique couvre un événement déjà traité. Elle est en

adéquation avec la mise en évidence des similarités des informations diffusées en ligne (Marty, Rebillard, Pouchot, Lafouge, *op. cit.*).

- 12 Dans cette logique, l'ensemble des discours médiatiques tend à s'organiser autour de sujets dont l'existence tient au phénomène d'écho des médias de masse, au même titre que le personnage de Francis Rissin dans le roman éponyme de Martin Mongin (2021) tient son existence des redondances entretenues par le monde médiatique autour de ce signifiant.
- 13 Ainsi, vu par les médias, le monde (le réel) peut être appréhendé à un instant donné comme une série d'agrégations de productions, comme le montre le schéma suivant (figure 1).

Schéma 1. Représentation des actualités du monde appréhendées comme un ensemble d'agrégations de productions médiatiques



- 14 Dans un état d'esprit similaire, Cagé, Hervé et Viaud (*op. cit.*) ont regroupé, à l'aide d'un algorithme, les productions médiatiques qui partagent un ensemble de mots fortement similaires, et ce, sur la base du titre, du chapeau et du corps du texte, ancrés temporellement par une date de parution.
- 15 De la même façon, l'outil logiciel Europe Media Monitor (EMM) analyse automatiquement plus de 300 000 dépêches par jour rédigées en 70 langues différentes. Toutes les 10 minutes, le programme recueille les nouveaux articles et les regroupe en *clusters*, ensemble d'écrits jugés sémantiquement similaires. Le travail se fait à partir d'un processus d'indexation automatique qui fonctionne autour du thésaurus de termes Eurovoc, disponible dans toutes les langues de l'Union européenne (Steinberger, Pouliquen, Hagman, 2002).
- 16 Chacune de ces agrégations est articulée autour d'un sujet que nous nommons sujet d'actualité.

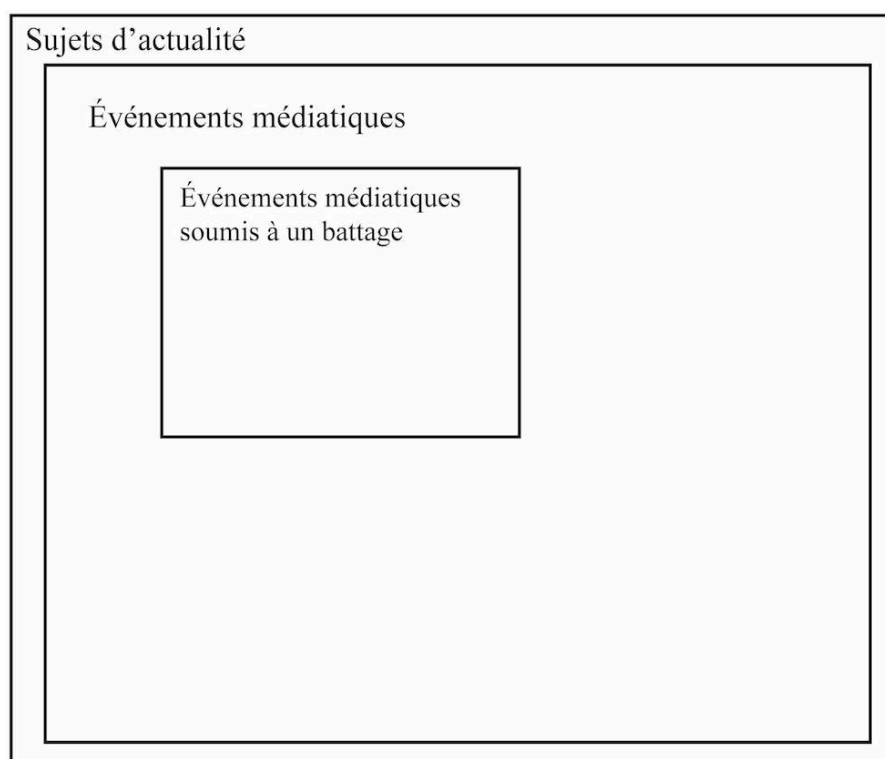
Le sujet d'actualité et l'événement médiatique

- 17 La notion d'événement médiatique est particulièrement ambiguë. Cette propriété n'a rien de surprenant dans la mesure où la notion d'événement est complexe. Claude Romano (2021) a consacré l'intégralité de son volumineux (et difficile) ouvrage à ce sujet. Il a pu montrer que l'événement est à la fois un fait qui se produit dans le monde qu'il ne remet pas en cause — l'événement comme constituant d'un monde — et un événement qui advient à quelqu'un dont il bouleverse l'existence, reconfigurant son passé, qui lui apparaît, dès lors sous un jour nouveau en ouvrant la perspective de possibles inattendus — l'événement comme instaurateur de monde.
- 18 À cette complexité s'ajoute le fait que l'événement dit médiatique ne concerne pas un individu, mais un collectif. Jocelyne Arquembourg (2011) a consacré quelques pages de son essai à la justification de la notion d'advenant collectif. Elle évoque le problème de l'existence d'événements publics créateurs de monde et révélateurs de ce type d'advenants. Sur ce point, pour les événements rendus publics par les médias de masse, sa pensée nous semble en contradiction avec celle de Romano qui écrit : « [...] les mass médias ne parlent pour personne en particulier, l'événement qu'ils véhiculent est sans destinataire : le *destinataire* ne peut être ici, en tout état de cause, qu'un ensemble impersonnel, une masse amorphe et indistincte : l'opinion publique » (*op. cit.*, p. 293).
- 19 Si les médias ne parlent à personne en particulier, ils ne peuvent faire émerger des advenants collectifs. Ils contribuent néanmoins à favoriser la création d'un monde commun qui peut être en rupture avec un passé immédiat.
- 20 Arnaud Mercier fait remarquer, à juste titre, la double signification du libellé « événement médiatique » :
 - comme rupture qui amène une recherche d'intelligibilité face aux difficultés d'interprétation ;
 - comme fait remarquable, inédit, insolite qui mérite un traitement spécial (par les médias).
- 21 Cet auteur s'oppose à Pierre Nora — pour qui « les mass médias ont fait de l'histoire une agression et rendu l'événement *monstrueux* » (1972, p. 164) — en considérant la médiatisation comme caractéristique de la modernité, mais pas forcément de l'événement lui-même. Dans cette mouvance, « l'événement existe et les médias le rendent éventuellement public, lui donnent un écho démultiplié » (Mercier, 2006, p. 24).
- 22 À toutes ces ambiguïtés s'ajoute le décalage entre le monde commun véhiculé par les médias et le vécu en direct de la réalité du monde. Robert Musil, dans son roman monumental *L'homme sans qualités*, parvient à nous faire comprendre la situation de ces spectateurs élargis des événements du monde que constituent les publics des médias de masse en affirmant : « On a toujours plus de chances d'apprendre un événement extraordinaire par le journal que de le vivre ; en d'autres termes, c'est dans l'abstrait que se passe de nos jours l'essentiel, et il ne reste plus à la réalité que l'accessoire » (2004, p. 109). Ce que souligne Musil, c'est le vécu indirect des événements mondains par les acteurs de la société moderne. Ce sont en effet les écrits, les images et les sons diffusés en masse qui forment un monde parallèle et construit et qui tissent une couverture médiatique, avec une esthétique capable de créer des ressentis pour de larges publics.

- 23 Dans un ouvrage sur le concept du 11 septembre, Giovanna Borradori, qui s'est entretenu longuement avec Jünger Habermas après les événements de 2001, souligne bien l'écart abyssal mis en exergue par le philosophe allemand entre le vécu d'un événement majeur à la première et à la troisième personne (Derrida et Habermas, 2003).
- 24 Ce décalage s'explique à la fois par le caractère indicible (in-montrable) de certains vécus à la première personne et par l'épaisseur (la matérialité) des discours médiatiques qui ne peuvent être appréhendés ni comme une réalité, ni comme une langue, ni comme la réunion des deux (Saint Ouen, 1984). C'est peut-être cette difficulté qui explique la réception du livre d'Eliseo Verón (1981) qui traite de la couverture médiatique de l'accident de Three Mile Island et qui aurait peut-être dû préférer le titre *Construire le discours médiatique* à celui de *Construire l'événement*. Comme l'écrit Marie Veniard (2013), il faut s'efforcer de ne pas confondre construction médiatique et construction de la réalité. Cette construction par les médias se présente comme un réseau discursif (Saint Ouen, *op. cit.*) qui en constitue la matière. C'est sa densité qui donne naissance à l'événement médiatique tel que nous l'appréhendons. À la fois collectifs, partagés et communs, ces événements prennent la forme de discours qui ne peuvent exister en dehors d'un contexte d'intertextualité ou d'intermédialité⁴. Cette position « inter-sectionnelle » se justifie par la masse de discours qui se répondent et qui forment un ensemble de connaissances dont l'existence pose le problème de son recensement encyclopédique (Doutreix, 2020).
- 25 Dans le rapport entre sujet d'actualité et événement médiatique, nous nous intéressons moins aux relations entre événement et événement médiatique qu'à la *matérialité* de celui-ci. L'événement médiatique peut se concevoir comme « une entité complexe, composée d'une multitude de faits, mais existant pourtant dans l'espace social comme une entité synthétique intégrée à la vie d'une communauté à laquelle on peut référer par le langage » (Veniard, *op. cit.*, p. 15).
- 26 Dans la même veine que les spécialistes des sciences du langage, nous étudierons les événements médiatiques à l'aune des discours qui les produisent et qu'ils produisent (ou des moments discursifs qui les font apparaître et qu'ils font apparaître) (Moirand, 2007a). Partant, nous ferons nôtre l'analyse de Laura Calabrese, selon laquelle « on peut considérer comme un événement médiatique celui qui surgit ou est (re)mis en circulation par le média, c'est-à-dire celui qui trouve une place dans son dispositif discursif » (2013, p. 123).
- 27 Dans certains cas, cette pratique peut donner lieu à un phénomène d'emballlement (Mercier, *op. cit.*) ou de battage médiatique. Dans leur article, Vasterman, Yzermans et Dirzwager ont d'ailleurs mis en évidence l'effet d'une forme de *tropisme médiatique* sur le bien-être des populations en décrivant le processus : « During a media hype, news coverage seems to lead a life of its own, pushed forward mainly by self-reinforcing processes within the news production itself⁵ » (2005, p. 111). À l'heure de la pandémie de COVID-19, leur travail est particulièrement intéressant. Dans la mouvance de Calabrese (*op. cit.*), nous considérerons l'événement médiatique comme situé dans le temps et dans l'espace, et ce, même s'il n'est pas possible de cerner la date à laquelle il prend fin.
- 28 Conjointement, nous accepterons l'idée selon laquelle l'événement médiatique peut inscrire un problème au sein de l'espace public (ou d'un espace public). Il fait naître un problème public qui possède un désignant sans posséder de repères spatio-temporels.

- 29 Vu de cette manière, il est aisé de considérer tous les événements médiatiques comme des sujets d'actualité capables d'agréger des productions médiatiques sur un laps de temps donné. Il est par contre plus difficile de traiter la question inverse : tous les sujets d'actualité sont-ils des événements médiatiques ?
- 30 Si nous considérons les sujets d'actualité comme des agrégations de productions médiatiques sur un laps de temps donné, il paraît possible de trouver des regroupements dont la logique est difficile à définir dans le temps et dans l'espace (comme tous les événements médiatiques). La figure suivante résume les relations d'inclusion entre les notions de sujet d'actualité et d'événement médiatique.

Schéma 2. Relations d'emboîtement entre les sujets d'actualités, les événements médiatiques et les événements médiatiques soumis à un battage



- 31 Toutefois, tel que nous l'appréhendons, l'événement médiatique n'est pas facile à dissocier du sujet d'actualité. L'événement médiatique n'est pas toujours imprévisible. Il n'est pas forcément spectaculaire et peut être attendu, provoqué, ritualisé... Il suffit qu'il provoque une masse de discours suffisante à partir d'un élément déclencheur repéré dans le temps et dans l'espace. Dès lors, le territoire des événements médiatiques (tels que nous les percevons) tend à se confondre avec celui des sujets d'actualité. Dans la suite de ce texte, nous utiliserons indifféremment les expressions « sujet d'actualité » et « événement médiatique ».

Le sujet d'actualité appréhendé comme signe

- 32 Assumant une fonction symbolique, le signe, par son aspect signifiant, renvoie à une chose extérieure à lui-même. Par cette opération, il prend un sens pour son émetteur et son récepteur. Le signe est donc un intermédiaire entre nous et le monde. Son univers

peut être vu comme un voile qui possède une certaine consistance servant de support à l'imaginaire (Godelier, 2015).

- 33 La logique des signes est celle de la segmentation et du regroupement : « [...] sémiotiser, c'est d'abord segmenter et regrouper. En un seul mot : discriminer » (Groupe Mu, 2015, p. 79).
- 34 La compréhension des signes est donc liée à celle des processus de catégorisation. Elle pose ensuite la question de l'organisation propre à la catégorie, son véritable principe moteur.
- 35 Appliqué aux sujets d'actualité, ces éléments font émerger trois questions que nous traiterons successivement :
 - comment les sujets d'actualité agrègent-ils le monde qu'ils sont censés refléter à un instant t ?
 - comment chaque sujet d'actualité s'organise-t-il comme signe ou ensemble de signes ?
 - comment les sujets d'actualité actuels ou passés peuvent-ils s'organiser entre eux dans un processus sémiotique ?

Comment les sujets d'actualité agrègent-ils le monde ?

- 36 Les sujets d'actualité forment des agrégations de productions médiatiques. À ce titre, ils peuvent être considérés comme des catégories, des ensembles formés par des discours rassemblés par un même sujet. Ils dépendent donc d'un processus de catégorisation avec sa logique propre.
- 37 Comme l'affirment avec insistance les sciences cognitives, ce processus se trouve au cœur de la structuration de notre univers mental. Dans l'introduction d'un volumineux ouvrage collectif consacré à ce thème, Cohen et Lefebvre écrivent : « Categorisation is the mental operation by which the brain classifies objects and events. This operation is the basis for the construction of our knowledge of the world⁶ » (2005, p. 2). Les travaux d'Eleanor Rosch (1973, 1975) et de ses continuateurs font partie de cette mouvance. Ils introduisent une idée, qui entre en conflit avec celle d'Aristote (2008), basée sur l'affirmation d'un partage des propriétés des éléments d'une même catégorie. Pour Rosch, il est possible de trouver des exemplaires d'un ensemble qui ne partage qu'une partie de ses caractéristiques. Par exemple, l'autruche fait partie de la famille des oiseaux sans posséder la qualité de « savoir voler ». Sur cette base, la psychologue étatsunienne a introduit le concept de prototype, considéré comme le meilleur exemplaire de la catégorie, pour posséder la quasi-totalité des propriétés de l'entité qui le subsume et qui, de ce fait, est plus facilement reconnu et mémorisé. Ces travaux ont été largement repris par la sémantique lexicale organisée autour du prototype (Kleiber, 1990).
- 38 Conjointement, la notion de catégorie induit celle d'emboîtement avec des ensembles compris eux-mêmes dans d'autres ensembles. Les notions d'hyperonyme et d'hyponyme en linguistique reposent sur cette hiérarchisation des catégories.
- 39 Palmer (2006) a montré l'utilisation d'un langage hypertextuel capable d'encoder l'ensemble du contenu informationnel traité quotidiennement par les grandes agences transnationales de l'information. Il existe un standard mondial dicté par l'IPTC⁷ — un organisme qui regroupe plusieurs grosses agences (dont Reuters fait partie, tout comme l'AFP) — qui permet d'annoter, en les classant, toutes les dépêches. Le système

comprend trois niveaux imbriqués. À son niveau le plus général, 17 thématiques sont proposées :

1. art et culture ;
2. crime, loi et justice ;
3. désastre et accident ;
4. économie, affaires et finance ;
5. éducation ;
6. environnement ;
7. santé ;
8. intérêts humains ;
9. emploi ;
10. style de vie et loisir ;
11. politique ;
12. religion et croyance ;
13. sciences et technologie ;
14. société ;
15. sport ;
16. conflit, guerre et paix ;
17. météo.

- 40 Dans la catégorie « Art et culture », on retrouve par exemple une rubrique « Mode » qui comprend elle-même la famille « Joaillerie ».
- 41 Ainsi, toutes les informations qui forment l'actualité et qui circulent dans le monde entier sont encodées dès leur origine dans une ou plusieurs catégories (plusieurs « étiquettes » peuvent être apposées sur un même document). On comprend dès lors la dernière phrase de l'article de Palmer : « “Nommer” la violence du monde, c'est aussi la “classer”, ce qui a son tour peut susciter de la colère » (*ibid.*, p. 55).
- 42 Tous ces éléments montrent la puissance du concept de catégorisation. Il a un intérêt majeur pour comprendre le sens que nous donnons aux choses. Dans l'univers des événements médiatiques, un meurtre collectif n'est pas perçu de la même manière s'il est classé dans la catégorie des attaques terroristes ou s'il est classé dans celle des meurtres en série. Les controverses d'étiquetage évoquées par Marc Angenot (2014) peuvent se comprendre comme des conflits sur l'affectation à une catégorie dont un acteur rejette une ou plusieurs propriétés.
- 43 Dans son ouvrage, Bernard Lamizet met l'accent sur la très forte dépendance des médias de masse aux catégories et aux typologies qu'ils mettent en exergue. Il affirme que « les médias se pensent comme des thésaurus d'événements intégrant des faits hétérogènes ». Selon lui, « un média n'est pas autre chose qu'un dictionnaire de l'actualité » (2006, p. 255).
- 44 Le système d'encodage de l'IPTC — sans constituer un thésaurus universel des thèmes traités par les médias de masse — illustre, par le principe de regroupement qu'il induit, le fonctionnement systémique des médias cher à Luhmann. Il restreint le champ des possibles, comme l'affirme le sociologue allemand : « [...] toute information a besoin de catégorisations qui circonscrivent les champs de possibilité » (*op. cit.*, p. 29). Pour Luhmann, il existe un phénomène de récursivité qui s'appuie sur un monde connu —

découpé en thèmes et catégories — pour réclamer de nouvelles informations. Il peut ainsi énoncer : « [...] c'est surtout la récursivité publique du traitement des thèmes, la présupposition du déjà connu et du besoin d'une information ultérieure qui est un produit typique de la communication mass-médiatique » (*ibid.*, p. 22).

- 45 De fait, les sujets d'actualité, en tant que catégorie, suscitent des informations nouvelles qui les concernent. Dans cette veine, nous pouvons nous interroger sur la capacité des classes comme celles qui sont énoncées par l'IPTC à générer des discours médiatiques qui leur correspondent.

Comment chaque sujet d'actualité s'organise-t-il comme signe ou ensemble de signes ?

- 46 Chaque sujet d'actualité regroupe un ensemble de discours et d'images. À l'intérieur de cet ensemble, certains mots sont plus signifiants que d'autres. Les médias et notamment la presse doivent désigner ce qui constitue le sujet traité. Il existe un certain nombre de travaux sur ce processus de nomination (Moirand, 2007a, 2007b ; Calabrese, *op. cit.*).
- 47 Les désignants de sujet peuvent être des dates, des « héméronymes » (Calabrese Steimberg, 2010), qui représentent le ressenti d'un événement qui s'est déroulé à ce moment-là. Ils peuvent être des lieux, des toponymes, comme l'indiquent les tristes événements de Carpentras et ses profanations. Ils peuvent être des noms propres liés à des entités nommées qui entretiennent des liens avec les vécus provoqués par des faits réels relatés par la couverture médiatique (Amoco Cadiz, *Charlie Hebdo*, Bataclan...). Ils peuvent prendre la forme de noms propres liés à la nomination d'événements naturels ou humains (Katrina, Cop21...) médiatisés. Enfin, ils peuvent être des noms communs que les discours médiatiques agrégés autour d'un sujet d'actualité transforment en noms propres par antonomase (Calabrese, *op. cit.*)⁸.
- 48 Au sein du processus de nomination, il existe des phénomènes de condensation qui s'intègrent dans un principe d'économie propre au langage journalistique en réduisant au maximum le nombre de termes signifiants de l'événement médiatique. Au-delà du processus de nomination, certains mots présents dans les discours médiatiques semblent plus saillants que d'autres. Ce concept de saillance a été repris par la linguistique du champ de la perception visuelle qui se focalise sur le contraste d'une figure sur un fond (Landagrin, 2004). Elle dirige l'attention sur l'un des éléments du discours sur ce qui est propre à un moment discursif (Moirand, 2007a) ou à une énonciation. Cette mise en saillance est largement dépendante des émotions liées au sujet traité.
- 49 Si les émotions ont globalement une image négative dans les travaux en sciences de l'information et de la communication, c'est essentiellement le blocage réflexif lié à une surexploitation des affects dans le discours qui en est la cause. L'exemple du traitement de l'affaire Dutroux (Garcin-Marrou, 2004) est une bonne illustration de ce phénomène.
- 50 Il n'en reste pas moins que les travaux récents en neurosciences ont montré le rôle crucial des émotions dans la cognition, donnant par là une supériorité à la pensée de Spinoza sur celle de Descartes (Damasio, 2006).
- 51 Selon Julien Bernard (2015), les travaux dominants reconnaissent à la fois le rôle primordial des processus neurologiques qui associent l'état du corps à des éléments extérieurs à son environnement (l'une des approches de l'émotion selon Damasio) et la

socialisation des émotions qui limite l'expression de certaines ou au contraire la favorise.

- 52 En tant que signes, les mots jouent un rôle essentiel dans la transformation d'une émotion individuelle en une émotion collective. Ce sont eux qui l'expriment, la montrent ou l'étayent par un processus de sémiotisation (Micheli, 2015). C'est ce processus qui contribue à *encapsuler* l'affect dans les mots utilisés. Certains auteurs (Pattabhiraman, 1993) parlent de *vividness* (vivacité/éclat) pour décrire la capacité d'une entité du discours à évoquer des représentations émotives et affectives.
- 53 Ainsi, au sein de l'espace discursif d'un sujet d'actualité, certains mots, certaines expressions nominales ont-ils la capacité d'inscrire et de réactiver un ensemble d'émotions liées à l'expérience d'un événement médiatique antérieur.
- 54 Tout semble donc montrer qu'au travers le processus de nomination des événements ou celui de la transmission des émotions par les mots, certains éléments des discours médiatiques regroupés autour d'un sujet d'actualité sont plus saillants que d'autres et peuvent être considérés comme des *représentants* de ce sujet.

Comment les sujets d'actualité actuels ou passés peuvent-ils s'organiser entre eux ?

- 55 Lamizet est l'un des seuls chercheurs qui appréhendent l'événement à partir d'une sémiotique idoine. Il introduit l'idée d'interévénementialité, selon laquelle un événement peut donner sens à un autre événement.
- 56 Il différencie :
- l'événement réel comme celui qui est vécu par le témoin direct, l'acteur et la victime et qui concerne un petit nombre de personnes ;
 - l'événement symbolique qui possède une certaine consistance et qui « s'offre à l'interprétation des sujets de la communication, ou simplement à leur opinion » (*op. cit.*, p. 33) ;
 - l'événement imaginaire qui cultive « les fantasmes, les angoisses imaginaires, les rêves, dont on peut être porteur, et qui renvoient finalement à l'histoire personnelle de chacun » (*ibid.*, p. 35).
- 57 L'ouvrage qu'il consacre aux événements médiatiques — riche — met en exergue :
- une sémiotique de l'écho et de la mémoire pour laquelle un événement peut devenir signifiant pour un autre événement ;
 - une grammaire de l'événement « qui rend l'événement lisible » et qui met l'accent sur la vocation des médias : « unifier dans le discours sur l'événement, la diversité des formes et des circonstances qui structurent l'actualité de l'espace social » (*ibid.*, p. 255).
- 58 Cette sémiotique correspond parfaitement à la pensée de Charles Sanders Peirce (1978), qui appréhende le monde des signes à travers une articulation de ces derniers en sémosis. Elle évoque le sujet passionnant de la mémoire des mots (et de l'organisation de la mémoire par les mots).
- 59 Les écrits de Mikhaïl Bakhtine (1963-1970) ont su montrer que les mots que nous utilisons sont tous chargés d'une épaisseur historique et sociale.
- 60 Comme l'affirme Calabrese, « le discours d'information a besoin du passé pour interpréter le présent » (*op. cit.*, p. 225). Les productions médiatiques convoquent une

mémoire propre à l'interdiscours, cette spécificité justifiant l'appellation de « mémoire interdiscursive » proposée par Moirand (2007a, p. 129).

- 61 Si l'on accepte cette hypothèse liée à l'existence de cette forme de mémoire, les sujets d'actualité doivent y trouver une place. Si leur existence est souvent déterminée par des événements qui surviennent dans le monde, leur couverture par les médias — leur transformation en signes — nécessite un travail de *tissage* qui les lie à d'autres faits déjà couverts ou traités simultanément. Ce *tramage* doit être analysé au travers les connexions entre les termes mis en exergue au sein de chaque agrégat de productions médiatiques formant un sujet d'actualité. Si la naissance de sujets est liée au processus de catégorisation et qu'il existe un processus qui désigne certains noms ou propositions nominales comme *représentants* (comme signifiants) de l'espace discursif de l'événement médiatique, il paraît possible d'examiner les liens entre ces éléments saillants. Ces connexions traduisent le fait que les sujets d'actualité n'arrivent pas sur un territoire vierge. Ils doivent se *frayer* un chemin dans une jungle constituée des sujets traités antérieurement ou simultanément.
- 62 Il nous revient maintenant de mettre à l'épreuve l'ensemble du cadre que nous avons construit dans cette première partie à partir de données empiriques.

2^e partie : Le repérage empirique des sujets d'actualité et leur analyse

- 63 Nous aborderons dans cette deuxième partie la question difficile de la détection et de l'analyse des sujets d'actualité.
- 64 Avant de l'aborder, il nous faut donner les quatre caractéristiques du sujet d'actualité tel que nous l'avons fait apparaître :
- il agrège un ensemble de productions médiatiques autour d'une similarité de contenu ;
 - cette agrégation permet la création d'un espace discursif (espace interdiscursif) propre qui possède une matérialité ;
 - chaque agrégat met en saillance des noms ou des propositions nominales pouvant être appréhendés comme des signes (ou des *représentants*) ;
 - les *représentants* (ou les signifiants) des sujets peuvent s'organiser en réseaux pouvant être considérés comme des *cartes* permettant de visualiser une mémoire interdiscursive liée à un sujet d'actualité traité ou à un ensemble de sujets.
- 65 Dans le travail empirique que nous détaillerons dans cette deuxième partie, nous mettrons à l'épreuve ce cadre en nous attachant à :
- traiter la question du repérage des sujets d'actualité et de leurs constituants saillants ;
 - analyser les relations entre les *représentants* d'un ou plusieurs sujets d'actualité.

Le repérage des sujets d'actualité et de leurs constituants saillants

- 66 Lorsque l'on s'intéresse au flux d'informations diffusées en continu sous forme de dépêches, le repérage de concentrations d'écrits autour de sujets ne pose pas de problèmes particuliers. Les algorithmes parviennent à s'acquitter de cette tâche en renouvelant cette opération très fréquemment. Ainsi l'European Media Monitor fournit-il ces informations toutes les 10 minutes, comme le montre la capture d'écran réalisée le 5 mars à 17 h.

Capture d'écran 1. Principaux sujets d'actualité repérés par l'European Media Monitor à partir des dépêches de presse le 5 mars à 17 h



- 67 Un grand nombre de travaux utilisent le repérage des sujets par les algorithmes (ce qui pose le problème du seuil à partir duquel les programmes considèrent qu'il y a un événement). Il reste néanmoins à analyser plus en détail le sens à donner à ce repérage pour le valider dans une approche scientifique. Ce travail est long et coûteux en énergie.
- 68 Pour faciliter cette tâche, il convient de réfléchir à la nature et à la diversité des sujets possibles.
- 69 Les sujets d'actualité, sur une période donnée, portent sur les constituants insignes du monde, c'est-à-dire ceux présents dans le discours des médias. Ils favorisent une catégorisation du monde qui nous entoure par les mots utilisés qui peuvent être :
- des personnes : sportifs, hommes politiques, hommes d'affaires, artistes, scientifiques, etc. ;
 - des événements conçus et programmés : événements politiques, culturels, scientifiques, etc. ;
 - des villes, des monuments ou des lieux ;
 - des entreprises ou de marques ;
 - des œuvres artistiques : films, livres, albums, etc. ;
 - des événements médiatiques imprévisibles — non programmés — et caractérisés par leur nature (accident, épidémie, explosion, incendie, crime, attentat, catastrophe naturelle, agression, etc.), la nature du lieu dans lequel ils se produisent (usine, immeuble, quartier, etc.), l'identité des personnes concernées et le lieu dans lequel ils se produisent (pays, localisation, etc.) ;
 - des « affaires » ou des scandales, c'est-à-dire des faits suscitant une réprobation et une indignation. Ils concernent des faits de corruption, d'abus sexuel, de manque d'éthique, etc.

Leur périmètre est généralement circonscrit par le nom de la personne ou de l'entreprise qui fait l'objet de l'opprobre public ;

- des thèmes issus de décisions politiques donnant lieu à une législation spécifique, des décisions économiques, etc., qui contribuent à faire advenir des nouvelles entités collectives dans l'espace public (par exemple, le passe sanitaire et la vaccination contre la COVID) ;
 - des faits économiques et sociétaux dont l'existence même dépend de concepts — chômage, inflation, PIB, pauvreté, bien-être, pouvoir d'achat, mais aussi les taux de contamination, taux d'incidence, etc. — et de statistiques mesurant l'importance de ce phénomène ;
 - des sujets et des faits issus de la publication de rapports ou d'études dans des domaines scientifiques, sociétaux, économiques ou environnementaux.
- 70 Chacun des éléments de cette liste non exhaustive constitue un agrégateur potentiel de productions médiatiques articulées autour d'un sujet d'actualité. Nous nommerons dans la suite cet exposé Référent Noyau⁹ d'Actualité (R.N.A. par la suite) ces noms (propres ou communs) ou ces groupes nominaux qui organisent un ensemble de Productions Médiatiques (P.M. par la suite) qui les utilisent. Le processus de repérage des R.N.A. dépend de la nature du sujet d'actualité qui peut être aussi bien un événement spectaculaire qu'un sujet de société ou toute autre thématique jugée suffisamment intéressante pour justifier un ensemble de productions médiatiques qui lui sont consacrées.
- 71 Lorsque des productions médiatiques s'agrègent autour de personnes, de villes, de lieux, de monuments, d'entreprises, de marques, d'œuvres d'art, d'événements programmés, les R.N.A. sont des noms propres. Ainsi, au cours de la période sur laquelle porte une investigation, la présence d'un substantif singulier au sein du discours médiatique suffit pour attester de son rattachement au sujet d'actualité qui lui correspond. La seule difficulté concerne le cas où le nom propre concerne une chose à laquelle plusieurs faits médiatiques peuvent être associés Il serait ainsi difficile, en France¹⁰ et pour l'année 2022, de circonscrire un sujet d'actualité au moyen de la présence du signifiant « Emmanuel Macron ».
- 72 Pour les événements imprévisibles, de nombreux travaux en sciences du langage se sont penchés sur le processus de nomination qui les concerne. Ainsi, les « mots événements » (Moirand, 2007b) correspondent à leurs signifiants. En dehors de ces processus, certains événements sont associés à une date (11 septembre), à un lieu (Tchernobyl) ou à toute autre entité qui les concerne : identité des personnes concernées (victimes, auteurs, etc.), nature de l'événement (accident, incendie, etc.). La coprésence de ces R.N.A. dans les discours médiatiques sur une période suffit à attester d'une couverture médiatique de ce sujet.
- 73 Le cas des affaires et des procès est relativement simple à traiter dans la mesure où l'opprobre public est toujours dirigé vers une personne (physique ou morale) qui, à ce titre, possède son nom propre. Sur une période, comme pour les événements qui concernent une personne, la présence de ce substantif dans les discours médiatiques atteste du traitement du sujet d'actualité¹¹. Par exemple, tous les discours médiatiques publiés à la fin du mois de juillet 2021 et qui comprennent le nom « Rachida Dati » concernent « l'affaire Rachida Dati ».
- 74 Pour les sujets liés aux conséquences des décisions politiques, la logique communicationnelle des hommes politiques conduit généralement à maîtriser le processus de nomination qui concerne leur propre discours, largement diffusé par les médias. Des noms de lois, de décrets, de dispositifs, etc., voient ainsi le jour dans

l'espace public. Ceux-ci alimentent un discours médiatique qui les traite en tant que sujet. Dès la mi-juillet 2021, le « passe sanitaire » a contribué à faire émerger, en France, un nouveau sujet d'actualité robuste.

- 75 Le cas des rapports et des études est également assez simple dans la mesure où ceux-ci justifient des discours médiatiques qui donnent explicitement l'auteur de ces écrits, le nom des commanditaires et le sujet. Ces éléments peuvent servir de mots-clés pour circonscrire les productions médiatiques sur une période qui traite de ce sujet. Par exemple, la présence d'« OMS » et de « cigarette électronique » dans un article ou dans un reportage suffit à les rattacher au sujet lié à la diffusion du rapport dans l'espace public en juillet 2021.
- 76 Le cas le plus difficile concerne les faits abstraits qui sont liés à leurs concepts et à des statistiques qui leur donnent une certaine consistance. Il nous semble néanmoins possible de remédier à cette difficulté en considérant les sujets d'actualité de ce type comme un ensemble de discours médiatiques mentionnant explicitement à la fois le nom du concept (chômage, inflation, taux d'incidence, etc.) et la qualification de l'évolution des statistiques qui concernent ce phénomène (hausse, baisse, stagnation). Par exemple, la médiatisation de la baisse du chômage au cours du deuxième semestre 2021 se traduit par une production médiatique qui comprend à la fois « baisse » et « chômage » dans les discours liés à ce sujet.

L'analyse des R.N.A. d'un sujet d'actualité

- 77 Une fois connus les R.N.A. d'un sujet d'actualité, il convient de travailler sur les espaces discursifs formés autour d'eux.
- 78 À cette fin, trois notions nous paraissent importantes :
- la capacité de ces R.N.A. à agréger un nombre important de P.M. ;
 - la capacité de chaque R.N.A. à être présent dans la masse de discours médiatiques regroupés autour d'autres R.N.A. circonscrits par le sujet d'actualité ;
 - l'indépendance de chaque R.N.A., c'est-à-dire sa capacité à générer des discours qui n'intègrent pas d'autres R.N.A.
- 79 Nous considérerons que les deux premières notions concernent la *prégnance* de R.N.A. :
- la *prégnance* par le nombre de P.M. qu'il parvient à agréger, que nous nommerons *prégnance agrégative* ;
 - la *prégnance* par sa capacité à se frayer une place dans les P.M. agrégées autour d'autres R.N.A., nommée *prégnance inter R.N.A.*
- 80 Conjointement, il s'agit de trouver une méthode pour construire une carte capable de représenter les relations entre plusieurs R.N.A.
- 81 La première difficulté à laquelle l'analyste fait face réside dans l'accès à une masse de productions médiatiques au sein de laquelle va être extrait un certain nombre de discours qui contiennent un R.N.A. Sauf erreur de notre part, il ne paraît pas possible de travailler ici sans l'aide des bases de données et des moteurs de recherche qu'elles proposent.
- 82 Ce constat montre une première limite au travail d'analyse, dans la mesure où ces moteurs constituent autant de « boîtes noires » qui mettent en question le statut scientifique des recherches qui s'appuient sur leur utilisation.

- 83 Si l'on met de côté cette réserve, il reste à nous questionner sur ce que permet ce travail sur les grandes bases de données qui permettent d'avoir accès à une masse importante de P.M. Compte tenu du fonctionnement des moteurs, les recherches doivent reposer uniquement sur des mots ou des expressions considérés comme saillants pour le sujet d'actualité étudié. Cette saillance nécessite également un repérage clair de la période sur laquelle le travail doit être effectué. Par exemple, pour le sujet qui le concerne, le R.N.A. « Charlie Hebdo » n'a pas la même saillance au sein des productions médiatiques du mois de février 2015 ou dans celles du mois de novembre de la même année.
- 84 Pour montrer ce qu'il est possible d'envisager autour de ces R.N.A., nous avons choisi de travailler sur la base Europresse, qui permet de repérer les productions médiatiques en fonction de la présence (ou de l'absence) de termes qui peuvent être combinés par les opérateurs logiques « et ; ou ». La base permet également de rechercher un R.N.A. précis en tenant compte de sa formulation exacte.
- 85 Nous avons choisi de travailler autour de trois sujets d'actualité différents afin de mettre en évidence les apports et les limites de notre approche pour de futures recherches :
- deux sujets qui semblent prédisposés à devenir des « événements monstres » au sens donné à ce terme par Nora (*op. cit.*) et qui provoquent un battage médiatique intense : la COVID et la guerre en Ukraine ;
 - un ensemble de sujets qui concernent les trois principaux accidents nucléaires qui permettront d'évaluer la capacité des R.N.A. à tisser des liens temporels.

Analyse de la prégnance agrégative des R.N.A. autour des trois sujets d'actualité choisis

- 86 Le sujet d'actualité « COVID » a été analysé de deux façons différentes :
- dans le contexte des débats virulents en France durant l'été 2021 sur la question du passe sanitaire et de la vaccination en nous intéressant aux productions médiatiques diffusées entre le 7 juillet et le 7 août 2021 et en choisissant quatre R.N.A. : « COVID », « Vaccination », « Passe sanitaire » et « Test » ;
 - dans le contexte des classifications des dépêches de l'IPTC qui concernent les sujets de santé¹² en nous intéressant aux productions médiatiques diffusées entre le 25 février 2020 et le 25 février 2022 et en choisissant dix R.N.A. : « COVID », « Pandémie », « Épidémie », « Médicaments », « Vaccins », « Hôpitaux et cliniques », « Maladie », « Maladies contagieuses », « Maladies virales » et « Recherche médicale ».
- 87 Le sujet « Guerre en Ukraine » a été analysé à partir des P.M. diffusées entre le 21 février et le 3 mars 2022 à partir de six R.N.A. : « Ukraine », « Russie », « Kiev », « Moscou », « Zelensky » et « Poutine ».
- 88 Le sujet lié aux accidents nucléaires a été analysé à partir de toutes les P.M. archivées par Europresse à partir de trois R.N.A. : « Three Mile Island », « Tchernobyl » et « Fukushima ». Les trois constituent des toponymes des trois accidents nucléaires majeurs survenus en 1979, 1986 et 2011.
- 89 Nous détaillerons la méthode que nous avons utilisée dans le premier travail qui concerne les R.N.A. du sujet « COVID » couvert au cours de l'été 2021.

- 90 Sur la période qui s'étale du 7 juillet au 7 août 2021, pour la production émanant de six quotidiens français (hors site Web) (*Le Monde*, *Les Échos*, *Le Figaro*, *La Croix*, *Le Parisien* et *Libération*), le tableau 1 montre le nombre d'articles qui contiennent chacun des R.N.A.

Tableau 1. Nombre de P.M. contenant les quatre R.N.A. liés à la COVID et publiées par *Les Échos*, *Le Monde*, *Libération*, *La Croix*, *Le Parisien* et *Le Figaro* entre le 7 juillet et le 7 août 2021

COVID	1 947
Vaccination	899
Passe sanitaire	883
Test	429

Sur cette période, 13 054 articles ont été publiés.

- 91 L'indicateur de prégnance agrégative que nous avons retenu correspond à la quantité d'articles qui contiennent le R.N.A. sur la base du nombre total d'articles publiés.
- 92 Pour des raisons de simplicité, nous travaillons sur des pourcentages en arrondissant les chiffres.

Tableau 2. Indicateurs de prégnance agrégative pour les quatre R.N.A. liés à la COVID dans les P.M. publiées par *Les Échos*, *Le Monde*, *Libération*, *La Croix*, *Le Parisien* et *Le Figaro* entre le 7 juillet et le 7 août 2021

COVID	15
Vaccination	7
Passe sanitaire	7
Test	3

Le dernier indicateur signifie que 3 % des articles publiés sur la période comprennent le R.N.A. « Test ».

- 93 Sur une période plus longue, en prenant en compte les P.M. diffusées par *Le Monde* (Web et journal), *Libération* (Web et journal), *Le Parisien* (Web et journal), *Le Figaro* (Web et journal), *La Croix* (Web et journal), *Les Échos* et *L'Humanité* ainsi que les dix R.N.A. retenus, on obtient les indicateurs suivants.

Tableau 3. Indicateurs de prégnance agrégative pour les dix R.N.A. liés à la COVID dans les P.M. diffusées entre le 25 février 2020 et le 25 février 2022

Covid	23,0
Pandémie	13,0
Épidémie	9,0
Maladie	4,0
Vaccin	4,0
Hôpitaux et cliniques	4,0
Médicament	1,0
Recherche médicale	0,4
Maladie virale	0,2
Maladie contagieuse	0,1

- 94 Le travail sur la guerre d'Ukraine qui intègre toutes les P.M. archivées par Europresse pour la période qui s'étale du 21 février au 3 mars 2022 dévoile les indicateurs suivants.

Tableau 4. Indicateurs de prégnance agrégative pour les six R.N.A. liés à la guerre en Ukraine dans les P.M. diffusées entre le 21 février 2022 et le 3 mars 2022 sur toutes les sources Europresse

Ukraine	42
Russie	6
Kiev	6
Poutine	4
Moscou	3
Zelensky	3

- 95 L'analyse des trois R.N.A. liés aux trois accidents nucléaires majeurs à partir des P.M. archivées par Europresse et liées à *Libération* (Web et journal), au *Monde* (Web et Journal), au *Parisien* (Web et journal), au *Figaro* (Web et journal), à *La Croix* (Web et journal), aux *Échos* et à *L'Humanité* montre les résultats suivants (tableau 5).

Tableau 5. Indicateurs de prégnance agrégative pour les trois R.N.A. liés aux accidents nucléaires

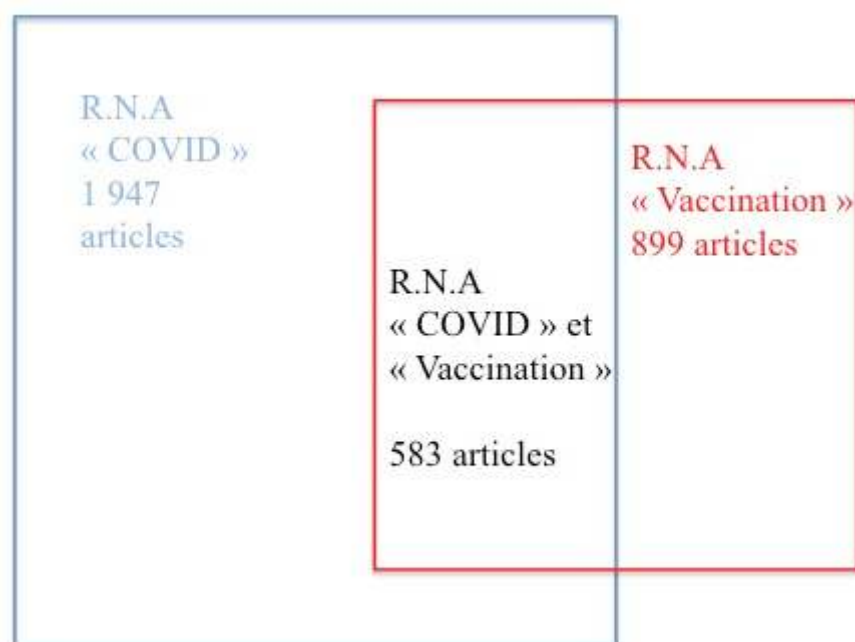
Fukushima	0,10
Tchernobyl	0,10
Three Mile Island	0,03

- 96 Sans surprise, le R.N.A. « Ukraine » est celui qui obtient le score de prégnance agrégative le plus fort. Le chiffre est impressionnant puisque 42 % des P.M. de la période intègrent ce R.N.A. Le choc émotionnel provoqué par l'attaque du territoire ukrainien par la Russie explique la taille de cette fenêtre sur le monde, et ce, au détriment des autres. Ce phénomène explique le silence total des médias français (dont les P.M. sont archivées par Europresse) sur l'effondrement d'un immeuble à Abidjan dans la nuit du 6 au 7 mars 2022. L'algorithme European Media Monitor avait pourtant repéré cet incident comme un événement à partir du flot de dépêches. Ce fait tend à montrer à nouveau les écarts entre les sujets d'actualité et les événements dans le monde, y compris lorsque ceux-ci sont couverts par des agences de presse.
- 97 Nous notons également la différence entre la prégnance agrégative du R.N.A. « COVID » sur la période courte de juillet 2021 et sur celle plus longue des deux années de pandémie. Tout semble montrer que l'apparition de débats autour des mesures sanitaires contribue à diminuer la proportion de P.M. qui utilisent le R.N.A. « COVID ».
- 98 Les faibles scores des R.N.A. liés aux trois accidents nucléaires s'expliquent par la taille du corpus de P.M. qui sert de référence pour calculer les indicateurs. Il reste néanmoins que la prégnance agrégative quasiment nulle du R.N.A. « Three Mile Island » signale peut-être la capacité de certains événements à être effacés de la mémoire interdiscursive par des événements ultérieurs dont la gravité est plus importante. Nous notons cependant le score quasiment identique du R.N.A. « Tchernobyl » et de celui de « Fukushima », malgré la récence et la gravité de l'accident nucléaire sur le territoire japonais. Ces résultats s'expliquent peut-être par la transformation du terme « Tchernobyl » en un nom commun par antonomase (Calabrese, *op. cit.*).

Analyse des relations entre les R.N.A. des sujets choisis

- 99 L'analyse des relations entre les R.N.A. doit permettre de calculer :
- le score de prégnance inter R.N.A. (capacité de celui-ci à se trouver présent dans les P.M. générées autour d'autres R.N.A.) ;
 - le score d'indépendance de chaque R.N.A. (capacité à générer des P.M. qui n'intègrent pas les autres R.N.A. de l'analyse).
- 100 Conjointement, il est nécessaire d'établir une représentation des relations entre les R.N.A. pour être en mesure de mener une analyse.
- 101 Il nous faut maintenant détailler la méthode que nous avons utilisée pour réaliser ce travail. À cette fin, pour des raisons de simplicité, nous appuierons notre propos sur les R.N.A. liés au sujet d'actualité « COVID » traité durant le mois de juillet 2021.
- 102 La première étape consiste à recenser le nombre de P.M. qui intègrent simultanément deux R.N.A. à partir de la base Europresse.
- 103 Le schéma suivant permet de comprendre ce recensement à partir de l'exemple des deux R.N.A. « COVID » et « Vaccination » (figure 4).

Schéma 3. Exemple de recensement de P.M. qui intègrent simultanément deux R.N.A. (« COVID » et « Vaccination »)



- 104 À partir de ce recensement, nous avons pu créer une matrice (symétrique autour de la diagonale) qui récapitule le nombre d'articles qui contiennent à la fois les combinaisons des quatre R.N.A. choisis.

Tableau 6. Effectifs des P.M. qui comprennent deux R.N.A.

	COVID	Vaccination	Test	Passe sanitaire
COVID		583	223	430
Vaccination	583		198	495
Test	223	198		225
Passe sanitaire	430	495	225	

- 105 Partant, nous avons calculé, par ligne, la proportion d'articles qui comprennent deux R.N.A. par rapport au nombre de productions organisées autour du R.N.A. de la ligne. À titre d'exemple, les 583 articles qui intègrent à la fois les R.N.A. « COVID » et « Vaccination » représentent 29,94 % des productions organisées autour du R.N.A. « COVID ». Ces calculs sont résumés par le tableau suivant.

Tableau 7. Proportion des P.M. comprenant deux R.N.A. par rapport au nombre de P.M. générées par le R.N.A. de la ligne

	COVID	Vaccination	Test	Passe sanitaire
COVID		29,94 %	11,45 %	22,09 %
Vaccination	64,85 %		22,02 %	55,06 %
Test	51,98 %	46,15 %		52,45 %
Passe sanitaire	48,70 %	56,06 %	25,48 %	

- 106 Pour calculer le score de prégnance inter R.N.A. et le score d'indépendance de chaque R.N.A., nous avons utilisé cette matrice.
- 107 La somme des différentes proportions sur chaque ligne nous donne un score inversement proportionnel à l'indépendance du R.N.A. Il suffit dès lors de raisonner par rapport au maximum possible (lié au nombre de combinaisons possibles pour chaque R.N.A.) pour calculer un indicateur proportionnel à l'indépendance du R.N.A. Par exemple, la somme des proportions qui concernent le R.N.A. « COVID » est égale à 0,63 pour un maximum possible de 3. Le score d'indépendance est donc égal à 2,36 ($3-0,63$). Pour rendre comparables tous les scores d'indépendance, nous avons divisé ce score par le maximum possible en transformant cette proportion en pourcentage. Tous les indicateurs ont été arrondis.
- 108 Le score d'indépendance du R.N.A. « COVID » est égal à 79, soit : $((3-0,63)/3)*100$. Il s'interprète de la façon suivante : en moyenne, sur 100 P.M. organisées autour du R.N.A. « COVID », 79 n'intègrent pas les autres R.N.A. de l'analyse.
- 109 Pour calculer les scores de prégnance inter R.N.A., nous avons additionné les proportions au sein de chaque colonne. Le score obtenu est un indicateur de la capacité du R.N.A. à se trouver associé aux P.M. articulées autour des autres. Afin de rendre ces indicateurs comparables, nous avons choisi comme indicateur final la proportion, en pourcentage, du calcul précédent par rapport au maximum possible.

- 110 Le score de prégnance inter R.N.A. « COVID » est égal à 55, soit : $((0,648 + 0,519 + 0,487)/3)*100$. Il s'interprète de la façon suivante : en moyenne, sur 100 P.M. organisées autour des trois R.N.A. autres que « COVID », 55 d'entre elles intègrent ce R.N.A.
- 111 Cette méthode fait apparaître les scores suivants.

Tableau 8. Scores de prégnance inter R.N.A. et scores d'indépendance des R.N.A. liés à la COVID dans les P.M. publiées par *Les Échos*, *Le Monde*, *Libération*, *La Croix*, *Le Parisien* et *Le Figaro* entre le 7 juillet et le 7 août 2021

	Score indépendance	Score prégnance inter R.N.A.
COVID	79	55
Vaccination	53	44
Test	50	20
Passe sanitaire	57	43

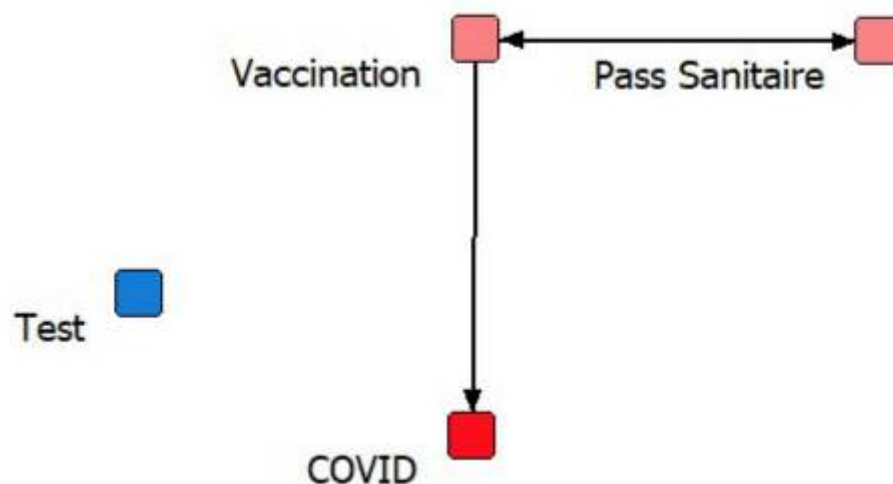
- 112 Pour permettre la représentation des relations entre les R.N.A., nous avons transformé la matrice des proportions des P.M. comprenant deux R.N.A. pour la rendre binaire en fonction d'un seuil. Le choix de celui-ci est difficile, car il peut revêtir un caractère arbitraire. Pour les représentations suivantes, nous avons choisi de prendre pour norme la valeur qui permet d'extraire les 20 % des proportions les plus hautes. Ainsi, pour les quatre R.N.A., nous avons choisi un seuil de 55 %. Avec ce seuil, nous obtenons la matrice suivante.

Tableau 9. Matrice dichotomique des proportions des P.M. comprenant à la fois deux R.N.A. par rapport au nombre de P.M. générées par le R.N.A. de la ligne – seuil de 55 %

	COVID	Vaccination	Test	Passe sanitaire
COVID	0	0	0	0
Vaccination	1	0	0	1
Test	0	0	0	0
Passe sanitaire	0	1	0	0

- 113 Grâce au logiciel Ucinet et à son outil de visualisation de graphes, il est possible d'obtenir la représentation suivante.

Graphe 1. Les relations entre les quatre R.N.A. liés au sujet « COVID » durant le mois de juillet 2021 – seuil de 55 %

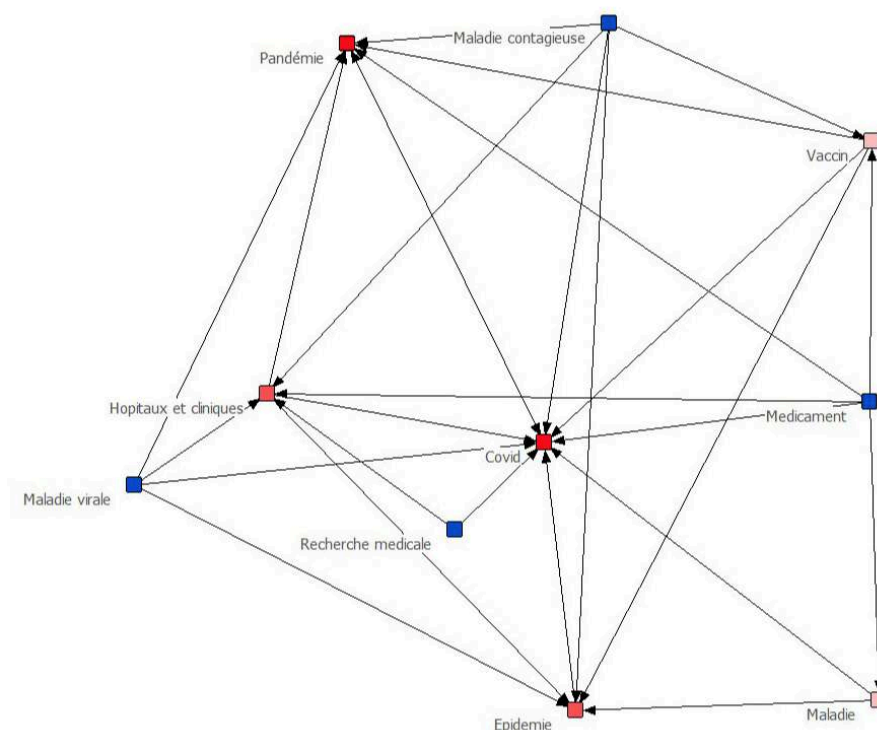


- 114 Nous représenterons en rouge les R.N.A. « prégnants » (dans le graphe précédent « COVID »). Ces R.N.A. se trouvent souvent intégrés dans les P.M. de ceux qui se trouvent liés avec lui (« Vaccination » dans le graphe précédent).
- 115 Nous représenterons en bleu les R.N.A. « dominés ». Leur présence dans les P.M. s'accompagne de celle des R.N.A. liés à lui. Dans le graphe présent, le seuil choisi (55 %) rend invisible le fait que 51 % des P.M. organisées autour du R.N.A. « Test » comprennent également « COVID ». Cette invisibilité du lien entre les deux R.N.A. met l'accent sur la prudence avec laquelle les graphes doivent être interprétés.
- 116 Nous représenterons en rose les R.N.A. dans une position intermédiaire.
- 117 À l'aide cette méthode, nous pouvons traiter les dix R.N.A. du sujet « COVID » au sein des P.M. diffusées entre le 25 février 2020 et le 25 février 2022 par *Libération* (Web et journal), *Le Monde* (Web et Journal), *Le Parisien* (Web et journal), *Le Figaro* (Web et journal), *La Croix* (Web et journal), *Les Échos* et *L'Humanité* (tableau 10 et figure 6)

Tableau 10. Scores de prégnance inter R.N.A. et scores d'indépendance des R.N.A. liés à la COVID dans les P.M. diffusées entre le 25 février 2020 et le 25 février 2022

	Score indépendance	Score prégnance inter R.N.A.
<i>Covid</i>	88	71
<i>Épidémie</i>	83	36
<i>Pandémie</i>	87	34
<i>Hôpitaux et cliniques</i>	75	28
<i>Vaccin</i>	76	23
<i>Maladie</i>	80	21
<i>Médicament</i>	71	8
<i>Recherche médicale</i>	76	3
<i>Maladie virale</i>	92	3
<i>Maladie contagieuse</i>	89	1

Graph 2. Les relations entre les dix R.N.A. liés au sujet « COVID » durant la période du 25 février 2020 et le 25 février 2022 – seuil de 30 %



118 Le graphe met en évidence :

- deux R.N.A. prégnants dépendants l'un de l'autre : « COVID » et « Pandémie » ;
- quatre R.N.A. dominés : « Médicament », « Recherche médicale », « Maladie virale » et « Maladie contagieuse » ;
- deux R.N.A. plutôt prégnants : « Épidémie » et « Hôpitaux et cliniques » ;
- deux R.N.A. plutôt dominés : « Vaccin » et « Maladie ».

119 Cette répartition est assez conforme au score de prégnance inter R.N.A.

120 Lorsque l'on étudie le sujet « COVID » sur un temps court au sein duquel existent des R.N.A. qui suscitent un débat public, le R.N.A. central perd de sa prégnance.

121 Lorsque le même sujet est appréhendé sur un temps long avec des R.N.A. moins enclins à s'associer à un débat public focalisé sur des sujets de controverse, le R.N.A. central voit sa prégnance augmenter.

122 Pour les deux analyses, des phénomènes de dépendances réciproques apparaissent.

123 Dans le cas du sujet « COVID » sur un temps court, le R.N.A. « Vaccination » entretient des liens de dépendance avec le R.N.A. « Passe sanitaire »

124 Pour le même sujet traité avec un plus grand nombre de R.N.A. sur un temps long apparaît la dépendance croisée entre le R.N.A. « COVID » et celui de « Pandémie »

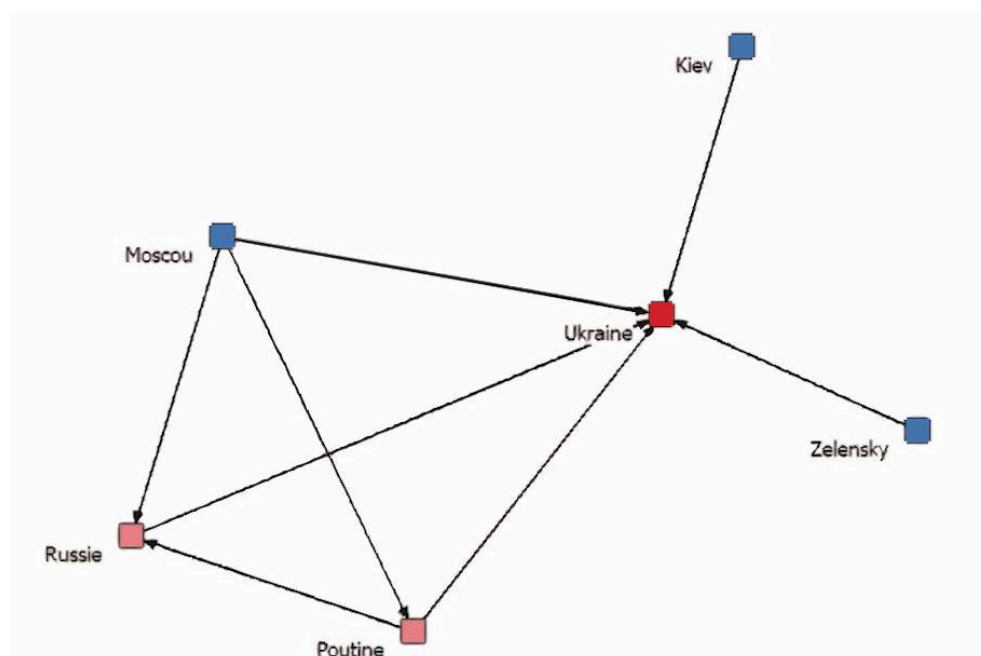
125 Ces « binômes » de R.N.A. illustrent une organisation croisée des P.M. autour d'eux. Cette organisation est particulièrement conforme à l'impression que nous laisse ce que nous avons vécu depuis deux ans et à la teneur des échanges politiques qui se sont déroulés au cours de l'été 2021 avec le développement en France d'un mouvement *Anti Pass* et *Anti Vax*.

126 En ce qui a trait aux événements qui concernent l'Ukraine, sur une période relativement courte, le travail autour de six R.N.A. donne les résultats suivants

Tableau 11. Scores de prégnance inter R.N.A. et scores d'indépendance des R.N.A. liés à la guerre en Ukraine dans les P.M. diffusées entre le 21 février 2022 et le 3 mars 2022 sur toutes les sources Europresse

	Score indépendance	Score prégnance inter R.N.A.
<i>Ukraine</i>	92	75
<i>Russie</i>	61	41
<i>Poutine</i>	49	28
<i>Kiev</i>	73	28
<i>Moscou</i>	48	24
<i>Zelensky</i>	66	15

Graph 3. Les relations entre les six R.N.A. liés à la guerre en Ukraine dans les P.M. diffusées entre le 21 février 2022 et le 3 mars 2022 sur toutes les sources Europresse – seuil de 47 %



127 Sans surprise, le R.N.A. « Ukraine » est le seul R.N.A. prégnant, avec un score de prégnance inter R.N.A. très élevé (75).

128 Les R.N.A. « Zelensky » et « Kiev » sont dans une situation de domination par rapport au R.N.A. central.

129 Le R.N.A. « Moscou » est placé dans une situation de triple domination, à la fois envers les R.N.A. « Ukraine », « Russie » et « Poutine », montrant par là la position de cet actant dans les P.M. étudiées.

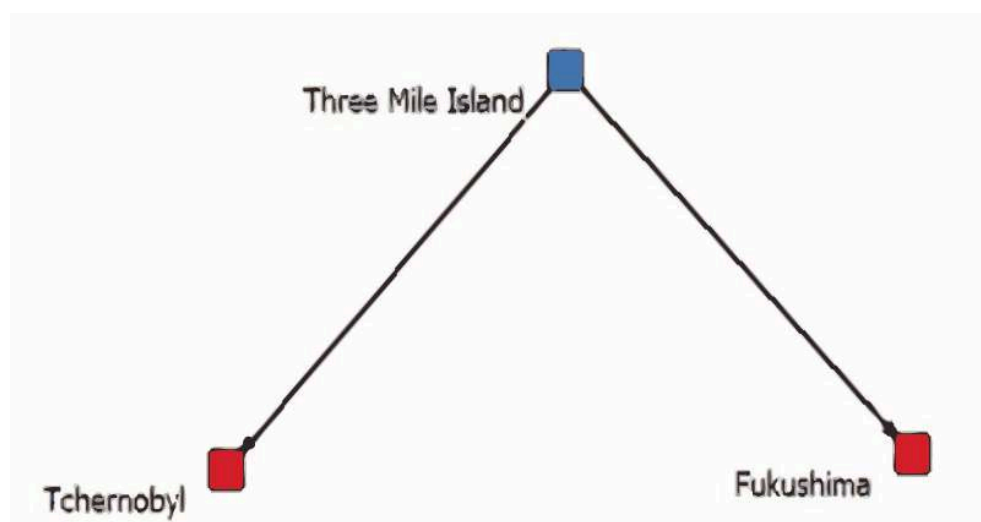
- 130 Si le R.N.A. « Russie » est placé sous la dépendance du R.N.A. central, il possède néanmoins une certaine prégnance par rapport à « Moscou » et à « Poutine »
- 131 La situation du R.N.A. « Poutine » nous semble conforme à l'image laissée par les P.M. Ce R.N.A. est fortement dépendant des R.N.A. « Ukraine » et « Russie » (plus de 70 % des P.M. qui mentionnent « Poutine » mentionnent l'Ukraine ou la Russie).
- 132 Le dernier travail concerne les trois principaux accidents nucléaires du ^{xx}e et du ^{xxi}e siècle¹³.
- 133 Les calculs des deux indicateurs sur les trois R.N.A. choisis révèlent les résultats suivants.

Tableau 12. Scores de prégnance inter R.N.A. et scores d'indépendance des R.N.A. liés aux trois principaux accidents nucléaires

	Score indépendance	Score prégnance inter R.N.A.
<i>Tchernobyl</i>	88	37
<i>Fukushima</i>	92	33
<i>Three Mile Island</i>	47	2

- 134 Le graphe des relations entre ces R.N.A. prend la forme suivante.

Graphe 4. Les relations entre les trois R.N.A. liés aux accidents nucléaires – seuil de 44 %



- 135 Le R.N.A. « Three Mile Island » est dans une situation de domination. Sa prégnance relativement faible s'accompagne d'une dépendance forte envers les R.N.A. « Tchernobyl » et « Fukushima ». Cette représentation montre à la fois la référence relativement rare à l'incident de la centrale américaine de 1979 dans les P.M. et le caractère saillant des deux R.N.A. « Tchernobyl » et « Fukushima », qui constituent les deux signifiants majeurs des accidents nucléaires. Nous notons également l'absence de lien de dépendance du R.N.A. « Tchernobyl » envers celui qui concerne la centrale japonaise.

- 136 S'il paraît nécessaire d'approfondir les analyses des trois sujets d'actualité choisis, l'espace de cet article ne l'autorise pas. Cet écrit, déjà volumineux, s'efforce simplement de montrer les possibilités offertes par la méthodologie développée plus avant.
- 137 Globalement, les développements précédents montrent l'existence d'un phénomène de subsomption — dans son sens marxiste — lié à une forme de conditionnement. En effet, l'existence de certains R.N.A. semble être conditionnée par la présence de R.N.A. particulièrement prégnants. Cela ne signifie pas pour autant que le référent désigné par le R.N.A. est placé dans une situation de dépendance. Par exemple, alors que nous avons montré que le R.N.A. « Poutine » est conditionné par la présence du R.N.A. « Ukraine », la situation est tout autre en ce qui a trait au dirigeant de la Russie.

Conclusion

- 138 Dans cet article, nous avons caractérisé la notion de sujet d'actualité en nous appuyant conjointement sur trois univers théoriques :
- celui des actualités et des nouvelles, avec sa logique d'agrégation ;
 - celui des événements médiatiques et sa capacité propre à transformer ce qui se passe dans le monde en un espace discursif possédant sa propre matérialité ;
 - celui des signes, avec leurs capacités à segmenter le monde en catégories, à trouver pour chacune d'entre elles des constituants signifiants et saillants qui peuvent s'organiser en réseaux sémiotiques.
- 139 À partir des R.N.A., véritables signifiants du sujet traité par les médias, nous avons proposé une méthode pour analyser leur prégnance et leur indépendance ainsi que pour construire des représentations de leurs relations dans un corpus de productions médiatiques. Cette méthodologie permet de faire apparaître un phénomène de subsomption entre les R.N.A., certains se trouvant conditionnés à la présence d'autres signifiants dominants, et ce, pour pouvoir exister dans l'espace discursif du sujet traité.
- 140 L'ensemble de ce travail permet de faire émerger un thème d'investigation qui a été délaissé par les sciences de l'information et de la communication, malgré sa visibilité. Les sujets d'actualité ont peu été pensés et investigués en dehors de l'analyse de leur nombre et de leur diversité (Marty, Rebillard, Pouchot, Lafouge, *op. cit.*).
- 141 Très logiquement, cet écrit souffre de nombreuses lacunes et limites. La première concerne la réflexion théorique que nous avons proposée. L'examen de l'identité théorique du sujet d'actualité en référence à celle d'actualités, d'événements médiatiques et de signes mériterait un grand nombre d'approfondissements. Un travail spécifique sur le rôle des émotions dans l'émergence de sujets d'actualité et de R.N.A. paraît nécessaire. L'identité théorique des sujets d'actualité mériterait également une réflexion s'appuyant sur les cadrages médiatiques.
- 142 Sur le plan empirique, les limites sont également nombreuses. Elles concernent l'accès au corpus avec une dépendance à de vastes bases de données avec leur logique et leur fonctionnement pas toujours transparents pour le chercheur. Les limites ont également un lien avec le choix et la formulation des R.N.A. associés à une période temporelle déterminée. Sur ce point, il reste très difficile de justifier ces choix. Elles concernent en dernier lieu le sens à donner aux indicateurs et aux cartes que nous avons montrés dans cet article.

- 143 Il n'en reste pas moins l'intérêt de mettre en débat ces questionnements pour susciter de futurs travaux.
- 144 Il reste beaucoup à faire pour démêler les nœuds de l'écheveau des discours médiatiques regroupés en sujets.

BIBLIOGRAPHIE

- ANGENOT Marc (2014) « La rhétorique de la qualification et les controverses d'étiquetage », *Argumentation et Analyse du Discours*, 13, mis en ligne le 14 octobre 2014. DOI : <https://doi.org/10.4000/aad.1787>.
- ARISTOTE (2008), *Catégories de l'interprétation – Organon 1 et 2*, traduit par Jules TRICOT, Paris, Vrin.
- ARQUEMBOURG Jocelyne (2011), *L'événement et les médias : les récits médiatiques des tsunamis et les débats publics (1755-2004)*, Paris, Éditions des archives contemporaines.
- BAKHTINE Mikhaïl (1970/1963), *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil.
- BERNARD Julien (2015), « Les voies d'approche de l'émotion. Enjeux de définition et de catégorisations », *Terrain/Théories*, 2, mis en ligne le 17 octobre 2014. DOI : <https://doi.org/10.4000/teth.196>.
- BOURDIEU Pierre (1986), « La science et l'actualité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 61(mars), p. 2-3.
- BOURGNE Patrick et Tourya GUAAYBESS (2019), « Le frayage des sujets d'actualité », *Communication*, 36(2), mis en ligne le 15 juin 2019, <http://journals.openedition.org/communication/10674>, consulté le 6 juillet 2022.
- CAGE Julia, Nicolas HERVE et Marie Luce VIAUD (2017), *L'information à tout prix*, Paris, INA, Média et Humanités.
- CALABRESE Laura (2013), *L'événement en discours. Presse et mémoire sociale*, Paris, L'Harmattan, Académia.
- CALABRESE Laura (2010), « Les héméronymes. Ces événements qui font date, ces dates qui deviennent événements », *Mots. Les langages du politique*, 88, mis en ligne le 01 novembre 2010. DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.14443>.
- CHAMPAGNE Patrick (1995), « La double dépendance. Quelques remarques sur les rapports entre les champs politiques, économiques et journalistiques », *Hermès*, 17-18(3), p. 215-229. DOI : <https://doi.org/10.4267/2042/15218>.
- CHARAUDEAU Patrick (1997), *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*, Paris, Nathan/Institut national de l'audiovisuel.
- COHEN Henri et Claire LEFEBVRE (2005), « Bridging the category divide », dans Henri COHEN et Claire LEFEBVRE (dir.), *Categorization in the Cognitive Science*, Oxford, Elsevier, p. 2-15.
- DAMASIO Antonio (2006), *L'erreur de Descartes – La raison des émotions*, Paris, Odile Jacob, coll. Sciences.

- DEMERS François et Florence LE CAM (2007), « Les TIC au secours de l'Actualité », *Argumentum*, 6, p. 37-57.
- DERRIDA Jacques et Jürgen HABERMAS (2003), *Le « concept » du 11 septembre – Dialogues à New York (octobre-décembre 2001)*, avec Giovanna BORRADORI, Paris, Galilée.
- DYMYTROVA Valentyna (2013), « La construction sémio-discursive de l'émotion dans la presse écrite », dans Béatrice VACHER, Christian LE MOENNE et Alain KIYINDOU, *Communication et débat public : les réseaux numériques au service de la démocratie ?*, Paris, L'Harmattan, p. 203-211.
- DOUTREIX Marie Noëlle (2020), *Wikipédia et l'actualité – Qualité de l'information et normes collaboratives d'un média en ligne*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- DUMOUCHEL Suzanne et Marie-Dominique POLELARD (2018), « Introduction », *Sens Public*, 1, p. 21-22.
- FISKE John (1987), *Television Culture*, Oxon/New-York, Routledge.
- GARCIN-MARROU Isabelle (2004), « L'affaire Dutroux : de l'émotion à la mobilisation », *Mots. Les langages du politique*, 75, mis en ligne le 22 avril 2008. DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.3413>.
- GENETTE Gérard (1982), *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Le Seuil.
- GITLIN Todd (1980), *The Whole World Is Watching: Mass Media in the Making & Unmaking of the New Left*, Berkeley, University of California Press.
- GODELIER Maurice (2015), *L'imaginé, l'imaginaire et le symbolique*, Paris, CNRS Éditions.
- GOFFMAN Erving (1991), *Les cadres de l'expérience*, Paris, Les éditions de minuit.
- GROUPE MU (2015), *Principia sémiotica – Aux sources du sens*, Bruxelles, Les impressions nouvelles.
- KLEIBER Georges (1990), *La sémantique du prototype*, Paris, Presses universitaires de France, Linguistique nouvelle.
- KRISTEVA Julia (1969), *Sémeiotikè, recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil.
- LAGNEAU Eric (2002), « Les styles agencier et ses déclinaisons thématiques – L'exemple des journalistes de l'agence France presse », *Réseaux*, 1(111), p. 58-100.
- LAMIZET Bernard (2006), *Sémiotique de l'événement*, Paris, Hermès Lavoisier.
- LANDAGRIN Frédéric (2004), « Saillance physique et saillance cognitive », *Corela*, 2(2), mis en ligne le 15 décembre 2004. DOI : <https://doi.org/10.4000/corela.603>.
- LUHMANN Niklas (2012), *La réalité des médias de masse*, Paris, Diaphanes.
- MARTY Emmanuel, Franck REBILLARD, Stéphanie POUCHOT et Thierry LAFOUGE (2012), « Diversité et concentration de l'information sur le web. Une analyse à grande échelle des sites d'actualité français », *Réseaux*, 6(176), p. 27-72.
- MOIRAND Sophie (2018), « Dire l'actualité dans les chaînes d'information continue et la presse d'actualité », *Cahiers Sens public*, 1(21-22), p. 175-197.
- MOIRAND Sophie et al., (dir.) (2013), *Dire l'événement. Langage, mémoire, société*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2013.
- MOIRAND Sophie (2007a), *Les discours de la presse quotidienne – observer, analyser, comprendre*, Paris, Presses universitaires de France, coll. Linguistique nouvelle.

- MOIRAND Sophie (2007b), « Discours, mémoires et contextes : à propos du fonctionnement de l'allusion dans la presse », *Corela*, HS-6, mis en ligne le 01 novembre 2007. DOI : <https://doi.org/10.4000/corela.1567>.
- MONGIN Francis (2021), *Francis Rissin*, Paris, Pocket.
- MICHEL Raphaël (2015), « Esquisse d'une typologie des différents modes de sémiotisation verbale de l'émotion », *Semen*, 35(2013), mis en ligne le 21 avril 2015, consulté le 12 février 2022. DOI <https://doi.org/10.4000/semn.9795>.
- MÜLLER Jürgen E. (2006), « Vers l'intermédialité : histoires, positions et option d'un axe de pertinence », *Médiamorphoses*, 16, p. 99-110.
- MUSIL Robert (2004), *L'homme sans qualités*, Tome 1, trad. de l'allemand par Philippe JACCOTTET, Paris, Le Seuil, coll. Points
- NORA Pierre (1972), « L'événement monstre », *Communications*, 18, p. 162-172. DOI : <https://doi.org/10.3406/comm.1972.1272>.
- PALMER Michel (2006), « Nommer les nouvelles du monde », *Hermès, La Revue*, 3(46), p. 47-56.
- PATTABHIRAMAN Pat T. (1993), *Aspects of Saliency in Natural Language Generation*, thèse de doctorat dirigée par Robert F. HADLEY et Raymond E. JENNINGS, School of Computing Science, Université Simon Fraser, Burnaby.
- QUÉRÉ Louis (2006), « Entre fait et sens, la dualité de l'événement », *Réseaux*, 5(139), p. 183-218.
- MERCIER Arnaud (2006), « Logiques journalistiques et lecture événementielle des faits d'actualité », *Hermès, La Revue*, 3(46), p. 23-35
- PEIRCE Charles Sanders (1978), *Écrits sur le signe*, rassemblés, traduits et commentés par Gérard DELEDALLE, Paris, Éditions du Seuil.
- REBILLARD Franck (2006), « Du traitement de l'information et son retraitement – La publication de l'information journalistique sur l'internet », *Réseaux*, 3(137), p. 29-68.
- ROMANO Claude (2021), *L'événement et le monde*, Paris, Seuil.
- ROSCHE Eleanor (1973), « Natural categories », *Cognitive Psychology*, 4, p. 328-350.
- ROSCHE Eleanor (1975), « Cognitive reference points », *Cognitive Psychology*, 7, p. 532-547.
- SAINT OUEEN François (1984), « De la matérialité du discours aux espaces discursifs », *Revue française de science politique*, 34(3), p. 428-448. DOI : <https://doi.org/10.3406/rfsp.1984.411288>.
- SINI Lorella (2015), « Événements, discours, médias : réflexions à partir de quelques travaux récents », *Argumentation et Analyse du Discours*, 14, mis en ligne le 09 avril 2015. DOI : <https://doi.org/10.4000/aad.1912>.
- STEINBERGER Ralf, Bruno POULIQUEN et Johan HAGMAN (2002), « Cross-lingual document similarity calculation using the multilingual thesaurus Eurovoc », *Computational Linguistics and Intelligent Text Processing*, London, Springer, p. 415-424.
- TUCHMAN Gaye (2016), « Travailler à la fabrique de l'information, ou comment l'imprévu devient une routine », *Temporalités*, 23, mis en ligne le 10 octobre 2016. DOI : <https://doi.org/10.4000/temporalites.3413>.
- VASTERMAN Peter, C. Joris YZERMANS et Anja J. E. DIRKZWAGER (2005), « The role of the media and media hypes in the aftermath of disasters », *Epidemiologic Reviews*, 27, p. 107-114.

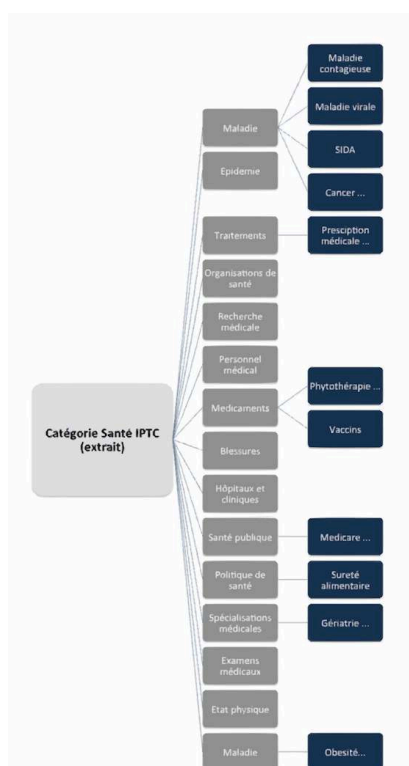
VENIARD Marie (2013), *La nomination des événements dans la presse. Essai de sémantique discursive*, Besançon, Presse de l'Université de Franche-Comté.

VERÓN Eliseo (1981), *Construire l'événement – les médias de masse et l'accident de Three Mile Island*, Paris, Les éditions de minuit.

ANNEXES

La catégorie « Santé »

Graph 5. Structuration de la catégorie « Santé » de l'IPTC



NOTES

1. Terme issu des écrits de Goffman (1991).
2. Dans le travail réalisé par les quatre auteurs, les deux tiers du corpus ont nécessité un repérage « manuel » des sujets d'actualité avec le problème inhérent à la cohérence des choix des codeurs.
3. Un ensemble d'éléments en interaction.
4. Sur la notion d'intertextualité, voir Kristeva (1969) et Genette (1982). Sur la notion d'intermédialité, voir Müller (2006).
5. pendant un battage médiatique, la couverture de l'actualité semble mener une vie propre, poussée principalement par des processus d'auto-renforcement au sein de la production de l'information elle-même (traduction de l'auteur).

6. la catégorisation est une opération mentale par laquelle le cerveau classe des objets ou des événements. Cette opération est au cœur de la construction de notre connaissance sur le monde (traduction de l'auteur).

7. <https://www.iptc.org/about-iptc/> consulté le 5 juillet 2022

8. Cas du substantif *tsunami* qui a permis de qualifier les événements de 2004.

9. Cette notion est utilisée en analyse propositionnelle du discours pour désigner les éléments d'un discours pouvant être considérés comme ses points focaux.

10. Et en 2021

11. Sauf si ce nom est concerné par d'autres faits médiatisés.

12. Voir l'annexe.

13. Sur l'ensemble des archives Europresse publiées par *Libération* (Web et journal), *Le Monde* (Web et Journal), *Le Parisien* (Web et journal), *Le Figaro* (Web et journal), *La Croix* (Web et journal), *Les Échos* et *L'Humanité*.

RÉSUMÉS

En prenant acte du faible nombre de recherches sur les sujets d'actualités justifié par les difficultés à les définir et à les repérer, cet article s'efforce de faire disparaître ces deux obstructions. Pour ce faire, il prend appui sur une vision systémique des médias de masse et s'efforce de caractériser un sujet d'actualité à partir des notions d'événements médiatiques, de catégories et de signes. Il traite l'actualité des médias de masse, morcelée en multiples sujets, comme un présent aussi bien renouvelé continuellement que préformé par un passé plus ou moins lointain. Il tente dans un second temps de proposer un certain nombre d'outils pour faciliter le repérage effectif de ces thèmes d'actualités à partir d'un corpus de productions médiatiques issues de chaînes de télévisions, de stations de radio ou de titres de presse.

The noted lack of research on news topics seems to be due to the challenges involved in defining and identifying them. This article attempts to eliminate those two obstacles. Drawing on a systemic view of mass media, it characterizes news topics using conceptual notions of media events, categories, and signs. The article treats mass media news, broken down into multiple topics, as a moment in time that is both constantly renewed and shaped by the distant and not-so-distant past. It goes on to suggest a number of tools for successfully identifying news themes based on a corpus of output from television and radio stations and the press.

Teniendo en cuenta el reducido número de investigaciones sobre temas de actualidad, que se ha justificado por las dificultades en definirlos o identificarlos, este artículo concentra sus esfuerzos con el fin de hacer desaparecer estos dos obstáculos. Para hacerlo, se apoya en primer lugar, en una visión sistémica de los medios de comunicación de masas y procura definir un tema de actualidad a partir de las nociones de eventos mediáticos, categorías y símbolos. El autor del artículo aborda la actualidad de los medios de comunicación de masas, fragmentados en múltiples temas, constituyendo un presente ya sea continuamente renovado o preformado por un pasado más o menos lejano. Dicho autor trata de proponer en segundo lugar, cierto número de herramientas para facilitar la localización efectiva de estos temas de actualidad a partir de un corpus de producciones de los medios de comunicación procedentes de cadenas de televisión, estaciones de radio o títulos de prensa.

INDEX

Palabras claves : temas de actualidad, televisión, radio, prensa, Francia

Keywords : news topics, television, radio, press, France

Mots-clés : sujet d'actualité, télévision, radio, presse, France

AUTEUR

PATRICK BOURGNE

Patrick Bourgne est maître de conférences, Université Blaise Pascal. Il est membre du laboratoire Communication et Sociétés (EA 4647). L'auteur tient à remercier les évaluateurs de la version précédente de cet article pour les qualités de leurs remarques et de leurs suggestions. Il remercie également Bernard Lamizet pour ses conseils et remarques. Courriel : patrick.bourgne@uca.fr

Essais

Communication et solidarité démocratique

Repenser la stratégie des initiatives solidaires

Éric Dacheux

- 1 Nos démocraties sont malades. En 2021, un sondage indiquait que 46 % des Français pensaient que la démocratie ne fonctionnait pas bien, voire pas bien du tout, tandis que 61 % estimaient qu'elle était en danger¹. Effectivement, le système représentatif professionnalisé connaît, dans l'Union européenne, une crise sans précédent, une méfiance croissante des citoyens à l'égard de leurs élus qui ne cesse de s'amplifier depuis l'instauration du traité de Lisbonne. La crise est si profonde que le philosophe Jacques Rancière n'hésite pas à proclamer ceci :

Nous ne vivons pas dans des démocraties [...] nous vivons dans des États de droit oligarchiques, c'est-à-dire dans des États où le pouvoir de l'oligarchie est limité par la double reconnaissance de la souveraineté populaire et des libertés individuelles (2005, p. 81).

- 2 Or, cette oligarchie ne parvient pas à résoudre la crise économique et écologique. Pire, elle semble coupée du monde et agit comme si elle était au-dessus des lois qu'elle édictait. La montée des populismes témoigne de ce fossé croissant entre les élites et les citoyens. Fossé que les élites tendent de combler en faisant appel aux techniques du marketing politique et en développant des instances de démocratie participative. Mais le marketing politique est souvent un remède pire que le mal (Bourgne et Cova, 2013), tandis que les dispositifs participatifs sont souvent plus des outils de légitimation de décisions déjà prises que de réels outils de coconstruction de politique publique (Blondiaux, 2008). Cependant, à côté de ces réponses institutionnelles peu performantes, se développent des réponses politiques venues de la société civile. En effet, derrière les mouvements de citoyens médiatiques comme Nuits Debout ou les Gilets jaunes, se cachent des initiatives de la société civile qui expérimentent un autre type de démocratie. En effet, des ONG de solidarité internationale, des associations de lutte contre la pauvreté, des coopératives et des mutuelles se réclamant de l'économie sociale et solidaire expérimentent ce que nous pouvons appeler, à la suite de Dewey (2008/1925), une démocratie radicale (Dacheux et Goujon, 2020), une société où les

acteurs, face à un problème, se donnent eux-mêmes les moyens de le résoudre. Qu'il s'agisse de lutter contre les discriminations raciales, d'œuvrer pour l'égalité entre les hommes et les femmes ou de protéger la planète, de nombreux citoyens s'auto-organisent pour trouver des solutions concrètes aux maux de notre société mal en point. Pour qualifier ces auto-organisations de la société civile non inféodées à une religion et indépendantes financièrement de l'État et des entreprises qui ne sont ni de grandes fédérations sportives ni des syndicats internationaux, nous emploierons le terme d'*initiatives solidaires* (IS). Comment penser une communication démocratique qui soit adaptée à ces organisations démocratiques ? Pour répondre à cette problématique, le présent texte, qui s'inscrit dans le paradigme des sciences publiques², se décomposera en deux parties. La première, que l'on peut lire comme le bilan de vingt-cinq années de recherche sur la communication politique, dressera le cadre théorique de notre réflexion. La seconde, que l'on peut appréhender comme un programme de recherche-action à développer avec les acteurs, indiquera des pistes permettant de combattre l'invisibilité partielle dont sont aujourd'hui victimes les IS. Cet article, on l'aura compris, ne s'inscrit pas dans la vision (très normative) de la science que propose Nathalie Heinich (2021). Cette dernière affirme que « le rôle du chercheur est de dire le monde tel qu'il est » (*ibid.*, p. 42), alors que ceux qu'elles nomment les « académo militants » se contentent de décrire le monde tel qu'il devrait être. Dans le cadre de l'épistémologie de la complexité³, nous pensons, loin de ce simplisme péjoratif, que la « responsabilité épistémique » (Coutellec, 2015) du chercheur est de proposer à la critique publique des réponses nouvelles aux problèmes actuels du monde (Corcuff, 2012).

Une solidarité démocratique réclame une communication démocratique

- 3 Les IS sont des expérimentations citoyennes, démocratiques et non lucratives qui visent le lien plutôt que le bien (Dacheux et Goujon, *op. cit.*). Elles sont très diverses puisqu'elles prennent des formes juridiques variées (associations, coopératives, mutuelles, etc.), mais se développent également dans des collectifs informels (mouvements, coordinations, ZAD, etc.). De plus, elles sont traversées par au moins deux grandes lignes de fracture. La première sépare les grandes IS gérant des millions de budget, employant des milliers de personnes et intervenant sur tous les continents (des ONG comme Greenpeace ou MSF), des petites IS, enracinées sur un territoire local, fonctionnant principalement sur le bénévolat avec un budget de quelques centaines d'euros. La seconde ligne de fracture divise les IS qui se réclament de l'économie sociale et solidaire (ESS) comme les coopératives, les mutuelles et certaines associations employeuses de celles qui préfèrent se réclamer d'une thématique politique plus restreinte (les droits de la personne, la solidarité internationale), etc. Reste que, malgré cette diversité, ces IS peuvent toutes être définies comme des organisations regroupant « des citoyens actifs et responsables d'une démocratie vivante » (Henry, 2021, p. 23). En effet, à titre de collectifs autonomes, elles renforcent la démocratie comprise comme auto-nomos, capacité à faire et à défaire les normes qui nous gouvernent (Castoriadis, 1975 ; Gauchet, 2002). Ces IS concilient trois éléments constitutifs : la dénonciation d'un fait social (la montée des inégalités, la disparition de la biodiversité, etc.), la formulation de propositions alternatives (taxation des transactions financières, quota

de pêche, etc.) et le développement d'actions concrètes (mise en place d'une zone de gratuité, création de parcs naturels, etc.). De plus, ces IS cherchent à établir une solidarité internationale démocratique (Garlot, 2020). Il convient donc de préciser ce terme (1), avant de définir ce que nous entendons par les termes de *communication* (2) et de *communication politique démocratique* (3).

Les initiatives solidaires au service d'une solidarité démocratique

- 4 Pour bien comprendre la notion de solidarité démocratique, il convient, au préalable, de redevenir aux définitions classiques du terme de *solidarité*. Selon le dictionnaire⁴, ce vocable possède deux racines latines. La première, *In solidum*, signifie « pour le tout ». La seconde, *Solidus*, est ce qui est solide, massif, compact. Le terme de *solidarité* se réfère au droit du XVI^e siècle (*In solidum*). C'est ce qui « unit les personnes tenues par une obligation solidaire ». La solidarité désigne alors un « lien contracté par des personnes répondant en commun d'une obligation solidaire ». C'est en 1737 que le terme va au-delà du droit pour désigner, de façon plus large, le « rapport de dépendance réciproque entre des personnes ». Ce rapport de dépendance mutuelle peut être interprété de deux manières différentes. La première insiste sur le caractère subi, obligatoire de la solidarité, la « dépendance mutuelle entre les êtres humains, existant à l'état naturel et due au besoin qu'ils ont les uns des autres » (Bergson, 1932, p. 97). De même, pour Élie Faure, la solidarité ne se choisit pas : « [...] qu'on le sente ou non, qu'on le veuille ou non, une solidarité universelle unit tous les gestes et toutes les images des hommes, non seulement dans l'espace, mais aussi et surtout dans le temps » (1927, p.13). Ainsi, que nous en ayons conscience ou non, « une solidarité universelle existe du fait de l'appartenance à une même humanité » (Garlot, *op. cit.*, p. 39). Cette vision de la solidarité comme héritage commun a été popularisée par Émile Durkheim (1893). Ce dernier a en effet identifié deux formes de solidarité « héritées » : la solidarité organique, moderne, née de la division du travail, source de cohésion sociale, qui n'emprisonne pas les individus dans une communauté d'appartenance, et la solidarité mécanique, lien social des sociétés traditionnelles qui, au contraire, enferme les individus au sein d'une communauté d'appartenance.
- 5 Cependant, le même dictionnaire souligne qu'il existe une autre appréhension de la solidarité qui insiste, au contraire, sur la dimension volontaire, choisie de la solidarité. Elle peut alors être considérée comme un devoir moral qui « incite les hommes à s'unir, à se porter entraide et assistance réciproque et à coopérer entre eux, en tant que membres d'un même corps social ». Dans cette perspective constructiviste, le dictionnaire historique d'Alain Rey souligne que la solidarité est « une valeur » qui a été théorisée au XIX^e siècle : « [...] elle est devenue dans le vocabulaire sociopolitique un substitut prudent à "égalité" sur le plan économique, d'où "impôt de solidarité" et tous les emplois hypocrites où la solidarité sert de prétexte à l'exercice de l'autorité des classes dirigeantes. »
- 6 La généralisation de l'emploi du terme de *solidarité*, dans la deuxième moitié du XX^e siècle, dénote, selon lui, « un besoin absolu de lien social, en réponse à l'évidence subie des conflits d'égoïsme que le triomphe du libéralisme capitaliste rend inévitable ». C'est dans cette lignée que Philippe Chanial et Jean-Louis Laville identifient deux formes modernes de solidarité « construites », présentes dès le début des mouvements associationnistes européens⁵, lointains ancêtres des IS : la solidarité

philanthropique et la solidarité démocratique. La première repose sur le principe de charité. Elle se caractérise par un engagement volontaire en vue d'aider autrui : « Focalisée sur la “question de l'urgence” et la préservation de la paix sociale, elle se donne pour objet le soulagement des pauvres et leur moralisation par la mise en œuvre d'actions philanthropiques palliatives » (Chanial et Laville, 2002, p. 12). Cette aide bienveillante porte alors

la menace d'un don sans réciprocité, ne permettant comme seul retour qu'une gratitude sans limites et créant une dette qui ne peut jamais être honorée par les bénéficiaires. Les liens de dépendance personnelle qu'elle favorise risquent d'enfermer les donataires dans leur situation d'infériorité (*ibid.*, p. 12).

- 7 C'est pourquoi ces deux sociologues proposent la notion de solidarité démocratique. Celle-ci peut être définie de la manière suivante :

Axée sur l'entraide mutuelle autant que sur l'expression revendicative, elle relève à la fois de l'auto-organisation et du mouvement social. Cette seconde version suppose une égalité de droit entre les personnes qui s'y engagent. Partant de la liberté d'accès à l'espace public pour tous les citoyens, elle s'efforce d'approfondir la démocratie politique par une démocratie économique et sociale (Laville et Cattani, 2008, p. 610).

- 8 La solidarité démocratique se caractérise par une action collective visant l'entraide mutuelle et des revendications communes. L'éthique de la solidarité n'est plus déléguée aux classes dominantes — comme c'est le cas dans la solidarité philanthropique —, mais est l'objet « d'une délibération et d'une négociation collective » (*ibid.*, p. 617). La solidarité démocratique, telle que conceptualisée par Laville, articule deux dimensions : la redistribution — « les normes et prestations établies par l'État pour corriger les inégalités » — et la réciprocité — « le lien volontaire entre citoyens libres et égaux » (Laville, 2010, p. 90). Comme Florine Garlot (*op. cit.*), nous avons choisi de restreindre le terme de *solidarité démocratique* à cette seule dimension réciprocitaire, afin de coller au plus près de la réalité des IS qui sont des organisations de citoyens qui permettent à des citoyens de résoudre collectivement (selon le principe un être humain une voix) les problèmes qu'ils rencontrent. Or, dans la vision pragmatique de la démocratie qui est celle de Dewey (*op. cit.*) et que nous avons faite nôtre, l'adéquation entre la fin et les moyens est essentielle. La revendication d'une solidarité démocratique doit être portée, dans l'espace public, par une communication démocratique. Avant de définir cette dernière, il nous faut préciser ce que nous entendons par communication.

Penser la logique propre de la communication : un lien égalitaire entre altérité radicale et altérité libre

- 9 La communication est une relation humaine qui, pour beaucoup, apparaît ambivalente. D'un côté, dans le sillage de Jürgen Habermas (1987) et de Norbert Wiener (2004/1948), la communication est vue comme un processus social qui favorise des rapports humains harmonieux et la démocratie. La communication permet d'éviter la violence, elle autorise la circulation d'informations qui éclairent les décisions humaines, elle contribue à la compréhension réciproque, elle renforce le débat démocratique. D'un autre côté, pour l'École critique dont les représentants les plus connus dans l'aire francophone sont Armand Mattelart (2008) et Bernard Miège (1989), la communication est vue comme un phénomène social qui vise à manipuler les foules, qui noie les individus sous des torrents de données pas toujours vérifiées, qui met en contact des

populations qui n'ont pas les mêmes codes culturels et attise ainsi la peur de l'autre et qui, enfin, s'incarne dans des techniques numériques qui aident les gouvernements autoritaires à contrôler leur population. Certes, cette ambivalence est en partie liée au fait que les publicitaires ont entretenu la confusion entre communication et persuasion, en renommant, dans les années 1990, leurs agences de publicité « agences de communication ». Elle est aussi liée au fait que la frontière entre persuasion et manipulation est souvent poreuse (Cialdini, 2014). Du coup, on tend à confondre sous un même vocable — « la com » — trois processus différents (Dacheux, 2016) : la communication qui est un travail critique de coconstruction de sens, la persuasion qui est un processus intentionnel d'influence visant à faire changer l'attitude ou le comportement d'autrui (y compris dans l'intérêt d'autrui) et la manipulation qui est un processus stratégique développé dans l'intérêt exclusif de l'institution qui l'utilise, dont la finalité est de tromper le public.

Tableau 1. La différence entre communication, persuasion et manipulation

	Communication	Persuasion	Manipulation
Définition	Un travail de coconstruction de sens	Un processus visant à faire changer d'attitude ou de comportement	Une mystification visant à contourner l'esprit critique
Problème	Se comprendre	Convaincre	Tromper

- 10 Cependant, même si l'on sépare la communication de ce qui relève des techniques marketing persuasives et des pratiques manipulatoires de la propagande, l'ambivalence n'est pas totalement levée. En effet, si la communication se caractérise par le refus de la violence physique et la prise en considération de l'altérité, elle peut, d'une part, donner lieu à des violences verbales (insultes) ou symboliques (brûler un drapeau) et, d'autre part, déboucher sur le rejet de l'autre perçu comme trop différent (Hermès, 2019). De même, si la communication permet de vivre ensemble dans la paix, elle peut être aussi fermeture aux autres, exclusion de ceux qui n'utilisent pas les mêmes modes de communication que nous (langues, technologies, postures, etc.), appel à la guerre, etc. D'ailleurs, comme le rappelle Patrice Flichy (2004), la plupart des outils modernes de communication, du télégraphe à Internet, sont, à l'origine, des outils conçus par et pour les militaires à des fins guerrières (mieux coordonner les manœuvres, connaître la position de l'adversaire, etc.). Ces outils de communication peuvent aussi se transformer en objet de contrôle. En effet, comme mise en lien, la communication est à la fois émancipatrice (par les autres nous apprenons à devenir meilleurs que nous-mêmes) et liberticide (être liés, c'est aussi avoir des liens qui entravent). Du coup, les caméras permettent non seulement d'accéder au monde, mais aussi de contrôler les déplacements routiers, les téléphones intelligents permettent de joindre l'autre en toute indépendance, mais ils permettent aussi de vous géolocaliser et de savoir qui vous avez appelé, surfer sur le Net permet de découvrir et d'explorer des domaines inaccessibles physiquement, mais donne aussi des informations sur votre vie privée, etc. Dans les pays autoritaires, les outils de communication sont, en réalité, des outils de coercition. Enfin, si la communication est indispensable pour que les animaux grégaires que nous sommes puissent vivre ensemble, si elle participe ainsi à notre bien-être collectif, elle peut aussi, comme le montre l'école de Palo Alto, devenir une relation pathologique qui contribue au mal-être de l'individu. D'ailleurs, les thérapies psychologiques ou psychanalytiques mettent bien en valeur cette ambivalence fondamentale : la communication est à la fois le problème (ce qui cause parfois la

souffrance) et la solution (ce qui permet souvent de guérir). Ce qui fait dire à Pierre Livet que « [l]a communication est dans son principe un remède aux maux de notre connaissance et de nos coordinations. Mais elle est aussi le seul remède à ses propres défauts, et on ne peut donc pas espérer qu'elle atteigne une quelconque perfection » (2011, p. 87).

- 11 Les recherches scientifiques permettent de mieux comprendre cette ambivalence de la communication dont rend compte le langage courant. En effet, ces travaux révèlent que la communication est une action qui inclut en partie et se différencie partiellement de processus proches avec lesquels on la confond. Nous allons donner quatre exemples de cette inclusion/différenciation : la persuasion, l'information, l'interaction et la connexion.
- 12 La persuasion ne passe pas uniquement par la communication (O'Keefe, 2002) — l'expérience (tomber de vélo) et la réflexion personnelle (la vie est fragile et courte) peuvent me persuader de changer de comportement (mettre un casque quand je fais du vélo) —, alors qu'à l'inverse la communication vise aussi à partager des émotions, à provoquer le débat, à énoncer un fait, etc. Aucune communication n'est neutre, sans influence sur soi et/ou autrui, mais toutes les communications n'ont pas l'intention de persuader l'autre de changer d'attitude ou de comportement. Voilà qui permet de distinguer persuasion et communication même si, bien sûr, la communication peut servir à persuader ; on parle alors de communication persuasive. La deuxième distinction qu'il convient d'opérer est celle entre information et communication (Wolton, 2009). Cette distinction est faite par plusieurs journalistes pour valoriser leur métier et disqualifier celui des publicitaires. Le problème est que cette distinction journalistique repose sur une illusion, celle de l'objectivité. L'information serait objective et rendrait compte de manière neutre de la réalité, alors que la communication serait subjective et viserait forcément à persuader. Or, nous venons de le voir, communiquer, ce n'est pas forcément persuader. De même qu'informer, ce n'est pas rendre compte de manière objective du réel, mais mettre en forme des données pour en faciliter la compréhension par un public que l'on a identifié (les lecteurs du *Figaro* sont souvent fort différents de ceux de *L'Humanité*). Or, s'il existe des faits objectifs (un match de foot s'est déroulé), la mise en forme de ce fait passe par différents filtres, comme les normes journalistiques (faire court et clair), le lectorat visé (marseillais ou stéphanois) et le style du journaliste, si bien que l'information est toujours un point de vue partiel et partial sur la réalité : « Saint-Étienne a écrasé Marseille 3-0 » va titrer le journal *La Tribune* diffusé dans la Loire ; « Lourde défaite de l'OM » va titrer, de son côté, le journal *La Provence* distribué dans les Bouches-du-Rhône. Honnêteté (rapporter les faits tels qu'on les a perçus) et objectivité (décrire de manière neutre le réel) sont deux choses différentes que les journalistes font semblant de confondre. Cependant, la confusion entre information et communication est aussi liée à une autre représentation qui n'est plus, cette fois-ci, professionnelle, mais pédagogique. Le schéma « émetteur — canal — récepteur » s'est en effet diffusé partout avec l'idée — que les sciences de l'information et de la communication ne parviennent pas ou peu à invalider — que communiquer, c'est transmettre une information. Or, cette vision transmissive de la communication est contestable (Quéré, 1991 ; Livet, *op. cit.*). En effet, si dans la plupart des cas, on communique en échangeant des informations, on peut aussi communiquer sans échanger aucune information. On peut, par exemple, partager du temps et de l'espace (être ensemble dans une même pièce non pour échanger, mais pour le simple plaisir de sentir la présence de l'autre) ou parler de

la pluie qui tombe. La communication n'est pas seulement compréhensive (volonté de coconstruire une signification), elle est aussi phatique (intention d'être en contact juste pour maintenir la relation), comme le souligne, après d'autres, Daniel Bounoux (1995). De même, toutes les interactions ne sont pas communicationnelles et toutes les communications ne sont pas interactives (un échange épistolaire par exemple), mais il existe bien, nous le vivons tous, des communications interactives. Pareillement, la connexion est la mise en contact automatique, l'établissement d'une liaison étroite d'éléments techniques séparés, alors que la communication est la recherche de la bonne distance entre des êtres humains. Pourtant (et la crise sanitaire liée à la COVID-19 a permis à chacun d'en faire l'expérience), on peut établir, grâce à des outils numériques, une communication phatique, à distance, permettant de remédier à la non-communication en présentiel. Pour le dire autrement, la communication peut être perçue légitimement comme une interaction humaine, une transmission d'information, une tentative de persuasion ou un outil de connexion pour rester en lien avec les autres, mais elle n'est, en réalité, jamais uniquement l'un de ses quatre processus sociaux. Elle oscille, en permanence, entre ces quatre manières de mettre en lien les humains tout en obéissant à sa propre logique (une mise en lien qui vise la coconstruction de sens entre altérités libres et égales).

Tableau 2. La communication, un processus spécifique mais qui emprunte aux autres processus de mise en lien

COMMUNICATION			
	<i>Point commun</i>	<i>Différence essentielle</i>	<i>Intersection</i>
PERSUASION (faire changer d'attitude ou de comportement)	L'auditoire est identifié	La communication ne propose pas d'accepter un sens, elle permet de le coconstruire	Communication persuasive
TRANSMISSION (conserver le sens entre l'émetteur et le récepteur)	Créer une relation de sens	La communication demande la liberté d'interprétation du sens	Communication médiatique et télécommunication
CONNEXION (lier instantanément et automatiquement)	Établir le contact	La communication est une médiation qui maintient la séparation et prend du temps	Communication phatique
INTERACTION (s'ajuster spontanément en temps réel)	Agir en tenant compte de l'autre	La communication est toujours un processus intentionnel	Communication en face à face

- 13 La communication est perçue socialement ambivalente car, d'une part, elle a été phagocytée par l'industrie de la publicité et que, d'autre part, elle recoupe partiellement des processus de mise en relation sociale aussi différents que la persuasion, l'interaction, l'information ou la connexion. Reste que son noyau dur — ce que nous avons appelé sa logique propre — est le partage entre altérité libre et altérité égale. Autrement dit, la communication, comme la démocratie, vise l'élaboration d'un lien social égalitaire qui respecte la liberté et la différence de chacun. Or, contrairement à ce que soutient Habermas (*op. cit.*), ce lien n'est pas l'intercompréhension parfaite. En effet, des chercheurs francophones qui théorisent l'incommunication soutiennent que la norme est l'incompréhension et non la compréhension. En effet, la difficulté à maîtriser nos émotions et l'inconscient

(Lepastier, 2013), la liberté du récepteur (Wolton, *op. cit.*), l'existence d'a priori différent (Boudon, 1989), la surinformation (Huisman, 1985) ou l'arrogance (Moinet 2012), la multiplicité des canaux de communication et leur polysémie (Robert, 2016) sont, parmi bien d'autres phénomènes, des obstacles majeurs à une compréhension parfaite entre les êtres humaines. L'incompréhension est donc la règle. Mais loin de constituer un rocher de Sisyphe que nous portons à chaque rencontre, nous pensons que cette incompréhension est le moteur même de la communication. C'est dans l'impossibilité d'une compréhension parfaite que nous puisons le désir de comprendre l'autre ! L'incompréhension est le moteur de la communication. C'est parce qu'il existe toujours un écart, un espace de liberté inventive — un agir créatif, dirait Joas (1999) — entre les êtres que nous recherchons cette relation humaine singulière qui nous permet d'accéder à l'autre sans risquer de nous perdre nous-mêmes. En effet, cette tentative de partage avec l'autre est à la fois rassurante (nous sommes certains de partager quelque chose — au moins du temps — et nous restons libres de l'interprétation de nos sens) et incertaine (nous nous heurtons à l'incommunication, l'autre nous échappe). L'incommunication est donc l'une des composantes de la communication, et non l'unique issue possible. L'incommunication n'est donc pas une fatalité, mais une chance : celle de s'ouvrir à l'interprétation de l'autre. Cette chance est aussi un avantage démocratique sur lequel s'appuyer : plutôt que de chercher à persuader l'autre, à limiter sa capacité d'interprétation pour l'amener à nos positions, mieux vaut renforcer sa liberté d'interprétation, accroître son autonomie critique. C'est là le but de la communication politique démocratique...

La communication politique démocratique : l'art de renforcer l'autonomie

- 14 À l'image des ONG de solidarité internationale, les IS ont parfois tendance à se revendiquer apolitiques. Pourtant, nous l'avons vu, ce sont des actrices qui, en renforçant l'auto-organisation des citoyens et en recherchant l'instauration d'une solidarité démocratique, locale, nationale ou internationale, sont pleinement politiques. Les IS ne sont pas forcément partisans (proches de tel ou tel parti politique), mais elles sont incontestablement en charge des affaires du monde. Ce sont même, nous l'avons dit, les seules à articuler dénonciation et reconstruction (propositions alternatives et expérimentation de ces propositions). Dès lors, si elles doivent continuer à développer des communications opérationnelles sur le terrain, elles doivent aussi, auprès de leurs membres comme dans l'espace public, assumer une communication politique. Or, celle-ci, jusqu'ici, tend à se réduire à un marketing politique, à une fabrique du consentement, alors qu'elle devrait être un processus favorisant le développement d'une culture commune, une délibération conflictuelle. Effectivement, l'importance des campagnes électorales dans nos démocraties libérales tend à réduire la communication politique à la communication électorale et celle-ci au marketing politique. Or, s'il est légitime, pendant les élections, de vouloir faire adhérer les citoyens à ses idées (but du marketing politique), en dehors de ces périodes, la démocratie a besoin d'un processus reliant librement des altérités égales (une communication délibérative). La délibération est, en effet, selon le politologue Bernard Manin, le moyen de dépasser l'un des problèmes récurrents de nos démocraties représentatives en crise : la contradiction entre le principe de décision (la

majorité) et le principe de légitimité (l'unanimité). La réponse qu'il propose pour dépasser cette contradiction est la suivante :

[...] il faut alors modifier radicalement la perspective commune aux théories libérales et aux pensées démocratiques : la source de la légitimité n'est pas la volonté déjà déterminée des individus mais son processus de formation, la délibération [...] la décision légitime n'est pas la volonté de tous, mais celle qui résulte de la délibération de tous ; c'est le processus de formation des volontés qui confère sa légitimité au résultat, non les volontés déjà formées (1985, p. 84).

- 15 Loin de cette volonté de développer la participation de tous pour renforcer la démocratie, le marketing politique développe une communication qui

se distingue de tout autre type de communication par son besoin d'efficacité. Ce besoin va pousser le créateur à fabriquer des messages qui orientent vers l'interprétation souhaitée en multipliant les signes formant un chemin le plus évident possible jusqu'à celle-ci. Il en résulte que la rhétorique publicitaire n'est pas une communication osée ou novatrice. Tout au contraire, elle va chercher à recourir au maximum aux symboles avérés, aux idées toutes faites largement répandues dans la population qu'elle vise (Coutant, 2004, p. 4).

- 16 S'appuyant sur une doxa commune, la communication marketing exclut ceux qui ne partagent pas cette doxa, les étrangers. En cherchant à limiter l'interprétation, elle tend à décourager l'esprit critique. Or, c'est celui-ci qui, en démocratie, permet de lutter contre les idées reçues, la fabrication des boucs émissaires si facile en période de crise. De même, la nature intrusive de la communication marketing pose problème dans l'espace public. Elle envahit tout, de l'écran de cinéma au set de table du restaurant, en passant par les murs de la cité. La communication marketing crée un bruit de fond permanent que nous avons appris à zapper. Ainsi, apprenant à ne plus tenir compte des signes qui nous entourent, nous devenons, aussi, de plus en plus sourds à notre environnement, de moins en moins aptes à nous ouvrir à la nouveauté. Pourtant, « [l']habitude de l'inattention doit être considérée comme le plus grand vice de l'esprit démocratique », rappelle Tocqueville (1835, p. 309). Par ailleurs, la mise en place d'une communication marketing passe par une professionnalisation de la fonction communication dans les organisations qui l'adoptent, y compris les plus grosses IS. Or, cette professionnalisation transforme la communication politique en un savoir professionnel, alors qu'elle est une compétence citoyenne primordiale. Pour le dire autrement, la communication marketing n'empoisonne pas la communication politique, elle asphyxie le citoyen. Persuasive, intrusive, simplificatrice et professionnelle, la communication marketing tend à imposer un modèle où le citoyen n'est plus un sujet critique nourrissant le débat politique, mais une cible validant les idées que les autres ont eues pour lui. La démocratie est forte quand les citoyens participent activement au débat contradictoire dans l'espace public. Or, la généralisation de la communication marketing décourage cette participation en accentuant la fermeture à l'autre et en délégitimant la communication ordinaire. Pourtant, cette communication ordinaire est centrale puisqu'on peut la définir comme une relation humaine intentionnelle⁶ de partage de sens qui s'inscrit dans une durée (ce n'est pas un processus instantané) et dans un contexte donné entre altérités égales et libres. C'est, comme la démocratie, un processus social qui concilie liberté, égalité et altérité. Dès lors, c'est en renforçant la communication ordinaire que l'on renforce l'idéal démocratique. Dans cette perspective, la communication politique des IS ne doit plus chercher à fabriquer de l'adhésion, mais viser au contraire à augmenter la capacité critique des citoyens. Elle ne doit plus chercher à réduire l'incompréhension (imposer

un sens unique), mais s'efforcer de construire une incommunication féconde (faciliter une coconstruction de sens créative). C'est, en tout cas, l'hypothèse que nous tirons de vingt-cinq ans de recherches consacrées à la communication politique⁷. Comment mettre à l'épreuve du réel cette hypothèse ? Comment favoriser cette communication politique démocratique que nous nommerons, désormais, « communication solidaire » ? C'est l'objet de la seconde partie de ce texte.

Pistes pour une communication solidaire

- 17 Dans une Union européenne où la démocratie représentative, à bout de souffle, est menacée par l'autoritarisme, les IS sont des auto-organisations de la société civile qui contestent la mondialisation actuelle tout en agissant pour construire un monde alternatif. Pour mener à bien cette tâche démocratique précieuse, les plus grandes IS (ONG, mutuelles, etc.), sous l'influence d'une pensée gestionnaire incorporée par la professionnalisation de ses cadres, développent une approche persuasive de la communication qui est de plus en plus coûteuse et, surtout, inadaptée à leur identité. En effet, comme toutes techniques, les outils du marketing ne sont pas neutres. Certes, ils ne sont ni positifs ni négatifs (une publicité peut vanter les mérites du tabac ou inciter à arrêter de fumer), mais ils ne sont pas neutres. Pour deux raisons. D'une part, comme le rappelle Jacques Ellul (1988), toute technique est ambivalente : elle est à la fois positive et négative, elle présente des qualités mais aussi des défauts. Avant d'utiliser une technique de communication, il faut donc penser, à la fois, ces avantages et inconvénients (faire une *mailing list* pour débattre en dehors des réunions, c'est exclure des débats ceux qui ont des difficultés avec l'informatique, soit 25 % des Français). Mais surtout, elle n'est pas neutre ; si un marteau peut servir à de nombreux autres usages qu'enfoncer un clou (briser une vitre, maintenir une feuille volante, etc.), il ne peut absolument pas servir à scier un chêne. Pire, si l'on s'obstine à scier un chêne avec un marteau, on risque fort de se luxer l'épaule ! C'est le cas des IS qui veulent changer le monde (sortir d'une société de marché) à l'aide d'une technique, le marketing, créée pour le maintenir (résorber la crise de surproduction). C'est également le cas lorsque les IS cherchent à informer les citoyens en multipliant les courriers individualisés, les lettres électroniques ou les courriels aux donateurs. Dans une société sursaturée d'informations, les informations des IS ne font plus sens. Pire, d'une part, elles contribuent à l'acratie (sentiment qu'il faudrait changer le monde, mais impuissance à le faire) et, d'autre part, augmentent la servitude numérique (Poitevin, 2020) en utilisant trop souvent les moyens de diffusion des GAFAM. On ne renforce pas l'autonomie des citoyens avec des algorithmes prévus pour créer plus de dépendances ! Enfin, dernière contradiction entre fins et moyens, les IS cherchent à établir une communication avec les citoyens, c'est-à-dire à construire une relation qui réclame du temps (pour comprendre ce que l'autre a compris de manière différente de nous) et de la distance (trouver l'autre en soi-même et le même en l'autre pour trouver l'équilibre entre humanité partagée et altérité respectée), avec des outils de connexion numérique qui, pourtant, sont faits pour abolir le temps et la distance. La communication politique n'est ni persuasion, ni information, ni connexion, mais une invitation à l'autonomie (appel à la libre interprétation du récepteur). Cette invitation est un moyen de lutter contre l'invisibilité partielle des IS. Elle permet, en effet, de proposer des pistes concrètes à expérimenter (au moyen de la recherche-action), pour,

d'une part, faire évoluer la communication interne des IS et, d'autre part, permettre de renouveler la communication externe des IS dans l'espace public.

Comprendre l'invisibilité partielle des initiatives solidaires

- 18 Des émissions comme *Carnets de campagne* sur France Inter ou des magazines comme *Socialter* ou *Reporterre* font que l'invisibilité des IS n'est pas totale. De même, des médias alternatifs comme la revue *Silence* ou le site socioeco.org tentent de visibiliser l'action des IS. Mais si certaines organisations phares comme Amnesty International, SOS racisme ou Ni putes ni soumises sont connues du grand public, le projet commun qu'elles portent — la solidarité démocratique — reste toujours méconnu. Comment expliquer cette invisibilité partielle ? De trois manières. Tout d'abord, cette invisibilité est construite (Dacheux et Guaaybes, 2021). Comme le souligne Boaventura de Sousa Santos (2015), des mouvements sociaux sont sciemment invisibilisés : l'histoire est écrite par les vainqueurs qui développent un récit effaçant les minorités et les perdants. Nous l'avons dit, les IS sont issues, en Europe, de l'associationnisme ouvrier, mouvement qui a été combattu et défait par la bourgeoisie du Second Empire. De plus, aujourd'hui, nombre d'IS s'opposent à la fois à un régime de vérité qui domine la société (le capitalisme) et à un régime de justification né au XVIII^e siècle (le libéralisme) qui domine la science économique. Il existe donc un cadrage idéologique du monde qui invisibilise sciemment les alternatives dont elles se réclament : économie sociale et solidaire, décroissance, sobriété heureuse, etc. Ce cadrage idéologique est renforcé par un cadrage médiatique invisibilisant, lui aussi. D'un côté, les principaux médias sont des entreprises appartenant à des groupes capitalistes et contribuent ainsi à renforcer ce cadrage idéologique ; de l'autre, les journalistes ne sont généralement pas formés à la complexité du monde associatif en général et des IS en particulier (Brauman, 2006). De plus, ils sont souvent enfermés dans des découpages professionnels du réel qui évoluent peu (les rubriques « culture », « économie », « politique », etc.) et qui ont pour effet de réduire l'action plurielle des IS à une seule activité et/ou de se centrer sur le domaine d'action en oubliant le message politique de l'association. Ce cadrage médiatique invisibilisant est très puissant à l'échelle nationale et internationale, puisque nous accédons au monde indirectement, par des représentations médiatiques qui sont des constructions sociales d'entreprises obéissant aux logiques économiques dominantes. Il est, en revanche, moins fort à l'échelle locale, où chacun peut faire l'expérience concrète de la pertinence des IS. De plus, l'invisibilité des IS est liée à une inadéquation entre la fin et les moyens. Les IS, nous l'avons vu, sont des collectifs de nature politique, même si elles ont parfois une activité économique importante. En utilisant des outils de communication inadaptés (le marketing, la connexion numérique, etc.), elles s'épuisent à scier un arbre avec un marteau. De plus, l'identité est à la fois la condition, l'enjeu et le résultat de la communication (Lipiansky, 1992). Si la communication des IS prend la même forme que celle des entreprises capitalistes et/ou des institutions publiques, le public ne perçoit plus la différence.
- 19 Cette invisibilité est, enfin, liée à des erreurs stratégiques que l'on pourrait facilement corriger :
- Parler de la solidarité dans le langage de l'aide. Ce qu'a constaté Garlot (*op. cit.*) dans une enquête sur les associations françaises de solidarité internationale est généralisable à beaucoup d'IS : sous prétexte de parler simple et de correspondre aux représentations du

public, les IS optent pour un vocable relevant de la solidarité philanthropique (aide, don, assistance, etc.), alors qu'elles défendent une solidarité réciproitaire.

- Diffuser de l'information dans une société sursaturée d'informations, ce qui crée de la confusion, alors qu'il conviendrait de chercher à coconstruire des connaissances entre IS et citoyens, à l'image du croisement des savoirs expérimentés par ATD Quart monde.
 - Refuser de faire de la politique sous prétexte de neutralité politicienne. Or, si les IS cherchent à éviter l'inféodation à un parti politique, elles doivent accepter leur dimension politique. Si les IS existent, c'est qu'elles cherchent des réponses autonomes et démocratiques à des problèmes politiques complexes : exclusion, augmentation des inégalités, crise écologique, etc.
 - Survaloriser le local pour lutter contre une mondialisation uniformisante, alors qu'il convient de défendre une mondialité pluriverselle (Glissant, 1997). Le territoire local est un lieu formidable pour expérimenter le monde dans sa chair, comprendre par soi-même et échapper aux représentations médiatiques. Cependant, tous les territoires sont liés à une même planète et des enjeux comme la dégradation climatique, la pandémie, la faim dans le monde ne peuvent que se régler à l'échelle internationale.
 - Croire que l'invisibilité médiatique actuelle sera vaincue par la connexion numérique. Partager cette croyance, c'est être victime du « bluff technologique » (Ellul, *op. cit.*). D'une part, les outils de connexion numérique sont en effet très largement aux mains des GAFAM, ce qui entraîne une contradiction entre les fins (solidaires) et les moyens (capitalistes). D'autre part, et surtout, ces outils favorisent une accélération du temps incompatible avec le recul critique nécessaire pour construire des solutions durables.
- 20 Cette liste n'est pas exhaustive, mais elle suffit à montrer qu'une partie de la solution du problème de l'invisibilité de l'ESS se trouve entre les mains des IS. En effet, d'autres manières de faire sont possibles...

Instituer une médiation interne conflictuelle

- 21 La communication interne est constitutive des actions collectives, qu'elles deviennent formelles (associations par exemple) ou restent informelles (à l'image des coordinations). Du coup, chaque type d'action collective doit adapter une communication qui correspond à son mode de fonctionnement. C'est déjà ce qu'affirmait Henri Desroche pour les coopératives : « Si la communication devrait avoir pour fin un mode de coopération, la coopération devrait avoir pour moyen un mode, voire un régime de communication » (1986, non paginé). Si l'on élargit ce propos, on pourra considérer que toutes les actions collectives démocratiques doivent être régies par une communication démocratique, y compris, bien sûr, les IS. Dans l'article cité, Desroche distingue deux types de coopératives : celles marquées par l'interconnaissance et les autres. Dans les premières, la communication et la démocratie sont fluides parce qu'il s'agit d'une microsociété dont les membres se connaissent et se reconnaissent, se retrouvent et échangent fréquemment et spontanément, ont chacun une vision importante de l'enjeu collectif, maîtrisent peu à peu leur responsabilité conjointe, décident généralement à l'unanimité et après mûre délibération.
- 22 Or ce type de relations sociales correspond, à peu près, à celles que décrit Habermas (1987) quand il parle de « monde vécu ». Il est donc logique que ces relations débouchent sur un « agir communicationnel » consensuel. D'accord, mais dans les

actions collectives (formelles ou non) non caractérisées par l'interconnaissance, comment penser la communication ? Desroche, toujours lui, offre des pistes de réflexion pour peu que l'on élargisse sa réflexion centrée sur les coopératives. Il évoque en effet, pour le deuxième type de coopératives (celles où l'interconnaissance n'est pas la règle), deux dangers et propose une solution. Le premier danger est ce qu'il nomme une « animation-intégration » qui correspond à une communication persuasive descendante visant à inclure chacun dans une culture unique. Ce type de communication est à proscrire, dit Desroche, car il peut déboucher sur des phénomènes comme la restriction de la liberté des récepteurs, la non-écoute des propositions de parties prenantes et la dégradation du climat social (il parle même « d'intimidation »). Le second danger est ce qu'il nomme « l'animation-contestation », c'est-à-dire une revendication permanente des parties prenantes qui défendent chacune leurs intérêts sans prendre en compte l'intérêt collectif. La solution qu'il propose pour éviter ces deux écueils est « l'animation-médiation », que nous préférons nommer « médiation conflictuelle » : favoriser des espaces de confrontation et de concertation où chacun exprime ses positions et écoute celle des autres. Cette médiation conflictuelle est le meilleur moyen de créer de l'intelligence collective. En effet, si les conditions décrites par Desroche pour une communication fluide ne sont pas réunies (et elles le sont rarement), la recherche du consensus risque de paralyser l'action, de se faire par un ralliement au leader ou de résulter d'une autocensure qui freine la créativité collective.

- 23 Concrètement, cette vision agonistique de la communication politique se traduit, à l'interne, par l'entretien d'une médiation conflictuelle. Il ne s'agit plus d'impliquer, de motiver ou de créer une culture commune entre salariés, bénévoles et adhérents, mais de favoriser un espace public interne conflictuel. En effet, ce que dit Rony Brauman à propos d'une organisation solidaire comme MSF est vrai pour toutes les IS : il s'agit d'éviter que le problème auquel on cherche une solution ne devienne

une cause et non plus une réalité vivante, car tout acte qui le compose est susceptible d'être alors jugé à l'aune des fins ultimes et non selon ses mérites propres. Tout mensonge devient une possible étape vers la vérité, tout mal peut être décrit comme un bien à venir (*op. cit.*, p. 257).

- 24 Toute organisation qui critique le monde doit générer, en son sein, une critique de sa critique. Il ne s'agit pas de fabriquer une culture unique d'entreprise à coups de journaux internes ou de séminaires de motivation, mais d'élaborer une culture commune se fondant sur une délibération démocratique faisant émerger des avis critiques. C'est en expérimentant une démocratie interne vivante, en entretenant une coopération conflictuelle entre les membres de l'IS, que l'on peut le mieux mener une coopération conflictuelle avec l'ensemble des acteurs (médias, pouvoirs publics, entreprises, autres IS) et ainsi renforcer la démocratie. Cette médiation conflictuelle doit porter, bien entendu, comme le suggère Brauman, sur l'adéquation fin-moyen de chaque action, ici et maintenant dans un contexte donné, mais elle doit aussi porter sur la posture stratégique de l'IS. Il ne s'agit pas de faire agir les autres (posture coloniale), d'agir pour les autres (posture administrative) ou contre les autres (posture activiste), mais d'agir avec en renforçant les capacités d'agir de chacun (posture solidaire). Pour développer cette médiation conflictuelle, nous proposons aux IS de s'appuyer sur ce que Patrick Viveret (2006) nomme la « construction des désaccords », c'est-à-dire d'opérer une médiation en trois temps : écarter les malentendus et les préjugés, établir (et agir) sur les points d'accord, enrichir les désaccords pour essayer de les dépasser par des solutions innovantes. Cette construction des désaccords peut donc porter sur le

projet politique de l'IS et sa stratégie, nous l'avons vu, mais elle peut aussi porter sur le vocabulaire utilisé. En effet, le combat pour les mots est un combat essentiel pour la liberté, car c'est avec les mots que l'on pense, avec les mots que l'on ouvre une nouvelle vision ou au contraire que l'on s'enferme dans une idéologie. Les IS ont-elles raison de parler de concurrents pour désigner d'autres IS avec lesquelles elles doivent travailler sur le terrain ? Est-ce que les adhérents sont des clients, les salariés des collaborateurs, les personnes en difficulté des bénéficiaires ? Faut-il renforcer la gouvernance ou la démocratie ? Les bénévoles sont-ils des ressources monétisables à exploiter ou des forces vives qui ont le pouvoir de décider ? Toutes ces questions doivent être débattues de manière contradictoire au sein des espaces publics autonomes que sont ou que devraient être les IS. Tout part de l'interne ; c'est en expérimentant, en interne, la création d'intelligence collective par la construction de désaccords que l'on pourra, ensuite, diffuser cette médiation conflictuelle dans l'espace public. Pour le dire autrement, il faut revenir à la source démocratique : l'expression des désaccords. La démocratie interne n'est pas un processus qui consiste à inciter, à période régulière, des personnes à voter, alors qu'on les traite, la plupart du temps, en clients ou usagers devant se plier aux normes édicter sans elles⁸. La démocratie interne, c'est l'organisation permanente d'une intelligence collective par une médiation conflictuelle qui fait vivre une culture commune tout en renforçant l'autonomie de chacun. Le contraire du management et de la connexion numérique !

Une approche agonistique de la communication externe dans l'espace public

- 25 Vivre en démocratie, c'est construire le désaccord. Individuellement, nous n'avons pas les mêmes goûts, les mêmes désirs, les mêmes pratiques et pourtant, nous acceptons de nous conformer à des normes communes pourvu qu'on ait pu en débattre librement. Pouvoir librement dire « non, je ne suis pas d'accord » est l'un des marqueurs de la démocratie (Lefort, 1986). Mieux, le désaccord est le cœur même de la démocratie. En effet, comme le soutient Chantal Mouffe (2002), en se soumettant à *Agon* (une confrontation soumise à des règles précises à ne pas confondre avec *Eiris*, joute verbale sans règle), les adversaires politiques ne sont plus des ennemis irréductibles, mais des partenaires qui déclarent leur foi commune dans la solution démocratique. Cette vision de la démocratie qui remet la conflictualité au centre du jeu démocratique est au cœur des propositions comme le convivialisme ou le Pacte du pouvoir de vivre, initiatives dans lesquelles sont présentes de nombreuses IS⁹. Nous la complétons par l'approche pragmatique de Dewey. Pour ce dernier, la démocratie ne se réduit pas aux libertés négatives, elle est la liberté de faire individuellement et collectivement ses propres expériences :

Si on me demande ce que j'entends par expérience dans ce contexte, je répondrai qu'elle est cette libre interaction des individus avec les conditions environnantes, en particulier avec l'environnement humain, qui aiguise et comble le besoin et le désir en augmentant la connaissance des choses telles qu'elles sont. La connaissance des choses telles qu'elles sont est la seule base solide de la communication et du partage ; toute autre communication signifie la sujétion de certaines personnes à l'opinion d'autres personnes (1995/1939, p. 5).

- 26 Autrement dit, la communication ne doit pas indiquer la voie, mais inviter chacun à faire ses propres expériences, à développer son autonomie, comme l'illustrent les

bibliothèques de rue que met en œuvre une IS reconnue¹⁰. Or, nous l'avons vu, la persuasion invite à suivre une voie déjà tracée par d'autres, tandis que la connexion technologique renforce, via les algorithmes, la servitude numérique (Poitevin, *op. cit.*). Dire non, c'est assurer sa responsabilité pour combattre la déresponsabilisation liée à l'acratie. Dès lors, mettre en visibilité son opposition dans l'espace public, c'est à la fois affirmer sa liberté et inviter les citoyens au recul critique. En effet, en critiquant, on invite les autres à nous critiquer, ce qui renforce le débat et nous conduit à une intranquillité féconde poussant à remettre chaque jour l'ouvrage sur le métier : vérifier l'adéquation entre la fin et les moyens, les actes actuels et le projet initial. Dire non, c'est aussi revenir au verbe contre le chiffre, affirmer la sensibilité du langage contre la froideur des nombres (Gros, 2017) et combattre ainsi ce gouvernement par les nombres qui asphyxie la démocratie (Supiot, 2015). Pour toutes ces raisons, il convient donc de faire clairement entendre son désaccord. Dire ce que l'on combat, ce que l'on refuse et pourquoi on le refuse. Il s'agit de refaire de l'espace public un espace critique politique et non favoriser sa lente transformation en un espace commercial où chacun valorise son image de marque. Pour le dire autrement, nous proposons aux IS de sortir du consensus mou censé séduire la masse, sans pour autant entrer dans l'excommunication (le rejet de l'autre considéré comme une altérité tellement radicale qu'on ne peut pas rentrer en communication avec lui). Comment tenir cette ligne de crête ? Comment construire cette délibération qui fabrique une culture commune en rendant visibles à tous les positions et oppositions de chacun ? Nous proposons d'expérimenter, de mener avec des chercheurs associatifs et académiques des recherches-actions à partir des pistes suivantes.

- 27 **Affirmer le refus, valoriser l'alternative.** Les IS ne sont pas des organisations comme les autres. Un café associatif n'est pas une rhumerie, une monnaie sociale n'est pas une banque, une Amap n'est pas une entreprise de grande distribution. Si une IS existe, c'est que des citoyens n'étaient pas satisfaits de l'existant, qu'ils ont dénoncé un état de fait et proposé une autre manière d'agir. Dès lors, il convient aux IS d'affirmer dans l'espace public leurs valeurs, d'affirmer haut et fort ce à quoi elles tiennent (Dewey, 2011) et de dénoncer, tout aussi haut et fort, ce qu'elles combattent. Dire non, c'est convier à l'esprit critique ; proposer des alternatives, c'est inciter à inventer d'autres solutions. L'intelligence collective naît de la confrontation respectueuse des différences, elle meurt de la soumission aux idées reçues.
- 28 **Informers moins, mais construire plus de connaissances.** À une époque où les fausses informations circulent plus vite que les vraies, la responsabilité communicationnelle des IS est d'éclairer les citoyens en construisant des connaissances fiables et accessibles à tous. Il ne s'agit pas de diffuser soi-même ces connaissances, mais de se situer en amont de l'information médiatique. En créant des observatoires, en s'appuyant sur des chercheurs et des enquêteurs professionnels, les IS peuvent contribuer à rendre visible, dans l'espace public, ce qui est souvent sciemment invisibilisé : la grande pauvreté, les alternatives à la grande distribution, etc.
- 29 **Renoncer à la sensibilisation, mais contribuer à développer le partage du savoir.** Nous recevons tous de 500 à 2 000 messages par jour. La surinformation (ou infobésité) ne fait plus sens. Trop d'informations pas vérifiées et/ou décodées trop vite obscurcissent le monde et, in fine, abaissent l'esprit critique. Le savoir lui seul émancipe. Il faut donc, comme le préconise Garlot (*op. cit.*), renoncer au plaidoyer et à la sensibilisation pour revenir à une éducation populaire dont le credo a été énoncé par

Paolo Freire : « Personne n'éduque autrui, personne ne s'éduque seul, les hommes s'éduquent eux-mêmes par l'intermédiaire du monde » (1974, p. 62). Cette éducation populaire peut passer par des méthodes d'apprentissage ludiques, mais ne doit pas transformer le jeu en un outil de propagande. L'utilitarisme qui imprègne le capitaliste ne doit pas gagner tous les secteurs sociaux. Développer la solidarité, c'est aussi préserver des espaces créatifs et récréatifs échappant à toute visée politique autre que le plaisir. Le jeu doit, pour l'émancipation de chacun, rester un espace d'épanouissement, un espace gratuit où exercer librement sa créativité (Winnicott, 1975).

- 30 **Utiliser d'autres méthodes que le marketing pour la recherche de fonds.** La recherche de fonds des associations est peut-être légitime pour favoriser leur indépendance, mais elle ne devrait plus passer par un marketing qui transforme le don en un marché. Le don n'est pas une marchandise, c'est un lien social fondamental (Mauss, 2021/1925). Pour éviter la marchandisation du don, les ONG devraient cesser de passer par des agences spécialisées pour gérer, à l'interne, l'appel à la générosité du public. Elles pourraient aussi chercher à se rapprocher de la finance solidaire et de la finance participative. Il semble possible, enfin, de mutualiser davantage avec les autres IS (en particulier celles de l'économie sociale et solidaire) qui sont des partenaires et non des concurrents.
- 31 **Séparer clairement les registres de communication.** Dénoncer une loi injuste, tout en appelant à se mobiliser et en demandant, au passage, de l'argent pour soutenir la cause mobilise trois registres distincts qui se phagocytent l'un l'autre. C'est pourquoi il faut clairement distinguer : une communication politique qui s'adresse à tous les citoyens, une démarche commerciale qui doit s'adresser aux consommateurs et une entreprise de mobilisation qui vise les militants.
- 32 **Mettre en cause le partage du sensible, plutôt que d'utiliser l'art pour augmenter ses recettes.** La Caisse d'Épargne a lancé, en 2020, des cartes bancaires solidaires au design créé par un *street artiste*. Pour chaque carte vendue, deux euros étaient reversés à la fondation Abbé Pierre. C'est exactement l'exemple à ne pas suivre : faire de l'art un argument de vente, une marchandise, alors que l'art est un moyen sensible de remettre en cause le régime de visibilité médiatique. Combattre l'invisibilité des IS, c'est, en effet, remettre en cause cette construction sociale que Rancière nomme le partage du sensible :
J'appelle partage du sensible ce système d'évidences sensibles qui donne à voir en même temps l'existence d'un commun et les découpages qui y définissent les places et les parts respectives. Un partage du sensible fixe donc en même temps un commun partagé et des parts exclusives (2000, p. 10).
- 33 Or, ce partage du sensible où la multinationale et l'homme blanc musclé sont au centre, alors que l'IS et la femme noire enveloppée sont reléguées à la marge, est le fruit d'une lutte constante¹¹. L'art, qui participe à la construction de l'esthétisme d'une époque, participe du même coup à ce partage du sensible qui met dans la lumière ou repousse dans l'ombre telle ou telle part de la population, tel ou tel type d'organisation. En effet, à l'image du pointillisme, l'art donne à voir autrement, il permet de faire évoluer le regard, de remettre en cause ce régime de visibilité idéologique qui invisibilise en partie l'économie sociale et solidaire. Au bout du compte, notre piste de recherche est la suivante : faire appel à des artistes pour que les sens nourrissent le sens, pour rendre

visible ce qui est invisibilisé, et non se servir des acteurs de la culture pour se constituer une image de marque plus attrayante ou pousser à consommer plus.

- 34 **S'inscrire dans la durée et inviter à prendre le temps de la réflexion.** Il y a urgence à changer de cap, mais l'urgence condamne souvent la réflexion. Réfléchir à des solutions durables et construire une intelligence collective prennent du temps. Dans une époque où tout s'accélère (Rosa, 2010), dans ce présentisme qui dévalorise le passé et survalorise la seconde d'après — ce qui ne permet guère d'envisager un futur radicalement différent (Baschet, 2018) —, il est important que les IS prennent le temps d'une réflexion collective sur un autre rapport au temps. Ralentir comme le propose le mouvement *slow*, s'inscrire dans la durée comme le préconisent les décroissants, harmoniser les temps sociaux comme l'expérimentent les banques du temps, ce sont toutes des pistes d'action collectives, mais aussi de communication. Il ne s'agit plus d'empiler les événements dans des plans de communication d'une année, mais de réfléchir collectivement à des stratégies, à des outils et à des messages durables qui invitent chacun à se réapproprier la question du temps.
- 35 **Développer les recherches en réception.** On étouffe la communication et la démocratie quand on les fige dans des règles intangibles. Communication et démocratie sont la recherche, dans un monde complexe qui évolue sans cesse, de relations égalitaires entre des altérités libres qui évoluent elles-mêmes sans cesse. La communication démocratique ne suit pas un plan, ne se conforme pas à un audit. La communication solidaire est une coconstruction incertaine de sens où l'on n'est jamais sûr que la compréhension de l'autre soit compatible avec la sienne. Le seul moyen de s'en assurer est de faire des enquêtes en réception. Viser l'esprit critique est une chose, vérifier que tel est le cas en est une autre, au moins aussi importante. Savoir ce que l'autre comprend est une donnée essentielle pour qui veut rendre visible son autre manière de faire.
- 36 En résumé, penser une communication solidaire, c'est penser la communication des IS loin des chemins du marketing censés conduire à la persuasion et en dehors des réseaux technologiques qui mènent, trop souvent, à la servitude numérique. La visibilité est aussi une question de distinction. En adoptant les normes communicationnelles adoptées par toutes les autres organisations, les IS contribuent, malgré elles, à leur invisibilisation. Il faut donc que les IS insistent sur leurs différences. Or, à l'heure de la RSE (responsabilité sociale des entreprises) et des entreprises de mission, cette différence n'est plus à chercher dans les valeurs sociales défendues publiquement, mais à trouver dans les valeurs politiques effectivement mises en œuvre : la création de l'intelligence selon le principe un être humain une voix. Cette identité démocratique doit être portée, c'est la thèse soutenue dans cet article, par une communication démocratique, c'est-à-dire une communication qui, à l'interne comme à l'externe, vise à renforcer l'autonomie de chacun par la participation aux délibérations collectives. Celles-ci ne sont pas uniquement des échanges d'arguments rationnels, mais des débats contradictoires, passionnés et sensibles, visant la construction des désaccords. Cette vision conflictuelle de la communication démocratique, fruit de vingt-cinq années de travaux sur la communication politique, permet de penser autrement la place du professionnel de la communication (ou du communicant bénévole) : non pas transmettre une culture unique, mais faciliter la libération de l'expression des désaccords démocratiques. Dans cette perspective, la communication n'est plus un plan qu'il suffit de bien penser et d'appliquer (le fameux

plan de communication), mais une recherche-action collective sur la manière la plus pertinente de concilier engagement collectif et désaccords démocratiques. Pour ce faire, il faut non seulement favoriser l'appropriation par les IS des méthodes de la recherche en sciences sociales, par exemple en favorisant les recherches participatives (Juan, 2019), mais aussi installer une culture de la réception, donc de l'évaluation. C'est uniquement en conduisant des enquêtes sur les personnes avec lesquelles on communique, en cherchant à comprendre ce qu'elles ont elles-mêmes compris, que l'on peut savoir si les pistes explorées sont ou non pertinentes.

Conclusion

- 37 En même temps que la démocratie représentative s'enfonce dans la crise, des mouvements de citoyens cherchent à prendre une part active à la résolution de problèmes sociaux. Au-delà de leur thématique respective (égalité hommes-femmes, protection de l'environnement, solidarité internationale), ces IS cherchent à instaurer une solidarité démocratique : une entraide réciproque qui favorise l'autonomie. Pour atteindre ce but, les IS devraient renoncer à un cadre gestionnaire qui valorise la persuasion pour adopter une matrice politique qui valorise la délibération. Il s'agit d'expérimenter, au sens de Dewey, de faire de la recherche-action, sur des manières de communiquer qui valorisent l'incommunication. En effet, savoir qu'on ne se comprend pas tout à fait pousse à plus d'écoute et, surtout, fait de l'expression de la différence non l'affirmation d'une individualité irréductible mais, au contraire, la condition d'une participation enrichissante à l'intelligence collective. Nous avons nommé cette approche délibérative de la communication des IS « la communication solidaire ». Celle-ci est une construction théorique qui doit s'expérimenter dans des recherches-actions de terrain. Ces recherches-actions ont une double portée : démocratique et collective. Démocratique, puisque le but de la communication solidaire est de convier les citoyens à développer leur sens critique en prenant part à un débat public qui dépasse les frontières cloisonnées des communautés numériques. Collective, puisque l'effet souhaité de la communication solidaire est de renforcer l'identité des IS (la solidarité démocratique). In fine, la communication solidaire repose sur l'idée pragmatique d'une nécessaire adéquation entre la fin (renforcer la démocratie) et les moyens (respecter l'autonomie critique). La communication solidaire propose d'expérimenter une nouvelle façon de créer du commun : une médiation conflictuelle qui ne cherche pas un consentement plébiscitaire, mais vise une délibération agonistique. Un programme de recherche qui ne pourra pas être mis en place sans les IS.

BIBLIOGRAPHIE

BASCHET Jérôme (2018), *Défaire la tyrannie du présent. Temporalités émergentes et futurs inédits*, Paris, La Découverte.

- BERGSON Henri (1932), *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, PUF.
- BURAWOY Michael (2013), « La sociologie publique face au marché », dans Isabelle HILLENKAMP et Jean-Louis LAVILLE, *Socioéconomie et démocratie*, Toulouse, Eres
- BRAUMAN Rony (2006), *Penser dans l'urgence*, Paris, Seuil.
- BOUDON Raymond (1989), « Petite sociologie de l'incommunication », *Hermès*, 4, p. 53-66.
- BOURGNE Patrick et Bernard COVA (2013), *Marketing : remède ou poison ?*, Caen, EMS.
- BOUGNOUX Daniel (1995), *La communication contre l'information*, Paris, Hachette.
- BLONDIAUX Loïc (2008), *Le nouvel esprit de la démocratie*, Paris, Seuil.
- CASTORIADIS Cornélius (1975), *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil.
- CIALDINI Robert (2014), *Influence et manipulation*, Paris, Pocket.
- CHANIAL Philippe et Jean-Louis LAVILLE (2002), « L'économie solidaire : une question politique ». *Mouvements*, 19(1), p. 11-20.
- CORCUFF Philippe (2012), *Où est passée la critique sociale ?*, Paris, MAUSS/La découverte.
- CHOGNOT Christine (2018), *Associations, rôle politique et mouvement : énigmes et tabous des logiques collectives*, thèse en sociologie, sous la direction de Jean-Louis LAVILLE, Conservatoire national des arts et métiers - CNAM.
- COUTANT Alexandre (2004) « Sémiotique des publicités internationale »s. *Sémio 2004 : 8ème Congrès de l'Association Internationale de Sémiotique*, Lyon, p. 1-9.
- COUTELLEC Léo (2015), *La science au pluriel*, Paris, Quae.
- DESROCHE Henri (1986), « Communication et coopération », *RECMA N°18* (repris et consulté sur le site de la revue *Communication et Organisation*, N°2, 1992).
- DACHEUX Éric (1998), « (re)Penser la communication humanitaire », *Communication* 18(2), p. 116-141.
- DACHEUX Éric (2016), « Du consentement à la délibération : une critique communicationnelle du marketing politique ». *Communiquer*, 16.
- DACHEUX Éric et Daniel GOUJON (2020), *Défaire le capitalisme, refaire la démocratie. Les enjeux du délibéralisme*, Toulouse, Eres.
- DACHEUX Éric et Tourya GUAAYBES (2021), *Communiquer l'invisible*, Nancy, PUN.
- DESROCHE Henri (1986), « Communication et coopération », *Recma n° 18*, 1986 (repris et consulté sur le site de la revue *Communication et Organisation*, n°2, 1992, non paginé).
- DEWEY John (2008/1925), *Le public et ses problèmes*, Paris, Gallimard.
- DEWEY John (2011), *La formation des valeurs*, Paris, Les empêcheurs de tourner en rond.
- DEWEY John (1995/1939), « La démocratie créatrice : la tâche qui nous attend », *Horizons philosophiques*, 5(2), p. 41-48.
- DURKHEIM Émile (1893). *De la division du travail social*. Les classiques des sciences sociales, Chicoutimi, Université du Québec à Chicoutimi.
- ELLUL Jacques (1988), *Le bluff technologique*, Paris, Hachette.
- FAURE Élie (1927), *L'esprit des formes*, Paris, Hachette.
- FLICHY Patrice (2004), *Une histoire de la communication moderne*, Paris, La découverte.

- FREIRE Paulo (1974), *Pédagogie des opprimés* suivi de : *Conscientisation et révolution*, Paris, Francois Maspero.
- GARLOT Florine (2020), (Re)penser la communication des associations de solidarité internationale françaises, thèse en sciences de l'information et de la communication, sous la direction de Éric DACHEUX, Université Clermont Auvergne.
- GAUCHET Marcel (2002), *La démocratie contre elle-même*, Paris, Gallimard.
- GLISSANT Édouard (1997), *Traité du tout-monde*, Paris, Gallimard.
- GROS Frédéric (2017), *Désobéir*, Paris, Flammarion.
- HABERMAS Jürgen (1987), *Théorie de l'agir communicationnel*, T1 et 2 Paris, Fayard.
- HEINICH Nathalie (2021), *Ce que le militantisme fait à la recherche*, Paris, Gallimard.
- HENRY Marie-Christine (2021), « Avant-propos », dans Patricia COLER et al., *Quel monde associatif demain ?*, Toulouse, Eres.
- HERMÈS (1999), *Les incommunications*, Paris, CNRS éditions.
- HUISMAN Denis (1985), *L'incommunication*, Paris, Vrin.
- JOAS Hans (1999), *L'Agir créatif*, Paris, Cerf.
- JUAN, M. (2019), *Les recherches participatives, enjeux et actualités*, État de l'art pour le Prix de la recherche participative (Fondation de France - GIS Démocratie et participation), en ligne : <https://www.participation-et-democratie.fr/un-panorama-des-recherches-participatives-0> consulté le 25 mai 2022
- LAVILLE Jean-Louis (2010), « Histoire et actualité de l'associationnisme : l'apport de Marcel Mauss », *Revue du MAUSS*, 36, p. 295-307.
- LAVILLE Jean-Louis (2010), *Politique de l'association*, Paris, Seuil.
- LAVILLE Jean-Louis et Antonio David CATTANI (2008), *Dictionnaire de l'autre économie*, Paris, Gallimard.
- LEFORT Claude (1986), *Essais sur le politique : XIXe et XXe siècles*, Paris, Seuil.
- LEPASTIER Serge (2013), *L'Incommunication*, Paris, CNRS éditions.
- LIPIANSKY Edmond-Marc (1992), *Identité et communication*, Paris, PUF.
- LIVET Pierre (2011/1991), « Les limitations de la communication » dans Éric DACHEUX (dir.), *La Communication*, Paris, CNRS éditions, p. 135-152.
- MATTELART Armand (2008), *La mondialisation de la communication*, Paris, PUF.
- MANIN Bernard (1985), « Volonté générale ou délibération ? », *Le débat*, 35.
- MAUSS Marcel (2021/1925), *Essai sur le don*, Paris, Flammarion.
- MIÈGE Bernard (1989), *La société conquise par la communication*, Grenoble, PUG.
- MOINET Nicolas (2012), « L'arrogance, entre incommunication et imposture stratégique », *Hermès*, 64, p. 177-183.
- MORIN Edgar (1994), *La complexité humaine*, Paris, Flammarion.
- MORIN Edgar (2010), *Terre patrie*, Paris, Seuil.
- MOUFFE Chantale (2002), « La "fin" du politique et le défi du populisme de droite », *MAUSS*, 20, p. 178-194.

NOÛS Camille, (2020), « Initiative Camille Noûs, laboratoire Cogitamus », dans *Interrogations ?*, 30 <http://www.revue-interrogations.org/Initiative-Camille-Nous> consulté le 2 septembre 2022.

O'KEEFE Daniel (2002), *Persuasion Theory and Research*, Londres, Sage.

POLANYI Karl (1983/1944), *La grande transformation*, Paris, Gallimard.

POITEVIN Dominique (2020), « La question du temps dans la servitude numérique », Séminaire Lagon, Rennes.

QUÉRÉ Louis (1991), « D'un modèle épistémologique de la communication à un modèle praxéologique », *Réseaux*, 46-47, p. 69-90

RANCIÈRE Jacques (2005), *La haine de la démocratie*, Paris, La Fabrique.

RANCIÈRE Jacques (2000), *Le partage du sensible*, Paris, La Fabrique.

ROBERT Pascal (2016), *De l'incommunication au miroir de la bande dessinée*, Clermont fd, Presses universitaires Blaise Pascal.

ROSA Harmut (2010), *Accélération, une critique sociale du temps*, Paris, La découverte.

SANTOS Boaventura de Sousa (2016), *Épistémologies du Sud : Mouvements citoyens et polémique sur la science*, Paris, Desclée De Brouwer.

SUPIOT Alain (2015), *La gouvernance par les nombres*, Paris, Fayard.

TOCQUEVILLE Alexis de (1981/1835), *De la démocratie en Amérique*, Paris, Flammarion.

VIVERET Patrick (2006), « Qualité démocratique et construction des désaccords » dans André CAILLÉ (dir), *Quelle démocratie voulons-nous ?*, Paris, La Découverte.

WIENER Norbert (2004/1948), *La cybernétique*, Paris, Seuil.

WINNICOOT D.W. (1965), *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard.

WOLTON Dominique (2009), *Informé n'est pas communiquer*, Paris, CNRS éditions.

ZASK Joelle (2017), « La démocratie entre la radicalité de Dewey et les expériences paysannes », dans *Séminaire Étape N°24*, publié sur le site Grand angle libertaire.

NOTES

1. Sondage réalisé par Harris interactive en octobre 2021 auprès de 10 320 personnes et présenté dans *Challenges* n°722.

2. Paradigme qui prolonge les propositions de Burawoy (2013) sur la sociologie publique, c'est-à-dire l'idée qu'à côté de sciences sociales critiques, académiques et vouées à l'expertise, il convient de développer des sciences sociales qui, rejetant dos à dos le scientisme et la neutralité axiologique, interviennent dans l'espace académique pour nourrir les débats dans l'espace public.

3. Dans cette épistémologie chère à Edgar Morin (1994), il est impossible de séparer l'homme du chercheur, le savant du politique, c'est, au contraire, l'appartenance sociale et sa sensibilité politique qui lui permettent de comprendre le social dans lequel il est immergé à condition, bien sûr, de mettre en œuvre les outils théoriques lui permettant une distanciation réflexive (Corcuff, 2012).

4. En l'occurrence, le Centre national de ressources textuelles et lexicales, solidarité : définition de *solidarité*, <http://www.cnrtl.fr/definition/solidarité>, consulté le 27 avril 2017

5. Au début du XIX^e siècle, pour éviter l'exploitation patronale, de nombreux ouvriers ont créé des associations de production, d'entraide, de défense de droits, etc. « L'associationnisme peut être

abordé comme le projet de démocratisation de la société mené à partir d'actions collectives, libres et volontaires, ayant pour but la lutte pour l'égalité. Très souvent, l'associationnisme a été appréhendé en tant qu'effervescence collective, dont la Commune de Paris, la République Catalane ou la Révolte Hongroise sont des manifestations emblématiques. Mais l'associationnisme n'est pas que surgissement vite oublié, il est aussi porteur d'une volonté d'inscription dans la durée par la construction d'institutions à orientation économique, pour reprendre la terminologie wébérienne » (Laville, 2010, p. 295).

6. Au sens de Joas (*op. cit.*), elle est le fruit de la volonté des protagonistes, mais liée à une situation donnée et mettant en œuvre la corporéité (et non uniquement la rationalité) ; elle échappe largement à la maîtrise des acteurs.

7. Avec des terrains divers : communication des associations, communication des organisations de l'économie sociale et solidaire, communication publique de l'Union européenne, etc.

8. En 2022, la MGEN, pour pousser à voter ceux qui sont pourtant les éléments décideurs de la mutuelle, ses adhérents, promet de donner un euro par vote à une association ! Quand on en vient à récompenser le vote, c'est que la démocratie interne est bien malade, non ?

9. Le convivialisme est un mouvement international d'intellectuels qui réfléchit aux moyens de « s'opposer sans se massacrer ». Le Pacte du pouvoir de vivre est une alliance de la société civile regroupant des syndicats et des IS. L. Berger, président de la CFDT à l'initiative de cette alliance, affirme : « Nous vivons dans une société d'opinions et d'intérêts divergents, dans laquelle celui qui ne pense pas comme vous est facilement perçu comme un ennemi. Il est temps de réinstaurer un cadre démocratique apaisé » (*Union Sociale*, 352, p. 27).

10. *ATD Quart monde*.

11. « Mais l'idée d'un "partage du sensible" implique quelque chose de plus. Un monde "commun" n'est jamais simplement l'ethos, le séjour commun, qui résulte de la sédimentation d'un certain nombre d'actes entrelacés. Il est toujours une distribution polémique des manières d'être et des "occupations dans un espace des possibles" » (Rancière, 2000, p. 66-67).

RÉSUMÉS

Nos démocraties sont malades mais vivantes. Derrière les mouvements de citoyens médiatiques comme Nuits Debout ou les Gilets jaunes, se cachent d'autres initiatives de la société civile qui expérimentent un autre type de démocratie. De nombreux citoyens s'auto-organisent pour trouver des solutions concrètes aux maux de notre société mal en point. Pour qualifier ces auto-organisations de la société civile, nous emploierons le terme d'initiatives solidaires. Ce texte se décompose en deux parties. La première dressera le cadre théorique de notre réflexion. La seconde indiquera des pistes permettant de combattre l'invisibilité partielle dont sont aujourd'hui victimes les initiatives solidaires.

Our democracies are alive but ailing. Following on from grassroots media movements like Nuits Debout and Gilets jaunes are other, less conspicuous civil society initiatives that are experimenting with a new type of democracy. More and more people are joining forces to find concrete solutions to the problems facing our broken society. The term used to refer to these civil society groups is "citizen initiatives." There are two parts to this article. The first presents the theoretical framework for the analysis. The second suggests ways to eliminate the partial invisibility that afflicts citizen initiatives today.

Nuestras democracias están enfermas, pero subsisten. Detrás de los movimientos mediáticos de los ciudadanos, tales como, *Nuits Debout* o los *Gilets jaunes*, se esconden iniciativas de la sociedad civil que experimentan otro tipo de democracia. En efecto, numerosos ciudadanos se autoorganizan para encontrar soluciones concretas a los males de nuestra sociedad. Para calificar estas autoorganizaciones de la sociedad civil, emplearemos el concepto de iniciativas solidarias. Este artículo se presenta en dos partes. La primera, trata del marco teórico de nuestra reflexión. La segunda, sugiere senderos que permiten combatir la invisibilidad parcial de la que son víctimas las iniciativas solidarias.

INDEX

Palabras claves : democracias, sociedad civil, iniciativas solidarias, autoorganizaciones, movimientos mediáticos de los ciudadanos

Keywords : democracies, civil society, citizen initiatives, auto-organizations, grassroots media movements

Mots-clés : démocratie, société civile, initiatives solidaires, auto-organisations, mouvements de citoyens

AUTEUR

ÉRIC DACHEUX

Éric Dacheux est professeur en sciences de l'information et de la communication, Université Clermont Auvergne. Fondateur du laboratoire « Communication et solidarité » (EA4647), responsable de l'axe Communication, innovation sociale et ESS de l'EA4647. Courriel : Eric.dacheux@uca.fr

La déséthicismation de la liberté d'expression

Gilles Gauthier

Vous venez de prononcer le mot éthique et la foudre ne vous est pas tombée sur la tête ! Dieu vieillit, comme nous tous. Harlan Coben (*Rupture de contrat*)

- 1 La notion d'éthicismation est utilisée le plus fréquemment pour désigner un processus suivant lequel une préoccupation éthique est intégrée à une réflexion ou à un corps doctrinal d'une autre nature. C'est ainsi qu'il est aujourd'hui question de l'éthicismation du droit¹. La notion peut aussi être employée de façon plus générale pour attribuer ou reconnaître un attribut éthique à un objet donné². C'est à partir de ce second sens qu'est ici entendue la notion contraire de déséthicismation. Elle sert à dénoter l'amputation de son caractère éthique assignée jusque-là à une action, à un événement ou à une discussion.
- 2 Je me propose ici d'examiner l'idée d'une déséthicismation de la liberté d'expression et ses conséquences sur l'analyse du débat public. Est-il possible et souhaitable de cesser de concevoir la liberté d'expression sous l'angle moral ? Quelle nouvelle définition peut-elle alors lui être donnée ? Comment ce changement de signification modifie-t-il l'étude des nombreuses discussions sur la liberté d'expression ? Quel effet la déséthicismation de la liberté d'expression a-t-elle sur l'intention théorique de sa régulation éthique ?
- 3 Reprenant à mon compte en les adaptant à mon propos des points de vue mis en avant par Monique Canto-Sperber dans son récent ouvrage *Sauver la liberté d'expression* (2021), je préciserai d'abord ce qu'est sa déséthicismation et quelle conception de la liberté d'expression en découle. L'idée centrale qui sera à cet égard avancée est que la liberté d'expression gagne à être appréhendée comme un mécanisme amoral et seulement social de régulation de la parole publique. J'analyserai ensuite quelques répercussions de la déséthicismation de la liberté d'expression sur l'analyse de débats publics qui la mettent en jeu ou dont elle fait elle-même l'objet. Il s'agira plus précisément de comprendre comment la déséthicismation de la liberté d'expression transforme un débat dans lequel elle est une justification morale, un débat où elle est mise en question par

une justification morale et un débat dans lequel c'est la liberté d'expression elle-même qui fait objet de la discussion. Finalement, j'examinerai en quoi la désétatisation de la liberté d'expression affecte le projet de son encadrement éthique et la qualification qu'il convient de donner des jugements moraux qui la mettent en jeu.

La liberté d'expression déséthiciisée

- 4 La proposition centrale de Canto-Sperber est de « définir la liberté d'expression en termes d'équilibre entre les capacités de parler plutôt que de morale et de valeur » (p. 21). Cette proposition, elle la motive par le diagnostic qu'elle porte sur l'inadaptation de la conception traditionnelle de la liberté d'expression : « [...] une valeur morale mais qui doit être limitée » (p. 20). Elle est aujourd'hui prise en otage par deux poussées contradictoires (dont Canto-Sperber traite à travers de nombreux exemples) : « [...] d'un côté, elle sert à cautionner des propos abjects ; de l'autre, elle est contestée dans son principe par l'activisme de censeurs qui veulent faire la loi en matière d'expression publique — et ainsi privatiser à leur profit la définition des limites de la parole » (p. 8). Canto-Sperber explique et illustre ce piège dans lequel la liberté d'expression est enfermée par trois constats : l'« horizontalité » des échanges qui aplatit au même niveau les modes d'expression distincts du discours argumenté, de l'opinion, de la fausse information, la transformation du pluralisme des opinions, socle traditionnel de la liberté d'expression, en un pluralisme identitaire et culturel qui rétrécit l'espace public commun³ et un refus de la neutralité du langage allant de pair avec une volonté de le purifier propice à l'autocensure. La société libérale se trouve de la sorte placée dans un dilemme de double contrainte : « L'inaction dans l'espoir que finissent par s'estomper les abus d'expression et les excès de censure ou une intervention à la pièce sans principe directeur clair » (p. 295). Dans ce contexte, la liberté d'expression est devenue impraticable.
- 5 Afin de dépasser cette mésadaptation, Canto-Sperber ne préconise rien de moins que l'abandon de son fondement moral. Il lui semble nécessaire de cesser de chercher à justifier la liberté d'expression par une prétendue nature morale, une conception « bancal[e] arrivé[e] à son terme » (p. 283). C'est en cela, dans sa formulation préliminaire, que la proposition de Canto-Sperber consiste, bien qu'elle-même ne le conceptualise pas explicitement de cette façon, en une désétatisation de la liberté d'expression. Il s'agit bien, pour elle, de délester la liberté d'expression de la détermination morale sur laquelle elle a été érigée. L'un des avantages qu'elle voit à ce renoncement d'un fondement moral est de crever le paradoxe inextricable dans lequel baigne la liberté d'expression : être comprise comme une valeur absolue qui doit néanmoins souffrir de limites quant à son usage.
- 6 Il apparaît plus judicieux à Canto-Sperber de définir la liberté d'expression de telle sorte que son exercice puisse satisfaire les deux exigences corrélatives aux dérives qui aujourd'hui la piègent (la diffusion de propos avilissants et les revendications de censure) : « [...] donner une voix à chacun, en particulier à ceux que des propos hostiles voudraient réduire au silence [et] garantir que des opinions qui choquent, provoquent et critiquent les valeurs de nos sociétés puissent réellement s'exprimer » (p. 292). Tel que Canto-Sperber l'entend, le premier objectif élargit le principe du tort de John Stuart Mill en incluant dans les dommages pouvant être causés par la liberté d'expression « le fait d'être réduit au silence » (p. 297). Le second objectif actualise en

fonction du contexte actuel la justification donnée par Mill à la liberté d'expression : permettre et alimenter le débat public. Exprimée dans sa généralité, la proposition de Canto-Sperber consiste à « concevoir les limites de l'expression publique à partir de la liberté de parole laissée aux autres, y compris leur liberté de répliquer. Tous les propos sont admissibles, sauf s'ils n'ont d'autre but que de faire taire et d'anéantir tout débat » (p. 21).

- 7 À ses yeux, cette conception nouvelle de la liberté d'expression la décharge de tout caractère moral : « [Cela] signifie que la liberté d'expression n'est pas une valeur morale intrinsèque et que les limites qui y sont apportées ne sont donc pas des exceptions à un principe absolu imposées après coup, mais des limites qui tiennent à sa nature même » (p. 296).
- 8 Quitte à en répéter des aspects déjà mentionnés, voici comment Canto-Sperber synthétise ce qu'on peut considérer comme sa proposition de déséthicsiser la liberté d'expression :

Renoncer à toute perspective morale sur la liberté d'expression permet de la considérer comme relevant d'un ensemble de règles appliquées à la parole publique, dont l'effet doit être tel que nul ne soit privé de sa capacité de parler, ce qui suffit à garantir un brassage, et même une concurrence d'opinions aussi large que possible (p. 296).
- 9 Retirer à la liberté d'expression toute incidence morale implique en toute logique que sa défense ne se calque pas sur celle de ceux qui cherchent à la confisquer en se plaçant sur un plan moral :

Les raisons pour lesquelles il faut s'opposer aux tentatives d'hégémonie en matière de parole publique ne sont pas des raisons morales (par exemple : « Les valeurs qu'on voudrait nous imposer ne sont pas les bonnes » ou : « Nous avons quant à nous d'autres valeurs à proposer ») (p. 302).
- 10 La désétatisation de la liberté d'expression qu'opère Canto-Sperber la redéfinit comme un mode de gestion pragmatique de la parole publique. Ce mode de gestion peut être exprimé par la négative en termes de limites : « Il s'agit en effet avant tout de faire valoir les règles qui organisent la distribution de la parole, à savoir s'assurer que nul n'est réduit au silence et que l'espace d'échange et de débat est aussi ouvert que possible » (p. 302) ou, plus positivement, en termes de conditions : « [...] les conséquences bénéfiques de la liberté d'expression [...] ne seront pas considérées comme étant de nature morale, elles relèveraient plutôt de conditions permettant le bon fonctionnement de l'échange public » (p. 296).
- 11 Tel que Canto-Sperber le conçoit, cesser de considérer la liberté d'expression comme une valeur morale fait basculer la compréhension de son usage du bien au juste. C'est en faisant ressortir le cadre communicationnel de son exercice qu'elle le stipule :

Les caractères originaux de la liberté d'expression — s'exercer dans une situation de communication, de façon relationnelle, être un moyen d'avoir un effet sur autrui et d'influencer les normes d'une société, laisser à chacun un accès à la parole — font que les règles qui s'appliquent à elle relèvent du juste, non du bien (p. 296).
- 12 Canto-Sperber l'affirme encore de la façon suivante : « L'intérêt de cette façon de voir est de penser la liberté d'expression en termes de juste usage, défini par des limites justifiées » (p. 296). De même, c'est en invoquant « un combat pour le juste et non une guerre morale » (p. 301) qu'elle appelle à ne pas placer la défense de la liberté d'expression sous l'égide de valeurs morales, mais plutôt de « raisons de justice » (p. 302).

- 13 La question se pose de savoir si, en introduisant cette caractérisation de la liberté d'expression par les notions du juste et de la justice, Canto-Sperber ne la rééthiciise pas après l'avoir déséthiciisée. Il n'est pas très clair en effet si, en dépit de ses déclarations explicites, elle lui fait véritablement quitter le terrain de la moralité en mettant sous le patronage d'un « juste usage » la double exigence de donner une voix à chacun et de garantir l'expression de toutes les opinions. D'aucuns pourraient considérer qu'elle fait ainsi passer la liberté d'expression d'une éthique du bien à une éthique du juste. Canto-Sperber ne fait-elle pas que déplacer la moralité du plan de la justification fondationnelle à celui des effets ? Elle ne l'évacuerait pas alors complètement et ne procéderait qu'à une désétatisation partielle et localisée de la liberté d'expression. Les mêmes pourraient ainsi soutenir que si Canto-Sperber extirpe la liberté d'expression d'une éthique déontologique en l'épurant d'un ancrage dans une valeur morale, elle la fait relever d'une éthique conséquentialiste en proposant de réguler les effets de son exercice par des limites justes.
- 14 La position de Canto-Sperber est marquée d'une certaine ambiguïté. Ou, plutôt, d'un manque à préciser en toutes lettres si la nouvelle conception de la liberté d'expression qu'elle met en avant continue ou non de se situer dans un ordre moral. Quand elle l'énonce dans sa généralité, elle ne fait pas relever d'un principe éthique l'« équilibre entre les capacités de parler » par lequel elle préconise de définir la liberté d'expression. Elle ne marque pas, non plus, de quelque caractère éthique ou moral le double écueil des propos ignominieux et des revendications de censure qui constitue son constat de départ. Canto-Sperber ne spécifie pas davantage qu'assurer à tous l'accès à la parole et favoriser le débat public sont des prescriptions morales. Elle n'affirme pas que l'exercice de la liberté d'expression pourrait ou devrait faire l'objet d'une évaluation morale au regard des limites qu'elle lui assigne. Finalement, elle n'indique pas non plus que sa proposition relève d'un quelconque conséquentialisme. Pour la spécialiste de l'éthique et de la philosophie morale qu'elle est, on se serait attendu à ce qu'elle apporte ces précisions si elles avaient été pour elle cruciales ou même seulement pertinentes.
- 15 L'ambiguïté du point de vue de Canto-Sperber transparaît particulièrement en deux occasions. Pour préciser en quoi la liberté d'expression relève du juste, elle fait état de la distinction qui est établie dans une société libérale entre norme et valeur. Les valeurs, rappelle-t-elle, président au choix de modes de vie des individus et des communautés et ont trait au bien, alors que les normes régissent l'existence commune en fonction du juste⁴. Dans la mesure où la proposition de Canto-Sperber est de définir la liberté d'expression autrement que comme une valeur morale, il apparaît conséquent de la considérer comme une norme ou du moins de considérer comme des normes et non pas des valeurs les règles fixant ses limites. Canto-Sperber ne le précise cependant pas. Pas plus qu'elle ne spécifie que les exemples de normes qu'elle donne, le respect et l'égalité de traitement et de non-discrimination, ne sont pas de la nature morale qu'on peut être porté assez naturellement à leur attribuer.
- 16 Dans un autre passage, Canto-Sperber, toujours pour dédouaner la liberté d'expression d'une emprise morale, établit une comparaison avec la guerre juste :
- Pour éviter d'appliquer à la situation conflictuelle d'aujourd'hui une perspective morale, il peut être utile d'en revenir au principe fondateur de ce qui fut appelé au sein de la tradition philosophique la philosophie de la guerre juste. Celle-ci consistait pour l'essentiel à penser la légitimité des conflits en termes de limites,

non de causes ou d'idéologies, aussi bien dans les raisons de mener le combat [...] que dans les moyens (p. 302).

- 17 Son raisonnement semble être qu'appliquer à la liberté d'expression la même caractérisation de la guerre juste par des limites permet de la dégager d'un point de vue moral⁵. Pourtant, quand elle traite les limites de la liberté d'expression en termes de moyens, elle apparaît leur attribuer un sens moral :

Pour combattre les velléités hégémoniques en matière de parole publique, qu'aucune injonction, qu'aucun sermon ne fera désarmer, tout en défendant la liberté d'expression, il est nécessaire de leur imposer une sorte d'endiguement, de containment. La définition des moyens pour y parvenir porte l'essentiel de la charge morale (p. 302. Je souligne).

- 18 Quoi qu'il en soit précisément de la position de Canto-Sperber sur l'incidence éthique de la mise en rapport qu'elle établit entre le juste et la justice et sa proposition de cesser de considérer la liberté d'expression comme une valeur morale, il est tout à fait possible de la concevoir radicalement de sorte qu'en découle une désétatisation complète. Il suffit pour cela de définir ou de caractériser l'accès pour tous à la parole publique et la vitalité du débat public comme des desiderata purement sociologiques. C'est-à-dire de les penser comme des conditions formelles moralement neutres assurant une activité de parole propre à un fonctionnement optimal de la société. Pour le dire au regard de la distinction faite par Canto-Sperber entre norme et valeur, la liberté d'expression est alors appréhendée comme une norme seulement sociale. Délestée de tout rapport à la justice et dénuée de toute composante éthique, elle se présente comme foncièrement déséthiciée⁶.
- 19 Il n'y a pas à démontrer que cette désétatisation intégrale et radicale est avalisée par Canto-Sperber. On peut en défendre l'idée d'un pur mécanisme de régulation sociale en prenant appui sur sa proposition sans nécessairement avoir à établir qu'elle-même y adhère.

Déséthicsier les débats sur la liberté d'expression

- 20 La liberté d'expression est invoquée dans un grand nombre de débats publics ayant trait à des questions comme l'appropriation culturelle, le wokisme, la culture de l'annulation, la liberté universitaire, la liberté artistique, l'encadrement des médias sociaux, les *safe spaces*, la représentation des minorités marginalisées, différentes manifestations de censure et beaucoup d'autres sujets d'actualité. Sans prétendre à une recension exhaustive, l'analyse qui suit cherche à mettre en évidence l'impact de la déséthicsiation de la liberté d'expression sur trois débats récents dans lesquels elle fait l'objet d'une considération morale :
- un débat où la liberté d'expression sert de justification morale à une prise de position ;
 - un débat où, à l'inverse, la validité justificatrice de la liberté d'expression est contestée ou relativisée au profit d'une justification morale opposée ;
 - un débat qui a pour objet la liberté d'expression elle-même conçue moralement.
- 21 Les trois débats étudiés sont retenus parce qu'ils font particulièrement bien ressortir ces façons différentes de prendre en compte la liberté d'expression. Dans la mesure où les trois types de référence à la liberté d'expression se retrouvent dans d'autres débats, l'analyse pourrait aussi leur être appliquée.

- 22 L'analyse n'a pas pour objectif normatif de démontrer que le recours dans ces débats à la liberté d'expression dans un sens moral est irrecevable et devrait être abandonné, mais de statuer en quoi sa déséthicismation vient modifier l'analyse tant de l'usage de la liberté d'expression qui est fait dans ces débats que de certains traits de leur structuration.

La liberté d'expression, justification morale dans un débat

- 23 Très fréquemment, la liberté d'expression est alléguée dans un débat en appui à une position qui y est défendue. Elle est avancée, explicitement ou implicitement, comme fondement d'un point de vue adopté dans la discussion. Ainsi la liberté d'expression religieuse est-elle presque toujours convoquée, en prolongement de la liberté de conscience, dans les différents épisodes que connaît le débat sur la laïcité. C'est le cas dans le débat plus particulier sur le port de signes religieux par les agents de l'État qui a connu au Québec différents rebondissements dans les dernières années. La liberté d'expression de l'appartenance religieuse a été l'une des principales raisons mises en avant (avec celle de l'égalité entre les personnes) dans l'opposition au projet de loi 21 sur la laïcité de l'État adoptée par le gouvernement québécois en 2019. C'est très clairement que la liberté d'expression de l'appartenance religieuse est alors définie comme une valeur morale : on s'oppose à la loi parce qu'elle contreviendrait au droit moral que tous auraient de manifester publiquement leur allégeance religieuse.
- 24 Dans le mémoire qu'ils présentent à la Commission parlementaire des institutions chargée de faire l'examen du projet de loi, Jocelyn Maclure et Charles Taylor (2019) développent un argumentaire qui hiérarchise les principes de la laïcité en faisant de la liberté de conscience et de religion ainsi que de l'égalité entre les personnes des finalités au service desquelles ils réduisent les principes institutionnels de la neutralité de l'État et de la séparation de l'État et des Églises. Maclure et Taylor marquent cette primauté de la liberté de conscience et de religion ainsi que de l'égalité en les caractérisant comme des « principes moraux » et comme « les fondements éthiques de la laïcité ». À leurs yeux, interdire aux agents de l'État d'arborer des signes religieux, c'est enfreindre la valeur morale qu'est la liberté de manifester publiquement son allégeance religieuse, forme particulière de la liberté d'expression⁷.
- 25 Que résulte-t-il de la déséthicismation de cette justification ? Sur le fond, elle n'est pas fondamentalement altérée. Décharger la liberté d'expression de l'appartenance religieuse de tout aspect moral pour la penser plutôt comme un mode de gestion social de la parole publique ne la met pas hors-jeu du débat sur le port de signes religieux. Elle conserve toute la pertinence que lui prêtent Maclure et Taylor. Pour l'invoquer en opposition à une interdiction, il n'est pas du tout nécessaire de lui adjuger un attribut moral ; en faire une prescription d'un ordre social désirable suffit⁸. Délestée d'un sens moral et conçue seulement comme un moyen de satisfaire l'exigence de « donner une voix à chacun », elle ne perd rien de sa légitimité pour exprimer son désaccord envers une prohibition du port de signes religieux pour les agents de l'État⁹.
- 26 Cependant, si la justification de la liberté d'expression de l'appartenance religieuse de Maclure et Taylor n'est pas foncièrement mise en échec, elle perd un important avantage d'ordre rhétorique quand elle n'est plus définie comme une valeur morale. Cette qualification lui fait bénéficier de l'appréciation généralisée qui a aujourd'hui cours à l'égard de l'éthique et rend difficile de s'y attaquer frontalement. Dépouillée

d'un caractère moral, la justification de la liberté d'expression de l'appartenance religieuse devient privée de cet atout stratégique¹⁰.

- 27 Par ailleurs, l'effacement de la nature morale de la justification de Maclure et Taylor ramène le débat sur le port de signes religieux par les agents de l'État sur un plan strictement sociétal. Articulé autour des principes de la neutralité de l'État et de la séparation de l'État et des Églises, l'argument essentiel des partisans d'une interdiction est institutionnel et même politique. Il s'agit pour eux d'assurer que l'appartenance religieuse n'interfère pas dans l'espace civique¹¹. La déséthicisme de la justification de la liberté d'expression de l'appartenance religieuse fait ainsi en sorte que le débat ne comporte plus aucune incidence morale et, ce faisant, devient un affrontement symétrique. Quand c'est une conception morale de la liberté d'expression qui est alléguée pour contester l'interdiction du port de signes religieux par les agents de l'État, le débat se déploie asymétriquement, en fonction des considérations distinctes de la régulation sociale et de l'éthique. La déséthicisme de la liberté d'expression standardise les points de vue et uniformise la confrontation. Cet effet est à souligner dans la mesure où un véritable échange peut alors s'instaurer. Un débat asymétrique ne donne lieu qu'à un affrontement : chacune des parties fait valoir des points de vue non seulement incompatibles, mais aussi hétérogènes. Un débat rendu symétrique permet une interaction entre les positions défendues.

La liberté d'expression, justification contestée dans un débat

- 28 Il arrive que la liberté d'expression soit considérée moralement non pas en appui à une position dans un débat, mais, à l'inverse, qu'elle soit mise en question dans la défense d'une position contraire appuyée sur une justification morale autre. C'est le cas, par exemple, dans le débat sur la publication des caricatures de Mahomet par *Charlie Hebdo* relancé après l'attentat du 7 janvier 2015. Certains formulent un jugement moral sur la publication des caricatures qui de quelque façon s'oppose à sa défense au nom de la liberté d'expression. Chacun à leur façon, Jean-Pierre Proulx (2015), Jocelyn Maclure (2015) et Daniel Weinstock (2015) invoquent une valeur morale qu'ils mettent en contraste avec la liberté d'expression. Proulx en appelle à la dignité de l'être humain et à la prudence pour interroger l'à-propos moral de la publication des caricatures. Maclure la désapprouve d'un point de vue éthique au vu des valeurs de sagesse et d'empathie. Weinstock, au contraire, disculpe la publication des caricatures d'une faute morale en émettant l'hypothèse qu'elle a procédé d'une intention de communication.
- 29 Bien que Proulx, Maclure et Weinstock ne le précisent pas explicitement, c'est en concevant la liberté d'expression comme une valeur morale qu'ils la mettent en cause en formulant leur appréciation de la publication des caricatures. Cela est marqué dans le titre des interventions de Proulx et Weinstock (« Pour une éthique de la liberté d'expression » et « The (messy) ethics of freedom of speech »). Quant à Maclure, on peut légitimement penser qu'en la qualifiant de « liberté fondamentale », il attribue un caractère moral à la liberté d'expression. Tous les trois jugent donc de la publication des caricatures de Mahomet par *Charlie Hebdo* au regard d'un conflit de valeurs morales : entre, d'un côté, respectivement la dignité de l'être humain et la prudence, la sagesse et l'empathie, une intention de communication et, de l'autre côté, la liberté d'expression.

- 30 La déséthicisme de la liberté d'expression fait éclater ce conflit de valeurs. Elle le transforme en affrontement entre valeurs morales et mode de gestion de la parole publique. La concevoir purement comme un moyen d'assurer l'accès à la parole publique et une alimentation du débat public dépossède la justification par la liberté d'expression de la publication des caricatures de tout élément moral face aux justifications morales de Proulx, Maclure et Weinstock. Le débat connaît alors une modification inverse de celle que la déséthicisme de la justification de la liberté d'expression imprime au débat sur le port de signes religieux par les agents de l'État. Il devient un débat asymétrique. La confrontation entre, d'une part, la dignité de l'être humain et la prudence, la sagesse et l'empathie et l'intention de communication et, d'autre part, la liberté d'expression vue comme une valeur morale est symétrique. Bien qu'antagonistes, les positions s'appuient sur une même considération : la moralité de la publication des caricatures. Quand la liberté d'expression cesse d'être conçue moralement pour être plutôt considérée comme un mécanisme de régulation sociale de la parole publique, l'affrontement sur la publication des caricatures de Mahomet ne se développe plus dans le champ homogène de la moralité. Il met aux prises des positions de natures hétéroclites, les unes morales, l'autre sociale. Cette asymétrie rend le débat oblique : les défenseurs de la publication des caricatures au nom d'un usage jugé socialement admissible de l'expression publique et les tenants des valeurs morales de la dignité de l'être humain et de la prudence, de la sagesse et de l'empathie et de l'intention de communication pour la critiquer ou la questionner interviennent sur des registres différents. Il n'y a plus place alors que pour la confrontation des points de vue. Les positions sont défendues sans égard les unes aux autres. Leur cloisonnement propre au débat asymétrique exclut tout partage et toute mise en commun.
- 31 Cette asymétrie ne relève cependant pas d'un défaut interdémonstratif qui demanderait à être corrigé. Un même événement ou phénomène peut très bien être apprécié à partir de motifs de catégories conceptuelles distinctes. Mais alors, il n'y a pas de véritable échange. Les intervenants expriment des positions se font face sans interactivité. C'est le cas tant dans le débat sur le port de signes religieux par les agents de l'État dans lequel la liberté d'expression n'est pas déséthicisme que dans le débat sur la publication des caricatures de Mahomet par *Charlie Hebdo* quand elle est déséthicisme.
- 32 Cela dit, tout comme elle n'altère pas le recours à la liberté d'expression conçue comme une valeur morale dans l'opposition à l'interdiction du port de signes religieux par les agents de l'État, la déséthicisme de la liberté d'expression ne disqualifie pas la mise en question de la publication des caricatures en fonction de valeurs morales. Écarter tout sens moral de la liberté d'expression dans la défense de la publication des caricatures n'affecte d'aucune façon la force argumentative potentielle de s'y opposer ou de la discuter à partir des valeurs de la dignité de l'être humain et de la prudence, de la sagesse et de l'empathie et d'une intention de communication¹².
- 33 Par ailleurs, concevoir la liberté d'expression comme un mécanisme de régulation sociale de la parole publique permet tout autant que sa définition morale d'établir un cadre général d'examen des limites de son exercice. Dans le cas de la publication des caricatures de Mahomet par *Charlie Hebdo*, son application apparaît — une démonstration pleinement satisfaisante resterait à mener — donner raison à ses défenseurs dans la mesure où la publication semble relever d'une provocation légitime parce que susceptible d'alimenter le débat public sans par ailleurs mettre en péril la capacité de quiconque d'intervenir, sans donc chercher à faire taire¹³.

La liberté d'expression, objet d'un débat

- 34 Un autre genre de débats où la liberté d'expression est appréhendée comme une valeur morale est celui où c'est elle-même qui est objet de controverse. À l'automne 2020, en réaction à la défense du président français Emmanuel Macron du droit de publier les caricatures de Mahomet à la suite de l'assassinat de Samuel Paty, le premier ministre du Canada Justin Trudeau affirme ceci :
- La liberté d'expression n'est pas sans limites [...]. Dans une société pluraliste, diverse et respectueuse comme la nôtre, nous nous devons d'être conscients de l'impact de nos mots, de nos gestes, sur d'autres, particulièrement ces communautés, ces populations qui vivent beaucoup de discrimination encore. [Il ne faut pas chercher à] blesser de façon arbitraire ou inutile ceux avec qui on est en train de partager une société et une planète¹⁴.
- 35 La déclaration de Trudeau suscite un tollé. De nombreux intervenants lui reprochent de diluer la liberté d'expression en la subordonnant à un devoir de ne pas blesser, au pluralisme, à la diversité et au respect. Pour ces intervenants, la liberté d'information est « entière¹⁵ », un droit fondamental, qui ne tolère aucune limite, qui ne peut être soumis à aucune condition ; elle n'est pas « à géométrie variable¹⁶ ».
- 36 J'ai proposé d'analyser (2021b) la controverse dans les termes d'une opposition entre deux conceptions de la liberté d'expression : la conception comme norme de Trudeau et la conception comme valeur de ses opposants. En fixant des limites à la liberté d'expression, Trudeau balise son application. Il établit des conditions selon lesquelles le droit de s'exprimer vaut (ou, pour le dire à l'inverse, là il ne vaut plus). Ce qu'il soutient, c'est que la liberté d'expression est un principe normatif dont l'exercice doit être pondéré par les valeurs morales du pluralisme, de la diversité et du respect. Cette limitation est déniée par les contradicteurs du premier ministre canadien qui font valoir que la liberté d'expression est une valeur absolue qui ne saurait donc être restreinte et dont il faut reconnaître la primauté. Le désaccord entre Trudeau et ses opposants est un conflit de valeurs : il oppose la valeur magnifiée de la liberté d'expression aux valeurs autres du pluralisme, de la diversité et du respect au vu desquelles la liberté d'expression définie comme une norme doit être tempérée.
- 37 La déséthicalisation de la liberté d'expression fait tomber à plat sa défense par les opposants de Trudeau ou, plutôt, la rend vide de sens. Si la liberté d'expression n'est pas une valeur, prétendre que son usage ne peut pas être modéré par d'autres valeurs est antilogique et même inintelligible. La critique de Trudeau se trouve ainsi à être disqualifiée. Privée du sens moral de la liberté d'expression, elle se réduit à une protestation sans contenu. Même si la proposition de Canto-Sperber n'implique pas forcément une déséthicalisation radicale de la liberté d'expression, il apparaît que la philosophe serait probablement d'accord avec Trudeau pour la définir comme une norme et considérerait que la conception que s'en font ses opposants est obsolète. En revanche, elle n'endosserait certainement pas la déclaration de Trudeau puisqu'elle défend clairement le bien-fondé de la publication des caricatures de Mahomet par *Charlie Hebdo* et leur utilisation pédagogique par Samuel Paty¹⁷.
- 38 En tout état de cause, la déséthicalisation de la liberté d'expression renvoie dos à dos Trudeau et ses critiques. D'une part, en dépouillant la liberté d'expression d'un sens moral, la déséthicalisation s'inscrit en faux contre l'interprétation dogmatique des opposants de Trudeau. D'autre part, en en faisant un mode de régulation sociale de la

parole publique à extension très large circonscrite seulement par les intentions dévoyées de faire taire et de museler le débat public, la déséthicisme de la liberté d'expression dénie la limitation trop restreinte que Trudeau lui impose.

L'inapropos d'une régulation éthique de la liberté d'expression

- 39 L'une des questions importantes qu'amènent à poser les débats mettant en cause la liberté d'expression et portant sur elle est celle de son encadrement éthique. Dans sa formulation générale, cette question peut être énoncée dans les termes suivants : une régulation morale de la liberté d'expression peut-elle être établie ou y a-t-il intérêt à l'établir ? L'idée d'une régulation éthique de la liberté d'expression court en filigrane dans les nombreux débats où sont énoncées des évaluations morales. Évaluer moralement une prise de parole, c'est toujours présupposer que la liberté d'expression puisse faire l'objet d'une régulation éthique. Quand, par exemple, Proulx, Maclure et Weinstock portent un jugement moral sur la publication des caricatures de Mahomet par *Charlie Hebdo*, ils postulent forcément, sans avoir à l'affirmer en toutes lettres, l'idée que la liberté d'expression peut faire l'objet d'une réglementation éthique¹⁸.
- 40 La question de l'encadrement éthique de la liberté d'expression se présente plus précisément de la façon suivante. Une régulation de la liberté d'expression est justifiée soit si elle est conçue comme une valeur, soit si l'on considère que les conséquences que son exercice entraîne sont d'ordre moral. Elle est déontologique dans le premier cas en ce qu'elle impose l'obligation ou le devoir du respect de la valeur. Elle est conséquentialiste dans le second cas en ce qu'elle est déterminée par les effets de l'exercice de la liberté d'expression.
- 41 En proposant d'abandonner la conception de la liberté d'expression comme valeur morale, Canto-Sperber rejette implicitement l'idée de son encadrement déontologique. Ce seul démenti du caractère moral de la liberté d'expression laisse ouverte la possibilité de son encadrement conséquentialiste. On peut encore soutenir que même si elle n'est pas de nature morale, la liberté d'expression peut néanmoins faire l'objet d'un balisage éthique en raison des limites morales qui devraient s'imposer à son exercice¹⁹. En faisant de la liberté d'expression un mode de gestion de la parole publique, Canto-Sperber se donne les moyens d'aborder la question, mais ne prend pas à son propos une position claire. Elle assujettit la liberté d'expression aux deux limites de ne pas faire taire et de ne pas détériorer le débat public. C'est selon que ces limites sont ou non conçues comme des limites morales qu'on statuera que la liberté d'expression peut ou ne peut pas faire l'objet d'une réglementation morale conséquentialiste. Or, le point de vue de Canto-Sperber est ambigu sur cette alternative. Quand elle formule les impératifs que nul ne soit réduit au silence et que le débat public soit un espace le plus ouvert possible comme des « conditions permettant le bon fonctionnement de l'échange public », elle ne semble pas les entendre dans un sens moral. Quand, toutefois, elle fait valoir que ces mêmes impératifs demandent à être pensés en fonction du juste plutôt que du bien, elle apparaît au contraire les appréhender au moins implicitement comme des limites morales. C'est dans le second cas seulement que Canto-Sperber admettrait que la liberté d'expression puisse être sujette à une régulation éthique conséquentialiste.

- 42 L'ambiguïté de la position de Canto-Sperber est levée dans l'idée de la déséthicalisation intégrale de la liberté d'expression. Les limites de ne pas faire taire et de favoriser le débat public y sont conçues comme étant uniquement d'ordre sociologique, sans aucune connotation morale. Elles ne peuvent pas alors motiver un encadrement moral d'ordre conséquentialiste de la liberté d'expression. Pour le dire inversement, si les effets potentiellement délétères de liberté d'expression consécutifs à l'irrespect de ces deux impératifs sont dégagés de tout sens moral, on ne voit pas pourquoi et comment son exercice pourrait être moralement encadré en fonction de ses conséquences.
- 43 La déséthicalisation radicale de la liberté d'expression met à distance le projet de son encadrement éthique sous l'un et l'autre aspect qu'il peut revêtir. En refusant d'en faire une valeur morale, elle fait obstacle à ce qu'elle soit réglementée d'un point de vue déontologique. En l'entendant comme un mode de gestion purement sociologique, elle proscrit que la liberté d'expression fasse l'objet d'une normalisation conséquentialiste.
- 44 Le plus souvent, c'est dans une perspective conséquentialiste qu'est proposé un encadrement éthique de la liberté d'expression : on soutient qu'elle doit être soumise à une certaine appréciation éthique en raison des effets moralement répréhensibles que son exercice peut occasionner. Maclure (2019) tient cette position à propos des discours offensants non haineux. Tout en admettant qu'ils échappent au contrôle juridique des discours haineux, il avance qu'ils devraient faire l'objet d'une régulation éthique. À ses yeux, les discours offensants appartiennent à la même catégorie générale des discours négatifs que les discours haineux. Ils s'en distinguent par un degré moindre d'intensité et de véhémence, mais conduisent à un résultat similaire : ils entravent le bien public qu'est l'inclusivité en dégradant la situation sociale des personnes visées, ils portent atteinte à la dignité « concrète » de ces personnes en s'attaquant à leur statut social et en sapant leur confiance en la société et, par effet d'entraînement, ils rendent plus difficile leur participation aux débats publics. Ces raisons ont trait aux effets des discours offensants et commandent que la liberté d'expression fasse l'objet d'une régulation éthique conséquentialiste, plus précisément, comme Maclure le spécifie, d'une éthique des vertus civiques (ou éthique sociale) : « la justice, la coopération et la stabilité » (p. 92).
- 45 Maclure donne trois exemples de discours offensants. Le premier, général, est celui d'« interventions dans les débats actuels sur l'islam et les migrants [et] les différentes guerres culturelles [...] » (p. 82). Le deuxième exemple est la proposition (que Maclure imagine) de faire visionner aux immigrants musulmans une vidéo sur les « valeurs occidentales ». Le dernier exemple est un éditorial de *Charlie Hebdo* qui insinue que tous les musulmans ont une part de responsabilité dans les attentats terroristes et ne les condamnent pas de manière suffisante et qui soutient qu'il n'est pas possible de critiquer l'islam sans être taxé d'islamophobie et que cette accusation d'islamophobie sert à bloquer le débat public. C'est en raison de leurs effets néfastes sur l'inclusivité, la dignité des immigrants musulmans et leur participation aux débats publics que Maclure considère ces exemples comme des discours offensants qui, donc, devraient faire l'objet d'une régulation éthique conséquentialiste.
- 46 La démonstration de Maclure appelle trois observations. La première a trait à la valeur exemplaire des cas ou situations qu'il convoque. Maclure n'identifie pas avec précision des interventions dans les débats sur l'islam, l'immigration et les guerres culturelles qui seraient offensantes. La proposition de faire visionner aux immigrants musulmans une vidéo sur les « valeurs occidentales » n'est pas réelle ; elle est vraisemblable, mais

n'est que supposée par Maclure. C'est suivant les sous-entendus qu'il perçoit dans l'éditorial de *Charlie Hebdo* que Maclure considère que l'hebdomadaire satirique rend responsables tous les musulmans des attentats terroristes et laisse entendre que peu de musulmans les condamnent avec suffisamment de vigueur. Finalement, s'il est exact que sont exprimées, et même assez fréquemment, l'impossibilité de critiquer l'islam et l'accusation d'islamophobie ayant pour effet de plomber le débat public, elles ne sont pas formulées dans l'éditorial auquel Maclure renvoie. Bref, les exemples qu'il donne de discours offensants relèvent de sa perception subjective et n'apparaissent pas en eux-mêmes particulièrement probants²⁰. Le spectre possible des discours offensants s'en trouve grandement élargi : s'il suffit de lire entre les lignes d'un discours pour soupçonner son caractère offensant, il y a risque que la catégorie devienne exagérément occupée.

- 47 Deuxième remarque : l'explication que Maclure fournit à la production d'effets néfastes par les discours, qu'il considère comme offensants parce qu'ébranlant la dignité de personnes, malmenant l'inclusivité et affaiblissant le débat public, est déficiente. Cette explication est prétendument ancrée dans la théorie des actes de discours et menée à propos de l'exemple de la suggestion de faire visionner une vidéo sur les valeurs occidentales aux immigrants. Maclure avance que la force illocutoire de la suggestion

transmet indirectement un ensemble de messages [elle] affirme ou indique [que celui qui l'énonce] « défend » les « valeurs » ou l'« identité » du pays [d'accueil] et qu'il prend la menace islamiste présumée au sérieux [et que] les effets perlocutoires de cette proposition pourraient vraisemblablement compter l'exacerbation de la panique morale à l'égard de l'islam et l'amalgame des versions les plus conservatrices et violentes de l'islam avec la foi musulmane en général (p. 83).

- 48 Ces deux allégations procèdent d'une compréhension erronée de la théorie des actes de discours. D'abord, en principe, ce ne serait pas en raison de sa force illocutoire que la suggestion de faire visionner une vidéo sur les valeurs occidentales aux immigrants pourrait éventuellement transmettre des messages afférents, mais en vertu de présuppositions propositionnelles de son contenu propositionnel. Ce ne peut cependant pas être le cas des messages mentionnés par Maclure. Suivant la théorie des actes de discours, les messages de la défense des valeurs ou de l'identité du pays d'accueil ainsi que de la prise au sérieux de la menace islamiste peuvent, le cas échéant, relever des prémisses d'arrière-plan (*backgrounds assumptions*) de la suggestion de faire visionner aux immigrants une vidéo sur les valeurs occidentales et non pas de ses présuppositions propositionnelles. Ces messages dépendent de l'ensemble des croyances et autres éléments contextuels sur le fond desquels repose la suggestion. Non seulement cet arrière-plan est indéterminé (et même indéfiniment ouvert), mais en plus il est accessible et exploitable tant par l'allocutaire que par le locuteur. Ce pourrait être lui et uniquement lui, l'allocutaire, qui associe à la suggestion les messages que Maclure y voit sous-entendus. Ils ne sont pas intégrés, même indirectement, à la suggestion ni dans sa force illocutoire ni dans son contenu propositionnel.

- 49 Un constat similaire vaut, et encore davantage, pour les effets perlocutoires de l'exaspération à l'égard de l'islam et de l'amalgame des versions conservatrices et violentes de l'islam à la foi musulmane. Ce n'est pas la suggestion de faire visionner aux immigrants une vidéo sur les valeurs occidentales qui, en tant que telle, peut les susciter. Dans la théorie des actes de discours, les effets perlocutoires sont des états psychologiques ressentis par l'allocutaire et, à strictement parler, ne sont pas produits ni par la force illocutoire ni par le contenu propositionnel d'un acte de discours.

L'accomplissement d'un acte de discours n'est que l'occasion de la production d'un effet perlocutoire. On ne peut donc lui en attribuer l'actualisation²¹.

- 50 Le troisième et principal point qu'il importe de faire valoir à propos de la proposition conséquentialiste d'encadrement éthique de la liberté d'expression de Maclure est que ses effets potentiellement néfastes peuvent être conçus comme de nature purement sociale sans comporter d'incidence morale. Tel, d'ailleurs, que Maclure lui-même entend les effets des discours offensants qu'il identifie, ils sont d'ordre social : l'inclusivité qu'est supposé affecter un discours offensant est un « bien public » et son appauvrissement est causé par une dégradation « de la situation sociale des membres des groupes visés : leur position sociale et la place qu'ils occupent au sein de la société » (p. 73). De même, la dignité des personnes que le discours offensant heurterait est une « dignité concrète », celle des « interactions normales de [la] vie de tous les jours et de leur "statut social". » (p. 74). Quant à la plus grande difficulté de participer au débat public que créerait le discours offensant, elle est par définition de nature sociale.
- 51 Si tous les effets déplorable du discours offensant peuvent ainsi être caractérisés d'un point de vue strictement social, quel besoin est-il de spécifier en outre qu'ils sont éthiquement répréhensibles ? On n'a pas à le faire s'il s'agit d'établir les limites de l'exercice de la liberté d'expression. Cette déséthicismation s'opère sans perte. Les contraintes qui peuvent être fixées à la liberté d'expression en considération des effets néfastes qu'elle peut entraîner peuvent être définies strictement dans des termes sociologiques au regard d'un « bon fonctionnement de l'échange public », comme l'écrit Canto-Sperber, sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours pour les justifier à une réglementation morale. Une éthique des vertus civiques ou une éthique sociale n'est pas indispensable à un contrôle de la liberté d'expression définie par l'accessibilité de tous à la parole publique et une ouverture la plus grande possible du débat public.
- 52 Si la déséthicismation de la liberté d'expression disqualifie la proposition de sa régulation éthique, elle n'implique pas par ailleurs l'évacuation des évaluations morales du débat public. Même si un encadrement éthique de la liberté d'expression s'avère être un projet immotivé du double fait que la liberté d'expression n'est pas une valeur morale et que les limites qui peuvent lui être imposées ne sont pas d'ordre moral, il ne suit pas que les jugements moraux devraient être prohibés. La déséthicismation de la liberté d'expression a certainement pour conséquence d'en relativiser le poids, mais elle ne commande pas leur exclusion. Ce serait là décréter dogmatiquement, sans doute en vain, l'éradication de la propension probablement irrépressible des personnes humaines à en référer à des considérations morales dans la discussion des enjeux publics. La déséthicismation de la liberté d'expression réduit toutefois sensiblement la portée des jugements moraux en en infirmant la consistance même.
- 53 Une bonne façon d'en rendre compte est de faire état d'une opposition sous-jacente au débat sur la publication des caricatures de Mahomet par *Charlie Hebdo*. Quand Proulx, Maclure et Weinstock formulent à son propos leur évaluation morale, non seulement ils présupposent possible une régulation éthique de la liberté d'expression, mais ils se trouvent également, plus profondément encore, à cautionner une conception raisonnabiliste de l'éthique. Ainsi qu'ils les invoquent, les critères de la dignité de l'être humain, de la prudence, de la sagesse, de l'empathie et de l'intention de communication justifient leur appréciation morale de la publication des caricatures. Elle est à leurs yeux fondée et « objectivée » dans la mesure où elle ne relève pas de l'arbitraire de l'opinion. Ils adhèrent de la sorte à une conception générique de

l'éthique comme une entreprise de quelque façon rationnelle ou raisonnable. Cette appréhension raisonabiliste contraste avec la conception arationaliste de l'éthique promue par un autre intervenant au débat. Contrairement à Proulx, Maclure et Weinstock, Pierre Trudel (2015a et 2015b) conteste le bien-fondé d'une évaluation morale conséquente de la publication des caricatures de Mahomet par *Charlie Hebdo*. Il soutient plus généralement qu'« [a]ucun des multiples discours se réclamant de postulats éthiques ne peut prétendre à censurer ou à forcer la diffusion de propos ou d'images » (2015a). Trudel considère qu'un encadrement éthique de la liberté d'expression n'est pas admissible en raison de la nature subjective de l'éthique ou plutôt des éthiques : les « limites fondées sur l'éthique ne sont pas obligatoires. Les raisonnements éthiques sont des arguments que les uns ou les autres invoquent afin de justifier leurs choix ou pour dénoncer le choix des autres » (2015b). L'éthique, aux yeux de Trudel, est affaire de convictions personnelles,

des opinions reflétant les valeurs de ceux qui les expriment ou s'en font les promoteurs [et les] évaluations morales de tous ceux qui s'arrogent le droit de juger le comportement « éthique » des autres appartiennent au domaine des idées [que chacun] est libre de partager ou non (*ibid.*)²².

54 Dans la perspective de la conception arationaliste de l'éthique de Trudel, la déséthicisme de la liberté d'expression récuse toute valeur objective des jugements moraux s'y rapportant, mais elle n'élimine pas leur existence. Elle réduit ces jugements ainsi que l'éthique elle-même à l'expression de convictions ou de préférences morales individuelles et sans fondement hors de la subjectivité. La déséthicisme compromet ainsi du même coup l'idée d'un encadrement éthique de la liberté d'expression fondé en raison. Si l'éthique n'est que strictement affaire d'opinions et d'inclinations personnelles, elle ne peut donner lieu à une régulation consistante de la liberté d'expression. Pour le dire autrement en reprenant le point de vue de Trudel, s'il n'y a que des éthiques exprimant les valeurs des uns et des autres auxquelles chacun reste libre d'adhérer ou non, la liberté d'expression ne peut faire l'objet d'un encadrement moral semblable ou analogue à son encadrement juridique²³. On ne voit pas quelles règles, normes ou exigences pourraient en baliser l'usage ; on ne peut même pas concevoir ce que serait une disposition morale susceptible de réguler la liberté d'expression.

55 Maclure lui-même semble ultimement en convenir quand, en conclusion de sa proposition d'un encadrement éthique des discours offensants, il en édulcore l'ambition en le ramenant à une réflexion personnelle : « [...] la contrepartie éthique de notre droit légal à offenser, à ridiculiser et à blesser est de bien réfléchir aux conséquences de nos actes d'expression pour les autres, en prenant en considération les valeurs et les engagements qui les définissent » (p. 91). Finalement, la limitation éthique de la liberté d'expression reviendrait, comme l'admet Maclure, au recours souhaitable à une autocensure morale : chacun aurait à décider de s'exprimer ou non en prenant en compte les effets possibles sur autrui²⁴.

Conclusion

56 La déséthicisme de la liberté d'expression procure un regard neuf sur des interventions et des positions prises dans les débats publics. Entendue comme une norme amoral, elle amène à réfuter les incantations qui en font une valeur absolue. Appréhender la liberté d'expression en fonction des seules conditions ou limites

sociales de son exercice permet de relativiser sa portée quand elle sert de justification ou de jauger adéquatement la contestation de son usage à titre de justification. Ultimement, la déséthicisme de la liberté d'expression tempère la prétention du projet de sa régulation éthique en le réduisant à la dimension plus molle de l'expression de jugements subjectifs.

- 57 Son effet le plus important pourrait se situer sur un plan encore plus large. La déséthicisme de la liberté d'expression pourrait concourir à contrer la méséthicisme contemporaine du débat public. Il existe de nos jours une propension très forte à moraliser la discussion des enjeux sociaux : une qualification éthique est communément donnée à des questions en débat et on recourt abondamment à des justifications morales dans la défense de positions elles-mêmes à teneur morale ou non (l'opposition à l'interdiction du port de signes religieux par les agents de l'État et les jugements éthiques portés sur la publication des caricatures de Mahomet par *Charlie Hebdo* examinés plus haut en sont des exemples). Or, une part importante de cette référence à l'éthique est insatisfaisante²⁵. L'éthicisme du débat public est ainsi plutôt une méséthicisme : un appel inadéquat à l'éthique analogue à une mécompréhension d'une réalité ou une mésinterprétation d'un fait ou d'une situation. La conception morale de la liberté d'expression n'est pas la seule cause de la méséthicisme du débat public. Mais elle est très certainement un facteur ou un ferment de son extension. Déséthicisme la liberté d'expression en en faisant un mode de gestion sociale de la parole publique contribue à contrecarrer la méséthicisme du débat public.

BIBLIOGRAPHIE

BERNATCHEZ, Stéphane (2015), « L'éthicisme du droit en matière religieuse », *Lex Electronica*, 20 (1). <https://lexelectronica.openum.ca/s/1059> consulté le 31 juillet 2021.

CANTO-SPERBER Monique (2021). *Sauver la liberté d'expression*, Paris, Éditions Albin Michel.

GAUTHIER Gilles (à paraître), « Qu'est-ce qu'offenser par le discours ? ».

GAUTHIER Gilles (2021a), « La justification morale dans le débat public. Le cas des justifications de la liberté de conscience et de religion et d'égalité entre les personnes dans le débat parlementaire sur la Loi québécoise sur la laïcité de l'État », *Les Études de communication publique*, 24, Québec : Département d'information et de communication, Université Laval. https://www.flsh.ulaval.ca/sites/flsh.ulaval.ca/files/flsh/communication/recherche/cahier_24_etudes_communication.pdf consulté le 15 septembre 2021.

GAUTHIER Gilles (2021b), « Le débat sur la liberté d'expression : entre norme et valeur », *Argumentum*, 19(2), 9-35. https://www.fssp.uaic.ro/argumentum/Numarul%2019%20issue%202/01_Gauthier_tehno.pdf consulté le 1^{er} octobre 2021.

GAUTHIER Gilles (2021c), « La production perlocutoire de l'illocutoire », dans Daniele LORENZINI et Sandra LAUGIER (dir.), *Perlocutoire. Normativités et performativités du langage ordinaire*, Paris, Mate et Martin, p. 63-74.

- GAUTHIER Gilles (2020), « La déficience argumentative de la justification morale dans le débat public », *Argumentum*, 18(2). https://www.fssp.uaic.ro/argumentum/Numarul%2018%20issue%202/01_G_Gauthier_tehno.pdf consulté 15 août 2021.
- GAUTHIER Gilles (2019), « Éthique et rationalité. La méséthicismisation du débat public », *Revue française d'éthique appliquée*, 7 : 89-104.
- GAUTHIER Gilles (2017a), « La prime rhétorique à l'éthique dans le débat public », *Argumentum*, 15(1). http://www.fssp.uaic.ro/argumentum/Numarul%2015%20issue%201/03_Gauthier_tehno.pdf consulté le 30 septembre 2021.
- GAUTHIER Gilles (2017b), « Y a-t-il une éthique de la liberté d'expression ? Le débat public suite à l'attentat contre Charlie Hebdo », *Éthique publique*, 19(2). <https://journals.openedition.org/ethiquepublique/3080> consulté le 30 août 2021.
- MACLURE Jocelyn et Charles TAYLOR (2019), « Mémoire », *Consultations particulières et auditions publiques sur le projet de loi no 21*, Assemblée nationale du Québec. <http://www.assnat.qc.ca/fr/travaux-parlementaires/commissions/CI/mandats/Mandat-41031/memoires-deposes.html> consulté le 15 juillet 2021.
- MACLURE Jocelyn (2019), « L'inconfort du libéralisme : haine, offense et limites à la liberté d'expression », dans Normand BAILLARGEON (dir.), *Liberté surveillée*, Montréal, Leméac, p. 63-97.
- MACLURE Jocelyn (2015), « Le droit de "Charlie Hebdo" de critiquer, et le droit de critiquer "Charlie Hebdo" », *L'Actualité*, 7 janvier. <https://lactualite.com/politique/charlie-hebdo-la-puissance-des-images/> consulté le 28 janvier 2021.
- PROULX Jean-Pierre (2015), « Pour une éthique de la liberté d'expression », *Le Devoir*, 16 janvier. <https://www.ledevoir.com/opinion/idees/429081/pour-une-ethique-de-la-liberte-d-expression> consulté le 28 janvier 2021.
- TRUDEL Pierre (2015a), « La rectitude mène à la page vide », *Le Journal de Québec*, 7 janvier. <https://www.journaldemontreal.com/2015/01/07/larectitude-mene-a-la-page-vide> consulté le 31 août 2021.
- TRUDEL Pierre (2015b), « Les médias ont le droit de s'autocensurer », *Le Journal de Québec*, 10 janvier. <https://www.journaldemontreal.com/2015/01/10/les-medias-ont-ledroit-de-sautocensurer> consulté le 3 septembre 2021.
- WEINSTOCK, Daniel (2015), « The (messy) ethics of freedom of speech », *In Due Course*. <http://induecourse.ca/the-messy-ethics-of-freedom-of-speech/> consulté le 28 août 2021.

NOTES

1. Voir par exemple Bernatchez, qui analyse « cette approche selon laquelle le droit a recours à l'éthique, y réfère ou y renvoie, qu'il s'éthicise, par exemple en matière de droits et libertés ou de médiation » (2015, p. 4).
2. Le Wiktionnaire retient dans ce sens le terme d'*éthiciser* : « Éthiciser », *Wiktionnaire, le dictionnaire libre*. <https://fr.wiktionary.org/wiki/%C3%A9thiciser>, consulté le 13 novembre 2021.
3. « des communautés voudraient imposer leurs exigences sur la manière dont on parle d'elles et sur qui a le droit d'en parler [...] il n'est tout simplement plus possible de débattre du racisme ou du féminisme puisque sur de tels sujets aucun espace de confrontation des points de vue n'est désormais toléré » (p. 286).

4. La distinction lui permet de marquer que la liberté d'expression impose le respect des opinions, mais pas la reconnaissance des modes de vie : « Un état libéral impose à tout citoyen une obligation de justice, en particulier celle de ne pas porter atteinte à l'expression de tel ou tel mode de vie ou de telle ou telle culture, mais il ne peut lui imposer l'obligation d'en reconnaître la valeur. L'État peut recommander pareille reconnaissance, mais en aucun cas l'ordonner et encore moins sanctionner ceux qui ne s'y plieraient pas, du moins tant que ces derniers se comportent en paroles et en actes d'une façon qui ne soit pas discriminatoire. Pas plus qu'on ne peut exiger des membres de la majorité qu'ils louent la valeur des modes de vie minoritaires (en matière de sexualité, d'appartenance, de valeurs personnelles ou collectives), du moins tant qu'ils ne leur déniaient pas le droit d'exister, on ne peut exiger de ceux qui se réclament de telles façons de vivre qu'ils louent la valeur du mode de vie majoritaire » (p. 298).
5. Le raisonnement ne présuppose-t-il pas par ailleurs que la définition de la guerre juste en termes de limites est elle-même dénuée d'une perspective morale ?
6. J'ai offert un traitement semblable dans un travail antérieur (Gauthier, 2017a) en soulignant que le cadrage éthique à partir duquel certains abordaient un débat sur l'embourgeoisement s'avérait optionnel du fait que d'autres intervenants revendiquaient une position identique en traitant la question d'un point de vue simplement sociologique.
7. Pour un compte rendu et une analyse de l'ensemble du recours aux justifications morales dans le débat sur la *Loi sur la laïcité de l'État*, voir Gauthier (2021a).
8. Il ne serait pas non plus indispensable que Maclure et Taylor fassent de la liberté de conscience et de religion ainsi que l'égalité entre les personnes des principes moraux pour asseoir leur prépondérance sur les principes de la neutralité de l'État et de la séparation entre l'État et les Églises.
9. Ce qui n'implique pas qu'à titre de justification, elle s'impose de manière décisive dans le débat. Elle peut être et elle est effectivement discutée et même contestée par des partisans de l'interdiction.
10. Pour une explicitation de ce bénéfice stratégique rhétorique, voir Gauthier (2017a).
11. Si quelques-uns invoquent la liberté de conscience, c'est celle des élèves qu'ils estiment devoir être préservée du prosélytisme qu'ils voient inhérent au port de signes religieux par leurs enseignants. Elle n'est alors pas appréhendée dans son extension à l'expression publique de l'appartenance religieuse ni conçue moralement.
12. C'est pour des raisons autres que ces justifications par des valeurs morales peuvent s'avérer insuffisantes à fonder un jugement critique sur la publication des caricatures. Dans mon article de 2020, j'ai soutenu qu'elles sont déficientes en raison de leur manque à satisfaire une exigence de justification des justifications mise en évidence dans la théorie philosophique de la justification.
13. La position de Weinstock rejoint par certains côtés ce point de vue. En effet, il définit l'intention de communication, dont *Charlie Hebdo* serait peut-être animé selon lui, comme une contribution à la discussion sous une forme choquante. De son côté, Maclure fait totalement abstraction de cet aspect de la publication pour la considérer comme moralement répréhensible seulement au vu de ses effets blessants sur la population musulmane.
14. Rapporté par La Presse+, « La liberté d'expression a ses limites, selon Trudeau », 30 octobre 2020, <https://www.lapresse.ca/actualites/politique/2020-10-30/caricatures-de-mahomet/la-liberte-d-expression-a-ses-limites-selon-trudeau.php> consulté le 8 juillet 2022
15. Robert Dutrisac, « Expérimentation multiculturaliste », *Le Devoir*, 5 novembre 2020, <https://www.ledevoir.com/opinion/editoriaux/589107/liberte-et-integration-l-experimentation-multiculturaliste>, consulté le 12 octobre 2021.
16. Sophie Durocher, « Rien à voir avec Charlie », *Le Journal de Québec*, 4 novembre 2020, <https://www.journaldemontreal.com/2020/11/04/rien-a-voir-aveccharlie>, consulté le 25 octobre 2021.

17. « [...] dans les caricatures [...] ce n'est pas tant la religion qui est l'objet de critiques que la façon dont elle est utilisée comme caution d'une politique fanatique et intolérante directement attentatoire aux libertés et aux principes de vie commune. Les "cons" dont parle la caricature de Cabu ne sont pas les croyants ni même les imams, mais ceux qu'on appelle les "islamistes" qui se servent de l'islam pour soumettre ceux qui ne partagent pas leurs idées et leur imposer leur idéologie -non seulement les musulmans mais aussi tous les autres. Si la liberté d'expression était assortie d'une clause de protection à l'égard des minorités, elle serait une liberté infantilissante, et qui exclurait ces minorités du débat public. Elle desservirait aussi les membres de la communauté musulmane qui combattent l'extrémisme islamiste » (p. 273-274).

« [...] Samuel Paty n'avait fait qu'exercer son métier. [...] Sa mort fut perçue comme une atteinte aux valeurs républicaines, en particulier celles portées par la liberté d'expression, la plus républicaine des lois comme disait Léon Blum. [Cette] loi dit que [les] motifs [pour lesquels la liberté de parler doit être limitée] doivent correspondre à des atteintes incontestables aux yeux de tous, ce qui n'est pas le cas des atteintes religieuses, car les incroyants, à la différence des croyants, ne reconnaissent pas l'insulte religieuse comme une atteinte » (p. 275).

18. Comme noté précédemment, les interventions de Proulx et de Weinstock ont respectivement pour titre « Pour une éthique de la liberté d'expression » et « The (messy) ethics of freedom of speech ».

19. Comme ce peut éventuellement être le cas de beaucoup et même du plus grand nombre des activités politiques, économiques, culturelles et autres qui, bien qu'elles puissent être définies indépendamment de toute dimension morale, sont considérées comme sujettes à une régulation éthique.

20. Maclure ne fournit d'ailleurs pas une définition claire des discours offensants. Il ne les appréhende que par les conséquences qu'il leur attribue. Or, la notion même de discours offensant fait problème. Dans un article à paraître, j'avance la thèse qu'il s'agit là d'un concept vide parce que l'offense est un état psychologique extradiscursif et que donc, à strictement parler, un discours n'offense pas, mais que des personnes peuvent être offensées par un discours. Conséquemment, ce n'est que dans un sens métaphorique qu'on peut entendre la notion de discours offensant.

21. Pour une caractérisation plus précise de la production des effets perlocutoires, voir Gauthier (2021c).

22. Pour un examen plus complet de l'opposition entre les conceptions raisonnabiliste et arationaliste de l'éthique, voir Gauthier (2017b).

23. On pourrait voir là une application particulière du dernier aphorisme de *Tractatus* de Wittgenstein : on peut toujours discourir sur un encadrement éthique de la liberté d'expression, mais cela reste de l'ordre d'une imprécation sans consistance.

24. C'est le même point de vue que Maclure fait valoir quand il revient sur sa réprobation morale de la publication des caricatures de Mahomet par *Charlie Hebdo* : « [...] je considère qu'il est souhaitable que l'on fasse preuve d'empathie et de sollicitude par rapport à la situation et aux engagements de nos concitoyens, et que l'on fasse *parfois* preuve de retenue lorsque nos actes de langage blesseront ou offenseront certains d'entre eux. Ou, du moins, il faut s'assurer que ce que l'on a à dire justifie d'exprimer des choses qui seront vues comme personnellement blessantes par d'autres — s'assurer, en quelque sorte, que le jeu en vaille la chandelle. [...] Quand faut-il faire preuve de retenue au bénéfice de la coopération sociale ? Quand faut-il au contraire être irrévérencieux et insolent ? Nous ne pouvons l'établir dans l'abstrait. Je persiste à penser que le *Jyllands-Posten* et *Charlie* n'ont pas contribué positivement au vivre-ensemble en 2005-2006, et d'autres personnes raisonnables soutiennent que l'injure et la moquerie étaient nécessaires. Cela fait partie du débat démocratique » (2015b).

25. Dans mon article de 2019, j'ai caractérisé cette insuffisance comme une carence argumentative : un défaut à fournir un fondement recevable à la qualification morale de débats et à l'invocation de justifications morales.

RÉSUMÉS

La notion d'éthicisation est le plus fréquemment utilisée pour désigner un processus suivant lequel une préoccupation éthique est intégrée à une réflexion ou à un corps doctrinal d'une autre nature. L'auteur se propose ici d'examiner l'idée d'une déséthicisation de la liberté d'expression et ses conséquences sur l'analyse du débat public. Il préciserai d'abord ce qu'est sa déséthicisation et quelle conception de la liberté d'expression en découle. Il analysera ensuite quelques implications de la déséthicisation de la liberté d'expression sur l'analyse de débats publics qui la mettent en jeu ou dont elle fait elle-même l'objet. Finalement, il examinera en quoi la déséthicisation de la liberté d'expression affecte le projet de son encadrement éthique et la qualification qu'il convient de donner des jugements moraux qui la mettent en jeu.

The notion of ethicization often refers to a process in which an ethical concern is integrated into a different type of analysis or body of doctrine. In this article, the author considers the idea of de-ethicizing freedom of expression and how that would affect the analysis of public debate. First, the author explains what de-ethicization is and how we perceive freedom of expression as a result. He goes on to analyze some implications of the de-ethicization of freedom of expression on the analysis of public debate where de-ethicization is an issue or where de-ethicization is the topic being debated. Last, he looks at the extent to which the de-ethicization of freedom of expression affects how it is framed from an ethical perspective and how best to understand the moral judgments posited on the notion.

La noción eticización es la más frecuentemente utilizada para designar un proceso según el cual una preocupación ética está incorporada a una reflexión o a un cuerpo doctrinal de otro tipo. El autor del artículo se propone analizar la idea de una deseticización de la libertad de expresión y sus consecuencias sobre el análisis del debate público. Dicho autor explica en primer lugar lo que es la deseticización desde su punto de vista y qué concepción de la libertad de expresión resulta. Después, analiza algunas implicaciones de la deseticización de la libertad de expresión sobre el análisis de los debates públicos que la ponen en juego o en el que ella misma es el objeto. Finalmente, hace un estudio sobre la manera en que la deseticización de la libertad de expresión afecta el proyecto en su enmarcamiento ético y la calificación que conviene dar a los juicios morales que están en juego.

INDEX

Palabras claves : eticización, deseticización, libertad de expresión, debate público, juicios morales

Keywords : ethicization, de-ethicizing, freedom of expression, public debate, moral judgments

Mots-clés : éthicisation, déséthicisation, liberté d'expression, débat public, jugements moraux

AUTEUR

GILLES GAUTHIER

Gilles Gauthier est professeur au Département d'information et de communication de l'Université Laval. Courriel : Gilles.Gauthier@com.ulaval.ca

Études de cas

Le slacktivisme

Un maximum d'effet avec un minimum d'effort !

Chiraz Dabbabi, Mireille Lalancette et Léo Trespeuch

- 1 Le mouvement StopCultureDuViol lancé par la militante féministe et poète autochtone Natasha Kanapé Fontaine le 24 octobre 2016 sur Facebook et Twitter, à la suite des scandales sexuels survenus dans les résidences universitaires au Québec, a permis de dénoncer la banalisation des violences et du harcèlement sexuel à l'encontre des femmes. Le 8 décembre 2017, le Québec adopte le projet de loi 151 pour contrer les violences sexuelles dans les établissements d'enseignement supérieur de la province. Des millions de témoignages de femmes victimes de violence, partout dans le monde, rassemblées sous le mouvement viral MeToo, ont engendré en une année (2017) une prise de conscience internationale sur les pratiques de harcèlement sexuel au travail, à la maison, à l'université et dans la rue. Face à la situation, des mesures ont été déployées par différents gouvernements. Le 13 octobre 2018, Priscillia Ludosky, une jeune entrepreneuse française, avec sa pétition sur Internet de plus d'un million de signatures demandant la baisse des prix de l'essence, a été à l'origine du lancement du mouvement des Gilets jaunes. Ce mouvement a fait réagir le président Emmanuel Macron : « Je vous réponds directement : vous avez raison. » Le 2 juin 2020, une pétition en ligne lancée par le mouvement Black Lives Matter récolte plus de 19 millions de signatures, afin que justice soit rendue à George Floyd, un Afro-Américain assassiné par un officier de police blanc du service de Minneapolis en pleine période de pandémie COVID-19. Partager, liker, commenter, parapher un formulaire sur Internet, qui en apparence est un geste qui peut sembler durer quelques secondes et s'apparenter à une implication temporaire, peut donc faire ou non bouger les choses. Les chercheurs appellent cette forme de militantisme sur les réseaux socionumériques le slacktivisme.
- 2 Le slacktivisme est un néologisme issu de l'association des mots *slack* et *activism* et qui peut être traduit par l'expression d'un activisme mou qui se laisse aller. Cette expression a été créée par Dwight Ozard et Fred Clark lors d'une série de séminaires donnés au Cornerstone Festival de 1995. Malgré sa connotation péjorative associée à la paresse et au narcissisme, le terme de *slacktivisme* a également été utilisé positivement. Il permettait de désigner les activités de militantisme en ligne, à petite échelle et à

échelle personnelle, entreprises par des jeunes au profit d'une communauté (Christensen, 2011). En effet, les médias socionumériques, dont Facebook, Twitter et Instagram, ont créé une nouvelle dynamique de l'activisme social. Celle-ci a bouleversé la relation entre la volonté populaire et l'autorité politique, ce qui a facilité la collaboration, la coordination et l'expression des préoccupations des plus démunis, comme l'explique le journaliste et analyste des tendances sociopolitiques Malcolm Gladwell (2010). Par la suite, le terme de *slacktivism* s'est focalisé sur la « volonté d'effectuer une manifestation symbolique et relativement peu coûteuse de soutien à une cause sociale, accompagnée d'un manque de volonté de consacrer des efforts importants à la mise en œuvre d'un changement significatif » (Kristofferson, White et Peloza, 2014, p. 1149).

- 3 Le « slacktivism » peut ainsi être vu comme une activité parasite ou une nouvelle forme d'activisme social et politique. Cette divergence de points de vue est très présente dans la littérature. Les chercheurs défaitistes à l'égard du slacktivism comme Morozov (2009a, 2009b), Kristofferson, White et Peloza (*op. cit.*), Lim (2015) et Budish (2012) confirment une vision du slacktivism fondée sur la simple gestion paresseuse du contenu numérique (images et vidéos, par exemple). Ces universitaires ont axé leurs réflexions essentiellement sur l'évaluation de la légitimité du concept de slacktivism. À l'opposé, d'autres chercheurs plus enthousiastes comme Davis (2011), Brigham et Noland (2014) défendent l'idée selon laquelle les premières actions symboliques sur Internet génèrent un engagement plus actif. Ces auteurs ont étudié les variables de médiation permettant de déterminer si une personne engagée dans le slacktivism pourrait s'engager dans l'activisme traditionnel par la suite. Cependant, et jusqu'à ce jour, aucun des chercheurs qui se sont intéressés au slacktivism ne s'est soucié de donner une définition claire de ce concept.
- 4 Devant cette absence de consensus au sein de la littérature, nous cherchons à explorer comment le slacktivism est envisagé dans la littérature. Et quelle définition pourrions-nous faire ressortir de ces travaux.
- 5 Afin d'apporter des éléments de réponse à notre problématique, nous avons opté pour l'élaboration d'une revue de la littérature qui fera état du concept du slacktivism et offrira une synthèse des travaux réalisés depuis l'apparition du concept de slacktivism (1995) jusqu'à ce jour. L'objectif de cette revue de la littérature sera de clarifier le concept de slacktivism et de le rendre facilement identifiable par les futurs chercheurs issus de différentes disciplines. Le slacktivism devrait être considéré comme une forme de militantisme à part qui est en voie de se généraliser, car il permet aux citoyens d'exercer une forte influence sur un grand nombre de causes avec un minimum d'effort. Phénomène que la pandémie de COVID-19 et les règles de distanciation sociale associées risquent d'accélérer. La contribution de cette recherche est qu'en plus de permettre une meilleure compréhension du concept de slacktivism, elle permettra d'enrichir les travaux théoriques s'intéressant à la problématique du militantisme et d'Internet ainsi que d'ouvrir des pistes de réflexion pour des recherches empiriques.
- 6 Dans ce qui suit, nous commencerons par détailler la méthodologie adoptée pour réaliser la recension des écrits. Dans une étape suivante, nous présenterons nos résultats, qui consistent à retracer l'historique des études sur le slacktivism et à souligner le rôle d'Internet et des réseaux socionumériques dans le développement du slacktivism. De plus, la mise en perspective des deux courants de littérature qui

s'affrontent au sujet du slacktivisme sera mise en exergue. Pour finir, une discussion sur la portée de cette étude sera élaborée.

Méthodologie

- 7 Pour réaliser notre étude, nous avons pris appui sur la méthode développée par Trespeuch (2021). Cette méthode, que nous avons adaptée au contexte de notre recherche, offre l'avantage de réaliser une revue de la littérature à partir d'une liste de références d'une trentaine d'articles qui seront analysés par la suite avec le logiciel Gephi. Elle se présente en deux étapes.

Étape 1. Proposer une liste de références

- 8 Elle consiste à identifier et à télécharger les articles portant sur le slacktivisme à partir du moteur de recherche Google Scholar et des bases de données Elsevier, Springer, notamment, publiés depuis 1995 jusqu'à nos jours. Nous avons ensuite effectué un tri des articles que nous avons trouvés afin de conserver les articles scientifiques cités plus de 100 fois et publiés dans de grandes revues en communication sociale et en marketing.
- 9 Afin de repérer et de confirmer la valeur des revues, nous nous sommes basés sur le classement de Google Scholar et du Centre national de la recherche scientifique (CNRS). Nous avons porté une attention particulière aux articles parus dans les revues suivantes :
 - *Journal of Communication* ;
 - *Computers in Human Behavior* ;
 - *Journal of Promotional Communications* ;
 - *Journal of Consumer Research* ;
 - *Information, Communication & Society* ;
 - *Cyberpsychology: Journal of Psychosocial Research on Cyberspace*;
 - *International Journal of Strategic Communication*;
 - *Journal of Nonprofit & Public Sector Marketing*;
 - *Foreign Policy Analysis*;
 - *Social Science Computer Review*;
 - *Human Communication Research*;
 - *Policy & Internet*.
- 10 Ensuite, nous avons créé un fichier Excel contenant deux colonnes : la première colonne appelée « Source » et la deuxième colonne appelée « Target ».

Capture d'écran 1. Base de données sur le slacktivisme

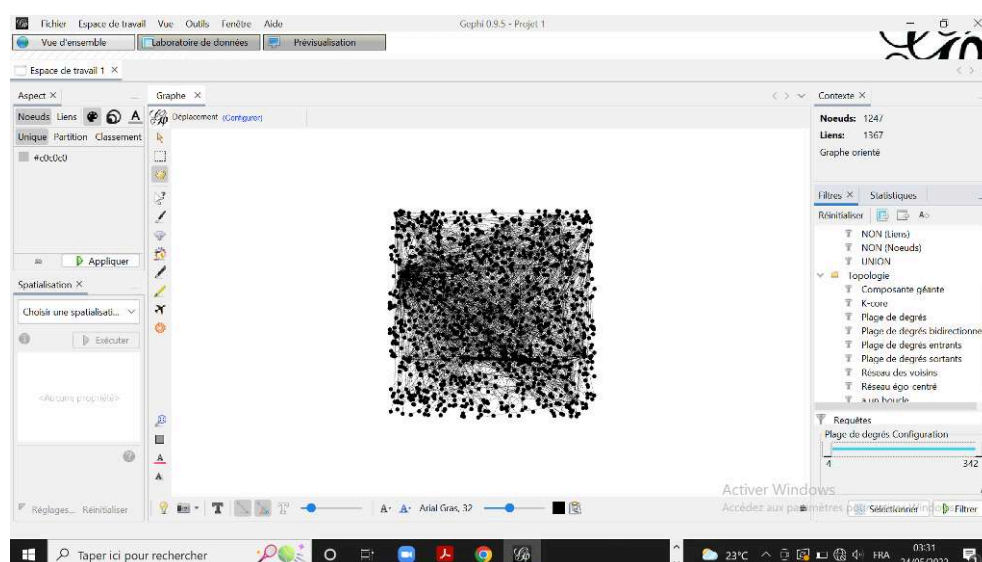
	A	B	C
	Source	Target	
1	perceptions of social media for politics testing the slacktivism hypothesis	why lagged dependent variables can suppress the explanatory power of other independent variables	
2	perceptions of social media for politics testing the slacktivism hypothesis	effect size and power in assessing moderating effects of categorical variables using multiple regression a 30-year review	
3	perceptions of social media for politics testing the slacktivism hypothesis	multiple indicators in survey research the concept sense of political efficacy	
4	perceptions of social media for politics testing the slacktivism hypothesis	self-efficacy mechanism in human agency	
5	perceptions of social media for politics testing the slacktivism hypothesis	the logic of connective action	
6	perceptions of social media for politics testing the slacktivism hypothesis	communicating civic engagement contrasting models of citizenship in the youth web sphere	
7	perceptions of social media for politics testing the slacktivism hypothesis	expressive participation in internet social movements testing the moderating effect of technology readiness and sex on study	
8	perceptions of social media for politics testing the slacktivism hypothesis		

- 11 Dans la colonne Source, nous avons inscrit les titres des articles en lien avec notre thème et dans la colonne Target, nous avons recopié (un à un) les titres des articles de la bibliographie pour chaque article précédemment sélectionné. Cette méthode nous a permis de collecter 1 372 travaux de recherche associés au slacktivisme.
- 12 Cela nous a permis de constituer notre base de données, utilisée à l'étape suivante.

Étape 2. Réaliser une analyse de ses références avec le logiciel Gephi

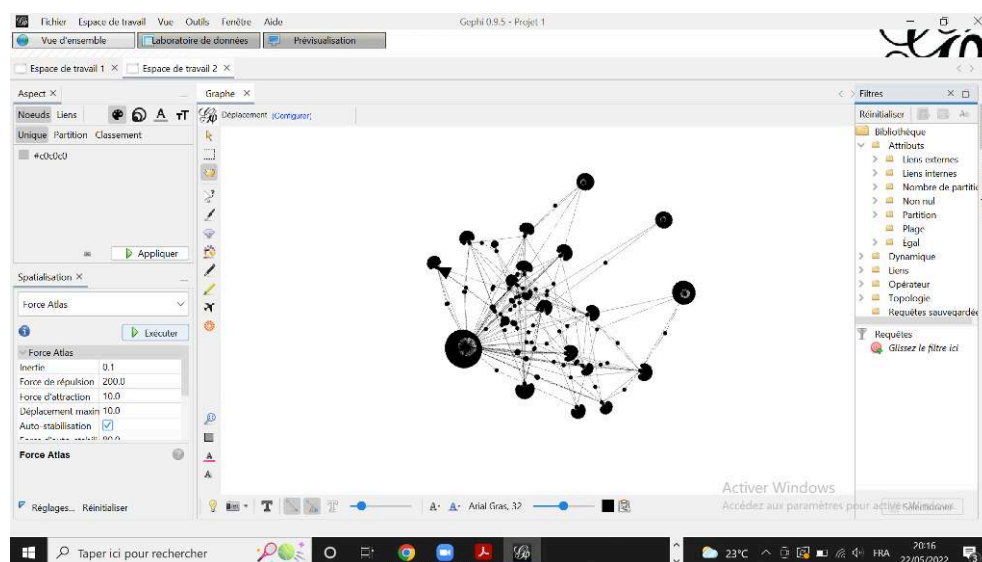
- 13 Il s'agit ici de procéder à une analyse graphique de notre base de données avec le logiciel Gephi. Nous avons commencé par importer notre base de données précédemment créée. Le logiciel Gephi a identifié 1 247 nœuds et 1 367 liens entre ces articles.
- 14 Ensuite, nous avons procédé à l'étude des liens entre les articles de notre base de données. Une analyse des liens nous permettra d'identifier les articles-clés : plus un article a un nombre élevé de liens avec d'autres articles, plus il est considéré comme pertinent. Dans le contexte de notre recherche, à la suite d'un premier filtrage par « plage de degrés » de liens entre articles, nous avons pu constater que les articles qui ont minimalement cinq liens avec d'autres articles risquent d'être plus enrichissants pour notre recherche. De ce fait, avec le filtre, nous avons supprimé les articles contenant moins de cinq liens.

Capture d'écran 2. Analyse des liens entre articles



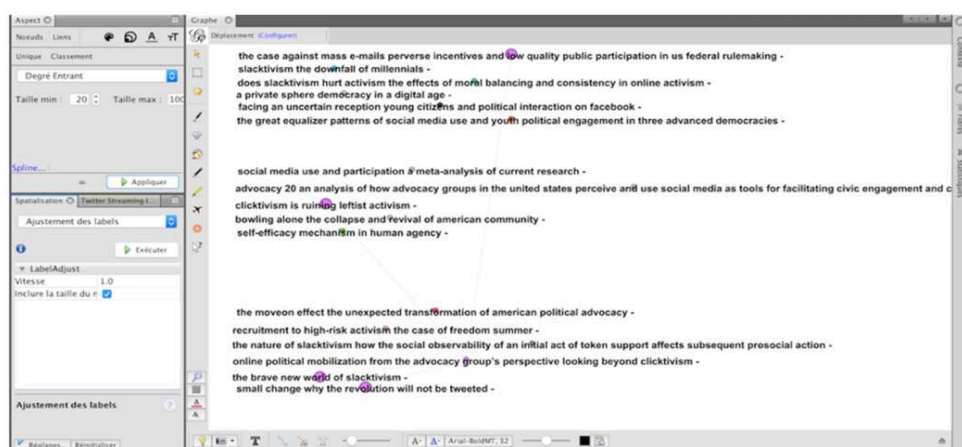
- 15 Dans l'étape suivante, nous avons réalisé une « spatialisation Atlas » pour identifier les sous-groupes d'articles et être en mesure de mieux interpréter notre graphique.

Capture d'écran 3 Spatialisation Atlas



- 16 Il est également possible, dans la section aspect, de faire varier la taille du texte et d'ajouter des couleurs pour mieux repérer les articles les plus cités dans la revue de la littérature sur le slacktivisme ainsi que pour obtenir les articles les plus intéressants dans la littérature sur le slacktivisme.

Capture d'écran 4. Articles filtrés



- 17 Cette méthode basée sur les liens entre les articles (quel article cite quel article) nous a permis de synthétiser les précédentes recherches sur le slacktivismisme et de faire ressortir les articles les plus saillants sur ce nouveau concept. Toutefois, elle comporte une limite, soit le risque de passer à côté des publications récentes. C'est pourquoi, une fois cette partie terminée et avant de commencer notre analyse approfondie des articles, nous avons ajouté les articles publiés au cours des cinq dernières années dans des revues scientifiques (qu'on avait déjà déterminées plus haut) et portant sur le slacktivismisme.
- 18 Finalement, nous avons procédé à une analyse pointue et croisée des articles retenus afin de retracer l'historique des recherches sur le slacktivismisme, de souligner le rôle décisif d'Internet dans la révolution des pratiques slacktivistiques et de mettre en perspective les courants de littérature qui s'affrontent sur le slacktivismisme.

Historique et évolution du slacktivismisme

- 19 Les recherches universitaires, plus particulièrement en sciences humaines et sociales, sur le slacktivismisme ne datent pas d'aujourd'hui. Cependant, nous constatons qu'elles se sont principalement limitées à des réflexions théoriques. En effet, nous retrouvons Morozov (2009b), qui explique le risque que peut présenter le slacktivismisme pour les organismes de militantisme traditionnel. Quant à eux, Van Laer et Van Aelst (2009) exposent la manière dont Internet a modifié le répertoire d'actions des mouvements sociaux. Karpf (2010), de son côté, met en évidence le fait que les nouvelles pratiques activistes basées sur Internet ne constituent pas une nouvelle forme d'activisme qui comporte des coûts et des dangers cachés pour la sphère publique. Ensuite, Rotman *et al.* (2011) présentent les mérites de l'engagement dans l'activisme social médié par la technologie des médias socionumériques à travers un regard critique. Enfin, mentionnons la théorisation de Cabrera *et al.* (2017) qui dénombre dix prémisses de l'activisme et du slacktivismisme étudiants :
 - Prémisses 1 : L'activisme étudiant implique un collectif coordonné.
 - Prémisses 2 : L'activisme des étudiants implique le développement et l'exercice du pouvoir.
 - Prémisses 3 : Toute utilisation des médias socionumériques n'est pas de l'activisme et toute activité sur Internet n'est pas du slacktivismisme.
 - Prémisses 4 : Le militantisme est un comportement et non une identité.

- Prémisse 5 : L'activisme des étudiants doit comporter un certain degré de risque.
 - Prémisse 6 : L'activisme des étudiants doit être guidé par une vision de progrès social.
 - Prémisse 7 : L'espoir est la base de l'activisme étudiant.
 - Prémisse 8 : L'activisme étudiant cherche à changer le paysage politique.
 - Prémisse 9 : Les étudiants se désengagent de l'activisme.
 - Prémisse 10 : Les médias sociaux sont des espaces démocratiques.
- 20 Ces prémisses serviront de points conceptuels d'autoréflexion et permettront de faire une distinction entre slacktivismisme et activisme.
- 21 Nous soulignons également que dans la revue de la littérature, il existe quelques études qui ont adopté des approches quantitatives, qualitatives ou mixtes afin d'analyser la question de savoir si la décision de participer à des œuvres de bienfaisance et d'activisme sur les réseaux socionumériques peu coûteux et peu risqué¹ peut avoir une incidence sur les intentions comportementales futures. Nous citons notamment Lee et Hsieh (2013), Kristofferson, White et Peloza (*op. cit.*), Hogben et Cownie (2017), Lane *et al.* (2018), Wilkins *et al.* (2019) et Smith, Krishna et Al-Sinan (2019). Ou encore il s'agit d'examiner si l'utilisation et/ou l'exposition fréquente aux médias socionumériques influencent les pratiques politiques contemporaines. C'est le cas des chercheurs Leyva (2017), Dennis (2018) et Kwak *et al.* (2018).
- 22 Finalement, mentionnons la méta-analyse quantitative de Boulianne et Theocharis (2020) qui résume les résultats de 106 études basées sur des enquêtes concernant les jeunes, l'utilisation des médias numériques et l'engagement dans la vie civique et politique et dont le but est d'aborder trois problématiques : Comment les médias socionumériques influencent-ils l'engagement des jeunes dans la vie civique et politique ? Quels types d'utilisation des médias numériques conduisent à la participation civique et politique ? Quels sont les mécanismes liant l'utilisation des médias numériques et la participation ? Les résultats de cette étude confirment que l'utilisation des médias socionumériques n'a pas une grande répercussion sur l'engagement des jeunes. C'est plutôt la façon dont ces médias sont utilisés qui peut avoir ou non un effet sur la participation hors ligne (parler politique, faire du bénévolat et protester). De plus, la relation entre les activités politiques en ligne (adhésion à des groupes politiques, signature de pétitions) et hors ligne peut anéantir les allégations de slacktivismisme chez les jeunes. Enfin, d'après cette étude, les médias socionumériques n'influencent pas à eux seuls la participation à l'activisme et l'engagement dans la vie civique et politique.

Internet : une révolution dans les pratiques slacktivistes

- 23 Internet a façonné les pratiques en lien avec des mouvements sociaux (composés d'activistes et de réseaux de groupes) engagés dans le militantisme social et politique de deux façons : d'une part, il permet de soutenir et de faciliter l'organisation, la mobilisation et la transnationalisation des actions activistes hors ligne et, d'autre part, il a créé, selon Van Laer et Van Aelst (2010), de nouvelles possibilités d'engagement dans l'action sociale et politique. Ces auteurs présentent deux caractéristiques fondamentales d'Internet qui ont engendré une mutation dans les répertoires d'actions des mouvements sociaux. Premièrement, Internet favorise la diffusion rapide et à

l'échelle mondiale des efforts de mobilisation et de communication et, deuxièmement, il a permis le développement de nouveaux outils, dont essentiellement les médias socionumériques, ouverts et accessibles à tous, permettant ainsi de soutenir la société civile dans ses revendications sociales et politiques. Botha et Mills expliquent que les médias socionumériques « permettent la transformation de monologues diffusés (un à plusieurs) en dialogues sociaux (plusieurs à plusieurs) » (2012, p. 85). Deuxièmement, leur facilité d'accès, la visibilité qu'ils offrent ainsi que la connectivité entre individus ou groupes d'individus permettent de répandre la démocratie offerte par les médias socionumériques (Van Laer et Van Aelst, 2010). Autrement dit, ces plateformes et applications, comme Facebook, Instagram, Twitter et Snapchat, permettent aux individus et aux groupes d'individus de collaborer entre eux, de former des groupes de discussion, d'interagir, de créer du contenu et de l'organiser, de militer et de défendre ou d'appuyer différentes causes et de briser les barrières sociales. Nous envisageons les médias socionumériques ainsi présentés, dans un contexte de militantisme, comme regroupant l'ensemble des applications et plateformes de communication sociale sur Internet, qui intègrent à la fois la technologie, l'interaction sociale et la création de contenu dans le but d'élargir les répertoires d'actions des mouvements sociaux et d'offrir de nouvelles façons d'agir.

- 24 Van Laer et Van Aelst (2009) introduisent d'ailleurs une classification des répertoires d'actions numériques qui s'articule en deux parties. La première fait une distinction entre les actions hors ligne (activisme) qui sont facilitées et soutenues par Internet et les actions en ligne (slacktivisme) basées sur Internet. La deuxième distingue les stratégies à seuil bas (peu ou pas de risques) et à seuil élevé (prise de risques). Cette articulation a permis à ces auteurs de développer quatre cadrans qui expliquent la manière dont Internet a créé de nouvelles formes d'action, ou facilité les anciennes, tout en abaissant les obstacles liés à la participation. Ainsi, pour ces auteurs, il existe des actions de militantisme soutenues par Internet (activisme) avec des seuils bas de prise de risques qui n'aboutissent pas nécessairement à un changement significatif, tout comme il existe des actions de militantisme basées sur Internet (slacktivisme) qui peuvent comprendre des risques élevés.

Diagramme 1. Vue d'ensemble des types d'actions soutenus et basés sur Internet utilisés par les mouvements sociaux

	Soutenu par Internet	Basé sur Internet
Seuil élevé (forte implication)	Action plus violente/destruction des biens Sit-in/manifestation Manifestation transnationale/rencontre 2	Hacktivisme Brouillage culturel Site Web de manifestation/médias alternatifs 4
Seuil faible (faible implication)	Manifestation légale (juridique) Comportement des consommateurs Faire un don 1	Mass mail/Sit-in virtuel Pétitions en ligne 3

Source : Van Laer et Van Aelst (2009, p. 233, notre traduction).

- 25 Les réflexions de Van Laer et Van Aelst (2010) ont l'avantage de proposer une première catégorisation très pertinente, selon nous. D'une part, les chercheurs montrent clairement que le slacktivismisme comprend des actions de militantisme à risque élevé, sachant que le concept du risque est l'un des critères fondamentaux du militantisme qui aboutit à un changement significatif. D'autre part, ils montrent que l'activisme traditionnel peut sous certaines conditions comprendre des actions de militantisme individualisées qui auront peu d'effet sur le changement recherché. Nous voyons donc le tableau de Van Laer et Van Aelst (2010) comme suit :

Diagramme 2. Les différents types d'activisme et de slacktivisme

	Soutenu par Internet	Basé sur Internet
Seuil élevé (forte implication)	Activisme 2	Slacktivisme 4
Seuil faible (faible implication)	Activisme 1	Slacktivisme 3

- 26 Dans ce sens, les médias socionumériques ont bouleversé les pratiques activistes. « Ils sont des outils et comme pour toute autre forme d'outils, ils peuvent être utilisés efficacement pour le changement social ou inefficacement comme autogratisation » (Cabrera *et al.*, *op. cit.*, p 7). Simplement, les débats qui émergent dans le domaine de la recherche en sciences sociales réfutent les effets et promesses de la connectivité numérique. L'idée que les médias socionumériques constituent une nouvelle solution pour le changement social n'est pas adoptée par tous (Olorunnisola et Martin, 2013 ; Harlow et Guo, 2014 ; Bastos, Mercea et Charpentier, 2015, pour ne nommer que ceux-là).

La vision pessimiste du slacktivisme focalisé sur une faible allocation de ressources et des motivations égocentrées

- 27 La critique slacktivistique réduit le slacktivisme à une forme d'activisme paresseux n'ayant aucun effet signifiant sur la politique vu son caractère inauthentique dépourvu d'idéologie, d'éthique de la solidarité ou d'engagement politique préexistants de l'individu et qui ne nécessite pas de structure organisationnelle robuste, mais dépend surtout de liens faibles entre les individus (Morozov, 2009a, 2009b). Elle prétend, d'une part, que c'est l'exposition fréquente aux sites des médias socionumériques et l'attention accordée à leur contenu qui motivent et suscitent l'engagement des individus dans le slacktivisme (Leyva, *op. cit.*, p. 476). D'autre part, elle suppose que par ces actes paresseux et symboliques, les individus s'illusionnent en croyant avoir participé de façon significative au changement social et politique, tout en soulageant leur conscience.
- 28 Par contre, la principale critique qui sous-tend le slacktivisme est que les médias socionumériques limitent la participation des manifestants potentiels à des activités de

partage, de mentions « j'aime » ou de *tweet* derrière l'écran de leur ordinateur (Bastos *et al.*, 2015) et les écartent des implications en personne sur place susceptibles d'apporter un changement social. Cette présence accrue en ligne a conduit à la prolifération d'une génération de « slacktivistes » dont l'adhésion à des manifestations symboliques de soutien à une cause constitue la fin (plutôt que le commencement) de leur engagement à cette même cause, ce qui anéantit une implication ultérieure dans des contributions plus significatives (Morozov, 2009a). Morozov (2009b) ajoute que du moment que les besoins moraux et psychologiques sur le plan de l'engagement sont satisfaits, les acteurs se désengagent des activités traditionnelles hors ligne. Prenons l'exemple du groupe Facebook très populaire Sauver les enfants d'Afrique, qui compte plus de 1,2 million de membres et n'a pu cependant collecter qu'environ 6 000 dollars de dons (Morozov, 2009b) pour aider à combattre la famine en Afrique, ou encore les différents groupes qui luttent contre le réchauffement climatique, dont Greta Thunberg Climate Protection qui dénombre plus de 27 000 membres. En fait, cette adhésion aux groupes leur donne l'impression qu'ils sont utiles et les détourne de la possibilité de soutenir la même cause de manière plus productive. En effet, pour Harlow et Guo (*op. cit.*), les médias socionumériques sont anodins et ne sont pas en mesure d'assurer une plateforme viable pour soutenir les efforts des militants. Avec des actions symboliques, les plateformes de médias socionumériques sont loin de constituer un lieu de changement social significatif ou de produire un effet significatif durable, selon Morozov (2009b). Dans le même esprit, des recherches menées par Kristofferson, White et Peloza (*op. cit.*) ont démontré qu'un soutien symbolique initial privé peut inhiber la probabilité de s'engager ultérieurement dans un soutien public, mais le contraire est aussi vrai.

- 29 Morozov ajoute que le slacktivism est une forme de militantisme en ligne « ideal type of activism for a lazy generation² » (2009a, p. 1) à la recherche de ce que Denis (2018) qualifie d'autogratisation. Kristofferson, White et Peloza (*op. cit.*, p. 1149) définissent l'autogratisation comme étant le désir de présenter une image positive aux autres et une cohérence avec ses propres valeurs qui conduisent à une volonté d'apporter des contributions plus substantielles à une cause. La gestion de l'impression donnée aux autres est donc un déterminant-clé dans le slacktivism (Noland, 2019, notamment).
- 30 Dennis (*op. cit.*) donne une explication de cette autogratisation telle que présentée par la critique slacktivist en deux parties. La première est relative aux récompenses cognitives selon lesquelles le slacktivism minimise la contribution des individus tout en leur fournissant un sentiment de bien-être. La deuxième correspond à l'essor de la gestion de la représentation sociale de soi et selon laquelle les slacktivistes s'intéressent davantage à la gestion de leur image et de leur identité numériques, le tout en cultivant une représentation inauthentique grâce à un événement virtuel auquel ils participent, et que cela est plus important que la cause en elle-même. Autrement dit, en se basant sur l'idée que « les êtres humains se fient à l'apparence et à la perception pour guider la façon dont ils jugent les autres lorsqu'ils interagissent » (Goffman *et al.*, 1997, cité dans Dennis, *op. cit.*, p. 53) et pour éviter toute mauvaise interprétation de l'impression qu'un individu peut donner, celui-ci doit adapter son « personnage en fonction de son public, ses propres besoins et des moyens technologiques qu'offre une plateforme » (Deuze, 2012, cité dans Dennis, *op. cit.*, p. 53). Selon la critique du slacktivism, un individu doit donc avoir plusieurs représentations différentes de lui-même lui permettant de s'adapter aux manifestations électorales iraniennes de 2009 ou encore les utilisateurs de Facebook qui ont partagé le 5 mars 2012

sur le réseau social la vidéo de la campagne #Kony2012 organisée par le groupe Invisible Children, dont le but est de faire connaître mondialement le criminel Joseph Kony et de dénoncer ses crimes. On peut également citer les internautes qui ont opté pour inclure l'agriculture française sur leur profil Facebook à la suite des attentats terroristes à Paris en novembre 2015. Ce sont tous des exemples qui dévoilent que « les avantages psychologiques ou sociaux pour le participant sont considérés comme dépassant de loin tout impact observable dans le “monde réel” » (Morozov, 2011, cité dans Dennis, *op. cit.*, p. 50).

- 31 Par contre, il serait réducteur, selon nous, de penser que ce qui motive les actions slacktivistes est la simple recherche de l'autogratification, car si nous prenons les exemples du mouvement des Gilets jaunes en France, du printemps arabe au Maghreb et la révolution du Jasmin en Tunisie, ces mouvements, qui ont commencé sur les réseaux socionumériques de façon spontanée, défendaient une cause collective et avaient pour but d'aboutir à un changement pour tous et toutes.

Les adeptes du slacktivismisme le perçoivent comme un antécédent de l'activisme

- 32 Ce groupe d'auteurs (par exemple Dennis, *op. cit.* ; Noland, *op. cit.*) voit dans le slacktivismisme une forme d'activisme basée sur Internet. En effet, les médias socionumériques donnent du pouvoir aux manifestants et ne remplacent pas l'activisme en personne. Smith, Krishna et Al-Sinan ajoutent que l'effet que peuvent avoir les médias socionumériques sur les activités militantes « est plus complexe que de prétendre que les médias socionumériques conduisent inévitablement au slacktivismisme » (*op. cit.*, p. 190). Karpf, Kahn et Kellner font remarquer qu'il s'agit d'outils qui ont le potentiel de rassembler un collectif qui peut être utilisé pour faire pression lorsque cela est nécessaire (cité dans Cabrera *et al.*, *op. cit.*, p. 12). Olorunnisola et Martin (*op. cit.*, cité dans Smith, Krishna et Al-Sinan, *op. cit.*, p. 190) expliquent que les médias socionumériques sont considérés par les militants comme une continuité de leurs efforts hors ligne et en font l'un des outils de leur « répertoire de contestation ». Jones (2015), Y.-H. Lee et Hsieh (*op. cit.*) ainsi que Štětka et Mazák (2014) ajoutent que le slacktivismisme peut parfois conduire à un activisme ultérieur, autrement dit une participation préalable en ligne perçue comme inefficace peut jouer un rôle dans la promotion d'une action future non normative, en particulier lorsque les sentiments de mépris sont accrus et les intentions de réconciliation réduites (cité dans Wilkins *et al.*, *op. cit.*, p. 24). De plus, pour Wilkins *et al.*, les médias socionumériques fournissent « une opportunité de construire des expériences et des perceptions d'efficacité participative qui stimulent la participation dans d'autres domaines » (*ibid.*, p. 24-25), sauf que Louis *et al.* (2016, cité dans Wilkins *et al.*, *ibid.*, p. 9) ajoutent que cette participation en ligne doit générer une identité militante pour que l'engagement soit maintenu et soutenu.
- 33 Partant de la prémisse que les médias socionumériques favorisent la participation et donnent du pouvoir aux manifestants potentiels, Smith, Krishna et Al-Sinan expliquent que « la participation est basée sur le pouvoir, et le pouvoir est la capacité d'une personne à influencer ou à atteindre un résultat souhaité » (*op. cit.*, p. 194, nous soulignons). Le pouvoir est ici synonyme d'autonomisation qui prend un « sens de l'autorisation d'agir » (Kang, 2014, cité dans Smith, Krishna et Al-Sinan, *op. cit.*, p. 183) et qui « concerne le sens du pouvoir qui permet la participation » (Smith, Krishna et Al-Sinan, *op. cit.*, p. 183). Pour

ces auteurs, les médias socionumériques peuvent à la fois inhiber la participation aux mouvements de protestation en générant du slacktivisme et favoriser la participation ainsi que l'engagement. Toutefois, ils soutiennent que « le sentiment d'autonomisation, l'engagement dans les médias socionumériques et l'enjeu social délimitent la différence entre la forme paresseuse d'implication du slacktivisme et l'utilisation des médias socionumériques comme outil légitime de comportement prosocial » (Smith, Krishna et Al-Sinan, *op. cit.*, p. 183).

- 34 À la suite d'une étude menée dans le but de comprendre les réelles motivations qui incitent les individus à prendre part à des pratiques slacktivistes, Dennis (*op. cit.*) critique l'hypothèse selon laquelle la gestion de la réputation motive les slacktivistes et conclut que les individus exclus des formes traditionnelles d'activisme (faute de temps, de contraintes familiales, de distance, de charge de travail...) sont motivés à s'impliquer sur les médias socionumériques qui leur offrent « des raccourcis participatifs » leur permettant de faire entendre leur voix et de partager leurs opinions. Mais cette préférence pour l'engagement numérique s'explique aussi par le sentiment d'être impliqué, responsable, et d'occuper un rôle décisif dans le processus décisionnel, d'exercer une influence sur les opinions et orientations clés et d'être capable d'amorcer des changements politiques et sociaux, d'avoir de la reconnaissance pour sa participation. Ce que Dennis qualifie de « *sentiment d'efficacité personnelle d'un individu* » (*op. cit.*, p. 114, nous soulignons).
- 35 Dennis (*ibid.*) fait également remarquer que la réelle motivation qui déclenche les actes des slacktivistes, ce n'est pas la gestion inauthentique de la réputation ou la facilité de l'acte lui-même, mais plutôt les sujets qui concordent avec leurs propres croyances privées qui sont considérées comme personnellement pertinentes. Autrement dit, ce qui motive les actes des slacktivistes et favorise leur engagement dans le militantisme en ligne, c'est la nature des sujets et problématiques abordés et leurs correspondances avec les croyances, réalités, éthiques des participants. Noland (*op. cit.*) ajoute que ce n'est pas le besoin d'affiliation qui motive les individus à s'engager dans le slacktivisme, mais plutôt leur attitude propre envers le slacktivisme qui porte un message persuasif avec une cause prosociale attrayante qui stimule et guide leur comportement (*ibid.*, p. 15). Autrement dit, si une personne a une attitude favorable envers un message Facebook, il est probable qu'elle ait une forte intention de partager ce message. Celle-ci se traduira par un partage effectif du message Facebook. Wilkins *et al.* (*op. cit.*) ajoutent que lorsque l'activisme sur Internet conduit à une plus grande conviction au sujet des avantages de sa propre participation, l'action future à l'égard d'autres problèmes sociaux peut être influencée. Dans ce sens, ce sont les expériences antérieures positives et les perceptions d'efficacité participative qui stimulent la participation future à d'autres problèmes sociaux à plus haut seuil.

Discussion

- 36 Pour synthétiser cette revue de littérature sur le slacktivisme, mentionnons qu'il existe deux grandes orientations. D'un côté, nous avons la critique du slacktivisme (Morozov, 2009a, 2009b ; Kristofferson, White et Peloza, *op. cit.*) qui sous-estime la portée de l'activisme en ligne et le réduit à des actions paresseuses, égocentrées et sans autre utilité. D'un autre côté, nous avons les adeptes du slacktivisme (par exemple Dennis, *op.*

cit. ; Noland, *op. cit.*) qui situe le slacktivismisme comme le début d'une implication dans la vie réelle (hors ligne).

- 37 Dans cette optique, différents chercheurs (par exemple Karpf, 2010 ; Cabrera *et al.*, *op. cit.*) s'accordent sur le fait que le militantisme réel nécessite la prise de *risques*, un *collectif coordonné* et discipliné, des actions *stratégiques* et structurées, l'exercice de *pouvoir*, de *l'espoir* pour atteindre une vision et une structure *hiérarchique*. Ces critères semblent, selon ces auteurs, présents dans les actes activistes hors ligne seulement. Le slacktivismisme qui est alors défini comme de l'activisme paresseux ne ferait qu'éloigner les militants de la vraie scène de combat. Par ailleurs, il peut également succéder à l'activisme hors ligne ou le précéder sans pour autant aboutir à un changement social et politique significatif.
- 38 Van Laer et Van Aelst (2009, 2010) ont réussi à confirmer, grâce à leurs quatre cadrans théoriques présentés plus tôt dans l'article, que les activités de militantisme basées sur Internet (slacktivismisme) peuvent comprendre des actions de militantisme à risque élevé. Malgré la diversité des réflexions, plusieurs auteurs (Karpf, 2010 ; Van Laer et Van Aelst, 2010 ; Lee et Hsieh, *op. cit.* ; Kristofferson, White et Peloza, *op. cit.* ; Cabrera *et al.*, *op. cit.* ; Kwak *et al.*, *op. cit.* ; Lane *et al.*, *op. cit.* ; Smith, Krishna et Al-Sinan, *op. cit.* ; Wilkins *et al.*, *op. cit.* ; Boulianne et Theocharis, *op. cit.*) se sont entendus sur le fait que l'activisme et le slacktivismisme sont difficiles à distinguer. Le même individu peut parfois s'engager dans le slacktivismisme, parfois dans l'activisme. À d'autres moments, le slacktivismisme est un précurseur de l'engagement dans l'activisme.
- 39 Cet article a permis une réflexion plus approfondie sur le slacktivismisme. En effet, Dennis (*op. cit.*) dont les travaux rejoignent en partie ceux de Van Laer et Van Aelst (2009, 2010), problématise le slacktivismisme comme une forme d'activisme basée sur Internet. Dennis (*op. cit.*) ajoute qu'Internet a justement aidé les slacktivistes (militants en ligne) à rassembler un collectif et favorisé, grâce à ses outils, une utilisation stratégique. Selon cet auteur, les médias socionumériques constituent un espace discursif et de contestation qui permet de sensibiliser le grand public ; c'est un espace efficace de militantisme en ligne.
- 40 Dans cette optique, cette étude soutient qu'Internet peut se suffire à lui-même pour exercer une influence sur la société. La recherche d'un effet au travers du slacktivismisme a été partiellement omise des précédentes recherches, alors qu'elle correspond à l'activisme qui est à la base du concept de slacktivismisme. Par exemple, des actions se déroulant exclusivement en ligne — la mégapétition internationale pour un monde entièrement propre, celle du collectif Tou.te.s contre les violences obstétricales et gynécologiques en période de COVID-19 en France, les mouvements sur les réseaux socionumériques comme StopCultureDuViol et MeToo ou encore le mouvement Black Lives Matter sur Facebook — ont amené de nouvelles lois et ont donc eu un effet sur la société. La guerre en Ukraine que nous vivons actuellement fait aussi appel aux activités en ligne. Comme le fait remarquer Dennis (*op. cit.*), nous assistons aujourd'hui à l'émergence d'une nouvelle culture participative cadrée par les réseaux socionumériques. Le slacktivismisme qui peut être défini comme la recherche d'un fort effet en mobilisant le minimum de ressources ne devrait pas être exclusivement considéré comme une activité complémentaire du militantisme hors ligne, mais bien comme une forme de militantisme à part entière. D'autant plus que cette autonomie du slacktivismisme est renforcée par le contexte actuel pour deux raisons : premièrement, la mondialisation et la multiplication des causes environnementales et sociales permises

par Internet ont entraîné un effet de sursollicitation des individus. Le slacktivisme devient alors la seule réponse pour participer et soutenir un grand nombre de causes. Deuxièmement, le contexte de pandémie COVID-19 dans lequel nous vivons depuis février 2020 à l'échelle mondiale ainsi que les mesures de distanciation sociale imposées par les gouvernements ont souligné le rôle crucial d'Internet dans le maintien des activités : l'école, l'économie, les liens sociaux ainsi que le divertissement permis par des spectacles humoristiques en ligne, des mèmes Internet ou encore des plateformes de jeux virtuels permettant une distraction de la pandémie. Le vice-président de l'analyse Alex Schultz et le vice-président de l'ingénierie Jay Parikh, chez Facebook, ont annoncé un mois après le début de la pandémie que « dans de nombreux pays les plus durement touchés par le virus [COVID-19], le nombre total de messages a augmenté de plus de 50 % au cours du mois dernier ». Autrement dit, des applications telles que Facebook, Instagram, Twitter et Snapchat permettent aux individus et aux groupes d'individus de collaborer entre eux, de former des groupes de discussion, d'interagir, de créer du contenu et de l'organiser, de militer et de défendre ou d'appuyer différentes causes et de briser les barrières sociales. La question est alors de savoir si la pandémie est un moment décisif vers une nouvelle société ou un événement ponctuel (Trespeuch *et al.*, 2021).

Conclusion

- 41 Nous avons vu que plusieurs universitaires ont tenté de cerner le concept de slacktivisme, mais que les définitions restent divergentes et que les pistes de réflexion offrent deux orientations : nous avons un premier groupe d'universitaires qui cherche essentiellement à définir et à légitimer le concept de slacktivisme, alors que le deuxième groupe cherche à confirmer si le slacktivisme est un précurseur de l'activisme ou bien un successeur. Cette absence de consensus ne permet donc pas de statuer sur l'origine et les leviers de l'implication en ligne des individus. Cependant, Internet a joué un rôle important dans le développement de ce mouvement de militantisme en ligne.
- 42 Dans la limite des travaux de Van Laer et Van Aelst (2009, 2010) et de Dennis (*op. cit.*), cet article de recherche se situe dans le prolongement de leurs travaux. Le slacktivisme est ainsi considéré comme une forme de militantisme soutenue par Internet, qui s'intéresse à des problèmes profondément enracinés et à haut risque et qui encourage les activités stratégiques et disciplinées favorisant un changement social.
- 43 Par ailleurs, la situation entourant la pandémie COVID-19 qui a frappé le monde a favorisé cette forme de militantisme que certains auteurs qualifient de slacktivisme, comme nous l'avons souligné précédemment. Celui-ci englobe non seulement des comportements d'actions en ligne (ex. : signer des pétitions sur Internet, partager et *liker* des publications, *tweeter*, bloguer, changer son profil pour soutenir une cause politique ou sociale) qui nécessitent peu d'efforts et peuvent cependant être mobilisatrices, mais aussi des comportements autocentrés et motivés par la recherche d'un bénéfice personnel. Dans cette optique, nous soutenons que « [l]es médias socionumériques sont des outils et, comme pour tout autre, ils peuvent être utilisés efficacement pour le changement social ou inefficacement comme autogratisation » (Cabrera *et al.*, *op. cit.*, p. 7).

- 44 La portée de notre recherche est qu'elle a permis de comprendre comment le slacktivisme a émergé et enrichi les travaux existants, en plus de donner une définition du concept de slacktivisme comme étant une forme de militantisme à part qui est en voie de se généraliser, car il permet aux citoyens d'exercer une forte influence sur un grand nombre de causes avec un minimum d'effort. Phénomène que la pandémie de COVID-19 et les règles de distanciation sociale ont accéléré.
- 45 Dans la lignée des travaux de Van Laer et Van Aelst (2010), notre recherche a déterminé les fonctionnalités des médias socionumériques, dans un contexte de slacktivisme, comme regroupant l'ensemble des applications, plateformes et réseaux de communication sociale sur Internet, qui intègrent à la fois la technologie, l'interaction sociale et la création de contenu dans le but d'élargir les répertoires d'actions des mouvements sociaux, d'offrir de nouvelles façons d'agir, mais surtout de cadrer l'agencement de la construction de l'identité numérique des slacktivistes.
- 46 Notre réflexion théorique soutient que les slacktivistes ne constituent pas un groupe d'internautes paresseux, dépourvus de valeurs et de normes sociales, comme les décrit Morozov (2009a, 2009b) ; le slacktivisme est une nouvelle forme de militantisme basé sur Internet qui favorise le changement social et politique.
- 47 Finalement, nous soulignons que notre étude n'est pas sans limites. En effet, en nous basant sur la revue de la littérature, nous avons voulu donner une définition claire et concise du slacktivisme. Toutefois, nous n'avons pas exploité la possibilité de vérifier si le slacktivisme peut être envisagé hors ligne ou encore si le même individu peut être activiste par rapport à une cause et slacktiviste par rapport à une autre. De plus, nous nous sommes limités à une recherche théorique sur le slacktivisme et nous estimons qu'une étude empirique s'avère essentielle à l'élaboration d'un ensemble de connaissances fondées sur des preuves en ce qui concerne la compréhension des fondements psychologiques de l'implication des slacktivistes dans des causes sociales et politiques et son influence sur la nature de l'identité construite par les slacktivistes en ligne.

BIBLIOGRAPHIE

BASTOS Marco T., Dan MERCEA et Arthur CHARPENTIER (2015), « Tents, tweets, and events: The interplay between ongoing protests and social media », *Journal of Communication*, 65(2), p. 320–350.

BECKER Julia C. et Nicole TAUSCH (2015), « A dynamic model of engagement in normative and non-normative collective action: Psychological antecedents, consequences, and barriers », *European Review of Social Psychology* 26(1), p. 43-92.

BOTHA Elsamari et Adam J. MILLS (2012), « Managing new media tools for brand management in social media », *Online Consumer Behavior: Theory and Research in Social Media*, New York: Routledge, p. 83-100.

- BOULIANNE Shelley et Yannis THEOCHARIS (2020), « Young people, digital media, and engagement: A meta-analysis of research », *Social Science Computer Review*, 38 (2), p. 111–127.
- BRIGHAM Matthew P. et Aaron K. NOLAND (2014), « Making humanitarian advocacy less “abstract and remote”: Kony 2012’s representation of an agent-centered approach », *Florida Communication Journal*, 42(2), p. 51-67
- BUDISH Ryan Hal (2012), « Click to change: Optimism despite online activism’s unmet expectations », *Emory Int’l L. Rev.*, 26(2), p. 745-772.
- CABRERA Nolan L., Cheryl E. MATIAS et Roberto MONTOYA (2017), « Activism or slacktivism? The potential and pitfalls of social media in contemporary student activism », *Journal of Diversity in Higher Education*, 10(4), p. 400-415.
- CHRISTENSEN Henrik Serup (2011), « Political activities on the internet: Slacktivism or political participation by other means ? », *First Monday*, 16(2), <https://doi.org/10.5210/fm.v16i2.3336> consulté le 1 juin 2022
- DAVIS Jesse (2011), « Cause marketing: Moving beyond corporate slacktivism », <http://evidencebasedmarketing.net/cause-marketing-moving-beyond-corporate-slacktivism/> consulté le 15 janvier 2021.
- DENNIS James (2008), *Beyond Slacktivism: Political Participation on Social Media*, Springer Nature, Switzerland AG.
- DEUZE Mark (2014), « Media life and the mediatization of the lifeworld », dans *Mediatized Worlds*, Londres, Palgrave Macmillan, p. 207–220.
- GLADWELL Malcolm (2010), « Small change », *The New Yorker*, 4, p. 42–49.
- GOFFMAN Erving, Charles C. LEMERT et Ann BRANAMAN (1997), *The Goffman Reader*, Cambridge (MA), Blackwell
- HARLOW Summer et Lei GUO (2014), « Will the revolution be Tweeted or Facebooked? Using digital communication tools in immigrant activism », *Journal of Computer-Mediated Communication*, 19, p. 463–478.
- HOGBEN Jasmine et Fiona COWNIE (2017), « Exploring slacktivism; Does the social observability of online charity participation act as a mediator of future behavioral intentions? », *Journal of Promotional Communications*, 5(2), p. 203-226.
- JONES Cat (2015), « Slacktivism and the social benefits of social video: Sharing a video to “help” a cause », *First Monday*, <https://doi.org/10.5210/fm.v20i5.5855> consulté le 1 juin 2022
- KARPF David (2010), « Online political mobilization from the advocacy group’s perspective: Looking beyond clicktivism », *Policy & Internet*, 2(4), p. 7–41.
- KRISTOFFERSON Kirk, Katherine WHITE, et John PELOZA (2014), « The nature of slacktivism: How the social observability of an initial act of token support affects subsequent prosocial action », *Journal of Consumer Research*, 40(6), p. 1149–1166.
- KWAK Nojin, Daniel S. LANE, Brian E. WEEKS, Dam Hee KIM, Sigi S. LEE et Sarah BACHLEDA (2018), « Perceptions of social media for politics: Testing the slacktivism hypothesis », *Human Communication Research*, 44(2), p. 197–221.
- LANE Daniel S. et Sonya DAL CIN (2018), « Sharing beyond slacktivism: The effect of socially observable prosocial media sharing on subsequent offline helping behavior », *Information, Communication & Society*, 21(11), p. 1523–1540.

- LEE Yu Hao et Gary HSIEH (2013), « Does slacktivism hurt activism? The effects of moral balancing and consistency in online activism », *Proceedings of the SIGCHI Conference on Human Factors in Computing Systems*, (4), p. 811–820.
- LEYVA Rodolfo (2017), « Exploring UK “millennials” social media consumption patterns and participation in elections, activism, and “slacktivism” », *Social Science Computer Review*, 35(4), p. 462–479.
- LIM Merlyna (2015), « Many clicks but little sticks: Social media activism in Indonesia », *Digital Activism in Asia Reader*, p. 127–54.
- MILLS Adam J., Elsamari BOTHA et Colin CAMPBELL (2015), « Managing the new media: Tools for brand management in social media », dans Mary CONWAY DATO-ON (dir.), *The Sustainable Global Marketplace, Proceedings of the Academy of Marketing Science*, Chicago, Springer International Publishing, p. 397–397.
- MOROZOV Evgeny (2009a), « The brave new world of slacktivism », *Foreign policy*, 19(05), <https://foreignpolicy.com/2009/05/19/the-brave-new-world-of-slacktivism/> consulté le 30 janvier 2020.
- MOROZOV Evgeny (2009b), « From slacktivism to activism », *Foreign Policy*, <https://foreignpolicy.com/2009/05/19/the-brave-new-world-of-slacktivism/> consulté le 30 janvier 2020.
- NOLAND Aaron (2019), « Like, share, retweet: Testing competing models of the theory of planned behavior to predict slacktivism engagement », *Journal of Nonprofit & Public Sector Marketing*, 32(3), p. 264–285.
- OLORUNNISOLA Anthony A. et Brandie L. MARTIN (2013), « Influences of media on social movements: Problematizing hyperbolic inferences about impacts », *Telematics and Informatics*, 30(3), p. 275–288.
- ROTMAN Dana, Sarah VIEWEG, Sarita YARDI, Ed CHI, Jenny PREECE, Ben SHNEIDERMAN, Petter PIROLI et Tom GLAISYER (2011), « From slacktivism to activism: Participatory culture in the age of social media », *CHI'11 Extended Abstracts on Human Factors in Computing Systems*, p. 819–822.
- SMITH Brian G., Arunima KRISHNA et Reham AL-SINAN (2019), « Beyond slacktivism: Examining the entanglement between social media engagement, empowerment, and participation in activism », *International Journal of Strategic Communication*, 13(3), p. 182–196.
- ŠTĚTKA Václav et Jaromir MAZÁK (2014), « Whither slacktivism? Political engagement and social media use in the 2013 Czech Parliamentary elections », *Cyberpsychology: Journal of Psychosocial Research on Cyberspace*, 8(3), p. 1–20.
- TRESPEUCH Léo (2021), « Comment réaliser une revue de la littérature en marketing », *AFM, Association Française du Marketing*, <https://leotrespeuch.com/2021/03/15/comment-realiser-une-revue-de-litterature-en-marketing/> consulté le 30 mars 2021.
- TRESPEUCH Léo, Élisabeth ROBINOT, Laurent BOTTI, Julien BOUSQUET, Aurélie CORNE, Florence DE FERRAN, Fabien DURIF et al. (2021) « Allons-nous vers une société plus responsable grâce à la pandémie de Covid-19? », *Natures Sciences Sociétés*, 29(4), p. 479–486.
- VAN LAER Jeroen et Peter VAN AELST (2009), « Cyber-protest and civil society: The Internet and action repertoires in social movements », *Handbook of Internet Crime*, p. 230–254.
- VAN LAER Jeroen et Peter VAN AELST (2010), « Internet and social movement action repertoires: Opportunities and limitations », *Information, Communication & Society*, 13(8), p.1146–1171.

WILKINS Denise J., Andrew G. LIVINGSTONE et Mark LEVINE (2019), « All click, no action? Online action, efficacy perceptions, and prior experience combine to affect future collective action », *Computers in Human Behavior*, 91, p. 97–105.

NOTES

1. Les risques que peuvent encourir les activistes lors des manifestations dans les rues : arrestation, brutalité policière, torture.
2. idéal pour une génération paresseuse (traduction des auteurs)

RÉSUMÉS

Les médias socionumériques, dont Facebook, Twitter et Instagram, ont créé une nouvelle dynamique d'activisme social : le slacktivism. Le slacktivism désigne les activités de militantisme, via les médias socionumériques, à faible risque et faible coût, entreprises par des jeunes dont le but est de sensibiliser, de produire un changement ou d'apporter une satisfaction personnelle. Dans une première partie, les auteurs proposent une revue de littérature sur le slacktivism. Dans une seconde partie, une mise en perspective des deux courants de la littérature sur le slacktivism a été mise en évidence. Le principal résultat de ce travail est de circonscrire le concept de slacktivism comme une nouvelle forme de militantisme en ligne qui permet aux individus d'exercer un fort impact avec un minimum d'effort.

Social media such as Facebook, Twitter, and Instagram have created a new kind of social activism: slacktivism. Slacktivism is when young people support a cause on social media at low risk and low cost, with the goal of raising awareness, driving change, or gaining personal satisfaction. In the first part of the article, the authors review literature on slacktivism. The second part puts the two trends in the literature into perspective. The authors' work suggests that slacktivism is a new form of online engagement that allows individuals to have a big impact with very little effort.

Los medios de comunicación sociodigitales, tales como Facebook, Twitter e Instagram, han creado una nueva dinámica de activismo social: el *slacktivism*, el cual designa las actividades del militantismo, a través de los medios de comunicación sociodigitales, basado en riesgos y costos bajos, emprendidos por jóvenes cuyo objetivo es sensibilizar, producir un cambio o aportar satisfacción personal. En primer lugar, los autores del artículo proponen un repaso de la literatura sobre el *slacktivism*. En segundo lugar, se puso en evidencia la perspectiva de las dos corrientes de la literatura sobre *slacktivism*. El objetivo principal de este trabajo es circunscribir el concepto de *slacktivism* como una nueva forma de militantismo en línea que permite a los individuos ejercer un fuerte impacto, con un mínimo de esfuerzo.

INDEX

Palabras claves : slacktivism, medios de comunicación, militantisismo, repaso de la literatura, jóvenes

Keywords : slacktivism, social media, social activism, literature review, young people

Mots-clés : slacktivism, médias socionumériques, militantisisme, revue de littérature, jeunes personnes

AUTEURS

CHIRAZ DABBABI

Chiraz Dabbabi est doctorante en communication sociale à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Courriel : Chiraz.Dabbabi@uqtr.ca

MIREILLE LALANCETTE

Mireille Lalancette est professeure en communication sociale à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Courriel : Mireille.Lalancette@uqtr.ca

LÉO TRESPEUCH

Léo Trespeuch est professeur en économie et sciences de gestion à l'École de Gestion de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Courriel : Leo.Trespeuch@uqtr.ca

La fabrique communicationnelle du prestige du *consulting* dans les processus de mythification de McKinsey & Company et du Boston Consulting Group

Emmanuelle Bruneel et Yasmine Aboulwafa

- ¹ Le présent article étudie des discours ayant trait à deux grands cabinets de conseils internationaux, McKinsey & Company (McKinsey) et le Boston Consulting Group (BCG) afin d'observer de quelle façon ces organisations se retrouvent mythifiées¹. Ces deux firmes bénéficient d'une réputation internationale solide et sont très reconnues bien qu'elles communiquent différemment d'autres compagnies de même taille. La recherche restituée ici a été orientée par les questionnements suivants : Comment le BCG et McKinsey se sont-ils bâti de telles réputations en tant qu'organisations professionnelles ? Comment ces firmes ont-elles contribué à façonner la mythologie qui existe aujourd'hui autour du métier du conseil ? En quoi le type de notoriété de ces deux cabinets de conseil tient-il du « mythe » au sens où l'entend Roland Barthes (1957) ? Et quel rôle joue la communication dans cette construction symbolique ? Pour répondre à ces questions, nous avons observé des objets communicationnels ayant trait à ces deux cabinets : nous avons analysé un corpus composé de captures d'écran de leurs sites Web institutionnels² et de contenus journalistiques issus de la presse d'affaires ou des pages d'affaires de la presse généraliste³. L'objectif de cette enquête est de rendre compte des formes que prend le désir de ces cabinets de se façonner comme emblématiques, en gardant en tête que le monde professionnel du conseil est complexe et ne se réduit pas à ces deux firmes. Notre propos consiste ici à interroger la construction de leur notoriété mythique à partir de la façon dont leurs discours organisationnels façonneraient des imaginaires d'excellence autour du *consulting*. Si le « métier de consultant » n'existe pas en tant que tel dans la mesure où il « ne se présente pas sous une telle forme codifiée, institutionnalisée, élaborée juridiquement »

(Henry, 2006, p. 37), il reste que ce secteur d'activité génère de la valeur économique, symbolique et sociale. Dès ses premiers travaux sur la construction sociohistorique des métiers affiliés à la catégorie du conseil, Odile Henry relève qu'un certain « mystère enveloppe les pratiques des consultants » et que « l'espace du conseil est fréquemment représenté sous la forme d'une "galaxie lointaine", les professionnels sont affublés de l'apparence du "prophète", de la "star", du "magicien" ou de la "voyante extralucide" » (1997, p. 157). Comme « ces représentations, socialement construites, trouvent en partie leur fondement dans les pratiques indigènes » (*ibid.*), il est possible de les documenter d'un point de vue info-communicationnel. Dans le cadre de son approche ethno-sémiotique des pratiques de « conseil en communication », Thomas Grignon (2020) établit que celles-ci sont toujours informées par des théories, que les actions qui s'y déroulent sont appuyées sur des épistémologies et nourries d'une pluralité de conceptions de la communication ; conceptions dont les différents modèles peuvent entrer en interaction, s'incarner dans des supports et se traduire en discours organisationnels.

- 2 Pour notre part, nous avons choisi de situer notre regard sur ces derniers. Le point de vue à partir duquel cette enquête a été menée est donc celui d'une sémiotique des discours organisationnels qui ne considère pas ces objets comme des reflets des réalités sociologiques qui y ont lieu, mais comme des espaces éditoriaux de cristallisation d'imaginaires et de prise de forme de postures et de cadrages idéologiques. Cette enquête sur les discours de ces cabinets part du principe que ces entreprises sont « soumises au même impératif de légitimation » que d'autres institutions « soucieuses de ménager l'adhésion à leur projet, tant en matière de communication externe qu'interne » (Krieg-Planque et Oger, 2010, p. 94). De plus, nous envisageons leurs discours dans le cadre de l'« économie financière globale [qui oblige] à situer les entreprises symboliquement dans leur capacité stratégique et leur existence institutionnelle [...] » (Le Moëne, 2008, p. 140). Dès lors, nous mobilisons l'analyse du discours (Bonnafous, 2006) pour appréhender le fonctionnement de leurs discours organisationnels singuliers, tout en convoquant des travaux de sciences de gestion (Djelic, 2004 a et b) qui se sont penchés sur McKinsey.
- 3 La majeure partie des matériaux discursifs récoltés est issue des sites Web français de ces cabinets, qui en sont eux-mêmes les énonciateurs. Les autres discours abordés sont des discours médiatiques circulant à leur sujet dans l'espace public français. Notre méthodologie consiste en l'analyse comparée de ces discours relatifs aux deux firmes. Il s'agit d'y déceler les récurrences et les différences, de cerner les processus signifiants les plus saillants et de développer une perspective critique sur l'ensemble du corpus étudié. L'angle choisi consiste à étudier les processus d'idéalisation et de mythification autour de ces deux cabinets internationaux considérés comme les plus prestigieux du monde. Pour cela, nous abordons leurs *ethos* (Maingueneau, 2002) respectifs, ainsi que les croyances qu'ils véhiculent autour du métier de « consultant en stratégie »⁴ qu'ils ont inventé. Pour mieux comprendre la fabrique des mythes (Barthes, *op. cit.*) autour de ces firmes, nous avons cherché à cerner les mécanismes énonciatifs qui y contribuent et les cadres idéologiques sur lesquels ils reposent. Par ce biais, il s'agit de « montrer en quoi et par quoi se fait le détour de construction du sens et de l'intercompréhension, selon les cadres socio-cognitifs culturellement disponibles » (Hailon, 2014, p. 33). Pour ce faire, nous avons focalisé notre attention sur les effets rhétoriques des énoncés institutionnels étudiés, en analysant, d'une part, les modalités de présentation de soi

(Amossy, 2010) et, d'autre part, les effets de sens de la présence de notices biographiques des « experts-consultants ». De plus, nous avons observé que les articles issus du corpus de presse interrogent des directeurs associés et mentionnent des rapports élaborés par le BCG et McKinsey. Afin de mettre en évidence les formes que prend la mythification de ces cabinets, nous avons observé trois types de discours distincts : des discours généraux de « narration de soi » provenant des sites Web, des discours de promotion de l'expertise des « consultants » qui sont autant de discours de « mise en confiance » encapsulés dans les notices biographiques et des discours de presse vantant les mérites des travaux réalisés par ces deux cabinets.

- 4 La réflexivité impliquée dans ce travail a permis de « se situer dans un contexte institutionnel, d'avoir prise sur les discours sociaux, d'échapper à l'idéologie et de maîtriser une pensée » (Jeanneret, 2004, p. 4). Les *ethos* que McKinsey et le BCG se construisent dans leurs discours sont relativement similaire, au moins sur trois aspects. Nous verrons dans un premier temps qu'en valorisant abondamment leurs histoires, ils attirent à eux lumière et prestige, tout en étant paradoxalement assez peu précis sur leurs prestations de services. Dans un deuxième temps, nous montrerons qu'ils se confectionnent une image d'excellence et une posture élitiste qui se lit notamment dans la mise en scène de figures d'« experts-consultants » et qu'ils assurent leur notoriété dans le domaine économique en promouvant leur *knowledge* comme produit de luxe singulier. Enfin, nous montrerons que s'il existe une telle mythification de ces cabinets, de leur « expertise » et du *consulting*, celle-ci ne fait sens que dans un cadre idéologique néolibéral⁵.

Des narrations de soi au service de la construction d'images prestigieuses

L'histoire au service de la promotion d'héritages mythiques

- 5 Le BCG et McKinsey accordent tous deux une grande importance à la narration de leur histoire dans leur communication institutionnelle. Néanmoins, chacun déroule son auto-récit de façon différente. McKinsey commence par parler du présent, alors que le BCG commence avec le passé. Nous pouvons en déduire que le BCG met davantage l'accent sur son passé parce que c'est une entreprise plus jeune que McKinsey, qui est plus ancienne et qu'il s'agit de concurrencer. Les deux narrations servent à démontrer, pour chaque organisation, une notoriété à la fois solide et pérenne. Nous relevons qu'une page entière du site *corporate* de McKinsey est consacrée uniquement à la narration scénarisée de son histoire. Cette page commence par la phrase « Learn about McKinsey's nine decades of impact⁶ », puis elle est découpée en sept sections qui se succèdent dans le temps. Ce choix d'exposer de façon chronologique les faits qui se sont déroulés depuis sa création sert à montrer son évolution et son expansion internationale. Le choix des mots et des dates-clés révèle une volonté claire de ne retenir et de ne mettre en avant que certains messages : ceux qui permettent de faire la démonstration des accomplissements de l'organisation, ceux qui rendent ostentatoires des succès et des marques de prestige. Soit ceux qui sont les plus valorisants pour son « capital image » :

L'image est ici essentiellement un élément de la stratégie de « différenciation subjective et collective »⁷ qui vise à faire exister les firmes dans les imaginaires

collectifs, en contexte de concurrence et d'irruption des environnements sociétaux dans les logiques managériales (Le Moënné, op. cit., p. 140).

- 6 Dans notre cas d'étude, par ce récit chronologique de l'histoire du cabinet, il s'agit non seulement de démontrer que McKinsey est une société de conseil bien établie, à l'assise internationale solide, mais aussi de rendre visibles tous les « efforts » consentis pour perdurer dans le temps en s'adaptant aux différentes époques traversées, tout en restant orienté client first⁸. McKinsey dit aussi qu'il effectue depuis déjà longtemps des travaux sur des questions arrivées récemment sur la scène publique telles que l'environnement et « la diversité ». Il notifie son avance historique sur ces sujets relatifs à la RSE⁹ et se positionne ainsi comme pionnier. De son côté, le BCG met en avant de façon différenciée sa philosophie et opte pour un storytelling axé sur les héritages du passé de la firme plutôt que pour la narration chronologique des faits. Le mot héritage utilisé pour décrire l'histoire et les valeurs du BCG remplace le récit de soi dans le présent et est mobilisé pour se projeter dans le futur. En effet, le titre de la page consacrée à son histoire est « Notre vision de l'avenir ». Ce faisant, le BCG indique que son histoire n'a pas commencé comme un cabinet de conseil en management classique et insiste sur son « approche innovante et audacieuse pour gérer ses activités¹⁰ ». Vu qu'il n'est ni le premier ni le plus connu, le BCG insiste sur ses forces et ses qualités différentielles, en mentionnant par exemple les matrices et les outils « théoriques » qu'il a forgés, lesquels sont repris dans le monde entier. L'une des valeurs centrales qui composent la raison d'être du BCG est la suivante : « Helping organizations make the changes needed to size competitive advantage — and to win¹¹. » La formulation montre que les clients sont au centre des priorités du BCG, là aussi dans une perspective client first. Nous notons la présence du champ lexical de la compétition avec les mentions d'« avantages compétitifs » et la mention du fait de « gagner ». Dans le reste de son storytelling, le BCG se donne à voir comme un précurseur de toutes les tendances en disant que c'est grâce aux capacités d'innovation de ses « consultants » que ses clients ont pu réussir dans leurs entreprises et développer leurs marches : « Le BCG n'a pas seulement changé le monde des affaires ; il en a aussi profondément changé les règles du jeu » (ibid.). Le cabinet personnifié estime ici qu'il exercerait une certaine mainmise sur le monde des affaires. Cet énoncé vient renforcer l'idée qu'il aurait le pouvoir de reconfigurer l'économie mondiale. L'emphase et l'exagération à des fins d'autoglorification sont manifestes. Par ces narrations mythifiées de leurs histoires, ces deux organisations cherchent aussi à montrer leur exemplarité, à asseoir leur légitimité et à faire valoir que leur bonne réputation est non seulement ancienne, mais aussi bien adaptée à un monde en mutation.

Des présentations de soi construites autour de raisons d'être et de valeurs fortes

- 7 McKinsey et le BCG ont travaillé à faire perdurer leur notoriété historique afin de se différencier de la concurrence grandissante, d'augmenter leur influence et de recruter à la fois de nouveaux clients et de nouveaux salariés. Cette volonté de distinction se lit dans leur communication institutionnelle à travers leurs manières de mettre en avant leurs valeurs, leurs raisons d'être (*purpose*), leurs projets et leurs objectifs. La fabrique de leurs images corporate relève de processus par lesquels ces entreprises se médiatisent et deviennent comme des auto-médias. Tous ces éléments alimentent l'idée selon laquelle la réputation constitue un avantage concurrentiel ainsi qu'un capital qui

« dépasse l'activité commerciale pour s'inscrire dans une perspective de long terme » (Boistel, 2008, p. 17). McKinsey opte pour le slogan « Change that matters¹² ». En mobilisant cette formulation, le cabinet cherche à se donner à voir comme un passage obligé pour opérer les « changements qui comptent » et comme condition de la réussite des transformations de ses clients. Ses discours insistent sur le fait que McKinsey définit et anticipe le changement et que faire appel à lui est une garantie de succès. Une grande variété de personnes aux statuts professionnels différents (designers, analystes de données, etc.) y est mise en avant comme facteur qualitatif, qui permet d'obtenir une vision complète des problèmes à résoudre. Néanmoins, il y est aussi rappelé que certains critères conditionnent le fait que McKinsey apporte ou non « son aide » — en lieu et place de dire « ses services » — à de potentiels clients. Alors qu'il s'agit d'une entreprise prestation de services, elle s'octroie le luxe de choisir ses clients et le dit publiquement. Ainsi, sur son site Web, McKinsey précise qu'il n'accompagne pas les entreprises « sans réelle ambition ». Il dit ne vouloir « aider » que celles qui veulent un réel changement, avoir un effet durable, et qui « ont une vision sur le long terme et une volonté de changer le monde »¹³. Cette posture élitiste et cette rhétorique du « changer le monde » visent à renforcer son caractère prestigieux, sa position de référence dans l'univers du conseil. La présentation de soi du BCG repose sur un principe similaire, mais elle est construite différemment. L'un des piliers de leur raison d'être (Core Pillars of BCG's Purpose) est le suivant : « Unlocking the potential of those who advance in the world¹⁴. » Ce cabinet estime lui aussi que sa mission consiste à aider, ici en stimulant leur potentiel, ceux qui peuvent « faire une différence » et « faire avancer » le monde, en réitérant à plusieurs reprises que cela n'est possible que grâce à lui. La notion d'aide est récurrente et elle nourrit une posture de soin qui place les consultants de ces cabinets dans la position de « médecin des affaires » qui évalueraient l'état de santé des organisations clientes et leur proposeraient alors, en fonction des dysfonctionnements relevés, des thérapies adéquates (Henry, 2012).

- 8 Comme chez McKinsey, dans le discours du BCG, la centralité du client dont il s'agit de prendre soin est présente, tout comme la notion de partenariat et l'idée de vouloir changer le monde. Dans un message du directeur général monde, Rich Lesser (le DG monde du BCG au moment de notre enquête), qui porte sur les valeurs, il est question d'« éthos du BCG ». Or, le concept d'*ethos* tel que le définit le linguiste Dominique Maingueneau (op. cit.) renvoie à la posture qu'un locuteur adopte, à l'image que l'énonciateur tente de donner de lui-même à travers sa prise de parole. Dans ce message, les actions du BCG sont décrites de façon dithyrambique : les sujets traités par les « consultants » sont présentés comme étant de grande ampleur, porteurs d'enjeux majeurs pour les entreprises et pour le monde entier. Là encore, les compétences diverses des salariés sont décrites comme une force du BCG. Les collaborateurs sont même présentés comme investis dans un engagement à « dévoiler la vérité ». Cette prétention est adossée à l'idée selon laquelle vendre des services de conseils aux entreprises serait une activité qui a pour horizon le bien commun de l'humanité. Par ce discours à prétention philosophique, il s'agit de donner un sens noble et une perspective d'intérêt général aux activités du cabinet. Il s'agit non seulement d'asseoir, à grand renfort de tournures hyperboliques, l'idée que ce que fait le BCG va au-delà du conseil, mais aussi de fonder une croyance en ses qualités humanistes. Cette rhétorique semble receler une tentative de suspension de l'incrédulité du destinataire visant à le faire adhérer à la proposition de monde qui est suggérée et, partant, à l'idée que les consultants seraient des « superhéros » qui peuvent résoudre tous les problèmes

auxquels font face les entreprises et même tous les défis de l'humanité. Les consultants du BCG y sont présentés comme des personnalités exceptionnelles et incontournables, destinées à rien de moins que « changer le monde ». Ces deux cabinets disent qu'ils ne « viennent en aide » qu'aux leaders les plus ambitieux des marchés mondiaux, ce qui renforce leur élitisme assumé. L'énonciation d'une prétention à « changer le monde » produit des effets de sens mythifiant, qui renforce l'hypertrophie épideictique de leurs discours de présentation de soi.

Une réputation bâtie sur l'autoglorification et sur l'idée de « partenariat »

- 9 La construction de l'image institutionnelle de ces firmes fait, comme nous l'avons vu, référence à leur histoire et façonne des *ethos* grandiloquents de l'ordre de l'autoglorification. Or, Ruth Amossy explique que l'*ethos* s'élabore en fonction de modèles culturels et de contraintes génériques à partir desquels le locuteur construit une image de soi appropriée et indique qu'« une présentation de soi réussie est tributaire des cadres dans lesquels elle s'effectue » (2014, p. 23). C'est-à-dire tributaire des représentations préexistantes à l'acte de communication, lesquelles appartiennent à l'imaginaire social et au cadre idéologique de référence (Hailon, op. cit.). C'est en effet à partir des normes socioculturelles partagées que se construit l'identité d'une organisation. En ce qui a trait aux stratégies discursives de ces cabinets, nous repérons en outre une forte mise en avant de l'esprit de « partenariat ». Il s'agit de dire que les dirigeants des entreprises ayant recours à leurs services seront des clients traités comme des partenaires. Il est aussi indiqué que grâce aux préconisations fournies, les dirigeants trouveront une légitimité à usage interne, mais aussi externe auprès de leurs propres clients ou des investisseurs. La rubrique « À propos » sur le site du BCG met en avant la dimension partenariale de ce qui relève en fait de la relation commerciale. Le cabinet dit vouloir devenir le partenaire des organisations privées et publiques, leaders dans leurs secteurs, pour les aider à « surmonter leurs obstacles et à capter les occasions d'affaires¹⁵ ». Le propos insiste sur le fait que les consultants ont une vision approfondie et englobante des choses, qu'ils sont capables d'analyser tous les aspects d'une mission et comprennent les problématiques propres aux secteurs d'activité de leurs clients. Trois éléments saillants ressortent de la présentation de soi réalisée dans cette page de son site Web par le BCG. Sont en effet valorisées : la capacité abstraite et collective à repérer les occasions à forts avantages concurrentiels, la détention de compétences nécessaires pour régler les problèmes cruciaux et l'ambition de transformer les organisations clientes. La dimension partenariale, répétée tout au long de la page, vise à rassurer le client en donnant à voir un côté un peu plus humble du cabinet qui estime « grandir en faisant grandir les autres¹⁶ ». Le discours insiste sur le fait que le BCG « continue à apprendre avec chaque mission » et que c'est grâce au fonctionnement en partenariat avec les clients que les résultats désirés adviennent. Cette autopromotion se déploie selon les formules suivantes : « Leaders of today and tomorrow find what they need at BCG. We bring together the right people to conquer complexity, drive material change, and spark positive, long-term impact¹⁷. » Le BCG met également en avant ses activités caritatives et les conférences partenaires pour augmenter sa crédibilité. Il se décrit comme un leader du *consulting* et, partant, s'auto-décrite tel. Le cabinet McKinsey, quant à lui, en utilisant des expressions telles que « partenaire du développement », « rôle d'accélérateur » et « véritable incubateur de

leadership »¹⁸, cherche à tenir un rôle social historique et prestigieux. Ici, l'image que McKinsey France souhaite transmettre est celle d'une organisation internationale bien insérée dans des partenariats locaux à l'échelle nationale. L'objectif est de convaincre en externe, des clients comme de futures recrues salariées, que McKinsey est le meilleur en accompagnement au développement des organisations et en innovation. De façon semblable à celui du BCG, le discours tenu par McKinsey sur lui-même affirme qu'il est le leader mondial sur le marché du *consulting*. Cette organisation se façonne un rôle supplémentaire d'espace de formation ou d'école, lisible dans la description qui est faite du système interne des alumni qui lui est propre. Celui-ci instaure un fonctionnement du recrutement sous forme de « promotions de consultants » qui emprunte à l'imaginaire académique des « promotions d'étudiants ». Ces promotions d'alumni qui ont commencé leur carrière professionnelle chez McKinsey deviennent alors mythiques et renforcent, par l'instauration d'un esprit de corps, la circulation d'une réputation d'excellence. Même s'ils essayent tous deux de se différencier par leurs spécificités, leur communication institutionnelle est très similaire. Ils valorisent tous deux leurs caractéristiques organisationnelles et disent assumer un rôle à la fois de leader et de partenaire fidèle. En effet, ils ne se présentent pas en tant qu'entreprises vendant des services de conseil, mais comme des incubateurs de leadership, des catalyseurs de réseaux d'influence et même des opérateurs socioéconomiques de premier plan. Se présenter comme des organisations extraordinaires de façon abstraite contribue à renforcer leurs mythes historiques. Un certain nombre d'images, de croyances et d'éléments d'idéologiques sont véhiculés par ces cabinets via la promotion qu'ils font de leur métier de « consultant en stratégie », lequel n'est pourtant jamais clairement décrit ni explicité.

La production d'une image hypertrophiée des « experts-consultants »

Une présentation oblique du *consulting* comme prestation

- 10 Ce processus de mythification perdure en tirant parti du flou autour de leurs activités. Du fait de la nécessaire confidentialité à l'égard des clients, il n'est jamais explicité ce en quoi consistent réellement les services dits de *consulting* fournis par leurs « consultants ». Or, la formulation « consultant » pour désigner celles et ceux qui livrent ces services est très ambiguë. La notion de *consulting* tout comme le terme consultant ne sont pas clairs. Pourtant, ces expressions circulent abondamment dans le monde des affaires. Que signifie ici l'action de « consulter » ? Si l'on regarde le sens de ce verbe en médecine, le consultant est le patient, c'est celui qui réalise l'action de consulter un professionnel de santé et non pas celui qui est consulté. Le participe présent de « consultant » peut sembler paradoxal, car cela ne qualifie pas le client qui fait l'action de consulter, mais une figure professionnelle floue qui est consultée (participe passé) pour son « expertise ». Cet individu est souvent appelé « consultant en stratégie », comme s'il existait une « science de la stratégie » qui aurait ses « experts en stratégie » pourvoyeurs de savoirs scientifiques. Or, si ces « experts » existent, c'est qu'ils sont le fruit d'une construction qui est l'œuvre des dirigeants de ces firmes. En effet, ces derniers ont conçu une activité de services dits de *consulting* de façon à développer un nouveau business dans un contexte particulier :

En 1934, le *Glass-Steagall Act* interdit aux banquiers d'affaires américains d'intervenir auprès des dirigeants des entreprises qu'ils financent. Marvin Bower, un *lawyer* qui a rejoint le cabinet d'audit de James O'McKinsey, saisit cette opportunité pour inventer une industrie : McKinsey & Co. va devenir le premier cabinet de conseil en stratégie qui, à la différence du conseil en management, s'adresse plus particulièrement aux directions générales des entreprises clientes (Djelic, 2004a, p. 107).

- 11 Cette nouvelle industrie tertiaire se met à livrer des prestations dont le contenu est confidentiel et dont la nature exacte n'est pas qualifiée. Ce contenu est donc très peu connaissable du grand public et est suffisamment diversifié pour être rendu très difficile à appréhender. Il est quasiment impossible de savoir exactement quels types de conseils sont offerts aux directions des entreprises clientes. Concrètement, ces cabinets semblent vendre plusieurs sortes de prestations de services aux organisations qui les sollicitent pour leur « savoir stratégique ». Or, là encore, les descriptifs de leurs offres sont énoncés de façon très vague. Difficile de comprendre ce sur quoi ce dit « savoir », délivré aux clients, porte exactement ou quel serait son ancrage épistémologique puisque ce n'est pas précisé. Issu du vocabulaire militaire, le mot *stratégie* est aujourd'hui abondamment employé dans le domaine économique ainsi que dans le domaine de l'informatique ou de la communication. D'ailleurs, lesdites « stratégies » sont souvent des avatars pour qualifier d'autres choses que l'on ne souhaite pas énoncer comme telles. Par exemple, le vocable « stratégies financières » est souvent le nom donné aux protocoles d'optimisation fiscale et les « stratégies informatiques » se rapportent principalement aux problématiques de sécurité informatique ou d'utilisation marchande des données numériques. De leur côté, les stratégies de communication concernent tant les stratégies d'influence des consommateurs et des citoyens que diverses formes de propagande et d'activation de réseaux. Historiquement, l'invention d'une industrie de professionnels du management stratégique repose sur l'identification par Marvin Bower d'un manque de regard extérieur dans les entreprises : « Il table sur le “besoin d'une firme professionnelle qui pourrait donner des conseils en management de manière tout à fait indépendante”¹⁹ » (*ibid.*). Dès lors, il semble que ce que fait un « consultant en stratégie » revient à donner des conseils en management, en gestion des affaires économiques et en organisation de la production ainsi qu'à faire de la prospective. Ainsi, dans son contexte d'émergence, les contours de ce métier étaient déjà flous. Notons au passage que l'expression « consultant » continue de faire sens dans le secteur professionnel du *consulting* de façon tautologique.

Entre nécessaire confidentialité et autopromotion

- 12 Comme McKinsey et BCG ne peuvent pas dire qui sont leurs clients, ils présentent de façon évasive tout ce qu'il est possible de faire « avec eux ». Par l'utilisation de termes redondants et pleins d'ambiguïté, il s'agit de montrer aux clients potentiels qu'ils sont capables de résoudre tous les problèmes, ce qui entretient le flou sur la nature de leurs activités. De temps à autre, le BCG essaye de faire preuve de transparence en présentant des *success stories* avec des témoignages et des chiffres qui prouvent la réussite des idées et solutions proposées, sans mentionner le nom du client mais simplement son secteur d'activité. Le discours de présentation des succès est découpé en quatre parties : enjeux, idées, solutions et experts, et ce, de façon à donner une vision générique de la fonction aidée dans l'entreprise (finance, marketing, numérique, ressources humaines, etc.) ou

son secteur d'activité (industrie, grande distribution, pharmaceutique, énergie, télécom, etc.). C'est aussi une façon de présenter un service varié et complet de conseils. Pour autant, même la description de ces missions réussies reste assez vague et donne finalement très peu d'informations sur ce que le personnel du BCG a concrètement fait. La perspective de McKinsey dans la page intitulée « Notre métier » visant à présenter ce que l'entreprise fait pour ses clients, est un peu différente. On y trouve une insistance sur les liens tissés entre l'échelle d'intervention locale et la dimension internationale des enjeux adossés aux missions qu'elle réalise. McKinsey œuvrant à l'échelle mondiale, il s'agit non seulement d'une forme de réaffirmation de la dimension internationale de sa réputation, mais aussi d'une indication sur le fait qu'il est omniprésent et très sollicité en France. Avec par exemple la mention en gros caractères d'« une expertise mondiale inégalée au service de nos clients en France²⁰ », suivie d'une phrase de plus petite taille indiquant « Nous combinons dans nos approches la puissance de notre réseau mondial à un solide ancrage en France, garant de la pertinence et de la faisabilité de nos recommandations » (*ibid.*). Il s'agit ici de dire que le cabinet opère à ces deux échelles afin d'offrir les meilleures recommandations à ses clients. La présence des mots *puissance* ou *solide* est là pour réitérer le fait que ses services seraient les meilleurs car les plus robustes. Le fait d'exposer cette combinaison comme une garantie en soi véhicule une image de fiabilité et de responsabilité de la firme et instille même l'idée que les consultants seraient compétents pour évaluer leur propre travail. L'ensemble converge pour réitérer la « nécessité » de faire appel à McKinsey pour évoluer. Aucun ne décrit précisément ce qu'il fait avec ou pour ses clients ni qui sont ses clients. Cette confidentialité contraste avec les agences de conseil qui mettent souvent en avant les noms de leurs clients pour se faire valoir. Les deux présentations de soi disent que le service proposé est *en soi* le meilleur et que les solliciter est indispensable. Il nous semble que ces descriptions dithyrambiques alimentent la mythification de ces cabinets. Afin de construire et de pérenniser la confiance que leur accordent leurs clients, ils portraientent les membres du personnel comme des « experts » hypercompétents et essentiels. Continuons de déconstruire le mythe autour du métier de *consulting* en observant la façon dont « l'expertise » est mise en scène chez McKinsey et le BCG comme qualité intrinsèque aux individus qualifiés de « consultants », de façon à les rendre désirables comme partenaires de travail.

Une présentation hyperbolique des figures d'« experts-consultants »

- 13 Rappelons que la notion d'« expertise » ne va pas de soi. Elle « est multiple et ne recouvre pas toujours des enjeux de société. Elle peut se limiter à une connaissance professionnelle particulière » (Bouzon, 2002, p. 4). La notion d'expertise peut être instrumentalisée à des fins de faire-valoir. Ici, la mise en place d'*ethos* d'« excellence » et d'« experts » sert à vanter les mérites des cabinets dans des stratégies de communication qui s'y prennent de deux façons. D'une part, à travers les images élogieuses données de leur personnel dans des notices biographiques dédiées à cet exercice de style élogieux. D'autre part, en surinvestissant symboliquement le *knowledge* comme produit à très forte valeur ajoutée. Cette présentation oscille entre valorisation de l'activité de *consulting* et glorification de l'excellence de « l'expertise » des « consultants ». Ainsi, la tendance est à la confusion entre les notions d'« expert » et de « consultant ». Selon le *Cambridge Dictionary*, un « consultant » est « une personne qui conseille les autres sur un sujet particulier²¹ ». L'enjeu est de présenter les membres

du personnel comme « les meilleurs » dans différents domaines de façon à se différencier des concurrents. Or, le vocabulaire choisi dans les notices biographiques est conçu pour dégager une image d'« experts ». Rappelons qu'un « expert » est

[c]elui qui, maîtrisant son domaine de compétence dans sa totalité, peut fournir à la demande une analyse pointue ou une vision d'ensemble, voire les deux tour à tour. L'expert c'est celui qui peut mobiliser à la fois une compétence théorique et un savoir-faire technique (Bourricaud, 1980, p. 239).

- 14 Cette définition entre en contradiction avec la dimension pluridisciplinaire valorisée par le BCG et McKinsey, dont les employés sont présentés comme multi-compétents, flexibles et adaptables à toutes situations. Leurs discours offrent également une représentation de ce qu'ils estiment être et de ce qu'ils estiment fournir comme « expertises ». Mettre ainsi l'identité d'« experts » en avant permet aussi de légitimer le rôle que jouent leurs directeurs associés sur la scène de l'industrie du « conseil en stratégie » et, par extension, de se légitimer eux-mêmes.

Capture d'écran 1. Notice biographique de Houmayoun Hatami, Directeur Associé Senior, Paris

Houmayoun Hatami
Directeur Associé Senior

Homme d'affaires et d'entrepreneuriat, Houmayoun Hatami est un expert en stratégie et en gestion d'entreprise. Il a travaillé pour McKinsey & Company pendant plus de 15 ans, où il a occupé des postes de responsabilité croissante. Il est actuellement Directeur Associé Senior à Paris. Ses domaines d'expertise incluent la stratégie, le marketing, les opérations, les finances et les ressources humaines. Il a également travaillé pour d'autres entreprises, dont la Banque Paribas et la Compagnie Générale de Navigation.

EXPERTISE

- Stratégie
- Marketing
- Opérations
- Finances
- Ressources Humaines

FORMATION

- École Supérieure de Commerce de Paris (ESCP)
- École Supérieure de Management (ESM)

- 15 En effet, ces dirigeants sont davantage publiquement exposés que le reste des salariés de l'entreprise. Leurs figures sociales fonctionnent comme des émanations personnificatrices de ces cabinets et leurs apparitions médiatiques²² contribuent à renforcer l'idée que ces organisations sont de véritables ressources savantes en « management stratégique ». Les deux firmes emploient des formats énonciatifs comparables et utilisent un vocabulaire semblable dans les notices biographiques. La structure formelle et le style de rédaction adoptés dans ces notices sont assez similaires. Les profils sont assez courts pour le BCG et un peu plus longs pour McKinsey. Ils se composent généralement de la façon suivante : une phrase introductive signalant le rôle de la personne au sein du cabinet, un paragraphe décrivant les expertises qu'elle détient, quelques phrases donnant des indications sur ses expériences professionnelles

précédentes, des *bullet points* résumant la pluralité des domaines d'expertise traités, enfin le parcours scolaire et les diplômes obtenus mis en relief (chez McKinsey, il y a une section « formation »). Pour les directeurs associés, s'ils ont publié plusieurs articles, ceux-ci sont listés dans une section « publications » pour McKinsey²³ (figure 1) et en bas de page pour le BCG²⁴ (figure 2). La visibilité de ces notices au sein des sites Web français varie : McKinsey a une page « Nos équipes »²⁵ en français clairement visible dès la page d'accueil, tandis que chez le BCG, pour trouver les fiches de l'équipe BCG de Paris qui sont rédigées uniquement en anglais dans l'onglet « Leadership »²⁶, il faut passer sur le site en français puis aller dans l'onglet « À propos ». Les notices biographiques semblent là pour signaler que ce sont les collaborateurs qui incarnent « les expertises » qui fondent « l'excellence et le savoir » de l'organisation. Chaque « consultant » est présenté comme le plus qualifié pour réaliser ses missions de conseil du fait de son parcours scolaire, de ses expériences professionnelles et de ses qualités intrinsèques (connaissances et savoir-faire). Ces parcours prestigieux des employés semblent considérés comme le gage d'une nécessaire réussite des missions professionnelles et l'« expertise » de ces « consultants » semble être présentée de façon superlative en vue de susciter l'admiration des clients. Les descriptions des parcours sont élitistes et empreintes d'une forte normativité sociale, en accord avec les présentations de soi. Le BCG et McKinsey cherchent à indiquer qu'ils sont « les meilleurs » parce qu'ils ne recrutent que des personnes issues des meilleures formations, qu'ils forment à leur tour.

Capture d'écran 2. Notice biographique de Guillaume Charlin, directeur du bureau BCG Paris

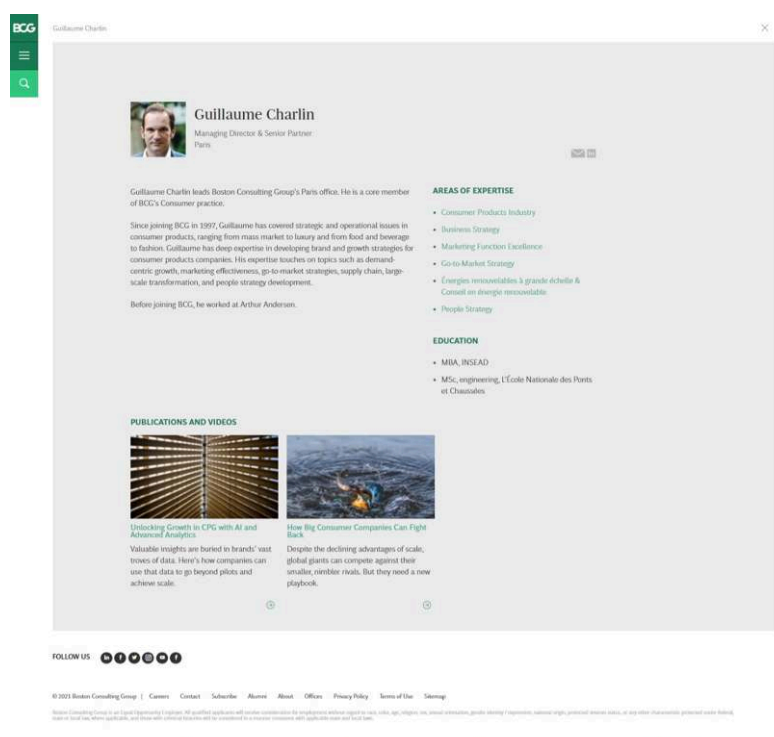


Figure 2 : Notice biographique de Guillaume Charlin, directeur du bureau BCG Paris

L'image d'écoles de leadership assumée

- 16 Dans l'histoire de McKinsey notamment, « l'étroite collaboration nouée avec les *business schools* s'accompagne d'investissements savants pour transformer le management en une science à portée universelle » (Djelic, 2004a, p. 107). Or, l'institutionnalisation de la professionnalisation du management et du *consulting* repose sur le modèle universitaire américain qui plébiscite comme capital scolaire essentiel la détention d'un *master of business administration* (désormais MBA). Avec la création des programmes MBA en Europe, les *alumni* qui en sortent se retrouvent recrutés dans les entreprises les plus influentes du monde, dont ces cabinets. Le passage par McKinsey ou le BCG est fortement estimé : il est considéré comme « formateur », comme la promesse d'une carrière brillante et comme un tremplin pour l'accès aux postes de direction dans d'autres entreprises. Les anciens salariés propagent leurs idéaux et manières de faire et maintiennent des contacts étroits avec eux. Cette dynamique de formation et de recrutement endogène façonne la mise en réseau d'une élite mondialisée homogène, issue des mêmes grandes écoles et universités et passée par les mêmes types d'entreprises. Pourtant, « bien que les titres scolaires suscitent une attention particulière dans cet univers qui ne cesse de mettre en avant la qualité sociale de ceux qu'il attire à lui, aucune formation technique précise ni aucun titre scolaire spécifique n'est exigé pour s'établir en tant que consultant » (Henry, 2006, p. 38). En plus de se décrire comme des recruteurs d'élites, ces organisations estiment assurer un rôle « d'écoles de leadership », se dotant ainsi d'une posture de formateurs. Leur communication institutionnelle met en scène le capital intellectuel comme valeur ajoutée spécifique, voire « scientifique ». Les notices insistent sur le capital scolaire élevé des « experts-consultants » et signalent leur participation à la production des outils de *knowledge*. C'est ainsi que la notice biographique du directeur de McKinsey France indique que « Homayoun Hatami joue également un rôle moteur dans la recherche et la codification du capital intellectuel du cabinet en matière de stratégies de croissance. À ce titre, il est l'un des auteurs de *Sales Growth: Five Proven Strategies from the World's Sales Leaders* [...] »²⁷.
- 17 En outre, ces deux cabinets adoptent en quelque sorte la posture de seconde école de management. La production interne de ces « savoirs » est présentée comme une validation en soi de leurs « expertises » dans tous les secteurs et sur tous les sujets. La façon dont sont rédigées ces notices donne d'eux une image de recruteurs de talents au fort capital intellectuel, mais aussi de lieux de formation, voire d'enseignement du management. Or, historiquement,
- [...] la conjonction de l'offensive du conseil avec celle des écoles de management, à laquelle on peut rajouter le développement de la presse managériale et économique, explique aussi l'accélération de ce processus de mondialisation dont le corollaire est une sorte de « naturalisation » du management (Djelic, 2004a, p. 113).
- 18 Cette naturalisation progressive s'opère également par le brouillage des frontières entre ce qui concerne la formation professionnelle interne et ce qui relève de véritables savoirs universitaires. Le BCG et McKinsey semblent certains d'assurer une « formation » : ils qualifient d'*alumni* leurs anciens collaborateurs. Avec cette description des anciennes recrues comme *alumni* qui seraient allés à bonne école en passant par ces cabinets, ces derniers se dotent d'une posture d'éducateurs de dirigeants. Ils disent notamment leur faire adopter un certain nombre de normes de conduite aux standards élevés pour formater des consultants *made by* BCG ou McKinsey.

Le mot *alumni* comporte une forte connotation, car c'est le nom que l'on donne à un groupe d'anciens étudiants d'une même promotion. Il comporte aussi un présupposé élitiste dans la mesure où il fait référence à une culture spécifique : celle des *business school*. Travailler au BCG ou chez McKinsey requiert un parcours d'élite : cela nécessite d'être passé par les meilleures écoles et par des expériences professionnelles suffisamment prestigieuses pour susciter leur intérêt. Avec ces descriptions de parcours d'*alumni*, c'est aussi la cohésion *corporate* de l'organisation que ces firmes cherchent à renforcer, en s'attribuant au passage les mérites des succès professionnels ultérieurs des anciens employés. Leur « formation » et leur culture professionnelle sont présentées comme relevant d'une culture d'« excellence » propre à chaque cabinet, que les « consultants » auraient forcément intériorisée. Les présentations d'*alumni* sont là pour donner à ces sociétés de conseil une image de formateur des dirigeants de demain et d'école de leadership.

La configuration sociale de l'« expertise »

Un produit de luxe inédit à vendre : le *knowledge*

- 19 Si le management stratégique n'est pas une science dans la mesure où il ne repose sur aucune épistémologie, il n'empêche qu'il est érigé comme tel dans le discours de ces cabinets qui cherchent à vendre des prestations de service. Dès lors, il s'agit d'alimenter la croyance en la dimension qualitative, voire scientifique des recommandations proposées en soulignant qu'elles sont issues d'« études ». Notons que l'internationalisation des modes de production des connaissances joue à plein dans la standardisation de cette industrie du *consulting* :

[...] dans les milieux économiques au sens large, mais aussi dans les espaces politiques, l'idée que le management est une profession, voire une science, est le fonds de commerce de l'industrie du conseil : si le management est en effet une science, il en devient universel — et donc global. [...] En ce sens, et de manière très profonde, l'industrie du conseil est un vecteur de la globalisation, qui est d'une certaine manière inscrite dans la nature même de sa stratégie savante (Djelic, 2004a, p. 113).

- 20 C'est dans ce contexte idéologique et dans le cadre de cette stratégie que le *knowledge* est constitué en valeur économique. McKinsey dit détenir une expertise multisectorielle et connaître les solutions à tous les problèmes potentiels des entreprises. Dans la rubrique « Notre métier », l'organisation est présentée à la première personne du singulier. Il est écrit : « [...] nous mobilisons le fonds commun d'expérience, de connaissances, de méthodes et d'outils du réseau mondial de McKinsey²⁸ », puis : « [...] tout en développant des solutions originales et créatives, adaptées à chaque situation particulière » (*ibid.*). Il s'agit de pointer une capacité à innover et de dire en filigrane que McKinsey suit les nouvelles tendances liées à l'industrialisation du numérique. Un premier aspect dénote l'investissement dans le *knowledge* en tant que valeur différenciante sur le marché du conseil : les profils d'experts qui personnifient l'idée de *thought leadership* (sorte d'aptitude à donner des directives à partir du développement d'une pensée innovante). La notion de *thought leadership* est une terminologie qui fait partie du vocabulaire usuel quotidien des « consultants » et des collaborateurs. Elle correspondrait à « l'art de [se] positionner comme un leader d'opinion sur un sujet précis et d'être perçu comme tel par [son]

audience²⁹ ». Les « experts » seraient alors détenteurs d'un *thought leadership*, soit en le développant, soit en appliquant les idées issues du cabinet. Afin de s'imposer en tant que *thought leader*, le BCG consacre une sous-section intitulée « Experts »³⁰ à la description de sa « grande expertise » et de sa « solide expérience » (*ibid.*). Dans cette page à part sur le site français, le BCG insiste sur l'aspect unique de son personnel : « Rencontrez des professionnels qui vous offriront une perspective unique, une grande expérience acquise grâce à une étroite collaboration avec leurs clients et une connaissance approfondie de nos activités » (*ibid.*). Le BCG tente ici de se démarquer de ses concurrents en réitérant l'idée qu'il réfléchirait différemment des autres et serait essentiel aux succès de ses clients :

Indépendamment de leur expérience professionnelle, de leur formation et de leur culture, ces professionnels au parcours divers ont beaucoup en commun, notamment leur engagement à remettre en question la pensée traditionnelle et à résoudre des problèmes complexes, leur expérience dans divers secteurs et leur détermination à accompagner les clients vers la réussite (*ibid.*).

- 21 Il s'agit là encore de s'autopromouvoir en disant sortir des sentiers battus. Le terme *thought leadership* est aussi présent chez McKinsey, qui le met davantage en avant comme un atout de son réseau mondial de consultants. Dans les descriptions d'expertise fonctionnelle ou sectorielle chez McKinsey, il y a toujours un onglet « Our people » consacré aux experts et un autre « Our insights » qui indique les dernières perspectives développées au moyen du *thought leadership*. Il est dit que les « consultants » mettent le plus en œuvre leurs capacités de *thought leadership* dans l'aide à la prise de décision quand ils sont en mission. Un second aspect est la tendance à prendre en charge les sujets sociétaux. Devenus des impératifs quasi moraux pour les entreprises, ces sujets sont déclinés sous forme de valeurs sociétales associées à leurs raisons d'être. Ces sujets sont incorporés dans le *knowledge* de ces cabinets pour en faire un argument de vente.
- 22 Non seulement ils consacrent des études de cas à la RSE, mais ils se donnent aussi à voir comme exemplaires eux-mêmes sur ces sujets. Que ce soit dans la diffusion d'un article sur l'égalité homme-femme ou dans le choix d'images pour représenter leurs collaborateurs, ces tendances sont présentes dans leurs messages : les deux cabinets soutiennent être à la pointe de « la diversité » et du « développement durable ». Dans ce type de communication institutionnelle, « c'est le plus souvent via des discours sur les "bonnes pratiques" en matière de recrutement et de bien-être au travail, décrites en termes de "promotion de la diversité" et "d'actions diversité et inclusion" » (Bruneel, 2018, p. 5). BCG et McKinsey cherchent à montrer que les valeurs sociétales font partie de leur identité d'organisation en se présentant comme des précurseurs dans le changement des mentalités et des relations sociales dans les entreprises. Ces discours hybrides combinent communication institutionnelle et autopromotion. En effet, par la mise en avant de ces sujets, il s'agit pour ces firmes de s'enorgueillir d'être à l'avant-garde des tendances managériales avec par exemple la mention de « la diversité » comme préoccupation ancienne. Cette production de savoirs sur la société est décrite à maintes reprises comme une contribution visant à « changer le monde » et sert d'argument à l'idée qu'il serait nécessaire aux dirigeants ambitieux de faire appel à leurs services. Leur *knowledge* est souvent incarné dans des objets appelés « rapports » (Née, Oger et Sitri, 2017). En plus de toute l'élaboration de la posture de « experts-consultants », ces documents sont alors promus en externe comme des garanties de la qualité de l'offre de service proposée. Ces études de cas entérinent le mythe autour de

la figure de l'« expert-consultant » en tant qu'elle performe une posture de producteur de savoirs. Ce *knowledge* semble servir à la fois de symbole de légitimité, d'argument de vente pour un service et de ressource à partir de laquelle un marché du conseil se déploie. Sans statuer sur les assises épistémologiques implicites ou explicites sur lesquelles repose la production concrète de ces savoirs au sein de ces cabinets ni sur leur qualité intrinsèque ou leur intérêt pour la société, il s'agit d'observer comment ce savoir est *packagé* et *marketé* comme produit de valeur, comment il est finalement constitué en objet marchand. En outre, la publication de ces ressources documentaires que sont leurs « rapports » place ces cabinets dans la posture de producteurs de discours savants, notamment sur les questions économiques (Maris, 2002). Au moyen de la production de ces documents, ces organisations cherchent à se crédibiliser et à se légitimer auprès de leurs cibles, à se positionner comme des leaders d'opinion et d'influence et à se faire promouvoir dans les médias. Les rapports sont d'ailleurs effectivement repris dans des discours médiatiques qui participent à la construction sociale de leur « expertise » et à sa mise en visibilité dans l'espace public.

Les relais médiatiques de la parole experte de ces cabinets

- 23 Les contenus des rapports sont rédigés de façon à être repris par les médias les plus consommés par les dirigeants d'entreprises, soit la presse économique. Cultiver cette forme de notoriété médiatique leur permet de se positionner par rapport aux concurrents sur le marché des idées et de montrer à leurs clients que leur expertise est bel et bien reconnue. Or, le travail d'expertise suscite

[...] diverses interrogations sur sa nature et ses pratiques, sur son importance dans nos sociétés contemporaines (notamment dans ses manifestations médiatiques), sur les relations entre experts, publics et décideurs, ou sur ce qui différencie le spécialiste de l'expert (Bouzon, *op. cit.*, p. 4).

- 24 Ces interrogations doivent être maintenues afin de penser la manière dont le discours médiatique contribue à façonner des figures de l'expertise et les imaginaires managériaux associés. L'interaction entre ces cabinets et les médias semble renforcer le prestige et la crédibilité des « expert-consultants » de McKinsey et du BCG. Or, s'ils ont besoin des médias pour propager publiquement une bonne image, de leur côté, les journalistes les sollicitent et plébiscitent leurs rapports pour alimenter les articles de presse (généraliste ou spécialisée en économie) ou les contenus d'émissions audiovisuelles, en particulier des émissions d'analyse économique ou de débats de société où les « experts » sont là pour incarner le *knowledge* et pour médiatiser les rapports produits et tenter de faire autorité dans le débat public (Krieg-Planque, 2015). Saisir ces dynamiques nécessite de

[...] mettre l'accent sur le rôle central des constructions symboliques et des environnements sociotechniques où elles s'inscrivent : l'expertise se présente aussi comme une *mise en mots*, reposant sur un travail d'argumentation conduisant à la *production collective de textes* constituant les résultats de l'expertise et, éventuellement, les institutionnalisant (Bouillon, 2012, p. 15).

- 25 Nous notons que des éléments issus de rapports du BCG et de McKinsey sont repris dans des articles de journaux portant sur les questions économiques, les marchés, les entreprises et les stratégies de management. Les journalistes peuvent accéder aux études de cas publiées sur les sites Web ou peuvent solliciter un directeur associé pour leur expliquer une étude ou lui faire commenter un sujet qu'il a traité. Le traitement

médiatique met en avant les « expertises » de ces cabinets et légitime la posture d'excellence recherchée. En effet, lorsque des « experts-consultants » de McKinsey et du BCG sont invités à prendre la parole, c'est pour énoncer des faits, expliquer un phénomène, contextualiser une situation, décrire des enjeux économiques ou encore anticiper les changements. Les mêmes questions ressortent et les journalistes semblent chercher des réponses auprès des consultants. Pour répondre, ceux-ci mobilisent leurs propres études et citent leurs chiffres afin de prouver ce qu'ils avancent et de légitimer en même temps leurs propos et leur présence sur ces plateaux. Inviter ces consultants et les interroger sur l'anticipation des changements économiques ou les enjeux d'un secteur d'activité renforce l'*ethos* d'autorité dont ils souhaitent se doter. On le note lorsque leurs travaux sont cités comme références de type quasi scientifique dans un dossier journalistique. Ces pratiques de citation semblent indiquer que ces firmes seraient devenues des sources légitimes et valables pour nourrir d'informations tant des journalistes que des dirigeants d'entreprises. Cette exposition médiatique qui leur attribue des compétences scientifiques du fait qu'ils produisent des études chiffrées contribue également à les mythifier. Les consultants médiatisés sont peu mis en garde quant à l'idéologie néolibérale dans le cadre de laquelle se déploient leurs activités (y compris la réflexivité consubstantielle à celles-ci). Leurs propos sont assez peu frontalement critiqués par les journalistes qui, s'ils les défient parfois sur certains sujets, ne leur font pas particulièrement de remarques à teneur politiquement conflictuelle. La diffusion d'éléments issus de leurs études dans les médias montre que ces contenus sont considérés comme fiables. La confiance accordée à ces cabinets semble très grande. Le peu de recul critique à l'égard du *knowledge* qu'ils produisent — indépendamment de la qualité des connaissances livrées ou des bénéfices retirés à partir de celles-ci par leurs clients — peut faire apparaître cette confiance comme excessive. Que l'on prenne très au sérieux leurs productions en relevant les médiations qui s'y jouent ou qu'on les disqualifie pour manque de rigueur ou pour leur dimension opportuniste, ce type d'acteurs ne voit pas d'intérêt à ce que l'on objecte leurs pratiques et leurs enjeux commerciaux (Grignon, *op. cit.*). Objectivement, rien ne garantit que leur faire confiance pour « changer le monde » soit une stratégie pertinente, justifiée ni même souhaitable pour le bien commun. Les discours de la presse économique semblent être aveugles à la dimension idéologique néolibérale qui imbibes leurs recommandations, probablement parce qu'ils en sont eux-mêmes pétris. Dans les discours tenus dans les médias par les consultants invités, l'*ethos* d'« experts » est activé et le consensus idéologique autour de l'économie semble absolu. La construction de ce consensus opère par réduction de la conflictualité, au moyen de procédés de lissage discursif (Oger et Ollivier-Yaniv, 2006) et d'effets de mise en conformité avec l'ordre idéologique (Hailon, *op. cit.*). Or, c'est seulement dans le cadre idéologique néolibéral que peut prospérer la vision du monde promue par ces cabinets.

Le cadre idéologique néolibéral comme condition de la mythification

- 26 Si leurs images publiques semblent si lisses, c'est qu'ils prennent en compte les horizons d'attente externes et anticipent la réception de ces messages par leurs cibles. En effet, la production de l'image de soi est tributaire de « l'idée qu'on se fait de ce que pense et désire l'auditoire défini comme client potentiel, mais aussi, par exemple, comme investisseur ou comme actionnaire » (Amossy, 2014, p. 18-19). Or, dans leur communication, McKinsey et le BCG insistent énormément sur leurs valeurs auxquelles

ils arriment tout ce qu'ils proposent. Ces valeurs sont présentées comme nobles et mises en relief parce qu'elles correspondent aux normes partagées dans les sociétés occidentales industrialisées, lesquelles fonctionnent selon une idéologie néolibérale qui place au premier plan la croissance économique, la rentabilité financière, l'efficacité, la performance, la compétition, la rapidité, la flexibilité et l'innovation à des fins de profits. Dans le cadre des rhétoriques de RSE, les enjeux liés à la « promotion de la diversité » ou au « développement durable » sont de plus en plus considérés comme des valeurs à promouvoir comme « bonnes pour le business ». En particulier, « la communication sur “la diversité” s'inscrit [...] dans une pluralité d'enjeux tels que la mobilisation et la sensibilisation en interne, l'accompagnement des pratiques de management, la communication auprès des parties-prenantes, la valorisation de l'image de l'organisation en externe, etc. » (Bruneel et Seurrat, 2018, p. 289). Les thématiques RSE sont généralement intégrées aux discours institutionnels des organisations, mais de façon lissée et dépolitisée. Par exemple, « la rhétorique de “la diversité” [est] un facteur de dépolitisation des problématiques socioculturelles de pluralisme » (Bruneel, *op. cit.*, p. 16-17). Les termes utilisés dans leurs études, dans leurs supports de communication et dans leurs interventions médias ont une teneur néolibérale. Avec la promotion du *knowledge management*, ces cabinets s'auto-octroient la compétence de produire des « savoirs » en vue de réalisations managériales rentables. Or, la notion de *knowledge management* n'est mobilisée que parce qu'elle est pertinente dans le cadre idéologique néolibéral. Elle indique que la production de savoir est un simple levier stratégique dont les enjeux sont finalement des enjeux économiques comme les autres. Parler de *knowledge management*, c'est considérer que la production de connaissances *peut* et *doit* être « gérée » de façon industrielle et qu'elle peut devenir un produit ou un service marchand. « Du savoir » est d'ailleurs la ressource indénombrable que McKinsey et le BCG promettent. Se met alors en place une boucle entre ces sociétés de conseil et le régime néolibéral : ce système est nourri par ces firmes qui elles-mêmes ne peuvent persister que parce qu'il constitue le cadre politique dans lequel leurs raisons d'être et leurs activités commerciales peuvent prendre sens.

- 27 Certains dirigeants politiques font d'ailleurs de plus en plus appel à ces « consultants » pour penser et engager les réformes des politiques publiques visant à faciliter l'économie de marché en réduisant l'intervention de l'État. On assiste d'ailleurs fréquemment à de la cooptation entre hauts fonctionnaires et consultants. Cela entretient un cercle socioprofessionnel homogène et élitiste dans lequel les différents acteurs non seulement sont en contact entre eux, mais peuvent également passer très facilement du secteur privé aux affaires publiques. Ainsi n'est-il pas étonnant que la tendance soit à la propagation des fonctionnements, des idées et des valeurs de ces cabinets qui prônent un *new public management* dans l'administration des États :

Ces développements sont à associer au projet néo-libéral et en particulier à deux hypothèses constitutives de ce projet. La première de ces hypothèses est que la sphère privée et la sphère publique peuvent être clairement différenciées et isolées l'une de l'autre. La seconde hypothèse est que la sphère privée et ses logiques de marché et managériales sont fondamentalement supérieures. D'où la volonté et l'objectif contemporains de transplanter les logiques de marché et les logiques managériales dans la sphère publique en vue d'injecter dans cette dernière rationalité et efficacité (Djelic, 2004b, p. 2).

- 28 Les pratiques, les valeurs et la vision du monde qui sont promues par ces deux sociétés de conseil sont sensiblement les mêmes : libéralisme économique, compétitivité,

performance, progrès technique, optimisation des ressources, leadership, stratégies, évaluation, etc. Ces sociétés de conseil propagent un modèle d'entreprise américain en Europe et dans le monde, et plébiscitent, de façon très normative, des pratiques managériales d'inspiration fortement néolibérale, y compris dans les affaires publiques. Vanter les mérites et les apports de ces cabinets de *consulting* à l'intérêt général et à la société, et en faire perdurer les mythes, n'apparaît d'ailleurs cohérent que dans le cadre idéologique néolibéral. Cela est préoccupant, d'autant plus que ces discours laissent impensées les hégémoniques économicistes (Temmar, Angermuller et Lebaron, 2013) qui dominent les schèmes de pensée des élites et font du régime capitaliste une *doxa* qui n'est pas remise en question.

- 29 L'idéalisation de McKinsey et du BCG est manifeste tant dans leurs propres discours que dans les discours médiatiques qui les relaient. Premièrement, dans leurs discours de présentation de soi, ces deux cabinets élaborent une narration mythifiée de leurs histoires respectives en insistant sur leurs valeurs. Ils alimentent tous deux une image de partenaires de qualité à grand renfort de propos autocongratulateurs tout en ne décrivant pas concrètement ce qu'ils font. Leurs activités sont présentées de façon évanescente, tout en étant montrées comme socialement valorisées et fortement plébiscitées par leur clientèle et par les médias. Deuxièmement, ils effectuent une promotion des « consultants » en les désignant comme des « experts », cherchant par là à faire valoir les membres de leur personnel comme détenteurs de multiples connaissances, vecteurs de savoirs et d'autorité sociale (Krieg-Planque, *op. cit.*). Ces processus d'enchantement ainsi qu'un excès de confiance en leur modèle alimentent la mythification de ces cabinets de conseil, notamment dans les médias qui reprennent leurs dires sans prendre suffisamment de recul critique. Cette hypertrophie solidifie leur réputation prestigieuse et les fait apparaître comme intouchables, même après avoir essuyé plusieurs scandales³¹. Troisièmement, le cadre idéologique dans lequel ils se sont constitués et évoluent encore aujourd'hui est la condition de leur existence : ils ne peuvent donc logiquement que contribuer à le renforcer. Ainsi, la mythification de ces cabinets prend appui sur la fabrique de leur notoriété historique, sur la construction imaginaire de l'excellence de leur « expertise » et sur leur conformité à l'ordre idéologique néolibéral qu'ils contribuent à maintenir en place sans aucunement « changer le monde ».

BIBLIOGRAPHIE

AMOSSY Ruth (2010), *La présentation de soi. Éthos et identité verbale*, Paris, Presses universitaires de France.

AMOSSY Ruth (2014), « L'éthos et ses doubles contemporains. Perspectives disciplinaires », *Langage et société*, 3(149), p. 13-30.

BARTHES Roland (1957), *Mythologies*, Paris, Seuil.

- BOISTEL Philippe (2008), « La réputation d'entreprise : un impact majeur sur les ressources de l'entreprise », *Management & Avenir*, 3(17), p. 9-25.
- BONNAFOUS Simone (2006), « L'analyse du discours », dans Stéphane OLIVESI, *Sciences de l'information et de la communication. Objets, savoirs, discipline*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. La Communication en plus, p. 213-228.
- BOUILLON Jean-Luc (2012), « L'expertise scientifique en société : regards communicationnels », *Hermès, La Revue*, 3(64), p. 14-21.
- BOURRICAUD François (1980), *Le bricolage idéologique*, Paris, Presses universitaires de France.
- BOUZON Arlette (2002), « L'expertise en situation », *Questions de communication*, 2, p. 3-6.
- BRUNEEL Emmanuelle (2018), « L'altérisation de la pluralité sociale via la rhétorique de "la diversité" dans le discours d'organisations françaises : une analyse sémio-communicationnelle », *Sociétés Plurielles*, 2, <hal-01692833>.
- BRUNEEL Emmanuelle et Aude SEURRAT (2018), « Communiquer sur "la diversité". Des processus de management à leur mise en communication, quels enjeux en termes de représentation ? », dans Pierre-Robert CLOET et al., *Le défi interculturel. Enjeux et perspectives pour entreprendre*, Paris, L'Harmattan, p. 288-295.
- DJELIC Marie-Laure (2004a), « L'arbre banian de la mondialisation. McKinsey et l'ascension de l'industrie du conseil », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1-2(151-152), p. 107-113.
- DJELIC Marie-Laure (2004b), « L'arrivée du management en France : un retour historique sur les liens entre managérialisme et État », *Politiques et management public*, 2(22), p. 1-17.
- GRIGNON Thomas (2020), *L'influence comme prétention : contribution à une ethnosémiotique de l'expertise dans le conseil en communication*, thèse de doctorat en Sciences de l'information et de la communication, sous la direction de Yves JEANNERET, CELSA, Sorbonne Université.
- HAILON Fred (2014), *L'ordre idéologique. Éléments de cognition politique*, Paris, L'Harmattan, coll. Logiques sociales.
- HENRY Odile (1997), « La construction d'un monde à part. Processus de socialisation dans les grands cabinets de conseil », *Politix*, 10(39), p. 155-177.
- HENRY Odile (2006), « L'impossible professionnalisation du métier d'ingénieur-conseil (1880-1954) », *Le Mouvement Social*, 214(1), p. 37-54.
- HENRY Odile (2012), *Les guérisseurs de l'économie. Sociogenèse du métier de consultant (1900-1950)*, Paris, CNRS Éditions.
- JEANNERET Yves (2004), « Une monographie polyphonique. Le texte de recherche comme appréhension active du discours d'autrui », *Études de communication*, 27, mis en ligne le 16 octobre 2008, <https://journals.openedition.org/edc/183>, page consultée le 28 septembre 2020.
- KRIEG-PLANQUE Alice et Claire OGER (2010), « Discours institutionnels. Perspectives pour les sciences de la communication », *Mots. Les langages du politique*, 94, p. 91-96.
- KRIEG-PLANQUE Alice (2015), « Construire et déconstruire l'autorité en discours. Le figement discursif et sa subversion », *Mots. Les langages du politique*, 107, p. 115-131.
- LE MOËNNE Christian (2008), « L'organisation imaginaire ? », *Communication et organisation*, 34, p. 130-152.
- MAINGUENEAU Dominique (2002), « Problèmes d'éthos », *Pratiques*, 113-114, p. 55-67.

MARIS Bernard (dir.) (2002), « La légitimation du discours économique », *Sciences de la société*, 55, Presses universitaires du Midi.

NÉE Émilie, Claire OGER et Frédérique SITRI (2017), « Le rapport : opérativité d'un genre hétérogène », *Mots. Les langages du politique*, 114, p. 9-24.

OGER Claire et Caroline OLLIVIER-YANIV (2006), « Conjuré le désordre discursif. Les procédés de "lissage" dans la fabrication du discours institutionnel », *Mots. Les langages du politique*, 81, p. 63-77.

SCHLELER Curt (2000), « Consulting innovator Marwin Bower: His vision made McKinsey & Co. a pioneer », *Investor's Business Daily*, 9 novembre.

TEMMAR Malika, Johannes ANGERMULLER et Frédéric LEBARON (2013), *Les discours sur l'économie*, Paris, Presses universitaires de France.

ANNEXES

Corpus de presse

Articles de presse citant McKinsey (ordre de parution)

MADELIN Thibaut (2000), « Face à la crise, les banques QRQW jamais été aussi sollicitées et fragilisées », *Les Échos*, 8 avril.

SEUX Dominique (2020), « "Nous aurons une sorte de frugalité générale après le coronavirus" entretien Sébastien Lacroix », *Les Échos*, 10 avril.

LANDRIEU Valérie (2020), « Déconfinement, comment sécuriser sa reprise d'activité », *Les Echos.fr*, 5 mai.

BRIARD Clotilde (2020), « Les recettes pour faire revenir les consommateurs », *Les Échos*, 7 mai.

LANDRIEU Valérie (2020), « Le bilan des compétences, c'est aussi pour les entreprises ! », *Les Échos*, 8 juin.

STASSI Franck (2020), « "Les activités de chantier pourraient être réduites à la logistique et l'installation finale", suggère McKinsey », *L'Usine Nouvelle*, 8 juin.

LANDRIEU Valérie (2020), « McKinsey : La période qui s'ouvre va être très structurante pour les organisations », *Les Echos.fr*, 9 juin.

BERGOUNHOX Julien (2020), « Pour McKinsey, le travail de bureau ne sera plus jamais comme avant », *L'Usine Digitale*, 10 juin.

VIDAL François (2020), « Le Grand Entretien (Kevin Sneader) », *Les Échos*, 10-11 juillet.

GUEUGNEAU Romain (2020), « La pandémie pousse les banques privées à accélérer leur transformation », *Les Échos*, 22 juillet.

NODÉ-LANGLOIS Fabrice (2020), « Kevin Sneader : "Le Covid creusera l'écart entre la Chine et le reste du monde" », *Le Figaro*, 14 novembre.

BOLZER Julie Le (2020), « Crise du Covid : les salariés issus de la diversité davantage impactés », *Les Echos.fr*, 3 décembre.

Articles de presse citant le BCG

SCHLELER Curt (2000), « Consulting innovator Marwin Bower: His vision made McKinsey & Co. a pioneer », *Investor's Business Daily*, 9 novembre.

BOURASSI Nabil (2020), « “Sous Trump, l’automobile américaine a vécu sur ses acquis”, Xavier Mosquet », *La Tribune*, 10 novembre.

FOULQUIER Aude (2020), « Les montres de seconde main, à l’heure de la blockchain », *L’Express*, 16 novembre.

RODIER Anne (2020), « Le 100 % télétravail, un modèle d’exception », *Le Monde*, 19 novembre.

CALIGNON Guillaume de (2020), « Un impact encore incertain sur la productivité », *Les Échos*, 23 novembre.

BERGÉ Jérôme (2020), « Opinion | Pour rebondir, les entreprises doivent s’appuyer sur la RSE et la gestion des risques », *Les Échos - Le Cercle*, 23 novembre.

MARRIAULT Chloé (2020), « Ils sont en 100 % télétravail depuis mars et n’en peuvent plus », *Les Échos Start*, 24 novembre.

GEORGES Benoît (2020), « Le défi énergétique de l’intelligence artificielle », *Les Échos*, 24 novembre.

PARIS AFP (2020), « Covid-19 : une pluie de financements pour les vaccins », *La Croix*, 25 novembre.

POMMIER Sébastien (2020), « Pourquoi la RATP embarque Mappy », *Les Échos*, 26 novembre.

MASTRANDREAS Sébastie (2020), « Covid : 5 chiffres fous sur le financement des vaccins », *Les Echos.fr*, 28 novembre.

JOSEPH Dominique et Olga TROSTIANSKY (2020), « Femmes confinées, femmes “surchargées” : la crise creuse les inégalités de genre », *Le Journal des Femmes*, 29 novembre.

LEPOINT.FR (2020), « Les banques en ligne renforcée par la crise sanitaire », *Le Point*, 30 novembre.

NOTES

1. Ce travail est issu de l’enquête de terrain réalisée dans le cadre du mémoire de master de Yasmine Aboulwafa (master CEI du CELSA-Sorbonne Université), enquête qui a été ensuite revisitée à l’aune d’une réflexion commune avec Emmanuelle Bruneel (superviseuse du mémoire) sur les enjeux critiques et les perspectives analytiques à en tirer, puis augmentée de nouveaux éclairages à partir d’un retravail des sources.

2. Les captures d’écran des sites du BCG et de McKinsey ont été effectuées le 20 novembre 2020.

3. Les sources médiatiques sont les suivantes : Les Échos, Les Échos Start, Le Cercle (Les Échos), Le Monde, Le Journal des Femmes, L'Express, Le Point, L'Usine Nouvelle, L'Usine Digitale, Stratégies, AFP, Le Figaro, La Tribune, La Croix. Elles ont été récoltées entre avril et décembre 2020 selon le critère suivant : citer une étude issue de l'un des deux cabinets ou dans le cadre d'une interview avec un directeur associé. Cf. liste détaillée complète des articles étudiés dans l'annexe.
4. Les guillemets viennent ici marquer la distance que nous prenons à l'égard de cette expression. C'est aussi le cas pour « consultants », « experts-consultants », « expertise » et « formation ».
5. Le néolibéralisme est une doctrine politique selon laquelle les initiatives privées doivent primer et l'intervention de l'État dans les affaires économiques doit être limitée.
6. Apprenez-en plus sur les neuf décennies d'impact de McKinsey (traduction des auteures). Source : rubrique « History of our firm », <https://www.mckinsey.com/about-us/overview/history-of-our-firm>, consulté le 17 mars 2022.
7. L'auteur cite en note : « Clin d'œil à Simondon, L'individuation subjective et collective, Paris, Aubier, 1989. »
8. Le client d'abord (traduction des auteures).
9. Responsabilité sociale et environnementale des entreprises
10. Source (page bilingue) : « BCG History – The History of Boston Consulting Group », <https://www.bcg.com/fr-fr/about/our-history/default>, consulté le 17 mars 2022
11. Aider les organisations à réaliser les changements nécessaires pour accroître leur avantage concurrentiel – et gagner (traduction des auteures).
12. Le changement qui compte (traduction des auteures).
13. Rubrique « Change that Matters », <https://www.mckinsey.com/about-us/overview/change-that-matters>, consulté le 17 mars 2022.
14. Débloquent le potentiel de ceux qui font avancer le monde (traduction des auteures).
15. Notre traduction. Rubrique « À propos », <https://www.bcg.com/fr-fr/about/about-bcg/overview>, consulté le 17 mars 2022.
16. Notre traduction de « growing by growing other », phrase introductive de la sous-rubrique « Our People & Values », <https://www.bcg.com/fr-fr/about/about-bcg/people-values>, consulté le 17 mars 2022.
17. Les leaders d'aujourd'hui et de demain trouvent ce dont ils ont besoin chez BCG. Nous fournissons en même temps les bonnes personnes pour surmonter la complexité, gérer le changement matériel, déclencher le résultat et impacter le long terme (traduction des auteures). Sous-rubrique « Our People & Values », <https://www.bcg.com/fr-fr/about/about-bcg/people-values>, consulté le 17 mars 2022.
18. Rubrique « France », <https://www.mckinsey.com/fr/overview>, consulté le 17 mars 2022.
19. L'autrice cite ici un article de presse de Curt Schleler (2000).
20. Rubrique « Notre métier », <https://www.mckinsey.com/fr/our-work>, consulté le 17 mars 2022.
21. <https://dictionary.cambridge.org/dictionary/english/consultant>, consulté le 17 mars 2022.
22. Par exemple, le directeur du BCG Paris est régulièrement l'invité de l'émission *BFM Business*, et des directeurs associés de McKinsey apparaissent sur les plateaux de *CNews* (Eric Hazan le 29 novembre 2020) ou du *Figaro live* (Thomas London dans le Big bag Santé le 22 octobre 2020).
23. Voir par exemple la notice biographique d'Homayoun Hatami, directeur général de McKinsey France : <https://www.mckinsey.com/fr/our-people/homayoun-hatami>, consulté le 17 mars 2022.
24. Voir par exemple la notice biographique de Guillaume Charlin, directeur du bureau BCG Paris : <https://www.bcg.com/fr-fr/about/people/experts/guillaume-charlin>, consulté le 17 mars 2022.
25. Rubrique « Nos équipes, France », <https://www.mckinsey.com/fr/our-people>, consulté le 17 mars 2022.

26. Rubrique « BCG Leadership », <https://www.bcg.com/fr-fr/about/people/leadership>, consulté le 17 mars 2022.
27. <https://www.mckinsey.com/our-people/homayoun-hatami/fr-FR>, consulté le 17 mars 2022.
28. Rubrique « Notre métier/France », <https://www.mckinsey.com/fr/our-work>, consulté le 17 mars 2022.
29. Source : Le *thought leadership* pour les nuls : <https://invox.fr/ressources/content-marketing-inbound/le-thought-leadership-pour-les-nuls/>, consulté le 17 mars 2022.
30. <https://www.bcg.com/fr-fr/about/people/experts/people-search>, consulté le 17 mars 2022.
31. Certains de ces scandales sont notamment relatés par le site www.consultor.fr. Par exemple : « L'annus horribilis de McKinsey : quels impacts ? », source : <https://www.consultor.fr/devenir-consultant/actualite-du-conseil/5379-mckinsey-et-le-bad-buzz-permanent-de-quoi-rebuter-les-candidats.html>, consulté le 17 mars 2022.

RÉSUMÉS

Cet article étudie des discours ayant trait à deux grands cabinets de conseils internationaux, McKinsey & Company et le Boston Consulting Group afin d'observer de quelles façons ces organisations se retrouvent mythifiées. Les auteures interrogent la construction de leurs notoriétés mythiques à partir de la manière dont leurs discours organisationnels façonnent des imaginaires d'excellence autour du *consulting*. La majeure partie des matériaux discursifs récoltés est issue des sites internet français de ces cabinets qui en sont eux-mêmes les énonciateurs. Les autres discours abordés sont des discours médiatiques circulant à leur sujet dans l'espace public français

This paper examines corporate narratives about two major international consulting firms—McKinsey & Company and the Boston Consulting Group—to see how these organizations are mythologized. The authors examine the construction of their mythical reputations based on how their organizational discourse shapes the projection of excellence in consulting. Most of the discursive materials compiled were put out by the two firms themselves and are taken from their French websites. The other materials examined comprise media discourse disseminated about the firms in the French public sphere.

Este artículo trata del estudio de los discursos referentes a dos grandes firmas de consultoría internacional McKinsey & Company y el Boston Consulting Group, con el fin de observar cómo estas empresas han sido mitificadas. Las autoras del artículo cuestionan la construcción de su renombre mítico a partir de la manera en que sus discursos organizacionales moldean el imaginario de excelencia en torno de *consulting*. La mayor parte del material discursivo recopilado proviene de sitios Internet en francés de esas firmas, en los que ellos mismos son los enunciadore. Los otros discursos tratados son los mediáticos, difundidos sobre ellos, en el espacio público francés

INDEX

Mots-clés : discours, cabinet de conseil, mythification, sites internet, France

Palabras claves : discursos, firmas de consultoría, mitificando, sitios internet, Francia

Keywords : narratives, consulting firms, mythologizing, websites, France

AUTEURS

EMMANUELLE BRUNEEL

Emmanuelle Bruneel est doctorante en Sciences de l'information et de la communication, GRIPIC
- CELSA Sorbonne Université. Courriel : bruneele@hotmail.fr

YASMINE ABOULWAFI

Yasmine Aboulwafi est consultante en communication. Courriel :
yasmineaboelwafaa@yahoo.com

Lectures

Ruth AMOSSY (dir.) (2018), « La réparation d'image dans le discours de campagne. Perspectives discursives et argumentatives »

Langage & société, n° 164

Domitille Caillat

RÉFÉRENCE

Ruth AMOSSY (dir.) (2018), « La réparation d'image dans le discours de campagne. Perspectives discursives et argumentatives », *Langage & société*, n° 164

- 1 Ce numéro collectif de *Langage & société* se propose d'ouvrir au champ des sciences du langage la notion de réparation d'image, entendue comme l'entreprise d'une instance (individuelle ou collective) en vue de rehausser son image publique pour contrer une mauvaise opinion d'elle. Le dossier prend ainsi pour point de départ les travaux de William L. Benoit (1995, 2015), spécialiste de communication, consacrés aux différentes modalités de la réhabilitation ; c'est en effet l'un des objectifs annoncés du dossier que de tester le modèle établi par l'auteur, qui distingue plusieurs stratégies communicationnelles¹ fréquemment adoptées par les instances tenues pour responsables — et donc portant le blâme — d'un « acte indésirable » nuisant fortement à leur crédibilité.
- 2 On comprend aisément l'intérêt de convoquer cette notion dans le cadre de l'étude du discours électoral, genre exemplaire en ce que l'efficacité persuasive des candidats est au centre des enjeux de campagne. L'ouvrage regroupe ainsi, en plus de l'introduction de Ruth Amossy qui retrace le champ et la problématique qui se pose dans le dossier, six contributions qui toutes interrogent la rentabilité du modèle communicationnel de Benoit au travers l'étude de réparations d'image issues de différents genres de discours électoral (élections présidentielles étatsuniennes et françaises et élections

européennes ; débats télévisés, allocution, meetings, etc.), dont plusieurs cas particuliers sont alors passés au crible.

- 3 L'un des premiers apports de ce dossier consiste alors à repenser la nature même de ce qui déclenche l'entreprise de réhabilitation en contexte de campagne : si les candidats sont amenés à devoir se réhabiliter après des paroles malheureuses ou offensantes (cas Berlusconi dans l'étude de Paola Paissa et Françoise Rigat, p. 57-73) ou à la suite d'actions condamnables (cas Fillon dans l'étude de Magali Guaresini et Damon Mayaffre, p. 39-56), c'est parfois une image dont ils gagneraient à se défaire que les candidats tentent de « réparer » (cas Macron chez Keren Sadoun-Kerber, p. 75-95 ; cas Mélenchon chez Ruth Amossy, Roselyn Koren et Maria Saltytov, p. 117-135 ; cas de la droite israélienne chez Eithan Orkibi, p. 87-116). Ainsi la réparation d'image peut-elle aussi bien concerner le *faire* et le *dire* que l'*être*, comme le synthétise Amossy dans l'introduction, et partant, engager différents modes de réhabilitation.
- 4 Cet élargissement de la notion de réparation à toute entreprise visant à « déjouer les accusations de toutes natures dirigées contre le candidat dans l'arène politique » (p. 13) — et non plus limitée à la réparation d'une *offense* commise qui aurait déclenché la crise, comme défini dans la théorie de Benoit — ouvre alors la porte à la notion d'*ethos* telle que travaillée en analyse du discours et en théorie de l'argumentation (Maingueneau, 2002 ; Amossy, 1999 et 2010). L'entreprise de réparation peut tout particulièrement être rapprochée de la notion de retravail d'*ethos* développée par Amossy (2012/2000), retravail toutefois ici restreint au cadre particulier du « remodelage » d'image résultant de la volonté d'une instance de se défaire d'accusations ou de soupçons qui risquent d'entraver ses projets.
- 5 Mais la notion gagne encore ici à être éclairée à la lumière de la micro-sociologie goffmanienne (notions de face, figuration et échange réparateur, 1967), et de là, à être reliée à la théorie de la politesse telle que développée dans le champ de l'analyse des interactions verbales (étude pragmatique des actes d'excuses notamment [Brown et Levinson, 1987/1978 ; Kerbrat-Orecchioni, 1992 et 2005]). Il est ainsi intéressant de penser l'activité réparatrice en ce qu'elle intervient dans un cadre interactionnel particulier : dans le discours de campagne, en effet, du fait que l'enjeu principal pour les candidats consiste à se montrer davantage « éligibles » aux yeux des électeurs que leurs concurrents, il est attendu que les candidats se mettent en avant au détriment de leurs opposants (en une sorte de « *facework* inversé » comme détaillé dans Kerbrat-Orecchioni, 2017). Les réparations d'image s'avèrent ainsi corrélatives du genre, dans la mesure où la promotion de soi passe pour beaucoup par l'attaque de l'opposant, et de là, en retour, par leur propre défense. Si les entreprises de réparation d'image tiennent alors pour grande part à la singularité de ce cadre contextuel, il en résulte également qu'elles se singularisent, dans le discours de campagne, en ce qu'elles ne visent pas à garantir l'harmonie de la relation entre les participants et qu'elles ne servent qu'à restaurer une image positive de soi-même.
- 6 Contrairement aux études menées dans le champ de la communication, les contributions du dossier s'intéressent moins à la question de l'évaluation de la réussite ou de l'échec des opérations de réparation qu'elles cherchent à en expliquer l'efficacité en interrogeant leur matérialité linguistique (étude des actes discursifs et des logiques sémantico-argumentatives en jeu). Si ce n'est alors la contribution de Benoit lui-même (p. 25-38), qui mobilise ici son propre modèle dans une perspective d'étude de genre (étude quantitative des stratégies de réparation utilisées lors des débats des

présidentielles étatsuniennes de 2016), les autres études réunies dans l'ouvrage mettent toutes ce modèle à l'épreuve de cas sensiblement différents (pluralité des formats, des types d'accusations et des enjeux précis de la réparation) pour étudier dans « le grain du texte » les modalités discursives des opérations de réparation d'image propres au discours électoral.

- 7 La grande richesse du dossier tient alors à la cohérence et à la complémentarité des cas envisagés et des approches convoquées ainsi qu'à la finesse des analyses menées ; résolument ancrées dans les sciences du langage, les différentes contributions mettent en effet au jour de nouvelles perspectives d'étude, en soulevant notamment des enjeux liés :

- à la *stabilité des profils éthotiques*, que cette stabilité dépende de la *cohérence* de l'action réparatrice — « condition de félicité » pour Guaresi et Mayaffre, qui montrent comment, sur le plan logico-sémantique, peuvent s'opérer quelques contradictions implicites dont résulte un brouillage délétère de l'*ethos* revendiqué par le candidat — ou du *type d'écart* pouvant exister entre l'*ethos* préalable d'un candidat (ou *ethos* précédemment revendiqué) et la stratégie de réparation adoptée : plus l'écart apparaît important, plus l'entreprise de réparation semble désespérée (et réciproquement) (Guaresi et Mayaffre ; Paissa et Rigat) ;
- à la *dynamique de l'entreprise de réhabilitation*, d'une part parce que cette dynamique témoigne de l'influence directe du format communicationnel sur les opérations de réparation d'image — ainsi le cadre électoral détermine-t-il la nature des attentes touchant aux qualités éthotiques d'un candidat, et de là, la nature des atteintes nécessitant réparation (au titre de dommage pour une face) et celle du nécessaire « retravail de l'image » qu'elles engendrent (Sadoun) —, d'autre part parce que, dans une perspective dialogique, cette dynamique témoigne aussi des « modes de dire, de penser, de sentir » (p. 132) caractéristiques du contexte politique et social dans lequel s'opère la réhabilitation, laquelle repose de fait sur la convocation d'un certain imaginaire social et d'un ensemble de valeurs renvoyant à un certain modèle entériné (Amossy) ;
- à la *nature de l'instance à réhabiliter*, partant du principe qu'il se joue dans les opérations de réhabilitation d'instance collective, contrairement aux cas de réparation d'image d'une instance individuelle, des enjeux visant moins à restaurer une crédibilité auprès des autres qu'à réhabiliter et à renforcer, par une dichotomisation des positions et une polarisation des divisions sociales entre camps et protagonistes, sa propre perception par ses membres (Orkibi).

- 8 En somme, on le voit, l'ambition annoncée dès le départ de vouloir « relancer ainsi les travaux sur la réparation d'image et les inscrire dans les sciences du langage » (p. 10) est déjà ici bien concrétisée ; on saluera de fait l'important travail de défrichage déjà réalisé et les nombreuses avancées établies au fil des études aux perspectives fécondes qui composent ce dossier.

BIBLIOGRAPHIE

AMOSSY Ruth (2012/2000), *L'argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin.

- AMOSSY Ruth (2010), *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, PUF.
- AMOSSY Ruth (dir.) (1999), *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux & Niestlé.
- BENOIT William L. (1995), *Accounts, Excuses, Apologies : A Theory of Image Restoration Discourse*, Albany, SUNY Press.
- BENOIT William L. (2015), *Account, Excuses, Apologies : Image Repair Theory and Research*, Albany, SUNY Press, deuxième édition.
- BROWN Penelope et Stephen C. LEVINSON (1987/1978), *Politeness. Some Universals in Language Usage*, Cambridge, Cambridge University Press.
- GOFFMAN Erving (1967), « On face work » dans *Interaction Ritual : Essays in Face-To-Face Behavior*, New York, Anchor Books, p. 5-45.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine (1992), *Les interactions verbales*, Paris, Armand Colin, tome II.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine (2005), *Le discours en interaction*, Paris, Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine (2017), *Les débats de l'entre-deux-tours des élections présidentielles françaises. Constantes et évolutions d'un genre*, Paris, L'Harmattan.
- MAINGUENEAU Dominique (2002), « L'ethos, de la rhétorique à l'analyse du discours » <http://dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Ethos.pdf>. Version raccourcie et légèrement modifiée de « Problèmes d'ethos », *Pratiques* n° 113-114, juin 2002. https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_2002_num_113_1_1945 consulté le 8 juillet 2022

NOTES

1. Le déni, la dilution/réduction de la responsabilité, la réduction de l'offense, l'action corrective et le mea-culpa (les trois premières catégories se subdivisant en plusieurs tactiques détaillées dès l'introduction du dossier).

AUTEURS

DOMITILLE CAILLAT

Domitille Caillat est maître de conférences en sciences du langage, Praxiling UMR 5267, Université Paul-Valéry Montpellier 3. Courriel : domitille.caillat@univ-montp3.fr

Richard BÉGIN, Thomas CARRIER-LAFLEUR et Mélodie SIMARD-HOUE (dir.) (2019), *Impression, projection. Une histoire médiatique entre cinéma et journalisme*

Québec, Presses de l'Université Laval

Théo Sorroche

RÉFÉRENCE

Richard BÉGIN, Thomas CARRIER-LAFLEUR et Mélodie SIMARD-HOUE (dir.) (2019), *Impression, projection. Une histoire médiatique entre cinéma et journalisme*, Québec, Presses de l'Université Laval

- 1 Cet ouvrage collectif interroge les croisements entre deux médias profondément liés, la presse et le cinéma, souvent partenaires, parfois concurrents. Pour tenter de traduire dans le concret certaines de ces « affinités médiatiques », les 16 auteurs questionnent au long des 14 chapitres l'hybridité des deux moyens de communication sur plus d'un siècle, avec un regard plurinational. Le riche propos liminaire, composé par les trois directeurs de la publication, promet « d'explorer la relation miroitante qui se tisse entre deux médias de masse centraux pour la culture du xx^e et xxi^e siècle » (p. 13). La promesse du chapitre introductif est rendue transparente par l'organisation didactique des quatre parties qui annonce en premier lieu « Le cinéma par le journalisme », auquel répond « Le journalisme vu par le cinéma », puis le volume s'enquiert du « Cinéma comme journalisme », partie naturellement opposée à la dernière, « Le cinéma contre le journalisme ».

- 2 La presse écrite a été le premier grand « témoin », admiratif, de la naissance du cinéma et a participé à sa légitimation en accompagnant ses œuvres de critiques, ses évolutions d'éditoriaux, et en mythifiant ses lieux de fabrication. Le thème du « cinéma par le journalisme » rend compte de l'écriture du cinéma par la presse en lui adjoignant des problématiques de légitimation, de genres et d'imaginaires.
- 3 Karine Abadie interroge d'abord la présence du cinéma au cœur des revues littéraires, en l'occurrence dans les pages de la revue *Les Nouvelles littéraires*, objet de chroniques régulières qui témoignent de la légitimité acquise par le septième art dans la vie culturelle française de l'entre-deux-guerres.
- 4 Le deuxième chapitre est consacré à la revue espagnole *Popular Film* face à la féminité. Évelyne Coutel y développe l'usage de la féminité — dans toute son acception — comme pilier de légitimation artistique d'un cinéma encore méprisé, à la fois par l'élite intellectuelle attachée au théâtre et par une autorité religieuse effrayée de l'« immoralité » du nouvel art. L'auteure interroge ainsi la posture du journaliste de cinéma qui sacralise l'actrice tout en réifiant le corps féminin. Une ambiguïté qui aboutit d'ailleurs, selon Coutel, à l'évincement progressif de la présence féminine dans les éditoriaux de *Popular Film* et à une mise « sous contrôle » de la féminité.
- 5 Dans le troisième chapitre, « Voir l'Amérique, écrire le cinéma », Thomas Carrier-Lafleur dévoile la mécanique du reportage hollywoodien en explicitant les ressorts employés par Blaise Cendrars et Joseph Kessel pour édifier le mythe d'Hollywood. Mecque du cinéma ou ville mirage, le symbole de l'industrie du divertissement est surtout, selon l'auteur, un dispositif d'écriture à part entière.
- 6 Objet culturel fascinant puis de masse, le cinéma fut, et demeure, sujet à chroniques. À l'inverse, le cinéma a su, à la manière de Balzac à l'aube de l'ère médiatique, brandir le journalisme comme « la religion des sociétés modernes » participant de son aura. Multiples sont les exemples jusqu'à aujourd'hui d'œuvres mettant en scène la salle de rédaction comme une mythique ruche bourdonnante, à la manière du *Boston Globe* récemment représenté dans *Spotlight*. Comment ne pas évoquer la figure héroïsée du reporter, à la manière de Jerry Thompson dans *Citizen Kane* ? C'est tout l'objet de la deuxième partie de l'ouvrage, « Le journalisme vu par le cinéma » qui renverse l'angle d'approche et considère les représentations du journalisme dans les fictions filmées.
- 7 À travers son chapitre intitulé « Love Is News », Grégoire Halbout s'intéresse précisément au sous-genre des *newspaper pictures*, souvent proposé dans le cadre de comédies romantiques, conçu pour répondre aux attentes de la classe moyenne étatsunienne. Au-delà de la réflexion sur ce genre en expansion dans les années 1930, l'auteur montre l'ambiguïté des relations entre les studios et la presse d'information. Les reporters sont représentés en manipulateurs, collectivement incompétents. Selon Halbout, ces nécessaires prolégomènes permettent souvent d'asséner la nécessité de journalistes d'investigation « héros au service de la démocratie ». Le chapitre suivant, de Toufic El-Khoury, poursuit ce travail sur l'âge d'or du cinéma hollywoodien autour des « Newspaper comedies des années 1930-1940 ». Évoquant la « transmission mimétique du désir », il se concentre notamment sur le rôle « diététique de régulateur des passions d'une audience » et de « pourfendeur des médiations qui emprisonnent les personnages dans l'imitation de modèles illusoire » (p. 119) qui est donné à une presse incarnée par le reporter « lucide » et agent de brassage social. Néanmoins, Halbout et El-Khoury mettent bien en valeur la dualité du journaliste qui peut aussi être cynique et voyeuriste.

- 8 L'ambivalence soulignée par les deux chapitres précédents est l'essence de « L'Œuvre de Dieu, la part du diable », contribution de Baptiste Creps qui se préoccupe de la construction du mythe du journaliste au tournant des années 1980 dans le cinéma étatsunien. En proposant une relecture comparée de la représentation des relations entre journalistes et hommes de pouvoir, centrée sur le scandale des *Pentagon Papers*, il tend à démontrer que l'incarnation du journaliste au cinéma balance toujours entre l'archétype du héros et celui d'antagoniste enchaînant les dérapages au gré du positionnement politique d'Hollywood. D'un point de vue très contemporain, il analyse l'attitude de l'industrie à l'égard du sous-genre journalistique par rapport à la figure de Donald Trump, en opposant le très critique *Night Call* (2014) à la réminiscence d'une vision valorisante de la presse mise en exergue dans *Pentagon Papers* de Steven Spielberg.
- 9 Dans le dernier chapitre de cette partie, « Métier d'homme, métier de femme », Sandrine Lévêque et Denis Ruellan travaillent sur le rapport genré du cinéma au journalisme, démontrant habilement qu'il procède de la domination masculine dans des rapports largement hétéronomés.
- 10 Depuis ses débuts, la presse a considéré le septième art comme un média concurrent qui, lui aussi, prétend donner à voir le monde « sous tous ses aspects ». La partie intitulée « Le cinéma comme journalisme » tend à démontrer l'hybridité du genre du documentaire filmé, fondamentalement inspiré par la presse écrite mais cherchant à s'en dégager. La réflexion est poussée à l'usage du film amateur dans le cadre des « vidéos de fails ».
- 11 Dans « Le “tourneur de manivelle” », Mélodie Simard-Houde propose d'aborder le lien créé entre le technicien professionnel et l'imaginaire médiatique auquel il est, initialement, étranger dans les années 1920-1930. Se détachant des actualités filmées, l'auteure se concentre sur la production de documentaires et montre que le genre se partage entre une subjectivité héritée de la presse du xix^e siècle et la recherche d'un effet d'immédiateté dont la conséquence directe est d'effacer la médiation humaine. Simard-Houde met ainsi en évidence le processus de création d'un nouvel imaginaire médiatique chimérique où la technique remplace le regard humain et l'objectivité, la subjectivité.
- 12 Johanna Capi entreprend une recherche plus contemporaine sur « Les combattants de l'insolence (1984). Une enquête filmée de Christophe de Ponfilly dans le conflit soviéto-afghan ». Cette étude détaillée sur les ressorts du documentaire de Christophe de Ponfilly, premier lauréat du prix Albert Londres dédié à l'audiovisuel, montre assez bien le choix assumé et revendiqué de la subjectivité dans le journalisme cinématographique militant. Parmi les choix du documentariste, Capi pointe dans son texte le montage qui, respectant la règle des trois unités du théâtre classique, se détache de l'injonction pressante d'une objectivité justifiée par la multiplication des terrains, des témoins ou des temporalités.
- 13 Le chapitre suivant, rédigé par Fabien Landron, révèle une autre force du journalisme cinématographique. « Mafia, Sicile et cinéma » présente la manière dont le cinéma insulaire, par le moyen du « film-enquête », permet de dépasser l'omerta consubstantielle au concept de mafia. Le cinéma, qu'il soit documentaire ou fictif, permettrait par l'image de dénoncer ce qui ne peut être énoncé. Dans son texte, l'auteur montre également que le « sérieux » n'est pas nécessaire à la dénonciation et

que celle-ci peut, comme c'est le cas dans le cinéma de Diliberto, se fondre dans la comédie.

- 14 Enfin, Laurent Pineault, dans son chapitre « Témoin 2.0 et humiliation », interroge une pratique documentaire que l'on pourrait qualifier de performative : les « vidéos de fail ». Il y confronte le concept de culture participative popularisé par Henry Jenkins à ces séquences montrant des individus échouant dans leurs initiatives. Pineault examine les responsabilités des auteurs de cet épigone mineur du « cinéma amateur », largement diffusé sur les médias socionumériques et qui enjambe le médiateur journalistique, brouillant les frontières entre producteur et utilisateur de contenus.
- 15 La quatrième partie du volume place cette fois « le cinéma contre le journalisme ». Ce titre est à clarifier : il envisage l'élaboration d'un cinéma contre un discours officiel porté par des journalistes plutôt qu'une critique pure de la presse.
- 16 Dans un chapitre intitulé « L'alternative "Television" », Jeremy Hamers entreprend un ramage complexe confrontant les pensées d'Hans Magnus Enzensberger, inspiré par la théorie critique sur la transformation des médias, considérés comme engoncés dans des fondements bourgeois, à leur mise en place pratique. Il présente la réponse donnée dans l'œuvre de montage de Klaus Vom Bruch, *Das Schleyer-Band I & II*, réalisée dans un contexte de tension politique dans la RFA des années 1970. Hamers montre comment, prenant le contre-pied des vidéastes militants qui diffusent des reportages de contre-information, emprisonnés dans un langage commun, l'artiste constitue une bande remontée d'extraits de journaux filmés dont il dévoile l'aspect factice.
- 17 Les deux chapitres suivants exposent davantage les résistances au discours officiel, tolérées dans le premier cas, clandestines dans le second. Le travail de Katarzyna Lipinska s'inscrit dans le contexte polonais de privation de liberté des années 1970. Il évoque le début de la carrière du réalisateur Krzysztof Kieslowski dans le cinéma documentaire pour le studio d'État WFD. Lipinska propose de sonder la méthode du réalisateur pour parvenir à dépasser l'entrave qui pèse notamment sur les actualités filmées. Elle pointe notamment le statut d'auteur endossé par Kieslowski pour imposer, au moyen du témoignage souverain, d'un mixage laissant entendre les plaintes d'ouvriers aux visages fatigués, un « contre média » efficace. Par la multiplication de points de vue singuliers, le documentariste dit ce qui est tu dans les actualités officielles. L'ultime chapitre de l'ouvrage, œuvre de Xavier Bittar, explore « Les revues clandestines cinématographiques (1943-1944) », en l'occurrence *L'Écran français* et *La Cinématographie française*, proches de la Résistance communiste, ainsi qu'*Opéra*, gaulliste. Au-delà de la dénonciation commune de l'utilisation du cinéma à des fins de propagande par le régime de Vichy, de la soumission à la Propaganda Abteilung et de la désignation d'un ennemi commun, la Continental, l'auteur s'enquiert des pierres posées par ces revues dans la construction du paysage cinématographique d'après-guerre.
- 18 La force de cet ouvrage collectif est de présenter plusieurs porosités sur les frontières dans l'univers médiatique tout en proposant des perspectives plurinationales et en questionnant le genre. On pourrait faire grief à la rédaction d'avoir négligé l'objet au cœur de cette frontière perméable, les actualités cinématographiques, qui auraient pu être traitées dans un chapitre à part entière. Néanmoins, la richesse du chapitre introductif pallie ce manque. L'ouvrage sera précieux non seulement pour les chercheurs travaillant sur le transmédiatique, mais également pour ceux dont les travaux portent sur chacun des médias explorés. L'interpénétration entre cinéma et presse écrite, démontrée par cet ouvrage, oblige à penser la coconstruction de discours

réflexifs. *Impression, projection* pourrait aussi intéresser les chercheurs dont les travaux concernent l'imaginaire produit par Hollywood, le cinéma alternatif ou encore la représentation du journalisme et de ses acteurs.

AUTEURS

THÉO SORROCHE

Théo Sorroche est doctorant, Université Paris I Panthéon-Sorbonne et membre du Centre d'histoire du XIXe siècle, laboratoire ISOR (Images, SOciétés, Représentations). Courriel : theo.sorroche@gmail.com

Marta BONI (dir.) (2020), *Formes et plateformes de la télévision à l'ère du numérique*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « PUR-Cinéma »

François-Xavier Surinx

RÉFÉRENCE

Marta BONI (dir.) (2020), *Formes et plateformes de la télévision à l'ère du numérique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « PUR-Cinéma ».

- 1 Sous la direction de Marta Boni, cet ouvrage collectif présente un ensemble de contributions qui entendent démontrer que la télévision, encore aujourd'hui, se développe et invente de nouvelles manières de prospérer (à l'encontre du discours volontiers pessimiste de nombreux usagers qui prédisent la fin de ce média). Les études des différents auteurs montrent effectivement que le petit écran n'est pas mort, mais qu'il a muté de façon parfois radicale, et ce, aussi bien en ce qui a trait à la plateforme elle-même (« l'incarnation écranique, [...] l'interface, [le] support physique » ; p. 29) qu'en ce qui concerne les formes (les contenus projetés) qu'elle a accueillies au fil des âges. Divisé en quatre parties, l'ouvrage adopte une perspective pluridisciplinaire (théorie des médias, narratologie, esthétique, socioéconomie, sémiotique, études de réception, etc.) pour appuyer sa théorie.
- 2 Dans la première partie, les différents auteurs s'attardent sur la définition du télévisuel d'un point de vue archéologique et sur les signes avant-coureurs de la convergence avec le numérique. En plus de l'apport de chaque article à la compréhension de certaines logiques qui régissent les médias actuels, soulignons également leur intérêt pour la connaissance historique de procédés et d'instruments autrement peu connus du grand public.

- 3 À travers une étude des dispositifs cinématographiques de l'entre-deux-guerres, Ann-Katrin Weber postule que la convergence des différents médias n'est pas un phénomène neuf. En effet, déjà dans les années 1930, on peut observer que les industriels, alors dans une période d'expansion capitaliste, tendaient, à travers le « film intermédiaire », à faire converger différents médias comme la télévision, la radio et le cinéma.
- 4 Dans une recherche exploratoire, André Gaudreault et Philippe Marion s'étendent sur la crise que connaît le cinéma à l'heure actuelle. Ils analysent notamment le fonctionnement du béliographe, l'un des premiers appareils capables de transmettre des images à distance par un processus d'assemblage et de réassemblage des ondes hertziennes.
- 5 Valentina Re, quant à elle, s'intéresse de près à la transition progressive du *broadcasting* (la diffusion « traditionnelle ») vers le système de VOD (vidéo à la demande). La chercheuse montre que les nouvelles plateformes (Netflix et Amazon Prime, entre autres) n'ont que peu modifié la logique de flux qui a prévalu depuis les années 1950 (le programmeur détermine une suite d'émissions destinées à accrocher le spectateur). Au contraire, malgré un discours cherchant à convaincre le consommateur d'une rupture avec ce flux, Netflix dissimule cette logique de flux derrière une forme de choix qui est, en réalité, très orienté par le cadre sémiotique de la plateforme.
- 6 La deuxième partie analyse les évolutions récentes d'une composante presque indissociable de la télévision, à savoir sa logique sérielle. Bien qu'il s'agisse d'un sujet vaste et complexe, chaque contribution parvient à trouver des échos dans les autres, ce qui donne un panorama très enrichissant sur le sujet ainsi que quelques études de cas très intéressantes pour la culture du lecteur.
- 7 Jean-Pierre Esquenazi explore la manière dont les formats de série ont évolué grâce, notamment au *binge watching* (une logique de flux poussée à l'extrême qui consiste en un enchaînement ininterrompu d'épisodes). Ainsi, là où les anciennes séries employaient un format épisodique (des épisodes sans autres liens qu'un contexte global et des personnages récurrents), les productions actuelles adoptent préférentiellement un format feuilletonesque (plusieurs épisodes liés par une même trame narrative), plus propre à générer des effets de suspense qui favorisent un fort engagement du public.
- 8 À travers une étude de cas portant sur un nombre considérable de séries comiques, Luca Barra prolonge le propos d'Esquenazi. En effet, ce genre, autrefois populaire, survit difficilement dans le nouveau contexte de visionnement offert par la VOD. Dès lors, la comédie doit trouver à s'adapter et à évoluer en s'inspirant d'autres modèles qui tirent leur épingle du jeu, notamment en s'hybridant avec les contraintes (temps par épisode, épisodes par saison, etc.) et le ton de la série dramatique ou en revenant à un format épisodique (qui permet un moindre investissement des producteurs, pour limiter les pertes en cas de manque d'audimat).
- 9 Giulia Taurino, quant à elle, analyse la fonction du *revival*, une production à mi-chemin entre intertexte et sérialité qui ressuscite une ancienne série. À travers l'étude d'un cas exemplaire, *X-Files*, la chercheuse montre que ce type de production, bien que s'adressant principalement à un public nostalgique, modifie la structure narrative des saisons originales afin de s'adapter aux nouvelles logiques de diffusion, ce qui permet d'ériger le *revival* comme un nouveau genre narratif.
- 10 Dans un tout autre contexte, Andrea Esser explore le transnationalisme (la collaboration et l'interdépendance d'une pluralité d'acteurs œuvrant sur un même

projet) des séries danoises et, au moyen de plusieurs entretiens, tente d'exhumer les raisons qui ont mené au succès de ces productions au Royaume-Uni. Si plusieurs théories sont avancées, l'autrice insiste néanmoins sur l'hybridation de la forme de la série danoise avec le professionnalisme des productions américaines et anglaises, ce qui confère à ces émissions une image à la fois qualitative et exotique dans un contexte très concurrentiel.

- 11 Liz Clarke analyse la communication médiatique de la plateforme Hulu qui se distingue de ses principaux concurrents (Netflix et Amazon Prime, qui forment presque un oligopole) par sa diffusion d'émissions à un rythme plus traditionnel (hebdomadaire ou quotidien) et sa mise en avant des femmes dans le processus de production. Le constat final de l'autrice, relativement déceptif, est que les formes culturelles moins prestigieuses donnent aux femmes (et aux minorités) un accès facilité à des postes élevés qu'elles ont tendance à perdre avec l'expansion et la légitimation culturelle de ces mêmes sociétés de production.
- 12 Dans la troisième partie, les contributions exposent la manière dont le petit écran étend l'expérience qu'il propose à travers d'autres médias. À nouveau, malgré l'étendue du sujet, les différents articles parviennent à retranscrire une vision globale du paratexte télévisuel et démontrent, par un autre biais, que la télévision a su transformer le numérique en extension de ses productions plutôt qu'en antagoniste.
- 13 Mélanie Bourdaa revient sur les théories d'Henry Jenkins concernant la culture de convergence et le transmédia. À travers l'étude de cas de deux séries produites par Netflix (*House of Cards* et *13 Reasons Why*), l'autrice montre que les nouvelles modalités de visionnage (notamment le *binge watching*) n'encouragent pas le public à produire des discours sur l'univers fictif des séries (dont chaque saison est consommée en très peu de temps et suivie d'un long temps d'attente), mais plutôt sur les protagonistes des fictions, car ils peuvent susciter un certain attachement.
- 14 Toni Pape étudie le cas de la série norvégienne *Skam*, déployée d'abord sur les réseaux sociaux, puis seulement à la télévision. Bien que ce soit un cas totalement à part dans la culture contemporaine, cette série démontre la possibilité d'aboutir à des expériences esthétiques d'un genre nouveau grâce au transmédia.
- 15 À travers l'étude des sites officiels de 10 séries québécoises, Stéfany Boisvert montre que le paratexte des séries est pensé en fonction de quatre types d'approches qui sont déterminés selon le public ciblé par la production. Même si son étude s'attarde surtout sur le genre visé par ces paratextes, l'autrice clôtur son propos en ouvrant la réflexion : d'autres critères sociaux semblent être visés par les producteurs lors de la création d'une série.
- 16 Jean Châteauvert et Marida di Crosta étudient le format du vidéoblog, qui apparaît comme un véritable laboratoire des formats, mélangeant volontiers la réalité et la fiction et conférant aux créateurs des solutions de production à moindre coût.
- 17 Enfin, la dernière partie s'intéresse aux pratiques des consommateurs et à la manière dont la télévision tente de s'y adapter (avec plus ou moins de succès). Malgré l'intérêt propre de chaque article, on regrettera dans cette partie un certain manque de cohésion ou de parallèles à tisser entre les trois contributions.
- 18 L'article de Maude Bonenfant et d'Audrey Bélanger analyse la manière dont YouTube et Twitch ne manifestent pas tant une postmodernité télévisuelle qu'une forme d'hypermodernité. En effet, ces plateformes récentes ne sont pas en rupture avec les

valeurs modernes, mais elles les hypertrophient : le progrès devient la cybernétique, la raison, le (néo)libéralisme, la recherche du bonheur, l'hyperindividualisme, tous encouragés par le modèle de ces plateformes Web. Appuyée par des schémas synthétisant le propos, cette contribution se révèle parmi les plus riches et éclaire sensiblement plusieurs autres articles par le contexte global qu'elle établit.

- 19 Pierre Barrette étudie le cas de *Série noire*, une série multiplateforme possédant un discours métatextuel assez prononcé, ce qui rend l'œuvre davantage accessible à une frange des téléspectateurs relativement exigeants. Grâce à ce trait, la série a été érigée comme une œuvre de qualité, ce qui a permis à la chaîne de diffusion d'origine (Radio-Canada) de réaffirmer son statut culturel élevé.
- 20 Enfin, Kira Kitsopanidou clôt le volume par une enquête qualitative auprès des sériephiles et producteurs fréquentant les festivals de séries. L'autrice remarque ainsi que ces événements tendent à monnayer l'attention des participants et à se développer comme une partie intégrante de l'écosystème des séries, puisqu'ils permettent aux producteurs de se renseigner directement sur les goûts du public.
- 21 Comme on l'aura aisément compris à la lecture des lignes précédentes, ce volume s'adresse à toute personne désireuse de mieux saisir les enjeux, l'évolution et le fonctionnement de la télévision et des médias se situant dans son prolongement. Par ailleurs, avec un sujet semblable, il convient de noter l'empreinte anticapitaliste et/ou féministe de certains articles, donnant à voir les médias analysés à la fois comme issus de tactiques industrielles et comme des réservoirs d'imagination qui, parfois, savent justement profiter de ces tactiques pour aboutir à des créations originales et/ou humanistes.
- 22 Malgré les nombreux auteurs et théories cités, la majorité des articles se révèlent relativement accessibles, notamment sur le plan du style d'écriture. En revanche, le futur lecteur comprendra plus aisément certains passages s'il possède déjà un bagage lexical contenant certains termes spécialisés (*binge watching*, *mème*, GIF, etc.) et une connaissance minimale des grands noms de ce milieu économique. La lecture ne sera d'ailleurs que plus fluide et agréable si le lecteur est lui-même adepte des émissions télévisées.
- 23 Enfin, on pourrait se questionner sur l'actualité de ce livre, paru début 2020, après deux ans de pandémie qui ont encore fait évoluer les pratiques de consommation liées aux écrans. Que l'on se rassure, les études des différents auteurs ne sont pas invalidées par ce contexte. Bien au contraire, même s'il sera très intéressant de réaliser des recherches complémentaires dans une période post-COVID, on peut d'ores et déjà estimer que certains constats ont été renforcés par ce contexte qui a probablement favorisé un second souffle de ce que Bonenfant nomme « l'hypermodernité ».

AUTEURS

FRANÇOIS-XAVIER SURINX

François-Xavier Surinx est maître en langues et lettres françaises et romanes et occupe la fonction de maître-assistant à la Haute École Provinciale du Hainaut Condorcet et est membre du Liège Game Lab (laboratoire affilié à l'Université de Liège). Courriel : fxsurinx@alumni.uliege.be

Monique CANTO-SPERBER (2021). *Sauver la liberté d'expression*

Paris, Éditions Albin Michel

Raquel Fletcher

RÉFÉRENCE

Monique CANTO-SPERBER (2021). *Sauver la liberté d'expression*, Paris, Éditions Albin Michel

- 1 Dans son plus récent livre, la philosophe française Monique Canto-Sperber avance qu'il faut soustraire l'aspect moral de la liberté d'expression afin de la « sauver » d'un jeu réel de tir à la corde : d'un côté, des interlocuteurs instrumentalisent la liberté d'expression pour justifier leurs discours offensants, voire haineux ou racistes, et de l'autre, de « prétendus justiciers » (p. 8) tentent de faire taire par l'intimidation (et parfois par la violence) ceux dont les idées dérangent. La liberté d'expression est alors, d'une certaine manière, prise en otage, selon l'auteure. Se servant d'une pléthore d'exemples de l'actualité française et nord-américaine, Canto-Sperber dessine les contours de cette problématique qu'elle nomme « le dilemme de la liberté d'expression » (*ibid.*).
- 2 Ironiquement, ce phénomène controversé s'avère très présent sur les campus, des lieux où est né l'idéal de la liberté d'expression au début du XIX^e siècle : « (Il) fut repris dans le monde entier et formulé comme un défi que l'institution universitaire lançait à la société » (p. 33). Malgré cette tradition de favoriser une forte liberté d'opinion, on constate de plus en plus de revendications puissantes, voire intimidantes, sur les campus. Des groupes militants tentent de faire taire les propos dits blessants sans avoir pour autant une définition de ce que l'on qualifie de « blessant ». Dans plusieurs cas, ces revendications hostiles ont mené aux démissions des présidents d'université ou des doyens de département. L'auteure constate aussi que l'augmentation du nombre de

revendications a incité des membres du corps professoral à l'autocensure, par exemple à la recomposition du plan de cours pour éviter toute controverse potentielle.

- 3 Ce problème ne concerne pas seulement le milieu universitaire. Les nouvelles technologies et les réseaux sociaux donnent à tout le monde la possibilité de s'exprimer publiquement. Les médias sociaux amplifient le nombre et l'intensité des revendications à la censure. En même temps, ces revendications sont souvent perçues comme des empêchements ou même des attaques à la liberté d'expression, surtout par des personnes blanches. Dans certains cas, des regroupements des minorités ethniques demandent même d'interdire la participation des personnes blanches de toute discussion par rapport à l'identité raciale. Ces observations poussent Canto-Sperber à poser une question provocatrice : la liberté d'expression est-elle encore praticable ?
- 4 Dans le chapitre 3, l'auteure dresse un bref portrait de l'histoire de la liberté d'expression en révélant que les sociétés occidentales démocratiques sont arrivées à la conclusion presque universellement acceptée que la liberté d'expression est un idéal fondamental de la démocratie. Le philosophe anglais du xix^e siècle John Stuart Mill demeure le philosophe clé de la liberté d'expression. Il a posé les fondements d'un point de vue libéral qui défend l'idée qu'une société démocratique doit tolérer des opinions divergentes, et ce, même si les propos sont offensants ou erronés : « Les opinions fausses sont en effet nécessaires comme autant les aiguillons incitant à constamment défendre ce qu'on tient pour vrai et à perfectionner les arguments qui le justifient » (p. 146). Cependant, Mill a aussi mis en avant une limite à la liberté d'expression : que les discours qui font « du mal à autrui » soient proscrits. Aujourd'hui, cela fait presque consensus que les fausses nouvelles, la pornographie juvénile, la diffamation et les insultes racistes font du tort à leur cible.
- 5 La définition de cette limite reste toutefois ambiguë : « Aucune loi ne pourra jamais faire la liste de tout ce qui est abject dans l'infinie variété des propos, surtout lorsqu'ils sont prononcés de façon allusive » (p. 61). Sans une définition claire et consensuelle du « mal fait à autrui », Canto-Sperber suggère que des groupes minoritaires peuvent revendiquer la répression des propos quand « la sensibilité de l'interlocuteur est blessée » (p. 40). Elle explique que des minorités ethniques et culturelles, trop souvent des victimes de la discrimination, assument davantage leur identité et revendiquent une meilleure représentation et une meilleure reconnaissance de leurs différences. Bien qu'elle fasse preuve d'empathie envers les minorités, elle dénonce la censure, même dans les cas extrêmes. « Toutes les opinions, même les plus discutables, même les plus choquantes, doivent être tolérées sur les campus comme en société — du moins tant qu'elles sont des opinions, et non des propos de haine travestis en opinion » (p. 55).
- 6 Cependant, Canto-Sperber avance que la liberté d'expression comme valeur conduit à une contradiction : « L'idée d'une liberté dont on souligne la valeur mais dont on limite l'exercice reste paradoxale » (p. 62). Ce paradoxe explique-t-il, en partie, ce qui est en train de se passer actuellement sur les campus comme dans la société en général ?
- 7 Selon l'auteure, le concept de la liberté d'expression comme il a été défini et développé par Mill est arrivé à son terme. L'auteure explique pourquoi : « La réalité de la parole publique à laquelle il se référait était bien différente » (p. 283). Elle introduit trois raisons pour lesquelles la liberté d'expression ne peut pas survivre dans sa forme actuelle.

- 8 La *démocratisation de la parole publique* par la faute d'Internet et aux réseaux sociaux exacerbe des tensions illustrées :
 En moins d'un siècle, nous sommes passés d'un monde où l'accès à la parole publique était le fait d'un nombre assez restreint de personnes éduquées et informées à un monde où... tout un chacun peut bénéficier d'une information en direct, émettre une opinion et la diffuser aussitôt avec l'espoir de toucher un public virtuellement infini (p. 284).
- 9 Les nouvelles technologies, notamment les réseaux sociaux, offrent des plateformes pour véhiculer les messages de haine, souvent sans impunité. Des « foules » d'interlocuteurs qui menacent ceux qu'ils veulent réduire au silence sont protégées par l'anonymat. Les plateformes numériques « échauffant le combat de manière dévastatrice » (p. 8) ne créent pas un environnement propice à une écoute mutuelle. On se trouve donc dans un cul-de-sac.
- 10 Un *plus grand pluralisme culturel* dans nos sociétés modernes défie les normes sociales :
 Lorsque les philosophes libéraux du XIX^e siècle plaidaient en faveur de la liberté d'expression, le pluralisme dont ils parlaient n'avait trait qu'aux points de vue et opinions. Tandis que ce qu'on appelle pluralisme aujourd'hui ne concerne plus seulement les idées, mais aussi les identités et les cultures (p. 285).
- 11 Prenons l'exemple du *Blackface* lors d'une production de la pièce de théâtre *Othello* de Shakespeare. Des revendications à la censure auraient pu accentuer des tensions en produisant des résultats contraires à ce qui était escompté. La censure ou le boycottage d'une telle production, argumente l'auteure, pourrait inciter les réalisateurs à se positionner en victime ou même en martyr pour avoir été la cible de la censure.
- 12 Il n'y a *plus de « terreau neutre » en termes de langage* : « [...] l'emploi [des mots] indique déjà ce qu'on est et de quel point de vue on parle » (p. 287). Pour illustrer ce dernier point, Canto-Sperber donne l'exemple suivant : « [...] prétendre que "les hommes" désignent les "êtres humains" au lieu des "mâles" témoigne de son asservissement à la domination masculine » (p. 287).
- 13 Donc, pour « sauver » la liberté d'expression, Canto-Sperber propose une nouvelle gestion de la parole publique basée sur une définition de la liberté d'expression qui écarte le fondement moral. Elle suggère que les vraies valeurs universelles sont celles de la liberté de conscience et de la liberté politique, mais que la liberté d'expression devrait être dorénavant considérée comme un outil pragmatique de la communication qui permettra « le bon fonctionnement de l'échange public » (p. 296). Ainsi peut-on être à l'aise d'empêcher la censure en même temps qu'on « lutt[e] contre les intimidations qui suscitent l'autocensure » (p. 292). Elle fait appel aux acteurs (militants des libertés, responsables d'institutions ou d'entités privées, artistes, humoristes, blogueurs) à s'engager à ne pas limiter les propos, sauf pour deux exceptions : ceux qui ont pour objet de faire taire et ceux qui empêchent le débat public. Aux gens éduqués, informés et créatifs, elle dit qu'il faut « recruter, ou devenir eux-mêmes, non seulement des débatteurs et des citoyens engagés, mais aussi des humoristes, des écrivains, des acteurs talentueux » (p. 330). L'auteure suggère qu'un engagement des citoyens et citoyennes à lutter contre la haine est la seule façon de créer un meilleur partage de la parole publique et un monde où tous les groupes et tous les points de vue peuvent être équitablement représentés.
- 14 L'auteure propose trois « justes moyens de lutte » : « refuser la censure », « s'en tenir à la littéralité des propos », « jamais d'interdiction préventive » (p. 302). Ce sont des

propositions pour éviter toute confusion autour de l'ambiguïté du concept du « mal fait à autrui » de Mill. Même si elle suggère que la liberté d'expression ne doit plus être considérée comme une valeur fondamentale, Canto-Sperber tient toujours à l'idée qu'il faut étendre l'accès à la parole au plus grand nombre de personnes. En séparant la liberté d'expression d'une valeur universelle, les sociétés modernes se libèrent aussi de leur recours à la justice inefficace, lente et mal équipée pour trancher sur tous les défis auxquels fait face la liberté d'expression aujourd'hui. « Si elle doit être dans tous les cas le premier recours et sans doute le seul qui permettra pour finir aux deux parties d'être entendues, elle ne peut suffire » (p. 294).

- 15 Dans sa conclusion, Canto-Sperber suggère trois initiatives que les acteurs mentionnés ci-dessus peuvent employer pour atténuer plusieurs problèmes posés à la liberté d'expression exposés dans son livre : faire entendre autre chose (que la haine), délégitimer et désarmer. Sur le premier point, l'auteure admet qu'elle appelle à inonder les réseaux sociaux avec plus de messages, ce qui peut paraître « paradoxal » quand l'espace public est déjà « envahi par les discours » (p. 330). Cependant, l'auteure maintient que la censure n'est pas la bonne solution. Son but est d'étouffer ou de noyer les discours de haine ou des propos délictueux impunis. « La défense des libertés de parler doit prendre des chemins inédits si elle ne veut pas être réduite à l'impuissance devant la violence du monde et les ardeurs militantes de ceux qui ont perdu le goût de la liberté » (p. 330). Les deux autres initiatives suivent le premier. Selon l'auteure, il faudrait délégitimer ceux qui ont perdu ce goût, en les dénonçant publiquement au lieu d'essayer de les censurer. Il faudrait aussi mettre en évidence les éléments inacceptables apparents dans leurs discours, c'est-à-dire les préjugés, et surtout les messages haineux. Finalement, elle propose d'utiliser l'art et l'humour pour désarmer et « neutraliser les discours de haine » : l'humour et l'art peuvent servir, selon l'auteure, de stratégie sémantique pour « atténuer le sens du message et instiller une forme d'impuissance des effets » (p. 328).
- 16 Bien que son ouvrage soulève des questions très pertinentes pour faire face aux polémiques actuelles entourant la liberté d'expression, l'auteure laisse ses lecteurs un peu sur leur faim par rapport aux solutions définitives. Dans cet essai dense, elle touche plusieurs sujets et certaines de ses prises de position restent ambiguës. Ce livre est une exploration bien fouillée d'un enjeu actuel préoccupant. Ce n'est pas pour autant un manuel pour sauver la liberté d'expression. Sa proposition de reconceptualiser la théorie de Mill est confinée à un seul chapitre (26 des 330 pages). Ce n'est pas avant la page 302 qu'elle aborde les moyens de lutter contre les attaques envers la liberté d'expression, et elle consacre moins de cinq pages à l'élaboration de trois idées : résister à la censure, résister à l'interdiction préventive et appuyer la création d'un corps de juges spécialisés. Il est toutefois difficile de voir comment mettre en application ses propositions sans une élaboration ou une analyse plus explicite d'effets réels ou de solutions concrètes.
- 17 En tant que directrice de l'École normale supérieure, Canto-Sperber a été accusée de censure en 2011 quand elle a annulé, jugeant qu'il s'agissait d'antisémitisme, deux conférences organisées par les étudiants en faveur de la campagne pour le boycottage contre Israël. L'auteure écrit qu'elle a pendant longtemps considéré la liberté d'expression comme une valeur démocratique incontestable, mais dix ans après l'événement dans lequel elle a été entraînée, elle dit s'être rendu compte que ce n'est plus applicable dans le contexte actuel : « Le concept de la liberté d'expression eut son

heure de gloire quand l'accès à la parole était le privilège d'une population éduquée, partageant des normes communes en matière d'expression publique » (p. 15). Cependant, la société multiculturelle d'aujourd'hui et la démocratisation de la parole par la présence des réseaux sociaux divisent. En conclusion, l'auteure observe que ce débat ne disparaîtra pas : « La confrontation est là pour durer » (p. 310).

AUTEURS

RAQUEL FLETCHER

Raquel Fletcher est étudiante au programme de maîtrise en communication publique avec mémoire, Université Laval. Courriel : raquelfletcher@gmail.com

Francine CHAREST et Anne-Marie COTTON (coord.) (2018). « Pratiques de la communication et *Big Data* »

dossier, *Communication & Organisation*, n° 54, Presses universitaires de Bordeaux

Carole Fagadé

RÉFÉRENCE

Francine CHAREST et Anne-Marie COTTON (coord.) (2018). « Pratiques de la communication et *Big Data* », dossier, *Communication & Organisation*, n° 54, Presses universitaires de Bordeaux

- 1 Avec le déploiement des technologies de l'information et de la communication (TIC) et le nombre d'internautes qui s'élève à 4,9 milliards dans le monde (selon UIT, 2021), les professionnels de la communication des entreprises et des organisations font plus que jamais face aux questions de collecte, de stockage et d'analyse de données massives sur leur client ou le consommateur des services qu'ils offrent. Ces professionnels ont établi un lien de dépendance entre le traitement des données massives et la prise de meilleures décisions stratégiques. De même, ils reconnaissent que ces données massives influencent spécifiquement la pratique des relations publiques. « Pratiques de la communication et *Big Data* » est un dossier qui vient justement souligner les défis majeurs, voire urgents, qui doivent soutenir les nouvelles dynamiques organisationnelles dues à l'instrumentation des TIC, d'une part, et éclairer sur la nécessité d'une approche sociopragmatique des usages fondée sur « cette dualité entre technique et social, entre changement organisationnel et tensions liées à l'insertion des TIC » (Durampart, 2007, p. 168), d'autre part. Les défis dont il est question ici sont liés à la professionnalisation, à la pertinence stratégique, au traitement des données, aux modèles et présences numériques et, enfin, à la confiance et à la défiance qu'impose l'exploitation des données massives. À partir d'approches essentiellement qualitatives,

multiples (notamment l'ethnographie, l'entretien semi-directif, l'observation, le semi-discursif, la réunion de travail, le fil des événements) et relativement diversifiées au regard du caractère récent du sujet (les études sur les enjeux du *Big Data* dans les organisations débutent au cours de l'année 2018), le dossier est structuré en 5 axes (11 articles), suivi d'une rubrique *Varia* (trois études) et d'une expérience sur l'acquisition de compétences informationnelles s'appuyant sur une approche vidéoludique pluridisciplinaire. Il se compose aussi d'un entretien avec Stefaan Verhulst, cofondateur et directeur de recherche et développement du laboratoire gouvernement GovLab situé à l'Université de New York, et de recensions d'ouvrages.

- 2 La pertinence du défi de professionnalisation (axe 1) découle d'abord de l'étude de cas de Revenu Québec, l'agence de l'administration fiscale au Québec. Ce défi est lié à l'importance de disposer des compétences données pour assurer une « valeur ajoutée » aux contenus publiés dans les médias sociaux qui puissent répondre aussi bien aux besoins des citoyens qu'à ceux de l'entreprise (article 1). Ces contenus devront aussi respecter le seuil de l'acceptabilité sociale, éthique et responsable. L'exemple de Revenu Québec est pertinent, car cette organisation se démarque en adoptant une « nouvelle » posture qui lui permet d'attribuer au citoyen un rôle actif et un statut de membre à part entière. D'une part, elle a intégré les médias sociaux dans sa stratégie de communication et, d'autre part, elle a créé des liens de proximité au moyen de séances de clavardage qui lui ont aussi permis de générer des données massives sur le comportement de ses publics. Ensuite, la professionnalisation, mieux la montée en compétences, touche les termes de *médiations* et de *négociation*, concepts importants lorsque l'on aborde la question de l'influence et des données (article 2).
- 3 Les agences de données massives qui travaillent avec les marques, par exemple, font face aux prescriptions « formelles » de leurs clients. Or, ces spécialistes doivent procéder à un exercice de bricolage et d'emprunt de subjectivité. Ceci à partir de leur dialogue avec deux acteurs clés du processus que sont : les clients, d'un côté, et d'autres spécialistes des *data* (dont les consultants et stratèges des *Big Data*, qui jouent un rôle fondamental d'« évangélisation » et de médiation), de l'autre. À quoi donc peut se résumer leur mission? « [I]ls co-fabrique des données et des discours au cœur de dynamiques organisationnelles centripètes » (p. 28). Au bout du compte, ces communicants, travaillant dans les agences de données massives et formés aux sciences humaines et sociales, sont aussi censés créer un espace favorable à la rencontre entre le besoin du client et les capacités du service *data*. Et, dans ce contexte, « [l]es qualités d'écoute, de médiation, de traduction et de négociation sont cruciales pour créer les conditions d'un dialogue et instaurer une relation de confiance... » (p. 38). Ces qualités serviront à rassurer leurs interlocuteurs du sérieux de l'agence mais surtout de l'intérêt des décisions stratégiques de celle-ci.
- 4 De même, dans le domaine électoral et s'inspirant de l'exemple étatsunien, le titre de « l'expert du *Big Data* électoral en France » (article 3) a été défendu par les professionnels qui le portaient et qui ont réussi à montrer qu'il (ce titre) se distingue du communicant numérique par la forte utilité stratégique de son offre. À partir d'entretiens menés avec une trentaine de directeurs d'organisations telles que LliegyMullerPons, Spallian, Emakina, Fédéravox, Netscouade, Databox, il est montré que les entreprises spécialisées en *Big Data* dans la perspective des élections ne pensent pas seulement le numérique comme « un outil de communication, mais aussi comme un outil stratégique de mobilisation et d'organisation du terrain hors ligne » (p. 45). En

outre, si elles mettent à la disposition du consommateur des outils numériques censés l'aider pour la gestion d'une campagne (site Web, logiciel, etc.), ces entreprises se présentent par ailleurs comme détentrices de la solution magique pour vraiment en tirer parti (spécifiquement des stratégies des *data*, de la gestion des outils, du ciblage des données). L'aboutissement de ces stratégies vantées consiste à pallier le manque de *militants* et le manque d'ancrage territorial pour arriver, avec les *data*, à la mobilisation des *sympathisants*. Ce qui a plutôt bien marché et permis l'accroissement de leur notoriété médiatique. Et par la suite de développer et d'élargir des offres auprès des organisations publiques dans l'aide à la décision ou au ciblage des pratiques de communication.

- 5 Ce dossier thématique invite véritablement à reconsidérer les dynamiques à l'œuvre dans le chantier ouvert de l'*Open Data*, autrement dit le *Big Data* affecté au terrain des données publiques (axe 2). L'étude de la généalogie en ligne avec Filae (en France), un logiciel de création de son propre arbre généalogique et offrant un moteur de recherche grand public indexé aux archives généalogiques (départementales et municipales) de France, permet d'évoquer la marchandisation des fonds d'archives (article 4). Celle-ci se manifeste par une mise en place des relations entre deux éléments : les acteurs du domaine (généalogistes professionnels, généalogistes associatifs amateurs et marchands) et les représentations. Ce qui aboutit à la présentation du logiciel Filae comme un nouvel entrant économique, utilisant l'économie collaborative. Et ce qu'il faudra, c'est de trouver l'équilibre entre les missions des archives, le travail bénévole des associations et la place des produits proposés par les entreprises commerciales en ligne.
- 6 Si l'on s'inscrit dans les sciences de l'information, de la communication et de la technologie de Web sémantique, il est recommandé que les informaticiens de Filae tiennent compte, entre autres, du cadre de fonctionnement et du cadre d'usage (Flichy, 1995 ; Akrich, Callon, Latour 2006) ; et des pratiques organisées des utilisateurs (Star 1999) (article 5). L'objectif est de porter l'intérêt sur un cadre sociotechnique de l'infrastructure de l'ARN OpenSensingCity (2014-2018) pour prendre en considération les besoins des réutilisateurs dès la conception de l'outil de traitement des *data* multisources.
- 7 Les problématiques de la qualification et du traitement sont aussi pertinentes au regard de cette ère du numérique (axe 3). L'analyse du site ArtFacts.Net, conçu en 2000, présente une réticence à l'égard du site et un refus des utilisateurs de s'exposer à une amplification de la culture de masse (article 6). Cette réticence est davantage liée au refus des palmarès, qu'ils soient informatisés ou non, facilitant donc la culture de masse, qu'à la valorisation de l'art que promet le site lui-même.
- 8 Du côté des réseaux sociaux, Facebook et Twitter sont de plus en plus sollicités par les organisations. Mais, contrairement à ce qu'on dit, ces deux réseaux ne sont pas des espaces possédés (*owned media*) par ces structures (article 7). C'est ainsi que face à la communication de marque, la stratégie inspirée des relations publiques s'inscrit dans « une démarche tactique » basée sur la publicité et le marketing direct bien que celle-ci soulève, pour le reste, les questions éthiques liées à l'exploitation des données des internautes. Il est donc plus rare d'assister, de la part du *community manager*, à la superposition d'un processus de personnalisation *automatisée* de l'offre commerciale à partir de profilage *individualisé* et de personnalisation *humaine* des interactions qu'il propose. Ainsi, nombre d'organisations reconsidèrent les médias sociaux comme des

supports au moyen desquels une forme de « communication tactique » prend le dessus sur une simple présence stratégique. Ces outils numériques doivent surtout être perçus comme des « canaux de diffusion de messages publicitaires » (p.104).

- 9 Enfin, la confiance et la défiance renvoient à la réflexion sur les devoirs et les obligations de l'organisation, d'une part, et sur les résistances à l'usage des *Big Data* par les acteurs de relations publiques, d'autre part (axe 4). Considérant la gestion de la crise par l'agence de voyages United Airlines initialement commencée sur les réseaux sociaux, les erreurs ou fautes graves qu'une organisation doit éviter sont, entre autres, une réponse tardive aux premières secousses (tant sur les médias sociaux que sur les médias traditionnels), et une réponse inappropriée marquée par l'absence d'excuses, l'absence de reconnaissance de son erreur et la lenteur de réaction aux commentaires pendant la crise, etc. (article 8).
- 10 D'un autre côté, les stratégies de résistance à l'usage des *Big Data* chez les professionnels des relations publiques en France et en Belgique peuvent se classer en cinq niveaux : celui des données elles-mêmes, celui des connaissances et des compétences des communicants, celui des outils et des infrastructures techniques, celui des stratégies ainsi que celui des contraintes structurelles internes et du cadre externe des organisations (article 9).
- 11 S'il urge d'exploiter les données massives pour garantir la présence numérique (axe 5), il urge de même de résoudre les problèmes d'utilisabilité (compétences et temps consacré à l'utilisation) de ces données (article 10). C'est l'objectif du modèle d'analyse sémiotique principalement fondé sur les écrits d'écran et les principes de conception de visualisation de données. L'idée est d'améliorer la conception d'un outil afin de réduire les sensations du manque de compétences présentes chez les utilisateurs. Avant même de faire appel à des compétences liées à la donnée, le communicateur, désormais un analyste et un « metteur en scène » de la donnée, doit faire des efforts de perception visuelle. Par conséquent, libérer l'organisation de ces efforts « inutiles » constitue un enjeu stratégique. Sur les plateformes sociales d'entreprise, on observe une construction de sens des données massives (article 11). Par exemple, à partir du contexte d'utilisation (Jouët, 2000), l'étude des usages d'une plateforme sociale révèle que le sens attribué aux données visuelles par les animateurs de communautés émerge essentiellement des pratiques de la veille, de l'animation et du recrutement. Les communautés internes, elles, ont recours à la plateforme pour la gestion de la connaissance, la structuration de l'information et l'animation. Les pratiques liées à la modération des conversations et au partage des contenus ne sont pas observées chez ces deux communautés.
- 12 Le bouleversement du harcèlement traditionnel avec les TIC, le conflit de termes entre la rationalisation promue par l'éthique et la régulation promue par l'administration ou encore l'analyse de la sémiologie de la thématique de l'innovation numérique en santé sont au cœur de la rubrique *Varia*.
- 13 Ce dossier vient compléter et consolider les idées émises par la revue *Communication et organisations* de se focaliser sur les phénomènes de communication qui structurent les organisations pour « comprendre » celles-ci et « étudier » leur fonctionnement et leur dynamique. Coordonné par Francine Charest et Anne-Marie Cotton, il vient restructurer le débat dans un contexte de révolution permanente due au déploiement des TIC et dans un contexte où les professionnels, pour le rester, doivent se mettre à une course sans cesse grandissante pour l'acquisition et l'actualisation des

compétences, voire la « légitimation » de leur « nouveau » métier, car ils sont naissants. C'est donc parce qu'il traite des sujets d'actualité que ce document est d'une grande utilité à tout chercheur qui s'inscrit dans l'« approche communicationnelle des organisations ».

BIBLIOGRAPHIE

AKRICH Madeleine, Michel CALLON et Bruno LATOUR (dir.) (2006), *Sociologie de la traduction : Textes fondateurs*, Paris, Presses des Mines

DURAMPART Michel (2007), « Les TIC et la communication des organisations : un dispositif révélateur des émergences ambivalentes de nouvelles formes organisationnelles », *Communication et organisation*, 31, p. 164-177

FLICHY Patrice (1995), *L'innovation technique. Récents développements en sciences sociales. Vers une théorie de l'innovation*, Paris, La découverte, 207 p.

JOUET Josiane (2000), « Retour critique sur la sociologie des usages », *Réseaux. Communication-Technologie-Société*, 18(100), p. 487-521

STAR Susan Leigh (1999), *The Ethnography of Infrastructure. American Behavioral Scientist*, 43(3), p. 377-391

AUTEURS

CAROLE FAGADÉ

Carole Fagadé est membre associée au Laboratoire Médiations, Informations, Communication, Arts (MICA) et ATER à l'Institut National Supérieur du Professorat et de l'Éducation, Strasbourg (Inspe). Courriel : carole.fagade@u-bordeaux-montaigne.fr

Marie-Noëlle DOUTREIX (2020), *Wikipédia et l'actualité. Qualité de l'information et normes collaboratives d'un média en ligne*

Paris, Presses Sorbonne Nouvelle

Laetitia Bastari

RÉFÉRENCE

Marie-Noëlle DOUTREIX (2020), *Wikipédia et l'actualité. Qualité de l'information et normes collaboratives d'un média en ligne*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle

- 1 Cet ouvrage issu d'un travail de thèse de doctorat se concentre sur l'analyse de la version francophone de Wikipédia et de sa définition en tant qu'encyclopédie en ligne, sur la construction des articles et du modèle éditorial, ainsi que des discours produits par Wikipédia et à son sujet comme ceux de la fondation Wikimedia et de sa communauté.
- 2 Marie-Noëlle Doutreix interroge Wikipédia considéré comme une forme d'encyclopédie hybride, car c'est aussi un site d'actualité qui s'appuie sur des logiques informationnelles propres aux médias d'actualité avec des outils empruntés au journalisme (comme le tri et le traitement de la qualité de l'information), ce qui permet à l'auteure d'interroger Wikipédia comme encyclopédie et média en ligne. C'est tout d'abord le fonctionnement éditorial qui est analysé¹. Cela concerne à la fois la reprise des articles et des discours médiatiques que nous retrouvons sous forme de liste des sources utilisées attestant d'une actualisation en continu, puisque les articles sont « aux prises avec l'actualité » (p. 10) ; ils composent avec l'actualité et entrent ainsi en adéquation avec les critères de fiabilité.

- 3 La première partie de l'ouvrage se concentre sur le travail de terrain qui consiste à étudier les pages *méta*² en tant qu'espaces de Wikipédia ainsi que d'articles sur l'encyclopédisme. Il s'agit aussi de voir comment Wikipédia se définit lui-même à la fois comme « œuvre et communauté » dans un article éponyme et dans d'autres articles descriptifs où l'encyclopédie est érigée en principe en opérant une similarité avec le projet d'encyclopédie de Diderot et D'Alembert qui se basait sur une structure éditoriale centrée sur l'accès aux connaissances. Le premier chapitre détaille les conceptions de l'encyclopédisme dans Wikipédia comme double fonction : encyclopédie et média d'information.
- 4 La valorisation de la dimension collective chère à Wikipédia qui se présente comme un projet ouvert se déploie dans un contexte spécifique de production de données en abondance, de diffusion d'information et de découvertes scientifiques. C'est tout le rapport aux connaissances qui se trouve bouleversé par les effets du Web sur l'apprentissage et la mémoire et qui transforme ainsi le besoin de savoir en besoin de trouver la « bonne information » pour justement savoir, et brouillant ainsi les frontières entre connaissance et information actualisées, alors même que ces frontières sont bien établies dans l'activité journalistique.
- 5 À cela s'ajoute le postulat du fonctionnement de Wikipédia (article éponyme) qui s'articule autour de la neutralité, ce qui n'est pas le cas de l'encyclopédie citée plus haut et dont l'engagement était de s'élever contre l'obscurantisme. En effet, l'encyclopédie de Diderot et D'Alembert pour en reprendre l'exemple, qualifiée de biais idéologique dans l'article éponyme, permet à Wikipédia par son mode d'organisation participatif valorisé d'ériger le principe de neutralité comme fonction d'arbitrage propre à la diversité des contributeurs et au caractère anonyme qui fait l'objet de critique. La conception de la neutralité selon les contributeurs vient ainsi compenser ce qui relève du point de vue. Enfin, cette « filiation » avec l'encyclopédie trouve ses racines dans le concept du *copyleft* qui s'articule autour du libre et qui s'oppose au *copyright* (droit d'auteur). En ce sens, cela touche également à l'universalisme et à la démocratisation du savoir.
- 6 Le deuxième chapitre ouvre sur les questions propres à la continuité ou à la discontinuité de l'encyclopédie et de Wikipédia qui sont comparés, en interrogeant d'abord les fonctionnalités et le cadre éditorial de Wikipédia : avec l'hypertextualité où chaque article se trouve connecté à d'autres pages ou d'autres articles, même si le système diffère de l'organisation type de l'encyclopédie du savoir. La question de l'homme comme agent ordonnateur des savoirs est ainsi abordée : celui-ci est représenté de manière non concrète comme inachevé et universel dans l'encyclopédie, alors que pour Wikipédia, cela se concentre sur chaque individu.
- 7 Une distinction majeure et essentielle est soulignée : c'est le rapport aux sources et notamment aux sources d'autorité avec l'information comme principe d'organisation. En effet, Wikipédia se base notamment sur des sources médiatiques et journalistiques qui favorisent le prélèvement ou la sélection d'informations précises, tandis que l'encyclopédie repose sur les ouvrages de bibliothèque, ce qui selon l'auteure appelle à une lecture aboutie du texte en question. Cela témoigne d'un changement dans le rapport à l'information et d'un amalgame entre information et connaissance. Le troisième chapitre s'intéresse aux critiques formulées contre Wikipédia, notamment l'ouverture à tous (aspect collaboratif) et l'anonymat des contributeurs. L'auteure montre que ces critiques font apparaître les critères qualificatifs de l'encyclopédie

selon l'attente des lecteurs et qui sont ici saisies dans les représentations des contributeurs qui défendent des arguments dans les pages *méta* (espace critique). Cela permet aux contributeurs de freiner la critique par la résolution des difficultés rencontrées et de voir au-delà des aspects qui définissent Wikipédia, des questionnements d'ordre communicationnel à investir par la théorie de l'acteur réseau pour penser la communication comme en train de construire l'objet : une communication organisante (Cooren, 2010) soulignée par l'auteure.

- 8 La deuxième partie nous offre une analyse des points de continuité ou de rupture de deux formes d'encyclopédie : entre un format plus traditionnel et les caractéristiques de l'encyclopédie numérique. Pour cela l'auteure interroge la recherche de neutralité de Wikipédia, qui veut se distinguer de l'encyclopédie par l'explicitation de ce qu'elle n'est pas par rapport à elle (partiale ou engagée idéologiquement), ce qui permet de formuler et de définir ce qu'elle est (une encyclopédie libre et un média en ligne). Autrement dit, Wikipédia appuie fortement l'idée de neutralité comme but commun, pour se démarquer de l'encyclopédie ce qui permet à l'auteure d'y voir des problèmes communs aux médias journalistiques sur la question de la neutralité. Cela engage d'autres questions également propres au modèle hybride de Wikipédia, que nous retrouvons dans le quatrième chapitre où l'auteure mène une réflexion sur l'épistémologie de Wikipédia par ses logiques d'interaction avec le monde juridique et économique (gratuité) et les valeurs issues du « monde du libre » (p. 96), soit les logiciels libres de l'*open source*, l'aspect plus matériel (numérique) et son développement technologique autour du wiki (le collaboratif).
- 9 Le concept de vertu épistémique permet à l'auteure de développer une réflexion sur la formation d'un modèle hybride, en train de se faire, et sur son imbrication dans le réel, sur sa régulation en tant que système, autour du critère de qualité en lien avec la neutralité de point de vue. C'est en effet selon l'auteure une réflexion qui porte sur la conception de Karl Popper de la connaissance objective, car Wikipédia s'inscrit dans une pensée libérale sans garantir finalement une totale neutralité. Ce point est notamment développé dans le sixième chapitre, où l'accent est mis sur l'idée de refléter pour un article « l'état de la discussion » (p. 133). Cela permet de répondre à la critique de l'anonymat adressée aux contributeurs, en valorisant l'idée d'une discussion critique dont l'importance est signifiante dans la réponse aux critères de qualité éditoriale par une forme d'évaluation. En ce sens, les critères éditoriaux ne divergent pas complètement de l'encyclopédie, sauf sur quelques points qui font de Wikipédia un objet non défini complètement.
- 10 Enfin, l'auteure souligne la contestation de l'autorité comme gage d'un raisonnement qui n'est pas propre à l'encyclopédie traditionnelle. Pourtant, selon son constat Wikipédia y souscrit, car ses articles reposent sur des arguments d'autorité, et de ce fait éloignent la question de la validité de l'information (l'intention de l'auteur) au profit de la fiabilité (et de la crédibilité) ainsi que de la pertinence (relation entre le besoin d'information et le résultat). Il s'agit pour Wikipédia de viser la fiabilité comme prépondérante, ce qui permet à l'auteure de poursuivre la réflexion sur la question de l'objectivité journalistique empruntée. La neutralité rejoint l'objectivité journalistique par une construction de la pluralité de points de vue, sans en garantir l'impartialité, mais en agissant comme condition possible du discours parmi d'autres et le rendant ainsi crédible et fiable.

- 11 Dans la troisième et dernière partie, il s'agit de confronter l'analyse du positionnement encyclopédique de Wikipédia à des résultats issus de deux corpus de trois cents articles pour saisir l'aspect collaboratif dans ses usages d'encyclopédie ou de média d'actualité, pour comprendre finalement comment le numérique change le secteur journalistique et les pratiques informationnelles. L'auteure choisit l'analyse à la fois quantitative et qualitative et cela permet de voir en quoi la qualité de l'information est liée à la dimension collaborative et quelles sont les variables en jeu qui permettent de souligner les limites ou les points de divergence, et ainsi de distinguer sans pour autant différencier. La catégorisation des articles par portails, qui est effectuée par les contributeurs, renvoie à la forme du réseau sans marquer un ordre de hiérarchie des savoirs ou de liens logiques entre les pages. En effet, les portails Wikipédia renvoient à d'autres articles connectés entre eux ; le lien n'est pas pensé comme un « itinéraire » (p. 166) pour explorer le monde, mais ouvre sur une multitude de possibles. De ce fait l'auteure souligne l'absence d'une préoccupation centrée sur « l'organisation de la connaissance » (p. 167), car les portails renvoient à des domaines et non à des disciplines (p. 168). La distinction entre le journalisme et l'encyclopédie est moins évidente ou apparente ; il faut prendre en considération les changements sur la production d'informations pour assimiler Wikipédia à un média en ligne « visible » (connu de tous). En effet, l'auteure fait ressortir des analyses les usages de Wikipédia qui passent plus par un moteur de recherche que par les portails, ce qui met en valeur la prédominance de l'algorithme qui traduit une préférence pour l'utilité, la facilité d'usage et donc un outil en jeu plus qu'une épistémologie de l'accès à l'information ou à la connaissance qui définit l'encyclopédie (p.169).
- 12 Pour finir, les diverses missions liées à l'activité journalistique renvoient néanmoins à celle des wikipédiens³ dans le cas de l'écriture des articles, de la recherche de sujets qui n'ont pas encore été traités, de la mise en forme et de la dimension participative qui mettent en valeur la prégnance et la place accordée à l'information d'actualité dans Wikipédia, qui le rapproche finalement du média d'information en ligne : soit pour l'auteure comment Wikipédia s'approprie l'idée d'un « contrat médiatique fiduciaire » (p. 184). Cette partie se termine sur la question de la participation en lien avec la qualité des articles en dehors des sources, et qui concerne les conditions de publication ainsi que la façon dont est pensée l'actualité dans l'encyclopédie en ligne.
- 13 Cet ouvrage porte sur des questions actuelles concernant des objets hybrides, avec une ouverture aux recherches en communication. Au-delà de l'analyse définitionnelle selon les principes encyclopédiques, l'auteure fait émerger plusieurs réflexions sur les interactions qui définissent un espace numérique spécifique (qualifié par l'auteure d'ouvert, de libre et de collaboratif), et soulèvent des questions propres à l'information, à la documentation, à la communication et, ici, à la valeur accordée aux discours médiatiques dans le contexte du numérique qui interroge notre rapport à l'information et le statut du document avec l'analyse de la validité, de la fiabilité et de la pertinence. L'auteure conclut sur la question de l'évaluation quantitative de la qualité informationnelle qui reste à approfondir en ce qui concerne les modes participatifs et collaboratifs.

BIBLIOGRAPHIE

COOREN François (2010), « Ventriloquie, performativité et communication. Ou comment fait-on parler les choses », *Réseaux*, 5(163), p. 33-54.

NOTES

1. La spécificité du système Wikipédia : des procédures et des critères de labellisation des articles, les fonctionnalités des bandeaux d'avertissement, la protection et la disposition des articles qui servent d'indicateurs justifiant la fiabilité de Wikipédia.
 2. Les pages *méta* concernent les normes d'édition, entourent la participation des contributeurs, dans les pages d'historique et de discussion, les commentaires, etc.
 3. Terme utilisé par l'auteure pour désigner les membres de la communauté Wikipédia.
-

AUTEURS

LAETITIA BASTARI

Laetitia Bastari est doctorante, unité émergente TransitionS, Université Côte d'Azur. Courriel : b.laetitiainfocom@gmail.com

Joyce SEBAG et Jean-Pierre DURAND (2020), *La sociologie filmique*

Paris, CNRS Éditions

Aziz Hlaoua

RÉFÉRENCE

Joyce SEBAG et Jean-Pierre DURAND (2020), *La sociologie filmique*, Paris, CNRS Éditions

- 1 Dans la préface de *La sociologie filmique* de Joyce Sebag et Jean-Pierre Durand, Douglas Harper¹ écrit que la force de l'ouvrage réside dans sa capacité à dialoguer avec d'autres travaux intellectuels et dans sa synthèse de plusieurs thèses dans un seul volume. Au-delà de sa portée encyclopédique, les auteurs traiteraient des grands débats intellectuels, méthodologiques et théoriques sur la sociologie filmique. Ils décrivent les origines de la sociologie visuelle dans la photographie documentaire et le cinéma à partir des travaux de Robert Frank et d'Alexandre Rodchenko. Ils passent en revue les études cinématographiques de l'anthropologie française et britannique, en parallèle avec le cinéma documentaire ancien (Robert Flaherty) pendant sa longue gestation au xx^e siècle, avant l'incidence du cinéma-vérité des années 1960. Ils concluent avec des réflexions sur le tsunami actuel de l'usage de l'image par les technologies numériques. Harper compare leur projet à une « toile d'araignée » dans laquelle la pensée et la technique visuelle (dans la plupart des cas filmique) sont entrelacées avec les théories et les méthodes sociologiques. Pour lui, l'ouvrage n'est pas un manuel pratique, mais réflexif. En somme, il s'agit d'un manifeste pour une sociologie visuelle et filmique. Harper résume la sociologie filmique comme celle qui intègre l'ensemble des processus de travail du sociologue et ceux du cinéaste, à partir d'un amalgame de l'appareillage scientifique et conceptuel de la sociologie avec le langage de la photographie et du cinéma.
- 2 En introduction, Sebag et Durand font un rappel historique de la sociologie et du film documentaire nés à cinquante ans d'intervalle, mais dont la rencontre n'a eu lieu qu'à partir du moment où la sociologie a analysé les documentaires ou a utilisé le cinéma et

la photographie comme des matériaux premiers pour capter le réel dont elle veut rendre compte. L'idée centrale de l'ouvrage est de discuter du défi d'intégrer le cinéma — et ses techniques, de la captation des images et du son au montage d'un film, en passant par l'écriture cinématographique — dans la pratique de la sociologie et d'une éventuelle opposition entre le texte et l'image. Or, en revenant sur cette question, les auteurs avancent que l'image ne s'oppose pas au texte : qu'elle soit fixe ou animée, celle-ci parle différemment de la réalité et donne une grande place aux émotions, aux couleurs du monde. Ils expliquent comment la sociologie filmique emprunte aujourd'hui les chemins défrichés par l'ethnologie et l'anthropologie. S'intéresser à la narration (souvent oubliée dans les écrits sociologiques), penser la forme de la restitution (le style dans l'écriture papier), la qualité des images ou le rythme de l'exposé dans le film, c'est écrire autrement la sociologie. Les auteurs expliquent comment la sociologie filmique produit des connaissances, tantôt à partir de l'enregistrement des images et des sons, plus précis que l'observation directe ou les entretiens audio, tantôt durant le *dérushage* qui exige le visionnage répété des images/sons ou encore durant le montage qui les juxtapose pour créer du sens et des visions inédits. Sebag et Durand défendent l'idée d'une hybridation entre la sociologie et le cinéma. L'une et l'autre sont deux expressions différenciées d'un « rapport au monde », d'un mode de compréhension du monde. Cette hybridation réconcilie deux univers longtemps perçus comme antinomiques, celui de la rationalité et celui de l'émotion ou du sensible. Les auteurs ajoutent que l'écriture cinématographique de la sociologie donne accès à ce qui, à travers l'émotion et le sensible, fait partie de la rationalité et soulignent que l'émotion et le sensible font partie de la compréhension du social et, en cela, confortent les connaissances de celui-ci. Cette hybridation ouvre ainsi de nombreuses voies à la réflexion, à des propositions novatrices et aux débats, bien loin des certitudes.

- 3 Le premier chapitre de l'ouvrage, qui en contient cinq au total, expose la démarche de la sociologie filmique et la positionne par rapport à la réalisation d'un documentaire sociologique. Les auteurs reconnaissent que la sociologie filmique repose sur le lointain héritage de la photographie, des films des ethnologues et de la photographie documentaire et que sa maturation résulte d'un processus de convergence de plusieurs disciplines des sciences humaines et du cinéma, en tant que représentation du monde. Cette convergence a été favorisée par la mise au point de la caméra légère et du son synchrone (années 1960), puis par l'invention et la diffusion de la vidéo avec la baisse des coûts du matériel. La création d'un réseau thématique au sein de l'Association professionnelle de sociologie en 2012 a contribué à donner à l'image et au son un statut équivalent au texte et a favorisé leur complémentarité dans la production du savoir sociologique. Ce chapitre se termine sur les modalités de l'enseignement supérieur de ce champ en devenir et sur leurs fondements théoriques et méthodologiques.
- 4 Le deuxième chapitre discute du passage de la photographie et du cinéma des ethnologues à la sociologie visuelle. Les auteurs rappellent l'histoire du documentaire filmé, laquelle renvoie aux rapports que celui-ci a longuement entretenus avec la démarche en sociologie. Il s'agit par conséquent de montrer comment le documentaire sociologique poursuit une histoire ancienne tout en affirmant sa spécificité. Selon les auteurs, avant que le cinéma ne pénètre le documentaire, c'est bien sûr au moyen de la photographie que les ethnologues et les anthropologues ont rapporté de précieux documents de lointaines contrées sur des populations méconnues du grand public. La photographie et le cinéma documentaires se sont développés parallèlement, avec des

processus de maturation différents et dont la sociologie filmique hérite. Plus loin, les auteurs discutent de la place de l'observation dans l'ethnologie et l'anthropologie qui a favorisé un usage intensif de la photographie dès ses premiers développements : celle-ci constituait un complément riche et précis des descriptions scripturales des vêtements, de l'habitat, des pratiques culinaires et, bien sûr, des cérémonies organisées par les populations qu'étudiaient les anthropologues en Océanie et en Afrique.

- 5 À ce propos, Sebag et Durand signalent les travaux pionniers de Marcel Mauss (1872-1950), qui reposaient sur les observations de terrain de ses étudiants. Pour Mauss, « le cinéma permettra de photographier la vie » (1947, p. 15). Très attaché aux techniques du corps qu'il définit comme étant au fondement de la transmission culturelle et des rapports sociaux en général, il en recommande l'étude « à l'aide de la photographie et si possible, du cinéma ralenti » (*ibid.*, p. 26). Les auteurs dressent une liste des précurseurs les plus représentatifs de cette pratique chez les anthropologues et les collectionneurs de la fin du XIX^e siècle et du XX^e siècle : Albert Kahn (1860-1940), Bronislaw Malinowski (1884-1942), Gregory Bateson (1904-1980) et Margaret Mead (1901-1978), anthropologues américains qui ont produit des milliers de photographies et de films sur Bali entre 1936 et 1939, l'ethnologue français Marcel Griaule (1898-1956), qui a produit, entre autres, un court documentaire de 15 minutes intitulé *Les masques noirs* (1938) et l'anthropologue Michel Leiris.
- 6 Un passage important de ce chapitre discute de la photographie documentaire qui, selon l'affirmation étayée des auteurs, aurait débuté avec Lewis Hine (1874-1940), photographe américain qui a d'abord fait des études de sociologie avant de devenir photographe en 1904. Hine a commencé par photographier les immigrants à Ellis Island, porte de la terre promise, avant d'être engagé durant une décennie par le National Child Labour Committee pour dénoncer le travail des enfants dans les mines, dans les filatures de laine ou de coton et dans tous les ateliers aux conditions de travail déplorables. Sebag et Durand analysent ensuite les travaux de plusieurs photographes² européens et américains (dont ceux des photographes qui ont participé au programme gouvernemental de la Farm Security Authority aux États-Unis), avant de citer le « réalisme poétique » de l'école humaniste française³.
- 7 Sebag et Durand évoquent l'invention du documentaire (1920-1930) en rappelant les travaux de figures marquantes comme celles de Robert J. Flaherty (1884-1951) et Dziga Vertov. Les auteurs considèrent les années 1930-1960 comme des périodes de maturité du documentaire et donnent quelques exemples pour appuyer cette hypothèse. Ils mentionnent notamment le Britannique John Grierson (1898-1972), l'un des pionniers du documentaire, qui préconisait ce qu'on nommerait aujourd'hui le « cinéma citoyen ». Pour Grierson, l'urgence résidait dans le fait de filmer sa propre société. Il a produit *Drifters* (1929), *Industrial Britain* (1933) et *Song of Ceylon* (1935). Souvent présenté comme le père du documentaire belge, Henri Storck (1907-1999) réalise aussi de nombreux courts métrages (plus de 60 films au total), dont plusieurs sur Ostende, sa ville natale. Est également présenté le documentariste français Jean Vigo (1905-1934), qui a offert *À propos de Nice* (1929), un documentaire tourné avec Boris Kaufman qui se montre acerbe et poétique sur les inégalités sociales et sur la villégiature des classes aisées européennes à Nice. Dans les années 1930, la Confédération générale du travail (CGT) fait appel aux cinéastes pour réaliser des films documentaires sur le travail manuel et les luttes ouvrières tout en mettant en avant l'organisation syndicale. Au cours des années 1960 et durant l'après-guerre, le documentaire s'oriente vers le direct.

Le cinéma international a été marqué par le néoréalisme italien⁴ qui, quoique non documentaire, traite des questions sociales à l'instar du documentaire, ce qui n'a pas manqué de l'influencer. À partir des années 1970, le cinéma documentaire se développe, bénéficiant des innovations techniques qui allègent le matériel de tournage⁵.

- 8 Dans le troisième chapitre, Sebag et Durand soulèvent la question de l'hybridation entre le cinéma et la sociologie en citant Jean Rouch, qui examina le rapport entre l'ethno-anthropologie et le cinéma lors du congrès des sciences anthropologiques et ethnologiques à Vienne en 1952 : « Quand les cinéastes font des films ethnographiques, ce sont peut-être des films, mais ils ne sont pas ethnographiques, mais quand les ethnologues font des films, ils sont peut-être ethnographiques, mais ce ne sont pas des films » (cité dans Poirier, 1968, p. 435). Afin de réaliser des documentaires sociologiques qui soient aussi des films, les auteurs mentionnent qu'il faut d'abord interroger l'organisation de la convergence des deux approches de la connaissance, par les mots et par les images. D'où l'importance d'emprunter à tous les arts qui ont manié le texte (le roman, la poésie, le théâtre) et l'image (la peinture en particulier), sans remonter à l'art pariétal préhistorique qui posait déjà la question du mouvement dans la représentation iconique, comme le fait remarquer Serguei M. Eisentein (2013). La pensée naît avec les mots, la langue et l'écrit pour construire des concepts à partir de la raison ; la perception, par les sens et les images qui lui sont relatives, n'aurait que peu à faire avec la pensée elle-même. Or, les auteurs se demandent si l'on peut ainsi continuer à nier le rôle de la perception, des émotions et des images dans l'activité de penser. À ce sujet, ils proposent de « penser par l'image » en offrant un panorama des artistes, romanciers, réalisateurs et poètes qui illustrent ce concept. Ils évoquent une phrase très significative de Jean-Luc-Godard : « Le cinéma est une pensée qui prend forme, une forme qui pense » (cité dans Baecque et Chevallier, 2012, p. 231). Ces interrogations les amènent à se demander, à partir d'un détour par la photographie, si l'on peut parler d'image sociologique, soit comment construire des images et des sons qui soient sociologiquement significatifs. Selon les auteurs, la photographie documentaire serait un instantané qui « raconte quelque chose ». Pour atteindre cet objectif, le photographe concentre l'histoire d'un lieu, d'un personnage, d'un groupe humain en l'histoire longue d'un personnage ou d'un lieu en un seul instant. La contraction du temps et de l'espace caractérise la prise de vue photographique, c'est-à-dire l'enfermement d'une durée et d'un espace infinis dans un cadre limité et figé dans l'instant.
- 9 Ils abordent ensuite la narration en expliquant que la photographie propose une interprétation du social par la scène montrée et en développant sa construction des significations et les manières par lesquelles elles sont généralement perçues à partir de signes, de symboles ou de détails. Selon les auteurs, ce sont ces « attributs » que le photographe choisit d'inclure dans l'image tout en excluant d'autres qui risqueraient d'affaiblir la signification recherchée. Poursuivant leur réflexion, les auteurs se penchent sur la relation entre la photographie et l'esthétique en expliquant comment une image documentaire répond à certains canons esthétiques. En leur absence, soit l'image n'entre jamais dans l'histoire, soit les significations qu'elle porte ne se manifestent pas. Les auteurs discutent la valeur sociologique de la photographie en analysant sept photos possédant toutes des significations plus ou moins sociologiquement déchiffrables. Ces photos sont tirées d'œuvres filmiques et

photographiques qu'ils ont réalisées durant une vingtaine d'années sur les thématiques du travail et du management dans l'industrie automobile mondiale.

- 10 Poursuivant leur réflexion, Sebag et Durand ajoutent que le cinéma modifie radicalement les contenus du « modèle » de fonctionnement de la photographie documentaire, en raison des spécificités de l'image animée et du son associé. Par l'analyse de l'interprétation de cas de productions filmiques et photographiques, ils éclairent l'importance de la maîtrise des signifiants, du montage et du scénario. Selon eux, plus la narration facilite la lecture des contenus sociologiques, mieux ils seront partagés par un large public. Ainsi, plus l'intrigue tient en haleine le spectateur, plus il retirera du plaisir et se nourrira des propos pour aiguiser sa réflexion et en débattre. Renvoyant entre autres à la thèse d'Antonio. R. Damasio (1995/1994) qui réhabilite les émotions — traditionnellement désignées comme perturbant le raisonnement — en montrant qu'elles accompagnent toujours la pensée, qu'elles en sont indissociables, les auteurs avancent que le réalisateur-sociologue doit réussir à établir un rapport, souvent complexe, entre les émotions, le sensible, les affects et les contenus raisonnés. Cependant, l'établissement de ce rapport demeure très théorique puisqu'au moment du montage, le réalisateur-sociologue doit réinventer un scénario à partir du matériau toujours incomplet dont il dispose pour son tournage final.
- 11 Le montage serait une singulière histoire d'expériences. Pour le sociologue-cinéaste, faire du cinéma documentaire consiste à partager des retours d'expériences, à la fois personnelles et professionnelles. Les auteurs citent un extrait très riche de Frederick Wiseman à ce propos :

Le montage est l'opération qui consiste à comprendre l'évènement que j'ai filmé. C'est pourquoi je le fais moi-même. Je ne comprends pas comment on peut le confier à quelqu'un d'autre. J'y passe presque toujours un an. Je découvre le film au moment du montage et en général vers la fin. Il me faut huit ou neuf mois pour commencer à trouver la structure. C'est une aventure personnelle et aussi intellectuelle qui passe par l'analyse des séquences. Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que je vois ? Pourquoi ces mots, ces gestes ? Le montage est totalement raisonné, mais dans le sens d'une dramaturgie. S'il n'y a pas de structure dramatique, ce n'est pas un film. La structure nous rapproche de la fiction, dans le sens où les événements sont arbitrés, mis en ordre. Un ordre que je choisis. Qui ne suit pas du tout la chronologie du tournage (*Le Monde*, 17 novembre 1999).
- 12 Le montage, étape ultime de la narration, constitue un moment de vérité qui comporte son lot de questions et où se jouent la confrontation avec les prises de vue et les prises de son, les questions d'origine et les intentions premières. Le sociologue-réalisateur fait face aux images, qui elles seules permettront ou ne permettront pas de réaliser le film rêvé. C'est aussi l'étape des choix puisqu'il faut abandonner des morceaux du film auxquels on tient, mais qui ne présentent plus une cohérence avec l'ensemble.
- 13 Le quatrième chapitre interroge surtout les concepts de la distanciation, du point de vue, des contraintes et de l'engagement dans le travail du sociologue-réalisateur, en citant les travaux de Bertolt Brecht (Didi-Huberman, 2009), Norbert Elias (1993/1983), Pierre Bourdieu (1982 et 2001) et Paul Ricœur (1991/1983). Nous apprenons que cette question importante pour penser les films sociologiques a été soulevée lors d'une recherche sur le terrain auprès d'ouvriers syndiqués qui leur ont expliqué que de nombreux autres chercheurs ont réalisé des études sur le secteur industriel sans que les ouvriers aient ensuite accès aux résultats publiés. Cette rencontre les aurait fait réfléchir à l'importance et à la pertinence de la sociologie filmique pour la production

et la circulation des connaissances. Il y aurait donc une sorte d'homothétie, au moins formelle, entre la sociologie visuelle et les principes fondateurs du courant de l'interactionnisme symbolique (voire de l'ethnométhodologie). Les auteurs discutent notamment du concept de point de vue, qui occupe une place centrale dans leurs travaux et qu'ils définissent comme le lieu (le point) où l'on doit se placer pour mieux voir un objet ou une scène. C'est ce lieu privilégié qui est conseillé aux touristes des parcs nationaux étatsuniens si l'on veut jouir du plus beau « point de vue » (*viewpoint*), de l'image qui « capture » la beauté des lieux. Il s'agit d'une manière particulière de se représenter une situation, de répondre à une question ou de formuler une problématique. Chaque point de vue, y compris celui de l'observateur, est structurellement et socialement lié aux autres. Pour le sociologue-cinéaste, la question devient celle de l'emplacement de la caméra (et du micro) en adéquation avec son point de vue de sociologue, en anticipant les mouvements dans les prises de vue, la lumière, les déplacements des personnes ainsi que tous les détails techniques.

- 14 Parmi les quelques exemples donnés à propos des interrogations qui mènent au scénarimage (séquencier), nous comptons celle de la distance caméra-personnages (ou caméra-situation), qui reflète aussi une distance sociale, une question de classe, une question d'appartenance sociale (ou non) au groupe. Sont aussi questionnés les préjugés personnels qui influencent cette distance et les solutions cinématographiques envisageables. Nous pouvons aussi penser à l'effet de domination de l'opérateur sur son sujet que provoque la prise de vue en plongée, alors que la contre-plongée inverse ce rapport. Comment bien doser ces signifiants ou échapper à leurs revers, en restant conscients des rapports légitimes de domination qui fondent les sociétés et les cultures, sans pour autant évacuer la singularité de celles-ci et leurs possibilités de résistance ? La pronominalisation (l'usage du « je » par le personnage ou par le réalisateur) utilisée par plusieurs sociologues-réalisateurs exclut-elle certains biais relatifs au point de vue ? Faut-il objectiver les propos en éloignant la caméra ou en cadrant plus large ou, au contraire, « entrer » dans le personnage à partir de gros plans ?
- 15 Citant Joël Magny — « Le cinéaste ne place pas seulement sa caméra au meilleur point de vision, mais là où il transmettra au spectateur sa vision, son point de vue, cette fois au sens physique, certes, mais de là, au sens psychologique, puis moral, idéologique » (2001, p. 17) —, Durand et Sebag soulignent que le sociologue-cinéaste doit s'interroger en permanence sur l'image qu'apporte son travail de sociologue. Cet exercice lui éviterait une approche plus « scientiste » que « scientifique ». Si la sociologie a l'ambition de révéler le caché, l'ambition du sociologue-cinéaste n'est pas de constituer des preuves, mais d'offrir des outils de réflexion et des objets de débat ainsi que de construire autrement les relations mouvantes du public-privé. Il n'y a pas une bonne manière de filmer (ou de monter le documentaire), mais seulement des voies ou des solutions plus pertinentes que d'autres, et dont l'efficacité croît avec l'expérience professionnelle. Ce chapitre se termine sur une discussion autour de l'arrivée des téléphones intelligents qui introduisent la spontanéité dans la fabrication des films sociologiques. Selon les auteurs, cette spontanéité est un atout dans un processus où rien, ou presque, n'est prévisible.
- 16 Le dernier chapitre de l'ouvrage discute du défi de montrer l'invisible dans le documentaire sociologique. À l'instar de la sociologie, le cinéma aurait selon eux l'objectif de « donner à voir » les ressorts cachés des phénomènes sociaux afin de proposer une interprétation du réel et du monde. Vouloir représenter le réel, c'est

utiliser des moyens sensibles pour exprimer un vécu, un ressenti, un « effet de réel ». Il n'y a pas de reproduction vraie ni de copie exacte au sens d'une reproduction totalement fidèle. Sebag et Durand donnent l'exemple de la photographie qui fut perçue à ses débuts comme une technique appauvrissante de reproduction du réel (Freund, 1974), mais qu'aujourd'hui chacun convient de percevoir comme l'interprétation du réel par les choix du photographe. En mobilisant les travaux de Roland Barthes, André Rouillé et Williams J. Mitchell, les auteurs rappellent les débats et discussions visant à déterminer qui des peintres ou des photographes reproduisent le plus fidèlement le réel. Ils proposent le concept de l'« irréalité réelle » de la photographie et du cinéma qui, par l'« effet de réel », doit faire douter en permanence les publics de son objectivité. Les auteurs ajoutent que la photo et le cinéma documentaire sont des constructions, soit des artefacts, puisqu'ils ne reproduisent que partiellement et subjectivement le réel en faisant toujours appel à l'imaginaire du spectateur.

- 17 Les auteurs reviennent sur les travaux de Pierre Naville, pour qui l'image est porteuse d'une forme neuve d'écriture sociologique. Plutôt qu'un simple support technique accompagnant le texte scientifique, l'image était, selon lui, le principe « de toute une conception du processus de création de la donnée sociologique et de son traitement [...] en rupture avec les habitudes mentales acquises, c'est-à-dire, un nouveau maniement des symboles et des signes » (1966, p. 156). Naville voulait savoir si les images optiques et sonores qui peuplent notre monde à l'égal des mots peuvent donner lieu à une sémiotique particulière autorisant leur emploi autonome dans la recherche. En guise de réponse, il considère que l'image a partie liée avec l'instrumentalisation de la recherche, c'est-à-dire avec toutes les techniques mises en œuvre dans la collecte quantitative et qualitative des données. L'instrumentalisation constitue un « élément (fondamental) de la méthode », voire une « forme d'opération qui prédétermine les résultats à atteindre » (*ibid.*, p. 158). L'utilisation des images/sons peut prendre plusieurs formes : illustrer un propos, le diffuser de façon pédagogique, devenir soi-même objet d'étude et, enfin, devenir un instrument de recherche.
- 18 Plus loin, les auteurs se demandent si l'image peut rendre compte de la réalité sociale au même titre que l'écrit en maniant les concepts et les paradigmes. Pour toute réponse, les auteurs résument une réflexion d'Edgar Morin dans la préface de l'ouvrage de Luc de Heusch (1962) :

La caméra rend plus visible la question de la médiation de l'œil du chercheur dans l'enregistrement des données. Elle rend compte directement du « donné sensible » au lieu de le traduire. L'image cinématographique est une transcription « plus fidèle », voire plus fiable de la réalité que les notes prises par le chercheur, plus précise que l'œil humain, bien que d'une moindre mobilité (Sebag et Durand, p. 195).
- 19 Au même titre que la métaphore, l'image cinématographique est une solution et un principe de recherche actif pour représenter ce qui ne peut être directement montré comme les idées et la pensée symbolique. Pour lier ces réflexions au domaine du cinéma sociologique, les auteurs abordent la place de l'entretien filmé comme moyen d'expression privilégié de la réflexivité sur le travail et sur toute autre pratique sociale dans la famille, dans la rue, au marché, dans une réunion de quartier ou au temple. Si l'entretien filmé nous apparaît comme un complément à la narration et non un substitut, ce sujet donne lieu à de véritables débats entre réalisateurs. Si d'aucuns affirment que le documentaire expose des faits sociaux, certains défendent l'idée qu'un

entretien bien ficelé devient une situation en soi, un « entretien en situation », intégré dans le temps et l'espace d'un fait social et contribuant encore plus profondément à la compréhension de ce qui est caché, en multipliant les points de vue des acteurs à travers un montage intelligent qui n'efface nullement la subjectivité du sociologue-réalisateur. L'entretien filmé dans le documentaire sociologique remplit ainsi trois fonctions indissociables selon Sebag et Durand :

- dire ou montrer l'invisible et l'intangible que les images/sons ont du mal à capturer ;
- produire des connaissances fondées sur l'expérience des acteurs exprimées à travers leur propre réflexivité (ressentis, représentations, sentiments) ;
- diversifier les points de vue en les confrontant à la thèse du sociologue-cinéaste.

- 20 Sur ce dernier point, les auteurs rejoignent Jean Arlaud (2006) pour qui le documentaire sociologique, tout comme l'écrit, est une confrontation des idées qui se manifeste à travers la diversité des points de vue exprimés dans les entretiens.

Conclusion

- 21 En conclusion de leur ouvrage, Sebag et Durand expliquent que la sociologie filmique émerge aujourd'hui pour deux raisons essentielles : une nécessité éthique interne à la discipline et le rôle de l'image dans la société contemporaine. La première raison tient au souhait de mettre en avant les « oubliés de la parole », c'est-à-dire ceux et celles que l'on a longtemps interrogés en leur promettant l'anonymat. La sociologie filmique lève cet anonymat et donne publiquement la parole à ces répondants en tant qu'acteurs citoyens. La seconde raison renvoie à la place prépondérante qu'occupe l'image au travail, dans les loisirs et sur les réseaux sociaux. La sociologie filmique, telle qu'elle est définie par les auteurs, se refuse à n'être qu'un support de diffusion de résultats et se pense comme un instrument de production de connaissances. Enfin, la sociologie filmique cherche — à l'instar d'autres disciplines ou pratiques artistiques — à inciter le citoyen-spectateur à pratiquer la critique par la distanciation du réel. Le « montrer le voir » de William Mitchell (2014/2005) résume bien un changement paradigmatique passant de la construction sociale du visuel à la construction visuelle du social. Les auteurs montrent en quoi l'hybridation de la sociologie et du cinéma est possible, souhaitable, voire heureuse, accouchant d'une forme et de contenus inédits où apprendre à voir devient fondamental. Ils insistent tout de même sur les défis qui attendent les jeunes sociologues-cinéastes, qui devront maîtriser, d'une part, les théories sociologiques et les méthodes d'investigation (observation, entretien filmé) et, d'autre part, les techniques cinématographiques (prises de vue et de son, cadrage, mouvements de la caméra, éclairage, dérushage-montage). Selon les deux auteurs, devenir sociologue-cinéaste consiste à systématiser le va-et-vient entre les théories sociologiques et la pensée par l'image qui fait une large place au sensible.

BIBLIOGRAPHIE

- ARLAUD Jean (2006), « La mise en scène de la parole dans le cinéma ethnographique », *Communications*, 80, p. 77-87.
- BAECQUE Antoine de et Philippe CHEVALLIER (2012), *Dictionnaire de la pensée du cinéma*, Paris, PUF
- BOURDIEU Pierre (1982), *Leçon sur la leçon*, Paris, Éditions de Minuit.
- BOURDIEU Pierre (2001), *Science de la science et réflexivité*, Éditions Raisons d'Agir.
- DAMASIO R. Antonio (1995/1994), *L'erreur de Descartes*, Paris, Éditions Odile Jacob.
- DIDI-HUBERMAN Georges (2009), *Quand les images prennent position. L'œil de l'histoire*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- EISENSTEIN Sergueï M. (2013), *Notes pour une histoire générale du cinéma*, Paris, Association Française de Recherche sur l'Histoire du Cinéma.
- ÉLIAS Norbert (1993/1983), *Engagement et distanciation*, Paris, Fayard.
- FREUND Gisèle (1974), *Photographies et société*, Paris, Seuil.
- HEUSCH Luc de (1962), *Cinéma et Sciences sociales, panorama du film ethnographique et sociologique. Rapports et Documents de Sciences sociales*, Paris, Unesco.
- MAGNY Joël (2001), *Le point de vue*, Paris, Éditions Cahiers du cinéma/CNDP.
- MAUSS Marcel (2002/1947/1926), *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot.
- MITCHELL William J. (2014/2005), *Que veulent les images ? Une critique de la culture visuelle*, Dijon, Les Presses du réel.
- NAVILLE Pierre, « Instrumentation audio-visuelle et recherche en sociologie », *Revue Française de Sociologie*, VII, 1966
- POIRIER Jean (dir.) (1968), *Ethnologie Générale*, Paris, Gallimard.
- RICŒUR Paul (1991/1983), *Temps et Récit*, tome 1, Paris, Le Seuil.

NOTES

1. Douglas Harper est sociologue émérite et fondateur de l'International Visual Sociology Association au début des années 1980 et de la Visual Sociology, devenue depuis Visual Studies.
2. Dorothea Lange (1936), Walker Evans (1931 et 1936), Olivier Lugon et August Sander (1876-1954), Berenice Abbott, Margaret Bourke-White (1904-1971), Robert Frank dans les années 1950, Alexandre Rodtchenko (1891-1956), Boris Ignatowitch (vers 1931).
3. Robert Doisneau (1912-1994), Henri Cartier (1908-2004), Willy Ronis (1910-2009), Édouard Boubat (1923-1999), Izis (1911-1980), Sabine Weiss (née en 1924), Brassai (1899-1984), Lisette Model (1901-1983), Jean-Philippe Charbonier (1921-2004).
4. Les films de Vittorio De Sica, *Le voleur de bicyclette* (1948), de Luchino Visconti, *La terre tremble* (1948), *Bellissima* (1951), de Roberto Rossellini, *Rome, ville ouverte* (1945), *Stromboli* (1950).
5. Une bibliographie sur le film documentaire clôt ce chapitre.

AUTEURS

AZIZ HLAOUA

Aziz Hlaoua est anthropologue, Institut Universitaire des Études africaines et euro-méditerranéennes et ibéro-américaines, Université Mohamed V de Rabat. Courriel : hlaoua.aziz@yahoo.fr

Victoria KANNEN et Neil SHYMINSKY (dir.) (2019), *The Spaces and Places of Canadian Popular Culture*

Toronto, Canadian Scholars

Maxim Bonin

RÉFÉRENCE

Victoria KANNEN et Neil SHYMINSKY (dir.) (2019), *The Spaces and Places of Canadian Popular Culture*, Toronto, Canadian Scholars

- 1 L'identité canadienne n'est pas une mince affaire. Elle est tantôt sportive, tantôt artistique, tantôt historique, et souvent politique. Nous pourrions proposer que ce qui la caractérise vraiment, c'est l'absence d'un parachèvement, un processus constant sans essence patriotique très forte ou, du moins, un peu plus diluée que le patriotisme de nos voisins de la frontière sud. De ce fait, comment pouvons-nous penser la dimension identitaire de la culture populaire canadienne ? Comment se manifeste-t-elle au travers des productions culturelles ? C'est le défi que tentent de relever les auteurs canadiens Victoria Kannen (University of Toronto) et Neil Shyminsky (Cambrian College) dans ce collectif.
- 2 *The Spaces and Places of Canadian Popular Culture* est composé de 32 chapitres regroupés en 5 sections : identité (*identity*), communauté (*community*), production (*production*), technologie (*technology*) et spectacle (*spectacle*). Dans un appendice à la fin de l'ouvrage, les coordonnateurs du collectif ajoutent deux chapitres : l'une ciblant les médias (télévision, film, musique, etc.) et l'autre abordant le thème identitaire sous l'angle du lieu (regroupement de provinces et territoires).
- 3 Il ne s'agit pas d'un ouvrage d'une grande densité théorique, mais plutôt d'une série de propositions d'analyses exploratoires (pour la plupart) de différents artefacts de la culture populaire comme textes de l'identité canadienne. Pour Kannen et Shyminsky,

ce qui caractérise cette identité relève plutôt de l'abstraction. C'est dans la relation et dans la négociation d'une différence face à l'autre qu'elle prend plutôt forme : « [...] to constantly respond to those narratives and negotiate them »¹ (p. xiii) par une culture construite à la fois sur un héritage européen et sous la pression constante de l'influence des États-Unis. Conséquemment, les questions relevées par cet ouvrage sont multiples. On y aborde notamment la reconnaissance de l'identité individuelle, ce qui définit la culture populaire du pays, les points de départ pour comprendre les enjeux de cette culture ainsi que ses formes de représentation. Bien qu'il ait une certaine portée académique, l'ouvrage trouve davantage sa pertinence dans la qualité des réflexions qu'il pourrait apporter dans un contexte d'enseignement universitaire. En effet, chacun des chapitres est suivi d'une série de questions permettant de comprendre l'essence de la proposition en plus d'une description (très scolaire) des concepts-clés (*key terms*) qui y sont abordés. Les auteurs présentent chacun des chapitres comme des lectures rapides, vivantes, tout en étant porteuses d'une réflexion à la fois sérieuse et amusante. L'exploration des questions relatives aux genres, à la sexualité, à l'ethnicité au travers de l'identité canadienne ainsi que l'originalité des propositions de plusieurs de ces chapitres ouvrent sur de nouvelles « géographies » reflétant un Canada moderne et moins cliché. Nous proposons ci-dessous une présentation de l'ensemble des sections de l'ouvrage en insistant sur certains de ses chapitres.

Identité

- 4 Dans cette première section, la question des identités canadiennes est éclatée et rassembleuse, tissant des liens, notamment, avec les communautés issues de l'immigration et de la diversité sexuelle. Le nationalisme, le mouvement #BlackLivesMatter, l'héritage de la diaspora jamaïcaine et la production télévisée à succès international *Schitt's Creek* y sont entre autres abordés. Dans « “We weren't meant to be singing this music”: VAG HALEN'S queer feminist covers », Craig Jennex explore les codes normatifs de la musique heavy metal. En s'attardant sur une performance *live* d'une reprise du tube *Iron Man* (Black Sabbath, 1970) par le duo torontois VAG HALEN, l'auteur explore comment cette formation musicale réarticule les codes de l'hétéronormativité et de l'hégémonie masculine associées au heavy metal.
- 5 En mettant en exergue certaines ramifications de l'art politique au Canada, Joana Joachim explore comment l'art performance de l'artiste et activiste basé à Toronto Syrus Marcus Ware a contribué au développement du chapitre canadien du mouvement #BlackLivesMatter. Dans son texte « Syrus Marcus Ware, #BLACKLIVESMATTER, and “artivism” in Canada », elle affirme que l'une des performances de l'artiste, *Activist Love Letters*, remet au centre du mouvement la notion d'« amour et soins » (*love and care*) comme l'un des fondements de l'activisme.

Communauté

- 6 Les relations de pouvoir rendues visibles dans la culture populaire sont mises en évidence dans cette section. On y explore comment les mécanismes de la culture à l'œuvre produisent des identités, des espaces d'expression et de pratiques communes qui rassemblent les individus pour créer un sens communautaire. La compétition *Canada Reads*, la littérature pour enfants et la production télévisée *Trailer Park Boys* ne

sont que quelques-unes des formes culturelles mises en exergue sous l'angle de la communauté. Dans « From “One Nation Under Gord” to #WeTheNorth: Whose Canada peaked? », Jocelyn Smith explore l'expression d'une forme de nationalisme canadien au travers des figures de la pop Gord Downie de la formation musicale Tragically Hip et Drake. Selon l'auteur, l'absence d'unité dans l'appréciation de ces artistes auprès de la population canadienne pourrait être le reflet du « mythe » de l'identité canadienne, de sa construction toujours inachevée et de sa transformation selon le contexte propre à chacune des générations et de ses communautés.

- 7 Andrea Ruehlicke explore la notion de communauté et de ses formes de représentation dans l'édition canadienne de la compétition télévisée *The Amazing Race*. Elle y explore comment l'adaptation canadienne de cette production réussit, par la distribution des participants, à présenter en surface les diverses communautés canadiennes sans pour autant en présenter les différences culturelles en profondeur ou encore en opérer une inclusion dans le fonctionnement des types de défis proposés aux participants, notamment en ce qui a trait aux personnes en situation de handicap.

Production

- 8 Selon les auteurs, cette section dédiée à la production présente comment, notamment au travers des productions télévisuelles et cinématographiques, différents narratifs sont construits et participent à définir les contours d'une compréhension (ou contestation) de l'identité canadienne. Stéphanie Boisvert et Audrey Bélanger proposent une analyse sur l'adaptation des formats télévisés entre le Québec et le Canada anglais. À l'opposé d'une analyse critique sur la standardisation de la culture, elles proposent plutôt d'observer comment la fiction 19-2 s'est adaptée aux univers policiers anglophone et francophone et comment la télé réalité *Dans l'œil du dragon* (*Dragons' Den*) est le reflet des différences entre les cultures entrepreneuriales du Québec et du Canada, ratissant au passage les inégalités homme-femme dans le milieu des affaires. Selon les auteures, l'objectif de ce type d'analyse n'est pas de déterminer quelle est la « meilleure » version, mais plutôt de comprendre comment les formats s'adaptent aux disparités de l'unité canadienne. Dans cette section de l'ouvrage, les questions de l'absence et de la présence de la pluralité des cultures issues des Premières Nations et la pression des productions étatsuniennes sur la culture canadienne sont également abordées dans l'analyse de diverses formes culturelles.

Technologie

- 9 Des jeux vidéo au jeu de société (*tabletop games*) en passant par YouTube, le regard proposé par les auteurs de cette section sur les technologies est vaste. Les propositions permettent de comprendre comment l'usage et l'appropriation des technologies transforment non seulement les formes de production de la culture, mais également la relation entre l'individu et cette même culture. Dans « The beat of culture: Teaching culture through music », Yvonne Völkl propose de voir comment l'usage de la chanson québécoise francophone dans les activités d'enseignement permet de faire état à la fois de la diversité culturelle québécoise et de son contexte politique et social au travers des différentes époques. Les « Beliebers » de ce monde trouveront également leur compte dans « Canadian pop in the digital age: Pioneering pathways to stardom and

representation via Justin Bieber ». L'auteure Melissa Avdeef y présente la trajectoire de carrière de l'artiste pop canadien Justin Bieber et son articulation constante aux plateformes numériques comme YouTube et Twitter.

Spectacle

- 10 Dans cette section, la notion de spectacle est abordée sous l'angle de ce qu'il amplifie et de son rapport aux différentes formes culturelles. Les auteurs y abordent la façon dont les productions relatives à la culture médiatique commerciale informent sur l'individualité et les communautés « typiquement » canadiennes. Kimberley A. Willians explore la performance des genres dans le Stampede à Calgary et comment, en participant au défilé de cet événement, chacune et chacun contribuent au maintien d'un pouvoir symbolique entre les genres. Dans cette section, d'autres auteurs proposent de voir comment le « mythe » de l'unité et/ou de l'identité canadienne peut s'explorer notamment par le biais de formes culturelles issues d'une culture commerciale comme les publicités sur la bière, les événements culturels ou sportifs à grand déploiement ou encore le spectacle de l'aménagement des mégacentres commerciaux (multiplex) des banlieues canadiennes.
- 11 On ne peut donc dénier la pluralité des points de vue et la multiplicité des objets explorés dans cet ouvrage. Si l'intention des auteurs est bel et bien ancrée dans une volonté de mettre en exergue l'idée abstraite de l'identité canadienne, le pari est réussi, dans la mesure où l'on termine la lecture de cet ouvrage en ne trouvant aucune unicité, mais plusieurs entrées possibles. Ces entrées sont davantage des objets, des textes ou encore des artefacts issus de la culture populaire. Si une critique mérite d'être formulée face à cet ouvrage, c'est la place des espaces et des lieux (*spaces and places*) accordée dans chacune des sections. Bien que Kannen et Shyminsky proposent un positionnement très général et ouvert des concepts d'espaces et de lieux (p. xii), il n'en demeure pas moins que leur problématisation aurait ajouté une dimension théorique fort intéressante à leur analyse. Par exemple, une réorganisation des sections sous l'angle des territoires urbains, régionaux, culturels et même numériques aurait permis un positionnement contextuel de chacun des chapitres et un ancrage théorique plus étoffé et mieux articulé. En terminant, soulignons la pertinence de cet ouvrage dans une perspective pédagogique universitaire. Ces textes demeurent tout de même des outils de compréhension et d'exploration de plusieurs concepts (genre, identité, sexualité, communauté, représentations, etc.) sous l'angle de la culture populaire.

NOTES

1. une réaction et une négociation constante face à ces narratifs (traduction de l'auteur).

AUTEURS

MAXIM BONIN

Maxim Bonin est professeur au sein de l'Unité d'enseignement et de recherche en création et nouveaux médias à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue (UQAT). Courriel : maxim.bonin@uqat.ca

Jocelyn LACHANCE (dir.) (2019), *Accompagner les ados à l'ère du numérique*

Québec, Presses de l'Université Laval

Pascale Gossin

RÉFÉRENCE

Jocelyn LACHANCE (dir.) (2019), *Accompagner les ados à l'ère du numérique*, Québec, Presses de l'Université Laval

- 1 L'ouvrage dirigé par Jocelyn Lachance donne l'occasion à dix chercheurs en sciences humaines de présenter ou de porter un regard analytique sur des usages et effets de pratiques numériques d'adolescents.
- 2 Lachance introduit l'ouvrage en retenant le terme de *défi* pour caractériser les effets que le numérique pose aux professionnels en contact avec les adolescents. Il distingue deux axes d'études, ceux relevant de la prévention et ceux liés à l'intervention. Il pointe l'ambiguïté de la posture des adultes qui sont tant prescripteurs que censeurs. Il interroge leur responsabilité dans la mesure où leurs propres pratiques rejaillissent sur les adolescents.
- 3 Caroline Caron, professeure à l'Université de Québec en Outaouais, s'intéresse aux études conduites sur le rapport qu'entretiennent les adolescents avec les médias sociaux. L'auteure s'appuie sur « des données empiriques recueillies en 2013 et 2014 sur la plateforme YouTube : des vlogues créés et diffusés par des adolescents franco-québécois pour dénoncer le phénomène d'intimidation » (p. 27). Dans un premier temps, elle relève que des professionnels de l'éducation portent un regard de nature dystopique sur les pratiques adolescentes, ce qui conditionne l'interprétation des résultats de recherche. Dans un deuxième temps, elle affirme que la posture éminique permet de surmonter « l'obstacle épistémologique que constitue le déterminisme

technique » (p. 24). Pour finir, elle ouvre un champ de recherche, celui de l'analyse de la parole publique numérique des adolescents, qui introduit de nouveaux codes, conventions et rites.

- 4 Mathieu Béguin est chercheur postdoctoral à l'Université TELUQ de Louvain. Il utilise un corpus de 47 vidéos publiées sur YouTube par des adolescents et indexées avec le mot-clé *cyber-intimidation*. Il les analyse en vue de cibler des objectifs de formations ECAMN (équivalent de l'EMI, en France). L'analyse de ces contenus s'appuie d'un point de vue théorique sur les écrits de Jürgen Habermas. Le chercheur dégage de cette étude cinq objectifs éducatifs qui pourraient nourrir les formations destinées aux adolescents :
 - s'assurer que les adolescents mettent en œuvre des efforts de recherche documentaire, dans une optique de confrontation et de validation de leurs sources ;
 - convaincre les adolescents d'être explicites et transparents ;
 - inviter les adolescents à adopter une posture compréhensive et explicative ;
 - convaincre les adolescents d'intégrer des objectifs de transformation sociale à leurs démarches ;
 - amener les adolescents à proposer des pistes d'action concrètes pour lutter contre les problèmes sociaux.
- 5 Anne Cordier, chercheuse à l'Université de Rouen, s'intéresse justement au premier des objectifs énoncés par Béguin, celui lié aux pratiques informationnelles des adolescents. Elle examine la façon dont ceux-ci surfent lorsqu'ils sont en quête d'informations. Elle constate les errances dues à la complexité d'interrogation des systèmes d'information. Elle pointe les effets des inégalités sociales qui génèrent une hétérogénéité de pratiques. Elle termine en affirmant qu'il lui paraît nécessaire de continuer à accompagner les adolescents en les formant à l'usage et à la connaissance des sources d'informations numériques.
- 6 Yann Bruna, enseignant à l'Université de Pau, éclaire le rapport « des adolescents à la protection de leurs données personnelles et à la gestion de la visibilité des contenus qu'ils partagent avec leurs pairs » (p. 125). Il montre l'habileté dont font preuve les jeunes dans les usages du réseau social Snapchat en matière de protection des données personnelles. Il explore les stratégies retenues pour gérer le partage de contenus et protéger ainsi les données personnelles. Si les adolescents développent des stratégies de détournement ou de contournement, ils n'en restent pas moins vulnérables. L'auteur appelle les professionnels à continuer de les former à la nécessaire protection des données déposées sur le Net.
- 7 Nathalie Dupin, doctorante en sociologie à Paris V, définit la notion de pair dans la mesure où elle est l'un des facteurs sur lesquels s'appuient les pratiques de cyberharcèlement. Elle effectue une revue de littérature, conduit une cinquantaine d'entretiens dans un lycée d'Île-de-France et analyse des études de cas de (cyber)harcèlement recueillis sur une ligne d'écoute. Elle dégage de son étude des critères qui déterminent la notion de pair, à savoir l'âge, le sexe, le milieu social et la famille.
- 8 Emilie de Figueiredo, également doctorante en sociologie à l'Université de Pau, s'intéresse aux messages numériques envoyés par des adolescents. Elle remarque l'existence de deux formes temporelles : le synchrone et l'asynchrone. L'auteure introduit une nouvelle notion, celle de la joignabilité, qu'elle distingue de la disponibilité. Les résultats obtenus montrent que les adolescents privilégient les modes

de communication synchrones. Elle invite les professionnels des métiers socioéducatifs à décoder davantage le sens et la forme des messages publiés.

- 9 Marion Haza et Delphine Bonnichon, toutes deux maîtresses de conférences en psychologie clinique, portent un regard sur les photos, largement utilisées dans les réseaux sociaux par les adolescents, souvent sous couvert d'anonymat. Ces images témoignent des souffrances vécues. Les chercheuses s'interrogent : ces publications sont-elles de simples révélateurs ou plutôt des facilitateurs à la prise de risques, particulièrement dans le cas des tentatives de suicide ? Elles décrivent les dispositifs de prévention qui coexistent comme les « sentinelles du Web ».
- 10 Vanessa Lalo, psychologue clinicienne, présente un autre dispositif, celui des « Promeneurs du Web ». Il s'agit pour des professionnels d'assurer une présence éducative sur Internet. Trois piliers fédèrent les missions : l'usage d'un compte individuel transparent et professionnel, le partage de pratiques et la volonté que cette activité en ligne complète les missions habituelles, le numérique entrant en complément d'actions de terrain.
- 11 Les dix éclairages réunis dans ce livre portent tous un regard constructif sur les pratiques numériques des adolescents. Chacun des auteurs s'appuie sur les références théoriques propres à son champ disciplinaire : psychologie, sociologie et sciences de l'information.

AUTEURS

PASCALE GOSSIN

Pascale Gossin est rattachée au Laboratoire interuniversitaire des sciences de l'éducation et de la communication (LISEC), Université de Strasbourg. Courriel : pascale.gossin@unistra.fr

Benoît LAFON (dir.) (2019), *Médias et médiatisation. Analyser les médias imprimés, audiovisuels et numériques*

Fontaine, Presses universitaires de Grenoble

Lena Wuerbler

RÉFÉRENCE

Benoît LAFON (dir.) (2019), *Médias et médiatisation. Analyser les médias imprimés, audiovisuels et numériques*, Fontaine, Presses universitaires de Grenoble

- 1 Sous la direction de Benoît Lafon, cet ouvrage collectif et pluridisciplinaire se présente avant tout comme un soutien à la recherche sur les médias, à destination d'étudiants, d'enseignants et de chercheurs. Pour réunir l'ensemble des dix chapitres et quatre focus, Lafon propose en introduction d'utiliser l'acronyme MEDIATS, pour Modèle Économique, Discours, Institutions, Acteurs, Techniques en sociétés. Outil mnémotechnique, cet acronyme réunit cinq composants fondamentaux des médias qui constituent autant de dimensions d'analyse sur lesquelles chercheurs ou étudiants peuvent concentrer leur attention. L'auteur rappelle toutefois aussi que ces dimensions ne sont jamais autonomes les unes des autres : « [...] ainsi, se centrer sur l'une de ces dimensions afin d'en faire l'analyse approfondie nécessite *a minima* une description des quatre autres » (p. 11).
- 2 La première partie présente des approches dites internes aux médias, qui abordent ceux-ci en tant qu'institutions sociales, alors que la seconde se focalise sur la notion de médiatisation et présente des approches dites externes aux médias, qui interrogent et éclairent des questions d'ordre social variées.
- 3 Dans le premier chapitre, « Socio-économie des médias », Vincent Bullich et Laurie Schmitt invitent à considérer les médias comme des acteurs industriels, dont les stratégies de production et de valorisation sont influencées par leur environnement

(c'est-à-dire les autres acteurs, les règles, les représentations). La notion de filière leur permet ainsi de prendre en compte toutes les étapes du processus de création et de valorisation des produits. Bullich et Schmitt appellent ainsi à analyser les acteurs et leurs stratégies selon une approche multidimensionnelle qui articule trois niveaux d'analyse (micro, méso, macro) : les stratégies d'acteurs, leur filière et leur environnement institutionnels et, enfin, les mouvements sociaux et les régimes (politiques, juridiques, économiques, etc.) dans lesquels s'insèrent les acteurs.

- 4 Le premier focus, de Franck Rebillard, fait référence au concept d'infomédiation, utilisé pour définir des procédés automatisés visant à mettre en correspondance « une offre numérique démultipliée et des demandes personnalisées » (p. 52). L'auteur distingue trois formes d'infomédiation : algorithmique (Google), sociale (Facebook) et applicationnelle (Apple), qui toutes ont une emprise toujours plus forte sur la filière de l'information en ligne, non seulement d'un point de vue économique, mais aussi sur le plan du contenu et de la forme des informations.
- 5 Le second chapitre, signé par Céline Ségur, détaille l'histoire de « l'approche ethnographique des publics », qui vise à comprendre le rôle que jouent les médias dans le quotidien des individus. À partir de données empiriques extraites de discours (courriers, entretiens) et/ou de l'observation *in situ* des pratiques des individus, cette approche a démontré qu'un public n'est pas une entité en soi, mais qu'il se constitue à travers un processus performatif en trois moments : « [...] le sentiment d'appartenance à un collectif [...], la volonté de participer à l'événement, l'appropriation et la revendication des valeurs incarnées par l'événement » (p. 64). Actuellement, les réseaux sociaux constituent un nouveau matériau d'enquête à partir duquel il est possible d'analyser les réactions et positionnements des individus par rapport à des contenus médiatiques.
- 6 Le troisième chapitre porte sur l'analyse de contenu et de discours médiatique. Emmanuel Marty y défend l'idée que les corpus permettent au chercheur d'aboutir à des inférences de connaissance au sujet des conditions de production des contenus. Ces inférences doivent être interprétées au regard de la situation de communication (éléments contextuels) dans laquelle émergent contenus et discours. Méthodologiquement, l'auteur rappelle que le matériau de l'analyse — le corpus (et d'éventuels entretiens complémentaires) — dépend de la problématique établie et des questions posées, le but de toute analyse étant de « dépasser l'approche strictement descriptive des discours » (p. 88).
- 7 Yves Jeanneret (quatrième chapitre) invite quant à lui à considérer tout type de signes qui apparaissent sur divers « dispositifs médiatiques » (affiches publicitaires, pages de journaux, documents PowerPoint, etc.) comme des objets d'analyse possibles pour une démarche sémio-communicationnelle. Celle-ci ne consiste pas à appliquer une grille d'analyse préconstruite, mais plutôt un protocole d'analyse qui se construit en quatre moments-clés : le travail préalable (revue de littérature), l'attention flottante à l'objet, la structuration d'une problématique et l'adoption d'un protocole. Pour Jeanneret, la sémiologie s'apparente à un art de faire qui, « s'appuyant sur un travail d'objectivation de processus observables, ne tire sa valeur que des interprétations discutables qu'elle en donne » (p. 109).
- 8 Le deuxième focus porte sur la notion de récit médiatique, construit à travers les choix intentionnels (d'ordre stylistique, énonciatif et narratif) de l'auteur. Marc Lits y évoque notamment plusieurs risques liés à la mise en récit médiatique : la couverture en direct

d'événements empêche une prise de distance et freine la création d'un récit commun porteur de sens. La « feuilletonnisation de l'information » crée une confusion entre personnages réels et héros de fiction, alors que la sélection et le traitement de l'information peuvent conduire à un glissement de l'émotionnel (durable) au sensationnel (fugace).

- 9 La première partie de l'ouvrage se clôt sur un chapitre de Claire Blandin sur « l'histoire des médias », discipline focalisée dans les années 1960 sur l'analyse des pages politiques de grands quotidiens, puis sur les médias de masse dans leur ensemble, puis sur tous les types de médias à partir des années 1990 (magazines de bricolage, messages publicitaires, etc.). Depuis une quinzaine d'années, l'avènement du numérique a créé des nouveaux terrains aussi bien que des nouvelles méthodes de recherche, mais aussi des nouvelles difficultés, notamment en ce qui a trait à l'abondance des sources et au caractère mouvant de celles-ci. La chercheuse note aussi l'importance relative biaisée prise par l'analyse de texte par rapport à l'analyse des images, notamment en raison des outils de recherche par mots-clés.
- 10 La seconde partie de l'ouvrage s'ouvre sur un chapitre signé par Benoît Lafon, qui opère une distinction entre la notion de médiatisations et celle de processus de médiatisation. La première renvoie à la mise en médias d'événements, d'acteurs ou de problèmes publics particuliers, à un moment donné. À l'inverse, la notion de processus de médiatisation renvoie à un niveau macrosocial plus large, qui surdétermine les médiatisations particulières. Le chercheur souligne ainsi l'importance de situer les médiatisations au sein d'un processus de médiatisation plus général, afin d'éviter trois écueils majeurs de la recherche : le média-centrisme, l'oubli de certaines formes de médiatisations (par exemple sur les médias sociaux) et l'oubli de contextualisations, dont le risque est d'adopter une problématique à « (trop) courte vue » (p. 181).
- 11 Dans le septième chapitre, Isabelle Paillart traite du rapport entre processus de médiatisation et conflictualité sociale ainsi que de leur rôle respectif dans la dynamique de l'espace public. Pour l'auteure, toute mise en débat publique est influencée par des logiques internes aux médias et par des activités de cadrage opérées par différents acteurs, dont certains cherchent à solliciter une attention — favorable — des journalistes et, ainsi, à acquérir et à accumuler un certain « capital médiatique » (p. 201). Enfin, elle démontre comment Internet et les médias sociaux participent à l'élargissement et à l'éclatement des espaces publics contemporains, où de nouveaux acteurs, de nouveaux registres d'expression et de nouvelles formes de conflictualité apparaissent.
- 12 Dans le troisième focus du livre, Roselyne Ringoot aborde la question de l'auctorialité journalistique. Bien qu'apparaissant souvent comme « dépersonnalisés », les discours journalistiques sont des lieux où se manifestent l'ethos professionnel des journalistes, l'énonciation éditoriale du journal ou du média ainsi que différents genres journalistiques qui participent à l'identité discursive du journalisme. Ainsi, l'auteure souligne à quel point l'auctorialité journalistique articule des logiques et des identités individuelles et collectives, dont l'analyse est d'autant plus importante dans un contexte de prolifération de l'information liée aux réseaux sociaux et au numérique.
- 13 Pierre Leroux et Philippe Riutort abordent, dans le huitième chapitre, la question de la médiatisation de la politique, longtemps tributaire des médias de masse mais apparaissant aujourd'hui sous des formes et dans des contextes toujours plus variés. Selon eux, les contenus de politique médiatisée sont aussi « de plus en plus détachés »

de l'action politique elle-même. Pour les auteurs, l'analyse de la « politique médiatisée » exige de prendre en compte le fonctionnement de deux espaces professionnels distincts (celui du journalisme et celui de la politique), chacun répondant à des logiques internes spécifiques, mais aussi les actions et l'influence toujours plus importantes d'acteurs profanes dans les « jeux politiques et médiatiques ».

- 14 Dans le neuvième chapitre, Michaël Bourgatte et Daniel Jacobi s'intéressent aux transformations d'ordre linguistique (reformulation) et visuel (figurabilisation) que subissent les contenus scientifiques lorsqu'ils sont diffusés dans des manuels universitaires et des vidéos en ligne. Dans le premier cas, un processus de textbookisation entraîne, entre autres, la disparition des détails méthodologiques et des précautions épistémologiques. En conséquence, les images n'y apparaissent plus comme construites, mais comme « trouvées » déjà faites, alors que des théories et concepts mouvants prennent la forme de savoirs institués. Dans le second cas, les deux auteurs notent une forte croissance de la vidéographisation des savoirs scientifiques depuis les années 2000, avec la reprise de modèles issus de la télévision et « un processus d'hypersegmentation de la connaissance en capsules vidéo de courte durée » (p. 268).
- 15 Dans le dixième chapitre, Isabelle Garcin-Marrou présente les résultats de plusieurs recherches sur les genres dans les médias. Certaines d'entre elles ont révélé des formes de ségrégation horizontale (ex. : attribution plus systématique des femmes à certaines rubriques) et verticale (ex. : moins de femmes aux postes de direction) au sein des rédactions. D'autres ont mis au jour « la place assez minoritaire des femmes comme sources ou objets de nouvelles » (24,1 % en 2015) (p. 277) ou la reproduction de stéréotypes de genre dans les discours médiatiques. Aux yeux de l'auteure, les études sur les médias sous l'angle des genres permettent de comprendre « comment les médias coconstruisent, signifient et réaffirment des rapports de pouvoir et de domination » (p. 288).
- 16 Enfin, le dernier focus de l'ouvrage, signé par Jocelyne Arquembourg, revient sur la médiatisation de grands événements collectifs, dont les médias ne constituent pas les seuls opérateurs. Selon elle, il s'agit d'abord de définir ce que comprend le mot « événement » en tant qu'expérience collective, puis seulement de situer l'activité des médias dans la constitution de cette expérience : « De manière générale, la médiatisation des événements collectifs interroge avant tout leur publicisation qui n'est pas redevable aux seuls médias, mais aussi aux acteurs qui la portent et aux publics qui lui répondent » (p. 297).

AUTEURS

LENA WUERGLER

Lena Wurgler est doctorante à l'Académie du journalisme et des médias, Université de Neuchâtel. Courriel : lena.wurgler@unine.ch

Damon MAYAFFRE (2021), *Macron ou le mystère du verbe. Ses discours décryptés par la machine*

La Tour d'Aigues, Éditions de l'aube

Jean-Pierre Chamoux

RÉFÉRENCE

Damon MAYAFFRE (2021), *Macron ou le mystère du verbe. Ses discours décryptés par la machine*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'aube

- 1 La Cinquième République a renforcé le pouvoir présidentiel : cette fonction suprême passe par le suffrage universel ; et c'est pourquoi les présidents s'adressent régulièrement au peuple non seulement lors des campagnes électorales, mais tout au long de leur mandat.
- 2 La très forte personnalité du général de Gaulle, son verbe inimitable et son habileté oratoire marquent durablement les présidents français. Comme le général, ses successeurs s'expriment périodiquement à la radio et à la télévision. Chaque président exécute *les figures imposées* par l'usage (par exemple, adresser ses vœux aux Français en fin d'année calendaire¹), mais se livre aussi à des *figures libres* : parler au peuple lorsque les circonstances ou la tension politique l'imposent. Des troubles sociaux et un grave danger comme les menaces terroristes ou la guerre qui vient d'éclater en Ukraine alors que j'écris cette notice imposent au chef de l'exécutif de parler à ses concitoyens.
- 3 Une chronique du magazine *Le Point* parue en fin d'année 2020 (n° 2522-23, 17-24 décembre 2020) soulignait l'attachement du président Macron au jeu verbal. Cet article notait que le président prépare ses discours, qu'il en affine le texte et qu'il en polit le style ; et que ce souci est lié à sa passion pour la littérature et pour les littérateurs qu'il reçoit volontiers en privé pour aérer son quotidien ! Cette marotte

présidentielle n'est en fait guère originale : Pompidou était un vrai littéraire ; Giscard se piquait d'écrire ; la vie privée de Mitterrand fut remplie de livres et d'écrivains, etc.

- 4 Depuis la seconde année de son mandat, inauguré en mai 2017, Emmanuel Macron s'est exprimé très souvent, plus couramment que les présidents précédents. Il est donc naturel qu'un chercheur comme Damon Mayaffre, dont la curiosité se partage entre la linguistique et la science politique, se penche sur l'abondant ensemble de textes et de discours prononcés par l'occupant actuel du Palais de l'Élysée, avant même que ne s'achève son mandat quinquennal. L'ouvrage que je commente ici est une synthèse de ce que son auteur a repéré en examinant le « verbe » du président Macron.

La méthode : une bibliométrie de la parole présidentielle

- 5 L'étude systématique des écrits est grandement facilitée par des logiciels d'analyse textuelle dont la puissance a considérablement augmenté depuis une quinzaine d'années². Cette automatisation ouvre un large spectre aux études linguistiques. Inimaginables avec un papier et un crayon, des comparaisons multifactorielles deviennent faisables : analyser le vocabulaire d'un auteur, les tournures qu'il emploie, son phrasé, la variété et la fréquence des mots avec lesquels il joue, etc. Ces logiciels explorent un grand nombre d'hypothèses, rapprochent ou comparent les textes d'un corpus abondant, ce que les méthodes manuelles ne permettaient pas : l'analyse textuelle prend ainsi une nouvelle dimension, grâce au numérique. Pareil exercice permet parfois de découvrir des faits invisibles à l'œil nu ; c'est l'une des conséquences bénéfiques du traitement automatisé des données massives, de ce *big data* qui fait couler tant d'encre de nos jours ! Ce livre illustre donc un changement d'échelle des études linguistiques : il s'appuie sur un millier de discours prononcés depuis 1958 en France, dont une centaine seulement ont été dits ou écrits par Emmanuel Macron entre 2016 et 2020. Mayaffre précise ainsi son intention : rapprocher les propos de Macron de ceux de ses sept prédécesseurs (de Gaulle jusqu'à Hollande), aussi bien sur le fond que dans la forme, en croisant deux méthodes : celle d'un logiciel ad hoc baptisé Hyperbase, une « intelligence artificielle » automatisée, d'une part, et celle d'une analyse sémantique et politique, d'autre part.

L'avènement du « parler Macron »

- 6 Pour Mayaffre, Macron est une « énigme verbale », car ses discours et les mots qu'il emploie sont à la fois (*en même temps* !) ambigus et mystérieux. Les pistes se brouillent : des mots lâchés « en rase campagne » (électorale, s'entend !) lui reviennent en boomerang ; sa pensée déroute, car elle est confondante, à l'occasion ; à force de s'affirmer « en marche », le président avait-il une autre intention que de franchir les marches de l'Élysée ? Cela contredirait cependant son leitmotiv : être toujours en mouvement ! Ou serait-il un avatar contemporain de l'ancien président du Conseil de la Quatrième République, le brillant et savant professeur de droit Edgar Faure, courageux mais jamais téméraire, qui proclamait, le sourire en coin : « Moi, une girouette ? Mais non, ce n'est pas moi qui tourne, c'est le vent » ?

- 7 Macron parle d'abondance : il semble assimiler démocratie et *logocratie* ; il soliloque en toute circonstance : « [...] parler et parler encore jusqu'à satiété », écrit Mayaffre, à l'occasion du *Grand Débat* de 2019 (encadré 6, p. 245) ! Cette parole fournit un abondant matériau qui, passé à la moulinette du logiciel Hyperbase, en dresse la métrique avant d'y rechercher des corrélations ou des associations porteuses de sens. Ainsi, au-delà de cette fonction *métrique*, ce logiciel cherche des constantes qui peuvent caractériser le locuteur. Par essais et erreurs successifs, il peut ensuite générer, sur un thème quelconque, un crypto-discours macronien dans lequel on retrouve les tics et le mode d'expression présidentiel ; cet exercice de style, ersatz de discours macronien, conclut l'épilogue de ce livre.

Essai de cartographie linguistique : 60 ans, 8 présidents et 1 000 discours !

- 8 Bien que le discours, les conditions de sa réception et les médias se modifient avec le temps, la méthode que je viens de résumer peut traiter le corpus entier des discours produits depuis le début de la Cinquième République. L'automatisme permet d'examiner et de comparer les pièces de ce grand puzzle verbal. L'auteur tente cette aventure grâce au logiciel évoqué plus haut.
- 9 La deuxième partie du livre (« De Gaulle à Hollande : les emprunts d'un discours ») synthétise ces comparaisons et les présente sous une forme quasi cartographique : celle d'un arbre où chacun de nos présidents de la République prend sa place. Cette représentation veut situer le verbe macronien par rapport à celui de ses prédécesseurs. Cet exercice un peu artificiel permet de lier les discours de l'actuel président à ceux des sept présidents qui ont siégé avant lui.
- 10 Le graphique en arbre comporte quatre branches : la première est celle des trois anciens (1958 à 1974 : de Gaulle, Pompidou et Giscard) ; deux autres branches, la mitterrandienne (1981 à 1995) et la chiraquienne (1995 à 2007), furent marquées par des *cohabitations* entre un président socialiste et un gouvernement conservateur, d'une part, et entre un président conservateur et un gouvernement socialiste, d'autre part³ ; et, enfin, la quatrième branche réunit les présidents élus entre 2007 et 2022 (Sarkozy, Hollande et Macron).
- 11 Mayaffre place Macron en position quasi nodale sur ce graphe qu'il assimile, sans vraiment justifier ce choix, à un arbre généalogique : il émet l'hypothèse que tout nouveau président serait, plus ou moins volontairement, soumis à l'influence de ses prédécesseurs. Macron aurait puisé, par exemple, en partie son inspiration chez Chirac, Sarkozy et Hollande, à hauteur d'un quart environ chez chacun d'entre eux. Cette pseudo-mesure n'a de valeur que formelle puisqu'elle repose sur des similitudes terminologiques qui ne présument ni du cœur ni du cadre de chaque discours !
- 12 Le logiciel algorithmique Hyperbase tente de repérer et de pondérer similitudes ou ressemblances entre des discours prononcés à des années ou à des décennies de distance. Une trentaine de mots-clés (peuple, destin, souveraineté, nucléaire, dialogue, etc.) servent à rapprocher les propos de Macron et ceux des présidents antérieurs. L'auteur en tire des remarques amusantes mais peu significatives, à dire vrai, et en l'état actuel de sa recherche.

- 13 Ce faisant, un point de fait (parfaitement documenté de nos jours) ne semble pas avoir été pris en compte : les discours présidentiels sont préparés et rédigés par des « plumes de l'ombre » que les initiés — et le grand public qui veut bien s'en préoccuper — connaissent. Même les discours d'un crypto-littéraire comme Macron (qui affirme haut et clair travailler les textes qui lui sont soumis) sont rarement le produit de sa plume⁴ ! Ses textes ne traduisent donc pas nécessairement la *pensée présidentielle* ; le *prononcé du discours*, en revanche, porte bien la marque de celui qui s'exprime ! Ne faudrait-il pas combiner l'analyse de l'écrit (qui n'est pas vraiment personnel) et celle de l'oral (porté par le vrai locuteur) pour y retrouver son latin ?
- 14 Je m'interroge, en définitive, sur cette forme d'analyse, lourde à manier et qui impose des contraintes logistiques non négligeables. Quelle est l'utilité d'un tel instrument ? Elle n'est pas évidente. D'ailleurs, le talent d'un tribun comme Nicolas Sarkozy, brillant avocat plaquant (comme son confrère Dupont-Moretti, actuel Garde des Sceaux, ministre de la Justice), se révélait bien mieux dans le débat contradictoire que dans ses discours qui furent principalement construits et écrits par d'autres que lui. Comment juger le verbe du président Hollande, conçu par d'autres que lui, qui est évidemment effacé par celui, bien plus vif et tonique, de Macron ?
- 15 Interrogation complémentaire : face à une telle variété de styles, de personnalités et de tons, le *big data* est-il le meilleur moyen pour comparer des présidents dont la parole est souvent écrite par procuration ? Ce livre ne permet pas de trancher. Il apparaît toutefois, au fil des pages, que le discours macronien se rattache à sa maîtrise technocratique, à la pratique diplomatique et à la complexité administrative. Mayaffre n'est pas dupe : « [...] l'histoire politique de la France charrie et impose ses mots, ses formules, ses actes ; par-delà sa personnalité, un président est contraint de composer » (p. 235). L'auteur marque ainsi la limite de l'exercice qu'il conduit.

La ritournelle macronienne

- 16 La troisième et dernière partie de ce livre revient à l'analyse politique. Après avoir constaté que les discours de Macron témoignent de son habileté pragmatique, l'auteur s'interroge sur ce qui fait bouger ce personnage, sur la pensée qui sous-tend son action au fil des mois, sur ce qui le pousse à réagir aux événements qui s'imposent à lui, plutôt que d'imposer sa volonté au monde extérieur. Macron admet, avec une candeur surprenante, qu'il réagit alors qu'il pourrait, au contraire, prendre la main : « Macron réfute l'immobilisme et revendique [son] évolution ! » remarque Mayaffre. Est-ce pourquoi ce président admet sans la moindre vergogne : « sachons nous réinventer » (p. 240) ?
- 17 En politique intérieure⁵, le verbe macronien traduit l'ambition encyclopédique de cet élu national : les questions de société, d'autorité et d'ordre public comme les questions économiques et sociales sont abordées sans que l'un quelconque de ces thèmes efface durablement les autres. Croissance et chômage sont évoqués dans ses discours, comme l'innovation industrielle, le financement des entreprises ou l'importance du numérique ; les problèmes de mœurs et de société, les rapports homme-femme, la brutalité subie par femmes et enfants, la libéralisation des mœurs et le chamboulement des liens familiaux tiennent aussi le haut du pavé macronien !

- 18 Enfin, après avoir buté sur la réticence des retraités, Macron tira un bon parti de la pandémie qui fut une bouée de sauvetage inespérée pour son mandat. Depuis ce coup du sort, sa priorité n'est plus de maîtriser le serpent de mer des retraites, mais de promettre à chacun — quoi qu'il en coûte ! — que l'État tutélaire le sorte de sa mouise sans qu'il soit besoin au citoyen de faire un quelconque effort. L'Europe, enfin, cette personne publique que personne ne respecte mais vers laquelle on se tourne en cas d'incident, Macron s'en saisit pour affirmer son aptitude d'assureur « en dernier ressort » ! Surprise heureuse pour ce candidat europhile qui préparait sa réélection : Macron pare l'Europe de valeurs souveraines inédites qui lui permettraient d'agir en notre nom dans un avenir assez proche ! Abordé au dernier chapitre du livre, ce thème est effectivement inscrit au filigrane du discours macronien que révèle la machine.

Quelques mots pour conclure

- 19 Il faut avouer que ce jeune et fringant président est véritablement « né coiffé⁶ ». Par un curieux concours de circonstances, c'est au jour où se profile la fin des contraintes liées à cette pandémie qui nous mit à genoux pour deux ans que le calendrier européen confie la frêle et courte présidence du Conseil européen au chef de l'État français : « Nous aurons peu de priorités », déclarait-il le 2 juillet 2020 ; il incluait dans sa brève liste de tâches « la défense de la souveraineté européenne » quelques mois avant que la Russie reprenne les hostilités en Ukraine, alors que Macron préside le Conseil européen depuis six semaines. Venant après la fausse guerre contre la COVID, cette vraie guerre, européenne, l'a-t-il fait réélire, comme ce fut le cas de F. D. Roosevelt aux États-Unis à la veille et pendant la Seconde Guerre mondiale de 1939-1945 ?

BIBLIOGRAPHIE

FAUX Emmanuel, Thomas LEGRAND et Gilles PEREZ (1990), *Plumes de l'ombre*, Paris, Ramsay.

FINNISS-BOURSIN Françoise (1992), *Les discours de vœux des présidents de la République. La France au fond des yeux*, préface de Francis BALLE, Paris, LGDJ.

VOLLE Michel (2018), « Une économie post-industrielle », dans Jean-Pierre CHAMOUX, *L'ère du numérique 2. L'économie revisitée*, Londres, ISTE, p. 147-149.

NOTES

1. Ma collègue Françoise Finnis-Boursin (1992) avait, la première, consacré sa thèse de doctorat à un exercice qui a été respecté, à ce jour, par tous les titulaires du mandat présidentiel.
2. Popularisée et industrialisée par les initiateurs de Google, l'indexation récursive d'un texte intégral (*page ranking*) facilite considérablement ce type d'analyse (Volle, 2018).
3. La cohabitation a disparu depuis que le président et l'Assemblée nationale sont élus ensemble, pour une même période de cinq ans.

4. Les cas de Chirac, de Raffarin, de Sarkozy ou de Hollande sont symptomatiques à ce propos ! Voir l'essai, bien informé lors de sa parution, de Faux, Legrand et Perez (1990).
 5. Le corpus comprend principalement des discours prononcés en France à destination d'auditeurs nationaux.
 6. Sous d'autres cieux, on dirait « qu'il a la *baraka* » propre aux chefs mythiques que protègent la chance et la fortune !
-

AUTEURS

JEAN-PIERRE CHAMOUX

Jean-Pierre Chamoux est professeur émérite à l'Université Paris-Cité. Courriel : jean-pierre.chamoux@parisdescartes.fr

Gilles MERMINOD (2019), *Histoire d'une nouvelle. Pratiques narratives en salle de rédaction*

Louvain-La-Neuve, Éditions De Boeck Supérieur, Série Culture & Communication

Madhura Joshi

RÉFÉRENCE

Gilles MERMINOD (2019), *Histoire d'une nouvelle. Pratiques narratives en salle de rédaction*, Louvain-La-Neuve, Éditions De Boeck Supérieur, Série Culture & Communication

- 1 Divisé en neuf chapitres comprenant une introduction, un prologue, trois parties (trois « épisodes » composés de deux chapitres chacun), un épilogue et une conclusion générale, l'ouvrage de Gilles Merminod est destiné principalement aux étudiants en master et en doctorat et à un public intéressé par la recherche en enseignement supérieur en sciences humaines et sociales.
- 2 L'auteur aborde la question des pratiques narratives en salle de rédaction à partir d'un événement tragique (le crash d'un avion en Indonésie en 2007). Il présente, pas à pas, la trajectoire de l'information concernant cet accident au sein des salles de réunion et de rédaction du bulletin au journal télévisé dans l'émission d'information à la Radio-Télévision suisse romande.
- 3 Les agences de dépêches publient des informations (vérifiées au préalable) à toute heure, à destination des groupes de médias, qui les traitent ensuite dans les journaux. Ces dépêches sont transmises aux journalistes lors de la réunion de la rédaction, suivie des échanges entre journalistes, du visionnage des vidéos disponibles pour le montage des images et plans vidéo accompagnés du récit du déroulement qui permet de créer la nouvelle à présenter dans le bulletin du journal télévisé à midi. Le bulletin de nouvelles

est un produit emblématique d'un travail d'équipe, comme le constate l'ouvrage, avec la part d'audience la plus importante de spectateurs en Suisse romande.

- 4 Avant de rentrer dans l'analyse de la trajectoire de la nouvelle, l'introduction donne la trame des trois « épisodes » et questionne, à travers diverses références dans le domaine de la narratologie et de l'information, la valeur accordée par la rédaction à la présentation des nouvelles, celles-ci étant des productions médiatiques « prises entre logique civique et logique commerciale, entre information et captation » (p. 16).
- 5 Dans le prologue (intitulé « De la scène médiatique aux coulisses de l'actualité »), l'auteur décrit la nouvelle telle qu'elle est présentée dans le journal télévisé, en étayant les logiques de structuration verbale et visuelle. Les données utilisées sont « de seconde main », récoltées dans le cadre d'un projet *Idée Suisse*, financé par le Fonds national suisse de la recherche scientifique et faisant partie d'un corpus d'enregistrements. Le projet de recherche en question visait à comprendre « comment les médias du service public suisse font pour promouvoir le mandat de cohésion nationale et d'intercompréhension publique » (p. 49). Le chevauchement, le déplacement et la dichotomie entre l'image et ce qui est en train d'être raconté sont quelques-uns des procédés qui se révèlent à travers ce prologue. Parfois, les images sont trop fortes pour être commentées ou au contraire ont besoin d'explicitation ou ne correspondent pas forcément à la description verbale en cours. Différentes références en narratologie, sémiotique, linguistique et ethnographie sont mises en perspective pour rendre compte du travail journalistique et de l'actualité d'une information qui devient une nouvelle à présenter.
- 6 L'auteur emploie la notion de « situation narrative », empruntée aux travaux en linguistique et sémiotique en anglais et en français, et constituée de participants, ici un raconteur de la nouvelle (*teller*), d'un site d'où il parle (*site*) et d'une façon de raconter (*way of telling*) pour parler de la nouvelle en train d'être rédigée. L'utilisation des notions de configuration chronotopique — du chronotope, issu des travaux de Bakhtine (1978) sur le roman — permet de rendre compte de l'existence de plusieurs temps, espaces et logiques entre les acteurs « réels », les images et vidéos transmises par les agences de dépêches, les journalistes ayant connaissance du terrain, ceux qui sont chargés de construire le récit et ceux qui doivent ensuite le présenter au bulletin. La configuration de l'événement tel qu'il est construit montre l'investissement subjectif du raconteur et la *raison d'être* du récit. La dimension expérientielle, ou la focalisation dans les termes de Genette (1972), annonce toute la question de l'investissement du travail journalistique. Pour restituer le récit d'un événement (ici un crash d'avion), le journaliste dispose de peu de temps. Les causes de l'accident étant attribuées à plusieurs hypothèses selon les différentes sources, le journaliste est censé trouver des formules adéquates pour raconter une expérience *vicariante* et collective du point de vue d'un témoin « générique » afin de garder une certaine neutralité à l'égard des hypothèses encore non confirmées, où résident le savoir et le savoir-faire journalistique.
- 7 Dans l'épisode I (« Se préparer à raconter »), l'auteur nous amène à considérer le travail du journaliste en amont, dans le « déjà dit » et le « déjà vu ». L'événement a déjà eu lieu et les médias de différents pays ont déjà relayé l'information. Lorsqu'il ne s'agit pas d'un reportage sur place, le travail journalistique commence ainsi avec « ce qu'en ont dit » les autres, comment cet événement tragique est évoqué dans la salle de rédaction lors de la réunion et dans les échanges informels après la réunion, à trouver et à croiser

les différentes sources. L'analyse chronotopique et expérientielle de ces sources, essentiellement à partir des « objets intermédiaires » (utiles dans le montage) que sont les dépêches à la disposition du journaliste, nous permet de comprendre la méthode du travail journalistique sous contraintes temporelles.

- 8 Dans le cadre d'un bulletin de nouvelles télévisé, la personne qui rédige et celle qui travaille au montage des images ne sont pas nécessairement une seule et même personne. Le monteur, lui, répertorie les images qui paraissent les plus importantes parmi celles à disposition ; ce premier tri permet d'avoir une structure possible du récit. « Le passager », « le survivant », « le témoin », tels sont les exemples de catégories lexicales dans le cadre d'un reportage sur un accident, qui peuvent marquer sémantiquement un positionnement du journaliste selon le contexte. La provenance d'images donne lieu à des discussions en salle de montage sur la qualité d'images, sur l'identité de l'auteur (touriste, amateur, rescapé), qui devient un « survivant » dans le récit afin de procéder à une identification générique du personnage. L'emploi des adjectifs permet une qualification, une description, une dramatisation de l'action. De même, lors de la structuration du récit, le journaliste veille à l'avertissement verbal nécessaire pour la réception des images par les téléspectateurs lorsqu'il s'agit d'une catastrophe.
- 9 L'épisode II (« Raconter avec du son et des images ») aborde les interactions verbales entre le monteur et le journaliste et nous plonge dans le travail de la rédaction en cours. Ces interactions sont enregistrées, et les participants ont conscience d'être observés ; ainsi émergent dans les échanges entre journalistes des tournures réflexives sur ce qu'ils sont en train de dire, afin d'éviter et de contrôler les « dérapages » linguistiques. Il s'agit bien de constater le fonctionnement du « paradoxe de l'observateur » décrit dans l'ethnographie, c'est-à-dire que par la simple présence d'un tiers (une personne, une équipe de chercheurs ou, dans certains cas, une caméra) qui observe, le comportement ou les attitudes des participants peuvent être modifiés.
- 10 Dans l'épisode III (« raconter avec les mots des autres ») sont abordées les questions suivantes : comment les voix, les témoignages peuvent être sélectionnés pour raconter ? Comment employer des mots justes pour incorporer ces témoignages ? Comment éviter les divergences dans les sources et les récits pour retenir les convergences (dans ce cas précis, il s'agit de retenir les turbulences annoncées, la vitesse de l'avion, le crash, l'atterrissage de l'avion dans les rizières, le feu) ?
- 11 L'épilogue, qui retrace « l'histoire naturelle d'une nouvelle », reprend les configurations et les situations narratives en soulevant la question de « la multiplicité des voix », « de l'auctorialité » et de la responsabilité dans la construction de la nouvelle avec l'utilisation des plans audio-vidéo (p. 234). Loin d'être uniquement des transmetteurs d'information, les journalistes sont aussi « raconteurs ». Dans les différentes occurrences du mot « histoire » employé par les journalistes dans les échanges verbaux soumis à l'étude, le terme peut parfois acquérir une connotation dévalorisante puisqu'il peut désigner une situation d'impasse. « L'histoire » n'est pas simplement un déroulement d'événements dans un temps et un espace donnés, le mot peut renvoyer au travail impliqué dans la présentation des faits d'une actualité : adéquation du récit, unité d'action et véracité des faits dans un laps de temps extrêmement réduit. « L'histoire » fait également surgir la question du type d'informations que les rédactions peuvent valoriser ou imposer au détriment d'autres, plus importantes aux yeux des journalistes.

- 12 Le texte analyse en détail comment une information « brute » devient une nouvelle (« un artefact médiatique ») dans les actualités télévisées au bout d'un processus, à savoir la recherche d'information, la vérification des sources, le croisement des données, l'obtention d'autorisations pour la diffusion d'images, et aborde la question de la ligne éditoriale et de la marge de manœuvre lorsque les journalistes n'ont pas de temps ni de possibilité de se rendre sur place pour mener une enquête. Recherches, montage d'images et de plans vidéo, contrôle de la cohérence du récit : toutes ces étapes se réalisent « en flux tendu », ce qui nécessite, d'une part, une capacité de réflexivité de la part des journalistes et, d'autre part, une exposition aux risques liés à la façon dont la nouvelle est construite, transmise et reçue.
- 13 L'ouvrage avance des hypothèses afin de les valider ou de les invalider en puisant dans des références récentes et anciennes en sciences du langage, en sciences de l'information et de la communication, en ethnographie et en sociologie, ce qui en fait une richesse. Il a toute son utilité pour aborder l'étude des pratiques narratives et donne un modèle de travail de recherche dans le domaine.
- 14 Bien que ce ne soit pas les principaux objectifs, l'ouvrage nous fait réfléchir, entre autres questions, sur la manière dont sont relayées des catastrophes dans les médias, sur la « consommation » des informations et des actualités télévisées ainsi que sur l'évolution des modes de diffusion d'informations qui deviennent des « histoires ».

BIBLIOGRAPHIE

BAKHTINE Mikhaïl (1978), *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard.

GENETTE Gérard (1972), *Figures III*, Paris, Seuil.

AUTEURS

MADHURA JOSHI

Madhura Joshi est maître de conférences en anglais à l'Université Toulouse 1 Capitole et membre du laboratoire Cultures Anglo-Saxonnes (EA 801) à l'Université Toulouse 2 Jean Jaurès. Courriel : madhura.joshi@ut-capitole.fr

Ella MINGAZOVA, Bruno DUPONT et Carole GUESSE (dir.) (2022), *Obsolescence programmée. Perspectives culturelles*

Liège, Presses universitaires de Liège, coll. Clinamen.

François-Xavier Surinx

RÉFÉRENCE

Ella MINGAZOVA, Bruno DUPONT et Carole GUESSE (dir.) (2022), *Obsolescence programmée. Perspectives culturelles*, Liège, Presses universitaires de Liège, coll. Clinamen.

- 1 Ce collectif regroupe plusieurs chapitres faisant suite à un colloque ayant eu lieu à l'Université de Liège en 2016. L'ouvrage adopte une démarche originale en proposant d'observer le concept d'obsolescence programmée dans une perspective pluridisciplinaire ancrée en sciences humaines (notamment la psychologie, la philosophie et les études littéraires et artistiques, mais aussi, plus singulièrement, l'architecture), alors que, depuis son apparition il y a bientôt un siècle, la notion a surtout été traitée d'un point de vue économique ou technologique. Loin de s'en tenir strictement aux discours classiques sur l'obsolescence programmée, souvent considérée comme la quintessence d'un capitalisme dépourvu de frein moral, l'ouvrage tend justement à montrer les nombreux paradoxes (à moins qu'il s'agisse de mouvements dialectiques) qui sous-tendent le phénomène, non seulement destructeur (son but étant d'aboutir à une diminution de la durée de vie des produits afin d'accroître la demande), mais également créateur dans plusieurs cas souvent méconnus.

- 2 L'introduction effectue une archéologie de la notion, de ses emplois et de ses problématiques tout en synthétisant le propos des principaux auteurs qui en ont traité par le passé (notamment les grands noms tels que Serge Latouche, Giles Slade et Vance Packard). Loin d'être anecdotique, elle offre un état de l'art qui permet au lecteur d'être au clair avec une notion moins évidente que ce qu'il y paraît d'emblée. Il convient notamment d'insister sur la décomposition lexicale de la notion. En effet, si le phénomène d'obsolescence existe à n'en pas douter, l'ajout du qualificatif « programmée » est problématique à plusieurs égards, notamment d'un point de vue légal, et est souvent remis en cause par les chercheurs et les entreprises. En effet, s'il est normal qu'un élément finisse un jour par devenir inutile ou inutilisable, il est moins évident de prouver que sa désuétude ou sa détérioration accélérée est le fruit d'une volonté consciente.
- 3 Trois parties traitant chacune d'une thématique distincte composent la suite de l'ouvrage. Dans la première partie, les contributions s'attardent sur le fonctionnement institutionnel et les discours entourant l'obsolescence programmée. Le premier article traite du discours global des industriels, tandis que les deux autres s'attardent sur des cas singuliers d'obsolescence.
- 4 L'article de Jeanne Guien s'inscrit dans le prolongement direct de l'introduction, dont il contribue à approfondir les réflexions. La philosophe relève les associations qui sont couramment élaborées par les industriels entre l'obsolescence et d'autres termes valorisants pour la notion. Ainsi, on observe tout au long du xx^e siècle un lien récurrent avec l'idée de nécessité et ses quasi-hyponymes (dans une optique capitaliste) que sont le progrès, la croissance ou encore l'évolution (au sens darwinien). De plus, les industries ont une tendance assez nette à imputer les dérives du libéralisme aux consommateurs qui possèdent un libre arbitre et ne sont donc pas obligés de céder à leurs pulsions acheteuses. En plus d'appuyer sa théorie à l'aide de plusieurs exemples bien connus de nos jours (Apple notamment), l'article offre une histoire condensée de l'obsolescence programmée, ce qui aide considérablement à en comprendre les rouages.
- 5 L'architecte Rémi Laporte interroge l'obsolescence programmée dans l'architecture contemporaine, notamment dans les bâtiments appartenant au secteur tertiaire. Selon lui, cette notion est difficilement applicable dans ce domaine, car les définitions récurrentes du phénomène en font une altération de l'objet. Or, dans la construction, on devrait plutôt parler d'obsolescence accélérée, car la désertion ou la destruction desdits bâtiments découle bien souvent d'une incompatibilité entre le contexte général et les lieux en eux-mêmes, ce que les industries ne sauraient pas prévoir ou grandement influencer. Le cœur de l'article, illustré par des photographies, expose deux approches (une « opportuniste » et une « holliste ») permettant de rompre le cercle vicieux de l'obsolescence en réaménageant ou en recyclant certains bâtiments ou matériaux.
- 6 Guillaume Bellehumeur, quant à lui, explore le cas de l'Internationale situationniste, mouvement artistique communément considéré comme d'avant-garde et qui possédait la particularité de s'envisager dès l'origine comme destiné à disparaître pour laisser la place à une autre avant-garde. En plus d'offrir un bel historique de ce mouvement (singulier à plus d'un égard), cette contribution met en évidence une application peu commune de l'obsolescence programmée, dans un domaine habituellement ignoré par les études portant sur ce phénomène.

- 7 La deuxième partie est composée de trois contributions traitant chacune de cas particuliers ayant trait à la mémoire, au sens où même certains ressentis ou connaissances personnelles peuvent devenir des objets touchés par l'obsolescence.
- 8 Dans un article en anglais, Jens Schröter effectue une étude introductive concernant les supports dits effaçables, notamment la vidéo, mais aussi le cas singulier d'*Erased de Kooning Drawing*, œuvre d'art de Robert Rauschenberg dont la création a consisté à effacer patiemment un dessin de Willem de Kooning. À travers ses multiples exemples, le chercheur met en avant de nombreux risques liés à la possibilité de conservation instantanée de la presque totalité des contenus produits, notamment en ligne. Une question centrale de son raisonnement consiste à savoir si une telle accumulation de données constitue encore un archivage ou s'il ne s'agit pas plutôt d'une sorte d'« entropie », au sens où l'information s'accumule au point de difficilement trouver une utilité. Par ailleurs, est-il encore possible de prétendre à l'effacement d'une information, à l'ère du numérique ?
- 9 Emmanuelle Caccamo examine le cas du *lifelogging*, un ensemble de dispositifs numériques permettant à un usager de conserver des données personnelles ayant notamment trait à sa santé (rythme cardiaque, capacité pulmonaire, masse corporelle, etc.). De manière assez interpellante, de tels produits engendrent une marchandisation pure et simple des souvenirs, les individus devenant dépendants du système puisqu'ils refusent de sacrifier une sorte d'extension de leur mémoire. Partant de ce point, l'autrice explore également des cas fictifs de *lifelogging*, notamment avec le film *Eternal Sunshine of the Spotless Mind* et la série *Dollhouse*. Selon la chercheuse, de tels scénarios (volontiers pessimistes et virulents à l'égard du transhumanisme) ont beau appartenir à la science-fiction, ils n'en demeurent pas moins intéressants en ce qu'ils inspirent également certains développements technologiques actuels. Elle conclut ainsi sur une projection des plus sombres : si la mémoire elle-même peut un jour être monnayée, alors l'obsolescence ne touchera plus uniquement les objets, mais également les êtres humains, puisque leur mémoire ne sera plus attenante à un corps en particulier.
- 10 Dans un autre article en anglais, Elena Knox revient sur le cas des cérémonies funéraires organisées au Japon pour les AIBO, des robots à l'apparence canine commercialisés par Sony et qui sont progressivement devenus obsolètes à la suite de l'arrêt de tout service technique officiel. Au-delà de la description d'une pratique originale, la contribution mène une réflexion sur la manière dont un tel produit peut produire un lien affectif (voire de dépendance psychologique) avec le consommateur et sur le caractère plus ou moins honnête de la démarche de Sony, dont l'argument de vente principal est de proposer un compagnon éternel, mais en réalité promis à la destruction.
- 11 Enfin, la troisième partie du recueil traite de l'obsolescence dans les études littéraires. Dans le premier article, Valérie Stiémon identifie les raisons qui poussent le public actuel à considérer des œuvres littéraires de science-fiction plus anciennes (antérieures à 1950) comme ayant réussi ou non leur passage à la postérité, ce jugement s'établissant la plupart du temps sur le critère de la réalisation des prophéties de l'ouvrage. L'autrice s'insurge toutefois contre cette vision de la littérature d'imaginaire, car, selon elle, l'intérêt principal de ces œuvres ne réside pas dans leur actualisation, mais bien dans ce qu'elles nous communiquent sur les représentations de l'époque d'écriture, la plupart des inventions décrites n'étant bien souvent qu'une extrapolation des théories ou des technologies qui avaient cours du temps des écrivains.

- 12 Marion Lata revient sur une question récurrente dans les théories littéraires, à savoir celle du futur de la lecture, notamment depuis l'avènement de l'hypertexte (texte programmé sur un logiciel qui permet au lecteur de naviguer entre plusieurs documents au moyen de divers liens). L'autrice souligne que les théories à ce sujet empruntent trois perspectives différentes : soit elles sont téléologiques et montrent un enthousiasme démesuré pour l'hypertexte, programmant ainsi l'obsolescence des précédentes théories de la lecture (centrées sur les formats papier) ; soit elles sont angoissées et craignent l'impossibilité de stabiliser une quelconque théorie à cause de l'instabilité fondamentale de l'hypertexte (due à l'obsolescence rapide des logiciels) ; soit elles sont ouvertes et prennent le parti novateur (et radical) d'envisager une littérature des possibles, quitte à imaginer des systèmes prenant en compte des textes qui n'existent pas encore et à se détacher de ceux-ci pour décrire en profondeur l'expérience des chercheurs eux-mêmes. Selon l'autrice, c'est cette dernière perspective qui devra être privilégiée à terme, sous peine de voir de nombreuses théories tomber en désuétude en même temps que les objets qu'elles considèrent sont progressivement effacés du monde et de la mémoire collective.
- 13 Enfin, Kathleen Fitzpatrick livre une réflexion sur le passage du livre au format numérique, celui-ci étant bien souvent perçu (peut-être à tort) comme l'évolution du précédent et, par conséquent, déconsidéré, notamment dans les milieux universitaires. La chercheuse adopte toutefois une posture ouverte, montrant que chaque format possède des spécificités propres, en ce qui concerne tant la consultation que les modes de création et d'émission. Elle conclut son raisonnement en recommandant la mise en place de travaux sur les modalités de pleine réalisation de la lecture numérique, de manière à ne pas juste l'envisager comme une mise au rebut du livre au format papier, celui-ci possédant par ailleurs une certaine aura de prestige qui devrait le préserver encore quelque temps de la disparition.
- 14 Cet ouvrage s'adresse à toute personne désireuse de mieux saisir certains enjeux socioculturels de l'obsolescence programmée (et de l'obsolescence au sens large), mais aussi et surtout les tiraillements que subit la notion dans de multiples contextes. En effet, malgré l'empreinte anticapitaliste de plusieurs articles, la notion n'est pas tant diabolisée, mais plutôt redéfinie ou mieux circonscrite, ce qui permet de comprendre le phénomène sous un jour nouveau. Pour autant, une solide connaissance du sujet n'est pas nécessaire pour appréhender l'ouvrage, dont la plupart des articles se veulent accessibles et suffisamment vulgarisateurs.
- 15 Par ailleurs, son aspect hétéroclite présente un intérêt certain en donnant à voir une extension de la notion à des domaines dans lesquels elle n'est généralement pas employée, ce qui ne manquera pas d'intéresser les spécialistes desdits domaines. L'originalité de certaines thématiques abordées, souvent méconnues, participe d'ailleurs grandement à l'attrait du collectif. Toutefois, sans rien enlever aux qualités individuelles de chaque contribution et malgré une introduction qui présente d'emblée les enjeux et la complexité de son sujet, on peut regretter le léger éparpillement de l'ouvrage qui, en révisant la notion d'obsolescence pour en dévoiler les paradoxes, a parfois tendance à la rendre indistincte. Dès lors, le lien unissant certains articles paraît peu tangible.
- 16 Il n'en demeure pas moins que la lecture de l'ouvrage fait sens à l'heure actuelle, dans un contexte où l'obsolescence menace non seulement l'avenir écologique de la planète, mais également l'utilité biologique de l'homme. En effet, malgré la diversité des

articles, on dégage un questionnement fondamental qui transcende l'ouvrage et contribue largement à son intérêt : et si, en définitive, l'obsolescence des biens n'était que le reflet de notre propre crainte de devenir un jour désuet ? Sans apporter une réponse claire à cette question, les différents articles ont le mérite de la poser, chacun à leur façon.

AUTEURS

FRANÇOIS-XAVIER SURINX

François-Xavier Surinx est maître-assistant en langue française à la Haute École Provinciale du Hainaut Condorcet et est membre du Liège Game Lab (laboratoire affilié à l'Université de Liège).
Courriel : fxsurinx@alumni.uliege.be

Sarah MOMBERT et Corinne SAMINADAYAR-PERRIN (dir.) (2019), *Un mousquetaire du journalisme : Alexandre Dumas*

Presses universitaires de Franche-Comté

Pierre Gosselin

RÉFÉRENCE

Sarah MOMBERT et Corinne SAMINADAYAR-PERRIN (dir.) (2019), *Un mousquetaire du journalisme : Alexandre Dumas*, Presses universitaires de Franche-Comté

- 1 Onze universitaires décrivent la « carrière » journalistique d'Alexandre Dumas.
- 2 Dans son introduction, Corinne Saminadayar-Perrin précise que la trajectoire de Dumas, indissociablement écrivain et journaliste, est celle d'un engagé volontaire dans le monde de la presse, où il occupa presque tous les postes : critique dramatique, chroniqueur, romancier, historien du contemporain, correspondant de guerre, mais aussi ciseleur de « nouvelles à la main » et intarissable causeur (p. 8).
- 3 Suivons donc au fil de la lecture des articles les différents aspects de la carrière journalistique de l'auteur des *Trois mousquetaires*.

Première partie. 1848, Écrire et faire l'histoire

- 4 Vincent Robert rappelle qu'entre « 1830 et 1848 tous les grands écrivains avaient tâté du journalisme, et la plupart des grands romanciers furent considérés, à un moment ou à un autre de leur carrière, comme de véritables professionnels de la presse » (p. 21), car c'est une période qui profite des événements révolutionnaires et de « la levée des

contraintes légales » (p. 25) pour voir naître de nombreux journaux. Ainsi Dumas ne fait-il pas exception, même si le romancier est plus connu que le journaliste.

- 5 Dans son article, Sébastien Hallade développe le rapport de Dumas avec la politique au travers de la lecture du mensuel *Le Mois*, publication qu'il a créée et qu'il finance en partie grâce aux revenus générés par ses grands romans. L'auteur se demande si Dumas espérait « se faire une place dans le monde politique » (p. 41) par la création de son mensuel. Il conclut par la négative : « Plein de foi dans le rôle positif de son journal, Dumas a cependant échoué dans sa reconnaissance d'écrivain engagé et de prophète du peuple » (p. 45)
- 6 Faisant suite à l'article précédent, Corinne Saminadayar-Perrin développe sous le titre « *Le Mois* (1848) Paradoxes d'une histoire immédiate » les originalités de cette publication. Effectivement, le mensuel est « entièrement rédigé par Alexandre Dumas » (p. 48) et sa périodicité fait du *Mois* l'expression « d'une actualité tiède » (p. 49). Quant à sa parution pas toujours à la date prévue, elle laisse parfois un décalage de plusieurs mois entre l'événement et sa publication. Parfois, Dumas reprend tels quels ses articles publiés dans d'autres journaux. Le fait de reprendre un article lui permet à l'occasion d'en proposer un éclairage différent, par exemple « quand on compare le récit des événements du 15 mai dans *La Liberté* [...] et sa réécriture dans *Le Mois* [...] Dumas ajoute trois passages lourds de sens [...] » (p. 51). Mais dans l'écriture, le romancier n'est jamais loin, il pourra ainsi broder sur la liaison de Louis de Bavière avec Lola Montès ou développer les nombreux complots du Paris révolutionnaire. Pour Dumas, *Le Mois* est en fait « le prolongement de son œuvre romanesque et de son activité de dramaturge [...] » (p. 62).
- 7 Charles Grivel présente ainsi son article :

On peut étudier *Le Mois*, la revue — avec un « s » — du point de vue de sa fiabilité historique ; on peut analyser le « moi » sujet — sans « s » — du point de vue de son identité historique de son écriture de l'histoire, des moyens qu'il se donne pour en faire comprendre le cours ; on peut aussi — c'est ce que je ferai ici — examiner le « moi(s) » — avec et sans « s » — en considération de l'exposition de lui-même que fait Dumas dans son mensuel, par un biais qu'on appellera, si l'on veut, « autobiographique » (p. 63)
- 8 Il s'interroge sur les rapports entretenus par l'auteur avec la presse, la réalité et la fiction chez ce polygraphe qui notait : « J'écris vingt-quatre heures par jour et quelques fois la nuit » (p. 66).
- 9 Sous le titre « Alexandre Dumas et les doctrines socialistes de 1848 », Ludovic Frobert étudie dans *Le Mois* ce qu'écrit Dumas à propos des principaux acteurs de la révolution que sont Cabet, Proudhon, Leroux, Considérant et Blanc. Il se définit lui-même comme doté d'un « “républicanisme social” et non “révolutionnaire” » (p. 80). Poursuivant sa lecture, l'auteur souligne la difficulté qu'il y a à « tirer des enseignements clairs de la lecture de quelques notes » (p. 85) sur ce que pense réellement Dumas du socialisme et des socialistes, son opinion pouvant changer au fil des événements.

Deuxième partie. Causeries, mémoires et fictions

- 10 Maria Lucia Dias Mendes nous expose les conditions de la rédaction et de la publication de *Mes Mémoires*. À 45 ans, l'auteur « décide de réfléchir à son existence, et de se consacrer au travail introspectif exigé par les écritures du moi » (p. 89), écriture qu'il

poursuivra durant huit ans (1847-1855). L'intérêt de l'œuvre réside dans l'originalité de la rédaction. L'écrivain ne se contente pas de raconter, il fait vivre le texte, laissant « libre cours à sa verve de causeur » (p. 91). Jusqu'en 1853, son texte est publié dans *La Presse*. Quand il apprend que Girardin interrompt la publication, il « décide de créer un journal afin de continuer à publier » (p. 94) ; ce sera *Le Mousquetaire*.

- 11 *Le Mousquetaire* sera, comme nous l'expose Sarah Mombert, parodié par la publication du *Moustiquaire* (33 numéros) rédigé par un certain « Anténor Dumasnoir, pseudonyme parodique et collectif » (p. 98) qui fustige non seulement les thèmes développés par Dumas, mais aussi son style, sans toutefois parvenir « qu'à peine à déformer sa voix » (p. 110).
- 12 Quant à Matthias Hausmann, il souligne chez Dumas « un petit texte humoristique [...] "Ah ! qu'on est fier d'être Français" » (p. 111), où il imagine des savants, quatre mille ans plus tard, découvrant les inscriptions latines de la colonne Vendôme et tentant de faire la traduction des inscriptions latine. Ce texte « d'anticipation » inspirera les écrivains Méry, Bonnardot ou Franklin.
- 13 De son côté, Cyrille François ouvre un chapitre sur les contes qui « représentent une dimension méconnue de [l']œuvre [de Dumas], à l'instar de ses pièces de théâtre, [et de ses] récits de voyage » (p. 123). Par exemple, dans *Le Monte-Cristo*, il publiera une vingtaine de contes d'Andersen, de Grimm, de Bechstein, en précisant toutefois qu'il souhaite que ces contes pour enfants « n'ennuie[nt] pas trop les grands » (p. 135).
- 14 Dans son article « Le merveilleux à l'épreuve du journal », Julie Anselmini, par l'analyse des productions de plusieurs contributeurs des pages du *Mousquetaire*, souligne l'importance des légendes « qui peu[vent] charmer le lecteur sans contrarier son besoin de rationalité » (p. 145), montrant ainsi que le mensuel a conservé une dimension romantique.

Troisième partie. « Un militant du romantisme à l'ère médiatique »

- 15 Pour ouvrir ce dernier chapitre, Isabelle Safa nous montre comment, pour suivre la prise du pouvoir de Garibaldi, l'écrivain devient « littéralement happé par l'actualité, qui de voyageur causeur, le fait reporter de guerre » (p. 154). Dumas suivra et commentera l'aventure garibaldienne et il reprendra quelques années plus tard les textes de ses « reportages » pour en faire une publication qui prendra la forme d'un feuilleton, Garibaldi devenant lui-même au service de l'auteur dans un projet romanesque.
- 16 Avec la création du journal *L'Indipendente*, dans une Naples comptant plusieurs centaines de publications, Alvio Patierno nous montre un Dumas porteur d'une « mission civilisatrice » (p. 165). Le romancier entend lutter par sa plume contre les plaies des provinces napolitaines : Camorra, Consorteria, Camarilla. En revanche, il s'indigne des « conséquences néfastes de l'abolition de la peine de mort » (p. 170), mais il combat dans ses articles une forme de brigandage institutionnalisé, accusant « la justice des Bourbon d'inertie et de myopie » (p. 173). Malgré tout, il n'hésite pas à apporter une certaine ironie dans ses chroniques tout en restant avant tout un citoyen journaliste.
- 17 En conclusion générale de la publication, Sandrine Carvalhosa écrit :

La pratique journalistique d'Alexandre Dumas offre un témoignage éclairant sur les évolutions du champ littéraire, au XIX^e siècle en généra — marchandisation de production littéraire, starisation de l'écrivain, stratégies de communication — et sur le positionnement de l'artiste romantique en régime médiatique en particulier. Visionnaire au XIX^e siècle, l'écrivain serait, de nos jours, à la pointe des médias modernes et des réseaux sociaux ; sa pratique journalistique annonce des entreprises contemporaines telles que les blogs d'écrivains ou autres comptes Twitter, Facebook qui permettent de réagir à chaud sur l'actualité [...] (p. 194).

- 18 L'ouvrage se termine en référençant, sur une cinquantaine de pages, les œuvres primaires, journaux et périodiques ainsi que les principales références bibliographiques, le tout étayé par un index des titres et œuvres littéraires et artistiques ainsi que des périodiques de Dumas.

AUTEURS

PIERRE GOSSELIN

Pierre Gosselin est ancien directeur de la maîtrise Infocom de l'Université catholique de l'Ouest, Angers. Courriel : pierre.gosselin4@orange.fr

Jean-Luc MORICEAU, Hugo LETTICHE et Marie-Astrid le THEULE (dir.) (2019), *L'art du sens dans les organisations*

Québec, Presses de l'Université Laval

Gilles Teneau

RÉFÉRENCE

Jean-Luc MORICEAU, Hugo LETTICHE et Marie-Astrid le THEULE (dir.) (2019), *L'art du sens dans les organisations*, Québec, Presses de l'Université Laval

- 1 S'intéresser au sens pour et dans les organisations est de nos jours essentiel. Les auteurs ont choisi d'aborder la question en décortiquant la réflexion de quatre chercheurs reconnus (Howard Becker, Karl Weick, Bernard Stiegler et Alphonso Lingis).
- 2 Ce livre est composé d'une table des matières assez détaillée, d'une introduction, de 4 parties, de 16 chapitres, d'une conclusion et d'un index relativement bien défini. La couverture et la quatrième de couverture sont bien explicites. Des références bibliographiques sont proposées à la fin de chaque chapitre, ce qui permet d'approfondir la réflexion proposée dans le chapitre. Le corps de l'ouvrage n'est pas d'une lecture facile, l'esprit du lecteur doit passer de réflexion à réflexion, sociale, gestionnaire, culturelle, anthropologique, artistique, politique. Nous pensons que cette structuration du livre est due au grand nombre d'auteurs qui ont participé à sa rédaction ; c'est souvent la faiblesse des collectifs. Il est bien sûr possible de lire un chapitre puis un autre sans s'occuper de lire l'ensemble des chapitres dans leur ordre. Nous aurions apprécié une introduction et un résumé à la fin de chaque chapitre ; cela aurait facilité la compréhension. L'un des points forts de l'ouvrage est l'analyse du sens selon plusieurs variables et plusieurs interprétations. L'un des points faibles est de

passer d'un plan de réflexion à un autre. Nous aurions apprécié un fil conducteur entre les différents plans (organisationnel, littéraire, artistique, social, politique).

- 3 L'art du sens dans les organisations. Que signifie un titre comme « l'art du sens ? » Expression énigmatique et indéterminée, l'art du sens est multiple. Il y a différents arts du sens pour faire émerger du nouveau, l'innovation dans l'organisation, dans le contenu du sens, dans l'art du sens lui-même. En outre, les auteurs reprennent en conclusion du livre cette idée de plusieurs formes de sens, le sens est multiple dans son interprétation. L'art du sens peut être envisagé comme individuel, collectif, incarné ou existentiel. Il peut aussi être imposé, émergent ou novateur. Chaque partie du livre est centrée sur un auteur phare significatif et influent pour l'art du sens. Il y a des extraits d'entretien avec Howard Becker, la traduction d'un texte de Karl Weick ainsi que des textes de Bernard Stiegler et d'Alphonso Lingis. Chacune des parties comprend deux textes sur les organisations, rédigés par différents auteurs.

Première partie de l'ouvrage

- 4 La première partie de l'ouvrage est consacré à Howard Becker ; elle part d'un récit de Georges Perec. Dans les chapitres suivants, les auteurs font référence à des entretiens inédits de Becker qui expliquent plusieurs aspects de l'art du sens. Toujours dans cette première partie, nous entrons dans la cuisine du chercheur qui tente de restituer une enquête de terrain.
- 5 Avec Becker, l'approche est celle des artisans ; l'art du sens est avant tout un art de saisir de l'intérieur les normes implicites qui gouvernent le groupe pour apprendre à s'en sortir. La provocation de l'art vient du fait que l'artiste est dépeint sans aucune différence par rapport à tout autre professionnel ; il n'y a ni dehors de la société, ni valeurs, ni idéaux qui feraient de l'artiste un être à part.
- 6 Pour Becker, les comportements ou les mécanismes pourraient, de l'extérieur, paraître bizarres ou inattendus. Or, par une série de phrases simples, il montre combien ils sont pourtant logiques lorsqu'on se met dans la peau et dans la tête du membre de la communauté. Nous percevons bien ici certaines approches sur l'importance du sens qui est relié aux identités collectives et groupales, aux méthodes de construction de sens de forme allégorique ou métaphorique.

Deuxième partie de l'ouvrage

- 7 La deuxième partie rappelle les grandes lignes de l'art du sens de Karl Weick, et c'est par la traduction de l'un de ses textes les plus célèbres sur l'improvisation que le sens prend forme. Loin de la seule opposition entre routine et innovation, l'auteur propose de distinguer différents niveaux et différentes formes d'improvisation. En outre, il montre le rôle important de la cognition faisant référence à la mémoire ainsi qu'au sens. Toujours dans cette partie consacrée à Weick, la construction du sens est examinée pas à pas à l'aide des concepts de *sensemaking* ainsi que de la socio-psychologie de l'organisation.
- 8 Avec Weick, il y a bien sûr le *sensemaking*, la fabrication du sens dans la vie des organisations. Ici, l'intuition est toute différente ; pour cet auteur, l'incertitude plane

en permanence sur la possibilité des praticiens à construire et à maintenir le sens dans leur activité.

- 9 Les textes de Weick comportent toujours un élément de tension. Dans plusieurs de ses textes, le sens n'est pas donné au départ. Par une série d'allers et retours entre le cas et la théorie, il cherche les éléments qui manquent pour construire l'ensemble de l'histoire.

Troisième partie de l'ouvrage

- 10 La troisième partie présente l'art du sens de Bernard Stiegler. Pour cet auteur, le sens est tout d'abord individuation ; il est créé par concrétisation d'éléments potentiels présents dans une situation historique, notamment technique. Dans un texte de Stiegler est donc analysée la dynamique du sens au regard d'une œuvre d'art ; y est souligné le rôle clé de la figure de l'amateur dans son double mouvement de désir et de critique.
- 11 Pour Stiegler, la construction du sens ne saurait en effet être détachée du contexte social, politique, économique et technologique. Pour cet auteur, l'art du sens est un art historique, dès lors notre société actuelle est avant tout une société industrialisée. L'une des grandes forces de cet auteur est de penser le rôle des médias et de la technique au moyen et au milieu desquels nous allons construire du sens. Le contact se fait par l'intermédiaire d'images, d'écran, de console, d'Internet et de Wikipédia.
- 12 Stiegler ne décrit presque jamais sa propre expérience ou des enquêtes de première main ; sa pensée repose sur les médias, sur les concepts philosophiques qui vont décrire le monde contemporain. Son art consiste à créer des liens multiples pour repenser notre société, pour nous faire comprendre ce que nous manquons et pour nous inviter à réagir.

Dernière partie de l'ouvrage

- 13 La quatrième partie traite du sens selon Alphonso Lingis, qui réfléchit aux affects. Dans ce chapitre, différentes réflexions sont proposées, par exemple sur un festival d'art numérique, des réfugiés demandeurs ou bien encore la cuisine élevée au rang d'art, tout imprégné de sens.
- 14 Pour Lingis, l'approche est philosophique et l'art du sens perd ici toute connotation de construction ; c'est un art de la perception et de la mise en mouvement du jugement. Lingis a hérité d'Edmund Husserl une méfiance à l'égard de l'attitude naturelle, de ce qui est évident ; il faut examiner avec attention la situation présente, puis commencer par décrire avec précision ce que l'on sent, ce que nos sens captent. Avec cet auteur, l'art du sens n'est pas une intelligence de la situation, c'est une manière de vivre, de saisir le visage de l'autre, son intime. Les idées proposées nous conduisent au concept de discernement appliqué aux pratiques de décision. « Prendre des décisions qui ont du sens nécessite de décider avec discernement dans le cadre d'un questionnement centré sur la finalité » (Noguer, 2019).
- 15 L'écriture de Lingis est une invitation à vivre une aventure existentielle. Son écriture est performative et tente de recréer la situation au présent.

Limites des auteurs

- 16 Le *sensemaking* de Weick sous-estime la longue inculturation dans une communauté enracinée dans laquelle le sens se crée. Face à des situations de crise, en théorie du *sensemaking*, la prise de décision est secondaire, une telle conception nous semble limitative.
- 17 Toutefois, le concept de ponctuation proposé par Bénédicte Vidaillet (2008) permet de mieux comprendre la prise de décision. En effet celle-ci est une interruption créatrice d'ordre, pour cet auteure le sens existe par la temporalité. Je donne sens à mes propos en faisant de courtes pauses entre les mots. Stiegler produit une réflexion métaphysique trop globale et trop normative et Lingis, bien qu'écrivant des textes intéressants, est de portée scientifique limitée.
- 18 Les approches de Becker et de Weick sont peu sensibles aux tragédies politiques et économiques de la mondialisation. Leur approche est très conventionnelle et peut paraître ennuyeuse, alors que l'approche de Steigler est pessimiste.

En conclusion

- 19 Le dernier chapitre de cet ouvrage conclut sur une invitation à chercher le sens en tous sens et esquisse la possibilité d'une cinquième perspective sur l'art du sens. Ce livre espère montrer qu'il n'y a pas un seul sens unique, ni une seule théorie du sens, ni non plus une méthode d'enquête unique. Bien sûr que non ; il y a plusieurs possibilités d'envisager le sens. Au regard de la lecture de cet ouvrage, nous comprenons mieux la signification apporté à « l'art du sens ». Les nombreuses participations d'experts ont permis de réaliser un ouvrage collaboratif d'une très bonne qualité. Il intéressera aussi bien les chercheurs, les étudiants que les professionnels qui veulent mieux comprendre le pourquoi de leurs actions. Nous recommandons la lecture de cet ouvrage, celui-ci est une porte ouverte à la recherche du sens.

BIBLIOGRAPHIE

NOGUER Sylvia-Nuria (2019), « Prendre ses décisions avec discernement et sens du jugement », *Atout France*, 3 janvier, <https://business.lesechos.fr/entrepreneurs/efficacite-personnelle/0600341774157-prendre-ses-decisions-avec-discernement-et-sens-du-jugement-325993.php> consulté le 17 mai 2022

VIDAILLET Bénédicte (2008), *Sociopsychologie de l'organisation*, Paris, Vuibert

AUTEURS

GILLES TENEAU

Gilles Teneau est chercheur associé au Laboratoire d'économie et de management de Nantes-Atlantique (LEMNA), Université de Nantes. Courriel : gilles_teneau@yahoo.fr

Danielle PAILLER et Anne-France KOGAN (dir.) (2020), *Entre réception et participation. Droits culturels et innovations sociales*

préface de Dominique SAGOT-DUVAUROUX, Presses universitaires de Rennes, coll. Économie, Gestion et Société

Alexis Messina

RÉFÉRENCE

Danielle PAILLER et Anne-France KOGAN (dir.) (2020), *Entre réception et participation. Droits culturels et innovations sociales*, préface de Dominique SAGOT-DUVAUROUX, Presses universitaires de Rennes. Collection « Économie, Gestion et Société »

- 1 L'ouvrage dirigé par Danielle Pailleur et Anne-France Kogan se propose de présenter plusieurs initiatives interrogeant les mécanismes de démocratisation et de démocratie culturelles, du principe de droits culturels à la distinction entre publics et non-publics ; des considérations qui remettent en question la chaîne traditionnellement entendue de création de valeurs et d'enjeux artistiques. Cette édition s'inscrit dans le processus de publication de trois ouvrages autonomes (Emin et Schieb-Bienfait, 2019 ; Langeard, 2020), mais complémentaires, tirés du programme *Valeur(s) et utilité de la culture*¹ — résumé par Dominique Sagot-Duvauroux dans la préface de cet ouvrage. Supervisé par plus d'une trentaine de chercheurs et de professionnels du secteur culturel, le programme en question ambitionne d'aborder les valeurs et activités culturelles se distillant sur un territoire. Le présent ouvrage vise plus particulièrement à éclairer les enjeux et les concepts de participation et d'appropriation par les publics, comme non-publics, dans des territoires définis.

- 2 Le premier dossier de cet ouvrage, « Du rôle des publics dans les organisations culturelles », s'intéresse aux enjeux théoriques et méthodologiques participant à la définition, puis à l'élargissement, de la notion de public. La première contribution de ce chapitre, signée par Alice Anberrée, introduit ces questions en proposant un historique critique des politiques publiques culturelles menées en France, de l'optique de « démocratisation culturelle » envisagée par le ministre gaulliste André Malraux à la résistance de la « démocratie culturelle » des années 1970 et de l'époque Jack Lang, en passant par l'inscription fribourgeoise récente de la culture comme droit inaltérable au fondement de la citoyenneté. Ce faisant, l'autrice montre l'existence de deux acceptations différentes de la culture, descendante et ascendante, qui fondent les différentes doctrines abordées. Cette dichotomie — entre démocratisation et démocratie culturelles — ne doit cependant pas être traitée de manière systématique, ces paradigmes pouvant poursuivre des objectifs communs, parfois conciliables. Dans le second article de ce dossier, Chloé Langeard revient sur les représentations que les usagers d'un équipement culturel se font par sa fréquentation secondaire, en dehors du fait d'assister à une manifestation culturelle. Sur base de l'étude d'un équipement situé dans une ville du Grand-Ouest, l'autrice interroge le rôle d'espace intermédiaire que relève l'agora, en s'intéressant non seulement à la relation entre celui-ci, son acceptation par les professionnels du lieu et les usagers, mais également aux usages sociaux qui en sont faits. Cette contribution illustre un double mouvement de publicisation et de privatisation du lieu, relevant d'acceptations spatiales publique et privée qui dépendent, notamment, du degré d'appropriation : entre soumission de l'individu à une série d'usages normés et sentiment d'autonomie et de liberté à pouvoir s'approprier l'espace. In fine, cette recherche permet de dépasser la conception restreinte des publics d'un équipement culturel en y intégrant tous ceux qui, par leur expérience, participent à sa définition, à ses représentations et à son existence. Anne-France Kogan clôture ce dossier thématique en proposant une revue de la littérature abordant le rôle d'Internet dans la participation des publics. Cette contribution montre que malgré les possibilités d'échange que permet la configuration réticulaire (Flichy, 2008) d'Internet, celui-ci contribue à faire exister un « modèle normatif particulier du fonctionnement démocratique » (p. 86). Ce canal d'expression relève donc d'une dimension performative, laquelle s'exprime à travers un mouvement d'inclusion/exclusion qui dépend non seulement des connaissances techniques des publics, mais également du modèle économique envisagé par les diffuseurs, entre don d'un lieu d'expression et valorisation économique du processus. La question de la participation des publics — dans un écosystème de « prolifération » des intermédiaires de la réception — est donc centrale et met en lumière le caractère politique du choix du dispositif technique servant à faire médiation.
- 3 Le deuxième dossier thématique, intitulé « De la transaction à la relation », présente trois enquêtes abordant des pratiques culturelles à travers le prisme de la temporalité de la rencontre avec des populations. Un premier article, signé par Alice Anberrée et Danielle Pailler, interroge les différentes pratiques culturelles de jeunes publics étudiants. Dans le contexte d'une démocratisation de l'éducation supérieure, en pleine période de vieillissement des publics et sachant le maintien, tout au long de la vie, de certaines pratiques vécues au plus tôt de l'expérience (Donnat, 2011), cette contribution souhaite questionner les comportements de jeunes publics à l'égard de produits culturels ainsi que leurs déterminants internes et externes. Il en résulte la définition de deux profils se distinguant non seulement par les genres des objets

culturels, mais également par la motivation centrale à vivre l'expérience esthétique, les habitudes et la perception de soi/des autres membres du public. En guise de conclusion, les autrices proposent quelques solutions managériales permettant aux professionnels du secteur d'appréhender les facteurs endogènes restreignant le public cible étudiant à expérimenter des pratiques. Dans une deuxième étude, présentée par Sylvain Maresca, c'est au tour d'étudiants plus âgés d'être interrogés sur leurs pratiques, notamment sur leur attrait pour l'offre culturelle d'un quartier nantais de type « hub créatif ». L'échantillon étudié se compose majoritairement de sexagénaires suivant des cours dans une université permanente aux abords du quartier. Il en résulte deux profils : entre une culture de sorties relativement minoritaire, s'inscrivant dans un éclectisme pour une culture légitime, et une culture classiciste majoritaire qui tient à l'écart certaines pratiques perçues comme expérimentales. Dès lors, l'auteur réfute la possibilité d'identifier ces étudiants à un non-public qui se considérerait comme « extérieur » à l'offre du quartier. Enfin, une troisième contribution à ce dossier, signée par Stéphanie Peltier, interroge la place des festivals audiovisuels sur le territoire de La Rochelle, et notamment la perception des populations locales à leur égard. Ce faisant, l'autrice propose une revue de la littérature quant à l'émergence de manifestations culturelles du type festival. Le projet de recherche abordé, lequel a interrogé plusieurs événements de la région en période volontairement creuse, traite des profils des spectateurs ainsi que des non-publics et analyse leur perception de l'offre proposée. Il en résulte un relatif consensus autour de l'offre, perçue de manière positive et « d'autant meilleure que la participation est forte » (p. 121).

- 4 Le dernier dossier de cet ouvrage, « Nouvelles formes de liens aux publics : résultats d'expérimentations », présente les conclusions de plusieurs recherches-actions ayant interrogé, toutes trois de manière singulière, la constitution classique de médiations et de liens avec les publics d'équipements culturels. Le premier article — signé collectivement par Caroline Urbain, Danielle Pailler, Nicolas Antheaume, Nathalie Schieb-Bienfait et Catherine Vargues — revient sur la recherche-action menée auprès d'un public fragilisé par la précarité économique et sociale par le biais d'un nouveau modèle de médiation : « l'abonnement culturel solidaire ». Testé au sein d'un écosystème culturel en Loire-Atlantique, le projet vise à l'accompagnement de ces publics précarisés vers les spectacles vivants afin de permettre une autonomisation de la personne, une confiance en soi retrouvée et, à terme, de participer à la transformation de la relation entre publics, acteurs sociaux et acteurs culturels. Cette méthodologie aboutit à la création d'un « levier de transformation sociale » (p. 140-142) qui, dans son application, produit des résultats convaincants, mais empreints de résistances et questionnements. Dans une deuxième contribution, Anne-France Kogan, Alice Anberrée et Danielle Pailler s'intéressent aux innovations et temporalités de la mise en place d'un circuit court culturel, le « panier culture », qui propose aux artistes, citoyens contributeurs et organismes culturels de co-construire une offre plurielle, par le biais d'une communication tripartite, à destination d'un public. En conclusion, les autrices reviennent sur le parcours méthodologique impliqué et se focalisent sur trois temporalités ayant permis au projet de se développer avec plus ou moins d'efficacité : les temps « médiatique » du relais communicationnel, « saisonnier » de la distribution du panier et « lent » de la transformation sociale induite par le projet démocratique. Dans le dernier article de ce dossier, Danielle Pailler revient sur un projet de recherche-action visant à étudier les non-publics d'un diffuseur de spectacles vivants, acte nécessaire face à la stratification sociologique

toujours forte au sein des publics des organisations culturelles (Donnat, 2011). Pour ce faire, l'étude menée aborde son échantillon avec une méthodologie relativement « atypique » ayant recours au portrait chinois, à l'intégration de logiques managériales et se basant sur une médiation de confiance, dans le but de solliciter l'échantillon à un travail de co-construction du savoir. Si l'étude se conclut sur une série de recommandations à destination du diffuseur afin de mieux définir son identité, sur laquelle se basent les non-publics, elle met également en évidence les enjeux méthodologiques d'une recherche-intervention institutionnelle.

- 5 L'ouvrage *Entre réception et participation* offre, au travers de ses chapitres thématiques, un regard essentiel sur les réalités vécues par les professionnels du secteur culturel quant aux enjeux de démocratisation et de démocratie culturelles, mais également quant à la mobilisation de leurs publics et non-publics dans des territoires donnés. Dès lors, ces professionnels trouveront, dans cette édition, de multiples réflexions susceptibles de retenir leur attention. De plus, les différentes contributions scientifiques permettront aux chercheurs de découvrir des méthodologies de terrain, lesquelles comportent des outils théoriques ainsi qu'une approche critique. Enfin, les étudiants en études culturelles et médiation trouveront également, dans cet ouvrage, un contenu pédagogique des plus pertinents.

BIBLIOGRAPHIE

DONNAT Olivier (2011), « Pratiques culturelles, 1973-2008. Dynamiques générationnelles et pesanteurs sociales », *Culture Études*, 7 (7), pp. 1-36.

EMIN Sandrine et Nathalie SCHIEB-BIENFAIT (dir.) (2019), *Scènes locales, clusters culturels et quartiers créatifs. Les ressorts et enjeux territoriaux du développement culturel*, Rennes, Presses universitaires de Rennes

FLICHY Patrice (2008), « Internet et le débat démocratique », *Réseaux*, 4 (150), p. 159-185.

LANGEARD Chloé (dir.) (2020), *Valeurs de la culture : méthodes et concepts à l'épreuve du pluralisme*, Rennes, Presses universitaires de Rennes

NOTES

1. Projet piloté par le GRANEM, équipe d'accueil de l'Université d'Angers et hébergé par la Maison des sciences de l'homme Ange Guépin, Nantes. Le projet rassemblait des équipes des universités d'Angers et de Nantes, de l'École des beaux-arts de Nantes, mais également des acteurs culturels de la région des Pays de la Loire.

AUTEURS

ALEXIS MESSINA

Alexis Messina est assistant en humanités numériques et cultures vidéoludiques à l'Université de Liège, Belgique, et membre du Liège Game Lab, laboratoire de recherche sur le jeu vidéo. Il est également doctorant en sciences du jeu, médiateur culturel et formateur indépendant. Courriel : alexis.messina@uliege.be

Alain SAULNIER (2022), *Les barbares numériques. Résister à l'invasion des GAFAM*

Montréal, Écosociété, Coll. Polermos

Pierre Barrette

RÉFÉRENCE

Alain SAULNIER (2022), *Les barbares numériques. Résister à l'invasion des GAFAM*, Montréal, Écosociété, Coll. Polermos

- 1 Alain Saulnier, en bon journaliste qu'il fut durant la plus grande partie de sa carrière (en plus d'avoir dirigé le Service de l'information de Radio-Canada pendant 15 ans et enseigné le métier à l'Université de Montréal), a le sens de l'actualité et du *timing*. Son dernier ouvrage arrive au beau milieu d'un des débats de société les plus virulents des dernières années (l'absence de réglementation face à la domination de l'espace numérique par quelques géants étatsuniens), tout comme son précédent opus (2014) coïncidait avec les rumeurs de démantèlement de la société d'État et la crise de confiance importante que traversait dans ces années-là sa haute direction. En réalité, les deux thèmes sont très liés, et plutôt que des problématiques distinctes, ils constituent en fait des « moments » au sein d'un processus plus large de déclin des institutions médiatiques traditionnelles et d'érosion de la souveraineté culturelle défendue par les organismes voués à leur encadrement. Saulnier s'affirme ainsi, depuis son départ de Radio-Canada, comme l'un des plus ardents défenseurs de l'intégrité des services publics en matière de communication au Québec et, plus spécifiquement dans son récent livre, comme une sorte de Savarole fustigeant les mœurs numériques de ses contemporains.
- 2 *Les barbares numériques* constitue en effet une charge véhémement contre la manière de se comporter des GAFAM (Google, Amazon, Facebook, Apple, Microsoft). Selon l'auteur, ces immenses compagnies ont délibérément sacrifié sur l'hôtel du pouvoir économique

et du profit tout comportement de « bon citoyen corporatif », toute forme de convenance sociale paramétrée autrement que par la stricte logique du gain :

Les superpuissances numériques défient nos lois, refusent de reconnaître nos frontières et de respecter nos règles du jeu. Parmi elles, les réseaux sociaux comme Facebook et Twitter imposent leur absence d'éthique de la communication, favorisent la propagation des propos mensongers, encouragent les extrémismes et ignorent le respect du droit d'auteur (p. 11).

- 3 On comprend rapidement à la lecture de cet ouvrage fort bien documenté et à l'argumentation très sûre que l'opprobre touche un vaste spectre d'enjeux, qui va de l'impérialisme culturel aux problèmes de dépendance causés par les réseaux sociaux, de la désinformation et des « chambres d'écho » à l'ensevelissement de l'espace culturel par les contenus anglo-saxons, de la prise de possession des données personnelles par les entreprises privées à des fins mercantiles en passant par les effets catastrophiques du numérique sur l'environnement. Le danger, souvent, avec ce genre d'essais qui ratissent large et accolent aux représentants du Grand capital des desseins machiavéliques, c'est qu'on n'est jamais trop loin d'un frankfortisme un peu élémentaire, où tout le Mal se trouve concentré entre les mains de quelques grandes corporations étatsuniennes dont les « clients » sont présentés comme les victimes impuissantes, et parfois même inconscientes, de leurs stratégies. Tour à tour, à leur époque, c'est Hollywood puis l'industrie des *majors* de la télévision étatsunienne qui ont subi les foudres des intellectuels, pour qui les « médias de masse » ne pouvaient avoir que des effets délétères (à l'époque plutôt narcolepsie, vision unique, aliénation, etc.).
- 4 La position de Saulnier est toutefois plus nuancée, et son essai davantage qu'une nième attaque unilatérale contre l'impérialisme du pays de l'oncle Sam envisagée sous l'angle de ses effets désastreux, cette fois servie à la sauce numérique. L'auteur évoque d'entrée de jeu la manière dont nous sommes tous, lui-même au premier chef, complices des GAFAM et parties prenantes d'un univers de pratiques numériques sur lequel il est pratiquement impossible aujourd'hui de faire l'impasse :

Je possède des comptes Facebook et Twitter. Ces médias sociaux m'ont été d'une grande utilité pour les cours de journalisme que je donne à l'Université de Montréal depuis 10 ans. J'y ai trouvé beaucoup d'informations pertinentes pour mon travail. Plusieurs amis et collègues m'ont également alimenté afin que je reste bien au fait des bouleversements dans l'univers de la culture et des médias. En prime, les médias sociaux m'ont permis de m'entourer d'amis et de connaissances que j'aime bien retrouver dans cet univers virtuel. À l'occasion, les interventions des uns m'ont permis de nuancer et d'enrichir ma vision des choses (p. 171-172).
- 5 Ce que reconnaît implicitement Saulnier ici, c'est que c'est en fait nous qui donnons aux GAFAM leur extraordinaire pouvoir, et ce qu'il dit à propos de Facebook et de Twitter, on pourrait le dire des autres géants : qui est prêt en effet à se passer du logiciel de traitement de texte Word (Microsoft) ? Qui voudra boudier le moteur de recherche de loin le plus performant sur le Web (Google) ? Et qui, parfois, face au stress suscité par l'achat des traditionnels cadeaux de Noël, ne succombe pas par exemple aux sirènes du choix, de la rapidité et de l'extraordinaire facilité d'utilisation de la plus grosse boutique en ligne au monde (Amazon) ? Évidemment, cela renvoie à un autre problème également évoqué par le jeune retraité : « C'est une puissante dépendance que nous avons développée depuis qu'internet est devenu aussi indispensable à nos vies que l'eau et l'électricité. C'est pourquoi on peut parler de GAFAM-dépendance » (p. 12).
- 6 En fait, de manière plus ciblée que ce que la charge tous azimuts de l'ouvrage laisse parfois envisager, ce sont les dimensions légales et réglementaires du dossier des

GAFAM que Saulnier met en relief, et comme le souligne Pierre Trudel dans la préface, la responsabilité en incombe ultimement au législateur : « Car il faut bien constater les dégâts engendrés par le retard qu'on a pris dans la mise à niveau de nos politiques culturelles : écroulement des bases économiques des médias, émiettement des modèles d'affaires permettant la rémunération des créateurs, recul du service public de la radio et de la télé » (p. 4-5). Ce retard, qui touche tous les pays, est timidement en train d'être repris par certaines législations (en Australie et du côté de l'Union européenne, notamment) ; il reste à espérer avec Saulnier que notre gouvernement « agisse pour le bien commun, le nôtre » (p. 175).

BIBLIOGRAPHIE

SAULNIER Alain (2014), *Ici était Radio-Canada*, Montréal, Boréal.

AUTEURS

PIERRE BARRETTE

Pierre Barrette est professeur à l'École des médias, Université du Québec à Montréal. Courriel : barrette.pierre@uqam.ca

Elizabeth SUEN et Barbara A. SUEN (2020), *Intercultural Communication. A Canadian Perspective*

Toronto, Canadian Scholars

Nathalie Auger

RÉFÉRENCE

Elizabeth SUEN et Barbara A. SUEN (2020), *Intercultural Communication. A Canadian Perspective*, Toronto, Canadian Scholars

- 1 Cet ouvrage est réellement intéressant à divers points de vue. Tout d'abord, il propose une approche très progressive de l'interculturalité en montrant que le langage est intrinsèquement lié à cette notion et que les premières théories, étatsuniennes notamment, ont mis en exergue ces questions de communication interculturelle. L'ouvrage se focalise ensuite sur les spécificités de la législation canadienne en insistant sur des notions-clés comme les stéréotypes et la discrimination. L'organisation de l'ouvrage est très bien pensée. En effet sont présentés une liste des termes-clés en début de chaque chapitre, de nombreuses photos, des dessins et schémas, originaux le plus souvent, ainsi que des études de cas sous forme d'encadrés. Par ailleurs, des moments de réflexion sont proposés, un résumé fait le point sur les connaissances et expériences à la fin de chaque chapitre. De nombreuses questions à se poser pour aller plus loin, agrémentées de codes QR pour accéder à des illustrations ou informations sur de nombreux sites, permettent de poursuivre le cheminement intellectuel et pratique des auteurs. Enfin, chaque chapitre propose sa bibliographie thématique sur le sujet traité. Il ressort de la lecture de ce livre une impression de très grande clarté. Pour autant, le propos sait rester complexe, il ne simplifie jamais la problématique et accompagne vraiment le lecteur, même débutant, dans sa prise d'information et ses réflexions.

- 2 Si l'ouvrage a piqué ma curiosité à différents titres, c'est que, d'une part, en France où je fais de la recherche et où je forme des enseignants, il est obligatoire, depuis les années 1980, de suivre des cours universitaires sur l'interculturalité quand on se destine à devenir enseignant de français langue étrangère et seconde. Il est donc essentiel de lire régulièrement les contributions qui sont publiées à ce sujet. L'idée de proposer une perspective canadienne est donc intéressante. En effet, en France, il existe une perspective française autour d'auteurs précurseurs du champ comme Louis Porcher (1998), Martine Abdallah-Pretceille (1995), Jean-Claude Beacco (2000) et Geneviève Zarate (1986) dans les années 1980-1990, renouvelé par la nouvelle génération des enseignants-chercheurs en poste comme Muriel Molinié (2019) et Fred Dervin (2019). Qu'en est-il des auteurs francophones au Canada qui ont aussi largement publié sur ces thèmes — on pense à Ouellet (2002), Lafortune et Gaudet (2000), par exemple —, des collègues belges — Luc Collès (2013), Silvia Lucchini et Aphrodite Maravelaki (2015) — tout comme des collègues en Europe comme Michael Byram (1992) qui ont contribué à faire connaître l'interculturel dans des institutions internationales telles que le Conseil de l'Europe afin de proposer cette notion à l'étude dans l'enseignement des langues en général ? Ces perspectives sont-elles complémentaires, différentes, conciliables avec celles de Suen ?
- 3 Tout d'abord, par rapport aux auteurs que nous venons de mentionner, Suen et Suen ne sont pas des enseignants-chercheurs à l'université, mais des actrices de terrain. Elizabeth Suen est artiste à Toronto et interroge les questions identitaires notamment liées à la santé mentale et Barbara Suen est formatrice sur ces questions. En France, en Europe ou dans les autres pays francophones cités, les auteurs qui ont contribué au champ sont des universitaires. Cette distinction a une grande influence sur le livre, qui est nourri d'une somme impressionnante d'études de cas, d'exemples. Cette manière d'envisager l'information et la formation en interculturel est assez unique et très nouvelle, même si elle est plus fréquente dans la culture éducative au Canada. En France, la plupart des ouvrages sur la question sont strictement théoriques. C'est la raison pour laquelle le fait que l'ouvrage propose des espaces de réflexion concrets, à la suite des exposés scientifiques de chaque chapitre, me semble essentielle à la compréhension et à la formation dans ce domaine qu'est l'interculturel.
- 4 Sur le fond maintenant, il est clairement indiqué que la perspective de l'ouvrage est canadienne, et un effort important est mis sur le niveau que les auteurs nomment « macro », c'est-à-dire les éléments juridiques qui fondent les questions interculturelles au Canada. Cette relation entre le niveau macro et les interactions interpersonnelles ou entre entreprises ou institutions montre combien le modèle culturel canadien est original. Les spécificités de ce modèle sont décrites non seulement en synchronie, c'est-à-dire ce qu'il en est à l'heure actuelle, mais aussi en diachronie, en ce qui concerne les évolutions historiques. Cette manière de lier le niveau macro à la gestion des relations est certainement à proposer à l'analyse dans d'autres contextes ; en France, par exemple, ce travail reste à faire. Cependant, on voit aussi que la force de cet ouvrage peut aussi être une limite dans d'autres contextes qui ne sont pas régis par les mêmes lois et pour qui l'approche proposée peut ne pas être toujours pertinente. Il faudrait donc imaginer que les utilisateurs, hors Canada, proposent des documents législatifs pour réfléchir à l'interaction entre le niveau macro et les autres niveaux (mésos et micros).

- 5 L'ouvrage propose également une variété intéressante de thématiques interculturelles. En France, par exemple, l'interculturel a été largement mobilisé pour répondre à l'inclusion en éducation, notamment des personnes migrantes. Dans le livre de Suen et Suen, il est aussi question de genre, de professionnalité, de générations, ce qui montre combien cette notion interculturelle est féconde et indispensable dans nos sociétés contemporaines, transversale à de nombreuses formations universitaires.
- 6 On regrette, malgré le tour d'horizon exhaustif des auteures en matière de références bibliographiques, le manque de références du Canada francophone et d'Europe, qui se fait quelque peu ressentir et qui sont pourtant fondatrice pour le champ. D'une part, une perspective canadienne sans la genèse exhaustive des travaux au Canada, notamment francophone, est dommageable. Ensuite, la comparaison avec les très nombreux travaux européens aurait permis, justement, de mettre en perspective le niveau macro (avec, par exemple, des outils institutionnels comme la Plateforme de ressources et de références pour l'éducation plurilingue et interculturelle¹), pour montrer combien les langues sont liées aux cultures, notamment sur des continents comme l'Europe où les langues et les cultures sont très diverses. Il semble aussi que dans un pays comme le Canada, qui célèbre son multiculturalisme, cette approche serait intéressante.

BIBLIOGRAPHIE

- ABDALLAH-PRETCEILLE Martine (1995), *Relations et apprentissage interculturels*, Paris, Armand Colin.
- ABDALLAH-PRETCEILLE Martine et Louis PORCHER (1998), *Éthique de la diversité et éducation*, Paris, Presses universitaires de France.
- BEACCO Jean-Claude (2000a), *Les dimensions culturelles des enseignements de langue*, Paris, Hachette.
- BYRAM Muriel (1992), *Culture et éducation en langue étrangère*, Paris, Hatier/Didier.
- COLLÈS Luc (2013), *Passage de frontières : études de didactique du français et de l'interculturel*, Louvain, Presses universitaires de Louvain.
- DERVIN Fred et Nathalie AUGER (dir.) (2019), « Les nouvelles voix/voies de l'interculturel », *Le Langage et l'Homme*, (1), Paris, EME.
- LAFORTUNE Louise et Édith GAUDET (2000), *Une pédagogie interculturelle pour une éducation à la citoyenneté*, Saint-Laurent, Éditions du Renouveau pédagogique.
- LUCCHINI Silvia et Aphrodite MARAVELAKI (2015), *Langue scolaire, diversité linguistique et interculturalité*, Paris, EME.
- MOLINIÉ Michael (2019), « Formation plurilingue et interculturelle des enseignants de langues : historicité, réflexivité, éducation postcoloniale », *Voces y Silencios. Revista Latinoamericana de Educación*, 10(1), p. 127-143.

OUELLET Fernand (2002), *Les défis du pluralisme en éducation, essai sur la formation interculturelle*, Paris, l'Harmattan.

ZARATE Geneviève (1986), *Enseigner une culture étrangère*, Paris, Hachette.

NOTES

1. <https://www.coe.int/fr/web/platform-plurilingual-intercultural-language-education/home>, consulté le 15 mars 2022
-

AUTEURS

NATHALIE AUGER

Nathalie Auger est professeure des universités en sciences du langage, membre de l'Unité de recherche Langages Humanités Média-tions Apprentissages Interactions Numérique (LHUMAIN) et Éditeur associé *The Journal of Intercultural Education*, Université Paul-Valéry Montpellier 3.
Courriel : nathalie.auger@univ-montp3.fr

Hervé TIFFON (2020), *Essai sur la naissance du culturel : la légende des humains*

Paris, L'Harmattan

David Michon

RÉFÉRENCE

Hervé TIFFON (2020), *Essai sur la naissance du culturel : la légende des humains*, Paris, L'Harmattan

- 1 Dans cet ouvrage quelque peu conceptuel, Hervé Tiffon se propose d'« expliquer le Culturel ». Projet ambitieux sans être totalisant, il décrit « comment ce prodigieux système d'exploitation éclot de son terreau originel le Vivant, comment des êtres vivants sont devenus des humains » (p. 263). Tiffon cherche ainsi ce qui différencie l'homme des autres espèces vivantes, et sa réponse passera par le langage et l'organisation sociale, piliers d'une culture donnant une spécificité propre à l'Homme.
- 2 Formé à l'anthropologie culturelle et aux sciences de gestion, Tiffon met au centre de ses travaux l'humain dans son évolution non seulement individuelle, mais surtout collective. S'il avoue une « part d'extrapolations » (p. 7), son ambition reste scientifique par la mobilisation de nombreuses théories dont le rapprochement n'est pas courant. C'est l'un des mérites de ce singulier récit.
- 3 L'ouvrage s'organise en trois sections (A, B et C) et contient sept chapitres au total.
- 4 La première section est consacrée au langage et à la double articulation du culturel. À partir de conditions d'évolution favorables (station debout et augmentation du volume crânien) jusqu'aux capacités langagières, l'émergence du langage ouvert est expliquée par l'auteur comme une absolue nécessité au développement culturel.
- 5 L'une des qualités du livre, et donc du positionnement de son auteur, est de faire la part belle aux débats scientifiques. Loin de révéler les querelles d'école et de mouvement,

Tiffon sélectionne les théories qui accompagnent et nourrissent sa réflexion. Par exemple, Chomsky et les continuistes ne voient pas les capacités langagières à partir du même point de départ historique (ou génétique). Alors, l'auteur se met à l'eau et « imagine un bourgeonnement » (p. 45) et voit des filiations, cherche des influences permettant d'expliquer le processus d'évolution (du langage et des humains).

- 6 Il évoque enfin l'élaboration d'un langage complexe par lequel les primates deviennent des hominidés en tant que système dual où ils passent « de la description à la compréhension de la Réalité » (p. 69).
- 7 La deuxième section propose au lecteur de sortir du langage pris comme isolé du champ social. Il questionne la fonction et les publics concernés. En effet, le langage en tant que média existe pour lui-même comme produisant des sons et des signes, *ab initio*, mais aussi pour véhiculer quelque chose à quelqu'un. « L'élaboration du Culturel résulte d'un processus hautement itératif où des phénomènes actifs et agissants s'interpénètrent, s'inter-entretiennent et s'inter-développent. La voûte existe par toutes les pierres qui la composent » (p. 72).
- 8 Si le propre de l'humain ne tend pas vers une propension au collectif, la mise en réseau des individus grâce au langage opère tout de même une organisation en société, et par là une différenciation des rôles distribués au sein de cette communauté tout comme une définition de leur contenu. Ce concept de rôle, central dans l'œuvre de Tiffon puisqu'il a fait l'objet d'un ouvrage précédent, domine certains champs de plusieurs sciences humaines et sociales (notamment la sociologie, l'anthropologie, les sciences de l'information et de la communication).
- 9 Mais l'auteur s'ouvre aussi aux neurosciences, aux sciences moléculaires et biologiques pour développer de larges et singulières réflexions sur la conscience, l'esprit et la pensée. L'intérêt du propos réside dans la dyade Pensée-Langage et ses rapports aux dispositifs d'intermédiation portant vers des capacités uniques d'imaginer d'autres réalités, de supposer, de se projeter. « Cette capacité de projection, hors du temps, hors des espaces, dans le virtuel apparaît comme un trait particulier du fonctionnement humain et concoure précisément à l'originalité de ce fonctionnement » (p. 153).
- 10 Après l'étude du mouvement de la « Pensée-Langage » avec l'organisation sociale pour saisir ce « dispositif complexe de médiation » (p. 176) qu'est le culturel, la troisième section s'attache à une nouvelle articulation, plus asymétrique : le singulier-pluriel, autrement dit les interactions entre l'individu et le groupe. Ces conditions de création du social (si l'on suit Erving Goffman) constituent une « grammaire évolutive » dans laquelle la singularité de chacun assure une place, un rôle au sein du collectif pour suivre le fil de sa pensée précédente.
- 11 Entre agrégation d'individus et échanges circulaires, Tiffon va plus loin qu'une typologie des rôles pour analyser les « effets de marge de manœuvre » (p. 209) dont dispose l'être humain pour procéder à des choix. L'auteur revient ainsi à ses questionnements sur la réalité construite par les humains puis partagée grâce à un récit fictionnel permis par les forces de l'imaginaire. En somme, expliquer l'ouverture de dispositifs communicationnels revient à comprendre comment ces organisations sociales varient et gagnent en indépendance vis-à-vis de leurs créateurs.
- 12 Ces formes de théories de l'évolution ne sont bien sûr pas que positivistes, l'auteur revenant ici sur l'affaiblissement et le délitement de ces organisations, et questionnent la prise en compte de l'oubli. Mais les humains ont-ils conscience de leur influence ?

Selon Tiffon, il est difficile à l'échelle individuelle d'avoir conscience des résultats de ses actions, d'autant plus en diachronie (si l'on suit Gregory Bateson notamment). Cette temporalité historique n'est pas à négliger, puisque les « effets de l'histoire, les objets sociaux et les ressources qu'ils apportent sont déjà existants pour les générations d'humains qui viennent ensuite » (p. 238).

- 13 Dans ce processus de compréhension du monde, organiser le sens par le langage apporte une série d'avantages que l'auteur décrit concrètement : « Procéder au Traitement Cognitif de l'Information », « Analyser le monde », « Combiner les briques d'information », « Penser, raisonner », « Mémoriser et transmettre donc Apprendre » (p. 249).
- 14 Enfin, l'ouvrage se termine par un rappel tant chronologique que systémique du rapport entre organisation sociale et « Pensée-Langage », dans une double articulation démarquant l'Homme des autres êtres vivants. Chaque action, consciente ou non, joue un rôle dans la « construction collective du sens » (p. 269) pour en livrer une partition permise par cette unité nouvelle, coordonnée et évolutive. Mais ces réalités coexistent avec des fictions imaginaires tant qu'elles fédèrent et expliquent le monde (Descola, Picq et Godelier). De fait, pour Tiffon, le culturel raconte une histoire, donne une organisation du sens, car cette « intermédiation par le sens se révèle être une *machine à raconter*, aussi bien des récits décrivant la réalité que d'autres inventés, et souvent les deux mélangés » (p. 276).
- 15 Riche de nombreuses références, cet ouvrage va au-delà du cadre des sciences de l'information et de la communication en invitant le courageux lecteur à reprendre des théories scientifiques connues (et d'autres un peu oubliées), pour tenter d'approcher cette naissance du Culturel dépassant largement le simple champ social de l'être humain.
- 16 Hervé Tiffon, filant parfois la métaphore musicale mais un peu avare d'illustrations littéraires, historiques ou même marketing, se sert de tout son appareil théorique pour défendre une interdisciplinarité dont ce livre pourrait être un beau manifeste. Vecteur de dialogue entre les Hommes, du *logos* à l'*anthrôpos*, cette communication culturelle *appliquée* se veut ouverte à l'évolution des organisations sociales, et, *in fine*, condition de l'évolution humaine.

AUTEURS

DAVID MICHON

David Michon est ATER en sciences de l'information et de communication, Université de Bourgogne. Courriel : david.michon@u-bourgogne.fr

Gaëtan TREMBLAY, Aimé-Jules
BIZIMANA et Oumar KANE (2019), *Le
service public médiatique à l'ère du
numérique. Radio-Canada, BBC, France
Télévisions : expériences croisées*

Québec, Presses de l'Université du Québec

Ibrahim Maïdakouale

RÉFÉRENCE

Gaëtan TREMBLAY, Aimé-Jules BIZIMANA et Oumar KANE (2019), *Le service public médiatique à l'ère du numérique. Radio-Canada, BBC, France Télévisions : expériences croisées*, Québec, Presses de l'Université du Québec

- 1 Cet ouvrage ambitionne de proposer une réflexion synthétique sur les transformations du monde médiatique à l'ère du numérique. Au-delà de l'œuvre, qui est extrêmement complète et complexe, ce sont toutes les activités de la sphère humaine qui sont, d'une manière ou d'une autre, touchées par ce qu'il convient de nommer désormais la révolution numérique. Les auteurs mettent en évidence que les services publics médiatiques occidentaux, bien qu'ils aient subi et traversé une crise importante aussi bien économique que culturelle et politique, ont su s'adapter — en élaborant des plans stratégiques — à la transition numérique qui nous est offerte par le nouveau millénarisme technologique.
- 2 Quel est l'avenir, ou le devenir, des services publics médiatiques à « l'ère numérique » ? Autrement dit, « comment se comportent [...] les institutions médiatiques de service public à l'ère d'Internet, des moteurs de recherche et des réseaux sociaux » (p. 2) ? Tel est l'objet que nous proposent les trois enseignants-chercheurs canadiens.

- 3 Dans cet essai, les auteurs exposent avec rigueur les nombreux changements auxquels font face, à l'ère d'Internet et des « sociétés de savoirs », les services publics médiatiques occidentaux, en l'occurrence, la Société Radio-Canada (SRC), la British Broadcasting Corporation (BBC) et France Télévisions (FTV). Ces changements sont « provoqués soit par l'innovation technologique, soit par des orientations politiques [...] ou l'émergence des nouvelles pratiques socioculturelles » (p. 3).
- 4 Ce que les auteurs nomment « convergence technologique » nous renvoie à cette convergence entre les technologies dites traditionnelles (radio et télévision) et les technologies de l'information et de la communication (TIC) (téléphones intelligents, ordinateurs, tablettes, etc.) ainsi que les réseaux numériques (plateformes, Facebook, Twitter, TikTok), qui touche aujourd'hui l'ensemble de nos activités.
- 5 L'ouvrage est divisé en cinq chapitres formant un ensemble cohérent et complémentaire.

« Les enjeux du numérique pour le service public médiatique »

- 6 Les auteurs commencent par énoncer ce qui a bousculé et continue de bousculer aujourd'hui le service médiatique public : *la mutation numérique*. Ils rappellent que si, depuis longtemps (au début des années 2000), la radio et la télévision, avec un petit nombre de concurrents privés, ont exercé une domination sans partage sur le marché national, cette époque est révolue. Cette perte de « monopole » de la radio et de la télévision est la conséquence d'une « orientation » politique et réglementaire tous azimuts qui s'est conjuguée aux « progrès technologiques et aux pressions des intérêts économiques » (p. 5) visant un seul et unique but : *la libéralisation*. Au Canada, celle-ci est intervenue dès les années 1961 avec les débuts de Télé-Métropole ; au Royaume-Uni, le phénomène fut encore plus précoce avec l'arrivée du réseau Independent Television (ITV) en 1955 ; mais il fut beaucoup plus tardif en France, étant survenu lors de la privatisation de la Première Chaîne, devenue TF1, en 1982. Dans une certaine mesure, on peut parler d'un changement de paradigme que le service public médiatique doit opérer forcément pour « sauter » dans cette révolution numérique galopante. Car le rythme des transformations s'accélère considérablement pour des raisons tant technologiques qu'économiques et idéologiques. Internet a rebattu les cartes d'accès à l'information ; les supports numériques — tablettes numériques, ordinateurs personnels, téléphones mobiles — ont envahi la sphère à la fois professionnelle et privée.
- 7 Ainsi, face à l'ampleur de cette révolution numérique qui secoue les industries médiatiques et culturelles¹, face à l'apparition et à la diffusion massive des réseaux numériques, les diffuseurs historiques² doivent plus que jamais « composer avec les nouvelles pratiques de consommation qui accompagnent l'engouement pour les supports légers tels que les tablettes et les téléphones dits intelligents » (p. 6). Pour y arriver, les auteurs identifient quatre défis qui peuvent mener le service médiatique public à s'adapter à l'écosystème numérique et à s'y intégrer : les défis de la créativité, de l'accessibilité, de la coopération et du financement.

« La transition et la stratégie numérique de la Société Radio-Canada »

- 8 Dans le deuxième chapitre, très descriptif, qui constitue le cœur de l'ouvrage, Tremblay, Bizimana et Kane détaillent de façon très précise les études réalisées dans les trois pays concernés. Ils s'appuient, d'une part, sur une recherche documentaire assez conséquente et enrichissante et, d'autre part, sur des entrevues semi-dirigées qu'ils ont menées auprès des acteurs-clés de la gestion de la créativité et de l'accessibilité des chaînes publiques médiatiques.
- 9 Dans ce chapitre, les auteurs présentent l'histoire, la mission et le cadre de gouvernance de la Société Radio-Canada (SRC), avant de retracer « la transition technologique et le plan d'action stratégique de CBC/Radio-Canada pour entrer dans l'ère numérique dans un contexte marqué au départ par une crise économique et par l'essor des géants américains d'Internet » (p. 19).
- 10 Ils notent que le système canadien de radiodiffusion est composé de trois entités : le public, le privé et le communautaire. La SRC constitue l'élément public de ce système. Créée en 1936 initialement comme diffuseur radiophonique et en 1952 comme chaîne de télévision, la SRC dispose d'un service « bilingue » pour tout le Canada : un service anglais au sein de la Canadian Broadcasting Corporation (CBC) et un service français au sein du réseau Radio-Canada.
- 11 Dans les missions qui lui sont assignées, on retrouve la « volonté » d'offrir au public canadien un système qui ne soit pas l'apanage des seuls intérêts privés et étrangers.
- 12 Par ailleurs, les auteurs insistent sur un élément fondamental qui caractérise cette abondance informationnelle : la transition numérique. Elle a été amorcée lentement et timidement dès 1990 dans un écosystème marqué par la convergence des modes de production. Cette convergence — qui n'a pas épargné les canaux de diffusion traditionnels (radio et télévision) — est définie comme un processus continu où s'entrecroisent des technologies, des médias, des industries, du contenu et des publics (Jenkins, 2001).
- 13 Parallèlement, la stratégie numérique de la SRC repose sur deux plans importants : *Partout, pour tous* (2010-2015) et *Un espace pour nous tous* (2015-2020).
- 14 Présenté en février 2011 par CBC/Radio-Canada, le plan stratégique *Partout, pour tous* vise à « créer de nouveaux espaces et de nouveaux liens entre le radiodiffuseur public canadien et le public » (CBC/Radio-Canada, 2011, p. 2). Tout en étant axé sur les espaces de diffusion numérique, celui-ci doit offrir aux services publics médiatiques canadiens la possibilité de s'adapter et de réajuster leur dispositif afin d'atteindre et de toucher le plus grand public autrement.
- 15 En effet, avec ce premier plan stratégique, on assiste à un développement croissant des médias numériques, des plateformes participatives, un changement des habitudes des consommateurs des offres médiatiques en faveur de nouvelles technologies et des nouveaux modes de marchandisation des contenus.
- 16 En ce qui concerne le deuxième plan stratégique, *Un espace pour nous tous* (2015-2020), qui s'inscrit dans le prolongement du premier, il consiste essentiellement à « poursuivre la transition vers le numérique et la consolidation du passage d'une logique monécran à une logique multiécran » (p. 45). En fait, les deux plans « sont

complémentaires » (p. 77) et constituent la deuxième pierre angulaire permettant d'achever la migration numérique de la CBC/Radio-Canada.

- 17 Mais toutes ces stratégies et initiatives louables entreprises par CBC/Radio-Canada ne sauraient rencontrer un écho favorable que quand le défi de transition numérique aura fusionné avec la découvrabilité³ des contenus nationaux foisonnants sur les réseaux numériques.

« Que peut-on apprendre de l'expérience britannique »

- 18 La deuxième étude de cas porte sur la British Broadcasting Corporation, internationalement connue par son acronyme BBC, l'une des plus prestigieuses institutions britanniques, célébrée dans le monde entier comme une « référence ». Ce chapitre se décline de la même façon : structure, régulation, gouvernance, financement, stratégies et transitions numériques des services publics médiatiques. Les auteurs comparent également cette expérience britannique avec celle de Radio-Canada tout en proposant des leçons à tirer ;
- 19 L'expérience britannique est, à bien des égards, unique pour la qualité de ses productions radiophoniques et télévisuelles. Son statut « unique », contrairement à la CBC/Radio-Canada et à France Télévisions, en fait incontestablement un atout. Cela explique, en partie, la prépondérance de ses services radiophoniques continus considérés comme « les plus anciens du monde » (p. 94). Les principales missions qui lui sont assignées se résument dans le triptyque suivant : « informer, éduquer et divertir » (p. 99).
- 20 En effet, la BBC demeure l'un des services publics médiatiques au monde à ne pas être régi par une loi, mais plutôt par une charte royale. En érigeant une charte royale comme règle de fonctionnaire,
- les Britanniques espèrent [...] préserver sa liberté d'expression en établissant une saine distance (*arm's length*) entre le diffuseur public national et le pouvoir législatif et exécutif. Au Royaume-Uni, les chartes sont octroyées par le Conseil privé de la Reine, composé de l'ensemble du cabinet des ministres et de quelques ministres de second rang, alors que les lois sont adoptées par le Parlement (p. 98).
- 21 Dans un autre registre orienté vers la stratégie numérique de la British Broadcasting Corporation, les auteurs soulignent que le dispositif mis en place par celle-ci pour « sauter » dans cette révolution numérique est intimement inspirant pour les autres services publics médiatiques des pays occidentaux.
- 22 Conformément aux objectifs que lui fixe sa Charte royale, la BBC s'est très tôt intéressée aux nouvelles plateformes numériques qui sont considérées non pas comme des sources de revenus, mais bien comme des outils pour améliorer l'accessibilité de ses produits et de ses services préexistants. Elle a ainsi profité des potentialités de la convergence technologique offerte par le numérique pour adapter la production et la diffusion de ses nouvelles. Le portail Web bbc.com et le système de vidéo sur demande et de rediffusion en ligne iPlayer en fournissent une belle illustration. Ce dernier, créé en 2007, est accessible gratuitement à tous les Britanniques s'acquittant de leurs redevances (150 livres sterling par foyer) sur toute l'étendue du territoire britannique.
- 23 Les potentialités techniques du Web sont donc mobilisées massivement dans la valorisation d'une panoplie de services éducatifs, archivistiques, culturels et sportifs de

la BBC. Par exemple, la plateforme numérique Pararchive Project (Popple, 2015), développée en association avec les chercheurs de l'Université de Leeds, permet aux usagers du Web de récolter les sources d'archives en ligne et de les combiner à leurs propres projets journalistiques, académiques ou artistiques. Si la BBC se permet de développer toutes ces innovations numériques tous azimuts, c'est parce qu'elle dispose d'un budget considérable et stable. Le plus gros de ses revenus (76 %) provient des redevances annuelles des consommateurs qui atteignent 260 \$ canadiens par foyer. Les activités commerciales, quant à elles, représentent 23 % du budget total.

- 24 À titre de comparaison, la Société Radio-Canada reçoit trois fois moins de revenus et son financement demeure instable.

« Que peut-on apprendre de l'expérience française ? »

- 25 Le chapitre consacré à « l'expérience française » aborde, d'emblée, l'histoire, la mission et la gouvernance de France Télévisions : ainsi que le financement et la stratégie numérique du service public médiatique français.
- 26 Les auteurs retracent d'abord l'histoire de France Télévisions (FTV), en rappelant que celle-ci remonte, en fait, à la fin de la Seconde Guerre mondiale lorsqu'en 1949 la Radiodiffusion française (RDF) devient la Radiodiffusion télévision française (RTF). Vingt-six ans après, soit en 1975, l'Office de radiodiffusion-télévision française (ORTF) fut démantelé et déboucha sur la création de quatre sociétés nationales de programmes : TF1, privatisée en 1986, Antenne 2, qui deviendra France 2, FR3, future France 3, et Radio France. En 2009, l'ORTF change de nom au profit de France Télévisions (FTV), dont le capital est détenu à 100 % par l'État français. La FTV regroupe aujourd'hui cinq chaînes nationales (France 2, France 3, France 4, France 5 et France Ô). S'agissant de sa mission, elle demeure la suivante : « fédérer tous les publics autour d'une offre originale en matière d'information, d'éducation et de divertissement » (p. 138).
- 27 En ce qui concerne la gouvernance de la société FTV, les auteurs soulignent l'un de ses points focaux, qui en fait sa force. En effet, l'une des « grandes particularités » de la gouvernance du télédiffuseur public réside dans le mode de composition de son conseil d'administration. Celui-ci est fixé par la loi et est composé de 15 membres (pour un mandat de 5 ans) nommés respectivement par l'État, le Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA), le Parlement et le représentant du personnel de FTV. Une autre particularité de FTV réside dans le fait que, « contrairement à l'Allemagne, Royaume-Uni, Danemark, etc. où la redevance est plus élevée (parce que c'est le seul mode de financement public) » (p. 140), sa redevance est quasiment nulle, car celle-ci est complétée par des crédits publics étatiques.
- 28 Par ailleurs, la stratégie numérique de France Télévisions est, à bien des égards, unique. Malgré un léger recul de la consommation télévisuelle en France, les services numériques — y compris ceux de FTV évidemment — prennent leur essor depuis 2012. À cet égard, FTV opère, en 2017, un changement radical de paradigme en lançant la plateforme France.tv, qui regroupe l'offre de rattrapage (anciennement Francetv Pluzz) et le service de vidéo sur demande. Celle-ci a permis aux consommateurs d'accéder « à l'ensemble des contenus diffusés de façon linéaire » (p. 148).

- 29 Soulignons que la stratégie numérique de FTV lui permettant de se positionner favorablement dans le paysage médiatique français se décline en trois principaux axes : l'hyperdistribution (accessibilité de l'ensemble des contenus sur tous les écrans), la démultiplication multiplateforme (francetvinfo, Culturebox, Ludo) et la narrativité (comme la plateforme IRL, les écritures du réel). Toutefois, les auteurs notent, à la suite du rapport du CSA (2018), que « l'offre numérique de France Télévisions est caractérisée par un éparpillement qui n'assure pas un accès simple et lisible » (p. 148) aux contenus proposés pour les consommateurs.

« Quel avenir pour le service public médiatique ? »

- 30 En s'appuyant sur des documents pertinents et une série de questions auprès des acteurs de la gestion de la créativité et de l'accessibilité des chaînes médiatiques, les auteurs avaient pour objectif d'étudier, d'une part, les stratégies médiatiques des services publics des trois pays et, d'autre part, leurs transitions numériques. Le choix de ces pays obéit à des « critères raisonnés en vue de tirer des enseignements de la confrontation des trois stratégies nationales » (p. 174). Dans le même temps, les dimensions technologiques, culturelles, politiques et économiques ont été longuement abordées.
- 31 En définitive, à la question « Quel avenir pour le service public médiatique ? », les trois auteurs répondent, en substance, ceci : « informer, éduquer et divertir » (p. 174). Mais, à l'ère du numérique et de la prolifération des fausses nouvelles, ils rappellent que la CBC/SRC, la BBC et FTV doivent plus que jamais redoubler d'efforts pour garder leur légitimité.

Pour ne pas conclure...

- 32 Bien que cet ouvrage constitue un apport important dans la numérisation en cours de la société⁴, il paraît nécessaire de formuler tout de même quelques critiques.
- 33 Le numérique — ou ce qu'il convient de nommer les réseaux ou technologies numériques — bénéficie incontestablement d'une publicité permanente tous azimuts depuis une quinzaine d'années (même si la crise sanitaire en a accéléré le phénomène), comme aucune autre activité sociale, culturelle, médiatique. Paradoxalement, « personne n'ose les critiquer ni poser la question de savoir si, d'une part, ils méritent une telle place dans l'espace public, ni si, d'autre part, ils signifient un progrès à ce point incontestable qu'en permanence on crie à la nécessité de se moderniser » (Wolton, 2000, p. 85-86).
- 34 Cette propagande incessante sur les possibilités offertes par les outils numériques ne doit pas occulter une autre réalité profonde qu'on pourrait appeler la fracture numérique : par l'accès aux technologies numériques, par leur usage et par leur appropriation. En effet, une grande partie de la population mondiale — si développée soit-elle — non seulement ne dispose pas d'un dispositif technique⁵ (télévision, ordinateur, tablette ou téléphone intelligent) ni d'un accès au réseau Internet (les zones rurales sont moins équipées que les zones urbaines), mais aussi et surtout ne dispose d'aucune (ou de peu de) capacités cognitives et de maîtrise technique pour utiliser adéquatement les supports numériques. Cela sans oublier la marchandisation de

l'information et, comme l'ont rappelé les auteurs, l'arrivée des « géants américains » qui exercent une domination sans précédent sur le marché des industries culturelles et médiatiques.

- 35 Ainsi, les auteurs nomment sans détour cette domination des GAFAM du néolibéralisme de manière assez convenue et simpliste — « Place au marché, à l'entreprise privée et à la concurrence tous azimuts ! » (p. 4) — sans pour autant s'appesantir sur ses caractéristiques essentielles comme son régime d'accumulation ou sa forme institutionnelle de type financière. On pourrait, *in fine*, aller un peu plus loin dans cette critique pour proposer — en insistant notamment sur l'économie politique de la communication⁶ — plutôt une démocratisation des outils de communication contre l'accaparement et le déchaînement des marchés sur les industries de la culture, de la communication et des médias.

BIBLIOGRAPHIE

BOUQUILLION Philippe, Bernard MIÈGE et Pierre MOEGLIN (2013), *L'industrialisation des biens symboliques. Les industries créatives en regard des industries culturelles*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.

BRAUDEL Fernand (1969), *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion.

FLICHY Patrice (1991), « L'historien et le sociologue face à la technique. Le cas des machines sonores », *Réseaux*, 9(46), p. 47-58.

FLICHY Patrice (1995), *L'Innovation technique. Récents développements en sciences sociales. Vers une nouvelle théorie de l'innovation*, Paris, La Découverte.

FONDS DES MÉDIAS DU CANADA (2018), *Rapport annuel 2017-2018*, Toronto, Fonds des médias du Canada.

JENKINS Henry (2001), « Convergence ? I Diverge », *Technology Review*, 104, p. 93.

MIÈGE Bernard (2004), « L'économie politique de la communication », *Hermès*, 1(38), p. 46-54.

MIÈGE Bernard (2020), *La numérisation en cours de la société : points de repères et enjeux*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.

PERRIAULT Jacques (1989), *La logique de l'usage. Essai sur les machines à communiquer*, Paris, Flammarion.

POPPE Simon (2015), « The new reithians: Pararchive and citizen animateurs in the BBC Digital Archive », *The International Journal of Research Into New Media Technology*, 21(1), p. 132-144.

WE ARE SOCIAL/HOOTSUITE (2021), *Digital Report 2021 : les dernières données de l'état des lieux du digital dans le monde*, We Are Social, <https://wearesocial.com/fr/blog/2021/01/digital-report-2021-les-dernieres-donnees-de-notre-etat-des-lieux-du-digital-dans-le-monde>, page consultée le 14 mars 2022.

WOLTON Dominique (2000), *Internet, et après ? Une théorie critique des nouveaux médias*, Paris, Flammarion.

NOTES

1. Pour une vision d'ensemble et une illustration du syntagme industries créatives et culturelles, aux contours flous et mouvants, voir par exemple Bouquillion *et al.* (2013).
 2. Formule renvoyant aux opérateurs les plus anciens ayant d'abord diffusé par ondes hertziennes, par opposition aux nouveaux services numériques.
 3. La *découvrabilité* désigne, d'une part, la « capacité d'un élément – une application ou un contenu – à se laisser découvrir facilement » et, d'autre part, rend facilement accessibles les contenus nationaux face au développement de l'offre internationale sur Internet. En d'autres termes, le succès et la réussite de cette transition sont conditionnées par cet élément qui doit susciter l'intérêt du consommateur/utilisateur (FMC, 2018).
 4. Pour aller plus loin dans cette *numérisation* galopante de la société, voir Miège (2020).
 5. Le rapport de We are social/Hootsuite indique à titre d'exemple que plus de 40 % de la population mondiale n'a toujours pas accès à Internet (même si la majorité réside dans les pays en développement), 33 % n'a pas accès à un téléphone intelligent et plus de 43 % de ménages ne disposent pas d'un ordinateur portable (We are social/Hootsuite, 2021).
 6. Pour une synthèse complète des critiques adressées au courant théorique dit économie politique de la communication (EPC) ayant émergé dans les années 1970, voir entre autres Miège (2004).
-

AUTEURS

IBRAHIM MAÏDAKOUALE

Ibrahim Maïdakouale est enseignant-chercheur en sciences de l'information et de la communication à l'Université de Franche-Comté, Laboratoire de recherche Édition, Langages, Littératures, Informatique, Arts, Didactiques, Discours (ELLIADD). Il est aussi intervenant et chercheur associé à l'Université Abdou Moumouni du Niger au sein du Laboratoire de recherche : Conflits, Identités, Médiations et Médias au Sahel et en Afrique de l'Ouest (CIMSASO). Courriel : ibrahim.maidakouale_goube@univ-fcomte.fr

Marc VEYRAT (dir.) (2019), *Les fabriques des histoires*

Chambéry, Université Savoie Mont Blanc, Coll. Texte & Image

Ines Razec

RÉFÉRENCE

Marc VEYRAT (dir.) (2019), *Les fabriques des histoires*, Chambéry, Université Savoie Mont Blanc, Coll. Texte & Image

- 1 L'émergence des nouvelles technologies dans la société moderne a préparé le terrain pour une redéfinition de la façon dont l'individu comprend son existence quotidienne par la transition progressive vers l'espace virtuel et la création inévitable d'une nouvelle identité numérique. Les transformations rapides du monde qui nous entoure provoquent deux réactions contradictoires que les plus courageux d'entre nous essayent de décoder par le processus d'introspection, à savoir une fascination pour le nouveau, le tangible, et une peur des conséquences parfois inaperçues de la technologie qui s'imbriquent dans nos vies au fur et à mesure qu'elle évolue. L'époque du numérique met ainsi l'individu dans une situation paradoxale : le développement des médias et des réseaux sociaux encourage une perception globale sur le monde, tout en accentuant l'isolement de l'individu dans un environnement virtuel composé d'informations, de groupes et de personnes qui reflètent le choix d'un algorithme plutôt que le résultat de ses propres recherches ou options.
- 2 Nous avons aujourd'hui accès à un grand nombre d'instruments intelligents qui nous permettent d'observer l'environnement. Pourtant, afin que nous puissions commencer à le comprendre dans sa complexité, nous avons besoin d'un retour vers nous-mêmes et vers autrui. Dans cette démarche, les histoires jouent un rôle décisif, car elles représentent la façon dont l'individu rend le monde intelligible, par l'intermédiaire des métaphores et les mythes. L'ouvrage *La fabrique des histoires* représente pour l'essentiel un voyage initiatique du soi à travers des récits personnels pour comprendre en profondeur où l'on se situe dans ce monde technologique en mutation. Les essais qui y

sont réunis invitent le lecteur à une réflexion approfondie sur les transformations subtiles mais puissantes que produit ce nouveau *modus vivendi*, imposé par l'intégration toujours plus profonde des dispositifs intelligents dans la vie quotidienne. Ce qui est à la fois fascinant et curieux dans ces essais, c'est non seulement la diversité des approches du sujet, mais également la façon dont les auteurs arrivent toujours au même leitmotiv, qui implique une redéfinition de la façon dont nous percevons le monde grâce à l'intelligence artificielle. La lecture de l'œuvre met aussi en évidence le rôle important que jouent le texte et l'image pour tenter de nous retrouver dans cet amalgame complexe de changements produits par un nouvel ordre mondial, celui du numérique.

- 3 Les 14 essais contenus dans le volume coordonné par Marc Veyrat évoquent 14 façons d'analyser la manière complexe dont le texte et l'image se combinent aux systèmes intelligents pour former de nouveaux modes de narration. En ce sens, l'ouvrage commence par un aperçu du processus de redéfinition de la littérature pour l'adapter aux nouvelles technologies, se poursuit par une réinterprétation du voyage d'Ulysse dans l'environnement virtuel et explore la manière dont l'image s'imbrique dans le texte pour donner vie à la guerre de Sécession en Amérique. Il attire l'attention sur le danger imminent de la multiplication des identités individuelles, souligne l'influence des nouvelles technologies dans la construction des histoires, remet en question la mesure dans laquelle le soi est redéfini par l'intelligence artificielle et poursuit avec la manière dont la technologie peut être utilisée pour rendre l'immatériel matériel. Ensuite, la lecture du texte prend un tour mystique à travers l'image de l'archétype mythologique représenté par la déesse Morrigan, avant d'aborder les histoires résultant de la combinaison de l'espace tangible et de l'espace virtuel, introduisant ainsi l'idée d'un portrait interactif et de la bande dessinée comme moyen de raconter des histoires personnelles et culminant de façon apothéotique avec une poésie moderne, représentative d'une ère de vitesse imprévisible et complexe.
- 4 La lecture progressive de l'ouvrage révèle trois grands axes de recherche sur la relation complexe entre les éléments *sine qua non* de la construction narrative qui rendent le présent intelligible. Le premier axe dépeint les œuvres littéraires comme un miroir de la société, remplissant un double rôle : d'une part, elles retracent les événements les plus importants du passé, d'autre part, elles posent les prémisses d'un futur incertain, dans lequel le lecteur est invité à créer sa propre narration, en l'adaptant aux nouvelles technologies et en utilisant l'espace virtuel pour la transmettre aux autres. Le deuxième axe de recherche met en évidence la nécessité d'une fragmentation du soi en passant par les trois stades freudiens du ça, du moi et du surmoi afin de plonger dans l'espace virtuel par la suppression des barrières physiques et la création d'un corps essentiellement virtuel qui fonctionne selon des règles éthiques complètement différentes. Le troisième axe met en discussion les applications virtuelles comme instruments qui facilitent la découverte du monde environnant, des mythes et des histoires par le biais de cartes interactives, de dispositifs intelligents et interactifs. Cette approche est paradoxale en ce qu'elle facilite le passage à l'espace virtuel à partir d'une base réelle, physique, ancrée dans la réalité quotidienne, visant à la fois une désambiguïsation de ses éléments constitutifs et leur réinterprétation dans un nouvel espace. Ainsi, l'individu a la possibilité de se manifester simultanément dans deux environnements d'existence, à savoir le virtuel et le physique, ce qui lui permet de comprendre les implications profondes du changement intrinsèque produit par la technologie, tout en l'encourageant à créer sa propre histoire en fonction du nouveau

contexte dans lequel il se trouve. Bien que différentes dans leurs spécificités, toutes ces approches ont pour objectif principal d'explorer la manière dont les nouvelles technologies contribuent à la fabrication d'histoires qui facilitent la transition des individus vers l'ère numérique et les aident à découvrir et à comprendre les identités multiples qu'ils développent inconsciemment à travers l'utilisation des appareils comme miroir de leur propre personnalité.

- 5 Nous relevons ainsi un certain nombre de réflexions philosophiques sur lesquelles s'appuient la plupart des essais, chacun d'entre eux explorant une facette de la relation triangulaire complexe entre les nouvelles technologies, le texte et l'image : le voyage comme pont entre environnement virtuel et physique et redécouverte de soi ; l'art comme moyen de connecter l'individu à l'environnement ; les dispositifs hypermédias comme façon de réinterpréter les mythes et comme créateurs de fiction en éveillant l'imagination des individus ; la littérature comme outil de réinterprétation des mythes pour refléter la métamorphose d'une société en cours d'évolution. Dans leur ensemble, d'un point de vue idéationnel, toutes les œuvres explorent de manière particulière et originale les différentes façons dont les histoires peuvent être fabriquées, que cela se fasse à travers les véritables récits développés par les écrivains ou à travers les réseaux sociaux, qu'il s'agisse d'une image, d'une application ou d'un jeu vidéo. En fait, tout ce qui nous entoure est porteur de sa propre histoire, que l'on peut extraire en l'observant attentivement et en la plaçant dans le bon contexte. D'un point de vue esthétique, les œuvres se distinguent par des images dont la force réside à la fois dans la combinaison habile des nouvelles technologies et de l'art photographique ou de la peinture et dans les histoires sur lesquelles elles reposent et sans lesquelles leur essence serait brouillée.
- 6 Nous sommes aujourd'hui face à un dilemme qui nous force à nous demander qui nous sommes dans un monde où notre élan créateur est étouffé par une série de changements que nous avons du mal à décoder et qui nous sont présentés comme un desideratum du progrès. En ce sens, *La fabrique des histoires* est un manuel de décodage des transformations produites en nous-mêmes, qui nous permet de comprendre autrui et d'interagir avec lui, et de nous adapter à la société à laquelle nous appartenons, tout en utilisant les nouvelles technologies non pas comme une distraction, mais comme un outil qui nous permet d'acquérir une connaissance plus approfondie du nouvel ordre social, culturel et économique.

AUTEURS

INES RAZEC

Ines Razec est inscrite à l'École doctorale de sociologie, Université de Bucarest. Courriel : inesrazec@yahoo.com

Comité de lecture

Nous remercions

- 1 Fednel Alexandre
- 2 Nicolas Bancel
- 3 Thierry Bardini
- 4 Synda Benafana
- 5 Anick Bergeron
- 6 Yves Bonny
- 7 Héloïse Boudon
- 8 Lamiae Bouqentar
- 9 Jean-Stéphane Carnel
- 10 Nicolas Cotton
- 11 Bernard Cova
- 12 Marion Dalbert
- 13 Marie-Pierre David
- 14 Nicholas Dawson
- 15 Daniel Deshays
- 16 Ronan Divard
- 17 Natalie Doonan
- 18 Jean-François Dupeyron
- 19 Julie Faubert
- 20 Jean-Marc Ferrandi
- 21 Marc Jahjah
- 22 Baudouin Jurdant
- 23 Alexandra Kaminska
- 24 Oumar Kane
- 25 Bernard Lamizet
- 26 Ingrid Lathoud

- 27 David Le Breton
- 28 Véro Leduc
- 29 Marie-Christine Lesage
- 30 Marc Lits
- 31 Giuseppe Lovito
- 32 Emmanuel Marty
- 33 Géraldine Michel
- 34 Sophie Moirand
- 35 Barbara Morovich
- 36 Bernard Müller
- 37 Cynthia Noury
- 38 Elspeth Probyn
- 39 Jean-Paul Queinnec
- 40 Lise Renaud
- 41 Clency Rennie
- 42 Linda Saadaoui
- 43 Sylvano Santini
- 44 Alexandre St-Onge
- 45 Lucienne Strivay
- 46 Dominique Trudel
- 47 Sabine Vanhulle
- 48 Marie-Ève Vautrin-Nadeau
- 49 Philippe Woloszyn
- 50 François Zaidan
- 51 Khaoula Zoghlami

Comité scientifique

Nous remercions

- 1 Dany Baillargeon
- 2 Thierry Bardini
- 3 Anouk Bélanger
- 4 Owen Chapman
- 5 Line Grenier
- 6 Katharina Niemeyer